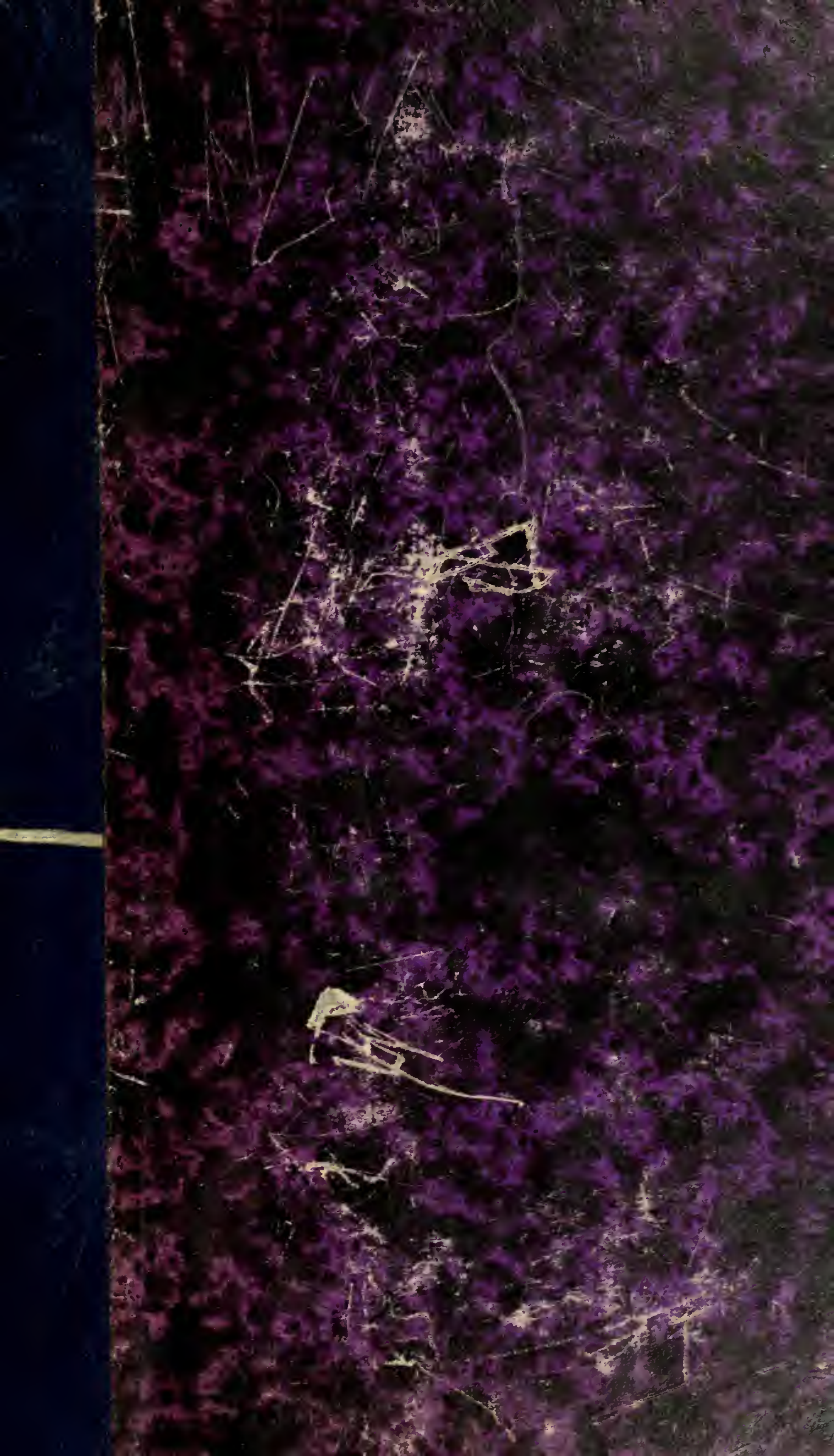
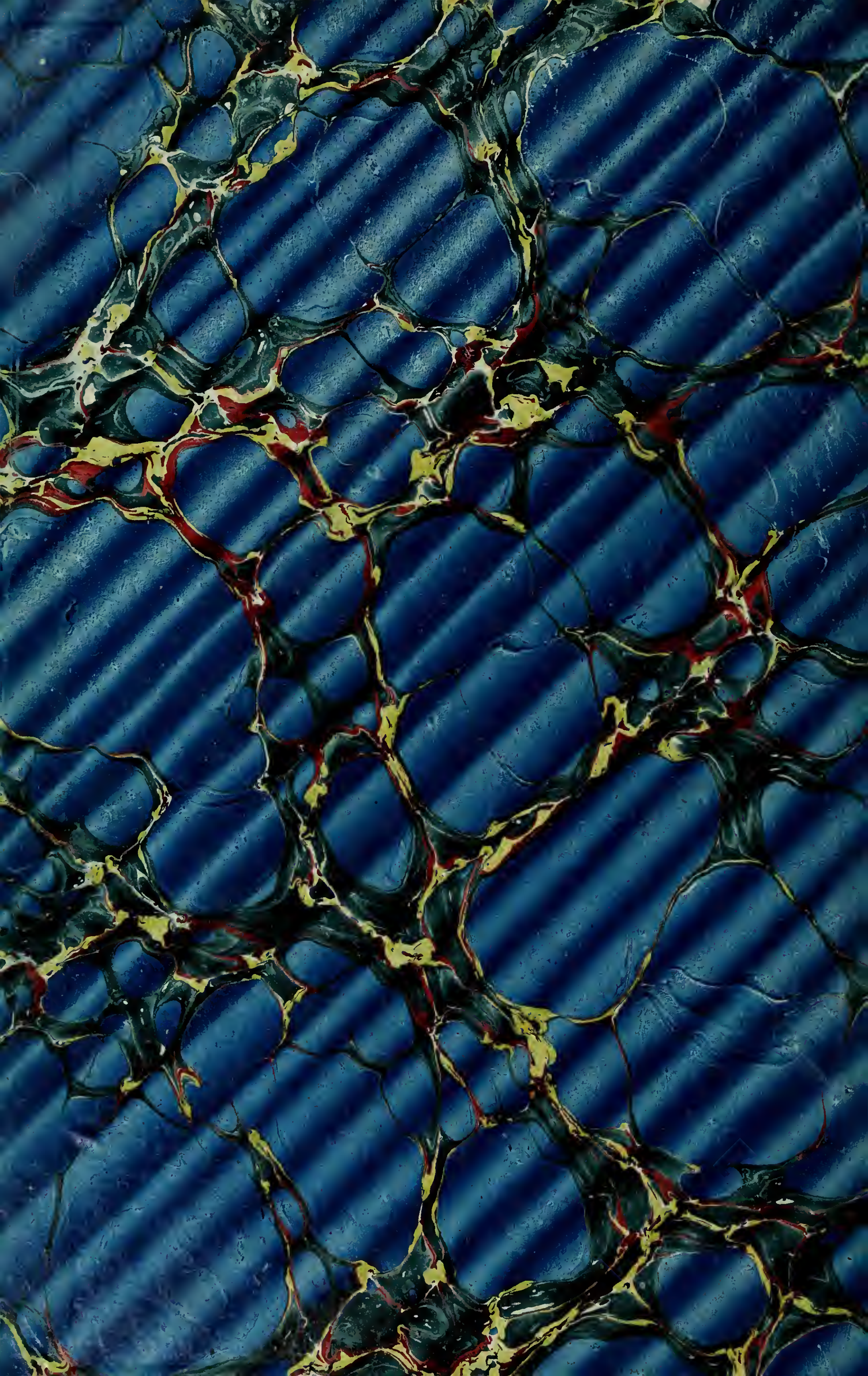
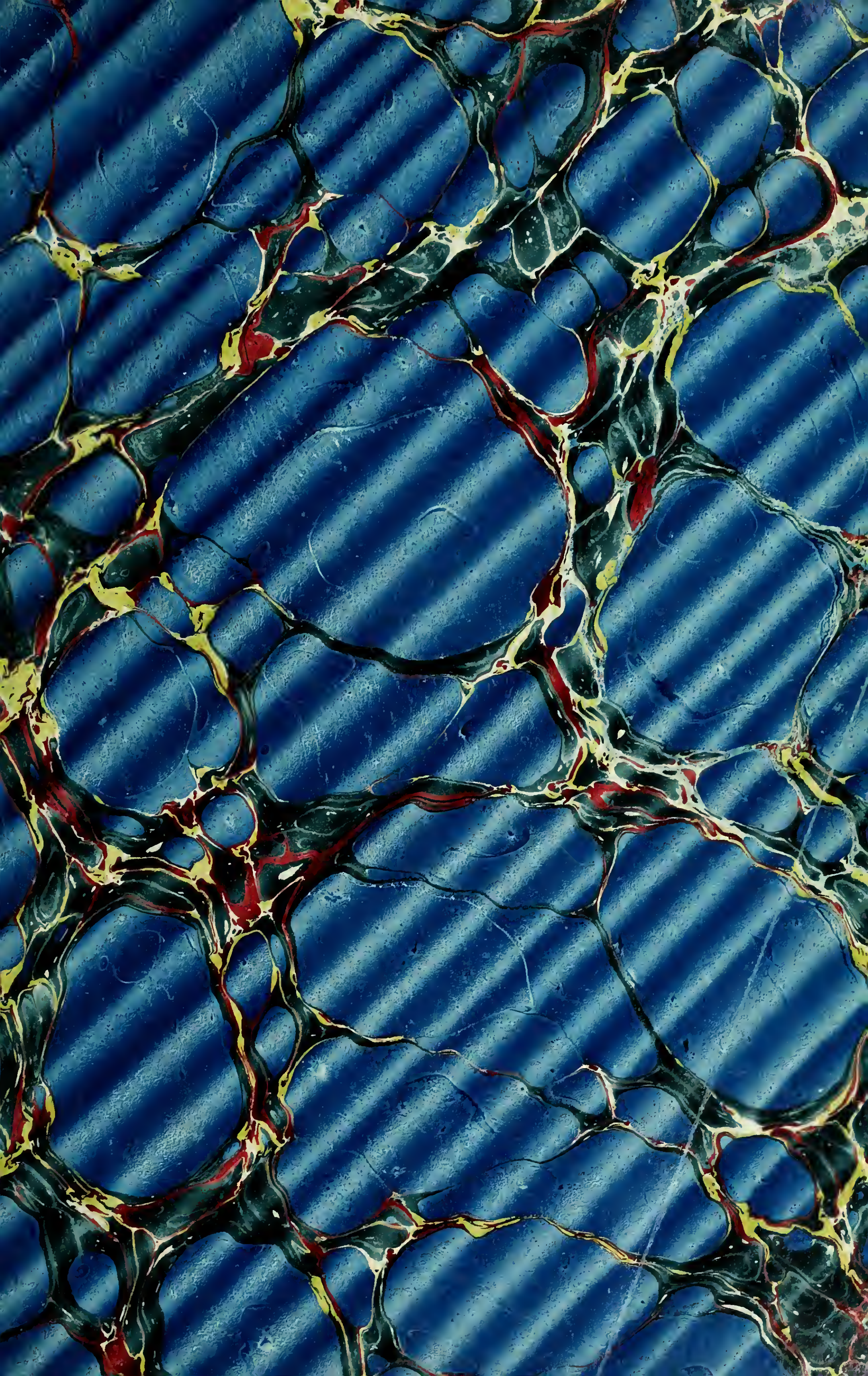






CHRONIQUE

10 novembre 1884.

Doit-on laisser lire des romans aux enfants ?

Voilà une question à laquelle il est bien difficile de répondre. On a créé toutes sortes de bibliothèques, roses, bleues, très morales, délicieusement écrites et encore plus adorablement illustrées: cela est très joli, mais j'estime que dès l'âge le plus tendre nous habituons la jeunesse à perdre son temps en des lectures tout au moins inutiles qui lui donnent le dégoût des livres plus sérieux. Bien entendu, c'est une opinion tout à fait personnelle que j'exprime là. et d'autres pensent différemment, puisque le succès des livres écrits pour la jeunesse, livres qui, en somme, ne sont que des romans moraux, va sans cesse en augmentant.

Mais, si l'on admet que les enfants doivent lire toutes ces petites histoires qui, à mon sens, les prédisposent à rechercher plus tard des récits plus excitants, je crois que les parents devraient administrer une correction bien sentie à l'enfant qui lirait, soit dans un journal, soit autrement, un roman dont ils ne lui auraient pas autorisé la lecture.

Peut-être ne connaissez-vous pas un roman qui porte comme titre : LA BELLE JULIE ? Ma foi, j'avouerai que je ne le connais pas non plus, et que ce titre, quoique très attirant, n'a pu me conduire à absorber la prose de M. Matthey, mais voici ce qu'a produit cet écrivain sans qu'il s'en doute, et, chose particulière, c'est que la cause judiciaire dont nous allons parler va donner un regain de popularité à cette *Belle Julie*.

C'est une bien étrange histoire que celle-là, et les annales du crime n'en renferment guère de semblable. Un enfant de treize ans et demi, devenant assassin parce qu'il avait lu un roman, cela ne s'est pas vu souvent, c'est vrai, mais de ceux qui ont été démoralisés, le nombre en est grand ! Donc, je n'invente pas, je cite :

« Le gamin en question s'appelle Wentzeis, et, dans le courant d'avril 1883, il était entré comme apprenti chez le sieur Rigolet, confiseur à Bourges. Dès le commencement de son apprentissage, sa maladresse et son étourderie lui avaient attiré de la part de son patron des reproches qu'il avait eu peine à supporter, et deux mois environ après son arrivée, à la suite d'une menace de renvoi, il était spontanément retourné chez son père; à cette occasion, son oncle, l'abbé Wentzeis, dut intervenir auprès de M. Rigolet, qui consentit à le reprendre à son service. Mais l'enfant fut averti par son parent que des mesures de correction seraient prises à son égard si sa conduite ne s'améliorait pas et s'il se faisait chasser de la maison Rigolet.

« Malgré ces menaces, Wentzeis continua à s'attirer de nombreuses réprimandes par sa négligence et ses détestables habitudes. Constamment en butte à ces observations, qui lui faisaient redouter son renvoi prochain, il en arriva à concevoir l'idée de tuer son patron. Cette idée lui vint vers le commencement d'août 1884, c'est-à-dire quinze jours environ avant l'accomplissement du crime, à la suite de la lecture d'un roman intitulé la *Belle Julie,* où l'auteur, racontant les circonstances d'un assassinat commis par un enfant sur la personne de son patron, annonçait que l'auteur du crime avait été enfermé dans une maison de correction, pour toute punition.

« Cette perspective tourna la tête à Wentzeis.

« Menacé de la maison de correction, s'il quittait Rigolet, et croyant, d'autre part, ne pas encourir de châtiment plus grave s'il l'assassinait, Wentzeis n'hésita pas à prendre ce dernier parti. On croirait d'ailleurs qu'il s'est un peu inspiré du roman la *Belle Julie* pour le plan d'exécution de son crime.

« Quelques jours avant l'assassinat, il avait pris dans le laboratoire de la confiserie un long couteau qu'il avait aiguisé et caché dans un endroit où il savait le retrouver quand le moment serait venu. C'était le 22 août 1884; il avait, ce jour-là, cassé une vitre et ne doutait plus que son patron ne le chassât le lendemain.

« Vers neuf heures du soir, il s'arma du couteau qu'il avait préparé, et alla s'embusquer derrière la porte du laboratoire de la confiserie, au pied d'un escalier conduisant au grenier, non loin d'une étagère sur laquelle son patron venait chaque soir prendre un morceau de savon pour se laver les mains. Lorsque Rigolet s'approcha de la cachette où se tenait son apprenti, celui-ci n'osa plus le frapper et remonta l'escalier du grenier pour gagner sa chambre. Attiré par le bruit de ces pas, Rigolet gravit à son tour les marches et aperçut son apprenti qu'il interpella pour lui demander ce qu'il faisait là.

« Wentzeis, sans répondre un mot, se retourna vers son patron et lui porta

violemment au côté droit de la poitrine un coup de couteau qui perfora le poumon, après avoir brisé une des côtes de la victime. Rigolet expira quelques minutes après.

« L'information voulut se rendre compte des motifs qui avaient poussé cet enfant à un tel crime : elle n'en trouva pas. Rigolet était très bon pour son apprenti, et c'était sans doute la lecture de la *Belle Julie* qui avait tourné la tête à cet enfant.

Quoi qu'il en soit, ses prévisions n'ont pas été trompées. Comme dans le roman, Wentzeis a été acquitté et envoyé jusqu'à vingt ans dans une maison de correction. »

Voilà, je pense, un exemple frappant du mal que peuvent faire les romans sur les jeunes et mauvaises imaginations, et je tenais à signaler ce fait à nos lecteurs.

* * *

Un homme vient de mourir qui a été une des gloires de la littérature française, je veux parler de Paul Lacroix, plus connu sous le pseudonyme de P. L. Jacob, bibliophile. En dehors des œuvres scientifiques et d'art auxquelles il a consacré la seconde partie de sa vie, il a publié un nombre considérable de romans, peut-être un peu oubliés aujourd'hui, dont pour quelques-uns je veux rappeler le souvenir, et en donner une sorte d'analyse rétrospective, parce que tous les journaux ont parlé du bibliophile Jacob, sans que, bien certainement, les écrivains qui ont fait les articles biographiques aient jamais lu ses œuvres. Œuvres curieuses à bien des points de vue, mais particulièrement par la faiblesse de leur conception.

Voici, par exemple, un roman publié par Paul Lacroix en 1836. — UNE FEMME MALHEUREUSE.

On y verra d'abord que l'usage du vitriol, pour défigurer l'amant ingrat et réciproquement, pourrait bien avoir été pris dans les œuvres du bibliophile Jacob.

L'auteur a certes écrit quelques belles pages dans ce roman, mais combien il est invraisemblable ! Il le donne comme une étude de femme, mais où donc avait-il rencontré pareille femme ? Et nous qui n'étions pas nés au temps où paraissait cet ouvrage, devons-nous dire que ce type féminin vivait dans un monde bien singulier, dans un temps bien étrange, dont ce que nous connaissons ne nous donne aucune idée.

Cécile Rolland a été placée dans un pensionnat, dont la maîtresse loge son fils unique, Albert, jeune homme de vingt-trois ans, profond mathématicien,

qui fait tourner la tête à toutes les jeunes filles. Cécile en devient amoureuse, mais Albert, toujours plongé dans les espaces problématiques, ne remarque pas les attentions charmantes dont il est l'objet. Cécile prend l'initiative et lui déclare sa passion, à laquelle Albert répond par la plus froide indifférence. Cécile quitte sa pension; son père veut la marier à un intrigant italien ; mais elle refuse, et son père finit par la laisser maîtresse de ses volontés. Afin de présenter Albert à ses parents, Cécile donne un bal à ses amies de pension, et réitère ses attaques sur le cœur d'Albert. Celui-ci, qui voyait dans Cécile un excellent parti, mais qui pensait que ce serait une femme bien dangereuse, n'était nullement pressé de s'expliquer. Ces lenteurs ne convenaient point à Cécile ; le lendemain du bal, à la pointe du jour, elle se rend chez Albert, se jette dans ses bras, et se livre à tous les excès d'une passion délirante. Albert résiste, Cécile sort le cœur navré, et veut mettre fin à sa malheureuse existence en se jetant dans le canal Saint-Martin. Elle est sauvée par un jeune et brave homme qui lui prodigue les soins les plus empressés; Cécile l'épouse par reconnaissance. Mariée elle est jalouse à l'excès de son mari : un jour elle le rencontre, donnant le bras à une dame qu'elle prend pour une rivale, et elle jette de l'eau-forte au visage de cette dame, qui n'est autre que sa propre mère.

Voilà, certes, une œuvre bizarre et qui présente bien des faiblesses dans sa conception, mais quand on la rapproche du roman actuel, on est obligé de reconnaître que les romanciers d'alors cherchaient une morale qu'ils ne trouvaient pas toujours, mais qu'ils ne cédaient pas au désir d'étaler des choses malsaines dans l'espoir de se faire lire.

Le bibliophile Jacob excellait dans l'art de peindre le vieux temps et certainement son ouvrage, LES FRANCS TAUPINS, mérite que l'on s'y arrête. — L'action se passe vers l'an 1440, un peu avant l'organisation des compagnies d'ordonnance et de l'institution de la milice communale des francs-archers, par Charles VII. Le vieux Guy, seigneur de La Rochefoucauld, est presque mourant dans son château de Barbezieux; auprès de lui arrive son bâtard, Ambroise, que sa vocation appelait au métier des armes, mais que la volonté paternelle a relégué dans les ordres monastiques. Ambroise a conçu une passion violente pour sa sœur naturelle, Jeanne Sanglier, et c'est pour obtenir son amour qu'il est accouru de l'abbaye de Saint-Maixent. Ne pouvant réussir à faire partager son amour, il va consommer par la violence, dans la chambre même du vieillard, le déshonneur de Jeanne, lorsque le vieux Guy, retrouvant quelque force à la vue du crime qui va se commettre, se lève sur son séant et repousse de sa main froide et décharnée son fils Ambroise, en prononçant sur lui sa malédiction. Le fils maudit quitte le château : dans sa fuite il s'égare, et tombe

dans un parti de routiers. Aveuglé par sa passion, il persuade aisément au capitaine Salazard de venir mettre le siège devant Barbezieux. Le château est pris, pendant trois jours la ville est en proie au feu, au meurtre et au viol : à la faveur de ce désordre, Ambroise enlève Jeanne Sanglier et la transporte dans les souterrains de l'abbaye de Saint-Maixent.

Cependant Guy de La Roche, capitaine au service du roi, fils naturel du vieux Guy, revient à Barbezieux, et, pour venger la mort de son père et le sac de la ville, il appelle aux armes les gens de la tauperie, qu'on appelle plus tard francs-taupins, et les engage dans une guerre acharnée contre les routiers. Le roman s'achève dans les luttes de cette guerre, et dans les efforts de La Roche pour retrouver et venger sa sœur naturelle, Jeanne Sanglier. Dans ce livre, l'auteur fait passer sous les yeux du lecteur tous les personnages marquants de cette époque : Agnès Sorel, les ducs de Bourbon et d'Orléans, Bernard d'Armagnac, le connétable de Richemont, Dunois, Trémouille, Xaintrailles, La Hire et autres.

C'est le roman dramatique dans toute sa noirceur, mais aussi dans sa science historique.

Les Deux Fous, cette histoire du roi François I[er] et de Diane de Poitiers n'est, à bien prendre, que l'histoire du vieux Paris, de son peuple, de ses coutumes, de ses usages, de ses superstitions. L'auteur a voulu placer François I[er] sur le premier plan, et après lui sa belle maîtresse et Triboulet comme opposition au roi, et Caillette comme contraste à Triboulet. Tous ces personnages étaient sagement disposés quand il s'est mis à l'œuvre ; mais l'abondance des matériaux est venue déranger son plan, où sont entrés de toutes parts la ville, la cour, le peuple, les soldats, les magistrats, tout le siècle, chacun parlant son langage, tantôt patois, tantôt français, si bien que c'est souvent à ne pas s'entendre. Un grave reproche à adresser encore à l'auteur, c'est d'avoir fait notre vieux peuple beaucoup trop laid ; en effet, il n'y a pas d'honnête homme dans son livre, pas une femme honnête, pas un bourgeois qui ait du cœur : ce n'est cependant pas ce que nous avons entendu dire de la noblesse de nos ancêtres, de leur courage civil, de leur noble résistance aux excès du pouvoir. Des hommes qui ont parcouru l'Italie en vainqueurs, qui sont restés fidèles à leur roi prisonnier en Espagne, qui ont chassé l'Anglais du territoire ne sont pas des hommes comme les peint M. le bibliophile Jacob. Il n'y a pas jusqu'à Triboulet, dont le véritable caractère ne soit méconnu : le joyeux Triboulet, grelots en tête, marotte en main, bossu deux fois, faisant la grimace à tout le monde, était un fou et rien de plus. Mais, en revanche, Caillette, le premier fou, le héros du livre, est une création originale. Caillette porte un cœur noble

sous une livrée de fou; il est fou par sa charge, mais sage de tête. C'est lui, qui amène Diane à Paris, lui qui l'aime sans oser le lui dire, lui qui meurt à la fin du livre. « Caillette pauvre cher fol, dit François I[er] en essuyant deux larmes sur ses joues, pauvre fol d'amour : il y a des larmes dans cette mort. »

Avec quelle puissance, toute la terreur sépulcrale, ignorante, pieuse, douloureuse du moyen âge est résumée dans LA DANSE MACABRE; ce sont de ces œuvres que l'on ne fait plus aujourd'hui, pleines de défauts, mais d'une force qu'on ne rencontre plus, et cependant je me permettrai de citer un ouvrage paru dernièrement, CONTES MACABRES, par MM. Paul Nagour et R. le Cholleux, ouvrage qui m'a absolument enlevé. Romantisme! dira-t-on ; eh bien, nous pouvons assez souvent nous plonger dans le naturalisme pour avoir quelque plaisir à nous remonter dans le romantisme, qui fut le genre où notre jeunesse a été bercée.

Il faut avoir l'esprit assez solide pour lire ces récits, il n'est pas besoin d'y chercher une morale qui n'a rien à voir là-dedans, il n'y a qu'à se laisser entraîner avec les audaces de ces auteurs qui écrivent comme nos pères, ce qui me paraît une louange qui en vaut bien une autre.

* * *

Je ne veux pas laisser se perdre dans les journaux, où on ne le retrouverait plus que bien difficilement, les magnifiques portraits de Turenne et du duc d'Anguien lus à la séance publique des cinq Académies par M. le duc d'Aumale. — Cette page, extraite d'un ouvrage en préparation : ANGUIEN (*Enghein*) ET TURENNE, *Épisode de* 1644, a été accueillie d'une véritable ovation par le délicat public de cette fête de l'esprit.

Le savant écrivain montre Turenne arrivant à Brisach.

« Le désarroi était grand ; bandes de fantassins sans armes, de cavaliers démontés, débris encore groupés des brigades d'infanterie, de régiments de cavalerie, sans voitures, sans bagages, affamés, vivant de maraude, toutes les épaves de l'armée de Guébriant revenaient par diverses routes, ceux-ci par le Kinsigthal, se répandant en Alsace, ceux-là par Lauffenbourg, Rhinfeld et la vallée du Rhin, ravageant le Brisgau, le Süngdau, allant enlever les chevaux et les bestiaux sur le territoire de Berne et de Soleure. Il fallait pourvoir au plus pressé, calmer les Suisses qui prenaient les armes pour châtier ces pillards, remettre les places en état, rallier tous ces débandés. Pendant les mois de décembre et janvier, Turenne visite et regarnit l'importante place de Rhinfeld, rétablit l'ordre dans Brisach, sans pouvoir y étouffer complètement l'esprit de mutinerie ; puis il fait évacuer l'Alsace, autant pour soulager le pays que pour

mettre ses troupes à l'abri des tentatives de l'ennemi, les envoie vivre, se réorganiser et se remonter en arrière, sur les terres du roi d'Espagne et du duc de Lorraine, les dissémine en Franche-Comté et au delà des Vosges, à Vesoul, Luxeuil, Remiremont, où fut son quartier général pendant les mois de février, mars et avril...

« ...En mai et juin, il tint ses troupes en haleine, éprouva leur tempérament sans en être complètement satisfait. Il ne put ni sauver les positions déjà conquises vers le lac de Constance, ni empêcher Mercy de franchir les défilés de la Forêt-Noire. Le 27 juin, le général bavarois mit le siège devant Fribourg. Turenne fit une vaine tentative pour dégager cette place...

« ...Je m'étois avancé tout proche de l'ennemi, écrivait-il au premier mi-« nistre. Il y a eu un peu de confusion, et il a fallu se retirer. Je dirai franche-« ment à Votre Eminence que je n'ai pas jugé à propos de combattre ; car il « est très certain que les malheurs précédents ont donné à nos troupes quelque « appréhension de l'armée de l'ennemi. » Et il faisait le tableau de cette armée de Bavière qui a toujours cinq mois de gages réglés, chevaux et bagages en abondance, l'Allemagne entière derrière elle : la comparant à celle de la France, mal pourvue de tout, difficilement remontée, irrégulièrement payée, une infanterie toute nouvelle qui se ruinera en peu de temps ; et il se décidait à indiquer le remède, acceptant toutes les conséquences de sa proposition : « Un secours « qui nous viendroit seroit de très grande conséquence et remettroit toutes nos « troupes en vigueur. Si c'est M. d'Anguien qui le commande, je me tiendray « très honoré de servir sous ses ordres et je lui obéiray comme je dois. »

Le duc d'Aumale raconte ensuite la prise de Phalsbourg par le duc d'Anguien et de la mission qu'il confia à Turenne. Celui-ci arrive à Mayenne, obtint la reddition de la ville, mais les autorités ne voulaient traiter qu'avec le duc d'Anguien en personne :

« Turenne envoya aussitôt un exprès à Philisbourg : il ne pouvait répondre de rien ; mais le succès serait si grand qu'il conseillait de risquer le voyage (14 septembre).

« Divers motifs avaient retenu M. le Duc dans son camp, auprès de sa conquête. Il devait d'abord remettre en état les fortifications que la mine et le canon avaient ébranlées ; il avait tenu aussi à laisser Turenne conduire les opérations dont le général en chef avait arrêté le plan et déterminé le caractère, mais dont l'exécution semblait devoir appartenir au commandant de l'armée d'Allemagne. Puis il fallait rallier, recueillir les renforts qui n'étaient pas arrivés à temps pour prendre part au siège de Philisbourg, mais qui ne pouvaient tarder, et qui étaient indispensables pour reconstituer l'infanterie des-

tinée à rester sur le Rhin. Enfin et surtout, il fallait veiller et rester en mesure de combattre toute armée ennemie qui menacerait nos conquêtes ou tâcherait d'interrompre le cours de nos succès. D'un côté, Beck pouvait apparaître descendant des Vosges, et, de l'autre, Mercy était en mouvement pour se rapprocher ; on lui prêtait l'intention de faire une tentative sur les ponts de Philisbourg, ou quelque importante diversion. Déjà on savait qu'il avait détaché le colonel Wolff avec mille dragons dans la direction du bas Rhin. Néanmoins, M. le Duc, ayant achevé de bien établir son infanterie, crut pouvoir répondre à l'appel de Turenne et partit sans délai avec une escorte de quatre cents chevaux ; en dix-huit heures il franchit les vingt-cinq lieues qui le séparaient de Mayence, et envoya aussitôt un trompette prévenir les autorités de son arrivée.

« Ce trompette trouva le corps de ville et le clergé réunis pour entendre le colonnel Wolff. Le lieutenant de Mercy, arrivé quelques heures auparavant avec sa troupe à l'embouchure du Main, avait traversé le Rhin en barque et demandait à faire entrer ses dragons, répondant d'arrêter les Français, si Messieurs de Mayence voulaient seulement fermer leurs portes. Déjà les chanoines appuyaient la proposition du colonnel et les autres hésitaient. lorsque l'apparition du trompette français retourna les esprits ; le parti populaire reprit le dessus ; Wolff dut sortir, et l'arrangement ébauché par Turenne fut définitivement conclu. Les clefs de Mayence furent présentées à M. le Duc par le doyen de la cathédrale, accompagné des premiers de la ville, de l'Université et du clergé. Harangué en latin, le prince répondit dans la même langue avec une correction, une facilité qui charmèrent les lettrés de son auditoire, et les lettrés étaient nombreux dans la patrie de Guttenberg ; ils admirèrent dans ce terrible et audacieux capitaine une culture intellectuelle qu'ils ne rencontraient pas toujours chez leurs souverains ecclésiastiques.

« A peine entré, M. le Duc fit repartir Turenne et l'envoya occuper Bingen, comprise dans la capitulation qui venait d'être signée. Ce fut vite fait et le maréchal compléta cette occupation par la prise de Bacharach, dans la gorge du Rhin. M. le Duc cependant, resté à Mayence, y installait comme gouverneur le vicomte de Courval, qui avait si bien défendu Uberlingen ; il lui laissa une garnison suffisante, pour laquelle il ne demanda que l'ustensile, sans contributions extraordinaires ; aucun désordre ne fut commis ; toutes les propriétés furent respectées, les attributions des autorités civiles et ecclésiastiques furent maintenues.

« Le prestige qui entourait la personne du duc d'Anguien, la terreur qu'inspirait son armée, l'ardeur dont il avait su enflammer ses lieutenants, ne suf-

fisent pas à expliquer la rapidité, la facilité de ces conquêtes ; la bonne et sage politique qu'il adopta et qu'il imposa autour de lui modifia les dispositions des uns, apaisa les préjugés des autres et contribua à désarmer les résistances. Ces magistrats, ces prêtres, ces échevins, ces commerçants, habitués à voir les armées se succéder à leurs portes et passer comme des torrents dévastateurs, les généraux n'approcher de leurs villes que pour rançonner sans merci ou les mettre au pillage ; ces laboureurs qui désertaient leurs champs et fuyaient avec leurs bestiaux dans les montagnes au premier bruit de la trompette ou du tambour : tous admiraient ce prince étranger qui ne leur imposait que des charges légères et maintenait parmi les troupes une exacte discipline. « Si le duc d'Anguien trouva toujours le blé à bon marché, si tant de villes « s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes, c'est qu'il sut protéger les paysans « partout, la justice à Spire, le commerce à Francfort et à Strasbourg ; c'est « qu'il apparut, non en conquérant, mais en protecteur des libertés de l'Alle- « magne. »

« Nous citons ces propres termes des lettres de Grotius au chancelier de Suède Oxenstiern ; car nul témoignage ne saurait être plus frappant que celui du publiciste éminent qui, le premier, posant les principes du droit des gens, a essayé de circonscrire le fléau de la guerre, d'en atténuer les effets et d'en diminuer l'horreur : témoignage d'autant plus précieux que, pour des raisons personnelles, Grotius était peu disposé à la bienveillance pour les Français, quoiqu'il représentât à Paris une cour alliée de la France, et les paroles de Grotius sont confirmées par des lettres du Sénat de Strasbourg, de la Chambre impériale de Spire, du clergé de Mayence, par les déclarations des bourgeois de Trèves, par les dépêches de l'électeur de Bavière, des ministres de l'empereur, par tout un ensemble de faits incontestables. Ce grand exemple de sagesse, de modération habile et humaine n'a pas toujours été suivi ; il est à peu près ignoré. Les cruelles exécutions de 1674 et 1689 ont fait oublier les bienfaits de 1664 ; l'incendie du Palatinat est resté seul dans la mémoire des peuples ; cet odieux souvenir, entretenu par le spectacle de tant d'édifices en ruines, a presque effacé la trace des longues dévastations exécutées par les armées allemandes, suédoises et autres, à la solde des empereurs ou des princes luthériens. Mais si la conduite du duc d'Anguien a été passée sous silence par l'histoire et omise par la postérité, elle créa au moment même une vive impression et l'effet se fit sentir au loin. »

Le duc d'Aumale termine en racontant la mort de d'Aumont au siège de Landau.

*
* *

Très épris d'idéal et de poésie, rien ne m'horripile plus que de voir des ques-

tions politiques traitées en vers d'un nombre de pieds plus ou moins considérable. M. Frédéric Bataille, un poète de talent, a été souvent sujet à ce grand défaut d'employer sa lyre à une besogne de revendications sociales ou d'anathèmes contre des gens qui ont la malechance de penser tout autrement que lui. Aussi, je l'aime mieux célébrant les splendeurs de la nature que lorsqu'il veut poétiser des aspirations dont les journaux politiques de toutes nuances nous fatiguent journellement.

Lisons, si vous voulez bien, ou plutôt assistons à ce magnifique LEVER DE SOLEIL ORIENTAL.

« Un long frémissement court dans les bois sacrés.
La brise du matin porte à tes flots dorés
Le salut d'amour de l'aurore.
O mer voluptueuse, enlaçant mollement
Dans tes beaux bras d'azur où rit le firmament
Les vertes rives du Bosphore,

« Les caps grecs et l'essaim des Cyclades, mirant,
Nobles filles de l'onde, en ton sein transparent,
Leurs blanches villes parfumées !
O reine ! ton amant quitte son grand lit bleu,
Et, vêtu de rayons comme se vêt un dieu,
Il vient, les lèvres enflammées,

« Le front resplendissant, par le chemin des cieux ;
Il s'avance vers toi, serein, majestueux.
Soulève ta large ceinture,
Brise en deux pans ta robe et découvre tes flancs !
Tressaille, belle Égée, aux pieds des rochers blancs ;
Chante de ta voix la plus pure,

« Un long hymne de joie, enfle ton vaste sein !
Ainsi qu'une cavale échappée à son frein,
Bondis, et jette au vent l'écume
D'or de tes naseaux verts ! Voici ton fiancé !
Il sort de l'Orient comme un char embrasé,
Qui se balance dans la brume.

« Grandes vagues, salut ! Salut à toi, soleil !
A vous, cieux éclatants ! La nature, au réveil,
En mère inquiète et fidèle,
Sourit à ses enfants et les vêt de splendeurs.
Chastes voiles des nuits, tombez aux profondeurs !
Salut à l'aurore nouvelle ! »

A propos de l'œuvre de Frédéric Bataille, j'extrais d'un livre de M. Albert Savine, livre d'*Impressions et critiques*, paru sous ce titre : LES ÉTAPES D'UN NATURALISTE, une appréciation des plus justes du dernier volume de F. Bataille, UNE LYRE.

« J'arrive au troisième recueil de Fréderic Bataille, dont le titre, entre parenthèses, ne me plaît guère, *une Lyre ;* il y a là un portrait gravé du poète qui est, au moment où j'écris ces lignes, l'unique moyen de connaissance que j'aie de sa personne ; il y a là aussi, ce qui est plus important, une liste des œuvres qui retranche de l'œuvre avouée du poète ses *Premières Rimes,* dont j'ai trouvé, d'autre part, plusieurs pièces dans le recueil nouveau. C'est l'apaisement : ce n'est pas la paix. Il y a encore même, çà et là, quelques mots de colère, d'assez vilaines pointes, comme Bellaud de la Bellaudière en jetait aux ministres huguenots, et pour être adressés par un pseudo-coreligionnaire, à des hommes en qui nous n'avons à respecter aucun caractère sacré, puisque nous ne leur en reconnaissons aucun, mais en qui du moins nous respectons l'homme, ces attaques violentes, et une fois même crues, si enveloppées qu'elles soient, nous paraissent profondément regrettables. Il est à espérer que ces incartades de la plume de Frédéric Bataille ne seront plus à blâmer dans *les Pacifiques* (une œuvre annoncée), et qu'il voudra bien, cette fois aussi, laisser le citoyen Barodet singer le citoyen Danton, en rivalité avec le citoyen Cazot, sans les accompagner d'une claironnée.

Il y a cependant fort peu de politique dans *une Lyre*. Les vers purement littéraires dominent beaucoup. C'est d'abord tout un *Salon* en miniature raconté dans les *Fusains mignons*, charmantes piécettes où le poète s'est même une ou deux fois adouci jusqu'à la mignardise et la mièvrerie, défauts bien rachetés par les tercets des *Fleurs étranges :*

« Dans les vierges forêts qui bordent les pampas
Croissent de rouges fleurs aux corolles étranges,
Que le savant soupçonne et qu'il ne connaît pas.

« Quand le ciel a couvé le vaste amas de fanges
Que l'Orénoque laisse en proie aux jours brûlants,
Des germes monstrueux éclosent de leurs langes.

« Larves immondes, vers visqueux, dragons sifflants,
Mouches au ventre plein de poisons, araignées
Hideuses, noirs crapauds lugubres et dolents,

« Un peuple horrible y grouille en infectes lignées,
Tandis que des orchis aux merveilleuses fleurs

Y parfument les airs sous les sombres feuillées.
« Dans l'âme humaine ainsi fleurissent les douleurs. »

*
* *

Le Carnaval des Muses, dédié à Jules Claretie, est une sorte de groupe de sonnets satiriques, rappelant les *Odes funambulesques* de Théodore de Banville, point très mordantes en dépit d'une boutade contre le *poète* (?) de Lorgeril.

Je suis heureux de me trouver en communauté de pensée avec M. Albert Savine, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler très favorablement à propos de son magnifique poème, L'ATLANTIDE. Je ne puis que recommander très vivement la lecture des fines études littéraires de M. Albert Savine, on y trouvera d'intéressantes pages; les curieux de modernisme et les amateurs de littérature étrangère y trouveront grand plaisir. Je dois d'autant plus appeler l'attention sur ces études de grande valeur, que je crains vivement que le titre choisi, *les Étapes d'un naturaliste,* ne soit pas fait pour donner au volume le succès qu'il mériterait.

*
* *

Depuis quelque temps nous étions presques sevrés d'ouvrages nouveaux, mais tout d'un coup ils sont sortis des presses et c'est un véritable débordement. Souhaitons de trouver d'excellentes choses dans cette grande marée; en tout cas, nous tâcherons de voir si quelques bons ouvrages ne se cachent pas au milieu de ces flots tumultueux sur lesquels voguent, désemparés, les navires portant les noms des grands principes qui faisaient la force de la société.

A première vue, il ne nous a pas été difficile de reconnaître le pavillon de l'Adultère déployant orgueilleusement ses couleurs sur les débris de ce qui fit jadis la famille, noble et respectée : Pauvre société ! ne vaux-tu pas mieux que l'on ne te représente?

GASTON D'HAILLY.



SCIENCES — HISTOIRE — VOYAGES

Il y a certains livres écrits pour n'être point lus, ou plutôt pour n'être parcourus que par un nombre tellement restreint de lecteurs, qu'ils pourraient tout aussi bien être passés de l'un à l'autre en manuscrit.

Je causais un jour avec un imprimeur, M. Aureau, je crois; il me disait: « On me donne du papier ayant quelque valeur, et le travail qui m'est payé consiste à lui retirer cette valeur marchande en le maculant de lettres, de mots, de phrases, de chapitres qui le rendent invendable. »

Certes, je n'ai nulle raison de vouloir être désagréable à M. Jules Simon, il est un homme de grande valeur, ayant produit nombre d'ouvrages qui ont été considérés comme des travaux merveilleux, et lorsque l'on citait L'OUVRIÈRE, on avait tout dit, quoique, à mon humble avis, on eût été fort embarrassé, lors de l'apparition du livre, d'y trouver quelque chose de nouveau.

M. Jules Simon s'est lancé dans la politique, a fait baucoup d'opposition au régime établi alors, et aujourd'hui fait non moins d'opposition à celui que nous lui devons et dont on pourrait ne pas le remercier. Mais tout le monde sait que l'auteur du DEVOIR n'est qu'un philosophe et point du tout un homme politique, écrivain distingué, discoureur un peu triste, et qu'en somme, ses ouvrages qui se vendirent jadis beaucoup sont de moins en moins demandés.

Celui qui vient de paraître, UNE ACADÉMIE SOUS LE DIRECTOIRE, sera offert à nombre de ceux portant sur le revers de leurs habits des palmes académiques, ceux-ci ne le liront pas, mais enverront des lettres flatteuses; quant au vulgaire, jamais il ne feuillettera les cinq cents pages de cet énorme in-8°, car ils n'y trouveront rien de particulièrement intéressant ou qui n'ait été déjà écrit dans les rapports du temps.

Cependant, sans lire l'ouvrage, les académiciens pourraient fort bien le couronner, ce à quoi je ne verrais aucun inconvénient. Mais si l'étude de M. Jules Simon n'offre qu'un intérêt très problématique pour le public, il faut reconnaître qu'il a fait œuvre d'esprit très judicieux et délicat en éclairant les décombres des anciennes académies. Il a su mettre en relief le tableau de cette institution battue en brèche comme toutes choses au temps de la Révolution

et obligée tout au moins de changer de nom. — Plus d'Académie française, l'Institut!

M. Jules Simon, qui a toutes les qualités, sauf celle d'un politique, et malheureusement c'est la politique qui l'a fait connaître au plus grand nombre, est un critique des plus délicats.

« L'Académie française avait eu de tout temps de nombreux ennemis, et elle en aura toujours, comme toutes les académies ; c'est tout simple. Les écrivains se divisent en deux classes : ceux qui désirent un fauteuil, ceux qui désespèrent de l'obtenir ou se vengent de ne pas l'avoir pas obtenu. »

C'est ainsi que, dès le commencement du livre, M. Jules Simon met du premier coup chacun à sa place, et il continue.

« Les omissions, quoi qu'on en dise, sont très rares, elles sont presque toujours explicables. Ce n'est pas à l'Académie, ce n'est pas au roi, c'est à l'esprit du temps qu'il faut imputer celle de Molière. Ceux qui, en 1790, faisaient grand bruit de la non-élection de Jean-Jacques Rousseau, oubliaient ou feignaient d'oublier que l'Académie ne peut ouvrir ses portes qu'à ceux qui viennent y frapper. Personne ne peut savoir comment Rousseau aurait répondu à une élection ; ou plutôt, on le sait : il aurait été ravi d'être élu, et ravi d'avoir l'occasion pour refuser, et d'écrire, pour refuser, une lettre remplie de belles invectives. »

Où l'on sent bien la finesses de touche de M. Jules Simon, c'est dans le chapitre consacré au *Costume* des académiciens, et si la chose en elle-même n'a rien de bien particulièrement curieux, la forme employée par l'écrivain est des plus piquantes.

« Les anciennes académies n'avaient pas de costume officiel. On ne songea pas, en 1795, à en donner un aux membres de l'Institut. Ce n'était pas méconnaissance de leurs dignités : elles étaient placées très haut dans l'esprit des législateurs, et nous en avons, entre autres preuves, celle-ci qui est singulière. Le Directoire avait fondé une fête annuelle pour célébrer le 18 fructidor. Il tenait, et il en fut puni, à glorifier le système des coups d'État. Dans cette fête figurait une statue ou un mannequin, représentant l'hypocrisie politique. Le mannequin tenait dans ses mains les tables de la loi ; le Directoire s'avançait processionnellement, les lui arrachait, et les portait « en triomphe », dit le programme, sur l'autel de la Patrie. Nous avons, dans les *Annales de l'Institut*, le programme de la fête, dressé par François de Neuchâteau, ministre de l'intérieur, et nous y voyons l'ordre de préséance pour cette procession d'un nouveau genre. L'Institut y occupe le trente-neuvième rang, le quarante-quatrième et dernier étant le rang suprême, et n'a derrière lui que le tribunal de

cassation, les ambassadeurs étrangers, l'état-major de Paris, les ministres et le Directoire. Malgré l'égalité prescrite par les lois, le costume revenait de tous les côtés : et c'est une remarque que l'on peut faire à toutes les époques de l'histoire : notre vanité est toujours la même, elle ne fait que changer d'uniforme. »

En 1795, les mœurs ramenaient le goût des différences, et, par une conséquence naturelle, les costumes, qui en sont le signe. On avait réglé avec grand soin le costume des législateurs, celui des juges, celui des administrateurs. Les directeurs avaient un uniforme absurde et splendide. Les membres de l'Institut ne tardèrent pas à se sentir poussés par le démon de la différence, ils avaient depuis l'an VI une médaille ; ils demandèrent une marque distinctive : non pas un costume, disaient-ils ; ils n'y avaient aucun droit ; ils n'en concevaient pas la pensée ! Un ruban, un insigne leur suffisait. Mais le règne de la différence arrivant à grands pas, on leur offrit ce costume auquel ils n'osaient prétendre, et ils s'empressèrent de l'accepter. Il y eut, à ce sujet, grande correspondance entre eux et le ministre de l'intérieur ; ils furent consultés sur tous les galons. On fit largement les choses, puisqu'ils eurent un costume d'apparat pour les grandes occasions, et un petit costume pour la vie courante, c'est-à-dire pour les séances ordinaires. Ils se hâtèrent de s'en revêtir ; et, pour le dire en passant, quoique les costumes ne soient plus dans nos usages modernes, et qu'on s'efforce d'y échapper, et de s'envelopper d'un sac même dans les cérémonies officielles, il ne faut pas remonter bien haut pour se souvenir des séances publiques de l'Institut, où l'habit de ville était une rare exception. Aujourd'hui, le costume n'est plus porté, dans les séances publiques, que par les membres du bureau. L'Académie des Beaux-Arts est la seule qui ait conservé les anciennes traditions. On s'imagine à tort que les costumes sont d'origine et de complexion monarchique ; la République, au moins chez nous, s'en accommode fort bien : elle se borne à les modifier quand elle le peut, et à remplacer les broderies par des plumets. Un des derniers décrets de la Convention est consacré à la description des costumes qui furent inaugurés en même temps que la Constitution de l'an III. Chénier en fut le rapporteur. Tout y était, depuis le directeur jusqu'au commissaire de police, on n'avait oublié que l'Institut. Cette lacune ne fut comblée que cinq ans après. Le costume de l'Institut date de l'an IX : c'est le premier et le seul costume officiel que les Académies aient jamais eu. A le voir revêtu, comme aujourd'hui, dans les occasions les plus solennelles par trois membres sur plus de deux cents, on dirait qu'on en rougit, c'est une situation presque ridicule. Il faut le porter ou le supprimer.

M. Mignet raconte qu'il ne fut pas peu surpris, en 1883, de voir entrer dans son cabinet, où il était seul à travailler, un vieillard de grande mine portant un costume d'académicien un peu fané sans doute, un peu suranné, puisqu'il datait au moins de 1814, et très probablement de 1800. C'était Lakanal, qui revenait en France après vingt ans d'exil, tout exprès pour reprendre son siège à l'Académie, et dont les manières n'avaient pas plus changé que le cœur.

On trouve un petit passage très gai, très ironique sur les gens qui prêtent et reprêtent serment aujourd'hui à ceci, demain à cela, et les académiciens ne s'en firent pas plus faute que certains députés, académiciens de nos jours, qui jurèrent fidélité à l'Empereur, mais... n'insistons pas.

« Le serment de haine à la royauté était, pendant la Révolution, une formalité qu'on exigeait de tout le monde, d'un membre de l'Institut, du curé de la paroisse, quand il y avait un curé. On vous chargeait d'étudier l'histoire ancienne, ou l'épigraphie, ou la chimie; mais avant tout, il fallait prêter serment de haine à la royauté; c'était l'entrée en matière indispensable, et l'on ne pouvait être savant ou fonctionnaire qu'à cette condition. »

Ce qui m'étonne, c'est que M. Jules Simon soit surpris de cela. Il est vrai que les savants regardent peu ce qui les entoure, plongés qu'ils sont dans l'étude des temps passés.

* * *

Voici un homme, le comte Joseph Gorani, qui, lui ne se fût pas fait faute de prêter tous les serments inimaginables, car jamais vie plus tourmentée ne put échoir à un mortel que celle qui fut le partage de ce gentilhomme lombard. Mais, me direz-vous, Gorani ? Connais pas, ma foi, moi non plus, ou du moins j'en ignorais absolument le passage sur cette terre jusqu'au jour où vint à me tomber sous les yeux le volume de M. Marc-Monnier, UN AVENTURIER ITALIEN DU SIÈCLE DERNIER.

L'auteur du livre lui-même n'a connu la vie de cette individualité que grâce à des mémoires qui sont tombés en sa possession et dont il a extrait un récit aussi extraordinaire qu'original.

Soldat de la guerre de Sept ans, prisonnier du grand Frédéric, diplomate au service de l'Autriche et du Portugal, libertin effréné, voyageur infatigable, écrivain fécond, aide de camp de Mirabeau, qu'il voit de très près, agent secret des Girondins, dont il servit la politique, ami de nos encyclopédistes et des philanthropes italiens, aimé de Beccaria, de Charles Bonnet, de Voltaire, qui songea un moment à lui donner le trône de Constantinople, il avait été vingt fois

sur le point d'atteindre la fortune et la gloire et ne les avait manquées que par sa faute, donnant par là une bonne leçon aux ambitieux de tous les pays et de tous les temps.

Il est évident que Gorani est bien l'incarnation de cette époque troublée qui cherchait sa voie et ne retrouva son équilibre que dans le carnage, les guerres et les révolutions.

Dans ce livre, les studieux y trouveront leur compte et aussi les simples lecteurs qui ne demandent qu'à être amusés, car les ambitions, les mécomptes les tribulations, les amours, les folies de petit gentilhomme lombard qui pensa devenir roi de Corse et empereur d'Orient, la vie enfin de Gorani, sans qu'on y ajoute un seul mot, ressemble au plus extravagant et au plus mouvementé des romans d'aventures.

*
* *

Un fait, hélas ! incontestable, c'est la disposition que nous autres Français avons à nous emballer. Nous voyons passer au-dessus de nos têtes un ballon ayant la forme d'un cigare et semblant évoluer à la volonté de ceux qui le montent, et voilà que les journaux n'ont pas assez de trompettes pour célébrer le nom de deux hommes, MM. Renard et Krebs, et les bombardent, sans crier gare, du titre des deux plus grands inventeurs des temps modernes. Ah ! ils devaient bien rire ces deux compagnons d'études devant l'enthousiasme qui accueillit leur voyage au milieu d'un air parfaitement calme leur permettant, grâce à un mécanisme ingénieux, de revenir au point de départ.

Tout le monde s'était emballé ! et les journaux plus soucieux de remplir leurs colonnes que d'apprendre quelques vérités utiles au public ont écrit des kilomètres de phrases aussi creuses que banales pour prouver... qu'ils ne connaissaient pas un mot de la question.

Hélas ! il faut en rabattre, et nous n'avons pas encore le moyen de nous mouvoir à volonté dans l'air; seulement MM. Renard et Krebs ont perfectionné un système très connu ; leur machine est perfectionnable encore ; mais quant à marcher contre le vent, nous n'y sommes pas encore et je recommanderai à mes lecteurs, jaloux de se renseigner sur les progrès de la science aérostatique, un volume très substantiel, plein de faits intéressants et de détails curieux, LES AÉROSTATS DIRIGEABLES, *leur passé, leur présent, leur avenir*, par M. B. de Grilleau, un homme compétent.

*
* *

Et avec les expériences de M. Pasteur, Dieu ! s'est-on assez emballé ! — Toujours les journaux courant au fait extraordinaire, jaloux d'arriver bon premier sans s'inquiéter d'approfondir les questions.

Il ressort d'un volume de M. Gaston Percheron, LA RAGE ET LES EXPÉRIENCES DE M. PASTEUR, les constatations suivantes, consolantes jusqu'à un certain point, mais non point tout à fait concluantes :

Le 27 avril 1882, M. Ernest Renan, chargé par l'Académie française de répondre au discours de M. Pasteur, qui prenait séance ce jour-là, disait à l'illustre chimiste.

« C'est la rage, Monsieur, qui est en ce moment l'objet de vos études ; vous en cherchez l'organisme microscopique, vous le trouverez : l'humanité vous devra la suppression d'un mal horrible, et aussi d'une triste anomalie, je veux parler de la défiance qui se mêle toujours un peu pour nous aux caresses de l'animal dans lequel la nature nous montre le mieux son sourire bienveillant. »

« Eh bien, dit M. Gaston Percheron, M. Pasteur n'a pas trouvé l'organisme microscopique de la rage, mais il a réussi à transmuer en vaccin le virus de ce mal terrible.

« Qu'importe, d'ailleurs, le microbe, si la matière virulente, complètement transsubstantiée, devient capable d'investir l'organisme d'une complète immunité contre les atteintes du mal.

« Et ce point, on le sait, est aujourd'hui établi sans conteste. *Les chiens vaccinés par M. Pasteur sont réfractaires à la rage.*

« Mais sont-ils dans un état de santé aussi bien que les chiens non vaccinés ?

« Le temps et l'expérimentation peuvent seuls répondre à cette interrogation.

« Autre question, — celle-ci dominante :

« La vaccination est-elle efficace à empêcher les agissements du virus introduit dans l'organisme par morsure ?

« M. Pasteur ne croit pas qu'il lui soit encore possible de répondre sur ce point.

« Quoi qu'il en soit, un pas est fait dans la prophylaxie de la rage et ce pas est un pas de géant ! »

Mais ne nous y trompons pas, il y aura encore bien des malheurs causés par les chiens enragés, et d'ailleurs je ne vois pas très bien comment il serait constaté que chaque chien est vacciné, mais en tout cas, il est bon de lire des ouvrages comme celui de M. Gaston Percheron ; il nous retire sans doute quelques illusions, cela ne vaut-il pas mieux que de nous donner une folle sécurité !

Cet ouvrage fait partie de la *Bibliothèque de la Chasse illustrée.*

Puisque nous parlons de M. Percheron, nous signalerons un autre fort intéressant volume signé de son nom dans la même bibliothèque : LE CHAT.

Dans ce livre, l'auteur s'efforce de réparer les quelques injustices dont, selon lui, cet animal serait victime de la part d'écrivains qui l'auraient traité tout autrement s'ils avaient consenti à lui accorder les faveurs de l'intimité.

Ah ! M. Percheron est un véritable défenseur des vertus de ce félin.

« Le chat est une bête méconnue ! s'écrie-il. Le chat, qu'on le sache bien, peut être pour l'homme un ami aussi doux, aussi caressant, aussi fidèle que le chien. »

Laissons l'auteur à ses enthousiasmes, mais constatons qu'il a écrit un livre charmant, rempli d'anecdotes ignorées de beaucoup, et qu'en somme, le chat faisant partie de la famille, il est bon de connaître son histoire naturelle, son hygiène et ses maladies.

Alexandre Le Clère.

ROMANS

Il fut un temps, dit-on, où la jeune personne qui aspirait au mariage se trouvait fort heureuse de se laisser faire gentiment la cour par son fiancé, d'accepter le nom de l'honnête homme dont elle devait devenir la compagne, et se promettait de rendre son mari le plus heureux possible : Être mariée, porter un nom respecté, élever les enfants dans le respect de la famille, aimer son mari et s'en faire adorer, tel était l'idéal des jeunes filles.

Si l'on veut bien lire le nouveau volume de M. Gustave Toudouze, un romancier, un écrivain que j'estime comme étant de haute valeur, on verra que les idées chez les femmes ont bien changé, et qu'aujourd'hui, grâce à l'éducation insensée qu'on leur donne, les filles n'aspirent au mariage que pour dominer.

Madame, tel est le titre du livre de M. Toudouze, livre qui n'est point un roman, mais bien une peinture exacte de la puissance que la femme sait exercer autour d'elle, se servant de tous ses avantages physiques, de son énergie, voire même de ses talents, si elle en a, pour écraser, annihiler l'homme qui n'est pas assez vigoureux pour savoir être le maître.

Malheur au mari qui ne sait pas être supérieur! malheur à lui si sa femme ne trouve pas en lui un caractère capable de la mater, il est perdu! Et que sera-ce donc s'il est infâme, si quelque tare secrète le tient à la merci de celle qui sera son bourreau!

Il y a dans cette étude encadrée dans une intrigue amusante, des types que tout le monde a rencontrés, dont on a souri, que l'on a plaint peut-être. Eh bien, non, il ne faut pas s'apitoyer sur leur sort, ces maris méritent ce qui leur arrive; pour se faire respecter, il faut être respectable, et je crains bien que, dès l'enfance, les filles ne s'aperçoivent que le père n'est pas toujours un exemple dans la famille. En grandissant, elles voient tourner autour d'elles des individualités qui n'ont d'un homme que le nom, sans vigueur, sans courage, sans moralité; que peuvent-elles penser du sexe fort?

Voyez dans ce roman, Madame, *Esclarmonde;* c'est une reine dont l'époux ne songe qu'à vivre grassement pensionné et ne se servant de son titre de roi que pour se livrer aux fantaisies les plus ruineuses. Qu'y a-t-il d'étonnant si la reine le méprise et si Galatzo, un ministre, se trouve là, tout prêt pour entre-

tenir la chronique scandaleuse et rappeler certaines histoires trop connues qui firent grand bruit là-bas, derrière les Pyrénées.

Madame Volséqua, encore une femme qui écrase son mari sous le poids des millions et des titres qu'il doit à certaines complaisances.

Oh! dans ce livre vous trouverez le nom de l'homme perdu dans le pseudonyme de la femme auteur; vous y verrez le mari de la diva faisant le métier de caissier et portant sur ses livres les recettes..., d'où qu'elles viennent, et tant d'autres qui passent en courbant le dos, mais jouissant du bien-être qu'ils ne devraient trouver que dans leur travail à eux et non dans ce qui vient de l'épouse.

Ce livre est une œuvre curieuse à étudier, et si toutes les immoralités d'une société détraquée passent sous les yeux du lecteur, du moins l'auteur n'en fait-il le tableau que pour les flétrir. C'est un ouvrage qui s'adresse aux gens qui réfléchissent et non pas un livre de morale à l'usage des trop jeunes cerveaux.

*
* *

Tenez, voyez cette femme dont le numéro mondain est écrit sur la « cuirasse » de son costume. elle sonne à la porte du Dr Charcot, c'est Parie-Patraque du fantaisiste chroniqueur Alexandre Hepp; et voyez quelle foule la suit : Tout ce monde qui ne vit que par les nerfs, non « patraque » mais détraqué, n'est-ce pas le résultat de l'éducation qui fait des enfants des êtres viciés dès et avant même la puberté, qui produit des hommes qui n'en sont pas et des femmes qui ne veulent pas être des mères ? Ah ! lisez ces chroniques réunies en volume et dites-moi si le dégoût ne vous monte pas au cœur.

M. Alexandre Hepp parle de tout et de tous dans ce livre, et dire que l'on ne trouverait pas une page consolante dans ces chroniques qui ne montrent que l'affaissement de tout ce qui est sain et moral, dans la base d'une société qui n'a d'autre équilibre que le nervosisme.

*
* *

La belle affaire!... et c'est pour une histoire aussi banale que la presse se donne la peine de faire tant de bruit ! L'Impératrice Wanda, un roman à clef, et, qui plus est, un auteur qui se cache sous le pseudonyme de « Trois étoiles ».

Le roman n'a absolument d'intéressant que le tapage fait par la réclame.

Qui diable a-t-on voulu peindre sous ce nom de Wanda et quel est ce roi ou cet empereur Wladimir VII ? J'avoue que cela importe bien peu et que je donnerais la réponse à cette question pour trouver dans le livre un caractère quelconque ayant une certaine valeur.

Un roi qui trompe sa femme, une reine qui n'est pas satisfaite d'être dédaignée de M. son époux et qui s'avise d'aimer platoniquement, jusqu'à en mourir, un gentilhomme attaché à la maison des enfants du trône.

Ce roi que l'on a placé en Orient, qui empêche qu'il n'habite au contraire l'Occident ? Il n'en manque pas, et même qui sont tout à fait nos voisins, n'ayant pas, dit-on, été d'une fidélité absolue dans leur ménage, et ne raconte-t-on pas que, derrière les Pyrénées, une reine, morte aujourd'hui?... Passons.

*
* *

Tout cela n'est que du scandale, et bien des gens qui s'ennuieront à mourir à chercher la clef de *l'Impératrice Wanda*, passeront dédaigneux devant une chose charmante qui s'appelle simplement LA PETITE LAZARE, signée Marie-Robert Halt, l'auteur de *l'Histoire d'un petit homme*, livre couronné l'an dernier par l'Académie française.

Rien n'est difficile comme d'introduire l'enfant dans le roman et d'en faire le pivot d'une action dramatique. Peut-être pensera-t-on que Mme Marie-Robert Halt écrit pour la jeunesse, je crois que ce serait une grave illusion ; il y a dans ce livre de telles finesses, qu'il faut avoir l'intelligence très développée pour comprendre le caractère si étonnant et si grand dans son cadre restreint de la tante Fortunée.

*
* *

Voici LA DÉBACLE, un roman qui ne nous paraît pas positivement enlevant. M. Camille Etiévant déroule son récit dans un espace de temps un peu large : Les premiers incidents se passent au moment du coup d'État de décembre et l'histoire prend fin au milieu des horreurs de la guerre de 1870.

Évidemment l'auteur a cherché à jeter un discrédit sur ces Allemands qui viennent en France chercher fortune et assouvir leurs brutales passions ; puis, se retournant contre le pays qui les a reçus sans arrière-pensée, y portent la désolation ; — mais ce genre de récit n'est plus neuf : la cause est entendue.

*
* *

LE BILLET ROUGE, par M. F. du Boisgobey, est un roman d'imagination des plus dramatiques en même temps que des moins vraisemblables, mais très suffisant pour retenir le lecteur avide de péripéties extraordinaires.

Pour des causes trop longues à expliquer ici, un homme est assassiné chez lui. L'assassin s'est emparé d'un portefeuille contenant des lettres compromettantes pour une femme, et ne trouve pas d'autre moyen de se débarrasser de cette preuve de sa culpabilité que de jeter le carnet dans un fiacre occupé par

deux jeunes gens. En outre des lettres, le portefeuille contenait des billets de loterie, l'un des jeunes gens s'aperçoit que l'un des numéros vient de gagner un gros lot ; il court à l'administration pour se faire délivrer la somme gagnée, mais la police connaissait les numéros appartenant à l'homme assassiné, aussi le détenteur est-il arrêté et accusé du crime, d'autant plus que le billet gagnant est taché de sang.

Là-dessus, l'auteur a brodé toute une histoire d'amour un peu embrouillée et présenté un caractère d'assassin honnête homme, bien difficile à admettre.

* * *

Je n'hésite pas à dire que L'AFFAIRE DU MALPEL, par M. Charles Lomon, offre des situations bien autrement trouvées que celle dont M. du Boisgobey s'est servi.

Il y a dans ce roman judiciaire un homme qui croit être l'assassin de son rival et qui pourtant n'a pas commis le crime dont il pense être coupable ; cela constitue un moyen dramatique que l'on n'a rencontré que bien rarement sous la plume des romanciers.

L'Affaire du Maspel est une œuvre écrite en excellent style et bien conçue.

* * *

Certes, voici un joli titre, P'TIT CHÉRI, par Paul Lheureux ; je dirai plus, au premier abord, cette histoire parisienne pourrait laisser penser à quelque fantaisie plus ou moins égrillarde, et cependant il n'en est rien, quoique le fond du livre soit loin d'être moral, parce qu'il s'agit encore d'adultère, et de l'adultère dans tout ce qu'il a de plus triste.

On avait dit à Souchard qu'il faisait un mariage bête en épousant Reine, qui ne lui apportait rien qu'une majestueuse beauté. Mais lui l'avait trouvée si belle, cette grande fille de vingt ans bien faite, avec une carrure solide, de grands yeux noirs, une poitrine rebondie et, en dépit d'une charpente magnifique, ayant des mains et des pieds si petits, que Souchard avait souvent parié tenir ces quatre extrémités dans ses deux mains de travailleur.

Il était riche, à la tête d'une usine importante, il n'avait qu'un regret, c'est que sa femme ne lui eût pas donné d'enfant.

Cependant Souchard, avant de se marier, avait connu une pauvre fille qui l'avait rendu père, et l'enfant, son *p'tit Chéri*, comme il l'appelait, était élevé dans une famille d'ouvriers.

Une idée de père lui vint : Il prit chez lui *p'tit Chéri* et lui donna une place de confiance.

Familièrement il lui disait : mon garçon, et donnait à cette appellation une douceur infinie, comme s'il avait dit : mon fils!

Personne n'y faisait attention, pas même Reine.

Néanmoins, petit à petit, le rapprochement se faisait plus sensible. Souchard parlait maintenant de Chéri commme d'un employé de confiance ; de temps en temps il le retenait à dîner avec lui et manifestait ouvertement son intention de le pousser.

Il le présentait à Reine comme un garçon intelligent, en passe de faire son chemin, et, heureux de rencontrer une nature d'élite, un terrain de promission, il ne voulait rien épargner pour lui faire un sort que la nature, ajoutait-il, en le faisant orphelin à sa naissance, avait paru lui refuser.

Quant à Chéri, la majestueuse beauté de la belle Mme Souchard ne tarda pas à faire sur son organisation une impression excessive.

On devine ce qui va arriver, et c'est une chose des plus fâcheuses.

Souchard meurt sans avoir jamais su quelle honte était dans son mariage.

Jusqu'ici, il n'y a qu'un adultère de plus, et l'on sait que les romanciers en abusent volontiers, mais où l'immoralité s'étale dans tout son cynisme, c'est lorsque, d'après le testament de Souchard, il est clair pour la veuve que Chéri est le fils de son mari défunt, elle ne cherche pas à rompre.

Oh ! je rends hommage au talent de l'auteur, il a mis en lumière toute une famille d'ouvriers honnêtes, d'amours purs qui jettent quelque fraicheur dans cette étude dangereuse à lire pour des âmes éprises de moralité ; mais, malgré les grandes qualités de l'écrivain, je crois qu'il a écrit sciemment une œuvre démoralisante, et je souhaiterais qu'un esprit comme le sien traitât des sujets moins scabreux.

*
* *

Du reste, nous l'avons déjà dit bien des fois, nous voyons avec regret le plus grand nombre des romans reposer sur l'adultère ; ainsi le joli roman, MICHELINE, que vient de publier M. Hector Malot, débute par l'adultère le plus fâcheux.

Le prince Sobolewski épouse la veuve d'un riche industriel ; le mari est jeune et charmant, la femme est bonne, dévouée et se fait la protectrice de la famille du prince, mais tandis qu'il a trente ans, la veuve a dépassé la quarantaine.

Après quelques années de mariage, Sobolewski, rencontre à Cauterets une femme jeune et belle, elle est venue là pour se soigner, laissant son mari au Chili, où il est ingénieur.

Que fait cette femme? Au lieu de reconnaître les sacrifices que son mari s'impose pour lui rendre la santé, elle noue une intrigue avec Sobolewski, et celui-ci trompe sa femme pour laquelle il eût dû avoir quelque reconnaissance.

On le voit, dès le début, double adultère.

Un enfant, une fille. Micheline. survient.

L'ingénieur rappelle sa femme au Chili, que faire de la petite?

Le prince décide sa maîtresse à lui laisser l'enfant; on l'abandonnera dans le parc de Sobolewski ; comme par hasard il ramassera Micheline et l'adoptera. Sa femme sera enchantée puisqu'elle n'a pas d'enfant.

Le subterfuge réussit.

Au bout de quelques années. le père meurt de mort violente, broyé dans un accident de cheval, et l'enfant trouvée demeure avec sa mère adoptive. qui la gâte. ne sait rien lui refuser. en fait la fillette la plus désagréable que l'on connaisse, jusqu'au jour où la vraie mère, venue à son tour, se fait accepter comme institutrice dans la maison.

La situation n'est pas neuve, mais il faut dire que M. Hector Malot a su en tirer des effets d'une simplicité et d'une vérité remarquables.

Il y là une lutte constante entre la vraie mère obligée de dissimuler ses sentiments et la mère adoptive, qui reste toujours arrogante et hautaine devant cette femme qu'elle paye.

Avec quelle délicatesse l'auteur fait parler le cœur de la vraie mère ! Comme elle sait peu à peu conquérir l'âme de son enfant!

« Vous vous révoltez parce que vous n'avez pas réfléchi, dit-elle. en mettant encore plus de douceur dans sa voix. et aussi parce que vous êtes encore sous le coup du chagrin... Mais demain matin. une voix vous aura parlé pendant votre sommeil. cette voix mystérieuse qui dit : « Tu as bien fait, » ou « tu as mal fait », et vous comprendrez que j'ai raison de vous demander ce mot de regret pour le pauvre homme que vous avez injustement humilié et et peiné ce soir. A demain !

« — Ni demain. ni jamais ! s'écria Micheline, Je mentirais ; je ne mentirai pas.

« — Vous mentiriez si vous le disiez ce soir. mais vous ne mentirez pas en le disant demain, parce que demain, vous éprouverez ce regret.

« — Je vous dis que je ne l'éprouverai pas.

« Et se mettant à frapper du pied :

« — Vous m'ennuyez à la fin !

« — Micheline !

« — Vous m'ennuyez ; vous demandez une chose. et puis après vous en

demandez une autre: ça ne finit jamais : je vais dire à ma marraine que je ne travaillerai pas avec vous: il faudra vous en aller; je ne travaillerai jamais avec vous, jamais. jamais, jamais!

« Germaine avait fait deux pas vers elle pour lui fermer les lèvres de sa main, mais elle s'était arrêtée, et elle la regardait consternée sans penser à lui imposer silence. Sa fille! c'était sa fille qui lui parlait ainsi!...

« Son sommeil ne fut pas long cette nuit-là, et encore fut-il à chaque instant troublé par des rêves effrayants et des cauchemars ; de nouveau elle exposait sa fille dans la forêt et la perdait: quand elle la retrouvait, c'était pour la perdre encore, et toujours par sa faute. Comme elle dormait, elle eut la sensation d'un bruit à sa porte ; effrayée, elle s'assit et regarda autour d'elle ; il faisait jour. On grattait à la porte.

« — Dormez-vous, Madame Germaine?

« C'était Micheline.

« — Non. Qu'avez-vous, mon enfant? s'écria-t-elle.

« — Oh! je n'ai rien. Je vous demandais seulement si vous dormiez, parce qu'il me semblait que vous étiez éveillée.

« — Je ne dors pas.

« — Alors, je puis entrer ?

« — Certainement. »

« Micheline parut, enveloppée dans sa longue chemise de nuit qui traînait jusqu'à terre, les pieds nus, les cheveux ébouriffés autour de la tête. Marchant lentement et avec embarras, elle s'approcha du lit.

« — Je l'ai entendue, murmura-t-elle faiblement.

« — Qu'avez-vous entendu ? » demanda Germaine, ne comprenant pas.

Micheline répondit plus bas encore :

« — La voix dont vous me parliez hier soir, celle qui dit: « Tu as bien fait, » ou « tu as mal fait ». Elle m'a dit que j'avais mal fait, et c'est pour cela que je viens vous dire que je travaillerai avec vous tant que vous voudrez, parce que vous ne m'ennuyez pas.

« — Oh! mon enfant! s'écria Germaine.

« L'attirant sur son lit, elle la pressa dans ses bras et l'embrassant longuement, passionnément. Elle avait conquis sa fille, maintenant rien ni personne ne pourraient la lui reprendre. »

Certainement ceci est ravissant de suavité, mais enfin il est évident que cette mère eût eu toutes les joies de la maternité dans son ménage et, qu'au fond, tous les chagrins qu'elle a à subir ne lui viennent que d'une faute dont la culpabilité retombe justement sur elle.

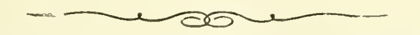
Ah! va-t-on dire, croyez-vous donc que la vertu soit chose commune, et où serait le roman si des circonstances fâcheuses ne l'avaient amené, et, partant de là, on se plaît à étaler sous nos yeux les vilenies qui se passent à l'étranger. Un écrivain qui se cache sous le nom de Brada, un pseudonyme, je suppose, nous raconte dans Mylord et Milady, ce qui se fait dans cette société si collet monté de l'Angleterre. C'est écrit d'une façon très agréable, mais qu'est-ce que cela prouve ?

Je sais bien que l'on n'est pas plus vertueux à Vienne, à Berlin ou à Londres qu'à Paris, mais ce n'est pas une raison parce que tout se détraque pour que les écrivains se trouvent satisfaits et s'écrient : Eh bien ! Quoi ? nous valons autant que les autres ! — Ne vaudrait-il pas mieux valoir plus ?

* * *

On va penser peut-être que l'Homme jaune, de M. Ernest d'Hervilly, est le type du malheureux courbé sous les infortunes conjugales ; que l'on se détrompe. *L'Homme jaune* n'est qu'une individualité affligée d'une jaunisse et qui profite du repos auquel il est forcé de s'astreindre pour écrire les historiettes les plus drôlatiques que l'on puisse lire, — aventures un peu corsées parfois, mais enfin sans grand danger, et, par ce temps de crudités et d'épices, on doit encore savoir gré à M. d'Hervilly d'avoir tant de vivacité, tant d'esprit, et de ne pas trop verser dans les ornières d'un naturalisme qui se fait à la mode.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Souvenirs de Richard Wagner, traduits de l'allemand par le compositeur Camille Benoit, viennent de paraître chez l'éditeur Charpentier. Ce livre est une véritable auto-biographie du célèbre maître : il résume toute sa théorie et contient, en outre, quantité de curieux détails sur Spontini, sur Rossini et sur les grands musiciens et les grands artistes qui, tant en France qu'en Allemagne, se sont trouvés en rapport avec Wagner. Aucun ouvrage ne peut certainement donner une idée aussi exacte et aussi complète de l'auteur de *Tristan et Iseult*, car Wagner dans ses souvenirs a eu l'orgueil de se peindre lui-même tel qu'il était, et l'on sait que son peu de modestie ne lui permettait pas de croire qu'il ne fût pas supérieur en tout et toujours.

*
* *

M. Joseph d'Arçay, un écrivain de distinction, publie chez Calmann-Lévy un volume de *Souvenirs intimes*, sous ce titre : Indiscrétions contemporaines. Quoique les *Indiscrétions* dont il est question dans ce livre soient un peu rétrospectives, puisqu'elles s'attachent à raconter des faits qui datent du Docteur Véron, de Crétinau-Joly, des origines de la *Revue des Deux-Mondes*, des transformations du *Journal des Débats* et autres particularités qui remontent bien à une trentaine d'années au moins, il est juste de dire que *les curieux* trouveront dans la réédition de ces articles parus dans divers journaux une quantité de détails un peu oubliés sur les hommes et les choses de la première partie de notre siècle.

*
* *

La cinquième et dernière série de Questions d'aujourd'hui et de demain, par feu Louis Blanc, est enfin parue et complète l'ouvrage dont chacun avait les premiers volumes dans sa bibliothèque. — Il n'y a plus à faire l'éloge d'une œuvre que l'on peut discuter bien certainement comme principes, mais qui n'en est pas moins un véritable monument touchant à toutes les hautes questions de la vie sociale, avec la grande autorité dont jouit dans un certain camp l'auteur comme philosophe, comme historien, comme économiste et comme homme politique. Ce dernier volume est particulièrement intéressant, ainsi

qu'on en peut juger par les titres de quelques-uns des chapitres, tel que : *la Révolution de février au Luxembourg, la Formule du socialisme, le Cathéchisme des socialistes, la véritable Théorie du progrès, Conversation avec Edmond Adam, préfet de police, Démission de Garibaldi, Martin Nadaud, Ferdinand Flocon, les Empiétements du cléricalisme,* et surtout un chapitre très curieux et qui n'a rien à voir avec l'ensemble du livre, chapitre ajouté et dans lequel les appréciations de Louis Blanc sur M[mes] de Tencin, Du Deffand, De Boufflers, de Lambert, Geoffrin, M[lle] de Lespinasse, etc., etc., sont incontestablement des plus intéressantes, pour ne pas dire des plus piquantes.

* * *

Le deuxième volume de l'Histoire du gouvernement de la défense nationale en province, par MM. F.-F. Steenackers, ancien député, ancien directeur général des télégraphes et des postes, et F. Le Goff, docteur ès-lettres, ancien secrétaire général des télégraphes et des Postes, est paru ces jours-ci chez Charpentier. Ce deuxième volume, qui n'est pas le dernier, va seulement de l'arrivée de Gambetta en province, jusqu'au 31 octobre.

Nous renvoyons pour notre appréciation de cet ouvrage à ce que nous en avons dit lors de l'apparition da premier volume.

* * *

A la même librairie, signalons une nouvelle édition de l'Heptaméron des nouvelles de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre. Cette nouvelle édition, collationnée sur les manuscrits, est augmentée d'une préface, notes, variantes et glossaire-index par M. Benjamin Pifteau.

Dans les notes, il est donné des explications historiques ou critiques sur chaque nouvelle en général et certains passages en particulier, ainsi que les variantes les plus importantes. Dans le Glossaire, on trouvera, par liste alphabétique et avec leur signification, les mots anciens ou inusités qu'on aurait eu de la difficulté à comprendre, ainsi que les noms des personnages cités dans les nouvelles et ceux des prétendus conteurs, avec des explications sur les uns et des conjonctures sur les autres.

* * *

Chaque mois voit s'augmenter la collection de la Bibliothèque choisie des chefs-d'œuvre français et étrangers de la maison Dentu.

Cette collection, très soignée et d'un bon marché exceptionnel, permet aux

personnes peu aisées de posséder sans lourdes dépenses le œuvres de nos grands classiques.

Deux volumes viennent de paraître, ce sont les XVIII[e] et XIX[e] de la collection.

Le XVIII[e] contient *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro*, et *la Mère coupable*, de Beaumarchais, avec une notice sur l'œuvre de cet écrivain.

Le XIX[e] est consacré au *Diable boiteux*, de Lesage, et est précédé d'une notice sur l'auteur.

*
* *

Euripide est contemporain des deux autres grands poètes tragiques d'Athènes. Ses biographes le font naître en 480 avant Jésus-Christ, le jour même où Eschyle, dans la force de l'âge, combattait à Salamine, et où le jeune Sophocle chantait le *pæan* de la victoire : l'imagination des Grecs se plaisait à ces rapprochements ingénieux. Cependant on pourrait croire qu'il appartient à un autre siècle, à une une autre génération. Il représente une époque de doute, comme Eschyle une époque de foi. Son théâtre reproduit le mouvement des idées et la fièvre des passions qui agitaient le peuple athénien pendant cette longue guerre intestine, dont la Grèce ne se relèvera pas, tandis que le théâtre d'Eschyle respire l'enthousiasme religieux et patriotique de la période des guerres nationales.

La librairie Hachette et C[ie] avait déjà donné la traduction du théâtre d'Eschyle par M. Ad. Bouillet, avec les fragments, une introduction, des notices et les principales imitations françaises; aujourd'hui paraît chez les mêmes éditeurs le Théatre d'Euripide *et fragments*, traduction nouvelle avec introduction, notices et notes par M. G. Hinstin, ancien membre de l'École française d'Athènes, docteur ès-lettres.

A l'aide de ces deux traductions, il sera facile de comparer l'idée génératrice de ces œuvres si différentes l'une de l'autre, mais ayant de hautes qualités chacune.

*
* *

M. Alexis Clerc n'est pas seulement un romancier, il est aussi un savant qui fait de la science populaire et sachant faire pénétrer les idées les plus abstraites dans les esprits les moins disposés à ce genre d'étude, grâce à un style clair, précis, aimable, si l'on peut s'exprimer ainsi pour les exposés scientifiques.

Nous connaissions déjà une Physique et chimie populaire ; aujourd'hui, c'est un nouveau volume ayant trait à *l'Hygiène et à la médecine des deux*

sexes, un traité de LA GÉNÉRATION, ouvrage bon à consulter dans certains des cas trop fréquents où l'on aurait autant besoin d'un médecin pour le corps que pour l'esprit. C'est un de ces livres que l'on doit placer dans une bibliothèque fermée aux indiscrétions du jeune âge, non pas que l'ouvrage soit immoral, loin de là, mais il est quelques parties des sciences naturelles qui ne demandent à être dévoilées qu'à un certain âge et à des esprits mûris déjà.

* * *

Il y a quelques mois, M. Gachard nous révélait un Philippe II nouveau, inconnu: il nous donnait les lettres écrites par lui à ses enfants et nous y découvrions des trésors de tendresse, nous allions presque dire d'indulgence. Hélas! cela nous prouve seulement une fois de plus combien l'âme humaine a de dessous et de dissemblances; chez Philippe II, le père a pu être doux et aimant, — et encore on peut se demander s'il l'a été toujours ou tout au moins avec tous ses enfants; en tous cas, l'époux est loin d'avoir été un modèle de tendresse, et le roi est resté l'un des plus mauvais génies de l'humanité. Nous ne pouvions nous empêcher de nous livrer à ces réflexions en parcourant la nouvelle édition que M. Théodore Juste vient de donner de son HISTOIRE DES PAYS-BAS SOUS PHILIPPE II, pendant la période de 1555 à 1565. C'est dans cet ouvrage substantiel, si précis et si lumineux, qu'on retrouve le vrai Philippe, celui qui, héritant du plus bel empire qui fut au monde, le laisse dépérir entre ses mains, parce qu'il se livre pieds et poings liés à une Église intolérante et despotique. Nous ne savons rien de plus navrant à lire que l'histoire des Pays-Bas sous son sceptre. Les Pays-Bas formaient alors le plus beau joyeau de la couronne hispanique : « Depuis la splendide époque des ducs de Bourgogne, ces provinces, dit M. Juste, étaient comme le centre du commerce, des richesses et de l'industrie de la chrétienté. La prospérité dont jouissaient alors les Pays-Bas est attestée par les nombreuses guerres de Charles-Quint, car c'était surtout l'industrieuse activité de ses compatriotes qui fournit à l'Empereur les moyens de lutter à la fois contre la France, les Turcs et les protestants. Dans les Pays-Bas se trouvaient réellement, selon les relations contemporaines, les trésors et les mines de l'Inde. Déjà, en 1546, Charles-Quint avait tiré de ces provices de dix-huit à vingt millions d'or, somme qui excédait, assurait-on, tout ce qu'à leurs autres souverains ensemble elles avaient autrefois payé. On saisira mieux encore l'importance de ce chiffre lorsqu'on saura que Charles-Quint ne retirait de l'Amérique que 400,000 ducats par an et que le revenu annuel de Castille ne dépassait pas un million. A l'avènement de Pilippe II, les Pays-Bas se composaient de dix-sept provinces. On trouvait

sur ce beau et riche territoire deux cent huit villes murées et cent cinquante autres qui passaient pour villes closes; le nombre des villages à clocher était de six mille trois cents. Le monde était alors tributaire de l'industrie belge. »

« En quelles mers inconnues, s'écrie Strada, ne sont pas entrés les Flamands par la science de la navigation ? Leurs draps et leurs toiles ne remplissent pas seulement l'Europe, mais l'Asie et l'Afrique. » Hélas ! que restait-il après quelques années de cette prospérité inouïe ? Rien que des ruines : il avait suffi à Philippe II de vouloir gouverner le pays contrairement à ses mœurs et à ses traditions, avec et pour des étrangers, et de chercher à extirper *ferro et igne* la liberté de penser. M. Juste le montre à toute évidence avec une clarté et une autorité sans réplique.

L'un des chapitres les plus intéressants et les plus probants, c'est à coup sûr celui où l'auteur parle de l'Inquisition. C'est aussi le plus lamentable : l'auteur ne se contente pas de faire l'histoire de l'Inquisition dans les Pays-Bas à cette époque, il remonte jusqu'à Luther. Il rappelle les instructions si précises et si nettes de Charles-Quint poursuivant les hérétiques comme perturbateurs de l'ordre public et suivant en cela l'exemple des autres États ; il montre les dissidents dénoncés, traqués et livrés par le bras séculier à l'Inquisition ; les bûchers s'allumant sur tous les points du pays. Philippe II à son avènement ordonne d'exécuter avec une inflexible sévérité la législation si terrible de Charles-Quint ; en vain les magistrats laissèrent voir leur chagrin en recevant ces ordres, en vain les gouverneurs des provinces ne cachèrent-ils pas leurs répugnances, en vain les nobles dirent-ils hautement que c'était mal de verser du sang pour les affaires de religion ; Philippe II ne tient pas compte de ces nouvelles dispositions des esprits : alors que les lois terribles de Charles-Quint n'ont pu écraser les premiers propagateurs des doctrines de la Réforme, il veut qu'avec cette même législation, désormais si odieuse à toutes les classes, on parvienne à contenir et à disperser d'innombrables prosélytes, dont la ferveur et les forces s'étaient accrues par la persécution même. M. Théodore Juste nous fait le récit de cette sanglante époque avec l'inflexibilité froide de l'historien ; nous n'en voulons retenir que la conclusion sinistre :

Le 17 juin 1563, dans une lettre à Gonçalo Pérez. Granvelle manifestait le déplaisir que lui faisait éprouver la tiédeur avec laquelle les édits de Charles-Quint étaient exécutés ; à ce moment même, un agent de la duchesse de Parme estimait à dix-huit ou vingt mille le nombre des habitants des Pays-Bas qui, depuis l'avènement d'Élisabeth, s'étaient réfugiés pour cause de religion à Londres, à Sandwich et dans les contrées adjacentes.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCE, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 novembre 1884.

Avec beaucoup de persévérance, du temps à dépenser et une carte d'entrée perpétuelle à la salle de travail de la Bibliothèque nationale, je ne sache pas un homme ayant un peu de plume et énormément de toupet qui ne puisse se dire « historien » et publier des « mémoires » en un nombre de volumes en rapport au temps qu'il aura consacré à ses compilations.

Très curieux à observer, les habitués de cette salle de travail! Et, dans la préface d'un livre qui paraîtra sous peu, LA FILLE DU TEYDE, j'essaie de rendre l'impression ressentie en examinant l'ensemble de ces personnalités cherchant dans les ouvrages écrits par d'autres, les éléments de quelque volume dont ils retireront toute la gloire.

Il y a un coin particulièrement curieux : la première table à droite en entrant occupée par des journalistes faméliques, puisant dans le dictionnaire de Larousse l'article qu'ils serviront à leurs lecteurs comme étant sorti de leur cervelle.

On rencontre aussi nombre de membres du clergé, cherchant dans les Pères de l'Église le livre qui doit appeler l'attention sur eux et les faire sortir du « commun » qui, lui, remplit autrement sa mission évangélique sans bruit et sans in-8°.

Une table qui ne manque pas d'un certain cachet drôlatique est celle des voyageurs.

« Voyageurs ?

— Eh bien! oui, c'est autour de ces pupitres que vous apercevez là, couverts d'atlas et de livres traitant des cinq parties du monde, que se construisent les principaux volumes racontant les péripéties terribles, amusantes ou simplement grotesques d'un voyage ici ou là, n'importe, qui composent certaines *Bibliothèques des voyages,* écrites avec autant de sel que peu de vérité.

Ces intrépides qui gravissent les hauteurs les plus escarpées souffrent du froid et de la faim, traversent les continents les plus déserts, naviguent sur les mers furieuses, chassent le tigre et la panthère, fument l'opium avec les Chinois et partagent le calumet des Indiens après avoir failli être dévorés par les cannibales les plus féroces, sont purement et simplement accoudés sur les œuvres de tel ou tel explorateur mort à la peine. Le « compilateur », — soyons polis, — les pieds appuyés sur l'excellente boule d'eau chaude offerte par l'administration, met à son actif, revus, corrigés et considérablement augmentés, les actes glorieux d'hommes qui ont écrit pour les savants et non pas pour les avides d'imprévu et de choses fantastiques.

Allons, je m'égare! et ce n'était pas pour parler des voyageurs en chambre que j'avais ouvert cette chronique, mais bien pour rappeler à la loyauté et aux convenances les détrousseurs de livres qui, s'ils ne se font pas faute de grossir leur bagage littéraire avec le travail des autres, devraient au moins avoir la pudeur de citer les sources dans lesquelles ils ont pris de véritables bains, nageant en pleine eau, et tout au moins mettre entre des guillemets les énormes emprunts forcés qu'ils ont faits à d'autres.

Ah! lorsque le pillé est un mort, on a beau jeu, et la pierre qui recouvre son sépulcre arrête les cris de ce défunt, de la peau duquel on se fait un manteau de savant, quitte à y faire broder des palmes de couleur tendre; mais s'il est vivant, quelque peu enclin à revendiquer ce qui lui appartient, dame! il embouche un énorme porte-voix et crie : au plagiat!

Or, en 1884, M. Jules Andrieu, avocat, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, publiait dans la *Revue de l'Agenais* une courte notice sur un chapitre de l'histoire bibliographique agenaise, ayant trait à la saisie de livres opérée à Agen le 27 octobre 1775, en vertu d'une commission rogatoire des Jurats de Bordeaux, fait local qui est un exemple curieux de l'application des règlements sur la police.

Cette notice fut tirée à part et devint une brochure qui parut chez J. Michel et Medan, libraires-éditeurs à Agen, sous ce titre : LA CENSURE ET LA POLICE DES LIVRES EN FRANCE SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

Aujourd'hui paraît un volume signé de M. Ant. Ricard, professeur aux facultés d'Aix et de Marseille et ayant pour titre : UNE VICTIME DE BEAUMARCHAIS.

L'auteur, qui est de la Ciotat, et abbé, assure-t-on, a voulu présenter sous un jour des plus favorables un compatriote, un homme de lettres, un certain Marin (François-Louis-Claude) membre de plusieurs Académies, associé corespondant de différentes Académies étrangères. Ancien censeur royal, secrétaire

général de la librairie de France, censeur de la police et des spectacles, auteur de l'*Histoire de Saladin,* de l'*Homme aimable,* de la *Bibliothèque du Théâtre-Français,* de la traduction en vers de quatre églogues de Virgile, etc., etc.

Que M. l'abbé Ant. Ricard ait cherché à faire de François-Louis-Claude Marin une personnalité sympathique, et qu'il l'ait déclaré une victime de Beaumarchais, ce n'est peut-être pas absolument notre avis et en tout cas, François Marin n'intéresse guère que les habitants de la Ciotat, auxquels l'abbé Ant. Ricard recommande de changer leur *place des Arbres* en place *Louis-Marin;* mais ce que nous voulons dire, c'est que M. Andrieu proteste on ne peut plus énergiquement contre le procédé de l'auteur du livre *Une Victime de Beaumarchais,* qui lui *emprunte* (?) le dixième de la brochure qu'il a publiée, sans guillemeter ledit *emprunt* et, dans une petite notice tirée à vingt exemplaires, M. Andrieu, sous ce titre : Un Plagiat, dit avec juste raison :

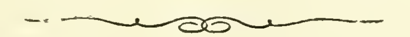
« Je dois protester énergiquement contre l'acception fantaisiste que M. Ricard donne au mot *emprunt.* — Quand il s'agit de la copie littérale de huit pages, incorporées, en dehors de toute autorisation, dans un texte étranger, sans guillemets, sans mention ni référence quelconque, avouons que l'euphémisme est tout simplement adorable. »

Et, supposons que M. Andrieu n'ait pas eu connaissance de l'ouvrage de M. Ricard, celui-ci aurait eu tout le bénéfice du travail de l'auteur de la Censure et la Police des livres en France.

Depuis, une correspondance a été échangée entre le plagiaire et le plagié. M. Ant. Ricard fait amende honorable et promet de guillemeter le passage emprunté à la notice de M. Andrieu. — Cela est bien, et la cause est entendue, mais il n'en reste pas moins une moralité à tirer de l'incident :

Un livre étant une propriété, nul n'a le droit de s'en servir sans le consentement de son auteur pour remplir les pages d'un autre volume et, à moins que l'on en fasse un compte rendu ou une critique, la courtoisie confraternelle exige que l'auteur soit au moins prévenu de l'emprunt qui lui sera fait. C'est un procédé tellement naturel, qu'il ne nous serait jamais venu à la pensée d'écrire même un mot de louange ou de critique sans faire parvenir à l'auteur dont nous avons la bonne ou la mauvaise fortune de parler dans notre Revue le numéro contenant le passage qui traite de ses ouvrages.

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Et qu'importe les huées de gens qui ne savent pas lire! Salut, Joséphin Péladan!... Un écrivain est sorti du banal, un peintre étonnant prend notre société en pourriture, l'écrase sous un bloc, et, pantelante, l'étale au couteau sur la toile où, grimaçante, immonde, il la jette en pâture au public bête qui recule épouvanté! Effarée, la pudeur n'ose regarder; un haut-le-cœur saisit celui qui respire cette décomposition; les os du peureux tremblent et s'entre-choquent comme des castagnettes. Tous reculent, mais Péladan les saisit et, leur trempant le nez dans l'amas de vices, les flagelle sans pitié jusqu'au sang sans crainte, sans honte, sachant qu'il ne crachera jamais assez au visage de celui qui s'abaisse si bas étant placé si haut.

On entend ici et là quelques cris de ces bons critiques indignés qui ne peuvent comprendre ce qui dépasse leur intelligence, mais les hommes qui ont appris, ceux qui ont vu et qui savent distinguer entre la palette du maître et la croûte du faiseur d'enseignes, ceux-là ne confondent pas une princesse d'Este avec une Nana.

« Quelle horreur! s'écrieront les gens prudes; est-il possible de peindre des choses pareilles! mais c'est l'abomination de l'abomination! »

Eh bien, ces clameurs ne me touchent pas! M.Péladan a écrit de son style étonnant de couleur, que l'on pourra lui reprocher si l'on veut, ça, c'est affaire de goût, il a écrit, dis-je, pour des hommes et pour les hommes de la classe la plus élevée et la plus lettrée. « Vous êtes la pierre qui soutient l'édifice social, leur dit-il, regardez où nous mènent le ramollissement de votre cerveau, comme le ramollissement de votre épine dorsale pourrie par vos vices : la société périt, se fait putréfaction, s'écroule, tout est perdu si vous ne revenez au principe de la chasteté, si vous blasphémez Dieu! »

Que veut-il, ce nouveau croisé qui s'avance, casque en tête, épée flamboyante en main, croix sur la poitrine, foulant aux pieds le matérialisme?

Ah! s'écrient les instransigeants de toutes nuances, il veut se faire un piédestal de son mysticisme auquel il ne croit pas un mot. Le matérialisme est usé, à

moi la Croix! Qu'est-ce donc ce retour vers le passé, cette propension à l'occultisme, en ce temps de positivisme? Que nous parle-t-il d'envoûtement au XIXe siècle, va-t-il faire reculer la société? Non, c'est du procédé, et pour faire lire sa démoralisante psychologie, il l'entoure de religiosité comme le fait le médecin qui, voulant forcer un délicat à absorber un médicament amer, entoure de sucre l'horrible chose que l'autre doit prendre.

Tout cela m'importe peu! Que M. Péladan croie ou ne croie pas, je ne lui demande qu'une leçon, et celle-là je la trouve dans la splendide et incomparable figure du moine Alta, connaissant le mal tellement à fond qu'il ne peut l'entamer; je la trouve dans ses admirables sermons, si puissants, qu'ils font scandale, et que tous, jusqu'aux prêtres, n'ont le courage de réfuter, tant la vérité en est éclatante. J'aime et j'admire l'œuvre de M. Péladan, parce qu'elle frappe à la tête.

Aussi, tous vont le renier : monarchistes, cléricaux, philosophes et nous tous de la latinité.

N'empêche que M. Péladan, audacieux, hardi, cru et lançant de son style aussi puissant que sa pensée, les vérités les plus terribles à la tête de ceux qui seuls peuvent refaire la société, a écrit un livre d'un mérite transcendant. Livre dangereux, oui, si les femmes, les ignorants pouvaient le comprendre et trouvaient plaisir à le lire, comme malheureusement ils peuvent le faire avec la littérature zoliste; mais ici, rien à craindre : au bout de cinq minutes de lecture, ils fermeront le livre, et n'iront jusqu'au bout que ceux-là mêmes pour qui l'ouvrage a été écrit. C'est l'excuse, si ce n'est pas la gloire de son auteur!

Ne désespérons pas cependant, et puisque Barbey d'Aurévilly a été le préfacier de Joséphin Péladan, je terminerai avec le titre d'un volume de l'auteur des *Vieilles Actrices,* la race latine est CE QUI NE MEURT PAS.

Ah! qu'on a bien fait de rééditer LES VIEILLES ACTRICES de ce maître d'école qui s'appelle Barbey d'Aurévilly; sa férule à la main, il cingle d'épithètes étonnantes de juste sévérité tous les grotesques qui font un bruit d'enfer et si peu de besogne.

Je n'exprime qu'un regret cependant, c'est que l'auteur n'ait pas placé son propre portrait dans son livre; il l'eût fait incroyable, enlevé, et je trouve qu'il manque à la collection.

M. Guy de Maupassant est certainement l'écrivain qui a le plus contribué à donner au public à la recherche de récits réalistes le goût des histoires courtes et troublantes, et son nouveau volume, YVETTE, ne déparera pas la collection de ces œuvres de haute valeur qui n'ont qu'un défaut, leur pessimisme. Il y a dans cette figure si adorable d'Yvette une lutte entre la virginité qui sent sa su-

périorité et la fatalité qui l'emportera aux plus bas échelons. Elle est entraînée sans espoir de secours, parce qu'elle est née dans un milieu qui n'offre aucun port de salut.

Ces courts récits présentent aux écrivains une voie qui n'est pas sans danger, parce qu'elle ne permet pas d'expliquer, comme dans le roman de longue haleine, le pourquoi des défaillances ; mais le public s'habituant aux choses dites brutalement, et même y trouvant un certain plaisir, on voit de toutes parts surgir des nouvellistes non sans talent, qui, essayant d'égaler les maîtres, n'y réussissent souvent qu'en forçant la note. Cependant, ne nous y trompons pas, une réaction se fait, et si, par exemple, je prends LE LENDEMAIN DU BONHEUR de M. Albert Leroy, je m'aperçois très bien de l'effort philosophique fait par l'auteur au milieu de récits parfois un peu osés.

A côté de choses risquées, mais peignant bien la vie réelle, je trouve d'adorables choses, DODO, par exemple, que j'aimerais à citer ici, mais, la marée montant toujours, la place manque.

J'aurais aimé aussi à faire connaître un auteur qui signe JEAN Printemps et à relever dans ses CONTES FANTAISISTES les idées émises en un style correct et le sentiment de haut patriotisme émanant de ces contes qui méritent toute notre approbation.

Puis il nous faut mettre dans le même panier, PLUME ET POIL, par Gyp; NOS CHARMEUSES, par Ange Bénigne ; LES MONSTRES ROSES, d'Edmond Deschaumes ; LE FALOT, d'Armand Silvestre; PÉCHÉS MORTELS, par Guy de Saint-Môr, et enfin, pour brocher sur le tout, GALOP INFERNAL, par Pierre Véron, tous auteurs peignant à grand renfort de poivre et de sel, plus de poivre pour sûr, les petites misères du nervosisme parisien. — Succès de librairie certains ; on raffolle des ces petites machines! MES MOULINS, par M. Émile Bergerat, auront peut-être moins de succès, et cependant, nous qui ne sommes guère disposés à guerroyer dans le camp de cet écrivain, ne pouvons nous empêcher de saluer un homme qui combat loyalement sous une bannière qui n'est pas la nôtre, mais il y a certains chapitres comme celui intitulé : PETITES QUESTIONS DE LETTRES, dans lequel on aime à fourrer ses doigts... jusqu'au coude, cela vous a un montant!

J'adore ces livres de contes dits par un certain nombre d'écrivains de race qui se réunissent pour offrir les gerbes éclatantes de leur esprit; et, le NOUVEAU DÉCAMÉRON, dont la *première journée* est signée Théodore de Banville, François Coppée, Guy de Maupassant, Léon Cladel, Catulle Mendès, Alphonse Daudet, René Maizeroy, Ernest d'Hervilly, Paul Arène et Armand Silvestre, offre une variété de tons qui font jouir l'esprit par leur diversité même.

Il y en a un peu de tous les goûts parmi ces contes, quelques-uns même sont d'un goût un peu douteux, je veux parler du dernier surtout, mais enfin Rabelais est à la mode ou plutôt il est bien dépassé...

Armand Silvestre, mais il est partout, il aborde tous les genres et les réussit également bien, c'est-à-dire, — enfin je m'entends ! Nous avons assez parlé des gauloiseries de cet agréable mais audacieux conteur, c'est peut-être ce dernier adjectif qui plaît aux dames... d'un certain monde, pour que nous n'ayons plus à insister, et LES MERVEILLEUX RÉCITS DE L'AMIRAL LEKELPUDUBEC offrent un ensemble d'historiettes aussi folichonnes que trempées dans la saumure. Cristi! elle est roide l'histoire de cette dame qui répond en sortant des noirceurs d'un tunnel au monsieur qui... : « Je voyage pour mon agrément! »

Et LE BEAU COLONEL, de M. A. Beaumont, en eût peut-être rougi lui-même.

Le livre de M. Beaumont doit s'étonner de se trouver dans la bibliothèque du MAGASIN DES DEMOISELLES, et je pense que les lectrices de ce gracieux journal de mode feront mieux de lire *le Legs du cousin Drack,* du même auteur, que de s'éprendre de ce sémillant colonel dont les exploits dans l'art d'aimer n'ont pas su désarmer les rigueurs de sa belle-mère. Ah ! c'est autre chose de savoir séduire — j'entends ce mot dans le sens le plus moral — une jeune personne, l'épouser, et de se faire admettre par la mère de sa femme... Aussi, cette belle-maman se doutait fort bien qu'un gaillard de cette trempe n'était pas construit en blocs de fidélité...., mais ceux qui liront ce roman très original verront qu'il y a des circonstances atténuantes en faveur du volage.

En somme, une histoire amusante, mais c'est tout, car je me permettrai de trouver le caractère de la belle-mère absolument inadmissible.

*
* *

Le livre que publie M. Albert Wolff sous ce titre qui dit bien ce qu'il recouvre : L'ÉCUME DE PARIS, ne contient pas un roman ; ce sont des tableaux non imaginaires, des pages sombres ou douloureuses de la vie parisienne.

L'auteur accouple sous ce titre, *l'Écume de Paris,* les pauvres gens dont on lira l'histoire navrante avec le rebut de la grande ville.

« J'ai voulu, dit-il, marquer par cette fusion le lien étroit entre la misère et le crime pour indiquer à mon temps, qui ne semble pas s'en douter, que la déchéance de la créature humaine a souvent son origine dans l'abandon où nous laissons la pauvreté, dans l'oubli de nos devoirs envers les enfants, les vieillards et dans la situation de la femme qu'à l'heure de la crise suprême nous laissons sans défense et sans appui.

« L'écume de Paris ne se compose pas seulement du criminel par instinct.

sorte de monstre qui surgit sous toutes les civilisations, mais encore des victimes de nos injustices qui vont peupler les bagnes, les maisons centrales et les refuges de vagabonds. C'est le vieillard qui, au bout d'une longue vie de labeur, tombe, faute de pain, sur le trottoir de cette ville de tous les luxes et de toutes les gaudrioles ; c'est la mère que l'abandon du mari ou de l'amant pousse vers le crime dont elle demeure seule responsable devant la loi, alors que le vrai coupable poursuit sa marche triomphale à travers les mœurs qu'il a créées à son profit ; c'est la jeune fille jetée dès sa naissance dans un milieu vicieux, et qui aboutit à son tour à la prostitution ; c'est le fils qui grandit dans l'ignorance de l'honneur, roule de la paresse dans le crime et va rejoindre son père dans les prisons ; c'est aussi le pauvre homme condamné à une misère sans issue, croupissant à deux pas de nos belles chaussées et de nos resplendissants hôtels dans des réduits humides, sans feu et sans lumière, et qui sont une honte pour ce beau Paris ; c'est enfin toute une fraction de la société qui naît dans les bouges, grandit au milieu des hontes et aboutit forcément à la maison de répression où, en la privant de la liberté, on lui donne du moins la vie quotidienne en échange d'un labeur beaucoup moins pénible que celui auquel sa naissance l'a condamnée. »

On comprend le but de l'auteur ; il veut forcer le lecteur à réfléchir et montrer à ceux qui nous régissent qu'il y a autre chose à faire que d'escamoter un portefeuille, escalader une place ou se prélasser en une grasse sinécure ; la question sociale se dresse là, terrible. Résolvons-la promptement, ou elle nous écrasera !

***

Triste, très triste ce volume de M. René Maizeroy, Deux amies, dans lequel cet écrivain de talent, ne craignant pas de le consacrer à une besogne démoralisante, se plaît tranquillement à montrer avec de nombreux détails jusqu'à quel point deux femmes peuvent tomber dans la dépravation. Certes, M. René Maizeroy écrit pour un public qui aime à se repaître de choses assez malpropres ; cependant il y a, au milieu de toutes ces flétrissures morales, une instruction pour les parents : Méfiez-vous de l'internat ; méfiez-vous des trop grandes intimités entre les jeunes filles.

Mais, comme malheureusement ce ne sont pas des leçons à l'usage des mères de famille que l'on cherche dans les œuvres de M. René Maizeroy, je crains bien que l'excuse du livre, sa moralité, ne soit perdue et que nous n'ayons à enregistrer qu'une œuvre malsaine de plus.

Ah! combien je préférerais, si le besoin de la lecture des romans se faisait absolument sentir chez certaines gens, qu'ils essayassent de se distraire par des récits moins écœurants, et, en puisant au hasard dans l'amoncellement que je dois absorber, sans pouvoir demander grâce, voilà qu'en sortant des insanités des *Deux amies*, je tombe sur un récit original, frais, coquet, amusant, qui se déroule de la façon la plus simple tout en étant écrit d'un style alerte, limpide et bien français. LES 500,000 FRANCS DE ROSALIE, histoire d'un héritage, par M. Jean Destrem, me paraît constituer une de ces lectures divertissantes sans aucun danger, auxquelles on substitue peut-être un peu trop les études psychologiques qui troublent les cervelles et pétrifient les cœurs.

⁂

M. Alfred Sauvenière, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs à propos de deux ouvrages, *Pour lire le soir* et *M. le baron,* continue dans un nouveau volume les SCÈNES DE LA VIE FINANCIÈRE, commencées avec M. Alfred Hamm dans *Monsieur le Baron.*

LE ROMAN D'UN COULISSIER est une étude sur ces financiers sans pudeur qui, pour l'amour seul du luxe, de la vie facile et fastueuse, pour l'idolâtrie plate et sinistre de l'argent, ne craignent pas de briser et de fouler à leurs pieds toutes les existences autour d'eux.

Flétrir ces escrocs me paraît d'une juste moralité ; mais, je l'ai dit déjà, il faut enrayer le flot de livres qui traitent ce sujet, et j'estime que M. Sauvenière emploiera plus utilement son talent en traitant des questions moins rebattues.

⁂

REINE SOLEIL, histoire étrange de la fille d'un Auvergnat devenue une horizontale à la mode, histoire racontée sans voile ni pudeur et qui montre les gens les plus distingués et ceux qui ne le sont pas du tout formant une sorte de cour à la fille d'un assassin.

Malgré l'immoralité du sujet traité, M. Harry Alis a laissé entrevoir un côté poétique, une idylle ravissante sous les folles orgies de cette *Reine Soleil*, et le mot de la fin : « Il est comme les autres, » est bien celui qui doit sortir de la bouche de cette fille qui a noyé son vrai amour dans les hontes de son alcôve.

Il y a beaucoup de procédé dans la construction de ce roman, que je ne conseillerais pas de lire, mais qui mérite d'être étudié.

Sous prétexte de vouloir soutenir la thèse de la recherche de la paternité. M. Henri Demesse publie un livre, LES VICES DE M. BENOÎT, qu'il n'a pas osé présenter sans le faire précéder d'une préface explicative.

J'ai déjà dit que je ne connaissais pas de livre immoral pour l'homme d'étude, et je suis certain que personne ne se fût avisé de crier à l'immoralité en parlant du nouveau volume de M. Henri Demesse s'il eût écrit une thèse et non un roman; malheureusement, malgré la préface, je crois que les auteurs de récits de ce genre visent plus au chiffre de la vente qu'au succès de la théorie.

« Si hardie et si brutale que soit cette histoire, je la crois morale, au fond, et je n'en démordrais pas. »

Où allons-nous, cher Monsieur Demesse, si nous faisons des études psychologiques de cette sorte en pleine place publique; car il ne faut pas s'y tromper, n'importe qui s'approche d'une librairie en plein air.

Tiens, tiens! *Les Vices de M. Benoît,* ça doit être rudement... Oh! ce n'est pas le mot moral qu'a dit l'acheteur, et, croyez-moi, c'est pour toute autre chose que de vouloir se moraliser que l'on achète ces livres si... moralisateurs.

La recherche de la paternité peut avoir ses adhérents, mais ses détracteurs ne sont pas en moins grand nombre.

Ici il s'agit d'un père qui épouse sciemment sa fille et d'une fille qui prend non moins sciemment son père pour mari dans le but d'en hériter, et, malgré l'habileté de l'écrivain et les détails immondes dont est chargé le volume, j'estime qu'il va plus contre que pour la thèse soutenue.

*
* *

Avant de jeter un regard dans les nombreux livres poétiques venant de voir le jour, je termine avec les romans qui me sont passés sous les yeux en disant que bien peu d'entre eux pourraient être placés entre des mains trop jeunes, mais que certaines de ces études, même celles que nous qualifions immorales, ont une valeur incontestable pour celui qui peut les comprendre sans danger; et de même que nous n'aimerions pas voir de trop jeunes gens ou des femmes pénétrer dans le Musée Dupuytren, de même nous supplions les parents de veiller à ce que certaines études psychologiques soient écartées des yeux de leur jeune famille.

*
* *

Il n'en manque pas, du reste, de ces bons livres qui ne peuvent corrompre les jeunes imaginations, j'en ai là toute une série que l'on peut donner à lire aux intelligences non encore assez mûries pour supporter les audaces de nos

romanciers à la mode. Voici LES ÉPREUVES DE GENEVIÈVE, de Mlle Marie Poitevin : DÉSERTION, de Mlle Zénaïde Fleuriot ; LA FIANCÉE DE LA MORT, par M. Anatole Posson ; PAUVRE LADY ! par G. de Beugny d'Hagerue ; LE GROS LOT, par M. Roger de Fourniels ; LA CHAMBRE Nº 7, de M. Raoul de Navery ; TOUT DU LONG, par Mlle Mélanie Bourotte, et même pour les familles dont les principes religieux ne permettent pas la lecture des romans, je pourrais recommander LA MAISON ET L'ÉGLISE, méditations d'un philosophe chrétien sur les dogmes et les fêtes religieuses qui ont charmé sa jeunesse, soutenu son âge mûr et consolé sa vieillesse : tableaux et pensées de la maison paternelle et de l'Église : voilà ce que M. Auguste Nisard, le frère de l'académicien, a écrit dans une langue originale, vive, pleine de saveur et d'imprévu, langue du pur XVIIe siècle, dit M. A. de Ségur, parlée par un penseur et un catholique du XIXe.

Nous pourrions aussi appeler l'attention sur l'ouvrage de Mlle J. Morin, VIE DE PAULINE-MARIE JARICOT, simple fille de petits employés, et qui fonda l'œuvre si grande de la Propagation de la foi et du Rosaire vivant.

⁂

Et parfois n'aime-t-on pas à parcourir la correspondance d'un ami ? C'est vraiment plaisir de retrouver sa vie dans la familiarité de la lettre, et parfois lorsqu'il m'arrive de mettre la main sur un carton contenant les confidences de mes amis éloignés, je reste des heures entières à écouter les récits pleins de cordialité et d'abandon que me redisent leurs lettres ; vingt fois je les ai lues, et chaque fois que je les reprends, c'est pour moi un nouveau plaisir. Aussi, combien je comprends le plaisir de M. José de Coppin en relisant la correspondance si charmante d'Octave Pirmes ! Il a voulu faire partager au public le plaisir intime qu'il y trouvait, et les LETTRES A JOSÉ seront bientôt le joyau des bonnes bibliothèques.

Lisons, si vous voulez, par-dessus l'épaule de José :

« L'amitié est pour moi une source continuelle d'inquiétude quand, en l'absence de ceux que j'aime, je crois avoir gardé trop longtemps le silence. Pressé par mille soins, je lui manque bien souvent. Depuis longtemps je me reproche de vous avoir fait attendre l'expression des sentiments que m'inspirent vos écrits. Vous savez déjà combien vos pages me sont sympathiques ; je voudrais vous le dire longuement ; j'attends une heure favorable pour les relire, sans autre préoccupation et vous en parler en vous prouvant que j'ai vécu dans leur intimité. Vous m'épargnerez vos reproches quand vous saurez que des visites obligées m'ont forcé à m'absenter, pour aller en ces

grandes prisons qu'on nomme les villes, et m'ont écarté ainsi du milieu champêtre où je voudrais toujours me tenir. Puis je me suis trouvé indisposé. Sans doute, la rousse Phébé, m'aura décoché, en guise de trait, l'un de ses rayons. Hier, le docteur du village voisin est arrivé ici, armé de sa lancette et a fait un sacrifice de mon sang sur l'autel du Printemps. C'est le bras gauche qui a servi de victime : la main droite je la réservais pour écrire ces lignes à un excellent ami que mon silence a dû surprendre. Me voici un peu spiritualisé par cet holocauste, les sens plus aiguisés, plus aptes à recevoir les impressions fugitives des jours printaniers. Le parfum de la terre germante et la vue des premiers bourgeons ne tarderont pas à me donner une vie nouvelle.

« Après les ombres, la lumière : ce sera quand j'aurai le plaisir de vous revoir ici.

« Je vous vois, penché sur vos manuscrits pour y fixer vos émotions et perpétuer votre souvenir et celui des êtres qui vous sont chers, ailleurs que sur des parchemins qui, certes, donnent une auréole sociale, mais ne sont qu'un sonore obituaire. L'art seul nous fait vivre, et nous ressuscite quand nous avons accompli notre dernier jour. Les cœurs où nous nous imprimons pendant notre passage sur la terre , eux aussi, doivent périr, car leur matière est bien tendre. Il faut nous graver ailleurs encore, si nous voulons qu'on ne les oublie pas avec nous, — *verba volant.* — Cette pensée m'attriste au milieu des plus touchants discours. Je puis même dire que l'enfance, la beauté m'attristent par la prévision que j'ai de leur disparition rapide. Ce serait de la folie si ce sentiment n'était le plus chrétien de tous... »

Ce n'est qu'un fragment pris au hasard, mais j'affirme que la lecture de ce petit volume est une véritable délectation, et ces lettres ne sont pas moins charmantes que les Lettres familières écrites d'Italie par le président Charles de Brosse, dont une nouvelle édition, très augmentée, paraît en même temps et à la même librairie que les Lettres a José.

*
* *

Un intéressant et vigoureux ouvrage de polémique littéraire que les Contre-Blasphèmes, d'Alfred Dubout.

Plein de verve et de souffle, doué d'une inspiration toujours en haleine, l'auteur — un croyant, non pas un clérical — met au service d'une imagination colorée et féconde en vives et frappantes images une science du vers d'autant plus manifeste qu'elle se dérobe sous plus de naturel et de grâce·

Ironiques ou pompeuses, gracieuses ou d'allure cinglante, ces sonnets sont de véritables petits poèmes d'où la philosophie se dégage d'elle-même.

Eau, sel, soude, mucus et phosphate de chaux,
O larmes, diamants du cœur!... Laissez-moi rire!
(J. Richepin.)

« Eh bien, puisqu'à tes yeux nos larmes sont si drôles,
Ris, ô poète, ris! — Mais avant, voudrais-tu
Nous dire où tu les pris ces larmes, perles folles,
Qui fondent aux vapeurs de l'alambic tortu!

« Est-ce au yeux du soldat qui, sombre et sans paroles,
Soutient son frère d'arme à ses pieds abattu?
Est-ce aux yeux de l'époux dont les larges épaules
Tressaillent sur un lit où tout souffle s'est tu?

« Est-ce aux yeux de l'enfant qui, le soir, en prière,
Près de son père en deuil, dit : Jésus, pour ma mère!
Est-ce au bord du petit cercueil jonché de fleurs

« D'où la mère en sanglots lentement se retire?...
Oui, poète, dis-nous où tu les pris ces pleurs?
— Ensuite tu pourras recommencer à rire! »

Quelle ironie dans le sonnet IV!

Quand j'ai rayé les dieux comme un mot qu'on efface,
Puisqu'ils ne m'ont rien dit, — puisqu'il n'a pas tonné...
(J. Richepin.)

« A nous deux! dit l'athée, ô Dieu, prends ton tonnerre.
« C'est le moment! Je n'ai dans les doigts qu'un gourdin :
« Ma raison, et je vais, vieux birbe à face austère,
« Dans ton ciel vermoulu t'en chatouiller un brin!

« Ainsi pas de pitié, car je n'en aurai guère!
« Prends ta foudre, te dis-je!... » Et le bâton en main
L'Athée escaladait le ciel! Et, sur la terre,
Les croyants se signaient, l'autre allait son chemin.

« Et nul astre indigné ne tombait de la voûte,
Nul ange flamboyant ne lui barrait la route,
Il allait... quand soudain il s'arrête! et voilà

« Qu'il rebrousse, tordu, vert et lâchant la trique !
— Est-ce foudre ? Non ! ce n'est que la colique
Et c'est ainsi que Dieu fut sauvé ce jour-là. »

Il est certain que M. J. Richepin doit rire à se tordre de ce faiseur de *Contre-Blasphèmes,* ce qui n'empêche qu'il y a aujourd'hui plus de courage à défendre Dieu qu'à l'insulter : mais que Dieu doit éclater aussi en entendant, même un poète de l'envergure de M. Richepin, écrire des choses aussi ineptes que celles-ci :

« Quelle dèche, mon empereur !
Le Père dit au Saint-Esprit :
— Ça ne va plus, ça ne va guère :
Je n'ai plus même la ressource
De remettre mon fils aux clous. »

Quos vult perdere Jupiter, dementat prius... Voilà comment se venge un dieu ! — Et je préférerai toujours aux cris de rage de ces blasphémateurs, des poésies aussi ravissantes que celle qui me tombe sous les yeux dans LE CLAVIER D'OR, de Frédéric Bataille, et ayant pour titre : *la Bénédiction des blés.*

Il n'est pas bien certain que l'auteur du *Clavier d'or* soit un fervent croyant, mais comme la poésie est l'idéal et que M. Bataille est poète avant tout, il a peine à abandonner les douces croyances de ses pères, et chaque fois que ses pensées reviennent à leur foi, il écrit d'adorables choses.

« Le poids des épis mûrs enorgueillit la terre
Sur qui le soleil roi se penche, débonnaire.
La mer des blés moutonne et couvre les sillons
D'un ruissellement d'or, de joie et de rayons.

« Voyant le pain sortir dans la chaude lumière,
Le laboureur bénit la glèbe nourricière
Qui paye à sa sueur un salaire en moissons,
Et les enfants de l'homme éclatent en chansons.

« Dans le chemin des champs s'avance un lent cortège :
Les filles du village ont des robes de neige
Et tiennent deux à deux des bleuts dans la main.

« Les paysans pieux entonnent un cantique :
Le prêtre fait descendre, en sa voix magnifique,
Le sourire de Dieu sur le travail humain. »

Dans le *Clavier d'or*, on trouverait bien encore quelques sonnets à expurger.

et je ne crois pas que le XIe. *Critique de sacristie*, ouvre toutes grandes à M. Albert Bataille les portes de l'Académie où son ami Joséphin Soulary l'invite à entrer... après lui. car Soulary y pénétrera certainement un jour.

M. Édouard Grenier, un poète dont les deux premiers volumes, *Amicis* et *Petits poèmes*, ont été très remarqués, en publie un nouveau. Francine.

C'est l'histoire. écrite en vers de douze pieds, d'une jeune orpheline dont le rève est de revoir l'Alsace-Lorraine abritée sous les trois couleurs.

« Je suis une orpheline et n'avais pas dix ans
Quand la guerre éclata sur le pays de France.
La guerre ! mot terrible où tient tant de souffrance !
Mais non ! Je ne veux pas décrire ce passé ;
Un seul tableau me reste, et tout est effacé.
On rapporta mon père un jour dans la grand'salle.
Pâle et sanglant. le cœur traversé d'une balle.
On le coucha drapé dans son manteau guerrier.
Et devant lui ma mère à genoux vint prier.
Elle le regarda sans dire une parole,
Puis tomba raide ; une heure après elle était folle.
Mais la mort, qui d'abord les avait divisés.
Sut réunir bientôt ces pauvres cœurs brisés,
Et leur enfant resta toute seule sur terre. »

Le poème se termine ainsi :

« A ce trop long récit il ne manque plus rien
Qu'un cri de gratitude ineffable et ravie
Pour tous les biens dont Dieu comble à présent ma vie
Oh ! oui, je suis heureuse. et d'un bonheur si grand
Que je suis éblouie et que la peur me prend !
Quel lot ! Franz et sa mère, et Gritty ! puis. pour clore
Le rêve de ma vie, un enfant que j'adore...
... Il est déjà très beau ; plus tard il sera brave ;
Ainsi que son aïeul il sera digne et grave :
De son père il aura la secrète grandeur.
La fermeté, l'esprit et la rare candeur.
Mutilée ou complète, il aimera la France ;
Il sera le soldat de sa juste espérance :
Et tant que ce grand jour ne sera pas venu,
Nous guiderons ses pas au roc du mont Chesnu. »

Œuvre un peu dans « le bleu », dira-t-on ; et pourquoi pas ? Nous en trouvons

tant qui nous ramènent sur les turpitudes terrestres que l'on aime parfois à regarder d'autres horizons.

* * *

M. E. de Villedieu consacre tout un volume de beaux vers à faire revivre l'un de nos poètes contemporains, Victor de Laprade, un vaillant défenseur des vérités que l'on conspue aujourd'hui.

Ce volume, UN POÈTE, fait partie d'une collection publiée par M. Villedieu sous le titre de *Chants de rénovation*.

On ne saurait trop admirer le poète qui inspire après sa mort de pareilles amitiés, de si nobles enthousiasmes; aussi fera-t-on bien de relire les œuvres de Victor de Laprade, après avoir lu celles de son panégyriste.

Voici encore un délicieux ouvrage poétique : GRÈVES ET FALAISES. *Rimes dernières*, dit-il, d'Ernest Ameline. — Non, jamais poète n'a écrit sa dernière rime : la muse est toujours jeune, toujours belle, et lui être infidèle ne peut entrer dans une âme aussi éprise que celle de l'auteur de *Chant d'exil*, *Amours brisées* et *du Bivouac*, œuvres que nous avons lues et qui nous ont remplis de sympathie pour M. Ernest Ameline.

GRÈVES ET FALAISES, ce n'est qu'un titre que l'auteur explique avec autant d'esprit que de talent; écoutez :

« Lecteur, ne juge pas ce livre sur son titre,
Ou tu serais dupé. Dès ce premier chapitre,
Je dois t'en avertir. Rien qu'en l'ouvrant, tu crois
Entendre de la mer la formidable voix,
Sous tes yeux atterrés passent de sombre drames :
Vaisseaux désemparés luttant contre les lames,
Matelots cramponnés aux vergues, aux haubans,
Voiles, tronçons de mâts ballottés à tous vents...
Eh bien, détrompe-toi. Du prologue à la table,
Tu n'y découvriras presque rien de semblable.
— Alors, me diras-tu, son titre est mensonger.
A nous leurrer ainsi tu cours quelque danger.
— Moi, vous leurrer ? Fi donc ! Écoutez mon histoire :
Sans peine vous pourrez, les yeux fermés, y croire.
Et d'abord, entre nous, confessons-le tout bas,
Faire un livre, c'est peu; le plus grand embarras
C'est de lui découvrir un titre. A mon ouvrage
En vain j'en cherchais un : j'avais perdu courage,
Quand soudain : J'ai trouvé ! m'écriai-je. Un bouquet,
De parfums différents assemblage coquet,
S'appelle d'un seul mot. Que mon nouveau volume

Aux tons si variés suive cette coutume ;
Et c'est ainsi, lecteur, que je l'ai baptisé
Du nom des mille endroits où je l'ai composé.
Oui, dans ces simples mots : *la Falaise, la Grève*,
Vous revivez, *Pennemar'ck*, *Trégastel* et *la Hève*,
Trouville, *le Tréport*, vous enfin qu'un ingrat
Pourrait seul oublier, hauts rochers d'*Étretat !*

. . . .

* * *

Un tout petit volume, Fleurs précieuses, signé Jean Raibaud ; un nom que je recommande aux délicats. Prose qui est faite de douces poésies aussi jolies que sa prose est charmante.

* * *

Celui-ci n'est pas plus épais, les Étapes, par Saint-Michel, un pseudonyme de combat, sans doute. Mais il ne s'agit pas de marches et de sonneries de clairon, non : *les Étapes* de Saint-Michel sont plus aimables, et tous, peu ou prou, sans sabres ni fusils, nous les avons faites. Ce sont les étapes amoureuses, ce qui fait que l'on peut reprocher à saint Michel d'offrir un titre obscur à la compréhension de l'acheteur.

En récompense, sous la couverture, on trouve un bouquet d'adorables choses, des vers gracieux, de tendres roucoulements, — je dirais « des bruits d'ailes », si ce n'était pas un cliché.

* * *

Il ne faut pas manquer de signaler le Rêve de Bébé, un petit bijou ciselé par M. Paul Roux, utopie en vers dite par Mlle Reichemberg.

« Oh ! que je voudrais vivre
Tout là-haut, tout là-haut
Dans la lune de cuivre
Qui se lève, ou plutôt
Dans cet astre en porphyre
Cloué sur le décor
D'azur comme un empire
Éclos d'un rêve d'or ! »

* * *

Quelquefois je m'arrête devant l'étalage des libraires : « Pourquoi faire ? » me dira-t-on, « n'êtes-vous point fatigué de voir des livres, et surtout de les

parcourir? » Eh! bien, non! et sitôt que j'aperçois une vitrine exposant au public des choses excellentes et d'autres moins bonnes, créées par l'imagination de tant d'hommes qui ont mis toute leur âme dans leurs œuvres, je suis attiré ainsi que la phalène courant se brûler à la lumière. Et puis, le dirai-je? comme bien d'autres, j'ai commis quelques volumes, et, ma foi! que ceux qui sont sans péché me jettent la première pierre, rien ne me plaît tant que de voir mon nom imprimé sous les titres de mes ouvrages. Je ne suis pas cependant tellement absorbé par cette admiration que je ne jette quelques regards sur les amateurs qui feuillettent à l'étalage, et ce que je vois de visages dédaigneux lorsqu'ils soulèvent une couverture cachant de fines et délicates poésies, c'est incroyable!... — Peuh! des vers! — Ce qui n'empêche, malgré le gros dédain des ignares, que la poésie est fort appréciée, même de nos jours, que l'éditeur le plus en renom des poètes a bien quelque foin dans ses bottes et que l'on vient de décorer l'homme qui a peut-être le plus contribué à soutenir l'art poétique à la hauteur où il se maintient toujours, malgré ses détracteurs.

Dans un ouvrage dont on ne saurait trop faire l'éloge, LA LÉGENDE DU PARNASSE CONTEMPORAIN, M. Catulle Mendès, un poète, même lorsqu'il écrit en prose des choses à mettre en feu les couvents et les pensionnats de demoiselles, raconte les premières espérances, les premiers efforts d'un groupe de poètes dont bon nombre sont devenus célèbres : il fait connaître leurs premières œuvres.

C'est un de ces livres dont on ne peut que louer l'auteur et l'on ne comprend pas qu'il ait dû le faire éditer à Bruxelles.

Il n'y a pas un chapitre qui ne soit écrit, je ne dirai pas avec talent, avec M. Catulle Mendès ce serait superflu, mais avec une bonne foi, une impartialité et un esprit d'aimable camaraderie qui charme l'âme et le cœur tout à la fois. Mais on rencontre aussi dans ce volume des pensées très intéressantes sur la littérature contemporaine, et parmi celles-ci, je cite son opinion sur Zola, Léon Hennique, Guy de Maupassant, Huysmans, Paul Alexis et autres :

« Je ne ferai qu'un reproche à ces nouveaux venus : celui de dire ou de laisser dire qu'ils sont une école ; nous nous étions bornés, nous (les Parnassiens), à vouloir être un groupe. Ils auraient tort de supposer qu'ils apportent dans la littérature contemporaine quelque chose de réellement *nouveau*, d'imprévu, de *sui generis*, puisque leur apparition n'est, au contraire, que la suite de l'évolution romantique commencée en 1830, et puisque, malgré eux, ils sont, comme nous, des poètes, des Parnassiens, révoltés, mais des Parnassiens! »

A ce propos et pour éviter de longs développements qui ne sauraient trouver

leur place ici, voulez-vous me permettre de vous lire quelques lignes que j'ai écrites il y a peu de temps et qui résument assez bien ma pensée, sous une forme excessive et parfois brutale ? Cela s'appelle *Discours à Nana*, et ce n'est pas très long.

Viens ici, Nana, je te parle. Puisque le procès entre les romantiques et les naturalistes est toujours pendant, j'y veux plaider à mon tour. Et c'est à toi que je m'adresse, car malgré l'étonnant *Assommoir* et l'extraordinaire *Pot-Bouille*, — ces deux poèmes sinistres mais admirables, — je te préfère, à cause de tes cheveux d'or et de tes sourires, à tous les autres enfants de ton père. Quoi qu'on en ait, tu attires et tu charmes, étant jolie. Dans un livre qui n'a pas été traduit, Henri Heine, qui était un impie, a osé dire de la madone qu'elle était la « dame de comptoir » de l'Église catholique; tu es la dame de comptoir du naturalisme. Donc, écoute. Les filles aiment bien qu'on leur joue un « morceau de piano ». Ingénu amour de l'idéal. C'est un « morceau de littérature » que je t'offre. Tu n'y entendras rien, mais tu hausseras peut-être jusqu'à l'admiration de mon doigté.

Je suis de ceux qui ne croient pas à la vérité absolue dans l'art ; et je t'affirme que tu n'existes pas.

Quoi ! tu te figures que tu es de chair, de sang et d'os ? Parce que tu chantes l'opérette et que tu fais le trottoir, parce que tu mets un maillot tous les soirs et que tu ôtes ta chemise trois ou quatre fois par jour, parce que tu es bête, parce que tu n'as ni pudeur ni amour, ni cœur, ni sens, parce que tu dis : « ..... » au lieu de jurer par Notre-Dame-del-Pilar, parce que tu oses montrer l'urne intime où s'ouvre un œil attentif, l'œil du naturalisme ! — Tu t'imagines que tu es réelle ? « Je suis immonde, donc je suis. » Tu te trompes, Nana. Pour être vraie, il ne suffit pas d'être malpropre. La belle créature nue qui sort d'un puits où se reflètent les étoiles n'est pas la vérité. sans doute ; mais elle ne l'est pas davantage quand elle sort d'un égout.

Et tu ne pouvais pas être vraie. Le vrai absolu, je te le répète, n'existe pas dans l'œuvre humain. L'art c'est l'éternel mensonge. Il embellit ou enlaidit, il élève ou abaisse : il n'exprime jamais, tels qu'ils sont, les êtres ou les choses. Il est une ressemblance, adorable ou exécrable, qui ressemble peu ou beaucoup, mais qui jamais ne ressemble parfaitement. Quel que fût le système d'un artiste et quel que fût son art, quand même il serait de ceux — et qui donc l'en blâmerait ? — chez qui l'observation est le commencement du génie, il ne pourrait pas s'astreindre à la reproduction exacte de ce qu'il a observé. On est un regard, mais on est une intelligence ; après avoir vu, on pense ! et par la pensée qui généralise ou spécifie, qui développe ou résume, qui choisit et

coordonne, l'œuvre de la nature ou de la société, transformée, devient l'œuvre d'un homme. L'artiste, c'est l'imitateur qui invente, le copiste qui crée ! Toute son âme, avec ses rêves de sublimité ou ses appétits de bassesses, avec ses amours et ses haines, il la met dans le portrait qu'il croit faire, et ce portrait, toujours, tient beaucoup plus du peintre que du modèle. Eh ! quel écrivain, — poète, romancier ou auteur dramatique, — n'a pas hasardé la prétention, — sincère ou hypocrite, — de dire la vérité entière, de montrer, comme dans un miroir fidèle, les passions, les caractères, les vertus et les vices? Relisez toutes les préfaces : toutes promettent le vrai ; relisez les ouvrages : ils donnent tous, sinon le mensonge, au moins l'à peu près du vrai, et rien que cela ! Pourquoi ? à cause de l'impuissance personnelle des auteurs ? Non pas. Aristophane, Shakspeare, Molière, Hugo, Georges Sand, Balzac, Flaubert, et M. Émile Zola nous eussent fait voir la vérité même, s'il eût été possible de nous la faire voir en effet ! Mais cette possibilité n'existe pas, parce que nul homme ne saurait se soustraire à lui-même, parce que nous avons tous entre les deux sourcils quelque chose, — hélas ! qu'est-ce ? — qui veut, qui espère, qui craint, qui aime ou hait, qui pense ou rêve, et que ce quelque chose, — — notre personnalité même, — s'insinue, se répand, avec ses fringales abjectes, dans tout ce que nous faisons, emplit notre œuvre, devient notre œuvre elle-même.

Un seul écrivain a failli peindre la vie telle qu'elle est, dans ses petitesses, il est vrai : Henri Monnier, qui observait — et ne pensait pas. — N'importe quel passant aux yeux grands ouverts. Voudrais-tu être l'enfant de cet homme, Nana, toi qui es la fille d'un des « inventeurs » les plus puissants du XIXe siècle ?

« Résigne-toi donc, pauvre belle. Malgré l'opérette et le trottoir, tu es un être de raison, une chimère ; tu es, — oh ! me pardonneras-tu cette injure suprême ? — la création d'un poète. Espèce d'idéale, va !

« Or, il est fort heureux que le vrai n'existe pas dans l'art, car si l'art était la vie elle-même, à quoi serait-il bon ? Quoi ! cela ne vous suffit pas que la société, — trop souvent, hélas ! — soit criminelle avec ses assassins, voleuse avec ses escrocs, obscène avec ses catins, bête avec ses ignorants, vous voulez que l'art soit laid et bête comme elle, obscène, voleur, criminel comme elle ? Pour ce qui est de l'assassinat et des autres violences, je lui permettrais volontiers ; ils peuvent avoir dans l'horreur je ne sais quelle grandeur étrange, et le rouge du sang est une belle couleur ! Mais la bêtise, la laideur et la malpropreté, — tout le médiocre, — écœurent. Oh ! ce n'est pas assez d'entendre parler les sots, il faut que je les lise ? et après avoir fait les cent pas à l'angle

du boulevard Montmartre, Adèle ou Mélanie me montrera ses bas crottés et me raccrochera à tous les coins de chapitres?

« Par bonheur, — il est bon d'insister là-dessus, — ce dégoût suprême nous est épargné; les sots, dans un livre, ne sont pas, ne peuvent pas être absolument pareils aux imbéciles de la vie : ils sont bêtes. mais ils le sont autrement, et la fille. quoi que fasse l'auteur pour la maintenir dans la bassesse vraisemblable, cesse d'être la fille pour devenir la prostituée. Ce qui vaut mieux. Nana elle-même. je vous le dis, n'a jamais mangé des cerises à l'eau-de-vie derrière les vitres du café des Princes, ni commandé une douzaine d'ostendes dans le grand salon des cabarets nocturnes. Comme Juliette au balcon, à l'heure où le cri clair de l'alouette allume le matin ; comme Imogène endormie entre les sombres tapisseries de la chambre conjugale, comme Chimène qui voudrait baiser les mains sanglantes du héros de seize ans, comme Agnès qui soupire, comme Mariette qui rit, comme Virginie sur la grève, comme l'impure et chaste Marion. comme Dona Sol qui embrasse son amant mort sous le linceul de la lune, — Nana n'est pas autre chose qu'une chimère ! Tu as beau vivre ignoble, gueuse que tu es, et mourir de la petite vérole, au lieu d'expirer, toute sanglante, un poignard dans le cœur, tu n'existes pas, te dis-je!

« Mais alors si tu n'as pas l'excuse d'être vraie, si tu ne peux pas avoir cette excuse, — valable aux yeux de certaines gens, — à quoi te sert d'être infâme et quel intérêt veux-tu que je prenne à ton ignominie? Parbleu, mensonge pour mensonge, vision pour vision, je vais vers l'idéal d'en haut plutôt que vers l'idéal d'en bas, je préfère éternellement, à l'œil de ton pot de.... le regard de Béatrix au seuil du Paradis ! »

Que vont penser les lecteurs des petits ouvrages de M. Catulle Mendès, *Monstres parisiens,* pour ne citer que cette collection, des idéalismes de l'auteur, du joli soufflet à Nana ci-dessus?

Un autre volume qui me vient également de Bruxelles, quoique des magasins d'un autre éditeur, traite aussi de littérature, non pas des écrivains contemporains, mais des écrivains du XVIII[e] siècle. Et je me vois forcé de féliciter nos voisins des bords de la Senne d'accueillir les ouvrages de critique, tandis qu'on en fait toujours un peu fi ici, j'entends les éditeurs, et non pas les lecteurs.

Les études que M. Henry Fouquier a réunies sous ce titre un peu vague : AU SIÈCLE DERNIER, pénètrent dans l'histoire charmante et triste à la fois de cette période des temps que Michelet n'a pas hésité à appeler « le grand siècle ».

« Grand, en effet, dit M. Henri Fouquier, si ce n'est toujours par les hommes ni par les mœurs, du moins par une admirable aspiration vers la justice et la

vérité. *Deteriora sequor,* pourrait dire presque tout le siècle : *meliora video proboque.* Le XVIIIe siècle est comparable à un de ces libertins aimables qui y furent si nombreux, s'éveillant par hasard un matin à l'aurore, se laissant pénétrer par les grâces fortifiantes de la nature, et prenant toutes sortes de de bonnes résolutions, quitte à les oublier le soir. Dans cette époque de contrastes, le contraste le plus fréquent est l'amour passionné de la vertu s'alliant à la légèreté incurable du caractère. Si le XVIe siècle a été un soldat, on peut dire que le XVIIIe a été une femme. De là vient l'indulgence, la tendre sympathie que nous lui gardons jusqu'en ses erreurs. »

L'avant-propos du livre de M. Fouquier est à lire tout entier, on y rencontre des aperçus très profonds, et comparatifs sur les littératures des deux siècles, le XVIIIe et le XIXe, et toutes les études qui composent le volume, perdues jadis dans l'énormité des absurdités politiques contenues dans le *Journal officiel* ont été découvertes par l'éditeur Kistemaeckers, comme jadis, sous une couche de badigeon idiot, on retrouva les superbes fresques de l'église Saint-Eustache.

Mais je m'aperçois que depuis longtemps j'aurais dû laisser la place à mes collaborateurs. Que voulez-vous? on ne peut pas toujours résister au flot, et, je l'ai dit en commençant, la marée monte, c'est un vrai « cascaret » ! Les volumes nouveaux sont si nombreux, qu'à les parcourir on perd la notion du temps, et, par ces heures d'épidémie où les gens s'effraient et se sauvent, je recommande cet excellent remède, qui fera oublier un mal qui n'est guère plus dangereux que si l'on craignait que le plafond ne s'écroulât sur votre tête : Lisez, lisez beaucoup, et pour vous rassurer encore, étudiez ce que dit le docteur Fernand Roux dans son volume sur LE CHOLÉRA :

« Il est vraiment ridicule de voir l'affolement que la nouvelle de l'apparition du choléra à Paris a jeté parmi une population qui se dit intelligente. C'est contre une pareille terreur, *que rien ne vient justifier,* qu'il faut réagir, sous peine d'exciter à l'étranger des moqueries bien méritées. »

Il n'y a qu'à n'y pas penser. — Pour quelques francs, on peut se distraire en lisant des choses suivant le goût de chacun, mais les pseudo-préservatifs ne font guère que d'attirer l'attention sur une épidémie des plus bénignes. Suivez mon conseil : Passez sans vous arrèter devant le pharmacien, mais entrez chez le libraire!

GASTON D'HAILLY.

M. Guy de Charnacé n'est pas doux à Israël et l'on pourrait croire que LE BARON VAMPIRE va mettre en fureur la haute société parisienne, où l'élément juif tient une place importante et chaque jour plus grande. — Nous avons quelque raison de croire qu'il n'en sera rien. — On peut attaquer les juifs, cela leur est parfaitement égal ; ils détiennent le nerf de la guerre, et Raspail répète chaque année dans son *Manuel de la santé*, à propos des médecins, ce mot qui peut s'appliquer d'une autre façon aux banquiers juifs : « Le médecin sera toujours raillé, mais payé ! » — Les médecins n'en continuent pas moins à présenter leur note, comme le juif ne cesse pas d'envoyer des « commandements ».

Le roman de M. Guy de Charnacé est une pierre de plus dans le jardin d'Israël, pierre fine entre toutes, il est vrai, mais le juif trouvera encore moyen d'en faire argent. Eh ! parbleu, croyez-vous donc que cette race conspuée, vilipendée, torturée un peu partout, et contre laquelle les gouvernements eux-mêmes cherchent à se défendre, va cesser d'exploiter le chrétien parce qu'il a plu à un écrivain de mérite de l'étendre sur la claie, de lui dire la vérité et de crier : au loup ! Non ! Rebb, le héros du roman est bâti d'une tout autre pâte que celle des timides. Il marche sachant où il va, connaissant parfaitement son but et ne s'égarant jamais dans les sentiers du sentiment.

« Il possède, dès l'âge le plus tendre, un capital productif dans la main de l'homme qui veut faire son chemin : Il n'a pas de cœur !...

Et maintenant, cherchez quel est le personnage qu'a voulu peindre M. Guy de Charnacé, je vous défie bien de mettre un nom sur ce type tant il se rapporte à un ensemble de personnalités qui ne se différencient pas.

*
* *

FLEUR DE CORSE, tel est le titre du nouveau roman de l'infatigable Charles Mérouvel. Avec la science qu'il possède de faire mouvoir ses personnages au milieu d'intrigues toujours bien menées, le romancier conduit ses lecteurs sur cette terre de Corse, à moitié sauvage et conservant intactes les vieilles traditions des haines familiales.

Une ravissante fille trouve ses amours traversées par la « vendetta », et l'auteur montre notre Corse contemporaine avec les mêmes préjugés qui armèrent ses ancètres les uns contre les autres.

« Je ne connais qu'un principe, dit le juge, c'est celui-ci : force doit rester à la loi. »

« — Et comment voulez-vous que la loi s'y prenne ? Brûlerez-vous trois cent mille hectares de maquis et de ravins à broussailles pour y griller trois ou

quatre braves gens qui croient, comme d'autres avant eux, que l'honneur outragé a besoin du sang de l'ennemi pour se nettoyer et devenir net et resplendissant?

« Quelle preuve, d'ailleurs, aurez-vous de ce prétendu crime? Vous ne trouverez pas un Corse qui dénonce ses voisins ou refuse l'hospitalité à ceux que vous appelez des bandits, et qui ne sont que des bandits volontaires. Chez nous, bandit ne signifie pas autre chose. Une vendetta, c'est sacré. C'est comme une superstition, un acte religieux.

« Vous avez découvert des cadavres; vous avez vu une maison saccagée et brûlée. Personne ne se trahira, soyez-en sûr. Le comte a dit, avec ses balles dans le ventre : « J'ai mon affaire! » Il n'a pas jeté un cri, pas un mot de blâme contre ses ennemis. Il les a défendus en attestant, sur le bord de sa fosse, qu'il avait été tué dans un combat loyal. Vous traduirez les Fiorello en justice. Vous auriez mille preuves contre eux que pas un juré ne les condamnerait, et au retour, après leur acquittement, les voisins, leurs partisans, les escorteront et feront retentir la plaine et la montagne de leurs mousqueteries en signe de joie. Ce sera comme le triomphe des vieilles coutumes, vivaces et victorieuses. Laissez-les donc tomber d'elles-mêmes en désuétude au lieu de les retremper dans les persécutions.

« Êtes-vous certain, au surplus, que le temps présent vaille mieux que le passé? Et n'était-ce pas des esprits supérieurs ceux qui estimaient que la famille est comme un territoire sacré qu'on a le droit de faire respecter et de défendre avec ces armes qu'on met au service de la patrie?

« Je parle en Corse et m'honore d'en être un. Vous compterez chez nous cent brigands comme les Fiorello, vous n'y trouverez pas un voleur. C'est à considérer, en ce temps où ils sont si nombreux à tous les étages de la société, qui ailleurs se corrompt et tombe en pourriture! »

* * *

Voici un roman d'une grande fraîcheur, *Fleur de Pommier*, par notre collaborateur Gaston d'Hailly. Ce volume est le second de la série des *Étapes féminines*. On sent que l'auteur ne se contentait pas de nous envoyer cet été ses chroniques des environs de Dieppe, mais qu'à l'ombre des pommiers il regardait les gens passer, les observait et les portraicturait.

La figure si sympathique de Lucie Raymond passe délicate et gracieuse au milieu de tableaux de la vie champêtre et de péripéties parfois dramatiques. Le paysan normand est pris sur le vif et peint d'un seul trait.

« Le sac d'avoine est là, Pierre-Paul en prend une mesure qu'il jette sur le

van, et fait sauter le grain d'où s'envolent les poussières. Les animaux hennissent de joie, tournent la tête vers le sac arrondi, tandis que le poulain étourdi vient donner un coup d'épaule qui renverse une partie du grain.

« Tendre et bon, Pierre-Paul le gronde doucement, lui passant la main sur le cou.

« Allons ! p'tit, faut pas gaspiller ! »

Le mot n'est-il pas d'une exactitude parfaite dans sa simplicité, et le vieux paysan n'est-il pas enlevé d'un coup de crayon.

Et lorsque le même Pierre-Paul et sa femme Rosette vont demander la Fine en mariage chez la vieille Adélaïde, la boulangère du village voisin, comme c'est ça !

« — Bonjour, bonjour, fillette, » disait la vieille Rosette en l'embrassant, tandis qu'elle profitait du moment d'épanchement pour tâter les bras de la jeune fille... Ah ! c'est que ce n'était pas une poupée de la ville qu'elle venait chercher pour son fils... Ah ! mais non !... Il lui fallait trouver une femme de forte carrure, vaillante au travail et ne s'affalant pas sur une chaise parce qu'elle porterait un enfant dans son sein. »

Et sous prétexte de l'embrasser encore une fois, elle lui tâtait le dos, en faisant à Pierre-Paul de petits signes satisfaits.

« La mère n'est pas là, Fine ?

« — Oh ! que si... Elle est derrière la grange à préparer le four pour ce soir...
« Je vais l'aller chercher...

« — Non, non, ne la dérange pas, conduis-nous ; il ne faut pas interrompre
« l'ouvrage.

« Les deux vieux n'étaient pas fâchés de jeter un regard connaisseur sur l'intérieur de la maison, moitié ferme, moitié boutique.

« La Fine savait qu'en montrant tout de fond en comble, elle ne pouvait que gagner dans l'estime des Férans. Elle leur faisait voir la salle où l'on pétrissait la pâte ; les gros sacs pleins de farine... Ah ! c'est que rats et souris ne se gênaient pas pour trouer la toile, et les sacs seraient bientôt perdus si on ne les entretenait pas. Elle montrait les larges pièces posées bien droit.

« Les vieux remuaient la tête, satisfaits de l'ordre, appréciant le travail : puis, passant à la cour par la porte de derrière, ils admiraient le bûcher bien rempli de bon bois sec pour l'hiver.

« Dans la vacherie, trois belles bêtes tiraient au râtelier, à côté, la bonne jument qui, chaque jour, traînait la voiture dans les villages circonvoisins où se vendaient les miches bien dorées.

« Derrière la grange, au loin des paillis, un immense tas de ramées pour

chauffer le four... Oh! il ne fallait pas approcher cela de l'habitation. le feu pouvait prendre. et quoique le tout fût bien assuré...

« Pierre-Paul comptait les pommiers, il calculait le nombre des grosses barriques que l'on pourrait en tirer. Dans l'écurie, il tâtait l'échine des animaux. regardait les dents du cheval, enfonçait sa canne dans la graisse du porc.

« Rosette se mirait dans la propreté de la laiterie, supputant le poids des grosses mottes de beurre. Elle comptait l'argent que l'on pouvait tirer des grands paniers pleins d'œufs qui s'appuyaient le long des murs, et, pour elle, les cris des animaux, coqs, poules, canards, dindes, oies, se traduisaient en un tintement de pièces d'or tombant au fond d'un bas de laine.

« Hum ! hum ! faisait Pierre-Paul, c'est quelque chose de bien ! »

Une scène d'une vérité et d'une gaieté bien franche est celle où les fillettes du village, après la messe, interrogent le fils cadet de Pierre-Paul pour savoir ce que ses parents viennent faire chez la mère Adélaïde. Puis apparaît Lucie Raymond, cette pauvre et chétive fille d'aubergiste que les riches parents ne regardent même pas... « Peuh ! elle est jolie, c'est vrai, mais elle n'a rien, et sa beauté ne compte guère dans la balance des intérêts. »

Mais tout à coup Lucie devient riche, alors il faut voir l'effarement de la mère, sa joie en même temps que la crainte de ce qu'elle ne connaît pas. — La scène chez le banquier, chez le notaire, tout cela est vif, animé, enlevé !

Mais où M. Gaston d'Hailly a rencontré la note la plus dramatique mêlée à l'idéal le plus élevé, c'est lors de la malédiction de Julie Palan par sa mère.

« Pan ! pan ! pan ! pan ! c'est la veille du grand jour ; demain on commence la moisson. Pan ! pan ! pan ! les travailleurs martellent les faux qui demain abattront les épis lourds.

« Le jour se lève, tout le monde est aux champs : hommes, femmes, vieillards, enfants, tous travaillent. Les épis tombent, les moissonneurs ruissellent de sueur ; les femmes lient les gerbes, les enfants portent les cruches, les meules s'élèvent immenses. Les « Mais » se dressent, et Pierre-Paul, suivi de tous les ouvriers embauchés. accompagné de Rosette et de son fils, conduit le chariot devant la grille des dames Raymond, leurs propriétaires.

« Rosette présente la plus belle « glane », embrasse Lucie et sa mère ; les tables sont dressées devant la porte ; tout le monde trouve des verres pleins, des pains dorés garnis de viande. des fruits mûrs et savoureux.

« Partout, dans chaque ferme, mêmes réjouissances.

« De tout le pays, une seule fille est restée à la maison. Aucune femme n'a voulu travailler dans la ferme où elle aurait été louée. Elle reste là. clouée au foyer, isolée dans sa honte. pleurant toutes ses larmes. Elle est la pestiférée,

la repoussée du pays : pleure, pauvre fille ! Toi, du moins, tu n'as pas menti, tu as aimé. Lui, ton complice, qui donc songerait à lui rappeler ses serments... Va, il est trop tard pour te repentir. Tous te chassent, tous te fuient : il faut partir !

« Mais, quels sont ces bruits, ces chants, ces rires ?

« C'est Josand qui passe. Son chariot, bondé des plus belles gerbes, surmonté du « Mai » orné de fleurs s'avance. Va-t-il s'arrêter ? Josand t'offrira-t-il une glane ? Entrera-t-il dans ta chaumière où tant de fois il t'a juré un éternel amour ? Non, il passe ; le cortège joyeux s'éloigne, et tous les gosiers qu'il a arrosés largement crient : Vive Josand ! riches et belles moissons !

« La vieille mère Palan regarde sa fille : « Tu nous a déshonorées : va-t-en, « fille perdue ! et... sois maudite ! »

« La nuit est venue : dormez, paysans ; Dieu a béni vos travaux !

« Accoudée sur l'appui de sa fenêtre, Lucie songe à celui qui, ballotté sur les eaux dangereuses des mers tropicales, revient vers son village. Son âme aimante s'envole vers l'homme, son parent, qui s'est fait précéder de ses bienfaits ; elle offre à Dieu une muette prière pour le voyageur. Son cœur s'en va vers Pétrus, et à part soi, elle se sent heureuse. Non seulement elle sait que de là-bas, bien loin, bien loin, lui vient un protecteur, mais encore elle se sent aimée, elle aime.

« Soudain, sur le chemin qui conduit à la plus haute falaise, une femme s'avance : c'est Julie, elle l'a reconnue. Sachant le malheur de la pauvre fille, elle comprend ce qui va se passer. Un pâle rayon de lune a éclairé un instant le visage décomposé de la malheureuse. Sans prendre le temps de relever les longues boucles blondes qui tombaient à flots sur ses épaules elle s'élance appelant avec elle le vieux Guillaume, le jardinier...

« Julie est là, éperdue, se tordant les mains. La mer immense, comme un bain d'argent, reflète par mille ondulations les rayons de l'astre qui brille au ciel dans tout son éclat. On entend le clapotis des vagues qui battent doucement le pied de la falaise à deux cents pieds plus bas. Pas d'autre bruit que le chant d'un rossignol égrenant au loin ses trilles ; il s'arrête épuisé, lance une dernière note, et, dans le silence, seuls les sanglots de la pauvre fille délaissée, chassée, maudite, répondent au sourd murmure des flots. Une dernière prière monte vers le ciel : « Je vais à vous, mon Dieu, me chasserez-vous aussi ? Comme sur la terre n'est-il plus dans votre ciel un coin où je puisse ensevelir ma douleur ? Pardonnez, Seigneur, si je quitte ce triste séjour où je suis maudite, sans que vous m'ayez appelée, mais dans l'éternité tout entière j'implorerai tant et tant votre adorable bonté, que peut-être oublierez-

vous la faute dont je subis déjà le châtiment, et le crime que je vais commettre! »

« Défaillante, folle, hallucinée, un dernier effort va la précipiter dans l'abîme : « Oh! mère, vous m'avez maudite! »

« Dans un rayonnement de lumière, un ange resplendissant venait d'apparaître : « Ciel! est-ce déjà votre justice? Est-ce mon bon ange?

« — Tu n'as pas le droit de mourir, Julie!... Songe à l'enfant que tu portes « dans ton sein! »

« Un cri terrible, et Lucie la reçoit inanimée dans ses bras.

« Guillaume, accourant, a tout vu, et, pleurant comme un enfant à cette scène, agenouillé dans un respect religieux, il embrasse les mains de sa maîtresse.

« Ah! Mademoiselle! Ah! Mademoiselle! Oh! non, elle ne s'est pas trompée: « vous êtes bien l'ange du bon Dieu! »

« La vieille mère Palan, accroupie devant l'âtre qui jetait encore quelques étincelles quand le jour pointa, n'avait pas encore fermé l'œil de la nuit... Cette enfant qu'elle avait chassée, qu'était-elle devenue? Un pressentiment sinistre l'assiégea. Sa fille qu'elle avait nourrie de son lait, qu'elle avait vue grandir, elle se la représenta tout à coup gisant au fond de la mer... Ah! qu'elle se maudissait elle-même à présent... Qu'avait-elle fait, la pauvre enfant!... Ah! ce Josand..., il lui avait tout pris : le cœur de sa Julie; son corps, le retrouverait-on jamais?... Sa fille, on l'avait montrée au doigt; n'en ferait-on pas autant pour elle qui l'avait chassée, qui avait maudit le fruit de sa chair... Elle entendait une voix qui lui criait : « Dieu a-t-il donné un cœur aux mères « pour maudire leurs enfants!... » Elle se repentait...

« Déjà on entendait les pas des moissonneurs allant reprendre l'ouvrage interrompu la veille; on s'interpellait de porte à porte.

« Déjà parti!

« — Oui, faut s'presser, le temps n'aurait qu'à se gâter.

« — J'casse une croûte et j'te suis. »

« Partout la gaîté, les chants, les rires, les rebuffades des filles aux grosses galanteries des garçons.

« Soudain, comme un spectre, on vit s'avancer la Palan, suivant le chemin sans détourner la tête, ne voyant personne et gravissant, calvaire maternel, la côte qui mène au sommet de la falaise, et pâle, tremblante, angoissée, chercher la place d'où la pauvre fille s'était élancée... La terre desséchée ne laissait aucune trace; la vieille y mettait une inflexible obstination. Un objet frappe ses regards : elle voit reluire dans l'herbe grise un chapelet, un simple chapelet; mais c'est celui dont elle a fait présent à Julie le jour de sa première

communion. Va-t-elle aller la rejoindre, là, dans cette eau brillante faisant un cercueil d'or à son enfant? Elle regarde ces flots éclatants sous le soleil... Non, subitement une rage folle s'empare d'elle, et, redescendant la côte, elle court vers la ferme de Josand, entre dans la cuisine, personne... Sa fureur augmente de ne pouvoir s'appesantir sur quelqu'un... Elle saisit dans l'âtre un brandon et le jette dans la grange remplie de gerbes nouvelles.

« Tout à coup, de la plaine, on aperçoit une épaisse fumée; des langues énormes de feu s'élançent droites vers le ciel : granges, écuries, maison d'habitation, tout flambe à la fois.

« Le feu chez Josand!

« On accourt et l'on voit la vieille Palan, la torche à la main, activant l'incendie, et, s'élançant sur le chariot encore surmonté du « Mai » de la veille, mettre le feu à la paille qui s'enflamme autour d'elle, sans qu'il soit possible de lui porter secours, et, dans son effroyable agonie, avoir encore la force de crier à Louis, qui s'avance pour essayer de l'arracher à cette mort horrible :

« Sois maudit, voleur d'honneur! Et puisses-tu un jour souffrir dans tes « enfants le supplice que tu as fait endurer à mon cœur, supplice auprès duquel « ma mort n'est rien ! »

« Et, dans un suprême effort, elle lance à la face du jeune homme la torche enflammée, qui marque son visage d'une trace indélébile.

« Louis bassinait la plaie qu'il avait au front, lorsque tout disparut dans un écroulement complet.

« Belle vengeance, ma foi, la vieille nous enrichit! »

« En quittant le théâtre de l'incendie, l'un des paysans s'écriait : « Ont-y de « la chance, ces Josand ! Pardieu, tout est bel et bien assuré.

« — Même les récoltes sur pied! reprenait un autre.

« — Y va s'faire construire des bâtiments tout neufs, et encore, pas couverts « en chaume, pour sûr.

« — Et la compagnie d'assurances se payera sur la masure à la mère Palan ! « Ah! ah! ah! ah! »

Voilà ce que M. Gaston d'Hailly a su faire ressortir avec une science incontestable du paysan normand. Tout, drame, amour, joie ou tristesse, se traduit par une pensée de lucre, non pas pour posséder de l'argent,— le paysan n'y tient guère, — mais ce tintement de l'or représente de la terre, et la terre, c'est l'idéal. Agrandir les biens laissés par les vieux parents, s'arrondir, voilà le rêve. Et M. Gaston d'Hailly ne s'y trompe pas lorsqu'il en arrive à la question des enfants : Oh! oui, c'est dur pour le cultivateur, de savoir que ces terres qu'il a soudées pièce à pièce avec ses sueurs, seront divisées à sa mort et partagées

entre ses enfants, et la Normandie particulièrement, pour cette cause, ne voit pas s'augmenter sa population.

Le roman de M. Gaston d'Hailly, en dehors de la forme gracieuse, ouvre à l'esprit de vastes horizons à parcourir, et bien certainement le discours de l'abbé Dauby est une des plus belles pages du livre. Quant à la mort de Josand, elle est mêlée du plus pur idéalisme.

Tout le monde pourra lire ce livre, chacun y trouvera un sujet de méditations et un plaisir de bon aloi.

* * *

M. Fortuné du Boisgobey est presque sans rival dans le roman d'imagination. Sans recourir aux surexcitations grossières, qui, chez d'autres habiles faiseurs aussi, conduisent le lecteur dans les lupanars les plus immondes, et au milieu des classes les plus viles de notre société, il trouve toujours la note qui frappe l'esprit en parlant au cœur. M. du Boisgobey est un romancier populaire distingué. Au premier abord on pourrait croire que ces deux mots, *populaire* et *distingué,* ne peuvent marcher côte à côte, M. du Boisgobey prouve le contraire. Le peuple, — j'entends le peuple honnête, — vit dans un entourage où forcément il s'encanaille quelque peu, on lui sert une littérature malsaine qui excite ses passions et lui fait envier des gens qui ne le valent pas, malgré leurs richesses ; mais le peuple a aussi de bonnes aspirations, et il le prouve bien chaque fois qu'il se trouve en présence de grands sentiments, au théâtre, par exemple. Eh ! bien, je suis certain que M. du Boisgobey est un des écrivains les plus aimés de la classe du peuple, parce qu'il ne leur parle pas argot et sait toucher leur cœur.

Le Mari de la diva, le nouveau roman de l'auteur de tant d'œuvres charmantes, *le Cochon d'or*, par exemple, est l'histoire des plus émouvantes d'une jeune femme ayant eu le malheur d'épouser un homme débauché et joueur, qui fait de sa vie un calvaire de souffrances, tandis qu'au théâtre, où elle était adorée du public, elle eût recueilli gloire, fortune et... considération. — Pourquoi pas ? Elle finit tragiquement précipitée au fond d'un glacier par son mari qui veut se débarrasser d'elle, mais elle s'accroche à son meurtrier et l'entraîne avec elle.

* * *

Voici un livre qui porte un titre assez curieux : Bouche-Verte ; seulement je crois que trouver un titre qui appelle l'attention par son originalité même ne suffit pas, et que M. Simon Boubée, — *tu quoque*, — devrait prendre quel-

ques leçons auprès de M. du Boisgobey avant de construire un roman. Non, jamais je n'ai été condamné à lire roman aussi dénué de mouvement et d'intérêt. Ce gros drame judiciaire est emmanché de telle sorte qu'il fait sourire, et M. Simon Boubée, qui, je le crois, n'était pas du parti de ces gens réclamant à grands cris la *réforrrme* de la magistrature, eût dû cependant crier bien plus fort que les autres, puisqu'il connaissait des magistrats aussi idiots que les tristes personnages qu'il nous présente comme juges d'instruction et autres.

Mais, Monsieur Simon Boubée, plus vous amassez de preuves contre votre accusé innocent, plus un magistrat ayant le sens commun doit s'en méfier, et, d'ailleurs, cette histoire de jeune fille embrassant l'horrible statue de bois, rencontrant un clou qui la blesse et l'empoisonne est tellement fantaisiste que... j'aime mieux passer à autre chose...

* * *

Ce qui ne prouve pas, du reste, que je serai plus satisfait, car j'ai beau traverser la mer et fuir jusqu'en Angleterre, je tombe sur Olive Varcoe, de Francis Derrick, et je suis encore obligé de trouver au moins étrange le caractère que l'auteur anglais donne à son héroïne. Cependant, malgré les excentricités des magistrats anglais, car il y a encore dans ce roman d'outre-Manche, une enquête judiciaire non moins fantaisiste que celle de M. Simon Boubée, il faut reconnaître que l'écrivain anglais sait camper ses personnages, les faire mouvoir et surtout présenter des caractères dont on s'étonne peut-être, cela est compréhensible, nous autres Français, n'étant pas habitués aux mœurs anglaises et élevant nos filles tout autrement que ne le font les ladies ; mais une fois le type admis, Francis Derrick sait faire parler son monde et amener le lecteur sans fatigue jusqu'au dénouement tout à fait imprévu.

Nous devons louer aussi le traducteur, M. Léon Bochet, qui a su, tout en conservant la forme particulière aux romans anglais, écrire sa traduction en excellent français.

* * *

Une Histoire écossaise, roman écrit d'après Mrs Oliphant, par Mme de Witt, née Guizot, a une certaine parenté avec le précédent. Un individu porte le poids d'un crime qu'il n'a pas commis, jusqu'au jour où, sur son lit de mort, le véritable assassin se fait connaître. La fabulation n'est rien dans ces romans anglais, mais les caractères y sont toujours développés avec une science parfaite, quoique un peu longuement.

Ah! voici Ouida, l'écrivain anglais qui a le don de faire baisser les yeux aux belles dames de la Grande-Bretagne. Que feraient-elles si elles ouvraient le moins effarouchant de nos romans ?

Ouida ne se gêne guère pour montrer les ridicules de la vie anglaise, et sa LADY TATTERSALL est une critique de cette existence de « marieuse » que certaines dames du grand monde acceptent, soit par goût, soit parce quelles sont obsédées par leurs amies ayant des filles à placer..., et l'on sait si la noble Angleterre en produit!

⁂

Th. Dostoievsky est un des romanciers les plus en renom en Russie, et son ouvrage, LE CRIME ET LE CHATIMENT, traduit par M. Victor Derély, permettra aux personnes qui ne connaissent pas la langue russe d'apprécier l'un des esprits les plus profonds de cette pléiade d'écrivains qui font une littérature à ce pays que nous croyons tributaire de l'étranger à cet égard. Si l'on veut bien étudier ce roman d'une haute portée philosophique et morale, on verra que Dostoiersky mérite la juste réputation qui lui est faite et que, malgré la forme un peu longue et amphigourique du récit, nous-mêmes, habitués à moins de digressions dans nos romans, nous pouvons trouver un certain plaisir à lire celui-ci.

⁂

Parmi les livres traitant de voyages, celui de M. Léon Montapic, DE LA SEINE AU DANUBE, contient bien le récit le plus amusant et le plus spirituel que l'on puisse rencontrer. La fantaisie du touriste se mêle au talent de l'observateur. Citons l'impression du voyageur à Turin :

« Vingt-deux heure s de chemain de fer, comme bien vous pensez, nous avaient un peu enfumés. Aussi notre premier soin, en arivant à l'hôtel, fut-il d'emboîter le pas à un garçon, qui, de colonnades en colonnades, de balcons en balcons, et de fresques en fresques, nous conduisit jusque dans nos appartements.

« Notre toilette n'est pas plus tôt faite que notre estomac réclame sa part à grands cris.

« Nous descendons dans une immense salle, où une immense table s'étend sous un immense lustre. Dans l'embrasure d'une immense fenêtre se trouve une petite table : c'est là que nous nous plaçons et qu'on nous sert notre diner.

« De bonnes côtelettes en carton pâte avec des bouts de sureau en guise d'asperges, de longs chalumeaux en bois blanc, des petits pains en bronze doré, le tout saupoudré de sciure de bois, et arrosé d'un délicieux petit vin, une

peu vaseux, récolté par hasard sur les flancs du Vésuve, voilà de quoi se compose le premier repas que nous faisons dans ce beau pays d'Italie, où la cuisine nous a toujours paru moins pure que le ciel, disons-le tout de suite.

« Après ce dîner, pas très succulent, mais lourd sur l'estomac, nous éprouvons le besoin de sortir pour prendre l'air et faciliter notre digestion.

« Nous prenons donc la rue de la Dora-Grossa, qui nous conduit tout droit au Château-Royal, sur la place Victor-Emmanuel, et de là, continuant tout droit (il faut dire qu'à Turin on va toujours tout droit, toutes les rues étant tracées au cordeau), nous arrivons sur le Pô.

« C'est un endroit charmant... — Je vous dirai que je n'ai l'intention de me livrer à aucune plaisanterie malséante et surannée à cette occasion. Si vous y trouvez quelques allusions, ne vous en prenez qu'à vous-même. — C'est un endroit charmant, dis-je, pour jouir de la vue de jolies propriétés qui s'élèvent en amphithéâtre sur le flanc d'une colline accidentée et pittoresque.

« Nous allons jusqu'au bout du pont qui traverse le fleuve, nous faisons un tour sur l'autre rive, nous revenons, et enfin, après avoir tourné quelques instants autour du Pô, nous revenons à la place Victor-Emmanuel et à la rue de la Dora-Grossa.

« C'est aujourd'hui fête, et les Turinois sont dans la rue. Les chasseurs piémontais, au panache touffu, coudoient les petits abbés en culotte courte, qui se promènent la canne à la main et le cigare à la bouche. De larges balcons s'avancent dans la rue, et, sous le grand rideau qui les recouvre, on devine des yeux noirs attendant que la nuit vienne et que quelque bel Almanzor paraisse avec sa guitare.

« — *Per Bacco !* on se croirait en Espagne, dit Gustave, qui n'y est jamais allé de sa vie. J'aperçois Rosine à sa fenêtre : passe-moi la guitare.

« — Voici Bartholo, dit Georges, en voyant venir vers nous un gros abbé ventru, à l'œil inquiet.

« Et nous nous promenons ainsi, faisant nos observations par-ci par-là, jusqu'à ce que, la nuit tombant et la fatigue nous poussant, nous rentrions dans notre hôtel peinturluré.

« Par les mêmes colonnades, les mêmes balcons, les mêmes fresques, nous retrouvons à grand'peine notre chambre.

« Elle est immense et pleine d'ombre.
Nos chandelles y font l'effet
Des vers luisants dans un bois sombre;
Puis tout s'éteint et tout se tait.

Et Georges, qui ronfle en cadence,
De son bruit
Trouble seul le silence
De la nuit! »

En citant cette page, j'ai voulu montrer qu'il n'était pas toujours nécessaire, pour écrire des impressions de voyage de se servir des temps en « âmes », et tous ceux qui, comme nous, connaissent Turin, diront qu'en deux traits, M. Léon Montapic (un pseudonyme, je crois) sait rendre ce que nous avons tous éprouvé.

*
* *

Dans son voyage si intéressant, je devrais dire si ému, en Palestine, M. Gabriel Charmes a trouvé à la fois une satisfaction à ses sentiments religieux et à ses goûts d'artiste, et en quittant ces lieux où il se plaisait à ressusciter le monde de la Bible et de l'Évangile, une douleur lui remontait au cœur.

« C'est avec un indicible serrement de cœur que j'ai dit adieu, du haut du plateau qui domine Nazareth, où j'avais voulu monter une dernière fois, à cette contrée délicieuse que je suis sans doute destiné à ne jamais revoir, mais dont rien ne me fera perdre la mémoire. Il était tard, il fallut m'arracher assez vite à mes contemplations, à mes regrets. Je partis profondément ému. Salut donc, terre bénie, montagnes aux formes exquises, vallées profondes que le soleil de midi brûle de ses rayons et que le soir emplit d'ombres bleues; plaines chargées de fleurs, horizons transparents ; lac charmant où tous les prestiges du royaume céleste se sont réfléchis ; sommets où éclatait la voix des prophètes ; collines vertes où Jésus semait à profusion, parmi les groupes d'enfants et de femmes, les paroles de vie et les promesses éternelles; champs fertiles où germaient, à côté des plus riches moissons, les plus nobles croyances ; fontaines célébrées par la muse biblique, où les jeunes filles se pressent encore, comme autrefois au déclin du jour, portant sur leurs têtes des urnes élancées; sentiers, torrents, rochers, abîmes qui tous avez vu passer Dieu. »

Ce volume est écrit dans une belle langue et pensé par une âme qui espère que les beautés poétiques de notre religion ne disparaîtront pas dans le fumier d'une libre pensée sans autre frein que celui des appétits.

*
* *

Un volume sur lequel il est bon d'appeler l'attention des lecteurs sérieux qui ont souci des intérêts coloniaux de la France vient de paraître sous ce titre : LES VRAIS ARABES ET LEUR PAYS, sous la signature de M. Denis de Rivoyre, un

homme qui connaît ce dont il parle et dont les assertions ont une valeur considérable, le patriote clairvoyant auquel nous devons le port naturel d'Obock, qui donnera à notre marine un centre de ravitaillement où elle pourra faire du charbon et des vivres en toute sécurité.

* * *

Enfin, nous ne voulons pas terminer cette revue des livres de voyages sans dire tout le bien que nous pensons du travail de M. Émile Montégut sur les œuvres d'art des Pays-Bas. Ce sont des impressions et quelques souvenirs d'une excursion en Belgique et en Hollande.

« Tant pis, dit-il, si les œuvres dont je les entretiendrai sont de caractères divers ou même si contraires qu'il serait impossible de les grouper systématiquement ensemble. J'ai toujours considéré que la première chose qu'un écrivain devait à son lecteur, c'était sa personnalité, et c'est pourquoi, me taisant sur les choses que j'ai vues seulement, je me bornerai à celles que j'ai senties plus ou moins vivement et qui ont accru en moi à quelques rares minutes le plaisir d'exister. »

* * *

Le même sentiment a guidé M. D. Alexandre Parodi dans son étude critique sur le Théatre en France, dans laquelle il essaye d'esquisser en traits rapides l'histoire des évolutions de l'art dramatique en France, de rechercher les causes de l'immortalité de nos grands écrivains et essayé de pénétrer la nature de leur génie.

Alexandre Le-Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le volume publié par M. A. Carel chez Ed. Monnier, éditeur, avec un luxe d'illustrations peut-être un peu exagéré pour le sujet traité et un titre, FOLLES DE LEUR CORPS, qui laisse croire à des révélations des plus érotiques, n'est jamais qu'un récit très abrégé et déjà fait bien des fois de l'histoire de la prostitution en France.

*
* *

Voici un petit livre fort curieux à consulter et qui a la prétention d'être utile à beaucoup de lecteurs. C'est LE SECRÉTAIRE DE L'AMOUR, à l'usage des gens du monde.

Ce recueil de lettres forme un ouvrage complètement nouveau, et les questions d'amour y sont traitées avec un soin tout particulier. L'auteur, qui s'y connaît, les a faites un peu longues, à dessein, afin que la personne qui voudra s'en servir puisse y puiser des idées conformes à sa situation.

Un très bon choix de « lettres d'écrivains célèbres suit et complète *le Secrétaire de l'Amour* ».

L'éditeur Jules Taride a voulu se faire la providence des gens tellement épris qu'ils ne savent plus ce qu'ils doivent écrire à la dame de leur pensée.

*
* *

La librairie E. Plon, Nourrit et Cie met en vente un livre des plus curieux et des plus intéressants sur une question dont on s'occupe beaucoup aujourd'hui : « LE MAGNÉTISME. » M. le Docteur Botthey étudie et explique dans ce livre les divers phénomènes produits chez un sujet sain par la léthargie, la catalepsie ou le somnambulisme...

*
* *

M. L. Mauger, le fondateur de LA BASSE-COUR, a eu l'heureuse idée de prendre le titre de son journal pour le donner à un livre du plus grand intérêt dans lequel il a condensé son expérience et son savoir pour l'élevage, l'hygiène et l'organisation des basses-cours ; cet ouvrage tout spécial sur le choix des

races et l'élevage pratique s'adresse non seulement à l'éleveur, mais aussi à l'amateur, et ils sont nombreux dans nos châteaux.

* * *

Chez Guillaumin et Cie, signalons le DICTIONNAIRE PRATIQUE DES ASSURANCES TERRESTRES, par M. E. Lechartier, chef du service extérieur de la Seine, à la *Caisse générale des familles,* chef du bureau des assurances à la *Société générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.*

L'auteur s'adresse à la classe nombreuse des assureurs, directeurs, inspecteurs et agents de Sociétés financières, etc., etc., qui trouveront dans ce recueil, à leur ordre et sous des titres spéciaux :

1° Toutes les combinaisons d'assurances ;

2° Les renseignements sur les origines, la situation financière et les opérations de toutes les compagnies et sociétés d'assurances ou financières ayant rapport à l'assurance ;

3° Les solutions des principales questions d'assurances, telles qu'elles ressortent de la doctrine et de la jurisprudence les plus récentes et les plus généralement admises.

* * *

Au moment où, sur tous les points du territoire français s'accomplit une grande et magnifique évolution en faveur de l'instruction et de l'éducation militaire, M. Charles Lhomme fait paraître un ouvrage destiné à éclairer et à guider tous les fonctionnaires militaires et civils, ainsi que les membres de certains conseils et de certaines commissions appelées à prendre ou à exécuter une décision intéressant les bataillons scolaires.

Dans le CODE MANUEL DES BATAILLONS SCOLAIRES, M. Ch. Lhomme, officier d'administration de l'armée territoriale, délégué cantonal de la Seine, rédacteur à la préfecture de la Seine, officier d'académie, dans une première partie, a tracé les règles qui président à l'organisation des bataillons scolaires et à l'accomplissement des exercices gymnastiques et militaires.

Dans une seconde partie, il a reproduit et groupé les lois, décrets, arrêtés, circulaires, instructions, avis, notes, modèles et tableaux.

Il a recueilli dans la troisième partie les arrêtés, circulaires, instructions, règlements et procès-verbaux du Conseil municipal et de la Commission des bataillons scolaires spécialement affectés à la ville de Paris.

Nous devons féliciter M. Lhomme de son travail, qui aidera puissamment à

l'œuvre d'organisation de ces bataillons, dont les jeunes soldats sont l'avant-garde future de notre généreuse et vaillante armée.

*
* *

La seconde livraison de l'*Atlas colonial,* d'Henri Mager, vient de paraître.

Cette livraison est encore supérieure à la première, s'il est possible, au point de vue de l'exécution : le dessin de la montagne entre autres est une merveille de gravure.

Sont compris dans ce fascicule : 1° la carte du Sénégal, qu'accompagnent onze cartons, figurant en détail les cours des rivières sur lesquelles s'étagent toutes nos possessions de la côte occidentale d'Afrique, et offrant les plans de Saint-Louis, Médine, Gorée ; 2° la Guadeloupe, une très belle carte, accompagnée des plans de Basse-Terre, de la Pointe-à-Pitre, du Grand-Bourg, de Marie-Galante, etc. ; 3° Taïti, une des premières cartes complètes de cette île avec des cartons pour le plan de Papeiti, les cartes de nos établissements de l'Océanie, de Morea, de Nouka-Hiva, d'Hiva-Oa, de Taou-Ata ; 4° la Réunion, avec un plan de Saint-Denis ; 5° les Nouvelles-Hébrides.

La collaboration des hommes les plus compétents de chaque colonie assure à cette œuvre éminemment patriotique et devenue d'actualité une précision certaine. Aussi est-ce avec plaisir que nous avons constaté le légitime succès de la première livraison.

Nous rappelons ici que cette première livraison renfermait les cartes : 1° de la Nouvelle-Calédonie ; 2° de l'Afrique centrale (Congo, Ogoué, Gabon) ; 3° du Tong-King (carte inédite) ; 4° de Madagascar ; 5° du grand-duché de Luxembourg.

La préface de l'atlas sera jointe à la cinquième livraison. L'atlas complet comprendra cinq fascicules.

*
* *

Pour faire irruption dans la liberté, les aïeux du peuple haïtien ont dépensé une somme d'efforts proportionnelle à l'énergie de l'époque. Des meurtres, il est vrai, ont souillé le territoire qu'ils devaient léguer à leurs descendants. Ces lions s'étaient trouvés en face de tigres plus féroces qu'eux. Leurs pattes n'étaient pas de velours, l'édifice colonial craqua et croula sous le poids de leurs membres de fer. C'est sur cette ruine qu'ils ont reconstitué Haïti.

Depuis, le progrès s'est accentué. Quand le 1er janvier 1804, sous le palmier sacré, doré par le soleil, les généraux de l'armée indigène juraient sur les mânes de leurs ancêtres et sur leurs épées de vivre libres et indépendants, leurs vues dépassaient la pointe Isabellique pour s'étendre jusqu'au cap Angano.

Haïti doit se faire ses destinées. Il se produit aujourd'hui dans ce pays comme une réaction contre l'ère du droit inauguré par les ancêtres. M. Emmanuel Chancy, chef de bureau au ministère de la justice (Haïti), qui s'est fait une place distinguée dans la presse périodique, cette tribune de l'opinion, prend la plume de l'historien et rappelle, dans un volume très intéressant, L'INDÉPENDANCE NATIONALE D'HAÏTI, qu'un peuple doit rester autonome. Sera-t-il dit qu'au lendemain de l'acte décisif qui a rendu Haïti à elle-même, les citoyens négligent l'exercice de leurs droits imprescriptibles.

Ce pays est peu connu de nous ; mais, grâce à ce livre que chacun voudra lire, nous apprendrons les efforts glorieux faits par le peuple haïtien pour s'affermir ; et nous ne pouvons que saluer ces hommes de cœur qui donnent leurs veilles pour rappeler au monde qu'ils veulent créer la famille par la religion, la propriété par le travail, la liberté par le maintien de leurs institutions républicaines.

* * *

Nos lecteurs nous remercieront de leur annoncer la publication d'un nouvel ouvrage d'un écrivain qu'ils ont depuis longtemps appris à aimer. Comme *Entre deux Océans* et *le Roi des prairies,* de M. Lucien Biart, LE FLEUVE D'OR, son nouvel ouvrage, est un roman à la fois instructif et plein d'intérêt. Cette fois, c'est à travers les vastes territoires presque déserts situés entre la Sierra Nevada et la Vieille-Californie, que l'auteur fait mouvoir les intrépides explorateurs qui, après avoir couru mille dangers, finissent par découvrir le Sacramento ou le fleuve d'or. Sans interrompre les émouvantes péripéties du récit, M. Lucien Biart décrit les types variés des tribus indiennes avec lesquelles ses voyageurs se trouvent en contact. Les scènes de mœurs, les paysages sont reproduits avec une magie de style qui en fait de véritables tableaux. Comme dans tous les ouvrages de ce charmant conteur, les personnages intéressent parce qu'ils sont bien vivants. Quant à l'action elle-même, l'espace nous manque pour l'analyser, et d'ailleurs nous craindrions, en la racontant, de gâter le plaisir que le talent dramatique de M. Lucien Biart assure à ses lecteurs.

* * *

Un nouveau volume vient augmenter la *Bibliothèque scientifique internationale* de la maison d'édition Félix Alcan.

Ce livre, LA PHYSIONOMIE ET LES SENTIMENTS, par M. P. Mantegazza, professeur du Muséum d'histoire naturelle de Florence, est une page de psychologie, une étude sur le visage et sur la mimique humaine. L'auteur s'est donné pour tâche de séparer nettement les observations positives de toutes les divinations hardies qui ont jusqu'ici encombré la voie de ces études.

Scientifique dans le fond, l'ouvrage de M. Mantegazza est cependant d'une lecture agréable; le psychologue et l'artiste y trouveront beaucoup de faits nouveaux et des interprétations ingénieuses d'observations que chacun pourra vérifier.

L'ouvrage est accompagné de huit planches gravées hors texte qui aideront à la compréhension des études exposées dans le corps du livre.

* * *

Sous ce titre : ESSAIS DE CRITIQUE RELIGIEUSE, M. A.-S. Morin, dont les ouvrages sont plus connus sous le pseudonyme Miron, vient de publier une série d'études sur les religions, sur les livres religieux, les prophètes et les miracles, ainsi que sur les rapports de l'Église et de l'État.

Libre penseur, l'auteur, ancien conseiller municipal de la ville de Paris, discute les questions qu'il aborde avec un calme, une science profonde et une courtoisie auxquels ses adversaires eux-mêmes ne pourront que rendre hommage.

D'autres questions, en dehors de celles touchant aux choses religieuses, sont traitées avec autorité dans ce volume, telles que *le Principe d'autorité, De l'action des nations civilisées sur les races inférieures, — Pantarchie et anarchie, — Peréquation de l'impôt foncier, — les Races latines,* critique très particulièrement intéressante sur la société qui a pris le titre d'*Alliance des races latines*.

Il s'agit, dans le nouvel ouvrage de M. Gustave Desnoiresterres, LA COMÉDIE SATIRIQUE AU XVIII[e] SIÈCLE, du tableau de la société française par la personnalité, l'allusion et la satire au théâtre, et l'on comprend ce que cette guerre sournoise du poète comique, qui, d'ailleurs, ne pouvait être soufferte qu'à la condition d'effleurer à peine, a exigé de recherches et de fouilles persévérantes. C'est, en un mot, la société traquée jusque dans son particulier le plus intime dont l'auteur dévoile les péchés mignons et souvent aussi les gros péchés.

Certainement, l'histoire du XVIII[e] siècle n'est plus à faire; tous les faits marquants de cette époque étrange et d'une moralité à laquelle nous n'avons rien à envier ont été présentés sous toutes leurs faces et commentés de bien des manières, cependant rien n'est plus curieux, en effet, que de voir ce XVIII[e] siècle étudié par la flagellation de ses vices au théâtre.

M. Denoiresterres a dû se livrer à un travail qui ne manquait pas d'un certain piquant, et son ouvrage se ressent de l'esprit de gaieté des auteurs dont les satires lui ont révélé le but de ses recherches. HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 10 décembre 1884.

Ayant pour principe de ne jamais lire un journal pour le plaisir d'entendre flatter mon opinion personnelle, je parcours, sans intérêt aucun, mais simplement pour me renseigner, quatre journaux par jour. J'y vois les opinions les plus diverses servir de canal à l'exploitation la plus éhontée du public par une publicité mensongère en faveur de négociants qui vendent à des prix exceptionnels des articles exceptionnels aussi de qualité, des produits pharmaceutiques qui n'ont aucune valeur, des vins garantis naturels offrant cette particularité d'être faits par des procédés très ingénieux mais chimiques; enfin, chaque semaine, sous prétexte de renseignements financiers, j'apprends comment on peut se laisser plumer par des Sociétés financières dont les caisses ne s'emplissent que de l'argent des gogos.

Tout cela me touche peu. — Je lis *le Figaro, le XIXe siècle, le Soleil, le Voltaire*. Je vois louer là sans conviction aucune ce que l'on conspue ici sans plus de foi et porter aux nues dans cette feuille tel régime que celle-ci déclare absolument mauvais. — Je ris des uns et des autres, et je plains celui qui croit que « c'est arrivé ».

Cependant j'estime que la réclame a des bornes, et je me permettrai de protester contre le fait suivant, qui a échappé sans doute au rédacteur en chef du journal *le Soleil*. La moralité de nos familles y est intéressée.

Dans le numéro du dimanche 23 novembre dernier, on pouvait lire la réclame que voici, placée entre celle d'une sage femme célèbre par le chiffre de sa publicité et le livre du vénérable abbé Crozes, *Souvenir de la Petite et de la Grande Roquette*, promiscuité étrange, assemblage bizarre. — Je trouve qu'on ne lit pas assez les annonces, non pas pour en profiter..., gardons-nous en bien ! — mais au point de vue humoristique.

Je découpe :

« Le roman de René Maizeroy, *Deux Amies,* continue à faire beaucoup de bruit aussi bien dans la presse que dans le monde.

« Tout ce que l'on a dit de ce livre audacieux, toutes les discussions passionnées qu'il a soulevées depuis son apparition dans les salons parisiens, les noms de mondaines en vue qu'on persiste à vouloir plaquer quand même sur les deux étranges héroïnes du roman, le talent si raffiné et si vigoureux à la fois avec lequel l'auteur des *Deux Amies* a sauvé les côtés scabreux d'un pareil sujet, ont contribué à faire de cette étude d'amour un des grands succès de la saison.

« En deux semaines, les vingt premières éditions ont été enlevées chez l'éditeur Victor Havard, et le refus inexplicable des gares de chemin de fer de mettre ce volume en vente aiguillonnera encore la curiosité déjà surexcitée du public. »

En lisant cette prose bénissante, j'ai dû penser que mes lecteurs allaient me prendre pour un idiot, lorsque je leur disais de se méfier de ce roman qui « fait son apparition dans les salons parisiens », et penser que j'étais tout au plus bon à faire un moinaillon, lorsque je bannissais justement des salons un auteur qui « a sauvé les côtés scabreux d'un pareil sujet ».

Et quelle stupidité, ce « refus inexplicable des gares de chemin de fer de mettre ce volume en vente »! Mais, triples sots que vous êtes, « les vingt premières éditions ont été enlevées ! »

« Allons, se dit le public, René Maizeroy est un écrivain très attrayant, et *le Soleil,* mon journal, dit que les « côtés scabreux sont sauvés ». — C'est aujourd'hui dimanche, je vais acheter cela, nous le lirons ce soir en famille; et voilà comment va s'enlever la vingt et unième édition, d'autant plus qu'à la quatrième page de ladite feuille, une immense annonce coupe le journal en deux, toujours en promiscuité avec ce bon abbé Crozes.

Mais il y avait des gens qui, voyant le « côté scabreux » sauvé se disaient que le livre ne les intéressait plus que très médiocrement, et la vingt-deuxième édition eût pu rester pour compte si... — Mais avant, laissez-moi vous peindre ma stupéfaction : Non ! jamais je n'ai éprouvé pareil ahurissement !

Le lendemain, lundi 24 novembre je lisais, au-dessus de l'annonce d'un docteur prônant une eau quelconque, infaillible contre — les lignes suivantes.

Je découpe à nouveau :

« Malgré la surveillance que nous exerçons sur nos annonces, nous sommes quelquefois trompés :

« Ainsi, hier, nous avons publié une réclame de librairie recommandant un livre dont le titre était très innocent : *Les deux Amies.*

« Eh bien! ce livre, si on lui donnait son vrai titre, ne devrait pas s'appeler *Les deux Amies*. Il devrait s'appeler : *Les deux Lesbiennes*.

« C'est assez dire que si nous avions connu le sujet, nous aurions refusé la réclame et même l'annonce. »

Qui donc a écrit cela? Personne. — Ce n'est pas signé, et l'on sait que dans un journal tout article sans signature est sans valeur. Ah! si seulement on eût signé : *La Rédaction*, il n'y aurait rien à dire, il y avait eu erreur, mais non : c'est une réclame, et quelle réclame!

Ah! qu'est-ce que l'on disait donc que le « côté scabreux » avait été sauvé! — non, le titre seulement est « très innocent », mais *les deux Amies* « devraient s'appeler » *les deux Lesbiennes*. — Vite, courons chez l'éditeur, de peur que la vingt-deuxième édition ne soit épuisée!

Et je vois d'ici les deux jeunes filles qui lisent chaque jour le joli roman de Ludovic Halévy, *Criquette*, publié en feuilleton dans ce journal, se rencontrant dans la journée du lundi et se faisant leurs confidences sur les amours de Criquette et de Pascal.

« Ah! ma chère, que c'est joli!

— Est-ce que tu sais ce que ça veut dire, toi, *Les deux Lesbiennes?* »

Que de mal peut faire un journal!

Comment! voilà une feuille qui prétend être bien informée, et qui, le 23 octobre, alors que vingt éditions du livre en question « ont été enlevées », et qu'elle met à l'actif du volume « le refus inexplicable des gares », voilà cette feuille qui ne sait pas ce que contient ce livre! Comment! rien qu'à lire ce titre : *Les deux Amies,* et connaissant le nom de l'auteur, ce journal ne sait pas ce dont il est question! c'est de la naïveté, ou je m'y connais pas.

Mais alors, journaux que vous êtes, à quoi servez-vous?

J'ai lu dans le journal *le Figaro* la description détaillée de la chute de Kartoum et de la mort de Gordon; j'ai vu dans *le XIXe siècle* que les instituteurs laïques étaient condamnés à mourir de faim dans les communes de la Bretagne, aucun boucher ne voulant leur livrer de viande; je vois dans *le Voltaire* M. Georges Duval combattre contre le *Courrier des Théâtres* et dans la même feuille un écrivain très spirituel faire tranquillement ledit Courrier des Théâtres; *le Soleil* flétrit ici ce qu'il a loué la veille, et vous voulez que nous prenions les journaux au sérieux : jamais de la vie!

Mais, dans l'espèce qui nous touche le plus, c'est-à-dire la question des livres, j'estime que nos journaux s'en désintéressant de plus en plus, au point de commettre les petites erreurs ci-dessus, il serait bon de leur rappeler qu'ils ont une autre mission à remplir que celle de faire imprimer purement et simple-

ment le petit bulletin écrit par l'auteur lui-même. Le mouvement littéraire de notre époque est tellement important qu'il mériterait d'être étudié très sérieusement, et le public serait autrement reconnaissant au journal qui procurerait une chronique bibliographique sérieuse, impartiale et sans coterie, que s'il le renseigne chaque matin des faits et gestes d'une cabotine quelconque ne pouvant changer la couleur de ses bas, très à jour, sans qu'il en soit parlé *urbi et orbi*. — Telle est mon opinion, et je n'ai pas l'habitude de la mettre sous le boisseau!

Mais, je vais encore faire sauter bien des gens au plafond, en disant ici que je n'éprouve qu'un très médiocre intérêt pour ce qu'il a été convenu d'appeler la « liberté de la presse ». Non, une presse enchaînée n'a aucune valeur, mais une Presse déchaînée ne me semble pas valoir grand'chose non plus, et j'estime que la « liberté de la licence » est surtout ce que l'on a réclamé avec le plus d'ardeur.

Eh bien, il me suffit de lire un journal quelconque pour voir traîner dans la boue les hommes qui sont à la tête de notre gouvernement, et je ne puis sortir dans la rue sans rencontrer à chaque kiosque les dessins les plus orduriers montrant nos hommes d'État dans les positions les plus fantaisistes et sous des figures d'animaux les moins élevés dans l'échelle darwinienne. — Certes, on ne peut me reprocher de me tenir humblement à genoux un encensoir à la main devant la statue qui fait l'ornement (?) de la place de la République, mais il me paraît profondément regrettable de voir traiter nos représentants de l'ignoble façon dont les journaux nous les présentent.

Ah ! si les choses se passaient en famille, il n'y aurait peut-être que demi-mal, malheureusement ces jolies choses-là passent la frontière, et je n'imagine pas qu'elles puissent relever beaucoup l'estime que nos voisins peuvent avoir pour nous.

On dit que nous avons beaucoup d'esprit; je préférerais que l'on vantât notre bon sens, et, nos enfants qui entendent de tous côtés conspuer ceux qui nous dirigent, qui voient représenter le clergé, l'armée et tous les grands corps de l'État sous des figures qui ne me paraissent pas devoir les relever beaucoup, prennent de l'autorité quelle qu'elle soit, une idée qui se traduit par le dédain même de l'autorité paternelle.

* * *

Je ne crois pas que dans les autres États on se livre à une dépense aussi insensée de ce que l'on appelle « l'esprit », sans doute par euphémisme. J'ai lu de nombreux journaux écrits dans les langues les plus diverses, j'ai même

jeté les yeux sur le *Punch* anglais ou sur les *Feuilles volantes* allemandes : eh bien, je ne dirai pas que l'esprit s'y trouve à la hauteur où nous le voyons s'élever (?) chez nous, mais je crois que les convenances y sont mieux gardées.

*
* *

Je lisais, il y a quelques jours, un petit volume de F. Caivano-Schipani, traduit en français par M. Carlo Carafa de Noja : L'ITALIE DÉLIVRÉE ET SON DEUXIÈME ROI. Dans cet opuscule, l'auteur, au lieu de traiter le chef de l'État, ainsi que nous le faisons avec « notre esprit », cherche, avec le sien, — et celui-là, je le trouve de bon aloi, — à inspirer au peuple italien l'amour, le respect et la reconnaissance qu'il croit être dus à celui dans lequel s'incarne la grandeur et la gloire de la nation.

Chez nous, il n'est pas d'injures que nous ne déversions sur ceux qui nous gouvernent, empereurs, rois, présidents de la république ou ministres : et celui qui les représente sous l'aspect le plus ridicule ou le plus indécent est celui-là qui remporte les palmes de l'esprit.

Je me demande quelle haute idée doit avoir un homme d'État ayant à traiter avec notre ministère des affaires étrangères, au moment où il vient de lire un de ces factums qu'on ne craint même pas de publier dans nos journaux les plus importants, ou de voir dans une feuille satirique celui qui représente la France sous la forme du moins gracieux des quadrupèdes.

Il paraît que nombre de gens rient énormément à lire ces belles choses et à regarder ces dessins, j'avoue que le même effet ne se produit pas chez moi : mais peut-être est-ce moi qui suis un hypocondriaque ?

On pourait reprocher plutôt chez nos voisins un orgueil exagéré de leurs races royales.

« Vidi un'et à dalle sue forze altere
E sfavillava questa in Campidoglio :
Scherniva i precedenti
Secoli, che da l'uom somni fur detti. »

(PELLICO.)

Mais c'est mieux que de représenter nos gouvernants aux pieds d'un ministre voisin que nous devrions ne pas laisser sourire en pensant à notre désunion.

En ouvrant un volume de M. Louis-Joseph Janvier, un Haïtien, je croyais voir une leçon à notre adresse :

« Une des plus douloureuses blessures qui puissent faire saigner le cœur d'un patriote, c'est de voir sa patrie diffamée à l'étranger, les actes les meilleurs des gouvernants de son pays présentés comme des crimes accomplis

sous la pression de la peur, d'entendre médire des institutions les plus sages, des souvenirs les plus sacrés, des noms les plus glorieux et les plus retentissants de son histoire nationale. » (*Les Affaires d'Haïti.*)

Oui, c'est une douloureuse blessure lorsque l'étranger diffame son pays, mais c'est une bien autre et plus douloureuse blessure de voir le diffamateur diffamer son propre pays !

Il semble que, chez nous, on prenne à cœur de dévoiler nos turpitudes à l'étranger : Ah ! qu'ils sont rares ceux qui jettent un manteau sur leur père Noé !

* * *

A propos de l'une de nos dernières chroniques, je reçois en même temps une lettre de M. l'abbé Ant. Ricard et une autre de M. Andrieu.

Je ne fais qu'insérer ici les deux missives et je les livre à l'appréciation de nos lecteurs, considérant que l'incident est clos par cette correspondance.

« Marseille, 30 novembre 1882.

« Monsieur,

« On me communique à l'instant l'extrait de votre numéro du 25 courant, où vous croyez devoir m'incriminer à la suite de l'emprunt, à mon avis parfaitement autorisé et très suffisamment indiqué dans mon livre, que j'ai fait à un article de M. Jules Andrieu, paru dans la *Revue de l'Agenais*.

« Je ne crois mériter en rien les accusations de M. Andrieu ni les vôtres, comme s'en assureront tous ceux qui ont mon livre entre les mains.

« Mais, à ce témoignage de ma conscience que j'oppose à vos dires, je vous prie de vouloir bien ajouter et faire savoir à vos lecteurs que j'ai demandé à M. Andrieu la constitution d'un jury d'honneur, lequel aura à examiner : 1° si je mérite les accusations et insinuations dont vous avez cru devoir vous faire l'écho ; 2° si M. Andrieu n'a pas dépassé la mesure dans sa réclamation.

« Veuillez agréer, etc., etc.

Signé : « Ant. Ricard. »

« Agen, 2 décembre 1884.

« Monsieur le Rédacteur,

« Vous avez parlé dans votre chronique du 25 novembre de la protestation que m'a inspiré, dans la *Revue de l'Agenais* du 31 octobre, un procédé littéraire fort peu correct.

« M. l'abbé Ricard, mis en cause, a protesté d'une bonne foi que son caractère garantit et dont je lui ai donné acte, et m'a proposé de soumettre le cas à un jury d'honneur (?).

« J'ai naturellement répondu à M. l'abbé Ricard qu'il importait surtout de ne pas laisser la question se dénaturer ou s'égarer, et que le public seul avait à connaître d'une question essentiellement et uniquement littéraire.

« Mais à propos d'un passage de votre article, insinuant que j'aurais pu ignorer son ouvrage, je dois à la vérité de déclarer que M. l'abbé Ricard m'avait fait l'honneur de m'en adresser un exemplaire. Cette circonstance, qui n'ôte rien évidemment à l'incorrection du procédé dénoncé, est cependant comme une preuve de bonne foi, et je vous serai reconnaissant de vouloir bien le constater par la reproduction de ma lettre.

« Veuillez agréer, etc., etc.

Signé : « JULES ANDRIEU. »

Mais, revenons à des questions moins personnelles.

Je me suis élevé bien des fois contre la bête de littérature que l'on fait digérer au peuple sous forme de feuilleton ou de publication illustrée. Sous prétexte de le distraire, on lui raconte un tas d'histoires aussi saugrenues qu'invraisemblables, dans lesquelles on fait défiler le plus de vauriens possible ; où les gens sont assassinés ou enlevés, disparaissant comme de simples muscades, où la justice est rendue par des magistrats idiots, enfin dans lesquelles on se dispute l'héritage de l'orpheline, toujours la même depuis vingt-cinq ans.

On a essayé de varier les plaisirs populaires par la publication d'œuvres épicées, mais cela ne prend pas chez le peuple dont l'esprit n'est pas assez détraqué pour se plaire à la lecture des choses qui « enlèvent » les dames d'un certain monde névrosé.

Je remarque avec un certain plaisir que déjà quelques éditeurs essayent d'offrir au peuple des ouvrages ayant une valeur littéraire de bon aloi en même temps qu'ils ne peuvent qu'adoucir les mœurs devenues un peu brutales, je crois, par la quantité de publications faisant du vol et de l'assassinat des moyens d'acquérir les plus hautes situations. J'ai déjà vu des ouvrages de Georges Ohnet publiés en feuilles à dix centimes, et voici que le ravissant roman d'Hector Malot, LES VICTIMES D'AMOUR, se voient aux vitrines des petits marchands vendant les publications illustrées aux ouvriers. Espérons que cette initiative aura le succès qu'elle mérite : élever les sentiments au lieu de les rabaisser aux vils appétits me paraît être une chose des plus louables.

*
* *

J'ai déjà demandé bien des fois la création de petites bibliothèques scientifiques destinées à remplacer les lectures absurdes que l'on donne aux enfants de cinq à neuf ans. Le temps des contes de fées est passé, les berquinades

ont été fort avantageusement remplacées par les jolis récits de la BIBLIOTHÈQUE ROSE ; mais on n'a pas encore créé le livre qui amuse tout en faisant apprendre des choses ardues, ou alors les volumes sont d'un prix trop élevé. — Le volume LX de la COLLECTION NATIONALE de l'éditeur A.-N. Lebègue, de Bruxelles, me paraît remplir complètement les conditions que je voudrais trouver dans les livres que l'on donne aux jeunes enfants : Bon marché, papier de bonne qualité, impression soignée et caractères suffisamment gros, illustrations très satisfaisantes, voilà pour la forme ; pour le fond, cette ÉCOLE BUISSONNIÈRE A TRAVERS LA CHIMIE, par le docteur Airelle, amuse et retient si bien la jeune intelligence, que l'enfant apprend, sans qu'il s'en doute même, des choses que bien des grandes personnes ignorent totalement.

Il faut absolument aujourd'hui que tout le monde soit instruit, et pour cela, quelque opinion politique que l'on professe, on doit reconnaître, sans conteste, que les municipalités font des efforts énormes pour, avec un budget restreint, arriver à donner aux enfants de nos écoles communales la plus grande somme de savoir possible, durant le temps très court où le fils de l'ouvrier peut fréquenter les classes, et ce, absolument gratuitement. On peut discuter sur les voies suivies, on peut regretter que la religion soit exclue de l'instruction publique, on ne peut pas contester la valeur et la somme d'instruction donnée. Chaque jour marque un progrès nouveau, et pour n'en citer qu'un, je dirai deux mots des *Récompenses scolaires*.

Un enfant s'est bien conduit, il a bien travaillé : on lui donne une image, c'est le portrait d'un homme célèbre, c'est une scène de l'histoire de France. — Les enfants rapportent ce signe de contentement de leur maître dans la famille : chacun regarde l'image, le père, la mère, les frères, les sœurs, et chacun aussi lit la biographie qui est imprimée sur le verso. Toute cette famille apprend à connaître la vie de cet homme célèbre, à connaître le fait historique représenté par la scène qui est là sous les yeux de tous. — Félicitons les créateurs de cette innovation, MM. Jouvet et Cie, les éditeurs, et M. Charles Lhomme, qui en est rédacteur historique et biographique.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

M. Edouard Sylvain écrit avec une grande facilité, et son roman, MADAME MÈRE, est un de ces récits que l'on peut lire avec la certitude de ne pas s'ennuyer. Les caractères de ses personnages sont bien tracés et se suivent parfaitement jusqu'à la fin de l'ouvrage sans dévier: celui surtout de *Madame mère* est parfait. Cette femme qui impose ses volontés à son fils, qui réduit sa bru à l'état de zéro dans le ménage, qui s'occupe des héritages pouvant survenir, les surveillant de loin et au besoin ayant des agents à elle auprès des parents riches, est très bien mise en scène. Aussitôt qu'elle apprend la mort de l'un d'eux, vite elle court chez la veuve, arrive comme une bombe, elle, son fils, ses bagages. Elle s'installe, donne des ordres et, au grand scandale de la domesticité, contredit même les volontés de la maîtresse légitime de la maison. Elle furette partout, vérifie les comptes, recherche les papiers, fait les inventaires.

Pendant que *Madame mère* s'occupe de tout, *Monsieur* son fils dort ou s'amuse, il n'a pas besoin de se tracasser, c'est lui qui empoche les bénéfices et, étant fort avare, il ne tente même pas de secouer le joug, puisque cette puissance sous laquelle tout le monde plie augmente sa fortune par tous les moyens, même les moins bons, sans que celui-ci ait à se remuer.

Les péripéties au milieu desquelles M. Edouard Sylvain fait agir *Madame mère* et les exploits d'un agent d'affaires.... véreuses, dont le portrait est bien dessiné aussi, ne laissent jamais chômer l'intérêt du lecteur: enfin c'est un ouvrage sans grande prétention, si ce n'est celle d'amuser en faisant passer quelques heures agréables, et ce n'est pas la plus à dédaigner.

*
* *

On devine, rien que par son titre, le récit qui se déroule dans l'ouvrage de MM. Auguste Royer et René Asse, LE REMORDS D'UNE MÈRE. C'est un roman très moral dans lequel les auteurs montrent une jeune fille ayant commis une faute et, s'étant débarrassée de l'enfant qui est survenu en le laissant aux mains de paysans auxquels elle remet une certaine somme, elle oublie totalement le fruit de son premier amour, se marie, et de ce mariage naissent un fils et une fille.

*

Le fils légitime est un être absolument abject, tandis que le fils naturel est un homme parfait. — Dans tous les romans il en est ainsi. — Après nombre de chapitres et six parties, — c'est beaucoup, — le fils légitime meurt tragiquement, tandis que le fils naturel qui avait failli être aimé par sa propre sœur, console sa mère après lui avoir sauvé la vie.

Louons les bonnes intentions des auteurs, mais apprenons-leur, s'ils l'ignorent, qu'ils n'ont fait que rééditer un roman écrit mille fois déjà, quoiqu'en un nombre de « parties » moins grand.

*
* *

Voici au moins un livre nouveau tout à fait, et qui sort des banalités qui nous passent si souvent sous les yeux, LOUISE MENGAL, par M. Camille Le Senne.

Jusqu'à présent, le nom de M. Le Senne avait toujours été associé à celui de M. Edmond Texier, et il nous était fort difficile d'attribuer à chacun des collaborateurs la part de louange ou de critique qui revenait à celui-ci ou à celui-là.

Avec un seul nom, nous sommes plus à l'aise, et il ne serait pas difficile, en lisant le nouvel ouvrage de M. Le Senne et en le comparant à ceux parus précédemment en collaboration, de reconnaître que l'exécution revenait à M. Le Senne ; c'est le même style un peu tourmenté, c'est la même recherche de l'adjectif qui donne la note recherchée, c'est le même empâtement dans la couleur. Mais quelle couleur !

On sait que M. Le Senne est artiste, qu'il est peintre. — Je ne sais s'il s'adonne à la peinture sur toile, mais je vois bien que sa plume est un pinceau d'une exactitude parfaite, auquel rien n'échappe. Pas une tenture qui ne soit saisie dans sa couleur, ses ornements, ses crépines; pas un bibelot qui ne soit jeté sur le papier, faute de toile, et si un portrait touché de main de maître, celui de Louise Mengal, n'était venu enlever toute notre admiration, nous aurions pensé que M. Le Senne était épris de « nature morte ».

« ...Des palmiers bas aux feuilles vernies, des plantes exotiques aux grandes découpures mates et ternes. Partout de hautes portières d'Orient tendues sur les murailles; du côté de l'escalier, une tapisserie Renaissance, soie et or, représentant le triomphe de Pétrarque. Des cabinets italiens en ébène incrusté de pierres dures, des dessins où s'étageaient des porcelaines sombres aux reflets laqués. Et là-haut, sous le vitrage épais dont la charpente semblait reculer, noyée d'une brume tendre, un velum de soie bleue. Les cordons balancés encore par le brusque courant d'air venu de la porte de la salle

d'armes. A terre, un tapis de Smyrne à palmettes. Quelques fauteuils de velours violet, des poufs vêtus d'étoffes multicolores.

« Dans un coin, une montagne de fleurs transformait en reposoir l'immense piano américain, modèle de concert, dont la harpe renversée occupait le fond de l'atelier. C'était le tribut accoutumé, l'odorant hommage des fidèles désireuses de parer comme un sanctuaire la chapelle où officiait le jeune pontife. Chaque matin, des valets de pied apportaient, rue Fortuny, les azalées et les camellias, les rhododendrons et les orchidées. Mais ce ne fut pas là que se dirigea Severus. Son instinct de peintre le poussait à l'autre extrémité de l'atelier, vers la forêt des chevalets à demi-dissimulés par un paravent japonais aux couleurs vives. Et repliant les grandes feuilles qui eurent un gémissement de soie froissée, il découvrit d'abord un pastel entièrement terminé et déjà dans sa bordure, un portrait de femme arrêté à mi-poitrine... »

Et comme on sent bien l'artiste épris de « la couleur » dans ce paragraphe :

« Un coup de lumière, un changement à vue. Rose Majesté était audacieusement vêtue d'une robe de foulard rouge orangé à triple étage de volants. Drapée ainsi, des pieds au col, dans un lambeau de pourpre du soleil couchant sur lequel se détachaient à peine la ligne étroite d'une ceinture vert-myrte et la passe d'un chapeau mousse desséché ; elle avait une étrange et aveuglante splendeur, elle éteignait le reflet des miroirs de Venise, changeait en loque la tapisserie d'or et de soie. Les bibelots entassés par Severus, les étoffes anciennes, les bronzes persans, les saintes images russes nimbées de perles n'étaient plus que le cadre de sa beauté rousse, à la peau mate, extraordinairement blanche, comme sous l'empâtement d'une couche de froment bluté... »

On trouve bien parfois des choses tellement cherchées qu'elles agacent un instant le lecteur, comme « une mauvaise humeur qui s'accoude sur les rebords d'une caisse d'orangers » ou bien ces « mèches qui ponctuent le front de larges virgules » que l'on retrouve deux ou trois fois dans le cours de l'ouvrage ; mais je n'hésite pas à dire que les caractères ont une vie tellement accentuée, que les quelques moments d'exaspération que les mots peuvent donner au lecteur sont mille fois rachetés par la force des sentiments qui font agir les personnages créés avec un talent vraiment supérieur.

Mettre des noms connus sur ces cadres vivants est trop facile. Severus, Brondeix et autres sont des individualités prises sur le vif, mais Louise est une étonnante et superbe création.

. Ah ! on pourra peut-être critiquer l'assassinat de Severus par le mari trompé. Il y a, en effet, dans cet acte de vengeance une perfidie, presque une lâcheté, qui répugne à nos mœurs chevaleresques. Cependant, il semble que

l'auteur lui-même en ait été frappé, aussi a-t-il esquivé le reproche en faisant naître M. de Salone dans un pays qui n'est pas le nôtre.

On sent sous la plume de M. Camille Le Senne, une âme très éprise de l'art, avec le regret de voir les artistes se faire un piédestal de leur talent et mettre le trouble dans l'esprit, le cœur et les sens des femmes qui s'affollent dans les dévergondages de l'adoration du dieu du jour.

*
* *

Les Ormes, par Mme Henry Gréville, est un roman qui ajoutera un nouveau succès à ceux qu'elle a déjà remportés tant de fois. C'est le roman d'une femme mariée qui n'a pas rencontré le bonheur dans la vie conjugale, et dont la fille, gâtée par le père, n'a même pas pour sa mère le respect et la tendre affection qu'elle mériterait.

Julie, la jeune fille, épouse un homme de grande valeur, mais son esprit léger ne peut comprendre ce qu'il vaut. Elle se jette dans la vie mondaine, ne s'occupant même pas de l'enfant qui lui est né.

La mère, Flavie, au contraire, jeune encore, aurait aimé et compris cet homme avec lequel elle se plaît à travailler, qu'elle aide de ses conseils, et le console même de ses chagrins domestiques.

Jamais Flavie n'a connu le bonheur, elle l'eût trouvé auprès de Marcel Avellin, son gendre ; elle en est séparée par le devoir, et lorsque Julie abandonne la maison pour fuir avec un amant, sans même s'inquiéter de son enfant, c'est encore Flavie qui s'excuse.

« Et maintenant, je vous demande pardon de ne pas l'avoir mieux élevée ; je vous demande pardon pour le chagrin qu'elle apporte en notre maison, pour la tache qu'elle met à votre nom.... et je vous demande grâce pour elle, car enfin, Marcel, c'est ma fille ! »

Et parce que Flavie n'abandonne pas le malheureux dont la vie est brisée, le monde lui fait payer bien cher le sentiment généreux qui la retient près de lui. Ah ! malheureuse Flavie, le bonheur n'est pas fait pour elle et sa vie est triste comme la vallée où s'est écoulée la plus grande partie de son existence.

« Tout était gris : le fond des ravins, où coulaient avec une brume opaline les ruisseaux gris cendré ; les grandes prairies, sur la pente des coteaux, gris plus foncé, et pourtant d'une transparence telle que les moindres accidents de terrain s'accusaient par des changements dans la nuance. Les hautes avenues d'ormes ou de hêtres, aux branchages touffus, traçaient des lignes majestueuses d'un gris sombre sur les cultures, et tout en haut, près de l'horizon, sombre et cependant plus clair, la lande désolée se détachait en une ligne si

foncée qu'on l'eût crue noire, si la masse de forêts qui la continuait ne s'était montrée beaucoup plus sombre encore... »

*
* *

Voici encore un roman signé du nom de Mme Georges de Peyrebrune. UNE SÉPARATION, que l'on ne peut que louer sans réserve.

Le docteur Baldy est marié à une adorable jeune femme, Madeleine ; mais, très vicieux et débauché, l'amour chaste et sentimental de cette adorable créature ne peut lui suffire. Il l'éloigne et l'envoie à Paris afin de pouvoir se livrer à son aise à toutes ses passions.

Madeleine arrive à Paris, retrouve un jeune homme qu'elle aime depuis longtemps, mais auquel elle voudrait se refuser. Cependant, une femme jeune et belle ne peut demeurer l'ami d'un homme qui l'adore sans succomber ; et bientôt ils ne se quittent plus.

Les deux amants coulent des jours remplis d'un bonheur complet ; non seulement Madeleine se donne tout entière à Albert de Marsenne, mais elle est pour lui la meilleure des conseillères dans ses travaux.

Après un certain temps, Madeleine s'aperçoit qu'elle est un obstacle à la renommée d'Albert de Marsenne, elle sent que son amour à elle ne suffit plus à son amant, et, ayant reçu de son mari une lettre lui demandant pardon de ses fautes passées, elle quitte Albert et vient soigner l'homme que la débauche a conduit au mépris de tous et aux plus navrantes infirmités.

Sur cette donnée, Mme de Peyrebrune a écrit les plus charmantes pages qu'il soit possible de lire, et, au milieu de tant d'autres qui mériteraient d'être citées ici, je choisis la scène de la séparation entre Madeleine et son amant.

« Il remarqua qu'elle était enveloppée dans sa fourrure :

« — Tu veux sortir ?

« — Non.

« — Alors, tu attends du monde ? dit-il en entrant dans la maison brillamment éclairée et parée de fleurs.

« — Non, je t'attendais.

« — Et cette toilette ?... dit-il, écartant le manteau de Madeleine.

« — C'est pour toi.

« — Voyons, dis-moi le mot de l'énigme. C'est une fête aujourd'hui ? Un anniversaire que j'ai oublié ? Lequel ? C'est pour me punir de ne m'être pas souvenu que tu m'as dit hier... »

« Elle lui ferma la bouche avec ses lèvres qui brûlaient.

« Mais lui l'écarta :

« — Oh ! la vérité, je t'en prie, la vérité. Ne joue pas avec notre bonheur.

Que m'as-tu dis hier ? Pourquoi cette maison à louer ? Pourquoi, ce soir, cet air de fête et ce baiser ardent de tes lèvres tristes, et ces larmes mal essuyées, pourquoi ? J'ai besoin de savoir, parce que j'étouffe, parce que tu me fais mal. Tu m'irrites, j'ai peur d'être mauvais avec toi et de te blesser à mon tour, cruellement. Épargne-moi, épargne-nous... Parle. »

« Il suivait Madeleine, qui venait d'entrer dans le petit salon tout éclatant de lumière, avec sa parure de fleurs et de plantes vertes des soirs où Mme Baldy recevait. Elle avait jeté sa fourrure et elle s'asseyait, avec la gracieuse lenteur de ses gestes, dans sa chaise haute qui occupait un coin du foyer flambant.

« Cependant par cette nuit de mai, à la fois fraîche et douce, les fenêtres ouvertes laissaient entrer le décor d'un ciel étoilé à travers la frondaison des arbres où pendaient des fleurs pâles. Et l'odeur des accacias et des lilas venait se mêler au parfum excessif des muguets qui mouraient par touffes énormes dans tous les coins du salon.

« — Viens là, répondit Madeleine. »

« Et elle désignait à Albert sa place habituelle des jours d'autrefois, sur des coussins, à ses pieds.

« Elle paraissait si tranquillement souriante dans l'élégance apprêtée de sa robe ds sombre dentelle et coiffée de fleurs pourpres, avec la pointe de fard qui la rosait sous les yeux, déguisant les tons blêmes de ses joues, qu'il demeura interdit, n'interrogeant plus Madeleine que par la fixité anxieuse de son regard. Elle reprit, tendant vers lui ses bras :

« — Viens donc ! »

Quand il fut près d'elle, elle l'étreignit longuement, puis elle dit :

« — Tu m'aimes, n'est-ce pas ? toujours ?...

« — Comme tu le sais bien, pour te plaire ainsi à me tourmenter !

« — Alors je suis heureuse. Et j'emporterai ce bonheur avec moi pour en vivre tout le reste de ma vie... Tais-toi, demeure là, ne t'irrite pas... Toi qui connais si bien mon cœur, mon immense tendresse, comment ne comprends-tu pas que si je me résous à te quitter, c'est encore par amour pour toi ! Allons, tu ne m'as donné que des joies, ne me donne pas aujourd'hui cette douleur de me voir méconnue dans l'acte le plus sublime, je crois, qu'une femme puisse accomplir quand elle immole son cœur au devoir sacré de son amour. Je croyais n'avoir plus rien à te sacrifier, mon bien-aimé, et cette ivresse m'est donnée d'avoir encore une offrande à te faire...

« — Madeleine, Madeleine, tu te grises en vain de tes paroles, de ta fièvre de dévouement. Ce dévouement, je le repousse, entends-tu ? Tais-toi !

« — Tu n'es plus le maître, dit-elle en souriant avec une sorte de fierté mater-

nelle, vois, je ne t'obéis plus. Je suis forte, résolue, je n'ai pas une larme dans les yeux. Regarde-moi. Pour la première fois de notre vie d'amour, c'est moi qui te dis : Je veux !

« — Que veux-tu donc ? dit-il, un peu brusque. Et, se relevant, comme résolu à son tour, il se jeta sur un siège en face de Madeleine d'un air lassé.

« — Je veux que tu me doives le bonheur de toute ta vie, dans l'avenir comme dans le passé ! Je veux que tu n'aies pas une joie sans que cette pensée ne te vienne : « C'est pourtant à Madeleine que je dois cela ! » Je veux que lorsque tu seras assis à ton foyer, le tien, avec tes enfants sur tes genoux, et quelque autre pendu au sein de leur mère, tu te dises : « Sans le sacrifice de Madeleine, je « n'aurais pas ce foyer, ces enfants, cette femme... » Et toujours ainsi, à chaque bonheur nouveau, tu penseras à moi qui te l'aurai donné. C'est cela que je veux, Albert, parce que j'ai l'ambition, et que j'en veux la gloire d'avoir su t'aimer avec ce dévouement passionné qui seul grandit et purifie les amours de la terre !... Je ne veux pas avoir été pour toi la maîtresse vulgaire, objet d'orgueil ou de plaisir : je veux avoir passé dans ta vie comme un bienfait dont tu garderas jusqu'à la tombe le pur souvenir. Je ne puis plus rien pour toi, maintenant. Je suis vieillie, je suis mariée ; mon rôle d'amante est fini, celui de l'amie commence. Et je ne t'aimerais pas, et je ne t'aurais jamais aimé, et je ne serais pas digne de tout le bonheur que tu m'as donné, si je ne faisais pas pour toi ce que je fais aujourd'hui.

« — Et qui te permet de croire, répondit Albert, la voix toute changée par une émotion profonde, que tu ne te trompes pas cruellement pour moi, en m'arrachant ton amour pour me donner en échange un bonheur auquel je n'ai peut-être jamais songé ?

« — Ose me dire, Albert, que tu n'as jamais regretté de n'avoir pas un foyer et de travailler pour tes enfants ? Hélas ! mon ami, la vie est ainsi faite que ces instincts puissants dominent parfois les passions les plus hautes. On peut lutter contre ses passions, on ne lutte pas contre les lois souveraines de la nature, et moins encore, peut-être, contre les lois sociales qui vous assujettissent, malgré vous, à une existence déterminée. Aujourd'hui, sans doute, par la force de ton affection pour moi et ta fière loyauté, tu peux te faire illusion sur la forme du bonheur nécessaire à ta vie. Demain, demain !... tu te repentiras de n'avoir pas écouté la voix secrète qui remuait ta conscience ! Et c'est ce demain que je veux conjurer. Tu ne veux pas qu'il y ait, par ma faute, un regret dans ta vie ?

« — Et c'est pour cela que tu veux me quitter, Madeleine ? Tu es donc bien ingrate ou bien aveugle pour n'avoir jamais compris qu'en me donnant à toi,

j'avais prononcé des vœux éternels que rien ne pouvait me faire rompre !

« — Tu vois bien que je le savais, Albert, puisque ces vœux dont tu ne veux pas te délier, c'est moi qui les brise.

« — Malgré moi ?...

« — Malgré toi !

« — Écoute, je commence à croire que ce n'est plus un caprice qui t'exalte, mais une résolution bien arrêtée...

« — Oh ! bien arrêtée.

« — Soit, dit-il en se levant, puisque tu l'exiges au nom d'un dévouement sur lequel tu te trompes ; car tu te montrerais plus sagement dévouée en demeurant près de moi qu'en m'abandonnant. Mais les femmes ont sur ce point des idées d'un raffinement aigu contre lesquelles il serait difficile de combattre. Leur dévouement est passionné et souvent illogique comme leur amour. Tout raisonnement échoue contre ce besoin de douleur et de sacrifices qui est en elles et les entraîne à des actes dont la sublimité nous échappe.

« Depuis que les premiers martyres ont versé leur sang pour la confession de leur foi, ce sang a coulé dans les veines de toute une race ; et dans cette race, il n'est pas encore aujourd'hui une femme d'élite qui n'ait fait ou réalisé ce rêve de s'immoler, victime glorieuse, à quelque mystérieuse formule de dévouement ou d'amour. Et telle est la douleur de leur fanatisme que ces femmes ne s'aperçoivent même pas des cruautés qu'il leur fait commettre. Enfin, Madeleine, ce besoin orgueilleux de te sacrifier pour moi t'a pris aux entrailles, tu ne veux entendre ni mes raisons, ni mes prières, soit, nous nous séparerons. Laisse-moi seulement le temps de m'habituer à cette pensée que je ne te verrai plus, que tu ne seras plus dans ma vie, que je ne reviendrai plus près de toi chercher du courage, des consolations dans ton cœur. Ah ! tu vois bien que tu pleures ! »

« Et il vint se jeter aux pieds de Madeleine, la pressant dans ses bras comme s'il l'avait reconquise.

« Comme tu es bon ! dit-elle en le reculant d'elle pour le mieux voir de ses yeux mouillés. »

« Et ils s'étreignirent longtemps. Alors elle se mit à lui parler tout bas, douce, maternelle, lui caressant les cheveux du bout de ses doigts fins. Elle revenait sur ses premières raisons, lui répétant ce qu'elle avait déjà dit, avec cet entêtement persuasif de la volonté féminine qui lasse et brise toutes les résistances. Elle obligeait Albert à comprendre, à admettre cette nécessité de se marier un jour pour ne pas vieillir et mourir seul, pour se voir revivre dans ses enfants. Elle lui faisait des tableaux charmants de cette vie de famille. Et, sans qu'elle

eût nommé Adda, elle avait esquissé délicatement ce portrait gracieux d'une jeune fille encore frêle, droite et mince, au rire frais, qui lui apporterait, dans les plis de sa robe d'épousée, un parfum de printemps, un renouveau de jeunesse et de joie.

« — Mais toi ? toi ? lui dit douloureusement Albert, si je t'écoutais, si je cédais, que deviendrais-tu, toi ? Non, vois-tu, cette pensée est horrible ! Pauvre chère bien-aimée ! c'est donc toi qui vieillirait seule, malheureuse, abandonnée !... Pour récompense à ce sacrifice sublime que tu m'as fait de toi-même, tu recueillerais l'isolement, l'oubli !... Tu me crois donc bien infâme ! N'y pensons plus, je te garderai toujours sur mon cœur, dans mes bras. Tu vieilliras à mes côtés, toujours aimée, respectée. Si j'arrive à la gloire, tu la partageras : ce sera l'auréole qui couronnera tes cheveux blancs, et les rides de ton front charmant, je les cacherai sous mes baisers.

« — Oui, murmura Madeleine, comme tu ferais à une mère. Et c'est ce que je ne veux pas. J'ai été ton amante, ta bien-aimée : telle je veux rester pour toi toujours, mais dans ton souvenir. Et c'est pourquoi demain nous ne nous reverrons plus.

« — Demain !... s'écria Albert. Il avait saisi dans ses mains les deux bras de Madeleine et il les serrait violemment, la regardant dans les yeux, et lui répétant :

« — Demain ? demain ?... »

« Elle pâlissait et ses paupières battaient sur son regard mourant, mais elle répondit :

« Demain ! »

« Et comme Albert s'éloignait d'elle brusquement, elle tendit son bras vers le cartel où les aiguilles d'or marquaient onze heures, et elle ajouta :

« Et dans une heure demain aura sonné, nous nous séparerons. »

« Puis elle se leva à son tour et vint s'accouder à la fenêtre ouverte dans la clarté d'argent qui ruisselait à travers les arbres fleuris et coulait sur elle comme une enveloppante poésie.

« Albert allait et venait dans l'appartement. Son pas étouffé par les tapis et lourdement frappé s'entendait seul dans le silence de la nuit sereine avec la cadence légère du balancier qui marquait la fuite du temps. Dans une heure ! maintenant c'était irrévocable. Il n'y avait plus place pour une plainte, pour une prière ou pour un regret dans le délai résolument fixé par Madeleine. Albert comprit que tout était fini. Et il pleura.

« Il aimait Madeleine... Ne l'eût-il pas aimée comme amante, il eût encore pleuré l'amie qu'il allait quitter pour toujours. Eût-il même éprouvé le secret

désir d'un amour nouveau, que son cœur eût saigné à cette pensée déchirante qu'il ne la reverrait plus. Pendant six ans, elle avait été sa joie unique, son seul désir, son seul amour, sa seule volupté. Elle avait partagé toutes ses pensées, elle avait été associée à ses travaux, à tous les efforts de son esprit. Elle avait été la moitié de son intelligence et de son génie. Elle avait été le frère, le camarade, l'ami, en même temps que la maîtresse adorée. Il se serait résigné peut-être à perdre la femme, si l'amie lui était restée; pourquoi ne lui resterait-elle pas? Pourquoi?

« Oh! il trouvait un cruel égoïsme dans cet abandon absolu. Puisqu'elle rêvait un sacrifice, pourquoi ne pas demeurer sa sœur et sa confidente, dût-il même prendre une femme, se créer un foyer? Cela se voit chaque jour qu'un amour loyal, finisse par une loyale amitié. Mais ne se revoir jamais! Ne peut-on délier sans rompre, ne peut-on s'éloigner sans se séparer? Pourquoi se briser le cœur?

« Albert s'approcha de Madeleine et lui dit ses pensées. Comme elle se taisait, il se pencha et lui vit sur les lèvres un étrange sourire, un sourire presque mystique, un sourire qui lui fit mal comme si elle avait pleuré. Elle lui dit enfin :

« Tu me demandes pourquoi je ne veux pas te revoir? c'est bien simple, et comment ne l'as-tu pas compris? C'est que je t'aime, voilà tout... »

« Elle se tut un instant, le brûlant de ses yeux étincelants sous le voile des pleurs refoulés; puis elle reprit d'un accent passionné, la voix coupée, et comme si les mots haletants s'échappaient malgré elle :

« Oui, je t'aime... comme au premier jour où je t'ai aimé.

«Plus encore, je t'aime pour tout l'amour que je t'ai donné, pour tout celui que tu m'as donné toi-même. Je t'aime pour le souvenir ineffaçable de nos joies, pour tous nos baisers, pour tous nos délires... Je t'aime comme je t'aimais le soir où tu m'apportas ici, pour la première fois... Je t'aime comme je t'ai aimé dans cette nuit de lumières et d'extase, dans la solitude splendide des ruines grecques, alors que je revins vers toi du fond du temple d'Athénée avec des liserons dans les mains et que tu m'adoras à genoux! Je t'aime!... J'aime ton regard qui me fait mourir; j'aime l'éclat de ta bouche entr'ouverte, je t'aime d'amour, d'amour, entends-tu, comme tu ne l'as jamais su, comme je ne te l'ai jamais dit... Et je te le dis maintenant parce qu'il faut que tu saches bien que toutes tes prières pour me revoir me seraient désormais inutiles, je ne sera jamais ta sœur, ta confidente ou ton amie: je t'aime! Et mon amour est condamné...

« — Par toi seule, ô créature insensée!

« — Par le temps qui fuit, répondit Madeleine, par ma beauté mourante, par tout ce qui fut et bientôt ne sera plus.

« — C'est donc à ton orgueil que tu nous sacrifies ?

« — Peut-être. C'est du moins cet orgueil qui me sauve.

« — De qui ?

« — De toi..., de la honte de te voir me repousser un jour, parce que j'oserais t'aimer. Oh ! la plaisante amoureuse de demain avec la couperose aux joues !... Non ! laisse-moi garder à notre amour si parfait toute sa radieuse poésie ! laisse-moi fuir...

« — Mais tu es belle ! dit-il, la retenant et couvrant de bras nus.

« — Oui, peut-être encore ce soir... »

« Elle s'arrêta souriante.

« Regarde-moi donc ce soir, et pour jamais. Vois, j'ai mis cette robe de dentelles qui te plaisait tant et ces fleurs pourpres, comme Stamboul... T'en souviens-tu? Nous étions sur la terrasse, la nuit était calme, langoureuse, avec le frissonnement lumineux des étoiles. La voix claire des muezzins chantait dans le silence, et lointaine comme si elle venait des cieux. Tu m'arrachas par plaisir mon yatmak de gaze brodé d'or, comme un sultan pressé de contempler son esclave. T'en souviens-tu ?

« — Et je t'emporterai, » continua Albert, tout frissonnant du souvenir de ses premières folies d'amour, et il essaya d'entraîner Madeleine.

« Elle résistait.

« Encore un jour, lui disait-il, oh ! du moins, par pitié, encore un jour, je t'aime !

« — Tant mieux, dit-elle en se défendant, nous nous quitterons comme des amants toujours épris, avec un désir inapaisé dont nos cœurs garderont l'éternelle brûlure. Regarde-moi, regarde-moi ! que nos âmes prennent et conservent l'empreinte de cette vision suprême ! Toujours ainsi je te verrai, mon bien-aimé, et toujours ainsi tu me verras quand ton souvenir évoquera Madeleine. Car je te défends bien de m'oublier jamais ! Ne pleure pas, puisque c'est fini. Notre amour est comme un mort que nous venons de conduire à sa dernière demeure. Ne pleurons pas, nous qui sommes des païens, mais faisons lui des funérailles radieuses. Effeuillons-lui des roses. »

« Elle avait pris une coupe en verre de bohême où ils avaient bu ensemble une seule fois, le premier soir. Elle l'avait emplie de vin de Chypre et elle la tenait élevée, étincelante et miroitante vers la lumière.

— « Et buvons au souvenir éternel de nos divines amours ! »

« Gardant la coupe à ses lèvres, elle l'approcha des lèvres d'Albert, et ils y

burent ensemble. La coupe vacillait aux doigts tremblants de Madeleine! Elle l'arracha de leurs bouches rapprochées et la jeta encore pleine dans le foyer d'où la flamme s'élança bleuâtre dans un crépitement.

— « Nul n'y boira désormais, dit-elle. Et maintenant écoute ! »

« Minuit sonnait.

« Ils se tenaient enlacés, écoutant battre leur cœur dont les battements semblaient compter l'heure fatale. Toutes les tortures broyaient le cœur de Madeleine. Elle se raidissait, se suppliait elle-même de conserver encore une minute son courage. Ses forces défaillaient dans l'étreinte d'Albert, elle sentait mourir ses volontés cruelles.

« Elle eût voulu maintenant retarder l'heure... Oh! ne plus le revoir jamais, jamais!... Mais le douzième coup sonna et le silence se fit. Alors Madeleine, d'une voix rendue rauque par l'effort héroïque, le dernier qu'elle pût faire, s'écria :

« Pars, c'est fini... ! Adieu.

« — Tu le veux, Madeleine? tu le veux ?

« — Oui, pars vite.... adieu! aimons-nous éternellement. »

*
* *

Voici un volume, TANTE MARISE, par S. Blandy, que l'on peut recommander comme un modèle de style sobre et de parfaite moralité. C'est l'histoire d'une jeune fille belle entre toutes, et qui, contrairement à ce que l'on voit trop souvent, se tient toujours à l'écart, ne croyant pas qu'elle pût inspirer une passion véritable et qui se dévoue sans cesse pour les siens.

Du reste, ce volume fait partie de la *Bibliothèque des mères de famille*, et l'on sait avec quel prudence elle est composée.

*
* *

Un auteur bien connu, M. Camille Gibrac, publie sous ce titre, À LA FRONTIÈRE, un nouveau roman dont l'action est puissante et hardie ; les caractères s'y présentent en un énergique relief. Le style en est rapide, sobre et nerveux, tel qu'il convient à un récit qui ne s'attarde pas aux descriptions, et où la comédie ou le drame occupent toute la place. On sent que l'auteur est un ardent patriote et qu'il marche sous la devise de la ligue : « Quand même ! »

*
* *

Lorsque mourut Alfred Busquet, l'auteur du *Poème des Heures* et des *Représailles*, il se préparait à publier de nouvelles poésies : *Souvenirs d'autrefois*, *Voyages*, *Tristesse et joies*, *Intimités*. Hélas ! il n'a pu classer lui-même

son travail, et c'est une main fidèle qui a dû se charger de réunir dans des feuillets épars des pièces que l'auteur laissait inédites.

Le poète est surtout remarquable dans les tableaux de la nature qu'il chante plus que l'amour, mais c'est plaisir de lire en quelques vers les adorables descriptions qu'il fait des lieux parcourus.

Voici Lisbonne :

« La mer! L'immensité des flots bleus, puis le Tage.
Le fort Juliano, fatal aux prisonniers.
Et Bélem, d'où Vasco le grand quitta la plage
Pour frayer des chemins nouveaux aux nautoniers,

« L'Ajuda, qui des ans subit déjà l'outrage,
Des moulins tout pareils à de vieux pigeonniers,
Des palais, des maisons, qui, d'étage en étage,
Se hissent dans les airs par de grands escaliers,

« Des ruines et des fleurs, des tombes et des roses.
Et des vaisseaux ancrés au pied des arsenaux,
Frissonnants, inquiets, pareils à des oiseaux,

« Un peuple qui jadis aimait les grandes choses
Et qui n'a conservé de sa prospérité
Que des haillons de pourpre et que sa vanité. »

Les deux volumes de poésies posthumes d'Alfred Busquet contiennent de belles et hautes pensées, comme doivent les produire les hommes qui ont eu un commerce intime avec les auteurs anciens.

Gaston d'Hailly.

OUVRAGES DE LUXE ET LIVRES D'ÉTRENNES

L'heure de s'occuper des livres d'étrennes est arrivée. De toutes parts les étalages brillent de l'or des tranches et forment un ensemble de tons rehaussés de paillettes éclatantes qui attire l'œil du passant, bien empêché de savoir sur quel volume il va jeter son dévolu.

Rien n'est plus difficile que d'offrir un cadeau qui plaise absolument à la personne à laquelle il est destiné, et il ne faudrait pas croire que les enfants seulement soient sensibles au genre de présent dont, ici, nous avons à nous inquiéter.

Envoyer un souvenir à une dame : belle affaire ! Les magasins de toutes sortes regorgent d'articles plus riches, plus fins, plus délicats les uns que les autres, qui seront toujours les bien reçus et que l'on vous payera d'un sourire, voire même d'un pressement de main voisin d'un aveu, mais où la difficulté se présente, hérissée, c'est au moment de choisir l'objet qui doit satisfaire un homme sérieux : c'est là, je crois, que le livre intervient comme un sauveur.

Qu'on le sache bien, le rêve de tout homme, le riche comme le plus pauvre, est d'avoir une bibliothèque, et, plus la personne à laquelle on veut faire plaisir en flattant son goût des livres est élevée dans l'échelle sociale, plus elle est fortunée, plus la difficulté augmente. On est obligé de compter avec son propre budget, et cependant on ne peut présenter que de belles éditions à la personne qui n'a dans sa bibliothèque que des livres d'un haut prix.

C'est ici que la librairie Quantin va venir à notre secours : on connaît la part considérable que cet éditeur a pris au développement de la librairie de luxe et l'on sait avec quel audace, mais aussi avec quel succès il a créé ces collections d'une élégance accomplie qui font pâmer d'aise l'amateur enthousiasmé.

A l'occasion du nouvel an, l'éditeur de tant de chefs-d'œuvre bibliographiques a terminé le tirage du premier volume d'une série nouvelle qui comprendra les œuvres les plus parfaites des romanciers contemporains.

M. Quantin s'est entendu avec les éditeurs propriétaires des œuvres de Balzac, Alexandre Dumas, George Sand, Musset, Octave Feuillet, Lamartine, Frédéric Soulié, Alfred de Vigny, Emile Zola, Henri Mürger, Charles Nodier,

Goncourt, Mérimée, Méry, Sainte-Beuve, Alphonse Daudet, Jules Claretie, Ernest Feydau et quelques autres.

C'est ainsi que la BIBLIOTHÈQUE DES CHEFS-D'ŒUVRE CONTEMPORAINS comprendra : *Madame Bovary*, *le Père Goriot*, *le Cousin Pons*, *la Cousine Belle*, *le Lys dans la Vallée*, *Eugénie Grandet*, *Gerfaut*, *Monsieur le Ministre*, *Sapho*, *les Trois Mousquetaires*, *la Reine Margot*, *Souvenirs d'Antony*, *la Dame aux Camellias*, *le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Monsieur de Camors*, *Fanny*, *Salammbô*, *le Roman de la Momie*, *le Lorgnon*, *Germinie Lacerteux*, *l'Abbé Constantin*, *Notre-Dame-de-Paris*, *les Misérables*, *Sous les Tilleuls*, *Raphaël*, *Colomba*, *la Guerre du Nizam*, *l'Amour*, *la Vie de Bohème*, *Confession d'un enfant du siècle*, *la Fée aux miettes*, *Volupté*, *le Marquis de Villemer*, *Mauprat*, *la Petite Fadette*, *Mademoiselle de la Seiglière*, *Marianna*, *les Mémoires du Diable*, *un Philosophe sous les Toits*, *Mademoiselle Guignon*, *Cinq-Mars*, *l'Assommoir*, etc., etc.

C'est une luxueuse encyclopédie du roman contemporain qui commence, et il n'est pas besoin d'être grand prophète pour prévoir qu'elle sera un jour classée parmi les raretés bibliographiques. Le tirage, en effet, sera très restreint, comme il convient toutes les fois qu'il s'agit de faire de l'aristocratie bibliographique.

Madame Bovary, le premier volume de cette collection se présente comme un spécimen superbe, dans le format petit in-quarto anglais, avec une couverture d'un bleu pâle portant à l'angle gauche supérieur dans un médaillon gaufré une branche de laurier autour duquel s'enroule le titre de la collection en lettres d'or. Le papier de fil est exquis ; il est de cette espèce charmante et bien française qu'on fabrique à la cuve, et qui rivalise au point de vue de l'éclat et surtout de la durée avec les plus beaux papiers de l'étranger.

La typographie est d'une pureté parfaite.

Les eaux-fortes, au nombre de douze, sont de M. A. Fourié. M. A. Quantin nous paraît avoir fait un excellent choix dans les ouvrage qu'il veut faire entrer dans la *Bibliothèque des chefs-d'œuvre contemporains ;* il prend, éclectiquement, ici ou là, sans se préoccuper de certains partis pris, et il lui suffit que la foule ait salué une œuvre pour lui donner droit de cité dans sa maison.

*
* *

Chez le même éditeur, — et lorsqu'il s'agit d'œuvres d'art, c'est toujours aux presses de la maison Quantin que l'on a recours, — paraît une nouvelle édition du chef-d'œuvre de Jonathan Swift, LES VOYAGES DE GULLIVER, traduction nouvelle de M. B.-H. Gausseron.

Cette édition est enrichie de 245 dessins imprimés à l'aquarelle, offrant jusqu'à huit tons qui donnent aux fins dessins de M. Poirson une étonnante vitalité. L'artiste fait mouvoir ses petits et ses grands personnages au milieu des paysages les plus étranges en leur conservant cependant les types créés par l'auteur ; sa fantaisie ne s'écarte pas du cadre tracé par l'humoristique écrivain qui a si bien su critiquer les factions des tories et des whigs, les papistes et les protestants, et tous les personnages de la cour de George Ier.

Chose particulière, c'est qu'un livre qui n'est autre qu'une satire politique, ait pu convenir aussi bien à la distraction de la jeunesse qu'au plaisir des gens sérieux et qu'aujourd'hui personne, en parcourant ces pages charmantes, ne se doute de l'idée qui a présidé à sa conception.

* * *

Les amateurs de sévère typographie et les chercheurs curieux des illustrations précises et des documents exacts trouveront largement leur compte dans le volume de M. H. Thirion, LES ADAM ET CLODION, car le sujet lui-même y apporte une note de grâce incomparable.

L'art du XVIIIe siècle est d'autant mieux représenté par Clodion et la famille des Adam qu'il se montre ici, en dehors du charme constant de l'époque, vraiment fort et presque classique. Dans le texte et hors texte, en noir et couleur, les gravures de ce beau volume ne représentent que des chefs-d'œuvre. L'auteur, rompu aux longs voyages et aux patientes recherches, qualités rarement réunies, a concentré dans son œuvre les richesses éparses aujourd'hui en Angleterre, en Russie et surtout en Allemagne, peut-être plus encore qu'en France, patrie des sculpteurs.

La série des *Grands Maîtres de l'art*, qui constitue le panthéon artistique classé aujourd'hui dans toutes les bibliothèques d'art, ne pouvait être continuée avec plus d'éclat, et cet ouvrage montre combien les beaux-arts tiennent une place importante dans les publications de la maison Quantin.

Quand je compare le prix si peu élevé de ce magnifique album aux sommes considérables qu'ont dû coûter les cent planches qu'il contient, je me demande combien il faut en vendre pour arriver à combler les frais, et cela prouve, puisque l'éditeur paraît ne pas vouloir s'arrêter, que les amateurs d'art sont de plus en plus nombreux chez nous ; n'est-ce pas une preuve que nous ne sommes pas encore si dégénérés que l'on voudrait bien le laisser croire.

* * *

Le plus splendide volume de l'année est bien certainement le SAINT-FRANÇOIS D'ASSISE, publié par les soins des T. R. P. Arsène de Chatel, provincial

des Frères mineurs capucins de Paris; T. R. P. Louis-Antoine de Porrentruy, supérieur des Frères mineurs capucins de Marseille, et de M. l'abbé Brin, prêtre de Saint-Sulpice.

Le texte comprend : première partie, *Vie de saint François*, par le R. P. Léopold de Chérancé, des Frères mineurs capucins; deuxième partie, *saint François après sa mort : 1° l'ordre de saint François*, par le R. P. Henri de Grèzes, des Frères mineurs capucins ; 2° *les Fils de saint François*, par le T. R. P. Ubald de Chanday, du même ordre; 3° *saint François dans l'art*, par M***.

L'illustration du *Saint François* a été exécutée sous la direction du T. R. P. Louis-Antoine de Porrentruy et confiée aux artistes dont les noms vont montrer toute la haute valeur artistique de l'ouvrage.

Gravures à l'eau-forte. — Léopold Flameng, — François Gaillard, — Paul Le Rat, — T. de Mare.

Dessins reproduits en héliogravure. — Pierre Fritel.

Dessins reproduits par les procédés typographiques. — R. P. Juste de Fleury, de l'ordre des Frères mineurs capucins; — R. P. Ladislas, de Paris, et Fr. Paulin, de Paris, du même ordre; — Charles Bethmont, — Eug. Brossé, — Maurice Deville, — Auguste Girard, — Hubert Clerget, — F. Luzeau, — H. Poterlet, — Saint-Elme Gautier.

Aquarelles reproduites en chromo-lithographie. — Nordmann.

Gravures sur bois. — E. Deschamps, — Georges Farlet, — Ad. Gusman. — Th. Hildibrand, — E.-F. Huyot, — Peulot.

Héliogravures. — P. Dujardin, — Goupil et Cie, — Ch.-G. Petit et Cie.

Photogravures. — Ch. Gillot, — Ch.-G. Petit et Cie.

Imprimeurs typographes. — E. Plon, Nourrit et Cie.

Imprimeurs en taille-douce. — L. Eudes, — Ch. Chardon.

Imprimeurs en chromo-lithographie. — Testu et Massin.

Dire la splendeur de cet ouvrage est impossible, mais la grande planche (planche V), représentant le *Jésus crucifié et saint François*, de Murillo, est certainement un des chefs-d'œuvre de Flameng, et le *Sermon aux oiseaux*, d'après la tapisserie d'Audenarde (XVII° siècle), conservée au chœur des Frères mineurs capucins d'Anvers, est une des plus curieuses reproductions dont la légende sacrée ait offert l'exemple.

« Saint François se mit un jour à prêcher aux oiseaux. Ils s'en vinrent à lui et restèrent tranquilles jusqu'à ce qu'il eût fini de prêcher, et il leur disait : « Mes petits frères les oiseaux, vous êtes extrêmement obligés envers Dieu.

votre Créateur. Et toujours, et en tous lieux, vous le devez louer. » (*Fioretti*, ch. XII.)

La planche XIII, — taille-douce de Th. More, — *Funérailles de saint François*, d'après Giotto, est une œuvre admirable de finesse, et que dire de la planche XXI, *saint Bonaventure*, d'après Raphaël, par Le Rat ?

Quel prix a dû coûter ce magnifique ouvrage !

*
* *

Un ouvrage d'un tout autre genre, paru à la même librairie Plon, Nourrit et Cie, doit appeler l'attention de nos lecteurs.

En dehors du charme des récits de M. Hippolyte Verly, nous devons aussi féliciter chaudement le dessinateur Just, dont les crayons sont véritablement adorables.

Je dois prévenir mes lecteurs qu'il ne suffit pas de voir un volume relié richement et doré sur toutes les tranches, pour les offrir en cadeau d'étrennes à la jeunesse. *Les Contes flamands* ne me paraissent guère convenir que pour être offerts à une dame.

Malgré la grâce du petit récit que nous extrayons de ce volume, nous pensons que certains autres racontent certains faits ayant trait aux désagréments qui affligent nombre de mariages, aussi bien chez les Flamands qu'ailleurs, et qu'il n'est utile d'initier à ces misères ni les jeunes filles, ni même les jeunes gens.

Évidemment, si on lisait les pages suivantes, on penserait que ce volume est très inoffensif, mais souvent le serpent se cache sous les fleurs.

« Napoléon Leclercq avait été, dans son temps, un rude lapin. Dans le 1er carabiniers, où il avait fait ses sept ans, ses états de punitions étaient restés immaculés, et son colonel, qui était lui-même une manière d'Hercule à graines d'épinards, l'avait pris en amitié moins encore à cause de sa bonne conduite que par considération pour sa force invraisemblable.

« Quand on citait quelque beau trait musculaire devant ce superbe officier supérieur, on était sûr de l'entendre s'écrier en secouant ses épaulettes :

« Allons donc ! allons donc ! vous me faites pitié ! Moi qui vous parle, j'ai eu « dans mon régiment un simple cavalier, un certain Napoléon Leclercq, qui « faisait le tour du quartier avec son cheval sur ses épaules..., sur ses épaules, « oui, Monsieur ! »

« Cette rengaine l'avait fait surnommer par ses officiers « l'ami de Napo- « léon », sobriquet malencontreux, qui l'empêcha, dit-on, de passer général sous la Restauration.

« Quant à l'auteur involontaire de cette disgrâce, ses camarades, qui avaient pris au pied de la lettre une exclamation hyperbolique du médecin du régiment, croyaient en toute sincérité qu'il était natif du pays des Titans, — quelque part, fort loin, du côté de la mer. Les sociétés de géographie n'existaient point encore, en ce temps-là, et les magnifiques carabiniers du 1er régiment se tenaient satisfaits de cet à peu près.

« La vérité, c'est que Napoléon Leclercq était simplement de Lille en Flandre, où il s'empressa de revenir aussitôt sa septième année de service expirée, car c'était un bon garçon, aimant de tout son cœur ses père et mère, et il avait hâte de s'en venir leur apporter l'aide ses énormes bras.

« Sa famille habitait, de père en fils, en la rue du Curé-Saint-Sauveur, une maisonnette propre, avenante et commode, qu'ils tenaient par tradition et sans bail écrit de bourgeois huppés et bienveillants qui, de leur côté, ressentaient de la sympathie pour ces tenanciers ponctuels et séculaires. Dans le quartier Saint-Sauveur, on n'appelait jamais le logis autrement que « la maison Leclercq », tant étaient nombreuses les générations du même nom qui y étaient nées, qui y avaient vécu, qui y avaient trépassé.

« Mais le 24 décembre 1847, il y avait bel âge que les vieux étaient allés augmenter de leurs carcasses l'ossuaire général des Leclercq, au cimetière des Fives, et le glorieux Napoléon était devenu lui-même un vieillard, dont la haute taille voûtée et les membres desséchés par l'âge et les fatigues ne rappelaient que vaguement les prouesses du temps jadis. Il exerçait toujours la profession de garçon brasseur, qui avait été celle de son père; mais depuis plusieurs années déjà, il avait dû renoncer à « porter », ce qui avait été pour lui une grande humiliation et un gros chagrin. C'était maintenant son fils, Jean-Baptiste, qui « portait » à sa place; lui, il avait passé — « en demi-« réforme », comme il disait en soupirant — aux fonctions de surveillant; encore attribuait-il la faveur de cette retraite déguisée à la reconnaissance de son patron pour un acte de dévouement de son robuste ouvrier.

« Quelque vingt ans auparavant, l'aîné des enfants de la maison, qui jouait dans la cour de la brasserie, avait été renversé par les chevaux d'un camion chargé de rondelles de bière; au cri d'angoisse poussé par « la bourgeoise », qui cousait près d'une fenêtre ouverte, Leclercq s'était retourné, avait vu le péril et s'était élancé au-devant de l'attelage, dont il avait refoulé l'élan par un effort surhumain. Il avait reçu un douloureux coup de limon, mais l'enfant avait été sauvé d'une mort horrible et certaine.

« C'est à cet incident que le vieux soldat attribuait la sinécure que lui avait avait ménagée la bienveillance de son patron. Que sa conjecture fût ou non

fondée. le fait de la conservation intégrale de son salaire n'avait pas moins une grande influence sur la prospérité de la maison de la rue du Curé, car les charges y étaient nombreuses, la ménagère ayant succombé en mettant au monde son sixième mioche, et ce n'était pas trop des quinzaines réunies de Napoléon et de Jean-Baptiste pour entretenir tout ce monde-là dans une aisance relative.

« Néanmoins, comme la santé, la force et le courage étaient héréditaires dans la famille, on se tirait bravement d'affaire, et tout aurait été à souhait si un souci cuisant, amer, imprévu, n'était venu tout à coup, cette année-là, gâter la fète de Noel, que l'on avait coutume de célébrer religieusement dans la « maison Leclerq ».

« On allait se trouver, hélas ! dans la nécessité de quitter bientôt cet humble toit qui avait abrité la famille depuis plus d'un siècle, cette chère vieille maison dont chaque pièce, chaque coin, chaque pierre avait son histoire, son roman intime et touchant. C'est à cet endroit qu'on avait vu l'arrière grand'-mère, presque aveugle, faire sauter à tâtons les broquelets de son carreau à dentelle ; c'est sous cet âtre que le grand-père fumait sa pipe ; à cette fenètre était la place favorite de « pauvre maman » ; ceci est la chambre où les vieux ont rendu leur âme au bon Dieu ; et là, c'est celle où les six petits sont nés : ces poutrelles ont gardé l'écho de leurs premiers vagissements, et ce pavé a bu leurs larmes, le jour où l'on a cloué là le cercueil de leur mère... Quitter ces lieux sacrés par tant de souvenirs, hélas ! hélas ! c'était l'exil solitaire et cruel ! Le foyer des aïeux n'est-il pas la première et la plus chère patrie ?

« Telles étaient les pensées qui assombrissaient les fronts et les âmes dans la maison Leclercq, le 24 décembre 1847, et qui y transformaient en un deuil profond et général la fète d'ordinaire joyeuse de la Nativité.

« Et comment éviter ce malheur ? Le dernier survivant des propriétaires était décédé sans héritier direct, et ses biens meubles et immeubles étaient passés aux mains de collatéraux étrangers au pays, qui en avaient ordonné la vente ; de sorte que les pauvres Leclercq, dépourvus de tout bail écrit, avaient reçu des gens d'affaires avis net et sec d'avoir à vider les lieux.

II

« Jamais soirée n'avait été plus morne dans la bonne vieille maison, que le fut cette veille de Noel. En vain le nouveau patron de Napoléon — car le fils du brasseur venait de succéder à son père — avait-il cherché à consoler son vétéran en lui disant, au moment où il s'en allait, après sa journée :

« Courage, Napoléon ! Je t'ai commandé ton gâteau de Noël chez Dufreutel,

le pâtissier de la rue de Paris. Prends-le en passant : cette année, c'est moi qui paye ! »

« En d'autre temps, cette libéralité aurait réjoui tout le monde, grands et petits, car chacun savait que Dufreutel était le plus fin mitron de la ville de Lille : mais l'aubaine tombait mal, personne n'avait le cœur à la bombance, on avait perdu le goût des bons morceaux, on aurait même volontiers perdu celui du pain.

« Ils se tenaient tous, sans parler, là au rez-de-chaussée, dans la pièce commune qui était en même temps leur cuisine et leur salon : ils n'osaient se regarder l'un l'autre, de peur d'éclater en sanglots ; ils se sentaient la gorge serrée, et les yeux obscurcis devinaient plutôt qu'ils ne les voyaient ces vieux meubles, qui avaient servi aux anciens, et les murs aimés qui en formaient le cadre. Napoléon avait déposé sur le bahut le gâteau, qui était mirifique, enrichi de clocheions de sucre et tout bourré de crème, et il se tenait affaissé d'un air découragé dans le fauteuil traditionnellement réservé au chef de la famille. Jean-Baptiste, assis en face de lui, écoutait les soupirs mélancoliques du poêle sans entendre ceux de Mimi Courtois, sa jolie promise et cousine, qui, serrée contre lui, le contemplait d'un œil anxieux. Les cadets n'étaient point plus gais : les fillettes mâchonnaient tristement le coin de leur tablier, et les deux garçonnets faisaient avec leurs nez un bruissement de mauvais augure, qui trahissait leurs efforts pour contenir leurs larmes. Au dehors, tout était blanc de neige ; la façade historiée de la vieille maison semblait avoir revêtu un linceul pour se conformer à la détresse de ses hôtes, et le vent fouettait de givre les petites vitres verdâtres des deux fenêtres.

« Longtemps on resta ainsi, et l'on y serait sans doute resté davantage si Mimi Courtois n'avait été obligée de retourner chez elle. Le coucou qui chante neuf fois, lui rappela tout à coup qu'elle n'avait pas la permission de dix heures ; elle se leva en hâte, embrassa tout le monde sans mot dire, et partit accompagnée de son amoureux. Alors, l'ancien carabinier se secoua comme pour faire tomber la tristesse qui l'accablait.

« — Allons, les petiots, dit-il, il est temps d'aller dormir pour ne pas manquer la messe de l'aurore. Conduis-les, Suzette, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille aîné. »

« Une heure plus tard, la « maison Leclercq » semblait plongée dans un complet sommeil ; les deux fenêtres éclairées qui brillaient tout à l'heure sous son toit, comme deux yeux jaunes sous un chapeau pointu, s'étaient éteintes et closes. Napoléon, pourtant, ne dormait point ; il entendit les heures tomber lentement une à une du clocher de Saint-Sauveur, et quand ses enfants sautèrent

du lit, vers le matin, pour s'en aller à l'église, il se sentit si accablé qu'il ne put les accompagner. Pour la première fois depuis son retour du régiment, il manqua la messe de l'aurore.

« Pour la première fois aussi, il se sentit quasiment malade. Et grande fut l'inquiétude de la maisonnée, quand midi étant sonné, on vit que le père ne songeait point à se lever. « Le malheur est sur nous ! » murmura Jean-Baptiste, puis il monta auprès du vieux soldat :

« — Ne viendrez-vous pas manger avec nous le gâteau du patron, mon père ?

« — C'est juste ! répondit Napoléon, qui semblait sortir de quelque sombre rêve. Je l'avais oublié. La douleur même serait une mauvaise excuse pour un pareil affront. Je vais venir. »

« Le vieillard prit à table sa place accoutumée. Il fit tous ses effort pour rendre moins lugubre ce repas de Noel autrefois si joyeux ; mais il y réussit mal, ne mangea point, et peu à peu retomba dans une sorte de torpeur, résultat combiné du chagrin et de l'insomnie.

« De bruyantes exclamations le tirèrent de sa sommolence. En ouvrant les yeux, il vit, aux mains de son fils aîné, le gâteau du brasseur perdant ses entrailles de crème et de fruits confits par une large entaille, et un objet informe piqué à la pointe du couteau qui avait fait cette blessure.

« — Voleur de marmiton ! s'écriaient les convives indignés. Fainéant de gâte-sucre ! Capon de pâtissier ! Canaille ! Propre à rien ! Gueux de Dufeutrel !

« — Qu'est-ce donc ? fit Napoléon tout troublé, sans savoir pourquoi. Voyons un peu cela. »

« Son fils lui tendit le paquet, qu'il essuya. Alors apparut, sous la couche de crème qui l'engluait, une ficelle rouge soigneusement liée en croix sur une enveloppe. Le carton recouvrait une liasse de papiers fortement comprimés et une lettre portant cette souscription :

« A Monsieur Napoléon Leclercq.

Propriétaire, rue du Curé-Saint-Sauveur,

A Lille,

« Le vieil ouvrier la déploya d'une main tremblante et lut en toussaillant d'émotion, les larmes coulant dans sa moustache grise :

« Mon brave ami.

« Tu as risqué ta vie pour sauver la mienne, il y a vingt ans : permets-moi « de sacrifier quelques écus pour te sortir de peine. Tu trouveras ci-inclus les « titres de propriétés de ta chère « maison Leclercq », que j'ai achetée en ton « nom. Cela ne m'acquitte pas envers toi : tout l'or de la terre ne saurait

« récompenser dignement la bravoure et l'honnêteté, ni payer l'affection. Crois « bien que je suis encore plus heureux de te rendre ce petit service, que toi de « l'accepter.

« Noel, mon vieil ami, et bonne année, « B***. »

« Les yeux de la famille furent, au même moment aussi stupéfaits que l'étaient leurs oreilles, car ils virent Napoléon Leclercq redevenir, comme par miracle, le rude lapin, le glorieux cavalier du 1er carabiniers.

« Le vieillard, ahuri et radieux, se leva tout debout, redressant sa haute taille, le visage empourpré, l'œil étincelant, jeta d'une main son bonnet de coton à terre, prit de l'autre son lourd fauteuil qu'il éleva comme si c'eût été un verre de vin, et s'écria d'une voix tonitruante, qui aurait fait l'admiration de son ancien colonel :

« — Oui, Noel ! Bonne année aux bons maîtres, qui font les bons serviteurs, « et aux bons serviteurs, qui font les bons maîtres !... Et maintenant, les « petiots, qu'on me reserve à dîner, parce que j'ai grand'faim ! »

. . . .

Et après ?

Après ? Eh bien ! c'est tout simple : Napoléon Leclercq est mort, comme il le désirait, dans *sa* vieille maison, et Jean-Baptiste y vit encore.

*
* *

Il a été dit dans ma chronique avec quelle satisfaction on voyait éditer les œuvres de M. Hector Malot dans le format populaire connu sous le nom de « publications illustrées »; ce n'est pas avec un moindre plaisir que je retrouve cet agréable conteur parmi les auteurs choisis pour enrichir les collections de livres d'étrennes.

La Petite Sœur, roman dont nous nous sommes occupés lorsqu'il parut en in-18 (Ve vol., pages 4 et suivantes), a été édité cette année en un superbe volume in-8o magnifiquement illustré.

L'auteur de Sans famille fait précéder cette nouvelle édition de l'avertissement suivant, qui indique bien à quel genre de lecteurs il s'adresse :

« On a pensé qu'avec quelques changements, ce livre pourrait être mis entre les mains de ceux dont on choisit les lectures. Je dois trop au public qui a fait le succès de *Sans famille*, pour ne pas chercher à lui être agréable et à prouver ma reconnaissance à ceux qui, m'ayant lu enfants, voudraient me lire encore ayant grandi. J'ai donc accepté ces changements. Ce n'est pas seulement à l'enfance que la plus grande révérence est due, c'est aussi à la jeunesse. — de là cette édition spéciale.

C'est donc un livre qui s'adresse aux jeunes gens à partir d'une quinzaine d'années ; il est vrai que les papas et les mamans le liront avec non moins de satisfaction.

*
* *

Bien souvent lorsque l'on voit un petit garçon un peu chétif, rempli de douceur, presque timide avec ses camarades et ne se mêlant guère à leurs jeux on s'imagine que l'enfant restera toujours ainsi, et que, plus tard, dans la vie, il s'adonnera aux travaux les plus calmes et exigeant le moins d'activité corporelle.

Le joli volume de Mlle Zénaïde Fleuriot, Feu et flamme, que les enfants liront avec tant de plaisir, montre que le plus tranquille devient souvent le plus diable. Mais les plus enragés trouvent moyen d'utiliser leur besoin de mouvement et d'activité pour le grand bien de la patrie : on commence sur le *Borda* et l'on finit... Ah ! dame, c'est suivant quelle direction prennent les boulets, la mitraille, les balles et autres engins qui ne vous mettent pas toujours la graine d'épinards sur l'épaule.

Mlle Zénaïde Fleuriot possède le talent remarquable de savoir créer des types de bonnes et excellentes tantes, et, Aglaé Dubarrage, dite « la bonté même », ne déparera pas la collection.

*
* *

C'est l'histoire des plus amusantes de deux enfants du même âge, et qui cependant sont venus au monde de telle sorte que l'un est le neveu de l'autre, que raconte Mme J. Girardin dans le volume paru sous ce titre : la Famille Gaudry.

L'auteur montre l'oncle et le neveu échangeant maintes torgnoles dans leur jeune âge, et les suit au milieu de péripéties divertissantes et variées jusqu'à l'âge où il s'agit de se créer une position dans le monde. Le caractère de chacun des personnages est étudié et mené jusqu'à la fin de l'ouvrage avec un talent d'observation incontestable, et tellement qu'il me semble que les parents seront aussi satisfaits de cette lecture que les jeunes gens auxquels ce volume est destiné.

Ce charmant livre pour étrennes est illustré, comme le précédent, par Tofani.

*
* *

Un Jardin suspendu, par Mme de Witt, née Guizot, est un de ces livres rares de nos jours, dans lequel on montre un ménage parfaitement uni.

Pierre Remy a épousé Aline Pierret. Ils vivent modestement d'un maigre

traitement, mais ils s'aiment et auraient été parfaitement heureux dans leur médiocrité, si Aline, à la suite d'une couche, n'était restée à peu près paralysée des deux jambes.

Un autre que Pierre Remy eût peut-être délaissé la pauvre infirme, mais il a aimé Aline, alors qu'elle était valide, malade, il va se priver même du nécessaire pour rendre à sa femme la vie plus heureuse possible, et, parmi les joies qu'il essaye de lui donner, Aline ne pouvant plus descendre les cinq étages de la maison qu'ils habitent, il lui organise un jardin frais et coquet sur leur petite terrasse. Mais avec quelles difficultés il y parvient! c'est ce que nos jeunes gens verront dans le livre si joliment illustré par Semechini et G. Gilbert.

* * *

Ch. Deslys a écrit un récit très dramatique sous un titre qui, au premier abord, paraît un peu enfantin. Ah! quelle moralité la jeunesse pourra tirer de ce petit roman!

Des enfants qui rougissent de celle qui leur a donné le jour!

Mais aussi quelle punition!

La pauvre mère, abandonnée, chassée par sa famille, recueille les pauvres chats errants, de là ce titre : LA MÈRE AUX CHATS. — Les illustrations sont de Jules David et Taylor.

On pourrait recommander nombre de très gracieux volumes pour les tout petits, mais les éditeurs en font paraître tant et tant que la nomenclature en serait fastidieuse; cependant, parmi les nouveaux, j'appelle l'attention des parents sur les CONTES A PÉPÉE, de Mme A. Chéron de La Bruyère, illustrés par E. Grivay; LES MÉMOIRES D'UN PERROQUET, par Mme Louise Hameau, illustrations de P. Kauffmann, et enfin sur les AVENTURES ABRACADABRANTES DU BRIGADIER FLEUR DE VERVEINE, par MM. Paul Nagour et Le Cholleux, avec les illustrations de Max.

Oh! ce brigadier!

ALEXANDRE LE CLÈRE.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. René Gysaur publie un volume qui remplit une lacune dans l'histoire de Paris. Notre grande cité a produit un grand nombre d'hommes éminents dans toutes les branches des connaissances humaines, malheureusement, le proverbe qui dit que nul n'est prophète en son pays est peut-être encore plus appréciable à Paris qu'ailleurs.

Les hommes célèbres nés dans l'enceinte même de la capitale sont perdus au milieu du nombre considérable d'illustrations de toutes sortes qui ne peuvent se faire connaître qu'à Paris et qui nous viennent de tous les points de la France.

Si, dans les villes de province, l'homme qui se fait remarquer est à peu près certain d'avoir après sa mort, sinon sa statue, du moins son nom gravé sur les plaques d'une rue, il n'est pas rare que parmi les noms de nos illustrations parisiennes, un grand nombre soient oubliés, et cependant nous avons des rues qui portent des noms insignifiants.

M. René Gysaur, dans son ouvrage : LES PARISIENS CÉLÈBRES, rappelle bien des gloires oubliées ou répare de cruelles injustices.

C'est le livre d'or de la grande cité, la glorification de nos illustres ancêtres.

*
* *

La vie d'Ambroise Paré, comme celle de beaucoup d'hommes célèbres, est fort mal connue. Les diverses particularités de son existence sont tombées peu à peu dans l'oubli par la négligence de ses contemporains, en sorte qu'il est devenu très difficile de reconstituer sa biographie.

Pour écrire l'histoire de l'illustre chirurgien, il faudrait résumer l'état de la chirurgie dans les temps qui l'ont précédé, présenter le tableau de cette science à l'époque où il a vécu, enfin montrer les progrès qu'il a fait faire à cette branche de l'art de guérir. Cette tâche a été magistralement accomplie par le professeur Malgaigne dans sa savante introduction aux *Œuvres complètes d'Ambroise Paré*.

M. le docteur Le Paulmier, s'est imposé une autre tâche et, dans le volume édité chez Charavay frères, Ambroise Paré d'après des documents nouveaux, il s'efforce de faire connaître d'une façon certaine la famille, les alliances, les amis de Paré, et de pénétrer en quelque sorte dans sa vie intime.

*
* *

Jean de Vivonne, seigneur de Saint-Gouard, marquis de Pisany, n'est pas un grand homme. Cela vient de ce qu'il fut mêlé, surtout comme négociateur, à quelques-uns des événements les plus considérables de ce temps : cela vient aussi de ce que sa correspondance volumineuse, riche de détails précis, et rédigée avec la bonhomie, la verve et la couleur d'un vieux Gaulois, est une des sources auxquelles on aime à puiser.

Jean de Vivonne n'est donc pas un oublié. Mais il est imparfaitement connu.

M. le vicomte Guy de Brémond d'Ars a voulu restituer dans son ensemble la franche et fière physionomie du royaliste, ambassadeur et capitaine de cinquante lances, la physionomie du père de Mme de Rambouillet. Parmi nos portraits d'histoire, il peut, en effet, faire figure avec beaucoup d'honneur, moins haut, certes, que le cardinal d'Ossat, mais tout près des évêques de Dax et de Valence, d'Arnaud du Ferrier, du président Jeannin, des négociateurs de son époque les plus estimés.

Félicitons M. le vicomte de Brémond d'Ars d'avoir fait revivre la figure du père de Mme de Rambouillet. Jean de Vivonne, *sa vie et ses ambassades près de Philippe II et à la cour de Rome* est une belle acquisition pour la collection de livres et de mémoires historiques de la maison E. Plon, Nourrit et Cie.

*
* *

Comment on a restauré l'Empire, tel est le titre d'un volume nouveau de M. Jules Richard, que publie la librairie Dentu, lequel contient l'histoire sincère des années 1848 à 1854. L'auteur se tient à égale distance des panégyristes à outrance et des adversaires du coup d'État. Il démontre pièces en main que la restauration de l'Empire a été la résultante de la Révolution de février et des divisions des partis qui l'ont suivie.

De nombreuses anecdotes, des documents curieux et inédits, font de ce travail une lecture à la fois intéressante et utile pour les personnes qui recherchent la vérité. Tous les actes du prince Louis, toutes les luttes parlementaires tous les dessous de la politique y sont rigoureusement contrôlés. L'auteur

nous a paru parler avec un complet désintéressement, malgré que ses sympathies soient bien connues.

*
* *

Les Émotions ou la volonté, par Alexandre Bain, professeur à l'Université d'Aberdeen, 1 vol. in-8°, de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, traduit de l'anglais, 10 fr. — Félix Alcan, éditeur, ancienne librairie Germer-Baillière et Cie.

M. A. Bain est connu par ses ouvrages. déjà traduits dans notre langue en France : *la Science de l'éducation, les Sens et l'intelligence, l'Esprit et le corps.* Cette publication complète son exposition systématique de l'esprit humain ; on y retrouve ses sérieuses qualités d'observateur et de psychologue. Toutes les émotions et leurs manifestations extérieures y sont décrites et classées : émotions de la crainte, de la colère, du pouvoir. de l'intelligence, de l'action, du sens moral ; émotions idéales, tendres, esthétiques, etc. Pour la volonté, l'auteur fixe d'abord la nature de cette faculté, puis il en étudie les mobiles et en suit le développement, depuis ses traces les plus faibles dans l'enfance, jusqu'à la maturité de sa puissance.

L'ouvrage se termine par deux études sur le libre arbitre et sur la conscience.

Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 décembre 1884.

Il paraîtrait que, ce mois-ci, nous devons voir deux écrivains comparaître devant la cour d'assises de la Seine : l'un, M. Desprez, est l'auteur de *Autour d'un clocher;* l'autre, M. Paul Bonnetain, a produit *Charlot s'amuse;* de plus, M. Kistemaeckers, le libraire-éditeur belge, est poursuivi également.

Comment ! voilà un ouvrage, je parle de celui de M. Bonnetain, qui a paru vers le mois de février 1883 et que l'on parle de poursuivre à la fin de 1884. Deux ans ! Peste ! la justice n'est point expéditive chez nous, et le public aurait le temps d'être empoisonné de nombreuses éditions avant que le remède ne fût appliqué. Remède ? Il est inopportun aujourd'hui, et il est pire que le mal.

Certes, on ne nous accusera pas de prôner l'immoralité, et si le public a été prévenu du danger d'un grand nombre de livres, nous sommes à peu près les seuls qui l'ayons fait ; mais venir donner un regain de curiosité à des ouvrages un peu oubliés nous paraît aller à l'encontre du but de la justice.

Et d'abord, nous prétendons que la cour d'assises n'a aucun élément pour juger de pareils livres, et surtout qu'elle est absolument incompétente pour appliquer une peine quelconque, parce qu'à notre avis ce n'est pas l'auteur qui est le plus coupable, mais bien le public qui incite, par le succès qu'il fait à ce genre de livres, des écrivains qui ne demanderaient pas mieux que de faire une autre besogne, à se lancer en des études de choses qui les répugnent eux-mêmes. — Il faut vivre, et l'écrivain qui produit des œuvres saines gagne peu; comme ce commerçant intègre qui ne vend pas du plâtre pour de la farine, son bénéfice est mince, tandis que l'autre, celui qui vend des marchandises frelatées, oh ! celui-là est presque sûr de se retirer jeune encore dans la propriété de son choix. Il a même quelque chance d'être nommé maire de son pays, à moins qu'il ait eu parfois la main trop lourde, cas auquel la justice fourre son nez dans le mélange et condamne l'empoisonneur. Mais le nombre est si faible de ceux qui sont pris, que l'on peut bien courir la chance.

Certes, un juré est un homme estimable, mais il vend parfois de l'épicerie,

il est négociant en vins, boucher, charcutier. Les jurés peuvent juger leurs confrères, mais nous ne les voyons pas bien appréciant les élucubrations de M. Bonnetain, et en tout cas il est regrettable de mettre entre les mains de ces douze messieurs un volume qui les fera plus rougir que les petits tripotages auxquels ils se livrent dans leur arrière-boutique.

Je les vois d'ici écoutant l'avocat général. « Oui, Messieurs les jurés, dira celui-ci, voilà le livre le plus abominable qui ait jamais paru ! livre qui détruit la pureté de la jeunesse ! qui distille sous des couleurs riantes le poison le plus épouvantable ! Que diriez-vous, Messieurs, si la loi permettait de débiter les toxiques les plus dangereux ?...

« C'est vrai, penseront les jurés, les toxiques... »

Mais juges et jurés ne se feront pas cette réflexion bien simple que les gens ne sont nullement obligés d'acheter ledit toxique, et que s'il en fait l'acquisition sachant qu'il est épouvantable, c'est qu'il a du goût pour la chose. Il aime les livres immoraux et il fait un pont d'or à celui qui les lui assaisonne à la sauce qu'il préfère. C'est lui le coupable, c'est lui qui pousse à commettre le crime.

Quant aux fabricants de denrées, on leur fait aussi des ponts d'or. mais il faut reconnaître que l'acheteur se passerait volontiers du « toxique ».

Et tandis que ces grandes phrases se répéteront dans la salle des assises, j'entrevois là-bas, dans l'agréable ville de Bruxelles, ville qui a l'extrême honneur de posséder un pudibond sénateur étonnant et dont nous avons dit les exploits dans notre numéro du 25 mai dernier, j'entrevois, dis-je, le libraire-éditeur Kistemaeckers, présidant aux nombreux emballages des volumes incriminés ici et se frottant les mains au verdict sévère qui lui procurera l'agréable perspective de pouvoir se fournir de victuailles exemptes de toxiques.

Du moment qu'un libraire peut vendre chez lui n'importe quel volume, du moment que l'on ne peut saisir aucun livre dans une boutique, et que les ouvrages malsains ne sont point parqués en des endroits spéciaux où l'on ne pourrait pénétrer que le rouge au front comme dans certaines maisons tolérées, chaque fois que l'on poursuit un auteur et son éditeur, on les enrichit, on fait une réclame pour eux : cela est fâcheux, mais c'est ainsi !

Et j'ai sous les yeux la preuve palpable du goût du public pour les ouvrages en question : M. Zola, car il faut toujours en revenir à lui lorsqu'il s'agit d'œuvres naturalistes, prétend que ses productions littéraires sont choses morales, d'autres pensent le contraire, et je suis du nombre. Eh bien, si ses livres n'avaient été mauvais, que seraient donc venu faire ces gens dont il parle dans une des préfaces qui accompagnent chacune des pièces que

M. William Busnach a tirées de ses romans. Page 200 de ce volume, TROIS PIÈCES, l'auteur de la préface écrite pour la pièce *Nana* dit :

« Quelle étude il y aurait à faire sur le public qui s'est rué à la première représentation de *Nana!* Jamais la honte et la bêtise d'une foule ne se sont étalées à ce point. Filles sur le retour, souteneurs en gants blancs, hommes de plaisir et hommes de finance tombés au trottoir parisien. Tous les personnages du drame étaient là dans la salle, multipliés, grandis, pâles et ricanant devant leur propre pourriture.

« Et ce public gâté apportait avec lui une telle préoccupation des saletés humaines, qu'il mettait des indécences monstrueuses sous les phrases les plus simples et les plus innocentes. Oui, ces dames et ces messieurs se sont livrés publiquement à des allusions ignobles, qu'une chambrée de soldats ne se permettrait pas.

« On leur avait promis des ordures, disaient-ils, ils venaient pour les ordures. Un joli public, comme on voit, ce public des alcôves et des tripots de Paris! Qui donc, grand Dieu! leur avait promis des ordures? Leur imagination sans doute, leur besoin de scandale. *Ils espéraient sur la scène les libertés du roman...* »

Voilà ce que nous avons dit et ce que nous répétons sans cesse : « Vos livres n'ont de succès, dans un certain monde, que par les « libertés » qu'ils renferment, et vos romans sont lus, non pas pour leur moralité, mais bien pour ce que le joli public dont vous parlez venait chercher au théâtre. »

Dans *l'Assommoir,* c'était la scène du lavoir qui intéressait, cette scène où deux femmes s'empoignent, où elles se jettent des sceaux d'eau à la tète, où Gervaise donne à Virginie la fameuse fessée à coups de battoir : elle en est morte la pauvre Gervaise représentée par Hélène Petit; elle est morte là, dans cette chambre où j'écris ces lignes, dans cet appartement du 180, boulevard Saint-Germain que j'ai repris après que son mari, l'artiste Marais ne voulut plus l'habiter, tant il était navré des souffrances que la malheureuse artiste endura pour la gloire du « naturalisme au théâtre ».

Pour en revenir à M. Bonnetain, je ne pense pas que son livre soit un ouvrage immoral pour tout le monde; mais il devrait se vendre dans des magasins spéciaux où ne se débiteraient que des ouvrages de physiologie, et, quoi qu'en pensent tous les tribunaux du monde, je crois que les petites scènes érotiques qui s'appellent JUPE COURTE, TOUS LES BAISERS, DEUX AMIES, LES NOUVELLES AMOUREUSES, LES AMOURS DÉFENDUES, UNE VIE, tous ces livres petits et grands, signés Catulle Mendès, Charles Aubert, René Maizeroy, Guy de Maupassant, et autres Marc de Montifaud quelconques, sont plus dangereux que les volumes qui vous soulèvent le cœur.

Par devoir professionnel, j'ai essayé de lire le volume de M. Bonnetain, il m'a été impossible d'aller jusqu'au bout.

Pour juger des livres, il ne suffit pas d'avoir pâli sur le Code ou d'avoir la malchance, comme cela nous est arrivé à nous-même, de voir son nom sortir de l'urne pour la formation du jury, il faut suivre le mouvement littéraire de son époque et savoir que la persécution est un tremplin. On a refusé dans les gares de chemins de fer le volume de M. Guy de Maupassant, Une Vie, je crois que ce fut le premier ouvrage signé du nom d'un écrivain distingué et connu qui subit cet ostracisme que nous considérons comme très légitime : la réponse du public a été éclatante, le livre en est à sa vingt-cinquième édition !

Lorsqu'un homme est empoisonné, à mon avis, la première chose à faire n'est point de rechercher le pharmacien qui a vendu le poison sur la demande du patient, le plus pressé est d'administrer le contre-poison.

Sous les peines les plus sévères, le tabac en Europe comme l'opium en Chine ont été interdits : voyez à quoi cela a servi !

Ah ! si l'on savait combien un auteur a de crainte que son ouvrage passe indifférent au public, comme l'on comprendrait qu'il se laisse aller à le suivre sur un terrain où il croit lui plaire, et quels trésors d'indulgence on doit avoir vis-à-vis de lui s'il sombre dans l'océan fangeux où il a été entraîné !

Voici, par exemple, un jeune auteur qui écrit dans un style jeune, vif, alerte, charmant, je veux parler de l'auteur de Thalie, M. Paul Dumas ; eh bien, cet écrivain, à qui nous prédisons un avenir que nous n'oserions pas promettre à bien d'autres, a eu une peur bleue du public et a fait un ouvrage immoral croyant peut-être « flageller » les mœurs de ces hommes qui vont chercher en dehors de leur ménage des plaisirs dont les livres que nous avons parlé tout à l'heure font malheureusement des peintures attirantes, ayant soin d'en laisser les rencœurs dans l'ombre.

Il a supposé qu'une femme voyant son mari s'éloigner d'elle pour aller à la débauche, le reprendrait lorsqu'elle aurait appris des filles, le secret des voluptés qui attirent. Ah ! M. Paul Dumas, qu'avez-vous fait là !

Vous êtes Lyonnais, je crois, eh bien ! il y a de l'autre côté de la Saône une colline que les mères en pleurs et les femmes trompées gravissent lentement, le cœur plein d'une ardente foi. Là-haut, elles se jettent aux pieds d'une madone et lui disent leurs douleurs ; c'est là que la femme apprend comment on ramène l'infidèle, ce n'est pas dans les sombres ruelles contaminées des vices les plus immondes.

Mais le volume de M. Paul Dumas contient un autre récit d'une grâce

exquise, *Alice;* eh bien, l'auteur l'a relégué au second rang. Pourquoi ? Eh ! je l'ai dit : il a craint de n'être pas remarqué de ceux qui cherchent dans un livre toute autre chose que l'idéal et le style.

Dans le genre que M. Dumas a voulu aborder et qui, nous le croyons, n'est pas du tout dans sa nature, il faut être vrai, et sa Thalie est absolument fausse. Qu'il lise, par exemple, les *Romans du trottoir*, la Marguerite, de M. Alexandre Berlié, il verra un livre vrai dans toute l'acception du mot, non pas un roman, mais une de ces études faites sans vouloir flatter le goût malsain d'un certain public. C'est un livre qui pourrait être dangereux, vu le sujet qu'il traite, et que cependant je donnerai à lire à un jeune homme dont les sens s'éveillent.

« Tiens, lui dirais-je, tu vois cette fille qui passe et repasse devant les tables des cafés du boulevard, prends ce livre et lis : c'est elle que tu apprendras à connaître. Qu'elle soit coupable ou non du vice qu'elle promène, cela n'importe ; mais, sache-le, il n'y a plus de cœur dans ce corps de marbre. »

Combien d'auteurs se trompent lorsqu'ils veulent plaire à ce public blasé !

Voici, par exemple, M. Léopold Stapleaux, qui a écrit des romans de valeur ; eh bien, le voilà qui flatte les sots, et que, pour se faire lire, il cherche ce titre à effet : les Amours d'une horizontale. Le fait est que cette histoire d'actrice n'a rien de particulièrement enlevant, et l'on ne rencontre pas tous les jours une jeune fille bien élevée, allant se jeter dans le lit du premier venu, parce que celui qui lui avait promis le mariage en épouse une autre, et, surtout, lorsque le monsieur auquel elle donne sa virginité ne demandait pas mieux que de l'épouser. Ah ! dit M. Stapleaux, elle veut se venger sur les autres hommes, leur faire payer ses faveurs au prix de leur or et déchirer leur cœur. Très bien ! alors pourquoi, puisqu'elle n'a plus de cœur, aime-t-elle le comique Pastard ?

Dans les romans étudiés, distingués, écrits dans un style élevé, comme Irréconciliables, de Mme A. Jaubert, on ne rencontrerait pas de pareils non-sens, parce que l'écrivain s'éprend de son sujet et le traite sans la préoccupation de plaire à ceux qui ne peuvent pas comprendre. Là, pas de recherche de phrases, de mots, d'adjectifs : une action qui se déroule vive, serrée, dramatique, et ces deux hommes qui se sont haïs dès l'enfance, se poursuivant d'une inimitié de plus en plus forte à mesure qu'ils vieillissent sont peints d'une couleur parfaite. Dès le commencement du récit, on sent que tout cela ne finira que par du sang. Hélas ! ce sont les enfants qui sont victimes de cette haine implacable.

Ah ! qu'il vaudrait mieux lire des ouvrages comme celui-là que de cher-

cher dans les amours plus ou moins « horizontales » des excitations qui ne laissent que des dégoûts au cœur, aucune pensée élevée pour l'âme !

Mais aussi, comment voudrait-on qu'en un siècle où il n'y a plus de frein pour retenir les passions, on s'éprenne encore de l'idéal? — On lit *Nana*, on se plaît dans les fanges de *Pot-Bouille*, on en arrive bientôt à piquer une tête dans *Charlot s'amuse !*

Que la justice vienne se mêler de tout cela, nous croyons qu'elle fera fausse route, et c'est à administrer le contre-poison qu'il faut s'appliquer.

Les littérateurs ne manquent pas ; ils cherchent leur voie ; malheureusement, ils veulent aller trop vite, frapper un grand coup, ils prennent leur élan, et, flac ! les voilà enfoncés jusqu'aux épaules dans la fange.

Nous pensons, et nous en avons des preuves palpables, que la production des mauvais livres a été tellement féconde que la réaction ne demande qu'à se faire, et que l'on accueillera avec faveur les auteurs qui voudront bien comprendre que les génies même ont eu leurs mauvais jours.

Ludovic Halévy n'a pas produit *l'Abbé Constantin* à son début et, si l'on demandait à M. Georges Ohnet combien de temps son manuscrit de *Serge Panine* est resté chez un éditeur que nous connaissons et qui n'est pas celui qui a publié le volume, dont, du reste, nous ne sommes pas des plus enthousiastes, il répondrait aux gens trop pressés d'arriver que s'il n'avait pas eu une certaine aisance, il serait mort de faim depuis longtemps ou se serait lancé ailleurs que dans la littérature.

A l'idéal, voilà où le public reviendra toujours ; mais, pour être idéaliste, il faut avoir une religion quelconque. Du reste, on ne s'y trouve pas en trop mauvaise compagnie. Lisez le volume de M. Charles Alexandre : SOUVENIRS SUR LAMARTINE, ouvrage historique et littéraire de haute valeur, et vous verrez que Lamartine, qui n'était pas un médiocre écrivain, croyait à quelque chose.

« Quelle était sa religion ? Ici je touche à un sujet délicat, et je ne dirai que ses propres paroles.

Dans un commentaire de la méditation : *La Semaine sainte à Laroche-Guyon*, il avait dit :

« J'étais très religieux d'instinct, mais très indépendant d'esprit. Seul de toute cette jeunesse, je n'avais aucun goût pour les délices mystiques de la sacristie. Le duc de Rohan et ses amis me pardonnaient mon indépendance de foi en faveur de mes ardentes aspirations vers l'infini et vers la nature. » Il était chrétien, mais d'un christianisme libre. Il avait une religion de sentiments plus que de dogme. Dans un discours sur l'Algérie, il avait réfuté l'espérance

de ramener les Arabes du mahométisme au christianisme par cette parole : « On ne remonte pas du dogme simple au dogme composé. » Il avait eu une phase d'ardente indépendance de 1835 à 1844. Les fragments du livre primitif, dans *la Chute d'un ange*, où il avait attaqué avec audace, entre autres dogmes, celui des peines éternelles :

« D'un supplice sans but la pensée est impie,
Et même dans l'infini, c'est l'amour qui punit.

Les poésies des *Recueillements*, à M. de Genoude, à son ami Guillemardet, *Utopie* surtout, révélaient un libre esprit :

« L'homme adore et croit en esprit...

« Un seul culte enchaîne le monde
Que vivifie un seul amour :
Son dogme où la lumière abonde,
N'est qu'un Évangile au grand jour ;
Sa foi, sans ombre et sans emblème,
Astre éternel que Dieu lui-même
Fait grandir sur notre horizon,
N'est que l'image immense et pure
Que le miroir de la nature
Fait rayonner dans la raison.

« C'est le verbe pur du Calvaire,
Non tel qu'en terrestres accents
L'écho lointain du sanctuaire
En laissa fuir le divin sens.
Mais tel qu'en ses veilles divines,
Le front du Couronné d'épines,
Illuminait d'un jour soudain :
Ciel incarné dans la parole,
Dieu dont chaque homme est le symbole,
Le songe du Christ du jardin... »

Ce divin songe, il l'avait eu au jardin même des Oliviers, dans son pèlerinage au saint sépulcre. Il avait fait là sa suprême prière, pour sa mère, pour ceux qu'il aimait, pour le monde, pour lui-même, afin d'obtenir, comme le Christ, le courage et la vérité. Devant Nazareth, il s'était prosterné dans la poussière, en baisant la terre sainte. En Orient, il avait aimé la vie errante sous la tente ; il s'était senti dans sa vraie patrie, la terre de son imagination et de sa foi. Reli-

gieux tel que l'Orient et l'Arabe, son culte était la prière. C'était un Arabe chrétien !

Sa religion était le christianisme idéal. Il en avait senti la révélation au tombeau même du Christ, où il avait pleuré, comme Jésus devant Lazare. Il avait eu, au jardin des Oliviers, la vision de son agonie. Il n'avait pas fait seulement un voyage aux lieux saints, mais à l'âme du Christ.

Revenu en Europe, il avait écrit ses poèmes inspirés en Orient, chanté ses plus libres et plus saintes poésies. Il avait fait vibrer la harpe même du Prophète, dans son hymne *au Tombeau de David.*

Et plus tard, il avait dit un jour une grave parole : « Le christianisme est une religion d'esclaves. »

Comment l'entendait-il ?

Sa femme, dans une série de lettres admirables sur la religion chrétienne m'expliquait cette parole ainsi :

« Si Lamartine a dit que le christianisme était une religion d'esclaves, il a assurément constaté sa raison d'être, car l'homme est esclave de ses passions jusqu'à ce qu'il ait appris à les dompter, et je ne sais au nom de qui l'homme s'imposerait cette cruelle lutte contre lui-même, lui, roi de la création, qui n'a que la force pour loi. Partout où Jésus-Christ n'est pas, la force règne... » L'interprétation de la parole de Lamartine était ingénieuse, subtile et belle ; mais était-ce bien le sens vrai ? J'en doutais, car, après la démonstration par M. Circourt, de l'autorité et de l'obéissance dans l'évangile, de versets hostiles à la liberté, Lamartine nous avait semblé conclure, non dans le grand sens moral de sa femme, que le christianisme était une religion d'esclaves des passions, mais bien qu'il n'était pas une religion d'hommes libres.

Indépendant de l'Église, il restait pourtant fidèle au christianisme pur, au *Verbe pur du Calvaire.* Il avait dit sa foi dans sa dernière méditation sur l'immatérialité de Dieu; il avait adoré le mystère, il avait dit sa foi héroïque à la divinité cachée :

« Quand l'astre à l'horizon retire sa splendeur,
L'immensité de l'ombre atteste sa grandeur.
A cette obscurité notre foi se mesure.
Plus l'objet est divin, plus l'image est obscure...
Je renonce à chercher des yeux, des mains, des bras,
Et je dis : C'est bien toi, car je ne te vois pas. »

Dargaud l'avait souvent provoqué à écrire sa profession de foi du vicaire savoyard; il n'avait pas voulu. Le déisme ne le satisfaisait pas. S'il regrettait

les ombres humaines des religions positives, il adorait les ombres divines du surnaturel. Sa religion était mêlée de raison et de foi, c'était un alliage comme le métal de Corinthe. Son âme harmonieuse fondait en elle toutes les croyances saintes, la raison de l'homme et la foi de sa mère, et c'est par cet accord des sentiments et des pensées de toute sa vie qu'il pouvait dire à sa mort :

« O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe! »

M. de Laprade, dont un maître en l'art de penser et d'écrire, François Coppée, nous faisait l'éloge, disait de Lamartine, ces paroles que l'on se plaît à citer.

« Il était grand, dit-il, en parlant du jeune homme qui vint le saluer à Saint-Point, il était grand, élancé, la tête chargée de modestie, un peu inclinée en avant, le regard bleu et nuancé de blanches visions, comme une eau de golfe traversée par beaucoup de voiles, le front plein, les traits mâles, quoique avec une expression générale mélancolique, le teint pâli par la lampe, la physionomie pieuse, si l'on peut se servir de cette expression, c'est-à-dire la physionomie d'un jeune homme qui écoute les voies célestes entendues de lui seul, et dont la pensée, consumée du doux feu de l'encensoir, monte habituellement en haut plus qu'elle ne se répand sur les choses visibles d'ici-bas. »

Mais rappelons-nous aussi ce que disait Coppée de M. de Laprade :

« Il y a dans ces lignes magistrales plus qu'un portrait idéalisé du poète : il y a la définition même de son génie poétique, qui venait de se révéler alors au monde littéraire par la publication de *Psyché*.

« Vous l'admirez tous, cette pure fleur de poésie éclose dans un esprit pénétré par Platon, ébloui par Phidias, mais resté, malgré sa juvénile témérité, sincèrement, absolument chrétien ; vous le connaissez, ce poème charmant et profond où l'auteur, employant le plus gracieux des symboles, montre, dans la légende de cette jeune fille devenant l'épouse d'Eros, la destinée de l'âme humaine s'unissant à Dieu dans l'éternité ; où le poète, éclairant, rajeunissant en quelque sorte aux lueurs de la philosophie la mythologie antique, en dégage la signification morale, le spiritualisme supérieur, l'idée profondément religieuse. Conception nouvelle et hardie, où se trouve une fois de plus posé l'insoluble problème qui a inquiété et inquiètera le monde jusqu'à son dernier soir : car toujours Ève regarde d'un œil plein de désir les fruits de l'arbre de la science ; toujours Psyché allume en tremblant sa lampe pour contempler le visage de son divin amant ; toujours l'épouse de Lohengrin a sur les lèvres la question interdite ; et, jusque dans les Contes de berceuses, toujours la femme de Barbe-bleue serre dans sa main frémissante la clef de la chambre défendue.

*

Toujours le mystère! Toujours Isis sous son voile! Toujours l'inflexible et désespérante consigne passée à l'homme d'âge en âge : Aimer et croire sans connaître!

« Ce poème de *Psyché,* dont je ne puis qu'indiquer le sens philosophique, mais dont je ne saurais trop louer la forme impeccable, où le dessin classique s'allie à la couleur moderne, fut bientôt suivi des *Odes et Poèmes.* C'est là, je n'hésite pas à le dire, que M. de Laprade, dans toute la force de son talent, a fait sa plus riche et sa plus féconde moisson lyrique; c'est là qu'il a chanté, avec enthousiasme cette exubérance de jeunesse que les poètes eux-mêmes n'éprouvent qu'une fois dans la vie, son cantique à la gloire de l'univers visible, son hymne à la nature.

« Aucune analyse ne vaut la vue d'un chef-d'œuvre, et l'éloge doit ici faire place à la citation. Relisons donc ensemble, si vous le voulez bien, un fragment de ce *Poème de l'Arbre,* où est exprimée, avec une poésie supérieure à toutes les éloquences la fusion de l'âme humaine et des choses; relisons ces vers impérissables, qui rayonneront dans le trésor des anthologies comme les planètes dans le ciel d'une nuit étoilée :

A UN GRAND ARBRE

« L'esprit calme des dieux habite dans les plantes.
Heureux est le grand arbre aux feuillages épais;
Dans son corps large et sain la sève coule en paix,
Mais le sang se consume en nos veines brûlantes.

« Salut, toi qu'en naissant l'homme aurait adoré.
Notre âge, qui se rue aux luttes convulsives,
Te voyant immobile a douté que tu vives,
Et ne reconnaît plus en toi d'hôte sacré.

« Ah! moi je sens qu'une âme est là sous ton écorce;
Tu n'as pas nos transports et nos désirs de feu,
Mais tu rêves, profond et serein comme un dieu;
Ton immobilité repose sur ta force.

« Salut! un charme agit et s'échange entre nous,
Arbre, je suis peu fier de l'humaine nature;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble aussi puissant que le nôtre et plus doux.

« Verse à flot sur mon front ton ombre qui m'apaise;
Puisse mon sang dormir et mon corps s'affaisser;

Que j'existe un moment sans vouloir ni penser;
La volonté me trouble, et la raison me pèse.

« Je souffre du désir, orage intérieur;
Mais tu ne connais, toi, ni l'espoir ni le doute,
Et tu n'as su jamais ce que le plaisir coûte;
Tu ne l'achètes pas au prix de la douleur.

« Quand un beau jour commence et quand le mal fait trève,
Les promesses du ciel ne valent pas l'oubli;
Dieu même ne peut rien sur le temps accompli;
Nul songe n'est si doux qu'un sommeil long sans rêve.

« Le chêne a le repos, l'homme a la liberté...
Que ne puis-je en ce lieu prendre avec toi racine!
Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être dieu soi-même, et c'est ta volupté. »

« Cette ivresse, cette exaltation du poète devant la nature ont trompé des critiques superficiels; ils ont cru y discerner un penchant vers le panthéisme mystique, vers cet espoir vague, mais passionné, de s'unir à Dieu dans les choses, de s'ensevelir ainsi, de s'anéantir dans son sein. M. de Laprade a été sensible à cette accusation, car elle offensait ses plus chères croyances. Mais son œuvre est là qui proteste. Jamais, dans ses plus complètes extases, dans les heures où il unit plus intimement son âme à l'univers, il n'oublie celui qui en est l'auteur; jamais dans ses vers la personne humaine ne cesse d'être distincte de la personne divine, dont le monde est l'ouvrage et dont les spectacles les plus enchanteurs ne sont que la manifestation. Il y a, dans les doctrines panthéistes, une très séduisante et, par conséquent, très dangereuse embûche tendue à notre raison pour la faire choir dans l'adoration de la matière. L'auteur d'*Hermia*, — je cite à dessein le titre de ce poème, le plus mystique de M. de Laprade, — n'y est pas tombé. Sa pensée se mêle un moment à la création, mais pour remonter aussi vers le Créateur : elle est pareille à l'eau du ciel, qui est absorbée par la terre, mais pour reparaître bientôt dans le flot des sources, dont le murmure est une prière, dans la rosée des fleurs, dont le parfum est un encens.

« Les *Poèmes évangéliques*, ainsi que les recueils qui les suivirent, prouvèrent d'ailleurs que le besoin de solitude du poète avait été sans danger pour sa foi chrétienne, que le démon du doute n'était pas venu le tenter dans ses retraites au désert, et qu'il n'y avait pas été pris, comme les gymnosophistes,

de l'Inde, par le dégoût de la vie et par le vertige du néant. Maintenant, c'est Dieu, toujours Dieu, qu'il adore dans la nature; il garde pour elle le même ardent amour, mais, sous toutes ses apparences, il ne cesse de voir distinctement l'idéal divin; il lui emprunte des symboles, mais à l'imitation de Celui qui parlait si délicieusement sur la montagne des lys des champs et des oiseaux du ciel. De par son pouvoir de magicien lyrique, il prête une voix aux glaciers et aux torrents, il anime les chênes et les roses, ; mais toute cette symphonie n'éclate que pour la plus grande gloire du Maître vivant et créateur et monte tout droit vers le ciel. Sacrifiant sur les hauts lieux et oubliant peut-être un peu trop l'humanité qui s'agite et souffre dans les vallées. M. de Laprade approche alors, autant que le permet le siècle, de l'idéal qu'il s'est fait du poète des temps primitifs, de l'antique Orphée: il devient, selon la belle expression de Lamartine, un véritable prêtre de la parole chantée. Le mot *Dieu* est celui qui jaillit le plus souvent de sa plume; et, dans ses vers harmonieux et limpides, le nom sacré retentit sans cesse. ainsi que résonne, le soir, au milieu des bruits de la campagne, la voix d'une cloche de village appelant obstinément les fidèles à la prière. »

Oh ! peut-être va-t-on nous accuser de mysticisme ; eh bien, on aurait grand tort et rien ne nous plaît autant que la discussion lorsqu'elle est sérieuse et courtoise et nous ne sommes pas ici pour vanter telle ou telle religion ou conspuer telle autre.

Parce que M. Gustave Tridon, un avocat, ancien membre de l'assemblée nationale, de la Commune de Paris, du comité du salut public, etc., etc., fait une étude critique et philosophique sur la religion des juifs, sous ce titre : DU MOLOCHISME JUIF, cherchant à détruire scientifiquement et par des recherches savantes l'idée que nous nous étions fait du Dieu d'Israël, il ne s'ensuit pas que nous allons interdire la lecture de cet ouvrage, qui est certainement l'un des plus curieux que j'aie lu et qui m'a intéressé au dernier point ; mais je ne tirerai pas de là cette conclusion que les juifs de nos jours font encore des sacrifices vivants au Moloch-Baal, ainsi que l'a pu faire croire un procès célèbre et récent, et à cet égard, la lecture de l'HISTOIRE DES ISRAÉLITES DEPUIS L'ÉPOQUE DE LEUR DISPERSION JUSQU'A NOS JOURS, de M. Théodore Reinach peut être utile à consulter.

Le livre de M. Gustave Tridon est un ouvrage de discussion, il oppose l'esprit grec à l'influence sémitique.

« En résumé, dit-il, le christianisme sort d'un immense accès de désespoir. L'humanité n'avait plus foi en elle-même. Elle appela Dieu. La mort, la douleur, la frénésie répondirent.

Le christianisme est coupable d'avoir divinisé les crimes sociaux, misères, ignorance, inutilité. Il incarne tous les agents destructeurs que l'homme renferme dans son sein. Il est le refuge de cet *esprit* venimeux des abîmes, partout aux prises, dans toutes les religions, avec la belle et splendide matière. Il est l'origine et le soutien de tous les abus de notre ordre social. En lui se symbolisent la révolte de la grâce contre la loi, de l'autorité contre la liberté, de l'exploitation égoïste contre l'idée sociale. Le citoyen est sacrifié au croyant, l'homme à Dieu. Ce génie tant vanté, que célébra Chateaubriand, c'est Satan conspirant la ruine du globe.

La tâche de l'esprit moderne est donc de balayer jusqu'à la dernière parcelle l'esprit sémitique et de revenir à la destinée antique de notre race, à la devise sans laquelle elle ne peut vaincre, à son dogme sublime l'Humanité. Toutes les fois que l'homme quitte ce terrain sacré pour des chimères armées contre lui-même, toutes les fois que, cédant à l'orgueil du moi déifié, il soumet la nature à Dieu, la matière à l'esprit, alors la plus affreuse des maladies s'empare du corps social et le progrès s'arrête pendant des siècles.

Au monde antique vivifié par l'alluvion des nations modernes, nous devons les conquêtes de nos sciences, l'éclat de nos arts, l'éblouissement de nos cités. C'est lui qui arracha le voile jeté sur la vie par la terreur religieuse. C'est lui qui nous a rendu l'amour désappris, la famille et l'amitié maudites, toutes ces piétés véritables jalousées par la divinité. La réconciliation de l'homme et de la nature a mis fin au dualisme qu'on voulait rendre éternel. Nous sommes sauvés par les pleurs de Muses, relevés par la sagesse de Minerve, délivrés par les travaux d'Hercule, rachetés par la victoire d'Apollon. Ces dieux vaincus sont les nôtres. Ces déesses dont on a cloîtré les libres appas sous la bure sont seules dignes de nos soupirs et de nos prières. Tombés avec l'homme, ils se relèvent avec lui. Déjà le culte antique revit dans les sciences et les arts, soutient de son souffle puissant les chefs-d'œuvre de notre littérature, est le guide et la foi du penseur. La question sociale rend l'écho profond de la voix des Gracques et des tempêtes de l'Agora.

Je la vois se lever dans l'avenir l'Athènes future, non pas brillante de jaspe et d'émeraude, comme le triste couvent de Jérusalem apocalyptique, mais ornée d'hommes, de citoyens, de sages, et où tous participeront à ces privilèges réservés trop souvent par la cité à ses aristocraties.

L'esprit grec représente le jaillissement, l'effusion, l'amour. Il est la divinisation de toutes les qualités physiques et morales, la splendeur de la matière. A lui la morale du sage, le sacrifice utile du citoyen, la religion de l'humanité, la foi au progrès, l'égalité et la liberté affirmées, même au milieu d'une civili-

sation qui partageait les hommes en Grecs et barbares. A lui la sainte tolérance.»

Si M. Tridon rapporte tous nos malheurs à l'esprit sémitique, M. Théodore Reinach ne semble pas dans les mêmes sentiments.

« Intéressante par ses vicissitudes d'éclat et de décadence, féconde en épisodes tragiques, en dévouements et en martyrs, l'histoire des Juifs dispersés mérite encore et surtout d'être étudiée à cause de ses rapports intimes et trop peu connus avec l'histoire générale de la civilisation européenne. Je ne parle pas seulement du rôle économique considérable que les juifs ont joué dans la société du moyen âge, comme intermédiaires commerciaux entre l'Occident et l'Orient dans sa première période, comme détenteurs du numéraire et seuls agents du crédit dans la seconde; je fais surtout allusion à la part qu'ils ont prise au développement intellectuel et moral de l'humanité. On parle souvent avec dédain des arguties de la casuistique talmudique, des ténébreuses spéculations de la Cabale : on oublie que les rabbins juifs, s'ils n'ont rien créé de nouveau en science ou en philosophie, ont été le trait d'union entre la Grèce et les Arabes d'abord, ensuite entre le monde musulman et le monde chrétien. Partout associés aux travaux intellectuels des peuples parmi lesquels ils vivaient, voyageant beaucoup et s'assimilant avec une souplesse merveilleuse les idées et les langues étrangères, les juifs ont pu devenir, suivant l'heureuse expression d'un historien moderne, les rouliers de la pensée à travers le monde. Leurs traductions des commentateurs arabes vulgarisent Aristote, Hippocrate Ptolémée; leur polémique religieuse prépare Voltaire, comme les travaux des docteurs karaïtes et tossafistes annoncent l'exégèse contemporaine. Par Ibn Gabirol et Maïmonide, le judaïsme inspire la scolastique chrétienne; par Spinoza il transforme la métaphysique moderne. »

Mais, peut-être M. Th. Reinach appartient-il à cette race sémitique dont il fait l'éloge et à laquelle M. Tridon attribue tous nos maux.

Nous ne sommes pas de ceux qui disent comme M. Plougoulm en pleine cour de cassation : « Discuter la religion chrétienne c'est l'outrager. » Nous croyons au contraire que c'est en faire ressortir tout ce qu'elle a d'admirable, seulement il faudrait que celui qui lit l'attaque lise aussi la défense et surtout qu'il fût capable de comprendre.

M. V. Courdaveaux, professeur à la Faculté des lettres de Douai, dans son travail : Sur quoi reposent les prétentions politiques de l'Église, prétend que l'Église est loin d'être la sauvegarde de la société, et que la morale est possible ailleurs que dans son sein; il dit aussi qu'elle ne peut donner les preuves historiques de l'origine divine de ses livres saints, et que par conséquent la base de son autorité sur les âmes est fausse.

Évidemment M. Courdaveaux démontre, texte en main, la valeur de sa thèse, mais, également, texte en main, un autre homme, non moins professeur à la faculté des lettres, démolira son raisonnement s'il appartient à une Faculté libre.

Voici un autre volume sur lequel nous devons appeler aussi l'attention parce qu'il est une discussion loyale de la religion enseignée par l'Église orthodoxe. L'ouvrage dont nous voulons parler est MA RELIGION, par le comte Léon Tolstoï.

D'abord nihiliste dans toute l'acception du mot, le comte Tolstoï fait sa soumission à l'Église, mais il s'aperçoit bientôt qu'il ne trouverait pas dans sa doctrine la confirmation de cette substance même du christianisme : ce qui lui paraissait l'essentiel lui sembla l'accessoire dans la doctrine de l'Église. Ce qui était pour lui le plus important lui semblait le plus négligé.

« Les règles de l'Église touchant les articles de foi, les dogmes, l'observance des sacrements, des carêmes, des prières ne m'étaient pas nécessaires et je n'y voyais pas les règles basées sur la vérité chrétienne.

« Il y a plus, les règles de l'Église affaiblissaient, anéantissaient souvent cette disposition chrétienne de mon âme, qui seule donnait un sens à ma vie.

« Ce qui me troublait le plus, c'est que toutes les misères de l'humanité, l'habitude de se juger les uns les autres, de juger les nations et les religions, les guerres et les massacres qui en étaient les conséquences, — tout cela se faisait avec l'approbation de l'Église. La doctrine de Jésus qui dit : « Ne jugez pas, soyez humbles, pardonnez les offenses, résignez-vous, aimez, » était préconisée par l'Église, en paroles, mais en même temps l'Église approuvait ce qui était incompatible avec cette doctrine. »

Donc, le comte Tolstoï s'est fait une religion toute morale et nous avouons qu'elle est admirable, seulement il faudrait qu'elle fût pratiquée par des êtres angéliques, par le Christ lui-même, mais l'Église a dû s'affirmer par certaines pratiques pour se faire comprendre et reconnaître par des esprits moins élevés que celui de M. le comte Tolstoï.

« Cette foi a changé mon estimation de ce qui est bon, mauvais et méprisable. Tout ce qui autrefois me paraissait bon et grand, — la richesse, toute espèce de propriété, le point d'honneur, le souci de ma dignité, mes droits, tout cela est devenu maintenant mauvais et méprisable. Le travail pour les autres, la pauvreté, l'abaissement, le renoncement à toute espèce de propriété et de droits, tout cela est devenu à mes yeux bon et grand.

« Si maintenant encore je puis, dans un moment d'oubli, m'entraîner à la violence pour me défendre moi et les autres, ou bien ma propriété et celle des autres, je ne puis plus, à tête reposée et sciemment, donner dans ce piège

qui me perd moi et les autres ; je ne puis pas acquérir de propriété; je ne puis plus avoir recours à la force sous quelque forme que ce soit, pour me défendre ou défendre un autre; je ne puis prendre part à aucun acte du pouvoir qui a pour but la défense des hommes et de leur propriété par la violence; je ne puis être ni juge, ni prendre part à des jugements, ni être revêtu d'une autorité, ni faire partie d'une autorité quelconque; je ne puis pas non plus faire que par ma coopération d'autres fassent partie des tribunaux ou d'une autorité quelconque. »

Nous passons sous silence le paragraphe ayant trait aux nationalités, et disant que le Russe, attaqué par l'Allemand ou le Français, ne doit pas se défendre ; autant se dire mouton tout de suite. Nous nous permettrons cependant de demander à M. Tolstoï pourquoi il signe : le comte Léon Tolstoï et non pas frère Léon tout court ?

Nous croyons que le spiritualisme a autre chose à faire qu'à porter les hommes à tendre la gorge.

Mais si nous ne craignons pas d'entendre discuter les formes théologiques, nous tremblons que l'homme ne se croie Dieu et ne reconnaisse plus l'Infini.

En lisant un volume de M. E. Vacherot, de l'Institut, LE NOUVEAU SPIRITUALISME, un de ces ouvrages que l'on devrait déguster à petites doses lorsque l'on se sent faiblir, nous remarquons ce passage qui exprime cette même crainte :

« J'achève de vivre dans un temps où le goût de la métaphysique n'est pas commun. On ne parle plus guère aujourd'hui du spiritualisme que comme d'une vieille histoire que la science nouvelle est venue clore définitivement. Il n'y a plus que les croyants qui conservent le nom de Dieu dans leurs livres ou dans leurs prières. Nos jeunes philosophes paraissent l'avoir oublié dans leurs curieuses et savantes études. On ne parle plus guère de Dieu, hors de l'école, que pour s'en moquer. Et encore, là même, ne commence-t-on pas à s'en moquer devant nos pauvres enfants ? Il est visible que l'esprit de notre temps a perdu, avec toute notion métaphysique, la tradition des grands athées. Les confesseurs d'athéisme qui déclaraient la guerre à Dieu risquaient de voir brûler leurs livres, sinon leurs personnes. En lisant *la prose et les vers de nos blasphémateurs sans foi ni passion, nos revenants du dernier siècle ne trouvent-ils pas qu'on avait plus d'esprit sur Dieu alors que maintenant ?* Jadis nos rois avaient leurs bouffons, qui mêlaient à leurs folies quelques paroles de raison. Le roi de nos jours, qu'on appelle le public, a les siens, qui les font rire à tout prix, sans les faire réfléchir. Rire des choses nobles, cela s'est vu. Rire des choses saintes, cela se voit plus que jamais. Pour rire de

Dieu, et de cette façon, il faut une sorte d'esprit qui fait honte à l'esprit. Je n'ai pas encore assez mauvaise opinion de mon temps pour croire que ce rire soit devenu contagieux. »

Oh ! non, ce rire n'est pas contagieux, et j'en connais beaucoup de ceux qui rient qui tremblent dans leur peau au dernier moment. En tout cas, les blasphèmes ont amené des contre-blasphèmes et ont donné à certains le courage d'affirmer leur opinion religieuse, — c'est, en effet, presque du courage de nos jours.

Nous y reviendrons tout à l'heure, mais avant nous voulons citer la conclusion d'un ouvrage de M. Imbert de Saint-Amand, qui montre que les peuples passent, les races disparaissent, les rois et les empereurs qui remplirent le monde de leurs aventures tragiques s'oublient, mais, malgré bien des défaillances, l'esprit religieux ne passera jamais.

C'est une étude bien curieuse que ce livre sur LES FEMMES DE LA COUR DES DERNIERS VALOIS, ouvrage dont nous ne pouvons donner que la conclusion, mais qui est à lire tout entier.

« A l'heure où Catherine de Médicis expirait au château de Blois, deux femmes, la veuve et la sœur du duc de Guise, attisaient le feu de la vengeance au milieu de la population parisienne. Chacun courait aux armes, les boutiques se fermaient, on sonnait le tocsin, des postes s'établissaient dans tous les quartiers. Paris était en état de siège. Plus de cent mille personnes parcouraient les rues en procession, soufflant sur des torches en criant : « Ainsi « s'éteigne la race des Valois! » Rien n'égalait la haine de la duchesse de Montpensier pour le meurtrier de ses deux frères. Sa vanité de femme s'unissait à ses sentiments de famille et à ses projets d'ambition pour l'exaspérer contre Henri III, qui avait, dit-on, dédaigné ses charmes. Un peu boiteuse, elle savait que le roi se moquait de cette infirmité. Elle ne lui pardonnait pas de telles railleries. Hautaine, violente, vindicative, elle montrait, plusieurs mois avant la journée des Barricades, une paire de ciseaux qui devaient servir, disait-elle, à donner la tonsure monacale à Henri de Valois.

« La mère des Guise, Anne d'Este, mariée en premières noces à François de Guise, en secondes noces au duc de Nemours, n'était pas moins irritée. Elle se trouvait à Blois au moment du meurtre de ses deux fils, et d'abord elle fut retenue prisonnière par Henri III. Peu de jours après, le roi, faisant embarquer sur plusieurs bateaux séparés le cardinal de Bourbon, le prince de Joinville (devenu duc de Guise par la mort de son père), le duc d'Elbeuf et les autres captifs, descendit lui-même la Loire avec cette triste suite, qu'il alla déposer dans le château d'Amboise. « O grand monarque, » s'écria la duchesse

de Nemours en tournant ses yeux baignés de larmes vers la façade du château de Blois, décoré de la statue de Louis XII, son aïeul maternel, « ô grand mo- « narque, aviez-vous fait bâtir ce château afin que l'on y fît mourir les enfants « de votre petite-fille ? » La duchesse de Nemours était depuis quatre jours seulement à Amboise lorsque Henri III la remit en liberté. Elle se rendit à Paris, où on ne l'appelait plus que la reine-mère. Elle y retrouva sa fille, la duchesse de Montpensier, et sa bru, Catherine de Clèves, veuve du duc de Guise, qui accoucha peu de jours après d'un fils posthume. Le deuil des Parisiens fut suspendu par la naissance de ce fils, qui eut la ville de Paris pour marraine.

« On dit que ce fut la duchesse de Montpensier qui arma le bras de Jacques Clément. Se jetant au-devant du messager qui lui apporta la nouvelle du meurtre : « Ah ! mon ami, s'écria-t-elle, soyez le bienvenu ! Mais est-il vrai, « au moins, ce méchant, ce perfide est-il mort ? Dieu ! que vous me rendez « contente ! Je ne suis marrie que d'une chose, c'est qu'il n'ait su avant de « mourir que c'est moi qui ait fait faire le coup ! » Puis, se tournant vers les femmes de sa suite et faisant allusion aux menaces du roi : « Eh bien ! que « vous en semble ? ajouta t-elle. Ma tête ne tient-elle pas bien à cette heure ? Il m'est avis qu'elle ne branle plus comme elle branlait auparavant. » La duchesse court ensuite chez sa mère, et toutes deux, ivres de joie, montent en carosse, disant partout au peuple qui se presse autour d'elles : « Bonnes nou- « velles, mes amis, bonnes nouvelles : il n'y a plus de Henri de Valois en France ! » Suivies d'un cortège innombrable, elles arrivent à l'église des Cordeliers et descendent de voiture. La duchesse de Nemours se place sur les degrés du maître-autel et harangue la foule, qui l'applaudit avec transport.

« Ainsi se termine tristement par trois frères, comme celles des Capétiens, cette race si malheureuse des Valois, race qu'il faudrait maudire si le génie des arts n'était là pour voiler ses vices et ses fautes, si la mort misérable de ses trois derniers rois ne portait dans l'âme un profond sentiment de tristesse et de commisération. » La plupart des femmes dont nous avons essayé d'esquisser les traits se reposaient déjà dans la tombe. C'est à peine si l'on conservait le souvenir de ces héroïnes autrefois si adulées et si brillantes.

« Diane de Poitiers était morte le 22 avril 1566, oubliée de la cour, dont elle avait été l'idole. Dans son testament, elle s'était préoccupée d'une manière toute particulière des maisons religieuses ouvertes aux filles de mauvaise vie, comme si elle eût reconnu, au fond de sa conscience, une analogie entre leur destinée et la sienne.

« Deux ans plus tard, à la fin de l'année 1568, la belle Élisabeth de France, la femme de Philipde II, la reine de paix et de bonté, Isabel *de paz y de bon-*

dad, comme disaient les Espagnols, était morte à vingt-quatre ans, après avoir ressenti les atteintes d'une douleur et d'une mélancolie profondes, dans ce sombre palais de l'Escurial, prison de sa jeunesse et de sa beauté.

« Le 18 février 1587, Marie-Stuart avait placé sa tête sur le billot. « Elle ne « voulut jamais permettre que le bourreau la dépouillât, disant qu'elle n'avait « pas coutume du service d'un tel gentilhomme. Elle même ôta sa robe, se mit « à genoux sur un carreau de velours noir, présenta sa tête au bourreau, qui, « contre le privilège des princes, lui fit tenir les mains par son valet pour lui « donner le coup plus assurément. Puis, il montra la tête séparée du corps au « peuple, qui commença à crier : Vive la reine ! Et comme en cette montre « sa coiffure tomba à terre, on vit que l'ennui et la fâcherie avaient rendu, en « l'âge de quarante-cinq ans, toute blanche et chenue cette pauvre reine qui, « vivante, avait emporté le prix des plus belles femmes du monde. » Distraite par les préoccupations politiques, la cour de France n'essaya pas même de venger l'infortunée victime, et, l'année suivante, Henri III recherchait l'alliance de la reine Élisabeth d'Angleterre. Catherine de Médicis elle-même, Catherine, qui avait fait dans la chrétienneté une si grande figure, et dont tous les échos avaient tant de fois répété le nom, devait être oubliée plus vite encore que Marie-Stuart. Cette fameuse reine-mère, cette célèbre Florentine, « adorée et « révérée comme la Junon de la cour, » n'eut pas plutôt rendu le dernier soupir que, suivant l'expression de l'Estoile, « on n'en fit pas plus de compte « que d'une chèvre morte. » La femme de Charles IX et celle de Henri III vivaient encore. Retirées l'une en Autriche, et l'autre à Chenonceaux, ces deux veuves, véritablement veuves, passaient leur vie à faire l'aumône et à prier. Du fond de tant de ruines, leur douce voix s'élevait vers le ciel, et demandait à Dieu de pardonner aux morts. Élisabeth d'Autriche mourut en 1592, pleurée de tous ceux qui avaient eu le bonheur de l'approcher. Louise de Vaudémont vécut jusqu'en 1601, aussi fidèle à la mémoire de Henri III que si ce prince avait été digne de regrets.

« Quant à Marguerite de Valois, sa vieillesse répondit au reste de son existence. En 1590, le jour même où Henri IV était vainqueur à Ivry, le marquis de Curton, qui s'emparait de l'Auvergne pour le roi, tailla en pièce un corps d'armée où se trouvaient les derniers défenseurs de cette princesse. Du haut de la terrasse de son château d'Usson, Marguerite les vit périr. Lorsque Henri IV eut abjuré, il refusa de la recevoir et lui défendit de porter le titre de reine de France. Il voulait divorcer ; mais tant que Gabrielle d'Estrées vécut, Marguerite s'y opposa. Après la mort de la favorite, elle signa elle-même une demande de nullité présentée au pape Clément VIII et fondée sur

ce que le consentement mutuel aurait manqué pour le mariage. Le pape délégua des cardinaux et des évêques pour procéder à l'interrogatoire des deux époux, Marguerite exprima le désir que puisqu'elle devait être interrogée, elle le fût de personnes « plus privées et plus familières », son courage n'allant pas jusqu'à pouvoir supporter une telle diminution. « Je craindrais, « dit-elle, que mes larmes ne fissent juger à ces cardinaux quelque force ou « quelque contrainte, qui nuirait à l'effet que le roi désire (octobre 1599). » Henri IV se montra touché de l'attitude de son ancienne compagne. « Je suis « très satisfait de l'ingénuité et candeur de votre procédure, lui écrivit-il, et « j'espère que Dieu bénira le reste de nos jours d'une amitié fraternelle accom- « pagnée d'une félicité publique qui les rendra très heureux. » Il l'appelait désormais sa sœur.

« Revenue à Paris en 1605, elle y acheva ses jours dans un mélange de piété et de coquetterie qui était le fond de son caractère. Toujours bonne et affable, mais licencieuse, dépourvue de sens commun, elle ne pouvait renoncer à la galanterie et à l'amour. Le désir de paraître aux fêtes du Louvre lui fit fermer les yeux sur la place qu'elle y occupait; elle assista au sacre de Marie de Médicis, et y prit rang après la sœur du roi. Sans autre titre que celui de la reine Marguerite, elle logeait à Paris, dans l'hôtel de Sens. Dégoûtée de cette demeure, à la suite du meurtre d'un de ses favoris, elle se fit bâtir un hôtel dans le voisinage du Pré-aux-Clercs, et posa la première pierre du couvent des Augustines. Mêlant le goût du sacré et le goût du profane, qui, chez certaines femmes, n'ont rien d'incompatible, elle faisait force aumônes et ne payait pas ses dettes. Autour d'elle figuraient d'indignes favoris et un aumônier qui devait être le héros de la charité : saint Vincent de Paul. Marguerite survécut à Henri IV, qu'elle pleura. Elle mourut le 27 mars 1615, dans sa soixante-troisième année. Ses derniers jours avaient été profondément tristes. En proie à des accès de découragement ou de terreur, elle voyait arriver la mort en frémissant. Ayant cherché le bonheur en dehors du devoir, elle reconnaissait, mais trop tard, qu'on ne peut le trouver que dans la pratique de la vertu. Avec Marguerite disparaissait la dernière héroïne de la cour des Valois.

« Les époques les plus immorales sont peut-être celles d'où ressort la plus grande somme de réflexions salutaires. Les héroïnes de la cour des derniers Valois, si on les étudie sérieusement, si on analyse leurs tristesses, leurs inquiétudes, leurs remords, offrent aux moralistes de précieux sujets de méditation. Plus il y a d'orgueil, d'ambition, de volupté, dans la carrière de ces femmes, mieux elles font comprendre les misères et l'inanité des passions auxquelles, dans leur aveuglement, elles se livrent corps et âme.

« En scrutant leur histoire, on s'aperçoit bien vite qu'elles ne rencontrèrent jamais le vrai bonheur dans les désordres où elles se précipitèrent. Ambitieuses, elles virent l'échafaudage de leurs intrigues renversé par le moindre souffle. Orgueilleuses, elles subirent les humiliations les plus cruelles. Voluptueuses, elles trouvèrent au fond du plaisir la douleur. « Des biens que nous avons, « dit Montaigne, il n'en est aucun qui soit exempt de quelque mélange de mal « et d'incommodité ; »

..... Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angit.

« Notre extrême volupté a quelque air de gémissement et de plainte. Diriez-vous pas qu'elle se meurt d'angoise ? Voire quand nous en forgeons l'image en son excellence, nous la fardons d'épithètes et de qualités maladives et douloureuses : langueur, mollesse, faiblesse, défaillance, *morbidezza*, grand témoignage de leur consanguinité et consubstantialité.

« Le vice porte en lui-même son châtiment, et, s'il y a quelque chose de mélancolique au milieu même de ses prétendues joies, que doit-on dire de ses chagrins, de ses regrets et de ses souffrances !

« Au XVI[e] siècle, comme aux autres époques, les femmes ne sont véritablement grandes que par les qualités qui font l'ornement de leur sexe : les qualités du cœur. L'importance des situations politiques, l'éclat des aventures, le prestige du luxe et de la puissance, la splendeur de la jeunesse et de la beauté, rien ne leur donne le charme véritable. Leurs infortunes intéressent plus que leurs succès. On aime mieux Marie Stuart en prison que Marie Stuart sur le trône, et les femmes saintes qui, comme Élisabeth d'Autriche et Louise de Vaudémont, se tiennent modestement dans l'ombre, sont à la fois plus sympathiques et plus heureuses que celles qui cherchent la grande lumière et les applaudissements.

« Pendant le siège de Florence, quand Salvestro Aldobrandini avait voulu faire sortir Catherine de Médécis du cloître des *Murate*, qui lui servait d'asile, on se rappelle que Catherine avait dit : « Allez, annoncez à mes maîtres que « je deviendrai nonne, et que je passerai ma vie entière auprès de ces mères « respectables. » Qui sait s'il n'eût pas mieux valu pour la petite Florentine que cette parole se fût réalisée ? Qui sait si le cloître obscur n'aurait pas été préférable aux galeries étincelantes du Louvre et de Chenonceaux ? Peut-être le vêtement de bure des religieuses eût-il été moins lourd pour les épaules de Catherine que le manteau des reines. Elle n'aurait été poursuivie ni par les invectives de ses contemporains, ni par celles de la postérité.

« Lisez dans le fond de l'âme de ces reines, de ces favorites à qui tout semble réussir : que vous trouverez de misères sous une brillante surface! que de chagrins, que de soucis cachés sous le dôme des palais ! Au milieu des victoires de l'opulence et du sensualisme, Diane de Poitiers écrit à Mme de Montagu : « Quand donc me viendrez-vous visiter, Madame ma bonne amie, étant désireuse de votre vue, qui me réconforterait en tous mes chagrins ! Et voyez ce qui advient souvent de monter au dernier degré, qui ferait croire que l'abîme est en haut! » Arrivée au sommet de sa fortune, la toute-puissante maîtresse ressent ce trouble, cette inquiétude qui est le châtiment de l'ambition satisfaite. Lorsqu'elle trône au milieu des merveilles de Chenonceaux, dans ce « charmant castel fleuronné, blasonné, flanqué de jolies tourelles, orné de cariatides, contourné de balconnades avec enjolivations dorées jusqu'en haut du faîte », il y a des heures où tous ces fleurons, toutes ces arabesques se teignent de la couleur du sang ; où les pensées sinistres pénètrent dans « ce sylvestre et plantureux bocage arrosé de fontaines, verdoyant comme un pré d'avril », et où la favorite écoute dans le lointain l'écho des cris de colère et de vengeance des victimes de sa cupidité.

« Si une Diane de Poitiers, une Catherine de Médicis, une Marie Stuart, une Marguerite de Valois, pouvaient sortir de leur sépulcre et venir nous parler de la vie et de la mort, quels enseignements sévères ne nous donneraient-elles pas? Comme elles nous édifieraient sur les résultats de cette prudence du siècle, que l'apôtre saint Jacques qualifiait de terrestre, d'animale et de diabolique, prudence avec laquelle on s'imagine tromper tous les autres, et on ne trompe que soi-même ! Comme elles nous apprendraient la véritable valeur des choses humaines ! Comme elles nous rediraient, au sujet des richesses, des grandeurs et de la gloire, la parole qu'un grand saint ne cessait de répéter : *Quid prodest?* A quoi bon ?

« Que de larmes au fond de toutes ces histoires ! Qui ne s'écrierait avec l'Estoile, après le récit de la mort de Marie-Stuart : « Voilà une vie bien tra-« gique et un vrai tableau de la vanité des grandeurs du monde. Et puis, allez « faire état des honneurs mondains et de leurs félicités ! » Ces deux femmes si admirées, ces deux reines plus fières de leur beauté que de leur couronne, Marie-Stuart et Marguerite de Valois, expièrent leurs triomphes l'une par le supplice, l'autre par des humiliations que certaines femmes trouveraient pires que la mort. A combien de réflexions un Bossuet ne pourrait-il pas se livrer sur les péripéties de ces fortunes si fécondes en graves leçons ! Les femmes de la cour des derniers Valois ne nous disent-elles pas aussi bien que celles de la cour de Louis XIV :

« Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie « n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs « ne sont qu'un dangereux amusement. »

« Une autre remarque se présente à notre esprit au moment où nous terminons cette étude : c'est que, sous les derniers Valois, la religion est mal entendue, mal pratiquée, obscurcie par le fanatisme, défigurée par les passions humaines, et que pourtant c'est encore la seule lueur qui brille dans la nuit, la seule puissance qui, devant l'orgueil, devant la débauche, prononce les noms d'humilité et de chasteté, la seule force qui représente le sens moral et le devoir. Malgré tous leurs efforts, les persécuteurs, les bourreaux, ne parviennent pas à dénaturer la religion. Elle survit à leurs blasphèmes et à leurs crimes. Les abus, les excès qui se commettent en son nom ne peuvent en détruire la beauté ! On veut en faire un instrument de perdition, mais elle reste une cause de salut. Si vous ôtiez à ces rois le peu de christianisme qui leur reste, ils seraient des monstres de tyrannie, des despotes asiatiques, des Nabuchodonosor, des Balthazar. Si vous enleviez à ces favorites, à ces grandes dames, la faculté de remords que la religion leur donne, elles ne seraient plus que de viles courtisanes, des Messalines, des païennes effrénées. Henri III lui-même, quand il s'agenouille devant Dieu, n'est pas si hypocrite qu'on le pense, il jette parfois un regard d'envie sur l'obscure destinée de quelque pauvre moine ensevelissant dans le fond d'un cloître ses tristesses et ses espérances. Les natures les plas dépravées ont des retours vers Dieu et se demandent si la pénitence ne serait pas, en définitive, le plus intelligent des calculs. Malgré tous les scandales de leur carrière, les derniers Valois moururent en bons chrétiens. C'est la religion qui relève les grandes pécheresses de cette époque. C'est elle qui réhabilite Marie-Stuart, et qui donne à la tête de cette malheureuse reine une auréole dont l'éclat doit briller à travers les siècles. C'est elle enfin qui sauve une société travaillée par tant d'éléments de dissolution, par tant de causes de ruine morale et matérielle, et l'arrache à la barbarie, au vandalisme, à une décadence sans retour. Après l'orage, viendra l'arc-en-ciel. La dynastie des Valois s'éteindra, mais la France ne périra point.

« Un sentiment philosophique, un sentiment chrétien se dégage de toutes les crises, de toutes les aventures, de toutes les tragédies d'une période si violente, si troublée. Que reste-t-il de tant d'agitations, de querelles, d'intrigues, de passions féroces ou fiévreuses ? En pensant au silence qui succède à tant de bruit, on médite, on se recueille. Du milieu des ruines et des tombeaux s'élève une voix éloquente entre toutes. C'est la grande voix, la voix sacrée de l'histoire, qui ramène les choses de ce monde à leurs véritables proportions,

qui apprend, par le spectacle des infortunes célèbres, à supporter les misères quotidiennes de la vie, et qui, par l'évocation du passé, répand sur le présent un charme instructif et consolateur. »

Ce sont les temps les plus troublés qui amènent les réactions. On avait nié Dieu, M. Richepin est venu le blasphémer, et voilà que d'un bout à l'autre de la France, que l'on croyait athée parce qu'elle a acheté nombre d'exemplaires du volume de BLASPHÈMES, se lèvent des hommes qui ne craignent pas de se mettre entre le Dieu vengeur et son blasphémateur. Hier, c'était M. Alfred Dubout, qui publiait les CONTRE-BLASPHÈMES et qui rappela M. Richepin à la modestie ; aujourd'hui c'est Mardoche, un poète bien connu, aimé des gens qui ont le goût des choses bonnes, belles et saintes, qui, en quelques pages, RÉPONSES AUX BLASPHÈMES DE JEAN RICHEPIN, met à bas la faconde de :

« Ce lutteur de la foire, ennemi des principes,
Légèrement toqué, qui se figure, hélas !
Qu'il porte notre globe en croupe comme Atlas,
Tandis que sur sa fière échine se repose
Une femme torpille avec un maillot rose ! »

La préface de cet opuscule est de M. Armand de Joyburg, de l'Académie des lettres, sciences et beaux-arts de la province : la voici, c'est l'annonce du contre-poison dont nous parlions plus haut :

« Faire la préface d'une œuvre dont l'auteur vous est sympathique : voilà pour l'agréable ; faire celle d'une œuvre qui est l'arme vengeresse du bien, de l'honnête, du beau : voilà pour l'utile.

« Et qu'on ne vienne pas me dire que l'on gâte toujours ceux qu'on aime ! — Il est de ces idées nobles et généreuses qui s'imposent.

« Tel est le cas des *Réponses aux blasphèmes de Jean Richepin.*

« Est-ce aimer ses semblables, est-ce aimer son pays que de chercher à détruire la foi dans les âmes et à saper cette grandeur morale qui fait l'honneur d'un peuple.

« Que je comprends le cri indigné de Mardoche, qui révèle un caractère enthousiaste, un enfant viril, et qui se montre poète dans le sens le plus absolu du mot, car ses expressions justes et saisissantes restent toujours harmonieuses !

« Bien des gens accusent Zola de s'être fait le chef de l'école naturaliste uniquement dans le but de lancer une magnifique réclame de librairie. Si le même motif a poussé Richepin dans le bourbier littéraire, il a sans doute visé à s'y montrer *de plus en plus fort*, suivant la devise de Nicolet.

« Eh quoi ! l'auteur des Blasphèmes, dont les débuts donnaient de si belles espérances, n'a pas craint de se faire l'apôtre du vice, le peintre du néant ?

« Quoi qu'il en soit, le jour où les *Blasphèmes* feraient beaucoup de prosélytes, la société, la famille et la nation auraient vécu.

J'en appelle à notre grand poète Alfred de Musset qui, certes, n'était pas un *bigot*, et qui s'écrie dans *Rolla* :

« Et que nous reste-t-il, à nous, les déicides ?
Pour qui travaillez-vous, démolisseurs stupides,
Lorsque vous disséquiez le Christ sur son autel ?
Que vouliez-vous semer sur sa céleste tombe,
Quand vous jetiez au vent la sanglante colombe
Qui tombe en tournoyant dans l'abîme éternel ? »

Mais ton plus grand crime, ô Richepin, c'est de vouloir empoisonner la jeunesse ! Tu espères que nos généreux étudiants, prêts à s'enthousiasmer pour toutes les causes hardies, pour toutes les révolutions littéraires, te prêteront le concours de leurs nobles intelligences : tu n'y réussiras pas, car si l'orage peut donner au ruisseau une teinte boueuse et jaunâtre, un rayon de soleil suffit à lui rendre sa limpidité première.

Tel sera l'effet des *Réponses* de Mardoche.

« Non, la jeunesse française se détournera avec horreur, ô Richepin, de ton visage convulsé à force de vomir le blasphème, et elle aimera mieux croire, avec Mardoche, à toutes les belles et nobles aspirations, qui sont les seules véritables joies de l'humanité. »

Hélas ! il est à craindre que le mot de M. Jules Simon ne soit bien vrai.

« Nous avons abaissé les intelligences en les soumettant aux foules, et les foules en leur ôtant leurs croyances. Voilà, en deux mots, notre histoire. » (J. Simon, *Dieu, Patrie, Liberté.*)

Pour en revenir au début de cette longue chronique, qui s'est égarée un peu à l'aventure des volumes qui m'arrivaient, nous dirons à la justice de rentrer ses foudres. Le public se chargera de faire sa police lui-même, et peut-être n'est-il pas mauvais de montrer à la génération qui vient ce qu'une littérature pourrie aura fait de celle qui l'aura précédée.

Et quand nous aurons recommandé les gracieuses poésies de L.-M. Jehan, Idoles et Visions ; les satires de Gaston David, les Verges, œuvre qui s'adresse à tous les cœurs généreux battant encore en France pour Dieu, la Patrie et la Famille ; quand nous aurons offert aux délicats la lecture des Fragments d'un livre inédit, recueil de pensées charmantes et élevées, par

Mme Alphonse Daudet, et que nous aurons félicité hautement M. Paul Margueritte du respect filial qui l'a incité à écrire ce livre, qu'il a intitulé orgueilleusement MON PÈRE, récit de la mort du brave général et de sa carrière glorieuse, nous serons arrivés à notre centième numéro, prêts à donner rendez-vous à nos lecteurs pour notre deux centième.

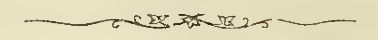
Nous ne voulons pas terminer cette chronique littéraire sans souhaiter la bienvenue à un nouveau confrère, L'ILLUSTRATION THÉATRALE. Ce que nous avons vu de cette nouvelle publication au point de vue des gravures, de l'illustration, nous paraît parfait ; mais, quant au texte, nous ferons quelques réserves jusqu'à ce que nous ayons suivi le but, l'idée, la tendance du journal.

Voici près d'une année que le théâtre ne donne rien, absolument rien, et qu'il vit sur des reprises, et quelles reprises ! FUALDÈS ! ou autres absurdités en musique, toujours les mêmes, de sorte que LE GRAND MOGOL, LE CHATEAU DE TIRE-LARIGOT OU LE VOYAGE AU CAUCASE sont considérés comme des chefs d'œuvre, et, les dames sans âge qui représentent celle-ci ou celle-là sont données comme de jeunes et agréables beautés, dont les faits et gestes sont ce qu'il y a de plus intéressant pour le public.

Ah ! si Messieurs du journalisme voulaient bien dire la vérité ! s'ils voulaient bien prendre un fouet au lieu de ne s'armer que d'un goupillon ! Quand je vois trente journaux sérieux ou soi-disant tels consacrer chacun au moins cent lignes à des platitudes comme LE DIABLE AU CORPS, pousser toute une population à aller admirer des jambes de coton et des voix qui n'en sont pas. Quand nous prévoyons le « four » qui attend THÉODORA et que nous lisons déjà à l'avance les articles qui seront consacrés à la louange de Sarah Bernhard et à la gloire de Sardou qui, au lieu de travailler pour le public travaille pour une actrice, nous préférons nous retirer sous notre tente et attendre que la presse veuille bien s'occuper un peu plus de l'art dramatique, un peu moins de l'intérêt des directeurs et surtout beaucoup moins des interprètes qui remplissent bien plus le monde de leurs excentricités que de leur talent véritable.

Ah ! où est-il le journal qui voudra bien être sérieux et juste, qui osera dire ce qu'il pense du théâtre, des artistes, des auteurs et non pas remplir ses colonnes de racontars qui font sourire et d'appréciations à l'eau bénite !

GASTON D'HAILLY.



Dans son roman provençal, Marius Maurel, M. Joseph Autier a décrit avec un soin jaloux les mœurs, les coutumes des paysans et des marins de cet adorable pays plein de soleil et d'horizons bleus, qui s'étend entre Marseille et les dernières ramifications des basses Alpes. Ce sont bien là ces hommes du midi aux passions vives, écloses dans un cœur simple, au milieu des rochers couverts de bruyères qui regardent les flots d'azur, dans les champs de vignes, sous les bois d'oliviers, près des vergers d'orangers. L'idylle entre Marius Maurel et la jolie Jeanne est adorable de fraîcheur, et si elle est traversée par un drame dont les suites offrent l'occasion au héros du roman de devenir un héros véritable, au moins le guérit-il d'une jalousie que sa femme ne méritait certes pas.

C'est un roman très joli, très doux, écrit avec l'amour d'un Provençal épris du pays qui lui a donné le jour et, si l'on pouvait faire un reproche à M. Joseph Autier, ce serait celui de ne pas savoir de quelle façon se font en France les engagements militaires.

*
* *

Mme Étienne Marcel, dans son dernier roman, Armelle, a soutenu cette thèse toujours goûtée, que l'enfant n'est pas responsable des fautes du père et, lorsque l'on a le talent de cet auteur consciencieux et moral, on peut se douter que cette jolie Armelle, malheureuse par les folies de son père, sera on ne peut plus sympathique au public qui, toujours, accueille avec joie un nouveau livre signé de ce pseudonyme.

*
* *

M. Jules Mary est un écrivain qui s'est fait un nom en essayant un peu de tous les genres, cherchant sa voie, et ayant trouvé le succès en dehors des choses immorales; aussi ne lui marchandons-nous pas nos éloges pour son dernier volume les Deux Amours de Thérèse. L'auteur toujours attachant, sachant se servir de l'émotion comme de la passion, s'est surpassé cette fois-ci, et ce roman de jeunesse passionnée et vibrante, dans lequel aiment et souffrent un jeune homme et une jeune fille poussant l'amour jusqu'au sacrifice le plus idéal, est une œuvre qui va surtout captiver les lectrices. Ah ! comme nous sommes loin du matérialisme de la Faute du docteur Madelor, qui cependant a été, je crois, le plus grand succès de cet écrivain !

Envisager le surnaturel, ou pour mieux dire, le *suprasensible,* sous toutes les formes dont l'a revêtu l'humanité, depuis la naïve légende, l'allégorie poétique ou morale, jusqu'aux thèses du spiritisme; depuis ces grandes convulsions de la nature, devenue réellement surnaturelles par le mystère de leur éloignement, jusqu'à l'étude des faits purement moraux dégagés des liens de la matière, études indépendantes, ne relevant plus d'aucune théorie; chercher, par une sorte de philosophie littéraire, à démontrer l'unité d'inspiration, à établir que le monde a toujours fait le même rêve, aux temps reculés où il nous paraît avoir dormi, comme à notre époque où il nous semble si bien éveillé, telle a été la pensée de M. Henry Moreau en écrivant un livre intitulé Au Dela.

Nous citons ici un de ces *contes étranges* qui pourraient bien être une réalité :

« Ce matin, dans la rue, j'ai croisé le convoi d'un enfant. C'était, en vérité, un tout petit enfant. Deux hommes en chapeau de toile cirée portaient à bras le misérable brancard; un pauvre drap blanc, large comme une serviette, recouvrait le petit cercueil, si petit qu'à peine le voyait-on.

« Derrière les porteurs, qui se dandinaient d'un air ennuyé, deux ouvriers allaient tête nue. Ils avaient pour la cérémonie revêtu leurs habits propres, et maintenant ils marchaient vers le cimetière, sans grande tristesse, sans grand respect.

« Il était si petit, l'enfant ! Pouvait-on s'y être attaché, le connaître même ? Il n'avait point mis la main à l'œuvre commune, point ri des mêmes joies, ni pleuré des mêmes misères ; il n'avait point posé son petit pied sur cette route pénible que suivait toute la famille. Derrière un semblable cercueil, il ne saurait couler que les larmes de la mère ; et la mère n'était pas là.

« Aussi l'enfant s'en allait tout seul sur son misérable brancard ; on ne l'enterrait pas, on se débarrassait de lui. En présence de cet abandon, je ne sais quelle tristesse m'a étreint à la gorge, et je me suis découvert pieusement, tout ému.

« Dieu te bénisse, cher petit pauvre !

« A ce moment, un mendiant m'a accosté. Il s'est approché avec l'air humble de ses pareils, l'air d'un chien battu qui vient obliquement, les pattes maladroitement croisées, se coucher aux pieds du maître. Je ne sais trop ce qu'il m'a dit; sa voix, comme celle des autres mendiants, était basse et indistincte. A quoi bon se faire comprendre ? On sait si bien ce qu'ils demandent, et on croit si peu ce qu'ils racontent ! On donne ou on ne donne pas, voilà tout.

« Moi, je n'ai pas donné. Il y a vraiment trop de mendiants, trop d'étalage

de misères vraies ou fausses, et bien plus souvent fausses que vraies : celles-là font tort à celles-ci. La voie publique est un piège continuellement tendu à la crédulité bienveillante.

« Et puis, l'on s'occupe beaucoup des pauvres aujourd'hui : la charité a été fort bien réglementée : chacun y contribue de gré ou de force, moi comme tout le monde : je suis donc en règle, et les mendiants n'ont qu'à s'adresser aux bureaux.

« — Laissez, bonhomme : je n'ai rien sur moi. »

« Ce petit, ce tout petit enfant qui s'en allait ainsi seul au cimetière, il me semble que je le connais, et que j'en pourrais raconter l'histoire. Et, en vérité, je le veux faire. Elle n'est pas triste, cette histoire : qu'y a-t-il de triste dans la courte vie, dans la paisible mort d'un si petit enfant ?

« Au séjour des esprits, une âme, qui n'avait point encore accompli le pèlerinage de la vie humaine, attendait l'heure de son départ. Elle l'attendait, avec impatience peut-être, car qui sait si les âmes, pour lesquelles le passé et l'avenir ne se fondent pas dans un immuable présent, qui sait si les âmes ne sont point, elles aussi, tourmentées par l'éternel *devenir ?*

« Sans doute, dans la clarté de ses vues primitives, elle aurait dû comprendre de quel poids pèseraient sur elle l'aveuglement et la prison. Mais Dieu, pour le bonheur et pour le châtiment de ses créatures, mit dans la marche à travers l'inconnu un charme irrésistible, afin que le rayonnement de l'avenir pût illuminer et rendre supportables les ombres désespérées du présent. Et la petite âme attendait avec impatience l'heure de son départ.

« Or, elle était si belle et si pure, cette petite âme, elle s'épanouissait avec tant de grâce dans son innocence et sa naïveté, qu'il semblait que le Seigneur voulût lui épargner la souillure humaine et lui faire grâce de l'épreuve, qu'il eût désiré cueillir la jeune fleur pour son jardin céleste avant que le souffle de la malédiction la pût effleurer.

« J'ai connu un enfant qui pleura de vraies larmes, des larmes amères, lorsque la tendresse paternelle s'opposa à son entrée au collège pour retarder autant que possible les froissements de la vie. L'enfant, lui aussi, voulait *devenir*.

« Ainsi fit la petite âme. Elle demanda l'épreuve, elle la demanda avec tant d'insistance que Dieu, retirant à regret sa main puissante, laissa marcher enfin l'horloge du temps. Et l'heure arriva, et la petite âme partit, délicieusement inquiète, et, au sein d'une pauvre famille, il y a quelques jours, un petit enfant naquit.

« Une pauvre famille, en vérité ; une de ces familles si pauvres qu'elles ont

peine à croire que la multiplication des enfants soit une bénédiction pour elles.

« On savait que le petit devait venir ; et pourtant on ne l'attendait pas ; est-ce qu'on avait le loisir de l'attendre ? Rien n'était préparé pour sa venue ; les frères en parlaient peu, sans colère mais sans tendresse ; le père y pensait avec inquiétude. La mère seule s'attendrissait, quand elle en avait le temps, et, peu à peu, elle recueillit çà et là quelques lambeaux pour en couvrir le petit corps qui devait grandir à la grâce de Dieu.

« Et quand l'enfant vint, le père le regarda un instant, tout soucieux, puis il partit à son travail ; les voisines accoururent et dirent que c'était un bel enfant. Il n'y eut point de vraie joie autour de cette naissance, et la mère pleura quelques larmes en serrant sur son cœur le petit pour le réchauffer.

« Elle est bien simple assurément, cette histoire, elle est bien ordinaire, et combien de maisons misérables à Paris, dans la France, dans le monde, pourraient la raconter ! Ils sont nombreux, ces nouveau-nés que l'on accueille, aux portes de la vie, comme un fardeau douloureux destiné lui-même à souffrir, comme un compagnon de misères dont la chaîne va s'ajouter au poids commun déjà si lourd. Ils sont nombreux, et c'est si bien là la signification humaine de la naissance, qu'il faut de toute nécesité, en face de ce mystère, regarder plus haut et plus loin.

« Eh ! mon Dieu ! pourquoi nous attendrir ici ? Cette histoire banale est celle de bien des hommes que nous coudoyons sans y penser ; je gagerais que ce fut l'histoire du pauvre diable qui m'a tout à l'heure abordé !

« Où donc est-il, ce mendiant ? Après mon refus, il n'a point insisté. Il a fait un pas de côté, comme pour ne pas me toucher en passant ; et il est parti lentement, dans la même attitude humble et lassée.

« Je me suis retourné, et j'ai cherché autour de moi. Je l'ai aperçu cent mètres plus loin ; il adressait à quelqu'un sa requête. Le quelqu'un a fait un geste d'impatience et a passé sans même répondre. Cela n'est pas bien.

« Le nouveau-né gisait sur un grabat, à côté de sa mère endormie.

« Qui n'a contemplé ces yeux d'enfants si profondément ouverts que le regard, ne s'y heurtant point à un autre regard, croit entrevoir un abîme ? Qui ne s'est demandé quel mystérieux horizon se déroulait devant ces yeux fermés au monde sensible ?

« Est-ce le voile du passé qui, incomplètement retombé, leur laisse apercevoir les rivages perdus ? Est-ce le voile de l'avenir qui se soulève pour épouvanter l'esprit chancelant par la vision des futures douleurs ? Ces plaintes, si douces et si profondes dans leur faiblesse, ces plaintes sont-elles des cris de terreur, sont-elles des cris de regret ?

« La bonté de Dieu écarta pour elle ces deux voiles terribles du passé et de l'avenir ; et la petite âme se recueillit dans cette double contemplation.

« Elle vit un enfant, — quel pauvre et chétif enfant ! dont le corps impuissant restait inerte et passif entre toutes les mains, dont l'âme demeurait plongée dans un état d'inconscience plus obscur, plus épais que la plus épaisse et la plus obscure nuit : à moins que la souffrance physique ne traversât ces ténèbres comme un éclair douloureux.

« Puis, le corps vint à s'agiter, à se posséder, au prix de quelles peines ! l'âme vint à dépouiller ses langes, au prix de quels chagrins ! L'apprentissage de la vie se faisait lentement par les larmes, et le petit s'avançait dans son dur chemin, courbé sous son fardeau aussi lourd que celui des hommes qui marchaient à ses côtés, puisque le grain de blé pèse autant à la fourmi que le faix énorme au cheval vigoureux.

« La petite âme vit un adolescent, un jeune homme qui s'avançait résolument, le cœur brûlé de désirs, à la conquête de la vie ; et la petite âme comptait les déceptions, les trahisons, les fausses promesses, les fatigues vaines, les douloureuses attentes suivies de certitudes douloureuses. *Demain* se montrait plein de désirs fiévreux, *hier* plein d'amers regrets. Si quelques succès venaient à sourire çà et là, le but atteint n'était jamais le but rêvé ; le cri du cœur n'était point : *j'ai,* mais j'aurai ; et le terrain conquis se trouvait soudain n'être plus qu'un point de départ. Et cette course haletante, sans repos ni trêve, se poursuivait à travers les maladies, les deuils, les hontes, les colères et les épouvantes.

« Puis ce fut un homme mûr qui parut, marchant d'un pas lourd et lassé. Il avait été bien broyé sous la meule de la vie ; il avait laissé à chaque dent des roues quelqu'un de ces lambeaux de l'âme qu'il appelait des illusions. Non, il n'en avait plus d'illusions ; il savait maintenant ce que valait sa destinée, et son cœur était devenu aussi vide que sa tête. Il roulait son rocher le long de la route, machinalement, sans penser, sans désirer, et il attendait, voilà tout, il attendait la fin.

« Mais ce n'était point encore la fin ; et le corps qui se courbait peu à peu fut soudain frappé par les infirmités. Alors ce fut le digne couronnement de cette existence, la douleur physique continue, les impatiences de la chair meurtrie, l'impuissance hébétée de l'esprit et du corps, l'humiliation suprême de toutes les forces vitales, et, tout au bout, comme unique horizon, la mort, avec ses grandes angoisses et sa grande terreur de l'inconnu.

« Il était si hideux, ce tableau de l'avenir, que la petite âme frissonnait tout épouvantée. Elle détourna sa pensée et regarda en arrière.

« Ah ! quel beau, quel doux, quel paisible rivage ! Plus d'inconscience, mais la radieuse certitude ; plus d'impuissance, mais la force immatérielle ; plus d'attente, mais la possession ; plus de liens, mais la vraie, la seule liberté. En vérité, quel beau et doux rivage ! Et comme il paraissait lointain déjà ! Si lointain que la petite âme, croyant avoir rêvé, douta de l'horrible vision, et de nouveau, elle envisagea l'avenir.

« Alors la grande, la vraie douleur lui apparut. Quelle mort, Seigneur ! quelle ombre ! Marcher à tâtons, ne rien voir, ne rien comprendre, être toujours et toujours si loin de la vérité ! Si loin que les pâles rayons qui viennent parfois se glisser dans cette nuit en sont tout imprégnés de ténèbres ! Si loin que cette conscience même échappe à l'esprit qu'il y ait quelque part la vérité !

« La petite âme restait interdite, frissonnante. Et quand elle se prit à penser que c'était bien là l'avenir, qu'elle avait à subir cette épreuve, à suivre cette route, à couvrir ses yeux de ce bandeau, à se lier de cette chaîne douloureuse, quand elle se prit à penser à tout cela, son épouvante fut si grande, qu'elle se retourna vers le Seigneur et qu'elle poussa jusqu'à lui le cri de son indicible angoisse.

« Or, c'était là que l'attendait la miséricorde divine. Le Seigneur, attendri, sourit doucement à l'égarée, et il tendit les bras à la petite âme, et la petite âme s'envola à tire d'ailes.

« Voilà pourquoi, ce matin, dans la rue, j'ai croisé le convoi d'un enfant.

« Je me suis remis à marcher, pensant à ces ouvriers qui suivaient le convoi d'un air si indifférent ; je me disais qu'ils avaient raison après tout, et qu'en vérité il ne fallait point répandre de larmes sur un si petit cercueil.

« J'ai presque heurté un homme qui se tenait humblement courbé, et qui s'est découvert avec un geste las et découragé pour me demander pardon. J'ai reconnu le mendiant.

« — Tenez, mon brave. Nous sommes les vrais pauvres, nous qui restons « ici-bas, et de vous à moi, la différence de misères est bien peu de chose. »

« Le mendiant ne m'a pas compris ; mais il a salué en murmurant un remercîment étonné, et quelque chose qui ressemblait à de la joie a brillé sur son visage maigre.

« J'ai peut-être été trompé une fois de plus, mais peut-être aussi ai-je fait un heureux.

« Dieu te bénisse, cher petit pauvre ! »

Nous voudrions avoir souvent des livres comme celui-là à recommander.

Voici un livre qui ne rappelle en rien l'ouvrage de M. Paul Labarrière. Maitre Sauvat, un notaire qui assassine un individu parce qu'il lui réclame son argent. Le Notaire assassin, de M. Paul d'Orcières, est venu à Paris dans l'espoir de se faire une carrière littéraire, mais il a vu que ce n'était pas chose facile, surtout que les péripéties du drame se passent vers 1830 — en ce temps-là, il ne suffisait pas de publier des livres honteux pour passer grand homme. Bref, après un séjour de quelques années à Paris, au centre du cercle littéraire du temps, très curieusement peint par M. d'Orcières, Sébastien Peytel quitte la capitale et les lettres pour Bourg, où il achète une étude. Ses manières, ses idées, mettent en émoi la petite ville. Il ameute tout le pays contre lui et finalement meurt sur l'échafaud après avoir tué sa femme, un type étrange qui agace un peu son mari comme celle du *Maître de Forges*, d'Ohnet.

Ce volume très curieux donne une étude des plus fouillées de la société bourgeoise sous Louis-Philippe et est recommandable surtout parce qu'il sort de l'ordinaire.

*
* *

Si l'on veut éprouver tous les sentiments de l'horreur et du rire, chercher la gaieté et la tristesse, s'amuser franchement et pleurer toutes les larmes de son corps, nous engageons nos lecteurs à marcher avec Eugène Chavette à La Conquête d'une Cuisinière. Le temps de feuilleter les 700 pages de ces deux volumes, on oublie tout, pour se croire acteur dans le drame ou dans la comédie, car les deux genres s'y rencontrent.

Etonnant ! l'auteur du *Saucisson à pattes*.

*
* *

L'intérêt qui s'attache à l'ouvrage de M. G. Macé sur le Service de la sureté n'a pas besoin d'être longuement expliqué, et l'homme qui a été chargé d'une tâche aussi difficile et délicate à la fois que celle qu'il a rempli avec ce courage et ce désintéressement qui font la gloire de cette police conspuée par ceux-là seulement qui en ont peur, doit avoir bien des révélations curieuses et inattendues à faire au public.

*
* *

On ne saurait se figurer ce qu'il y a de moralité à faire connaître le fond de l'âme de ces malheureux que l'on conduit à l'échafaud tout épeurés au moment de franchir ce cap terrible qui mène à l'éternité. A cet égard, les Souvenirs de la petite et de la grande Roquette, écrits par M. l'abbé Moreau, succes-

seur de l'abbé Crozes, est une de ces œuvres que l'on doit méditer.

Certainement cela ne se lit pas comme un roman dont on a hâte de connaître le dénouement, mais un tel livre explique bien des défaillances et donne à la pensée un champ tellement large qu'il dépasse souvent les idées les plus profondément enracinées dans l'esprit du lecteur.

*
* *

Voici deux ouvrages de Mme Louise d'Alq, l'auteur bien connu du *Nouveau savoir vivre universel,* qui pourraient bien être les véritables *étrennes utiles* de cette année.

Le premier, Le Carnet du vieux Docteur, a pour exergue :

« S'il est très beau de savoir bien écrire,
Il faut aussi savoir se faire lire. »

Ce volume a en effet le mérite rare d'intéresser et de pouvoir être mis entre les mains des jeunes filles, de les initier aux soins des malades et aux règles de l'hygiène ; la somme de bons conseils sans pédanterie contenue dans la première partie sous forme de causeries enjouées est incalculable, contribuant à former le bon sens et le jugement. La deuxième et la troisième partie sont plus techniques, mais présentées avec clarté et attrait. C'est là le véritable livre du médecin des familles, sans réclame ni parti pris : il ne ressemble en rien à ce qui a été fait jusqu'ici.

Le second volume a pour titre : L'horticulture au salon et au jardin.

Cet ouvrage, qui pourrait s'appeler *l'Horticulture à la portée des gens du monde,* enseigne à cultiver soi-même les plantes d'appartement, de jardin et de petites serres chaudes et froides.

Comme dans ses autres livres pratiques, Mme d'Alq a éloigné ce qui pourrait s'approcher de la pédanterie pour rester dans ce qu'il est utile et intéressant de savoir pour tout le monde, cherchant à mettre dans son livre ce qu'elle a trouvé qu'il manquait dans les autres traitant du même sujet. Ce n'est ni un livre de botanique, ni un livre d'histoire naturelle, mais le résultat d'expériences personnelles sur la culture.

Cet ouvrage est illustré de plus de cent beaux dessins finement gravés sur bois.

Alexandre Le-Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Pyrénées françaises, par Paul Perret, illustrations par Eug. Sadoux. Cette vaste et belle publication, conduite avec tant de soins et tant de luxe artistique de bon aloi, est arrivée à son troisième volume.

Tome Ier: Le seuil des Pyrénées, Lourdes, Argelès, Cauterets, Luz, Saint-Sauveur, Barèges. — Tome II : Le pays basque. — Tome III : L'Adour et la Garonne, le Cominges, le comté de Foix. — Le tome IV sera consacré aux Pyrénées-Orientales.

La conception qui a présidé à l'exécution de l'ouvrage est entièrement originale et neuve. Il n'existait point pour les Pyrénées de tableau d'ensemble, comprenant la description et l'histoire de cette part de région si intéressante, et s'il y a plusieurs guides excellents à travers ses montagnes, il n'y avait point de Guide pittoresque.

Cette lacune est comblée, les Pyrénées ont été parcourues pied à pied, décrites dans leurs parties les plus reculées, les plus inconnues du touriste, et ces relations familières, d'une lecture facile et courante, sont accompagnées presque à chaque page d'illustrations ingénieuses et fidèles qui achèvent de les éclairer.

Vues générales des monts, croquis des vallées et tout cela, d'après nature, les monuments, les ruines, toutes les curiosités enfin du pays le plus nouveau de notre belle France, rien n'a été oublié.

Ce troisième volume, qui vient de paraître, renferme, entre autres parties frappantes, le tableau de ce comté de Foix, dont l'histoire est si pleine et si dramatique, le sol grandement pittoresque et où si peu de voyageurs ont pénétré, le volume se termine par la description de l'Andorre, pays fermé s'il en fut et assurément bien ignoré.

La publication des *Pyrénées françaises* a placé l'éditeur Oudin au premier rang de nos libraires artistiques. — 3 vol. in-8° à 12 francs.

* * *

Le célèbre philosophe anglais Herber Spencer, dont les travaux sur la science sociale ont eu un grand retentissement, vient de publier sous le titre de l'Individu contre l'État une série d'études dans lesquelles il démontre

que les nations ne peuvent prospérer qu'en développant l'initiative individuelle. Le libéralisme, après avoir limité le pouvoir des rois, doit travailler dans l'avenir à amoindrir celui des parlements, et l'État ne doit plus intervenir que pour garantir la limitation réciproque de l'activité des citoyens.

Cet intéressant travail est publié dans *la Bibliothèque de philosophie contemporaine.* — Félix Alcan, éditeur. — 1 vol. in-18 : 2 fr. 50.

* * *

La Convention nationale continue à être l'objet d'appréciations passionnées. On est étonné de voir des esprits distingués ne retenir que les documents des détracteurs de la Révolution, et couvrir de leur autorité des récits erronés. — Aussi devons-nous féliciter l'éditeur Félix Alcan d'avoir publié une nouvelle édition du Vandalisme révolutionnaire, d'Eugène Despoix. Le célèbre écrivain fait l'histoire des fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention, fondations qui subsistent encore, qui flattent notre patriotisme, et dont nul ne peut contester la glorieuse utilité. L'ouvrage est précédé d'une notice biographique et littéraire de M. Charles Bigot sur l'auteur et d'une liste de ses travaux. — 1 vol. in-18 de la Bibliothèque de l'histoire contemporaine : 3 fr. 50.

* * *

M. Marcellin Pellet, député du Gard, continue dignement l'œuvre de Louis Combes et de Georges Avenel, les deux hommes qui connaissaient le mieux la Révolution française. Il vient de publier chez Félix Alcan (anciennement Germer Baillière et Cie) un ouvrage ou plutôt une série d'études dans lesquelles il défend la grande époque dont il est de mode aujourd'hui de médire et dont l'œuvre tout entière est même contestée par certains écrivains, non des moins célèbres. M. A. Ranc, dans un avant-propos, fait bonne justice de ces attaques récentes et présente au public le livre de M. Marcellin Pellet. — 1 vol.: 3 fr. 50.

* * *

Enfin signalons un ouvrage bien utile pour les personnes qui ont besoin d'étendre leurs relations d'affaires : Le High Life et les principaux fournisseurs, livre d'adresses contenant les noms les plus en vue et des fournisseurs les plus en renom à Paris. — 1 vol. in-18 : 3 fr. 50. Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCE, TOURS.

CHRONIQUE

Paris 10 janvier 1885.

Si nous admettions l'utilité des poursuites judiciaires vis-à-vis de livres plus ou moins immoraux, nous n'aurions qu'à féliciter le jury de la Seine pour le verdict qu'il a rendu dans les deux affaires Desprez et Bonnetain.

Dans notre dernière chronique, nous avions plus particulièrement parlé du volume de M. Bonnetain, parce que nous savions fort bien que cet ouvrage n'était pas incriminable, et l'auteur pouvait prouver qu'il avait voulu flétrir un vice des plus fâcheux.

Quant à l'ouvrage de M. Desprez, associé pour son travail, selon lui, « artistique » avec un jeune homme encore mineur, nous n'avons pas voulu dire toute notre pensée, sachant que l'affaire allait venir le lendemain du jour où nous remettions notre manuscrit à l'impression.

Que MM. Desprez, son collaborateur et l'éditeur d'*Autour d'un clocher* le sachent bien, le jury de la Seine ne les a pas condamnés pour avoir écrit et publié un livre plus immoral que cent autres que l'on publie à Paris, mais bien parce que le volume a paru en Belgique. La pensée intime du jury est que les auteurs sont allés de l'autre côté de la frontière parce qu'ils savaient que leurs élucubrations érotiques ne trouveraient pas d'éditeur en France.

Si le jugement qui a été rendu pouvait être cassé pour vice de forme, il serait possible qu'auteurs et éditeurs fussent acquittés, mais il faudrait que le jury lût entièrement la collection Kistemaeckers et qu'il soit capable d'apprécier la valeur artistique(le mot et vrai) des volumes qui la composent.— Seulement ce ne sont pas des livres pour des enfants ou pour des hommes vicieux, malheureusement ce sont souvent ceux-ci qui sont à la recherche de ces excitants, et c'est là qu'est le danger.

Nous voyons avec un certain plaisir que les questions littéraires, qui n'intéressaient que fort peu depuis trente ans commencent à remuer un peu l'opinion publique et que les gens de lettres, au lieu de se retirer presque honteux de leur métier, considéré longtemps par la bourgeoisie comme métier de fai-

N° 101

néants, relèvent la tète et sont prêts à combattre en faveur de telle ou telle théorie littéraire. Cependant, s'il est bien de faire acte de vigueur, il est bon aussi d'agir en temps opportun et non à la légère comme me paraît le faire une société qui s'est dénommée : *Société des gens de lettres.*

La presse s'émeut et, pour une fois, elle a raison. Il s'agit d'un candidat auquel on a refusé l'entrée du cénacle, un écrivain de talent dont on peut toujours critiquer la manière littéraire, mais qui est un homme très soucieux de son art, et qui, si nous nous permettions de faire des comparaisons avec les ouvrages d'un certain nombre de sociétaires, pourrait bien ne pas avoir le désavantage.

La Société des gens de lettres n'est pas une académie, elle est simplement une agence chargée de récupérer les sommes dues à un écrivain dont les ouvrages sont reproduits çà et là dans les journaux de province ou ailleurs ; de plus, elle est une sorte de Société de secours mutuel. Quant à s'immiscer dans la manière d'écrire de celui-ci ou de celui-là, c'est une autre affaire et tout blackboulé qu'il est, M. Harry Alis entrerait de force dans la Société s'il s'adressait aux tribunaux, car il y a des statuts qui ne peuvent s'appliquer suivant la fantaisie d'un comité d'examen.

Voici d'abord un article paru dans le journal *le Voltaire,* que nous recommandons — pas le journal — à l'appréciation de nos lecteurs.

« C'est une opinion commune chez les écrivains d'aujourd'hui que la critique a cessé de vivre.

« Ils se plaignent amèrement de ne plus rencontrer devant leur œuvre le juge attentif, consciencieux, épris de son sacerdoce ; ils s'insurgent contre cette indifférence en haut lieu littéraire qui les condamne à produire dans le vide, on les voit invoquer furieusement l'ombre de Sainte-Beuve.

Mais, en vérité, jamais on n'a fait de la critique autant ! Qui ne s'en mêle, qui ne se pose en connaisseur éclairé, subtil, infaillible ?

« La critique, loin de disparaître, s'est multipliée avec une fécondité qui fait rêver à la garenne, si la critique par état, par droit d'études et de preuves données, si le liseur érudit, d'un tact sûr et d'un esprit large, risque, en effet, de devenir l'oiseau rare ; en revanche, de tous côtés, des gens se dressent, très en vue, pour examiner et prononcer, alors qu'ils manquent des garanties nécessaires, du savoir, de l'expérience et du goût.

« Ici ce sont de braves bourgeois dont le mérite est grand de s'entendre aux choses de la vie, d'avoir du bon sens, de juger dignement des devoirs à remplir vis-à-vis du prochain et des crimes que réprouve la justice, mais qui, en matière d'art, d'œuvres littéraires et de tendances intellectuelles, sont insuffisants, incapables et dangereux.

« Là ce sont d'honnêtes particuliers, réunis en comité pour discuter surtout des intérêts et de la comptabilité de la société dont ils sont les représentants, qui, à l'improviste, mêlent de la critique aux chiffres et excluent de l'entreprise commerciale qu'ils dirigent des écrivains dont les titres sont nets au soleil, mais dont la pensée indépendante et dont le talent libre de toute boutique déplaisent. »

La semaine écoulée, avec la condamnation de M. Desprez et l'incident Harry Alis, montre la critique à la cour d'assises et la critique à la Société des gens de lettres.

En toute justice, les auteurs peuvent-ils se plaindre de manquer de critiques, alors qu'on en a mis partout et que la loi elle même se charge d'en faire naître?

Je ne puis songer à l'œuvre des douze excellents citoyens réunis pour délibérer sur livre de M. Louis Desprez sans que me revienne à l'esprit certaines fantaisies d'un critique que Victor Hugo eut à subir il n'y a pas bien longtemps.

Ah! c'était un brave homme aussi que ce Chapitet, membre de la commission d'instruction primaire de Lyon, et bien pénétré de ses devoirs; mais quel phénoménal innocent, ce pauvre Chapitet!

Il a laissé de son examen de Hugo un petit monument qui ne devrait pas périr. Appelé à examiner si le poète ne s'est pas d'aventure rendu coupable d'outrages à la morale et à la vérité, il a groupé ses précieuses observations dans un dossier énorme dont je détache ces glorieux pensers :

« Selon moi, déclare solennellement Chapitet, quelques pièces de vers méritent une mention; l'ensemble est défectueux; trop de mots nouveaux; Victor Hugo manque d'audace, d'élévation et de franchise; trop de mysticisme, de cléricalisme, de bonapartisme et d'obscurantisme. »

Après ce grave jugement, le critique examine l'*Ode à la Colonne* :

« Ah! quand il bâtissait de sa main colossale
. . . .
Ce pilier souverain. »

« Observations : une main n'est jamais *colossale : pilier souverain* est inintelligible : il n'y a que le peuple qui soit souverain, et sa souveraineté est inaliénable. Victor Hugo commet donc un acte de flagornerie en se vautrant devant une famille qui nous a conduits au 2 Décembre et à Sedan. »

Chapitet aborde ensuite l'examen des *Pauvres gens* : cette pièce repose peut-

être sur de bonnes intentions, mais elle aboutit à l'apologie de la charité, qui est le fléau des républiques.

Puis, voici Napoléon II et les vers connus :

« Mil huit cent onze! O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit *oui.*
. . . .
Non, l'avenir n'est à personne,
Sire, l'avenir est à Dieu! »

Ici, Chapitet ne retient plus sa colère; il fulmine, il condamne. Poésie de calotins, indigne d'une société laïque. Les peuples ne doivent pas se *prosterner.* Quant au *ciel qui dit oui,* on voit que le poète a voulu préparer les voies du plébiscite de 70.

J'ai idée que plus d'un digne Chapitet se glisse parmi les jurés réunis pour connaître des œuvres d'art.

Le Chapitet est très répandu en France, il est drôlatique tant qu'il proteste seulement en se rengorgeant; mais quand on lui met dans la main de quoi sanctionner sa balourdise par la prison ou l'amende, il faut veiller sur le Chapitet.

Le livre de M. Louis Desprez n'est pas pour me séduire; je goûte médiocrement ces crudités superflues, ces audaces faciles, cette manière ampoulée et prétentieuse de jouer du gros mot... Mais nous sommes ici en présence d'une esthétique arrêtée et voulue, d'un système littéraire très sincèrement appliqué : et c'est là l'excuse même de ce livre.

L'écrivain n'a pas lancé cet ouvrage par amour du scandale, il n'a pas recherché avec préméditation le succès d'ignoble.

En réclamant le droit de parler de l'amour tel qu'il se pratique, et de s'affranchir de cette hypocrisie qui s'attache toujours comme une idée de honte, comme un déshonneur à la génération, il a formulé une doctrine bel et bien, qui milite pour l'indépendance de la pensée et de l'art.

Il fallait faire la part de cette théorie et la mettre en évidence, il fallait dégager l'idée et le procédé : mais une pareille opération exige une intelligence très supérieure, ouverte, mise au courant.

C'est là une analyse d'une délicatesse extrême, où peuvent seuls s'appliquer les esprits déliés et exercés.

Demander à d'honnêtes commerçants de résoudre cette difficulté, les mettre aux prises avec cette question complexe et d'ordre particulier, s'en reposer sur eux du soin de distinguer l'artiste entraîné d'une thèse outrée, du vulgaire

trafiquant d'ordures, — c'est exposer la Justice à devenir aveugle, elle qui était déjà boiteuse.

On ne peut admettre que ces jurés, qui, en âme et conscience, laissent impunis le vitriol et le coup de révolver, s'en aillent devant Dieu et les hommes condamner sévèrement un auteur de vingt-trois ans, coupable seulement d'avoir cru qu'à cette heure on a le droit de penser et de s'exprimer librement avec le public pour seul juge, sans les gendarmes, sans les huissiers, sans la censure.

Comme M. Louis Desprez, M. Harry Alis vient d'être frappé pour s'être attardé à cette illusion.

Notre confrère, qui est actuellement rédacteur au *Journal des Débats*, s'est présenté à la Société des gens de lettres, patronné par Emmanuel Gonzalès et par Claretie, en appuyant sa candidature sur quatre volumes publiés et sur 300,000 lignes d'articles ou de nouvelles.

Adhérent à la Société depuis trois ans, il s'est vu refuser hier le sociétariat, après un rapport de M. Fortuné du Boisgobey.

Tout en constatant que la besogne du rapporteur consiste à évaluer la quantité, à apprécier l'importance du bagage apporté par le candidat, et qu'en l'espèce les conditions étaient remplies, l'illustre écrivain français a produit un morceau de critique dont Chapitet va se repaître avec ivresse.

Accusé par la haute et éloquente parole de M. du Boisgobey d'avoir versé dans le réalisme et dans le néologisme; déclaré indigne pour avoir écrit que *Reine Soleil* a des dévouements d'esclave et des arrogances de lessiveuse, qu'au théâtre la lumière crue de la rampe fait « rougeoyer » les maillots des danseuses: convaincu d'immoralité pour avoir montré dans ce dernier livre une Auvergnate qui tombe dans le ruisseau de Paris et n'aime pas les nuits qui ne rapportent rien, — l'écrivain, portant la peine des sujets qu'il a osés et son observation pittoresque, a été repoussé par un nombre imposant de boules noires.

Cette prétention de la Société des gens de lettres de rétablir la censure dans son coin et de se poser en moralisatrice fera sourire tous ceux qui estiment que c'est une exécution qui appartient au public, celle des livres, celle des écrivains, celles des artistes, qui le blessent ou le salissent.

Hé! bonnes gens, il faut que tout vienne à la lumière, — s'y glorifie ou s'y brûle.

Renouveler ces procès de tendance, c'est ne pas marcher au pas de ce temps. Il y a toujours sous ces déclamations pompeuses de l'hypocrisie ou de l'ignorance. Pour moi, j'ai écrit déjà que lorsque le public tolère tel livre, l'achète

le propage, lorsqu'il s'entiche de tel tableautin d'alcôve, il n'y a pas à le vouloir venger quand même.

La loi, en instruisant ces procès-là, risque de prêter la main à Tartufe et d'encourager les manœuvres de boutique: elle ôte en même temps à la conscience publique un de ses magnifiques privilèges,—celui des mépris écrasants et des haros immenses. »

Voici un autre article extrait du journal *le XIXe siècle,* traitant la même question, et qui me semble ne pas donner raison à la Société des gens de lettres.

« Il y a, comme vous le savez, une Société qui est connu sous le nom de *Société des gens de lettres.* Notre rédacteur en chef en était même le président il n'y a pas longtemps encore. Je n'en fais point partie; mais c'est pour des raisons qui me sont personnelles et qui n'intéresseraient nullement le public.

« Cette Société, lorsqu'elle s'est fondée, a eu deux objets principaux en vue:

« Le premier, c'était d'assurer la rentrée des droits que nous appelons droits de reproduction. Un écrivain publie un roman; vingt journaux de la province ou de l'étranger le reproduisent. L'auteur ne peut pas à lui seul les surveiller tous. La Société se charge de traiter avec eux et de remettre à l'ayant-droit le montant de ce qui lui revient.

« Le second, c'était de venir au secours de ceux de ses membres qui seraient tombés dans le besoin.

« C'était donc une Société commerciale en même temps qu'une Société de secours. Rien de plus. »

Rien de plus, cela s'entend. Je veux dire par là que la Société des gens de lettres n'avait pas la prétention d'être une académie. Il est trop claire qu'elle devait se réserver le droit de ne pas recevoir, d'exclure tout homme marqué d'infamie par une cause quelconque. Mais c'est un droit qui appartient à toute Société quelle qu'elle soit. Il lui était interdit, en revanche, de repousser un candidat pour de simples questions d'école ou pour des motifs tirés de la vie privée.

Son règlement s'était inspiré de ces idées.

Il suffisait, pour devenir sociétaire, que le candidat eût publié *deux volumes* ou *la valeur en articles de journal.*

Quand je dis : *suffisait*, l'expression n'est pas peut-être tout à fait juste. La vérité est que l'on ne pouvait se présenter sans ce minimun de bagage littéraire. Mais il allait sans dire qu'eût-on sous les bras les deux volumes réglementaires, il fallait en core remplir d'autres conditions : avoir, par exemple, deux parrains, obtenir la majorité, etc.

Mais la condition essentielle, la condition *sine quâ non,* c'était d'avoir publié deux volumes ou la valeur en articles.

Ceux qui avaient rédigé les statuts avaient craint qu'un monsieur, pour avoir écrit un article de journal ou publié une douzaine de sonnets, n'en prît prétexte à se dire homme de lettres et à forcer les portes de la Société.

« Eh bien ! me direz-vous, qu'est-ce que cela lui eût fait après tout ?

— Pardon ! j'ai déjà eu l'honneur de vous faire remarquer que la Société était une Société commerciale. Elle avait pour but de faire rentrer les droits de reproduction ; et naturellement elle prélevait, en guise de commission, un tant pour cent sur le montant de ces rentrées.

C'est de ce tant pour cent que s'alimentait la caisse ; c'est de là qu'elle tirait les sommes qu'elle avait l'intention de consacrer à subvenir aux besoins de ses membres tombés dans la misère. Un monsieur quelconque, qui, sans avoir d'autre bagage qu'un méchant article, se fût inscrit sur la liste de ses membres, n'aurait rien apporté à la masse et aurait pu, au contraire, le cas échéant augmenter le nombre de ses charges.

La Société était donc dans le vrai quand elle imposait un minimum de *quantité*. Mais elle n'avait jamais parlé d'un minimum de *qualité*.

C'est que la quantité se peut aisément mesurer : deux volumes se composent de douze mille lignes : rien de plus facile que de les compter. Mais la qualité, c'est une autre affaire. Où est le mètre, j'entends un mètre accepté de tous, sur lequel on puisse mesurer le mérite d'une œuvre d'art?

L'Académie, elle, quand un candidat sollicite l'un des quarante fauteuils, examine, il est vrai, la qualité plus que la quantité des ouvrages qui sont déférés à son jugement. Mais l'Académie est avant tout une compagnie littéraire. La Société des gens de lettres est une Société commerciale, dont l'unique but est de sauvegarder les intérêts commerciaux de ses membres.

— Vous avez publié deux volumes, *dignus es intrare*, pourvu d'ailleurs que vous soyez honnête homme. Nous n'avons pas à examiner si ces deux volumes sont des chefs-d'œuvre ou des inepties. Ils existent, voilà tout. Vous en pouvez tirer un profit de reproduction ; vous pouvez, par cela même, contribuer à l'accroissement de nos recettes. Voilà qui est bien. Vous êtes des nôtres.

Quel est le cas de notre confrère Harry Alis ?

Il a fait paraître déjà quatre volumes : le *Revers de la médaille*, *Hara-Kiri*, *la Reine soleil* et une brochure, *l'Armée du Fier-à-bras*.

Rien qu'avec ce bagage, il se trouvait remplir les conditions imposées par la Société des gens de lettres. Mais depuis sept ans que M. Harry Alis est entré dans la vie littéraire, il a écrit une foule innombrable d'articles dans un grand nombre de journaux, dont quelques-uns sont fort estimés ! Le *Journal des Débats*, par exemple, et *le Parlement*, où il collabore à titre régulier.

Il a donc cru posséder tous les droits nécessaires à faire partie de la Société des gens de lettres. MM. Emmanuel Gonzalès et Jules Claretie lui ont offert de lui servir de parrains. Il semblait que, de se présenter sous un tel patronage, il dût être reçu à bras ouverts et par acclamation.

Le comité l'a repoussé.

M. Harry Alis en a éprouvé une grande surprise et un vif ressentiment.

« La Société des gens de lettres, m'écrit-il, est-elle une académie jugeant le mérite littéraire et séparant le bon grain de l'ivraie. Je ne l'ai pas pensé ainsi, sans quoi je ne me serais pas exposé à son verdict. Car, au point de vue littéraire, je nie absolument la compétence d'un jury quelconque.

« J'avais cru qu'il s'agissait simplement d'une Société commerciale et de secours mutuels, prêtant son concours à tous les écrivains et leur demandant leur coopération en échange. J'avais cru qu'il s'agissait d'une simple quantité de production.

« Si les membres du comité m'ignorent, ce qui me semble probable, quelques-uns me connaissent à Paris, et ceux-là, ne voyant pas d'autre motif raisonnable, ne pourront-ils penser qu'une considération quelconque, relative à l'honorabilité, a pu causer mon échec ?

« C'est là, plus que la question d'intérêt, ce qui me blesse cruellement ; car j'ai la prétention d'être sur cela, entre tous, irréprochable. »

M. Harry Ali a voulu se rendre plus exactement compte des causes de son échec. Toutes les fois qu'un candidat se présente, le comité nomme un de ses membres, chargé de lui faire un rapport sur les droits du candidat.

M. Harry Alis a demandé communication du rapport qui le concernait.

Ce rapport avait été rédigé par M. du Boisgobey. M. du Boisgobey, avec un désintéressement dont nous ne pouvons que le féliciter, a autorisé l'intéressé à prendre copie de son mémoire et à en donner connaissance à qui bon lui semblerait.

C'est ainsi que j'ai eu entre les mains la copie de ce morceau de critique.

J'éprouve, on le sait bien, quelque scrupule à parler trop librement d'un écrit qui devait rester confidentiel, et qui n'a été livré au public que grâce à la courtoisie de l'auteur.

Je me permettrai donc une observation générale.

La mémoire de M. Boisgobey, qui eût peut-être jugé très fin et très spirituel s'il n'avait été rédigé en vue d'éclairer les notes d'une académie, m'a paru sortir des bornes prescrites au rapporteur d'une Société commerciale.

M. du Boisgobey n'avait, ce me semble, qu'à dire :

Notre règlement exige deux volumes : M. Harry Alis en a publié quatre,

sans compter une foule d'articles qui en formeraient une trentaine. C'est d'ailleurs, quelles que soient les opinions littéraires, si peu que j'aime les sujets qu'il choisit et le style dont il les revêt, un fort honnête homme, et qui fait honneur à la profession. Vous pouvez donc l'admettre.

Je dois rendre cette justice à M. du Boisgobey : il a conclu à l'admission, mais après s'être livré à nombre de critiques littéraires dont le moindre tort était d'être absolument inutiles.

Les critiques avaient sans doute plus frappé l'esprit du comité que n'a fait la conclusion à laquelle elles aboutissaient.

Il a repoussé M. Harry Alis.

Il a du même coup infligé un camouflet à ses deux parrains.

Il a donc commis une triple sottise.

Je sens, quand on me conte une de ces inepties qui sont familières à ces messieurs, une joie rassérénante à n'être pas un des leurs. »

Et savez-vous qui a signé ces lignes ? M. Francisque Sarcey.

Eh bien, on a beaucoup parlé de M. Harry Alis, on a dit peu de choses du refus qui a été fait à M. Yves Guyot. Celui-ci est un homme qui traite de tout autre chose que M. Harry Alis et dont les volumes ont une importance majeure, et cependant il ne peut entrer dans cette Société de gens de lettres dont M. du Boisgobey est un des membres.

Certes, les idées de M. Yves Guyot sont diamétralement opposées aux nôtres, mais enfin nous estimons que ses ouvrages ont une autre portée que ceux de M. du Boisgobey dont le succès est dû à une brillante imagination, et c'est tout. Ces refus d'admission vont produire une nouvelle Société de gens de lettres, qui, dans un certain nombre d'années, agira sans doute comme l'ancienne et aura à son tour le désir de s'ériger en censeur. — Allons, consolons-nous, ce n'est pas parce que l'on appartient ou non à une Société de gens de lettres que l'on est homme de lettres, et nous ne serions pas fâchés de voir s'élever église contre église, comité contre comité, nous aurions peut-être moins de bénisseurs !

Ah ! en avons-nous lu de ces articles où les gens se traînent à plat ventre devant Sardou et sa *Théodora !* Mais, critiques de théâtre que vous êtes ! dites-nous donc ce qui resterait de l'œuvre du maître en retirant les décors et l'interprète ? Un seul homme a osé dire la vérité, c'est Francisque Sarcey dans son feuilleton du *Temps*. Tout l'intérêt de *Théodora* repose sur les tableaux et sur Sarah Bernhardt. *Great attraction.*

Un homme qui n'aime guère à être critiqué c'est Sir Jean Georges Tollemache Sinclair, baronet et membre du Parlement anglais, qui a traduit LA

Prochaine Révolution française. de Thackeray, et publié Pleurs et Sourires en vers français, sans compter un grand nombre d'autres ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Malheureusement Théodore de Banville, un homme toujours gracieux, a bien voulu par politesse écrire une lettre d'encouragement à ce baronet, et celui-ci part de là pour se croire un poète d'envergure énorme. Certes, en anglais, les poésies de Sir Tollemache Sinclair ont une certaine valeur, mais lorsqu'il les veut rendre en vers français, holà ! — Très curieux les portraits du baronet :

Grévy.

« L'homm^e nécessaire est le brave Grévy,
Qui consolida la République ;
Il n'approuva du tout la revi-
sion, parc^e c'est sans valeur publique.

« La chasse au gibier plaît à Grévy,
Non la chasse aux non-républicains ;
La gloir^e française entière ne revi-
vra que quand tous se donn^eront les mains.

« C'est un homm^e très prudent, ce Grévy ;
Le sens commun de mille il unit ;
Contr^e les communards il ne sévi-
Ssait et d'eux maints bons Français il fit. »

Ceci me semble déjà d'une certaine force, mais vous allez voir ce que sont nos éditeurs peu jaloux de publier les œuvres du membre du Parlement.

Calmann-Lévy.

« J'aim^erais voir un volum^e par Grévy
Qui fit jadis un trist^e vaude^eville coi ;
Il serait pris par Calmann-Lévy,
E*di*teur, dont l'*édit* fut contr^e moi. »

Quantin!

« Puis j'ai mis mon ouvrage chez Quantin
Qui croit qu'il est certain d'échouer :
« Ces *chèr^es* femm^es de la chaussé^e-d'Antin
« Font *bon marché* d'œuvr^es bonn^es à brûler. »

CHARPENTIER.

« Un bon *menuisier* n'est *charpentier*.
Juger d'un^e^ charpente il n'a compris ;
Il me semble oisif, ce rich^e^ rentier :
A mon ouvrage il fronc^e^ les sourcils. »

PLON.

« A messieurs les éditeurs, salut,
Sans excepter le célèbr^e^ Plon !
Nul livr^e^ n'a ses soins qui ne valût
« Vi^e^ de César » et « Œuvr^e^s de *Plon-Plon* ».

DENTU.

« J'eus un plus heureux sort chez Dentu,
Qui veut bien publier à mes frais ;
Que l'on m'applaudisse ou non, sens-tu
Que son marché n'est pas bien mauvais ? »

Mais je m'arrête ; ce poète qui veut appliquer les règles de la parodie anglaise aux vers français a peu de chance d'être compris chez nous, et il faut avoir les trésors d'indulgence de Th. de Banville pour distribuer les encouragements dont sir Tallemache Sinclair se fait une réclame à chaque page de ses ouvrages

Nous parlions dernièrement d'une collection de nouvelles inaugurées par la librairie des *Soirées littéraires*, nous avions même fait quelques réserves sur la valeur de l'un de ces récits. Nous avons reçu deux nouveaux volumes de cette collection populaire, AMOUR ET PATRIE, par M. Marc Bonnefoy, et LA MAIN DU MORT, par M. Édouard Montagne, pour lesquels nous ne pouvons que leur adresser nos meilleurs compliments : *Amour et patrie* est un récit très patriotique ; *la Main du mort* est un drame terrible bien fait pour plaire à la clientèle pour lequel il est écrit.

M. H.-G. Monferrier est un écrivain plein de verve qui envoya au *Journal des Débats* une relation de voyage de l'Autriche-Hongrie, de la Serbie et de la Bulgarie. Comme de juste cette relation perdue au milieu des colonnes d'un journal eût été ignorée de ceux qui ne sont pas « lecteurs assidus » de la feuille qui reçoit les articles de ce malheureux Harry Alis ; aussi le retrouvons-nous aujourd'hui en volume, sous ce titre : VOYAGE DE FANTAISIE POLITIQUE. Il y a.

en effet, beaucoup de fantaisie dans ce volume, et la politique est un peu à l'eau de rose, aussi allons-nous seulement nous rabattre sur des pages fantaisistes.

« J'ai pu, dans mes voyages en Europe, constater que deux articles de nos exportations conservent leur vogue : les romans et le vin de Champagne. Celui-ci se consomme en tout pays, même en Hongrie, où cependant les vins sont très bons et préférables, à mon gré, à ceux que l'on fabrique. Il est vrai qu'on vend le Champagne très cher, ce qui est le moyen de le débiter : c'est une denrée de luxe et de vanité. Nos romans ont la vertu d'amuser le monde entier, tout en donnant de nous une assez mauvaise opinion. Nous valons mieux que les héros de notre littérature.

« On a trouvé mauvais que M. Zola n'ait pas été décoré le 14 juillet. Le ministre de l'instruction publique aura pensé peut-être que ses productions manquaient d'idéal (ce qui est vrai). Mais le ministre du commerce devait penser à lui comme principal fabricant de l'un des meilleurs articles d'exportation. Il est, à cet égard, au niveau de M. Rœderer et de la veuve Cliquot.

« J'ai vu, à une devanture, des photographies fort décolletées. Un moment, j'ai pu croire aux contes que débitent certains voyageurs, qui prétendent qu'en Hongrie on offre ce qu'ailleurs il faut au moins demander. Hélas! en regardant de plus près, j'ai vu que ces photographies venaient de Paris, où on les vend dans les arrière-boutiques ; les titres étaient en français : nous fabriquons aussi de l'immoralité pour l'exportation. Ceci n'est point à l'adresse de M. Zola, que je ne tiens pas pour immoral ; le vice qu'il décrit n'ayant rien de séduisant.

« Si les Hongrois sont un peuple civilisé, ils ont gardé quelques-unes des vertus rustiques. Pour eux, l'étranger n'est point un importun, comme il arrive trop souvent dans nos villes affairées. Il est l'hôte que l'on accueille comme un ami.

« M. Berkisg Arpad, secrétaire intime de M. Tisza, veut absolument être mon cicérone, et, dans les bureaux du *Pesther Lloyd*, tout le monde s'est mis à ma disposition avec une cordialité que je suis heureux de reconnaître. Ce journal, qui est ici le plus important et que l'on peut considérer comme l'organe du ministère, a tenu, à propos des incidents du 14 juillet, le langage le plus convenable et le plus sympathique à la France.

« Il suffit de passer une demi-journée à Pesth pour voir que la nationalité hongroise est chose sérieuse et très sérieuse.

« Les affiches officielles, les noms des rues, les enseignes, tout en hongrois. Tant pis pour les Allemands s'ils ne comprennent pas.

« L'armée territoriale, qu'on appelle les *honveds*, n'existe pas seulement sur

le papier: 20.000 hommes sont constamment en activité de service. Je les ai vus vêtus comme nos troupiers, veste bleue, pantalon rouge. Cette question d'uniforme a sa signification. Là, où n'est pas le casque prussien, on peut être allié! on reste indépendant.

« La restauration de la nationalité hongroise a été l'origine du réveil d'autres nationalités soumises au sceptre des Habsbourgs. C'est là, à mon avis (qui peut n'être pas celui de tout le monde), la sécurité de l'Autriche et le secret de son avenir.

« Je ne crois pas M. de Beust un homme de génie : il aime trop la musique pour cela. Il a fait le dualisme austro-hongrois comme un expédient. Il aura peut-être donné à la dynastie qu'il servait le procédé par lequel elle refusa l'empire d'Orient.

« Les petites nationalités des Balkans iront peut-être à l'Autriche. parce qu'elle respecte leurs droits, tandis que la Russie a la manie de russifier, comme la Prusse celle de germaniser, et la France, j'en ai peur, celle de franciser, même les Tonkinois.

« Il est remarquable que, des trois co-partageants de la Pologne, l'Autriche soit la seule qui soit populaire chez les Polonais, et elle ne l'est que depuis qu'elle est rentrée dans sa voie, puisqu'en 1848, elle ne contenait la Galicie que par des massacres.

« Cependant, l'administration prussienne est supérieure à celle de l'Autriche. et, au point de vue matériel, la Pologne russe est en bien meilleur état que la Galicie. Elle exploite la Russie par son industrie et elle l'exècre.

« Une grande erreur en politique, même en ce siècle d'argent, est de donner le premier rang aux intérêts matériels. « *Non in solo, pane vivit homo,* » dit l'Évangile, qui contient beaucoup de vérités. même pour ceux qui ne croient pas qu'il est vérité d'un bout à l'autre.

« J'aurai l'occasion, dans la suite de mon voyage, de vérifier l'exactitude d'idées dont je donne simplement un premier aperçu. »

Un autre volume que l'on ne saurait trop recommander est celui de Quatrelles, Lettres a une honnête femme sur les événements contemporains; ces lettres sont d'autant plus intéressantes que l'on sait que le pseudonyme Quatrelles cache le nom de l'un des plus aimables conseillers référendaires à la cour des comptes.

Ah ! depuis longtemps nous sommes fatigués de voir sans cesse le fils naturel ou adultérin, l'être le plus parfait de la création ; Me Georges Lachaud vient de mettre fin à notre supplice en nous présentant dans Impitoyable amour, un fils issu légitimement du mariage ayant au moins autant de qualités

que son frère né hors le sacrement, c'est chose tellement rare qu'il nous plaît de le signaler.

J'ai reçu nombre de lettres de mes lecteurs me demandant des explications sur le livre qui va paraître demain et portant, avec ma signature,, ce titre qui les intrigue, paraît-il : L'HERMAPHRODITE.

Quoi ! me dit-on, vous Gaston d'Hailly, vous vous lancez dans le roman physiologique !

Je m'empresse de rassurer mes lecteurs, et, si mon héroïne est un de ces êtres hybrides, hors nature, que Dieu a jetés maudits sur cette terre, êtres inutiles, sans but, sans espoir, se consumant dans la solitude, étonnés des ardeurs qui font battre les cœurs autour d'eux, le nouveau roman, roman historique, qui va paraître n'a rien à voir avec la physiologie, et tout le monde peut le lire sans crainte d'en être offusqué ; mais si mon héroïne ne peut connaître l'amour, au moins n'adressera-t-elle pas à ce petit dieu la plainte que dit si bien Jacques Madeleine dans son joli volume écrit en vers anciens.

PLAINTE A L'AMOVR.

STANCES.

« Amovr, crvel Amovr, tv sais qu'vne Traistresse
Nos Ames tortvrant s'y rende la maistresse
Et novs tire des plevrs
C'est par toy qve de nos sovpirs et de nos larmes
Elle se fait des armes
Et fait regner le dovte av profond de nos cvevrs.

« Amovr, crvel Amovr ! Et lorsqve tv novs vanges,
Ce n'est qve povr plonger en des peines estranges
Levrs trop tendres esprits.
C'est toy qui novs trevvant trop aysément complices
Sçais par tes artifices
Faire de levr foiblesse vn suiet de mépris.

« Qve vevx-tv donc, Amovr, ô Tyran de nos Ames ?
Versant mille sanglots, allvmant mille flames,
Mille plaintes semant,
Ne sçavrois-tv sovffrir que de Celle que i'aime
Ie fois aimé moy mesme,
Ov qv'en Celvy qu'elle aime elle trevue vn Amant ?

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Un monsieur porte dans son portefeuille une somme de cent mille francs. Le contenant et le contenu lui sont volés; hélas! cette fortune était la dot de sa fille. vous jugez d'ici le désespoir du père. Mais voilà que le volé reçoit par à comptes des sommes importantes, puis rentre un jour dans le montant entier de l'argent disparu, accompagné de bénéfices considérables. Le voleur a non seulement augmenté la dot, mais encore il protège secrètement celle qui a cru que, sans fortune elle trouverait bien difficilement à se marier. Bref. elle épouse un voleur-bienfaiteur.

Tel est à peu près le fond du roman. LA DOT VOLÉE, de M. Philibert Audebrand, une fantaisie amusante.

*
* *

Nous avons eu déjà bien des fois l'occasion de parler de M. Maryan, écrivain distingué et moral, dont les œuvres peuvent être lues même par les jeunes personnes. Son nouvel ouvrage. CLÉMENTINE DE LA FRESNAYE. n'est pas moins charmant que ceux dont nous avons eu à nous occuper. C'est l'histoire d'une jeune fille qui a adoré son grand-père, le seul parent qui lui soit resté ; mais elle a appris que sa fortune a été mal acquise. et. pour mettre en pratique le culte qu'elle avait pour lui. celui-ci étant mort, elle se dépouille de l'héritage important qu'il lui a laissé.

L'idylle entre Yves de La Fresnaye et Marie-Anne, la sœur du curé, est ravissante quoique un peu romantique.

*
* *

Il y a un magnifique drame d'amour dans L'ABBÉ DE MORVAN, anonymement signé : *Une grande dame russe*. Le sujet était des plus délicats, et il est traité avec beaucoup de circonspection. On voit que l'auteur a voulu étudier deux cœurs et n'a pas cherché à attaquer la religion dans la faiblesse de son ministre.

Une simple histoire, le second récit qui complète ce volume, est le triste roman d'une femme abandonnée par son amant. Celui-ci n'a même pas voulu donner à celle qui fut sa maîtresse l'argent qui lui était nécessaire pour soigner l'enfant qu'ils ont eu. Désespérée, folle, la femme s'est vendue, mais lorsqu'elle revient courbée sous la honte, l'enfant est mort, et la mère ne veut même pas que l'argent de sa faute serve à acheter de quoi faire enterrer le pauvre petit. qui est jeté à la fosse commune.

La mère se venge, frappe son amant, mais celui-ci n'est que blessé. Elle passe en cour d'assises. elle est acquittée. Que fera-t-elle, maintenant, seule sur cette terre? Elle se jette à l'eau.

Lui. il fait une fin : il s'est marié.

*
* *

Les Mille et une nuits du théâtre sont la réunion en un volume des articles « théâtres » de M. Auguste Vitu, parue dans le journal *le Figaro* depuis l'année 1871.

Il est évident que ce n'est que le premier volume d'une série, car le livre s'arrête à la soirée mémorable du 8 février 1873, où la Comédie-Française reprit avec tant de succès l'œuvre si belle de Victor Hugo, *Marion Delorme.*

*
* *

Tout le monde connaît ce jeu inventé nouvellement et qui fait la joie des gens peu distingués qui fréquentent et pratiquent les fêtes foraines ; ce jeu, le Massacre, offre comme cible des personnages auxquels on décoche des projectiles qui, bien appliqués, les renversent en des postures faisant rire à se tordre les témoins de ce duel. où le battu est évidemment celui qui sert de point de mire.

M. Félicien Champsaur a intitulé la réunion des portraits qu'il a publiés dans quelques journaux, le Massacre ; de fait, il n'est pas toujours tendre, et les balles critiques qu'il lance à nombre d'écrivains, de comédiens et d'hommes politiques sont dirigées d'une main ferme et capable de faire vaciller l'idole.

Donnons ici un portrait de Jean Richepin.

« On parle souvent de l'affolement parisien. N'est-ce pas un affolé, le garçon de talent qui, ayant passé la trentaine de plusieurs années, après avoir écrit des œuvres qui le classent parmi les vrais artistes de ce temps, à la veille de

la première représentation d'un drame, *en vers,* s'en va, accompagnant une folle, son fils, le cousin et un inconnu, s'en va brandissant un couteau de cuisine, les autres armés de cravaches et de poignards, secouer les puces de Marie Colombier ? Il criait comme un romantique, en exagérant :

« — Où est-elle, que j'étende ses tripes au soleil.

« Et il offrait mille louis (ça va bien) à la femme de chambre pour qu'elle dît ou était cachée sa maîtresse. Qu'est-ce qu'il aurait fait ? Pas de soleil ce jour-là, il bruinait. »

Richepin ambitionne de monter sur un piédestal, il s'est placé sur un pilori de charlatan bohémien. Qui donc disait qu'il était devenu bourgeois ?

En effet, en 1878, il a épousé à Marseille la fille d'un maître d'hôtel : il en a eu un fils et il en a profité pour lui dédier la nouvelle édition d'un vieux roman. Richepin gagnait de l'argent ; il économisait. Il fallait une revanche.

A la suite de Sarah, il est allé, après le déjeuner, chez une grosse actrice, avec un coutelas pris à l'office, il a hurlé qu'il voulait des tripes au soleil.

Tout son talent est dans cette exagération.

Richepin est né à Médeah, en Algérie, en 1848; son père était médecin militaire. Il fit ses études aux Lycées Napoléon et Charlemagne. De six à huit ans, il habita Belleville. Ses études finies, il resta deux ans à Douai. Après avoir commencé la médecine avec son père, il entra à l'École normale. Quittant l'école en août 1870, il passa le temps de la guerre à Besançon, où il fut successivement rédacteur en chef du journal *l'Est* et franc-tireur sous Bourbaki. Il arriva à Paris le 20 mars. Tout le temps de la Commune, il écrit au *Mot d'ordre*. Après, grande misère. Les *Étapes d'un réfractaire,* dans la *Vérité ;* des chroniques au *Corsaire.* En 1872, une pièce en un acte, *l'Étoile,* en collaboration avec Gill, qu'il joue lui-même à la Tour-d'Auvergne. En ce temps, il donnait des leçons de tout, pour soixante francs par mois, cinq heures par jour, chez un marchand de soupe. Nombreux changements de domicile, pour cause de pavage. Il vécut beaucoup sous les galeries de l'Odéon, rendez-vous fixés à Ponchon sur les affiches des théâtres. Alors il composa la *Chanson des gueux,* s'inspirant de son ami. Deux mois en Italie, avec Félix Bouchor, homme riche. Après l'Odéon et l'Italie, Batignolles et Montmartre. Les poèmes parurent en volume ; condamné à un mois de prison, il acheva à Sainte-Pélagie les *Morts bizarres.* Ensuite, six mois à Guernesey, avec Ponchon, heureusement les Bouchor vinrent les rejoindre. A Guernesey, sans remplacer Victor Hugo, il acheva les *Caresses* et commença *Madame André.* Au retour, il collabora à *la Lune rousse*, à *la Petite Lune*, en argot. Ne pas oublier, en 1878, dans le *Peuple Lyonnais,* un roman, *Z..., 1313, poste restante, à Lyon.*

Et il devint amoureux à Montmartre. Alors, comme j'arrivais à Paris, je connus Richepin, rue de La Rochefoucauld, chez un musicien impressionniste du nom de Cabaner. Je le vois encore aussi chez un marchand de vin, près du jardin des Plantes, avec Paul Bourget. A quatre heures du matin, Richepin était arrivé chez lui, de Montmartre, seulement vêtu d'une robe de chambre et d'une paire de pantoufles. Il me montrait, à moi, collégien échappé, sur un bras assez musculeux, les morsures de sa maîtresse, avec qui il s'était battu. Plus tard Sardou disait, après une visite chez Sarah Bernhard : « Ça sentait les coups. » Il était parti ; il l'aurait tuée. J'admirais, c'étai tbeau la littérature.

Pourquoi s'étaient-ils aimés? Qui pourrait dire comment ces choses commencent? Un soir, vers onze heures, ils se rencontrèrent rue des Martyrs. Lui était en compagnie de deux amis : apercevant une grande et forte fille, aux cheveux en broussaille, qui marchait devant eux, il l'embrassa sur la nuque, pour rire. Elle se retourna, furieuse : ils se gobèrent. C'est très simple.

Il fallut des mois et des mois pour se guérir de ce baiser. Les extases, les rôles, les attendrissements, les griseries de chair, l'anéantissement de tout, sauf la chère aimée, les larmes amères, les sanglots pendant lesquels il semble que la poitrine se brise, les atroces jalousies.

Judith fut la première glu.

Enfin, laissant sa chambre, rue Hélène, où sont encore des réverbères à pétrole, une rue en retard, il partit en province avec une bande de bohémiens. « N'ayant pas autre chose à faire que de voyager, pour enlever le noir de ma tête, j'ai signé engagement avec les Bohémiens que je rejoins samedi. La vie en plein air, dans des voitures, saltimbanque. Mais combien isolé parmi eux! Je fais appel à ce que tu as de meilleur en toi. Si tu as quelque chose sous le sein gauche, sois bonne. Envoie-moi ton portrait. Je n'ose demander les cheveux. Ce que tu voudras, quoi! Départ samedi pour les étoiles. » Les bohémiens le lâchèrent bientôt ; il n'était pas assez nature.

Après avoir erré un peu partout et travaillé un jour comme portefaix à Bordeaux, il tomba dans sa famille « comme un aérolithe », à ce qu'il m'écrivait. Il ajoutait : « Je suis Touranien, nomade, ennemi de la race blanche, qui a inventé le foyer, la famille, la patrie, l'idéal et les dieux. »

Le fou d'amour était tout de même dans sa famille, près de sa mère. Même lorsqu'on est devenu un homme, c'est toujours maman. Comme elle séchait autrefois les larmes de son petit, elle soigna la blessure du grand, et, de façon discrète et merveilleuse, sans avoir besoin de confidence, elle apaisa cette passion douloureuse. Il y eut cependant des retours terribles, au souvenir de l'ancienne. La preuve en est dans ce fragment : « Laisse-moi crever et rigole,

et dis du mal de moi avec ceux qui t'en disent, et, si tu veux, je ferai mettre dans les journaux que je crève à cause de toi. Cela fera des caricatures ou des articles qui te feront rire en buvant un bock. Et tu m'appelleras imbécile, et on rira autour de toi. Tas de gredins! Oh! ma petite Nini, ma femme, quel trou tu as à la place du cœur, et je t'embrasse tout de même en pleurant. »

Tout passe, tout casse, tout lasse.

Le poète oublia celle dont les yeux le troublèrent longtemps : il ne se souvint plus de celle dont les baisers desséchèrent de longs mois sa cervelle et torturèrent son cœur. L'ennemi de la race blanche, qui a inventé la famille, fut un brave homme, heureux dans son ménage. Que deviennent les vieilles maîtresses et les vieilles lunes ?

Le début de son succès fut au *Gil Blas ;* il y a publié un roman, la *Glu,* dont il a tiré un drame, et un autre roman, façon de poème en quatre chants : *Miarka, la fille à l'Ourse.* Sans compter des tableaux très pittoresques : *le Pavé.* Enfin, dans l'hiver de 1883, Sarah Bernhardt a monté un drame de Pauvrepin, drame en vers, en sept tableaux, avec divertissements, comme une féerie : *Nana Sahib.* Sarah jouait Djelma, l'auteur jouait Nana Sahib ; il disait à Sarah devant le public :

« O mon amante, ô mon épouse, ô ma maîtresse,
Dans un rayonnement d'extase, je te vois.
Le ciel, c'est ton regard. L'ivresse c'est ta voix.
Un frisson parfumé de ton être à mon être... »

C'est inoubliable. Ils s'aimaient, ils se le disaient. Ils se baisaient sur la bouche ; et six mille personnes étaient les témoins de leur joie profonde, de l'élan de leur corps et de leur esprit l'un vers l'autre. Ils multipliaient la sensasion par la présence d'une foule renouvelée.

Cela n'empêchait pas, quelques mois après, en octobre, voulant écrire un livre de poésies sur la mer, de s'embarquer pour Terre-Neuve et le Canada, quitte à rebrousser chemin, et de dire en partant ce mot abominable à un ami : « J'ai assez de la morue sèche, je vais voir de la morue fraîche. »

On se souvient de ce que M. Vitu, le meilleur critique de ce temps, le plus savant et le plus judicieux, a écrit de *la Glu :* « Ma déception a été plus grande qu'on ne saurait l'imaginer en écoutant ce mélodrame, qui, à part la grossièreté voulue de l'expression ne présente dans sa donnée générale, comme dans ses développements, que la plus étonnante banalité. »

Dans ce roman et dans ce drame, Richepin a fait œuvre de rhétoricien habile. Après avoir choisi l'Océan comme décor, il a mis en présence les uns

des autres des personnages sauvages et grossiers, et une petite femme, presque laide, mais possédant à un étrange degré une quintessence de corruption parisienne. Procédé trop voulu d'antithèse. Richepin fait parler à son héros l'argot de la mer avec la même habileté qu'il mettrait à traduire une chronique pschutt en vers latins. C'est une transposition ; ce n'est pas une évocation.

Du reste, cet art des transpositions, Richepin l'a toujours poussé à l'extrême. Son inspiration connaît les sources cachées. Aussi plusieurs morceaux de *la Chanson des gueux* sont d'origine grecque. Par exemple, cette pièce :

« Je n'étais qu'une plante inutile, un roseau.
Aussi je végétais, si frêle, qu'un oiseau
En se reposant sur moi pouvait briser ma vie.
Maintenant, je suis flûte, et l'on me porte envie.
Car un vieux vagabond, voyant que je pleurais,
Un matin, en passant, m'arracha du marais
De mon cœur, qu'il vida, fit un tuyau sonore... »

C'est presque traduit : « J'étais un roseau, une plante inutile, ne produisant ni figue ni raisin. Mais un homme m'a initié aux fêtes de l'Hélicon, en me taillant un bec effilé, en me creusant un étroit canal. Depuis cette initiation, quand j'ai bu un noir breuvage, je suis comme inspiré, et de ma bouche muette il sort toute espèce de paroles et de vers. »

Une autre idylle, *le Bouc aux enfants,* est une amplification, de quatre vers de la poétesse Anyté : « O bouc, des enfants tout nus des rênes de pourpre ont garni d'un mors ta bouche barbue; ils se jouent à figurer des courses de chevaux autour de l'autel du dieu, tandis que doucement tu les portes tout réjoui. »

Le vieux qui, dans la dernière pièce du volume, *la Fin des gueux,* se chauffe interminablement assis sur le dos d'une bière, a lu dans Rabelais que « les guenaulx de Saint-Innocent se chauffaient le c... aux ossements des morts ».

Et les preuves des adaptations de Richepin n'en finiraient pas. Dans les *Blasphèmes,* il a traduit textuellement une poésie asiatique (*les Bohémiens*), mieux qu'il n'a fait pour Macbeth. La fin du *Conquistador :*

« Ouvre comme une aile de condor,
La voile noire des caravelles.
Si l'Océan est couleur de fiel,
Là-bas la terre est d'ombre et de miel,
Et l'on y voit, au jardin du ciel,
Fleurir des étoiles nouvelles, »

est encore une paraphrase du dernier tercet d'un sonnet de José-Maria de Hérédia sur les conquérants.

« ...Penchés à l'avant des blanches caravelles.
Ils regardaient monter dans le ciel ignoré,
Du fond de l'Océan, des étoiles nouvelles. »

Les vers assez mauvais d'ailleurs, de M. Richepin :

« Vauquelin et Fourcroy vous ont analysées,
O larmes, et, dans leurs creusets, sur leurs réchauds,
Ils ont trouvé ceci, tel que je vais l'écrire :
« Eau, sel, soude, mucus et phosphate de chaux. »

ressemblent fort à d'autres plus anciens de M. Paul Marrot :

« Vauquelin et Fourcroy les ont analysées.
Ils ont trouvé dedans du sel et du mucus... »

Il n'y a certainement pas là de très grands crimes. Mais, pour un poète original qui a toutes les audaces, M. Richepin semble avoir superbement celle du démarquage.

Revenons à *la Glu*. Ç'aurait été d'un artiste vraiment moderne, c'est-à-dire moins universitaire et plus dégagé des lectures romantiques, de ne pas rechercher ces oppositions anormales d'un petit gars breton et d'une fille pourrie de chic.

Richepin, bon ouvrier de la langue française, forgeron de belles phrases, que penseriez-vous comme sujet de roman, avec ce même titre, *la Glu*, des amours d'un poète, non pas au Croisic, mais à Paris, puis un peu partout, en Hollande, au Havre, à Londres, avec une femme artificielle, intelligente jusqu'au génie, des amours d'un poète se grisant de luxe, qu'il n'a jamais eu, dans la soie, les dentelles, dans la coquetterie d'un hôtel?

Cela serait facile à compliquer.

La femme laissée, l'enfant abandonné, la petite maison près des fortifications, close depuis deux mois dans la tristesse du jardin qui n'a plus les chansons des feuilles et les cris du baby. Qu'en pensez-vous? car on doit mettre dans son œuvre non seulement de la couleur, mais la saveur amère de la vie.

Ce serait de la réalité frissonnante.

Hélas! pourquoi faut-il que ce portrait à l'emporte-pièce soit vrai, et quel

dommage qu'un écrivain de la valeur de M. Richepin mérite ce que dit avec un peu trop de naturalisme peut-être M. Félicien Champsaur.

Tony, un roman de M. Th. Bentzon, paru dans la *Revue des Deux-Mondes,* est publié aujourd'hui en volume.

C'est l'histoire d'une jeune fille dont le père a eu pour maîtresse une servante, laquelle lui a donné un fils, Tony. La fille légitime se fait la protectrice de l'enfant naturel, et c'est par elle que celui-ci se fait une position honorable dans le monde.

La situation de la fille du comte d'Armançon dans la maison de son père, où règne une servante-maîtresse est traitée avec talent par l'auteur de tant de romans délicats, mais le récit manque de vie, et j'avoue qu'il faut un certain effort pour s'intéresser même au personnage qui donne son titre à l'ouvrage.

* * *

Bien plus curieux sont ceux que fait mouvoir M. Chincholle dans la Ceinture de Clotilde. On y trouve des types qui sont particuliers et auxquels on ne peut faire autrement que de s'attacher.

On s'explique un peu difficilement comment Clotilde à pu se laisser aller à commettre la faute qui fait que sa ceinture est devenue trop étroite, surtout que son complice n'était guère son ami ; mais enfin, étant donné que la chose a eu lieu, M. Chincholle en a tiré le meilleur parti possible. La maternité donne à Clotilde l'amour qu'elle n'avait pas pour celui qui fut son amant d'un instant.

* * *

En écrivant une Petite-fille du marquis de La Seiglière, M. Jules Nollée de Noduwez a voulu peindre ces gens sortis de peu et qui veulent singer les grands seigneurs parce qu'ils ont une grosse fortune. Malheureusement pour eux, on naît gentilhomme, on le devient difficilement, et même, en jetant les millions par les fenêtres, on ne fait illusion que devant les sots.

Mais l'auteur n'a pas seulement mis le nez des bourgeois dans leur roture, il a aussi montré la société aristocratique profitant de la bonne aubaine que leur offre le roturier, jouissant de son argent, buvant son vin, dépeuplant ses garennes, et distribuant des coups de latte, en haut comme en bas. M. de Noduwez renvoie dos à dos, chacun chez soi, celui qui veut monter trop haut et ceux qui s'abaissent par des compromissions intéressées.

Le volume est gai, spirituel et original, impossible de mieux remettre les gens à leur place.

Une vie brisée, par Mme Marie de Besneray, est le martyrologe d'une pauvre femme qui a épousé un homme ayant des brillantes qualités extérieures et qui n'est qu'un débauché. Ruinée, abandonnée, elle est obligée d'aller demander asile à sa famille, pour elle et ses deux enfants jumeaux. Hélas ! près d'elle un jeune homme moins brillant eût fait son bonheur, mais elle a passé près de lui sans le voir, se jetant comme le papillon sur la lumière éclatante qui le fascine et brûle ses ailes d'or.

*
* *

Le volume de M. Frédéric Béchard, les Deux Luciens, montre un exemple à ceux qui ne comprennent pas assez qu'un rêveur est fatalement un déclassé, condamné à mal finir, dans un temps où l'on n'arrive que par le travail et l'activité. L'auteur, dans un style fort agréable, met en parallèle deux jeunes gens sortis du même collège et portant le même prénom. L'un, très intrigant, arrive aux honneurs et à la richesse, tandis que l'autre finit par le suicide.

Cette étude très réaliste se développe à travers une action simple, mais qui établit très nettement la thèse que l'écrivain a voulu traiter.

*
* *

Coupables... ? par M. Émile Jouan, est un volume contenant quatre récits des plus dramatiques, parfaitement écrits et qui constituent une des meilleures lectures que l'on puisse recommander à ceux qui sont fatigués des histoires banales et presque toujours les mêmes, qui courent les romans.

Le premier de ces récits, dans sa simplicité, est, je crois, le meilleur : un jeune homme tuant l'amant de sa mère afin de sauver l'honneur de celui qu'il croit son père et s'apercevant bientôt qu'il était le fils de l'homme qu'il a tué, est une histoire très vigoureuse.

Quant au récit intitulé *Coupable... ?* au singulier, il est ce que j'appellerai : « un peu tiré par les cheveux. » — Il y a un empoisonnement par la poussière d'un oiseau empaillé qui me semble de la haute fantaisie, et c'est fort dommage, parce que le commencement est excellent, même la haine de la fillette de dix ans contre la belle-mère.

*
* *

M. Adolphe Racot se débat visiblement contre la valeur de l'un de ses premiers romans, le Plan d'Hélène, et son Champagne Cornod n'est pas fait pour détrôner celui-là. Certes, la tante Daguzon, le peintre Lecantrec et Sylvanie

de Morangis sont des personnages bien présentés. mais l'intrigue préparée autour de la fortune de celle-ci par Pitrou-Gorju et Cornod ne me paraît pas suffisante pour enlever le lecteur. Et cependant on sent un écrivain de mérite sous cette imagination un peu désordonnée. — Trop de personnages, trop de longueurs, et certaines situations manquant d'étude ; peut-être M. Racot s'imagine-t-il que la quantité remplace la qualité.

∴

LOUISETTE, par Mme Noirot, est, comme MARGUERITE LAUNAY, un autre de ses ouvrages, une étude psychologique hardie que la main d'une femme pouvait seule aborder. Outre l'intérêt du roman, les amateurs des choses fines et délicates trouveront dans ces pages de charmants détails à glaner. C'est un roman de femme écrit pour les femmes, dans lequel elles liront peut-être avec curiosité cette histoire si habilement racontée des brutalités du mariage ; mais, à mon avis, c'est un livre qui peut troubler les cervelles trop idéales.

ALEXANDRE LE-CLÈRE.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Dans un volume rempli de précieux documents, LES AFFAIRES D'HAÏTI (1883-1884), M. Louis-Joseph Janvier a réuni les articles qu'il a publiés dans divers journaux sur le débarquement opéré à Miagoâne par une centaine d'Haïtiens armés, partis le 27 mars 1882 d'une Antille anglaise à bord d'un navire américain et qui se déclarèrent en état d'insurrection contre le gouvernement légal établi à Port-au-Prince.

Une foule de lettres furent adressées aux journaux trompant, au dire de M. Janvier, le public sur les faits qui se passaient dans cette république.

M. le docteur Janvier est un ardent patriote, né Haïtien ; il défend les institutions de son pays, et, grâce à son ouvrage, qu'il nous est difficile de contrôler, on apprendra un côté des faits qui se sont passés là-bas ; mais on ne peut s'empêcher de féliciter l'homme qui défend sa race avec toute la fougue de son profond amour et de ses espérances pour son avenir.

***

Parmi les plus fraîches et les plus douces figures du XVIe siècle, il en est une dont l'histoire n'a pour ainsi dire conservé que le nom : c'est celle de CLAUDE DE FRANCE, seconde fille de Henri II, duchesse de Lorraine.

C'est la vie de cette jeune femme, mariée à douze ans, morte à vingt-huit, que M. R. de Magnienville a voulu faire connaître par sa correspondance qu'il est allé chercher au milieu des archives de Vienne, Londres, Bruxelles, Saint-Pétersbourg, Munich, Modène, aussi bien qu'à Nancy, à Compiègne et à Paris.

***

Voici encore une étude historique des plus intéressantes sur ÉLISABETH D'AUTRICHE ET SON TEMPS, par M. Louis de Beauriez. Élisabeth d'Autriche, femme de Charles IX, a vécu voilée et pour ainsi dire inconnue (quoique son front portât le bandeau royal le plus ancien de l'Europe), mais sa vie représente l'amour du devoir découlant de l'amour de Dieu et contient de hauts enseignements.

L'auteur s'est surtout attaché à montrer une reine essentiellement catholique déplorant les excès que les ennemis de la religion entreprennent de rejeter sur le catholicisme lui-même, et ne se laissant égarer ni par les considérations politiques ni par les clameurs du fanatisme.

*
* *

A peine Émile Perrin, qui vient de mourir, reprenait-il, en sortant de la maison Plon et Cie, la direction de l'ancienne librairie académique Didier, qu'une maladie cruelle l'emportait en quelques jours.

Cependant son court passage dans cette maison d'édition n'aura pas été perdu pour les amateurs de livres sérieux, car, à peine à la tête de cette librairie, il faisait imprimer la neuvième édition de la Grèce, Rome et Dante, études littéraires de J.-J. Ampère, de l'Académie française, et les Dieux de l'ancienne Rome, de L. Preller, traduit par M. L. Dietz, professeur à l'école militaire de Saint-Cyr et au lycée Charlemagne, avec une préface de L.-F. Alfred Maury, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

*
* *

A la même librairie vient de paraître une brochure bien curieuse du sculpteur Antoine Etex, sous ce titre : Les Trois Tombeaux de Géricault, ouvrage qui montre un sculpteur obligé de faire trois tombeaux à l'auteur du Naufragé de la Méduse, alors que, tout à fait oublié, le peintre célèbre n'avait même pas une pierre qui marquât le lieu de sa sépulture.

Cette brochure est à rapprocher de l'ouvrage de M. Charles Clément, Géricault, étude biographique et critique.

Une brochure parue chez Firmin-Didot et Cie contient trois lettres inédites de Jean Racine, écrites au maréchal de Luxembourg à propos de la victoire de Neerwinde.

On doit être reconnaissant à M. E. Minoret d'avoir bien voulu faire connaître ces trois pièces qui lui appartiennent et sont un trésor pour l'histoire.

*
* *

L'ouvrage que publie la librairie Guillaumin et Cie, Travail et Salaires, par H. Fawcett, membre du Parlement britannique, traduit par M. Arthur Raffalovich, contient un exposé des cinq questions sociales suivantes :

I. Remèdes à des salaires peu élevés. — II. Trade union, grèves, association au bénéfice. — III. Coopération. — IV. Socialisme d'État et nationalisation de a terre. — V. La loi des pauvres et son influence sur le paupérisme.

M. Fawcett est un esprit sage, pondéré, ennemi de l'exagération. Sa doctrine est le reflet du bon sens et de la raison en même temps qu'elle est inspirée par un ardent amour du prochain.

*
* *

Signalons un ouvrage des plus importants traduit des Essais de César Cantu, Beccaria et le droit pénal, par MM. Jules Lacointa, ancien avocat général à la cour de cassation, et C. Delpech, conseiller à la cour d'appel de Montpellier. Ce volume sera bientôt entre les mains de toutes les personnes qui, par leur position de jurisconsultes, ont intérêt à connaître les idées de l'un des hommes les plus éminents de l'Italie.

Mêlé à de graves événements de l'histoire contemporaine, et entré dans la vie parlementaire, M. César Cantu y montra une énergie, une élévation qui rehaussèrent l'éclat de ses mérités.

*
* *

Le volume de M. B. Aubé, l'Église et l'État, expose les rapports de l'Église et de l'Empire dans la seconde moitié du IIIe siècle depuis la mort de Philippe l'Arabe (249) jusqu'à l'avènement de Dioclétien (sept 284).

Ce volume est un livre de pure histoire et non de polémique, tiré des documents que l'auteur a eus entre les mains. En ces matières difficiles et à demi obscures, où l'on se heurte à tant d'idées toutes faites, à des susceptibilités infiniment respectables, l'auteur n'a cependant pas cherché à plaire à telle puissance ou à servir tel parti, il a voulu seulement donner du passé une image aussi ressemblante qu'on la puisse faire.

*
* *

Chez les éditeurs E. Plon, Nourrit et Cie. paraît un petit volume d'anthropologie : le Prototype humain, étude sur le type le plus parfait de la nature humaine, autant que la science peut le définir.

Ce livre de M. Charles Rochet, statuaire et peintre, ancien professeur d'anthropologie pour les beaux-arts, donne les lois naturelles des proportions dans les deux sexes.

*
* *

Chez A.-N. Lebègue et Cie, de Bruxelles, signalons une étude du major Hannot, sur les Levées a vue, la Revision des cartes et les Reconnaissances de terrain, ouvrage militaire qui présente des aperçus tout à fait nouveaux et capables de modifier les idées de bien des personnes sur les levées à vue.

*
* *

Une étude bien curieuse de vicaire protestant a été écrite par George Eliot, et traduite par M. F. d'Albert-Durande, sous ce titre : Scènes de la vie ecclésiastique.

Dans ce vieillard au cœur pur et délicat, le héros du récit, qui remplit ses poches de dragées pour les petits enfants, dont les paroles les plus mordantes sont dirigées contre la mauvaise conduite du riche, et qui, malgré ses pipes et sa conversation sans gêne, ne s'expose jamais à perdre le respect de ses paroissiens, on retrouve très facilement le fond de ce caractère brave, fidèle et tendre, qui a dépensé les plus belles et les plus fraîches forces de sa vie dans un premier, dans un unique amour.

Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCE, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 janvier 1885.

Nous nous sommes souvent élevés contre les prétentions à l'infaillibilité affectées par un grand nombre d'hommes de lettres. Il semble que celui qui exprime la moindre réserve sur telle ou telle de leurs œuvres, sur tel passage même de l'un de leurs livres, soit un ennemi pour eux ou un jaloux de leur talent.

La critique fait des blessures cruelles, paraît-il, au point qu'aujourd'hui c'est à peine si trois ou quatre grands journaux trouvent des hommes assez indépendants pour dire leur façon de penser sur les productions littéraires, et encore n'osent-ils s'attaquer aux hommes « arrivés ».

De ce que chacun craint de froisser des susceptibilités que nous ne pouvons admettre, il n'y a plus de discussions sur la valeur réelle des ouvrages nouveaux, et tel auteur dont les œuvres ressortiraient par la polémique qu'elles pourraient soulever, est enterré sous le silence, au grand profit des faiseurs de réclames.

Le mouvement littéraire est tellement important aujourd'hui, que nous serions fort aises de voir se réveiller l'esprit critique, et les écrivains, qu'ils le sachent bien, y auraient un plus grand intérêt que celui qui veut bien s'occuper d'eux.

Ce que nous disons pour les hommes de lettres, nous pourrions bien aussi l'adresser à plus forte raison à MM. les artistes dramatiques, car, avec ceux-ci, on ne peut plus leur parler que chapeau bas et un encensoir à la main. Ils ont été tellement gâtés par la soi-disant critique ; les faiseurs de « courrier théâtral » se mettent si ridiculement à plat ventre devant eux que si, par moment, la cassolette brûle un parfum un peu moins exquis que de coutume, ces messieurs et ces dames jettent les hauts cris et éternuent de façon à faire trembler l'audacieux.

La Comédie française avait le grand honneur d'avoir pour bibliothécaire un homme d'une valeur que nous nous permettons d'estimer un peu plus

haut que celle d'un comédien, quoique la Comédie française forme un ensemble des plus parfaits, mais enfin, avoir pour employé le poète Coppée est une satisfaction que bien des gens voudraient se payer, même pour la misérable somme de trois mille francs, que MM. de la Comédie voulaient bien lui permettre d'émarger. — On nous assure cependant que le poète n'était pas obligé d'officier dans la salle de la bibliothèque revêtu de son habit à palmes vertes, ni de paraître dans ledit costume pour couronner le buste de Molière.

Or, voilà que M. François Coppée a pris, à *la Patrie,* la succession d'Édouard Fournier, en qualité de critique dramatique.

Qu'allait-il faire en cette galère?

M. François Coppée, même bibliothécaire des comédiens du Théâtre-Français, a pour habitude, excellente suivant nous, incorrecte, selon certaines personnalités trop encombrantes dudit théâtre, d'exprimer sa pensée sur les gens et les choses sans demander conseil à personne.

« Ah! mais non!... ce critique est avant tout bibliothécaire du théâtre, donc il est notre employé et nous ne permettrons pas qu'il ne nous trouve pas absolument divins, nous, notre répertoire, et même qu'il ne prenne pas nos décors défraîchis pour des œuvres des plus magistrales!

Ah! il fait du potin sur le dos des maîtres!... Tes huit jours, mon bonhomme!

Et il a rendu son tablier.

La morale ne se déduit-elle pas d'elle-même?

Ah! les flatteurs!

Justement nous lisions ce matin dans la « Soirée théâtrale » du *Figaro* une petite historiette signée du Monsieur de l'Orchestre II, qui m'a fait bien rire:

Dumas avait promis une pièce au Théâtre-Français, et M. Perrin ne voyait rien venir, pas plus que Mlle X..., qui comptait sur une création. Celle-ci vient prier M. Perrin d'interroger l'horizon avec elle.

« Dame! lui répondit M. Perrin, je regarde obstinément dans la direction de Puys..., mais je ne vois que l'horizon qui poudroie et le soleil qui flamboie... Dumas vous avait promis un rôle dans sa pièce... Or, il nous boude... Et j'ai bien peur qu'il ne veuille rien faire pour nous!

— Si pourtant on le priait bien! fit Mlle X... en mettant dans sa voix ses intonations les plus câlines.

— Je l'ai déjà fait, mais sans réussir. Essayez vous-même... Pent-être serez-vous plus heureuse, surtout si vous y mettez cet accent. »

Ce que femme veut, Dumas le veut. Cette histoire en est la preuve.

Pendant la saison chaude, Mlle X... habite, à Pourville, un délicieux chalet. Pourville est en quelque sorte un faubourg de Dieppe, comme Puys, la résidence de Dumas. Entre les deux, Dieppe a l'air d'une mère de famille qui tiendrait par la main ses deux fillettes, Puys et Pourville, et les mènerait prendre un bain de mer.

Tous ceux qui ont lu ou liront *Fleur de Pommier* n'ignorent pas que nous passons l'été dans les mêmes parages, et que nous n'avons qu'à féliciter Mlle X... et M. Dumas du choix qu'ils ont fait de leur villégiature, villégiature pleine de fraîcheur, de charmes et de larges horizons sur la mer.

« Un matin que Dumas jardinait avec rage, il vit s'arrêter devant sa grille un gentil panier attelé de deux petits chevaux et conduit par une jeune femme dont la suprême élégance eût suffi pour trahir l'incognito.

« Vous arrivez bien, s'écria-t-il en reconnaissant Mlle X... »

Et voilà comment sont renseignés les lecteurs du *Figaro :* Une jeune femme !

Très galant, un Monsieur de l'Orchestre II.

Ce qui n'empêche qu'en allant au Théâtre-Français on dit :

« Je vais écouter la pièce de Dumas. »

Tandis qu'en se rendant à la *Théodora* de Victorien Sardou, on dit :

« Nous allons voir jouer Sarah Bernhart.

Il y a vraiment une étude curieuse à faire de « tout Paris ».

La même foule qui se pressait hier matin aux obsèques... civiles de M. Edmond About, s'étouffait le soir à la Comédie-Française pour la première de *Denise,* recueillie le matin devant un cercueil, émue, délirante le soir devant une rampe.

Mais il est trop tôt pour parler de *Denise,* il faut laisser les enthousiasmes se détendre et aller au fond des choses, mais ce qui serait perdu, et ce que nous voulons conserver ici, ce sont les belles paroles prononcées devant le cercueil de M. About, cercueil que nous avons vu avec regret s'acheminer vers le cimetière sans s'arrêter sous le porche de l'église, et M. Caro, dans son discours, a bien montré que nous n'étions pas les seuls à gémir de voir la dépouille de celui qui aima sa patrie et sa famille par-dessus tout, ne pas entrer dans le temple, porte de la patrie future, où nous nous retouverons, malgré bien des défaillances.

GASTON D'HAILLY.

DISCOURS PRONONCÉS SUR LA TOMBE DE M. EDMOND ABOUT

DISCOURS DE M. CARO, AU NOM DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« C'est donc sur le bord d'une tombe que l'Académie devait recevoir le brillant écrivain qui se présentait, il y a juste un an, à ses suffrages, et nos premières paroles de bienvenue se confondront avec nos derniers adieux. Quelle destinée tragique dans ce contraste d'une fête littéraire, qui avait été l'ambition de sa vie, et de cette scène de funérailles, qui met fin à toutes les ambitions et à tous les rêves ! Il est des nôtres, malgré tout, malgré la rigueur de ce dernier coup du sort, qui le ravit aux lettres, au moment où les lettres, triomphant des derniers obstacles, l'avaient désigné pour remplacer notre cher et regretté Jules Sandeau. M. About n'aura pas joui longtemps de l'héritage envié, et, de ce même coup qui nous l'enlève, Jules Sandeau aura perdu l'occasion d'un éloge, qui, sous ce pinceau magique, aurait donné un lustre nouveau à son souvenir toujours vivant.

« Ce qui frappe le regard, à première vue, dans l'ensemble de cette existence heureuse par tant de côtés, et pourtant si éprouvée, c'est qu'elle a manqué de cette unité et de cette harmonie pour laquelle les dons les plus rares de l'esprit et la plus brillante culture semblaient avoir préparé M. Edmond About. Dès sa première jeunesse, s'il avait voulu, il aurait tout obtenu par les lettres seules, ses vraies protectrices, tout, la paix, la sécurité, le bonheur, la gloire. Il a cédé une partie de ces biens si chers à la politique, qui l'a fatalement attiré, agité douloureusement, finalement trompé. Rien ne l'y désignait, ni sa nature d'esprit, ni le genre de ses études.

« Il s'était fait tout seul. Il disait plus tard à ses enfants « qu'il n'avait pour ancêtres que des pauvres, des humbles et des petits ». C'était sa noblesse à lui, et jusqu'à son dernier jour il la porta fièrement. Incomparable élève du lycée Charlemagne d'abord, puis de l'École normale, partout il avait laissé des traces de son talent précoce, et l'Université a recueilli avec une sorte d'orgueil maternel, quelques-uns de ses travaux d'écolier, qu'elle offre comme des modèles aux générations qui l'ont suivi. Son esprit montrait une floraison hâtive dans telle composition française, dans telle poésie latine, dont quelques

vers auraient été approuvés par Horace. C'était déjà un écrivain dans les deux langues. Quelle belle revanche qu'un pareil souvenir, pour ces vieilles méthodes, tant décriées aujourd'hui ! Elles n'étaient pas si mauvaises, ces anciennes disciplines d'études, qui, pour ne parler que des morts, produisaient au sortir du collège des écrivains tels que Prévost-Paradol et Edmond About. Nous attendons les nouvelles méthodes à de pareils résultats.

« Il sortait de l'École, et d'un bond il s'élançait en Grèce, au pied de l'Acropole, dans l'île d'Égine, à Mycènes, sur les bords de l'Eurotas : le voilà revenu à Paris, rapportant, avec des travaux d'érudition, un livre étincelant sur la *Grèce contemporaine*. Du jour où parut cette satire, tempérée ici et là par un rayon d'enthousiasme, la fortune de l'auteur était faite. Je me rappelle, comme si c'était hier, le moment unique où nous vîmes entrer du premier coup dans la renommée ce jeune homme privilégié ; ce fut comme le retour triomphal d'un conquérant des lettres qui était allé, lui aussi, chercher en Orient les titres de sa domination future. Je ne me souviens pas d'avoir assisté à un autre succès aussi rapide et aussi brillant ; l'opinion de tous les partis unanime et entraînée, sa bienvenue au jour riant au jeune écrivain dans tous les yeux, toutes les mains applaudissant ou tendues vers lui. Puis, coup sur coup, et pour ne pas laisser refroidir l'enthousiasme des Athéniens de Paris, aussi mobiles que les autres, une succession d'aimables et touchants récits, mêlés dans une mesure exquise de sensibilité et d'ironie, *Tolla*, le *Roi des Montagnes*, *les Mariages de Paris*, *Germaine*. Tout cela en trois ou quatre années. Mais n'attendez pas, Messieurs, que je fasse la nomenclature de ses œuvres, qui est dans toutes vos mémoires.

« On aimerait à reprendre ici la suite de cette vie, à l'imaginer, à la reconstruire sur le modèle intérieur que M. About avait sans doute conçu, à ce moment de ses premiers et glorieux débuts, une vie tout entière consacrée aux lettres. On se figure volontiers une série d'œuvres variées, pleines de fantaisie, sur un fond d'observation de plus en plus sûr, libre et large ; un talent grandissant toujours, non en verve et en éclat, mais en force ; plus d'invention dans les sujets, plus d'économie dans la dispensation de l'esprit, ce don charmant qui peut devenir fatal quand il ne se contient pas et qu'au lieu d'être la parure d'un sujet il veut être tout. A ce prix, About serait devenu un chef d'école littéraire, un maître reconnu ; il aurait eu la gloire infaillible, l'influence incontestée ; le bonheur, enfin, stable et mérité.

« Une partie seulement de cette destinée a été réalisée. Et encore que d'épreuves s'y mêlèrent ! Que d'obstacles se dressèrent sur la voie triomphale ! A partir d'un certain moment, vers 1860, on peut apprécier dans cette vie,

désormais partagée entre deux préoccupations, le tort que la politique fit aux lettres. Le terrain nouveau où About s'engageait est trop mouvant pour les natures primesautières, on y rencontre des pièges de toute sorte et des précipices. Avec quelque bonhomie on est aisément dupe, jusqu'au jour où l'esprit qu'on a vous rend défiant, et vous fait rompre trop brusquement des liens trop facilement contractés. Il arrive d'ailleurs que, dans les luttes implacables des partis, on ne mesure plus le mal qu'on peut faire, ni les iniquités que l'on peut commettre. On inflige et l'on reçoit tour à tour d'injustes et mortelles blessures. C'est surtout dans les questions religieuses, qui touchent à ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré dans l'homme, la conscience, qu'il me sera permis de regretter les écarts d'une polémique qui fut trop souvent sans respect, sans mesure et sans justice. L'horizon de la vie était fermé pour lui. Il souffrait impatiemment qu'on cherchât au delà.

« Dans ces luttes politiques et sociales, peut-on croire. du moins, qu'Edmond About arrivait à se satisfaire lui-même? Non pas : il y apportait le tempérament littéraire, une facilité d'imagination trop aisément complice de ce qu'il craignait ou espérait, une mobilité inquiète d'humeur, une sensibilité irritable d'amour-propre, une passion d'artiste, tout ce qui livre et découvre aux ennemis l'endroit propice aux plus cruelles blessures. Polémiste redoutable, il le fut; mais il était condamné à payer par des intimités nouvelles des coups qu'il portait avec une sorte d'ivresse de la bataille dans cette rude mêlée des intérêts ou des droits alarmés, des convictions ou des passions irritées. Il s'en étonnait quelquefois avec ingénuité. Non, à coup sûr, il n'a pas trouvé le bonheur dans des luttes pareilles. On assure que, le feu du combat une fois tombé, About ne se souvenait plus de ses colères, non plus que de celles de ses adversaires. Rien n'égalait l'agrément de son commerce intime, sa grâce affectueuse quand il avait désarmé et qu'il voulait plaire. Ses préjugés les plus violents cédaient à la première explication. Il avait une facilité merveilleuse à oublier les torts des autres et même les siens.

« Écartons les réflexions sur les points qui nous divisaient et sur lesquels la mort nous impose le silence. Rappelons plutôt les vrais titres de son élection à l'Académie; là, du moins, nous serons tous facilement d'accord.

« L'Académie ne pouvait laisser en dehors d'elle une des formes les plus vives et les plus brillantes de l'esprit français. Elle ouvrit un asile honoré à cette existence errante avec tant d'éclat, tourmentée malgré tant de succès apparents et de triomphes achetés souvent bien cher. Elle devait recueillir cet esprit, cette flamme vive et légère qui brillait sur toutes les questions du jour, éclairant les surfaces sans en pénétrer toujours les profondeurs, mais si hardie, si enga-

geante, qu'elle attire même ceux qu'elle inquiète et qui se défient de ses feux changeants. L'écrivain surtout appartenait de droit à l'Académie. Il est d'une race fine et supérieure. Pour mon compte, je ne me lasse pas d'admirer cette langue si précise et si nette, puisée aux meilleures sources et qu'il parlait d'instinct; cette prose d'allure si alerte et fringante, cette prose vive, incisive, vibrante et légère, ce style qui a la transparence du cristal et qui laisse voir au fond la pensée dans son mouvement intime et son évolution la plus délicate; avec cela, l'horreur des grands mots ou des mots obscurs et inutilement nouveaux; rien de subtil ni de tourmenté pour peindre des choses que le style n'a pas à peindre directement et par des effets matériels; rien de heurté, ni de pénible, ni de violent; aucun relief exagéré des muscles; tout y est jeu facile et harmonieux des nerfs, effort supprimé ou voilé, grâce aisée et lumière.

« En louant ce style, je pense honorer une des formes de ce patriotisme dont notre confrère avait la passion. C'est le génie même de notre race que je reconnais là. About aimait la France avec une tendresse exaltée. Deux fois, en 1870 et 1872, dans cette Alsace qu'il ne pouvait pas s'habituer à croire perdue, il faillit payer cher les imprudences de ce patriotisme. Tout récemment, une des dernières pages qu'il ait tracées dans son cher journal, d'une main défaillante, est un petit discours énergique, sobre et charmant, un salut qu'il envoie, après le vote de la Chambre, à nos braves soldats du Tonkin, pour qu'ils sachent bien que, malgré des discussion d'opinion, la France ne les oublie pas là-bas, et qu'elle attache son cœur avec sa pensée à leur drapeau flottant sur le fleuve Rouge.

« Puis-je, en finissant, ne pas rappeler cette autre passion qui partageait son âme ? C'est au foyer de famille qu'il fallait le voir, oubliant avec bonheur les violences et les agitations du dehors, désarmé, pacifique et bon. Il y a, dans le dernier ouvrage qu'il ait publié, une page bien touchante où cette vie de famille est dessinée en quelques traits. Je la relisais ce matin avec attendrissement, en pensant à la triste cérémonie qui nous attendait ici : « Je ne suis plus un jeune homme, il s'en faut, dit le héros du roman qui se confond un instant avec l'auteur. Mes cheveux ont blanchi et ma barbe grisonne, mais ma femme et mes enfants me trouvent bien ainsi, et c'est le principal. Les chers petits ne m'ont encore donné que de la joie et de l'orgueil ; peut-être un jour écrirai-je, à l'usage des autres pères de familles, l'éducation de ce petit monde et les tracas qu'entraîne le choix d'une carrière pour les garçons, le choix d'un mari pour les filles... Ma chère femme n'a pas changé à mes yeux depuis le jour de notre mariage. Ce que je puis vous assurer, c'est que je l'aime aujourd'hui plus qu'hier, et un peu moins que demain.» (Le *Roman d'un brave homme*, p.455.)

« Que pourrais-je ajouter à cette dernière confidence du père de famille, à ce dernier récit d'un foyer heureux ? C'est sur ce souvenir plein d'émotion et de larmes que je veux dire adieu, au nom de l'Académie, à notre confrère, un des plus récents et déjà perdu pour elle, à l'écrivain célèbre qu'elle n'a fait qu'entrevoir, et qui emporte avec lui quelques-uns des plus précieux dons de l'esprit national, une part de la fortune littéraire de la France. »

DISCOURS DE M. ARSÈNE HOUSSAYE AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

« La mort d'un homme comme Edmond About jette un voile de deuil sur la pensée humaine et sur l'idée française.

« Beaumarchais a dit : « Ma vie est un combat. » About aurait pu prendre ce mot pour épigraphe de sa vie. Combien de traits de ressemblance, d'ailleurs, il a eus avec Beaumarchais ! C'est souvent le même esprit, c'est toujours la même hardiesse et la même vaillance. Ils n'ont peur de rien ni l'un ni l'autre pour combattre la sottise humaine, d'où qu'elle vienne, par les armes de la raillerie la plus française. Fils de Voltaire tous les deux, ils en ont la moquerie lumineuse et implacable. Mais je dois dire tout de suite que le meilleur des trois a été Edmond About. Il n'a pas moins aimé l'humanité que Voltaire ; mais il a aimé chacun de ses enfants autant que Beaumarchais a aimé sa fille. Jamais je n'ai assisté, dans un intérieur parisien, à des scènes de famille plus touchantes que celles qui riaient et tressaillaient dans la maison d'Edmond About. Et quelle amitié pour ses amis ! L'immortel portrait que fit de lui Baudry en témoignera toujours. Il faut que ce portrait, une grande page de l'histoire de l'esprit français, aille un jour au Louvre, le vrai Panthéon futur de toutes nos gloires !

« Je ne parlerai pas des œuvres d'Edmond About : ses œuvres parlent toutes seules et sont plus éloquentes que toutes les oraisons vivantes ou funèbres.

« Théophile Gautier et moi nous avons reconnu tout de suite l'or de cet esprit avant qu'il ne fût une des monnaies les mieux fappées du XIX[e] siècle ; car les hommes comme About frappent les idées à leur effigie. Nous l'avons vu revenir d'Athènes cachant sa science profonde sous la moquerie attique. Son front était tout plein de beaux livres ; aussi, en quelques années, comme il fut fécond et comme il fut varié ! Il se jeta à l'avant-garde en tirailleur, tout à la fois soldat et capitaine, ne voulant s'enrégimenter dans aucune école. Il eût fait école lui-même si Voltaire n'eût écrit ses contes avant lui.

« Mais, sans vouloir le comparer à Voltaire, accordons-lui ceci que, tout aussi

français par l'esprit, il a été un peintre plus vrai et plus ému. J'en appelle à ses beaux romans. C'est que Voltaire n'avait jamais regardé une œuvre d'art.

« Initié par l'École d'Athènes aux chefs-d'œuvre antique devant l'Acropole, initié aux chefs-d'œuvre de la Renaissance dans la Rome des Médicis, About avait imprégné son style du sentiment de l'art. Aussi, comme il aimait les artistes français, depuis Delacroix jusqu'à Baudry, ces deux maîtres souverains! Je l'ai vu chaque année à son œuvre de critique d'art. Et ce sera une œuvre qui prendra sa place à côté des salons de Diderot, de Théophile Gautier et de Saint-Victor.

« Cet ami, charmeur si bon à ses amis, n'a jamais eu un ennemi, car les hommes politiques qui se combattent ne sont pas des ennemis, puisqu'au fond ils croient tous travailler pour l'humanité. Les hommes de lettres qui, comme moi, pensent que toutes les révolutions fécondes sont l'œuvre de la philosophie et de la littérature, regrettent que des esprits d'une si haute valeur soient entraînés par des batailles souvent stériles. Combien de chefs-d'œuvre la politique a étouffés en prenant les hommes de lettres! Et combien d'hommes sont tombés en combattant!

« Les pauvres gens qui travaillent au voisinage de la misère s'imaginent que la fortune renferme toutes les joies, mais la fortune a ses cruautés et ses jalousies; elle ne porte ni la quiétude ni le bonheur. About avait vu de près la noble pauvreté qui ne désespère pas. La mère de notre ami lui avait donné longtemps ses jours et ses veilles, voulant faire un homme de son fils. Eh bien! cet homme que nous pleurons tous aujourd'hui, que déjà la France regrette amèrement il fut heureux tant qu'il ne vécut que de ses livres et dans ses livres. La fortune, qu'il n'attendait pas, le surprit tout d'un coup. Il n'en fut pas plus fier; mais cette fortune l'obligea à s'inquiéter de la question d'argent, lui qui n'y entendait rien, lui qui, jusque-là, ne s'était inquiété que des hautes questions de son temps. Ce fut la première atteinte à cette robuste santé des montagnes de l'Alsace. Quand je dis la première atteinte, je me trompe, car, plus que tout autre, il avait souffert en 1870 de se voir arracher son berceau.

« Dans ses dernières années, il présida la Société des gens de lettres avec beaucoup de sollicitude, les mains toujours pleines de vérités, le cœur toujours plein d'amitié. Il m'avait encouragé pour lui succéder à cette présidence. Et c'est au nom de tous les hommes de lettres en France, comme à son précieux titre d'ancien ami, que j'apporte à cette tombe glorieuse l'expression d'une profonde douleur! »

DISCOURS DE M. LUDOVIC HALÉVY POUR LA SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET COMPOSITEURS DRAMATIQUES

« Dans l'œuvre si considérable d'Edmond About, le théâtre ne tient que peu de place. Celui qui fut un des plus délicieux et des plus brillants prosateurs de ce siècle, l'auteur de *Tolla,* du *Roi des Montagnes* et de la *Grèce contemporaine,* se plaisant à s'essayer dans tous les genres, écrivait de temps en temps, comme en se jouant, comme pour se délasser entre deux romans, de très ingénieuses et très aimables comédies, où se retrouvaient la finesse de son observation, le charme de son style et la grâce de son esprit. Il a écrit aussi *Gaëtana :* un drame très hardi, très original, qui méritait d'être applaudi, qui mériterait d'être remis à la scène, et qui a succombé le premier soir, sans être entendu, sous la brutalité d'une indigne cabale.

« C'est là, Messieurs, peu de chose, assurément, parmi cette longue suite de chefs-d'œuvre, petits et grands : romans, nouvelles, voyages, chroniques, salons qui, pendant vingt années, se succédèrent sans interruption devant l'éblouissement et l'enchantement du public. Oui, c'est peu de chose, mais c'est assez cependant pour que la Société des auteurs et compositeurs dramatiques soit fière de compter et de revendiquer Edmond About pour un des siens; c'est assez pour qu'elle ait tenu à honneur de s'associer, en cette douloureuse journée, à tant de témoignages de regrets, de sympathies et d'admiration.

« Et si mes confrères m'ont choisi pour porter la parole au nom de la Société des auteurs, c'est qu'ils savaient que j'étais un des plus anciens amis d'Edmond About, et que rien n'avait jamais pu troubler notre étroite et fidèle affection. Je suis de ceux qui peuvent en pleine sincérité, en pleine effusion de cœur, parler de l'homme, parler de l'ami, vous dire sa bonté, sa tendresse, sa générosité; ce qu'il a été pour sa chère femme, pour ses chers enfants !

« Ah ! Messieurs, je ne puis retenir cette parole : Pourquoi la politique nous l'a-t-elle enlevé ? Pourquoi About n'a-t-il pas continué au milieu de nous cette existence si glorieusement commencée parmi nous ? Quand il est revenu de Grèce, il y a trente ans, quand il nous a donné, coup sur coup, ces trois ou quatre premiers volumes qui presque miraculeusement, ont fait éclater sa jeune renommée, comme nous l'aimions, comme nous l'admirions, avec quelle joie, avec quel orgueil nous le reconnaissions pour notre maître.

« Je me souviens de ma première rencontre avec About. C'était en 1850 ou

1851, About se promenait rue d'Ulm près de l'École normale au bras de Prévost-Paradol. Vingt ans plus tard, au mois de juillet 1870, le lendemain de la mort de Prévost-Paradol, About lui adressait l'adieu le plus touchant et lui disait :

« Cher compagnon de ma jeunesse, était-ce bien la peine d'accumuler pen-
« dant quarante ans les talents et les connaissances de toute sorte sur une bar-
« que qui sombre et disparaît au moindre écueil. »

« Cette même phrase, je peux la redire aujourd'hui à celui-là même qui l'écrivait. Paradol et About dorment à présent du même sommeil, en ce même lieu, à cent pas l'un de l'autre. Et puisque, mon cher About, je me retrouve encore une fois aujourd'hui entre vous deux, je veux, devant cette tombe où l'on vient de descendre ton cercueil, lire quelques lignes de celui que tu appelais le cher compagnon de ta jeunesse.

« Voici comment Prévost-Paradol terminait, en 1862, une admirable étude sur Lucrèce :

« Salut, lettres chéries, douces et puissantes consolatrices ! Depuis que notre
« race a commencé à balbutier ce qu'elle sent et ce qu'elle pense, vous avez
« comblé le monde de vos bienfaits ; mais le plus grand de tous, c'est la paix
« que vous pouvez répandre dans nos âmes. Vous êtes comme ces sources lim-
« pides, cachées à deux pas du chemin, sous de frais ombrages ; celui qui vous
« ignore continue à marcher d'un pied fatigué et tombe épuisé sur la route ;
« celui qui vous connaît, nymphes bienfaisantes, accourt à vous, rafraîchit son
« front brûlant et rajeunit en vous son cœur. Vous êtes éternellement belles,
« éternellement pures, clémentes à qui vous revient, fidèles à qui vous aime.
« Vous nous donnez le repos, et si nous savons vous adorer avec une âme
« reconnaissante, vous y ajoutez, par surcroît, quelque gloire. Qu'il se lève
« d'entre les morts et qu'il vous accuse, celui que vous avez trompé. »

« Tu les as connues, mon cher About ; tu les as aimées, ces douces et puissantes consolatrices. Tu n'auras pas à te lever d'entre les morts pour les accuser. Tu n'as plus à leur demander le repos ; mais, parce que tu leur as donné le meilleur de ta vie, elles assureront, tant qu'il y aura une langue française, ton nom contre l'oubli dans la mémoire des hommes. »

DISCOURS DE M. SIEBECKER AU NOM DES ALSACIENS-LORRAINS

C'est en hésitant que je prends la parole sur cette tombe, après les maîtres dans l'art de bien dire que vous venez d'entendre.

Mais qu'importe ! j'accomplis un devoir doublement pieux envers ceux qui m'envoient et envers celui à qui je suis envoyé, et j'espère que l'insuffisance de l'orateur disparaîtra devant la grandeur de la cause qu'il représente.

Au nom des Alsaciens-Lorrains, je viens apporter le suprême hommage et le dernier adieu à celui qui fut l'un des plus illustres, l'un des plus ardents et l'un des plus dévoués d'entre eux.

« Le marbre qui s'élèvera sur cette tombe dira au passant quel fut l'écrivain inimitable, le conteur séduisant, l'esprit endiablé, le polémiste redoutable qui y dort. Mais tous ces titres disparaîtraient aux yeux mêmes de celui qui n'est plus, si on ne prenait soin d'y graver aussi ces deux mots :

« *Patriam dilexit*. Il chérit sa patrie. »

« Oui, Edmond About aima sa patrie. Il l'aima en tout temps : mais il l'adora en fanatique dès le jour où elle fut la grande vaincue de l'Europe.

« Il éprouvait cet admirable sentiment dont parlait un jour le grand orateur et le grand patriote que la France pleure aussi quand il s'écriait : « Certes, il « est bon d'aimer sa mère, lorsqu'elle est riche, puissante et respectée ; mais « c'est surtout lorsqu'elle est pauvre, blessée et humiliée, qu'il faut la chérir ! »

« Enfant de cette terre, sentinelle avancée de la vieille Gaule, il a fallu que l'ennemi éternel le blessât en premier, comme nous tous, avant de mettre le le pied sur la gorge de la France.

« Aussi, dès qu'on abordait ce sujet, le terrible railleur devenait grave, l'incrédule devenait fervent, cet adversaire de toutes les exagérations poussait l'amour de la patrie jusqu'au chauvinisme.

« Ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Ah ! c'est qu'il faut bien le dire, — et les êtres qui lui étaient si chers et qui sanglotent ici n'en seront pas jaloux, car ils le savaient mieux que personne, — il avait laissé une part de son cœur là-bas, de l'autre côté des Vosges !

« Il souffrait d'un mal spécial que j'appellerai le mal alsacien-lorrain, et que ressentent seuls les conquis, les arrachés ; mal résultant d'un terrible dualisme de sentiments : l'amour fier de la grande patrie qui se relève et l'amour humilié de la petite patrie enchaînée !

« C'est sous cette influence qu'il tira sur l'ennemi son livre : *l'Alsace*.

« Quant à nous, ses frères du pays perdu, nous réclamons ici Edmond About comme une protestation splendide contre les prétentions d'identité de race dont les conquérants essayent de déguiser l'iniquité de leur violence.

« Oui, nous le demandons à la conscience humaine : cet écrivain, l'un des

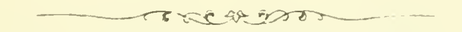
plus français dans sa forme et dans son génie, le railleur étincelant dont la verve gauloise est la fille légitime de Rabelais et de Voltaire, nous le demandons :

« Peut-il être le produit d'une terre allemande ?

« Et maintenant, About, reçois par ma voix l'adieu suprême de tes frères d'Alsace-Lorraine, aussi bien de ceux qui foulent la terre de France que de ceux qui gémissent sous le joug de l'étranger !

« Tu ne verras pas luire le jour de la justice ! Mais tu laisses à la patrie quatre fils qui seront des vaillants, et qui viendront ici, par un beau soir, tout couverts de la poussière des batailles, te dire ces simples mots :

« — Père, tu peux dormir en paix ! »



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

On entend assez souvent les écrivains pousser de hauts cris sur le malheur des gens mariés, *l'Enfer à deux,* pour qu'il vous monte une bouffée de joie au cœur l'orsqu'il vous tombe sous les yeux un volume qui démontre qu'il y a plus de roses que d'épines dans la vie à deux.

Vive le Mariage !

C'est Théo-Critt, l'auteur de *Nos Farces à Saumur,* d'*Entre Amoureux,* du *13e Cuirassiers* et de tant d'autres volumes fantaisistes, qui pousse ce cri d'enthousiasme.

Oh ! Théo-Critt, qui est, me dit-on, un brillant officier, ne paraît guère disposé à entrer dans la confrérie :

« Si jamais je me marie, ce qu'à Dieu ne plaise... ; » mais je sais bien qu'avec les écrivains il faut en prendre et en laisser ; les moustaches en crocs et la culotte rouge aidant, Théo-Critt pourrait bien se laisser prendre comme son ami Lionel.

« Une grand'tante s'était occupée de le marier et deux ou trois vieux parents s'étaient mis de la partie. D'abord on avait pris Lionel en traître ; puis l'amour s'en était mêlé, de sorte qu'après être tombé dans le piège qu'on lui avait tendu, c'est lui, Lionel, qui maintenant accélérait tous les préparatifs de son mariage.

Il paraît même que l'on pouvait apercevoir sur sa table un calendrier sur lequel tous les jours écoulés étaient effacés par un trait de plume, avec une religion digne d'un collégien. »

C'est toujours comme cela que ça arrive, et tout d'un coup, le plus récalcitrant au passage à la Mairie, se laisse si facilement conduire qu'il a la plus grande hâte d'être arrivé devant le magistrat.

Théo-Critt est un écrivain qui nous raconte les plus égrillardes choses avec un tact qui esquive, d'un mot d'esprit, les situations les plus risquées, de sorte que le voyage de noces de son ami Lionel devient la plus charmante chose que l'on puisse lire... le lendemain, mettons le surlendemain du mariage.

Ah ! les bonnes petites parties qu'ils font, les deux tourtereaux. Comme ils ont hâte de fuir le monde et les importuns compagnons de voyage qui viennent frapper à leur porte dès l'aube pour les emmener jouir des vastes horizons !

Frappez ! frappez, bonnes gens ! — Durant un voyage de noces, se lever matin, y pensez-vous ?

Ah ! Mesdames, vous qui avez de jolies demoiselles à placer, je vous engage à prendre un lot de cet ouvrage, vous cacherez ledit lot à celles dont vous avez grande envie de vous défaire, mais vous aurez soin d'offrir aux récalcitrants un exemplaire : « Tenez, Gontran, lisez donc cela, c'est très gentil : » vous pourrez tenir le même discours à Octave, Edmond ou Jules, et vous serez dans le ravissement d'entendre ces messieurs s'écrier : VIVE LE MARIAGE ! Auriez-vous une surabondance de filles à placer (lisez : se débarrasser), qu'elles trouveront toutes un preneur.

*
* *

Oh ! qu'on le croie bien, un amour vrai est encore LA MEILLEURE PART, comme le fait bien voir Léon de Tinseau dans son charmant roman qui porte ce titre.

Voilà un de ces volumes dans lesquels on ne rencontre que de bonnes choses : style pur et distingué, intrigue intéressante, sentiments nobles et élevés : en somme, livre plein de délicatesse, écrit surtout pour les femmes, car nous autres hommes cherchons aujourd'hui des sensations plus fortes que celles qui se rencontrent dans *la meilleure part*. Les livres qui parlent au cœur et à l'âme n'excitent guère plus que la curiosité féminine toujours en quête d'idéal.

*
* *

J'estime que LES JOURS D'ABSINTHE auront un bien plus grand succès que l'ouvrage précédent, parce que le volume contient un roman à thèse et que ce genre est assez prisé.

Ce livre contient deux choses bien distinctes : un roman et une thèse.

Parlons d'abord du roman.

André Marin est architecte, il a une sœur ayant mal tourné, et qui, sous le nom de Léona, est devenue la maîtresse d'un camarade de collège, Louis Cerney, marié avec une femme charmante, ce qui ne l'empêche pas de se distraire des tendresses de l'épouse légitime, sous les caresses de Léona, qui l'aime et ne le trompe pas.

Louis Cerney adore sa femme lorsqu'il est auprès d'elle et chérit sa maîtresse lorsqu'il est loin de sa femme : Un cœur à deux compartiments !

La situation est assez tendue pour l'architecte, il ne peut en vouloir à Louis Cerney d'avoir sa sœur pour maîtresse, parce que celui-ci ignore qu'il est le frère de sa maîtresse; ensuite ce n'est pas lui qui l'a détournée de ses devoirs, et, lorsqu'il l'a ramassée elle était déjà perdue et même prête à se jeter à l'eau, ce qu'elle eût peut-être dû exécuter plutôt que de mourir de la manière épouvantable qui sera dite plus loin. D'un autre côté, André aime la belle-sœur de Louis Cerney.

Après de nombreuses péripéties dans lesquelles on rencontre un peu trop souvent l'architecte en relations avec son ami; où on le voit même construisant une petite maison qui servira de nid aux amours de Léona et de Louis Cerney: où l'auteur n'a pas craint de montrer son héros recevant des services d'argent de l'amant de sa sœur, ce qui choque un peu les convenances, ce me semble, on le voit aussi construisant pour le compte de Mme de Cerney une maison qu'elle veut offrir à son mari qui ne mériterait pas tant de gracieuseté. mais Mme de Cerney ignore l'inconduite de l'époux qu'elle aime, et du reste celui-ci est toujours mari galant et empressé... quand il n'est pas ailleurs.

Cependant, la situation ne peut durer longtemps dans ces conditions et André ne pouvait guère épouser Germaine dont le beau-frère aurait la sœur de celui qu'elle aime pour maîtresse.

C'est ici qu'intervient la mère d'André, dans une scène des plus dramatiques certainement, mais qui me semble bien invraisemblable.

La mère d'André va chez sa fille pour l'empêcher de faire savoir à Mme de Cerney que son mari la trompait; il y a une sorte de lutte entre la mère et la fille. Le feu prend à la robe de Léona, et — voilà ce qui me choque — la mère, au lieu de chercher à éteindre les flammes qui entourent sa fille, l'empêche d'appeler au secours et veut mourir avec elle.

L'auteur a compris ce qu'il y avait de profondément répulsif dans l'acte de cette mère faisant brûler vive sa fille, même coupable, et, avec une habileté, qu'il faut reconnaître, il fait sauver la mère qui s'écrie, sitôt qu'elle revient à elle.

« — Ma fille! Où est ma fille! »

La maternité la reprenait. Elle se dressa :

« Sauvez ma fille! » cria-t-elle.

Bref la situation seule est sauvée, et, quant à Léona, elle est morte, payant d'une manière horrible le mal qu'elle a pu faire. Sa mort permet le mariage d'André et de Germaine

Eh bien! dira-t-on, et *les jours d'absinthe?*

Si l'on veut connaître mon opinion, ce n'est qu'un titre, influant très peu

sur le roman, qui ne manque pas de valeur. Les jours d'absinthe, ce sont les jours de malheurs, les jours où l'on voudrait oublier.

Ce n'est pas dans l'absinthe qu'il faut chercher la consolation ? oublier, c'est mettre sa tête sous son aile, comme l'autruche, pour ne pas voir. Il faut lutter, regarder la position bien en face et vaincre.

Or, André n'a même pas fait une démarche auprès de sa sœur et voilà le gros reproche que l'on peut adresser à cet intéressant roman. Il manque un chapitre, une scène entre le frère et la sœur, scène dans laquelle André, véritable chef de la famille, montrerait à Léona les conséquences de sa vie de débauche : à mon sens, c'était lui qui devait ramener l'enfant perdue, ou tout au moins en tenter l'essai, non par une lettre assez banale comme il le fait, mais en lui parlant lui-même, en frappant à son cœur.

André, le personnage principal du roman ne parvient pas à gagner ma sympathie, mais en tant qu'acteur marquant dans le développement de la thèse dont je vais parler, il me semble tellement mériter son sort que tout ce qui lui arrive me paraît parfaitement mérité. L'homme qui veut faire figure, dépenser au delà de ses moyens, « paraître, » en un mot, doit se sentir assez de force de volonté pour vaincre tous les obstacles, et non pas compter sur le hasard pour payer ce qu'il doit; aussi je le laisse de côté et j'examine le raisonnement de Charles Chincholle au point de vue des frais excessifs qui tombent sur le débiteur poursuivi.

Frais excessifs ! eh ! c'est bientôt dit, mais je n'ai trouvé dans le livre de M. Chincholle aucun remède au mal qu'il fait très habilement entrevoir.

On s'imagine assez généralement que les frais judiciaires reviennent aux hommes chargés des poursuites, huissiers, avoués etc., et que l'on voit une dette de 200 fr. portée à 400 et même plus au bénéfice de ceux qui instrumentent : c'est une grave erreur, et, au fond, c'est l'Etat qui perçoit la plus grosse partie :

« Que sont les frais judiciaires ? Un impôt. Est-il juste qu'un impôt soit prélevé sur la misère? »

J'étonnerais peut-être bien des gens si je disais au contraire que cet impôt énorme, effrayant, qui fait tripler une simple dette de quelques centaines de francs, est justement ce qui arrête le créancier dans ses poursuites, car si le poursuivi est dans la misère, c'est le poursuivant qui paye les frais.

Quant à la vente ?

« Savez-vous, en effet, ce que c'est qu'une vente? c'est un vol. Oui, l'État, qui permet la vente, permet le vol et s'en rend même complice, vu la somme qu'il perçoit sur les frais. Faut-il un exemple? J'ai acheté un mobilier de quatre

mille francs sur lequel je redois encore deux cents francs : vous me faites vendre. Ce mobilier produit bel et bien à l'hôtel Drouot huit cents francs. Après m'avoir écrasé de frais, vous me volez trois mille deux cents francs et vous m'obligez à racheter à crédit un second mobilier... »

A mon sens, des questions de cette sorte ne peuvent se discuter à fond dans un roman, et dans celui-ci, que vois-je ?

André Marin faisant des dettes au-dessus de ses ressources, se servant de tous les moyens qui lui sont offerts pour en retarder le payement, mettant son mobilier au nom de sa mère et enfin, à bout de tout, plaçant un révolver sur le front de l'homme qui vient « faire le récolement » ou en menaçant celui qui, sur l'ordre du commissaire de police doit forcer la porte qui ne veut pas s'ouvrir au nom de la loi.

« Je vous en prie, dit paternellement le commissaire, soumettez-vous.

— Je vous jure que ma conscience me le défend, dit André. Il faut un exemple. »

Ah ! monsieur André Marin, vous nous la baillez belle ! Ce que votre conscience vous ordonnait, c'était de payer vos dettes, surtout de n'en point faire!... avec ou sans *jours d'absinthe*. — La grande maladie du jour est d'avoir de riches mobiliers, de beaux appartements... On paye si on peut. Le livre de M. Ch. Chincholle signale des abus, et il le fait avec beaucoup d'esprit... Voyons ce que feront nos législateurs?

*
* *

Voici un nouveau venu dans la carrière des lettres, M. Eugène Giraud et, à propos de son premier roman, LE TALION, je me vois obligé de dire quelques mots de DENISE, l'œuvre nouvelle de M. Alexandre Dumas.

M. de Bardannes s'éprend de la fille de M. Brissot, son régisseur, mais on a insinué qu'elle aurait eu une intrigue avec un certain Fernand de Thauzette, fils d'une coquette sur le retour, qui fut la maîtresse de l'amoureux de Denise.

M. de Bardannes va trouver Fernand, lui demande quelques explications, et celui-ci répond qu'il n'y a eu entre eux que jeux d'enfants.

Il eût été curieux que le jeune homme répondît autrement !

M. de Bardannes, très rassuré, demande la main de Denise, et, par ricochet, accorde celle de sa sœur au jeune Fernand de Thauzette, et l'on va voir le jour des noces, un quadrille composé de M. de Bardannes, l'ancien amant de la mère de son futur gendre, faisant vis-à-vis avec celle-ci à Denise, l'ancienne maîtresse de Fernand qui vient d'épouser la sœur de l'amant de sa mère.

Fernand est un homme sans foi, qui a trompé Denise, et celle-ci, sous couleur

de dévouement à M[lle] de Bardannes, pour l'arracher à cet homme dont la moralité est aussi douteuse en amour qu'au jeu, raconte tout à celui qui prétend à sa main.

Le père de Denise, M. Brissot, un honnête homme, a tout entendu. Il apprend que sa fille a eu un enfant, — l'enfant est mort, du reste ; — il s'élance sur le séducteur et l'étrangle à moitié.

Les deux jeunes filles parlent de se retirer au couvent, mais le public n'eût point été satisfait, et la thèse chère à M. Dumas, en faveur de la fille-mère à épouser, n'aurait pas reçu de sanction ; aussi M. de Bardannes prend-il pour femme Denise, ou *la fille-mère triomphante,* titre que l'on pourrait donner invariablement à nombre de pièces de l'auteur des *Idées de M[me] Aubray.*

M. Eugène Giraud, dans LE TALION, venge la séduction de la jeune fille en faisant vivre l'enfant qui en est le résultat, et celui-ci, ignorant les liens qui l'attachent au séducteur devient l'amant de la femme de son propre père. — Tu as trompé une jeune fille, elle a eu un fils, ce fils sera le vengeur en te trompant à ton tour. C'est un peu raide, à mon sens, mais tel est le roman peu moral qui cependant ne manque pas de qualités, écrit par un jeune auteur auquel je défie bien de faire passer ses idées au théâtre, comme le fait Dumas dans *Denise.*

* * *

Ce n'est pas non plus un livre de haute moralité, MONSIEUR RABOSSON, par M. Abel Hermant, c'est une œuvre curieuse, montrant quels hommes et quels cœurs se forment par l'éducation universitaire.

« Certes Rabosson faisait illusion, car sa face bouffie de fatigues, ses yeux cernés, presque poétisés par les veilles, l'eussent fait prendre, malgré son allure de manant, pour un rêveur et un artiste. Quel mirage ! Non, les grosses pattes de ce gars de vingt ans ne sont que celles d'un inspiré précoce. Comme les doigts sont creusés par la plume, gercés par les dictionnaires qu'ils feuillettent, aplatis par les in-folio qu'ils manient. Et ce costume ! Non, ce n'est pas celui de l'artiste jeune qui se fait une tête. C'est étriqué, c'est disgracieux. Copie médiocre du rapin et du bohême, avec des recherches d'élégances, qui sont une inepte copie de l'homme comme il faut. Une double jalousie, accusée par toutes les prétentions et toutes les taches du vêtement, jalousie de l'artiste homme de talent, jalousie des gens du monde, hommes d'argent. Une tournure d'ambitieux vaincu d'avance, de raté prédestiné. Oh ! ni cette jaquette poussiéreuse, ni ces grosses bottes, ni ces doigts rouges ne mentent, car celui qui s'avance ainsi accoutré sera demain *l'Universitaire,* modèle du raté rancuneux.

Raté, universitaire, épithètes inséparables, certes, puisque l'Universitaire

aujourd'hui prend son métier comme un pis-aller, qu'il est dégoûté avant d'en avoir savouré les amertumes. Et cela l'aigrit, le rend mesquinement envieux de toute supériorité matérielle ou morale. Raté du monde où il veut faire figure, mais où on l'introduit par la petite porte, modestement et sans l'annoncer, sans que les maîtres de maison prennent la peine de le présenter à leurs invités; remarqué dans les salons par la douteuse propreté de ses vêtements, par son humilité boudeuse, par la pédante et piteuse pauvreté de ses idées; au milieu des élégances et des délicatesses, faisant tache. Raté de l'esprit, car, en somme, il ne manquait pas de goût pour les choses de la littérature et de l'art; et il avait des démangeaisons d'être créateur, mais il est impuissant; et il aurait la vanité d'être dilettante, mais non, pas même cela; on lui a faussé, rétréci l'esprit; le plus dur c'est qu'il en a conscience, et il faut qu'il vive toute sa vie parmi les tentations de la poésie et les attirances de l'art, avec le sentiment de son intelligence et de sa stérilité. »

Ce livre est à lire, il sort tout à fait de l'ordinaire et on y rencontrera un portrait de femme, Barbe, d'un fin ciselé, à côté de l'amour brutal et sans idéal de ce professeur plus épris des sonorités dactyliques des églogues que du chant des rossignols et des cris éperdus de l'alouette enivrée d'azur.

***

L'Hystérique, le livre le plus épouvantable qui ait jamais été fait! œuvre dangereuse sous tous les rapports, et qui révoltera même les ennemis du catholicisme; étude d'autant plus regrettable qu'elle est écrite dans un style d'une couleur auprès de laquelle celui de M. Zola pâlit incontestablement. — Encore un livre qui aura un succès monstre, hélas!

***

Pour nous remettre un peu des choses immondes lues dans le volume précédent, je dois dire quelques mots du livre de M. Pierre Française, Françia, ouvrage dans lequel l'auteur de l'Amour qui tue met en opposition deux caractères féminins étudiés avec un soin parfait. C'est un roman de haute moraralité montrant bien que lorsqu'il s'agit de prendre une compagne il faut songer un peu plus aux qualités morales qu'à la beauté.

Ce livre est plein de mouvement et exalte les meilleurs sentiments, on ne saurait trop en louer son auteur.

***

Dans un volume non signé, car *un Diplomate* ne me semble pas une signature, je trouve sous ce titre: Essai sur la mission actuelle de la femme,

des pages pleines de réflexions sensées et de conseils qui feraient, s'ils étaient écoutés, un bien plus grand pour notre Société, que les livres énervants qui mettent à l'envers les cervelles féminines.

Il a fort raison, ce diplomate dont la diplomatie, hélas ! n'empêchera pas les dames du monde de se plonger dans la lecture de la *Vie parisienne* et autres feuilles qui démoralisent sans que l'on s'en aperçoive. Il dit que de nos jours, les aspirations vers l'idéal et le dévouement à ce qui nous doit être le plus cher deviennent rares, et que trop souvent l'égoïsme et le goût des jouissances matérielles prédominent.

Or, qui est plus appelé que la femme à combattre l'égoïsme, elle qui, comme sœur de charité, fait si souvent preuve d'un dévouement sans bornes et d'une abnégation complète, elle qui peut exercer une si grande influence par un charme que l'on peut dire éternel, car on n'a jamais su ni on ne saura jamais s'y soustraire.

Nous aimerions à voir entre les mains des jeunes filles, des jeunes femmes, un livre comme celui-là. Malheureusement les journaux de toutes sortes pénètrent partout, on lit les nouvelles de Guy de Maupassant, on se préoccupe des mode prônées par les journaux spéciaux, on va au Bon Marché ou ailleurs, et si l'on se rend au sermon c'est pour... voir le moine à la mode; non point afin de l'écouter. Malgré ces occupations nombreuses, la femme s'ennuie, et c'est compréhensible, elle ne fait rien, à peine est-elle la femme de son mari ; si elle est mère de famille c'est un peu à regret; elle éloigne le plus possible ses enfants qui la vieillissent, et, quant à s'occuper de l'intérieur, ah ! bien oui !

Dans le volume de Pierre Française, Francia, il y a une page qui peint absolument la femme de notre époque; écoutez, cela n'a l'air de rien et cependant c'est douloureux.

« On dut chercher une nourrice. Il en vint deux. Elles se présentèrent presque en même temps à l'hôtel.

« La première, une solide Morvandelle aux yeux et aux cheveux noirs, au teint vif, à la mine éveillée, aux dents éclatantes dans un bon rire, brillait de force et de jeunesse. Elle n'était certes pas belle avec son nez court et large, ses pommettes saillantes, son bonnet de mérinos noir à dentelle de laine, mais elle resplendissait de santé et de fraîcheur.

« L'autre une grosse blonde fadasse, aux yeux éteints, à l'air apathique, n'était guère séduisante sous son petit chapeau de Bressanne, mais Angèle trouva son costume original et pensa aussitôt qu'il ferait un joli effet dans sa voiture, lorsqu'elle irait au Bois avec elle promener bébé. Immédiatement,

elle résolut de garder cette nounou-là et de congédier la luronne au bonnet de laine. »

Voila la femme d'aujourd'hui! et que l'on ne dise pas que c'est exagéré; nous allons au Bois et nous voyons les dames qui promènent dans leurs voitures lesdites nounous pâles, presque sans lait, mais... bien habillées, portant bien la toilette ! Il y aurait de quoi rire si ce n'était si triste.

*
* *

Daniel Darc, dans UNE AVENTURE D'HIER, un roman bien conduit, montre quel peu de moralité on trouve chez certaines femmes qui perdent toute notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal au milieu des louanges d'un tas de jeunes gens qui encensent sa beauté, lui font une cour bête au milieu de laquelle elle ne puise que l'énervement; puis, comme une folle, la voilà qui s'éprend du premier venu, se jette à sa tête, elle et ses millions, parce qu'il a un visage qui lui plaît, sans réfléchir que cet homme, qui était fiancé à une autre, ne quitte celle-ci pour venir à elle, que précisément à cause de ces millions. Elle est malheureuse, parbleu! comme elle l'a bien mérité! Mais celle à qui elle a enlevé son fiancé n'est pas plus heureuse non plus; elle se venge cruellement.

Je ne dirai pas que c'est un roman moral, mais *une Aventure d'hier* est bien la peinture des femmes qui ne savent plus le droit chemin, et Daniel Darc a touché juste.

*
* *

Deux livres également intéressants, bien écrits et qui méritent l'attention, touchent à cette question brûlante de la femme au théâtre.

L'un, CONFESSIONS D'UNE CANTATRICE, et signé de Mme A. Reney Le Bas, est l'histoire d'une jeune fille d'excellente famille, qui s'est éprise d'un professeur de piano riche (*rara avis*) et qui donne des leçons pour sa satisfaction personnelle (il y a des gens étonnants en ce monde, et c'est bien le cas de dire que tous les goûts sont dans la nature).

Bref, le professeur enlève la jeune fille, qui devient cantatrice, et aurait pu tourner plus mal.

Le second, MAURIANNE, par M. Georges Reignal, est bien plus intéressant que les *Confessions d'une cantatrice*, et présente des portraits, surtout celui de la mère de Maurianne, qui sont enlevés. Ce roman, bien fait pour montrer les difficultés de la carrière artistique pour les femmes, n'a pas la chance d'être honoré comme celui de Mme A. Reney Le Bas, d'une préface de M. Arsène

Houssaye, cependant, comme cette préface pourrait servir aussi bien pour l'un que pour l'autre ouvrage, je la veux citer ici :

« Les cantatrices, — ces chercheuses d'idéal, — qui sont quelquefois pour les réalités, — dirait Molière, — se heurtent trop le front aux nuages pour se confiner dans le terre-à-terre vertueux des petites bourgeoises.

Est-ce leur faute si Dieu, ou la nature, pour ne pas monter si haut, les a douées du vertige pour la recherche de l'impossible, de l'inconnu, de l'infini ?

Ces comètes éperdues ne peuvent s'acclimater dans notre atmosphère refroidie, où la raison est toujours à un degré au-dessous de zéro. C'est l'histoire de tant d'actrices disparues qui n'ont pu atteindre à leur zénith, quoique la flamme les emportât, parce qu'elles couraient par quatre chemins : c'est l'histoire de tant de premiers prix du Conservatoire que leur caractère endiablé a exilés du théâtre où les appelait leur destinée.

C'est aussi l'histoire de celles qu'on appelle irrévérencieusement les bas bleus.

On a trop médit des bas bleus. Je connais beaucoup de femmes d'esprit qui portent des bas bleus et qui pourraient rivaliser avec Mme de Sévigné. Pourquoi celles qui font nos fils, qui font des hommes, n'auraient-elles pas la même part que nous dans les œuvres d'imagination ? — Je dirai même dans les œuvres d'art, en regardant peindre un bœuf par Rosa Bonheur ou sculpter un buste de femme par Sarah Bernhardt. — Qui donc conte avec plus d'esprit que celle qui signe Étincelle et celle qui signe Thilda ? Et tant d'autres qui nous consolent un peu de la mort de Georges Sand, comme celle qui signe Georges de Peyrebrune. Il n'y a pas de jour que Mme de Staël et Mme de Girardin ne soient citées dans les journaux. La monnaie de leur esprit passe par toutes les mains.

Il faut des contes pour tout le monde ; pour les jeunes filles discrètes comme pour les femmes émancipées ; le romancier est le vrai charmeur moderne.

Ce serait donc une injustice de condamner toutes les femmes à faire de la tapisserie, puisqu'elles peuvent avoir leur part dans l'œuvre des hautes distractions. Et puis, il y a aujourd'hui tant d'écrivains qui inquiètent la morale, qu'il faut être plus indulgent pour les vestales des vertus modernes.

Au temps de Lucrèce, les femmes filaient de la laine ; au temps de Pénélope les femmes tissaient de la toile. Je crois qu'elles jouaient aux jeux innocents puisque Pénélope n'a jamais tissé de quoi se tailler une chemise ; puisque Lucrèce n'avait pas une robe assez longue pour se défendre de Sextus.

Aujourd'hui les femmes font des romans. Eh bien ! je n'y vois pas de mal, puisque ce sont elles surtout qui ont le don de conter.

En Angleterre, n'ont-elles pas pris les premières places? témoin miss Braddon et Ouida. Déjà sur la fin du XVIIIe siècle, les meilleurs romans anglais étaient signés par des femmes. Et quels livres charmants! Je les vois encore dans la bibliothèque bleue de ma tante Olympia. Je n'avais pas de plus grand bonheur que de les voler pour les lire dans les bois. C'est que ces romans étaient vraiment romanesques dans le cadre de la vérité.

Nous avons voulu, en France, tout prouver par nos romans, comme si la moralité ne se prouvait pas par le récit même, quel qu'il soit. Nous avons eu la folie de vouloir prouver surtout notre omniscience, consacrant des chapitres à l'alchimie, à l'architecture, à la peinture; inventant l'histoire, pour être plus historien que l'histoire elle-même.

Eugène Suë, se piquait d'être médecin littéraire; — Victor Hugo, architecte incommensurable; — Théophile Gautier, moraliste; — Balzac, encyclopédiste; — Alfred de Musset, satiriste et passionniste...

Ils étaient tout simplement de charmants conteurs; mais le plus charmant de tous, ce fut peut-être Alexandre Dumas, qui n'avait que la prétention de conter.

Mme Sand, qui a paru comme une magicienne dans l'auréole de la jeunesse et de la passion, se donna comme une réformatrice. Elle voulait refaire le monde selon son idéal. Mais elle ne fut vraiment une grande romancière que dans ses romans sans prétention. Aussi tous ses livres à principes sont déjà démodés, tandis que les autres, les vrais, les simples, les beaux, garderont toujours la saveur romanesque qui prend les cœurs. Georges Sand a donc eu deux écoles, la bonne et la mauvaise.

Mme Reney Le Bas est de la première école de Georges Sand; aussi n'a-t-elle pas le souci des questions sociales, quand elle met en scène les passions. La nature lui a dit : « Conte, » et elle conte avec tout le charme du sentiment.

Tous les systèmes sont mauvais qui brouillent les inspirations de la nature. Je vous défie de me trouver un chef-d'œuvre qui soit marqué à l'effigie d'un système littéraire, politique ou philosophique, depuis *Daphnis et Chloé,* jusqu'à *Marco,* on pourrait dire aussi jusqu'aux *Confessions d'une cantatrice,* puisque Mme Reney Le Bas ne conte que pour conter, avec le sentiment de l'art et de la vérité.

Dans cette cantatrice, la femme est restée avec toutes les passions de la femme; mais le romancier explique très bien que ces créatures prises par le théâtre ont deux figures et deux âmes. C'est à tel point qu'elles ne savent pas bien si elles vivent de leur vie à elles, ou de la vie artificielle qu'elles représentent. Quand on les aime chez elles il leur arrive de se croire encore sur le théâtre.

Écoutez la cantatrice, Mme Le Bas : « Je cherche en vain à m'excuser à mes propres yeux, à mettre ma faute sur le compte de la persistante surexcitation nerveuse, de la fièvre qui s'empare de l'artiste lorsque, pour s'identifier avec le caractère qu'elle représente, elle dépouille sa propre nature pour s'incarner dans un être imaginaire. Cependant cette surexcitation, cette fièvre, cet état anormal est réel et bien réel.

« Quand le missel aux mains, parée de la modeste robe de laine blanche de la charmante et poétique Marguerite, je refuse de me laisser accompagner par le grand seigneur qui m'a accostée, une affinité mystérieuse s'établit entre cette création adorable du poète et moi. Je vis de sa vie ; son cœur bat dans ma poitrine ; l'amour de Faust verse l'amour dans mes veines ; je ris réellement de *me voir si belle dans ce miroir ;* mes yeux ont de véritables larmes ; mon âme tout entière s'élance vers celui que je prétends aimer, que j'aime avec passion pendant que je lui dis... Non ! mille fois non ! Nous ne devons pas, nous autres artistes, être jugées comme les autres femmes. Nous vivons deux existences bien distinctes : l'une tout artificielle, où, transformée par l'inspiration du poète, nous devenons l'héroïne de son rêve... et l'autre qui nous met trop souvent en contact avec des êtres grossiers ou vulgaires. Quoi d'étonnant, alors, à ce que, froissées, dégoûtées d'une réalité si prosaïque, nous évoquions, cherchions, et croyons trouver l'être idéal que nous préférons à ceux qui nous entourent ?...

C'est donc avec un double intérêt qu'on assiste au spectacle des passions d'une comédienne qui chante ou qui parle. Aussi, cette étude de l'auteur de *Mademoiselle Figaro* sera-t-elle lue par tous ceux qui cherchent la femme dans l'artiste et l'artiste dans la femme.

Je sais cela, moi, qui ai vu par les coulisses les grandes cantatrices et les grandes comédiennes du siècle : la Malibran, la Frezzolini, la Grisi, la Patti, Mlle Mars, Mme Dorval, Mlle Rachel, Sarah Bernhardt.

Comme le dit si bien Mme Le Bas, pour juger les comédiennes, il ne faut pas se mettre au même point de vue que pour juger les bourgeoises. La nervosité de toutes ces créatures que domine le sentiment de l'art plaide leur cause. L'enthousiasme et le découragement les dévorent.

Certes, la femme du monde qui s'endort calme dans son hôtel luxueux, n'est pas atteinte par le démon de l'inquiétude. Elle est plus coupable que la comédienne quand elle se met au balcon pour entendre chanter Roméo. Appuyée sur les traditions de famille; élevée dans l'austérité de la religion ; promise à la vertu par l'éducation d'une mère toujours en sollicitude; soutenue dans sa fragilité par les exemples du devoir, si elle tombe, elle fait une chute bien plus

profonde que ces affolées du monde des théâtres, qui ne savent plus si elles ne continuent plus hors de la scène le rôle qu'elles jouaient tout à l'heure. Grisées par le feu de la rampe, par les phrases passionnées de l'héroïne qu'elles jouent, par les acclamations des spectateurs, ne leur faudrait-il pas une vertu invraisemblable pour s'arrêter dans les limites consacrées ? Si elles les dépassent, c'est bien plus par l'emportement de l'artiste que pour les joies des voluptés défendues. Si elles rentraient toujours chez elles pour trouver la solitude, pourraient-elles continuer leur lutte avec l'Impossible? Retrouveraient-elles à l'heure fixe cette fièvre dramatique qui les surmène et qui les tue, mais qui leur donne aussi jusqu'à la fin, pour ce sultan sans pitié qui s'appelle le *public,* cette vie extra-humaine, qui est la vie de l'artiste ?

Folle jeunesse, par M. Louis Dépret, est un récit d'historiettes dans lesquelles l'auteur montre avec un talent de conteur charmant combien, dans ses sentiments, la jeunesse se trompe sur leur éternité. — Le premier amour, il semble que ce soit avec celui-là que s'éteindra la vie. Hélas! vite arrive la désillusion !

Il est impossible de rencontrer chose plus jolie que cette aventure d'amour entre ce jeune homme à peine sorti des bancs du collège et Rosine Passmore, une actrice anglaise pure avant de l'avoir connu.

Du reste, la librairie des Soirées Littéraires cherche à propager la lecture des courts récits, et j'ai là sur ma table une série de petits livres qui prouve le soin avec lequel son directeur cherche à enrichir sa collection. — Le premier amour de lord Byron, par Elie Fournès; le Moulin de malheur, par Julien Lemer ; le Carosse de Cendrillon, par Honoré de Bourzeis ; Antigone, par Jules Régnier, sont de petites perles bonnes à faire voir aux hommes qui veulent prendre goût à la belle littérature, abandonnant le roman dans lequel on ne rencontre que gens de sac et de corde, vols et assassinats, viols et rapts.

*
* *

Alexandre Berlié, dont nous parlions il y a quelques jours à propos de l'un de ses derniers ouvrages, *Marguerite,* a publié avant celui-là un volume intitulé Aventures amoureuses de Michel Antonius. Ce n'est certes pas un livre de distribution de prix; cependant, au bout de toutes ces aventures, il y a une moralité qu'il ne faut pas méconnaître, c'est que l'homme, poussé par ses passions, peut commettre bien des fautes, mais qu'il peut les expier et les réparer si le fond de son âme est bon. La fatalité, la fougue de la jeunesse, plutôt, nous conduisent à commettre des actes que la saine morale réprouve,

mais la réflexion arrive et, s'il n'est pas trop tard pour effacer les larmes qui ont coulé, hâtons-nous de les sécher.

*
* *

En écrivant Francis et Mariette, M. Marius Roux, un auteur populaire qui n'en est pas à faire ses preuves, a offert à ses lecteurs un très agréable récit, et si les aventures de son héroïne Mariette sont du domaine de la haute fantaisie, du moins la vive imagination de l'auteur ne s'est-elle pas égarée dans le bas-fonds.

*
* *

M. A. Mathey (Arthur-Arnould), un écrivain populaire aussi, dont la réputation n'est plus à faire, publie un nouveau volume, Le Point noir.

On a deviné que le *Point noir,* c'est l'X que l'on cherche, le secret qui ne se dévoilera qu'à la fin du récit, alors que paraîtra le second volume du roman qui portera comme titre : Un Gendre. — Nous attendrons.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Quel autre, mieux que Dubois-Cramé, successivement constituant, secrétaire du conseil militaire, conventionnel, trois fois membre du comité du Salut public, membre du conseil des Cinq-Cents, ministre de la guerre, se trouvait en mesure d'écrire en connaissance de cause sur cette curieuse période de notre histoire nationale qui embrasse la Révolution française ? Qui, mieux que le député des Ardennes, pouvait donner une idée exacte des sentiments, dont lui et ses collègues avaient été animés ?

M. Th. Jung, colonel d'artillerie, en possession de documents ayant appar tenu à cet homme d'État, a pensé à les réunir, et les donne dans un volume très substantiel et que les historiens aimeront à consulter.

1° L'Analyse de la Révolution française, œuvre de Dubois-Cramé, ce témoin d'une valeur incontestable au milieu de cet immense déblaiement du passé; 2° un *Compte rendu* du passage de l'ex-président de la Convention nationale au ministère de la guerre.

Cet ouvrage est, pour ainsi dire, le complément de celui publié par M. Jung sous cet titre : *Bonaparte et son temps.*

L'Analyse de la Révolution française étudie cette époque troublée, depuis l'ouverture des états généraux jusqu'au 6 brumaire, an VI de la République.

* * *

La librairie Germer-Baillière et Cie (Félix Alcan, successeur) vient de publier les 83e et 86e volumes de la *Bibliothèque utile. La Zoologie générale,* par M. Beauregard, aide-naturaliste au Muséum d'histoire naturelle, nous initie aux grands problèmes de l'organisation du développement et de l'adaptation des animaux au milieu desquels ils doivent vivre.

L'antiquité romaine, par Wilkins, professeur à l'université de Manchester abonde en curieux détails sur la vie intime, les mœurs et coutumes des Romains, sur l'organisation de leur société, etc. Ces deux volumes sont ornés de nombreuses gravures, et continuent dignement l'œuvre de vulgarisation commencée avec tant de succès par les savants spéciaux qui consentent à mettre la science à la portée de tous, sans la rabaisser. Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

Impr. Paul Bousrez, 5, r. de Luce, Tours.

CHRONIQUE

Paris, 10 février 1885.

Généralement on lit peu les préfaces; celui qui vient d'acheter un livre court vite au récit et laisse de côté ces quelques pages qui, à mon sens, sont souvent le plus précieux de l'ouvrage.

Il me semble, que pour comprendre un auteur, la première chose que devrait faire le lecteur serait de se mettre à sa place et de chercher à saisir la pensée qui l'a conduit à diriger les péripéties de son action dans tel sens plutôt que dans tel autre. On ne se dit pas tout d'un coup : « Je vais écrire un roman, » il y a un travail préliminaire, un but à atteindre. Sans préface, ce n'est qu'après avoir lu le volume que l'on peut se rendre compte de ce que l'auteur a voulu montrer; avec une préface, on suit la plume de l'écrivain avançant peu à peu, ligne par ligne, dans le développement de son idée, et je crois que c'est le meilleur système de lecture.

La préface a donc du bon, et, pourvu qu'elle soit courte, je voudrais que chaque volume eût la sienne.

Quant à faire écrire la préface d'un volume par un homme très connu, très en vue, un écrivain à la mode, c'est un moyen fort habile de se faire faire une jolie réclame et de respirer un peu d'encens s'échappant d'un encensoir balancé par un évêque au lieu de l'être par un simple thuriféraire.

Dans un volume très intéressant, pour nous qui avons connu Laferrière alors qu'il était jeune, SOUVENIRS D'UN JEUNE PREMIER, j'avoue que, malgré tout le plaisir que j'ai pu éprouver à parcourir les souvenirs de ce comédien incomparable, c'est encore la préface de Jules Claretie qui est le morceau principal. Qui sait si le long chapitre ayant trait à *l'Eau de jeunesse, — le Secret de Jouvence, l'Eau Laferrière* enfin, n'est pas le but?

Oui, dans quelques années, tous les noms cités dans les *Souvenirs d'un jeune premier* auront passé dans l'oubli; quant à l'*Eau de jeunesse,* on y pensera toujours. Hélas! avec la vie que l'on mène aujourd'hui, la vieillesse arrive si vite!

M. Henri de Pène a écrit pour un volume Veillées de Touraine, contenant cinq nouvelles ou épisodes, dans lesquels on trouve, non seulement le caractère historique et une grande érudition, mais encore un style d'une grande finesse, qui n'exclut pas la vigueur, une préface dont je cite les principaux passages, non pas pour appuyer les louanges gracieuses dont le préfacier couvre l'auteur des *Veillées en Touraine,* celui-ci les mérite, mais ce qui me plaît dans cette préface, c'est que M. de Pène dit des choses très vraies et qu'il les expose fort agréablement.

« Une des erreurs dans lesquelles les Parisiens tombent le plus volontiers et dont ils font le plus rarement leur *confiteor,* c'est de croire que Paris, capitale incontestée de la littérature française, n'a pas de sujets et de serviteurs en province dont Paris se puisse glorifier. Cette conception monstrueuse des Parisiens, adorateurs d'eux-mêmes, ne tiendrait à rien moins qu'à faire de leur ville une tête sans corps, quelque chose comme un guillotiné parlant.

Paris pompe le sang de la province pour en remplir ses veines, et, cette opération de la transfusion une fois accomplie, il renie trop souvent ceux auxquels il doit la vie. C'est un phénomène d'ingratitude que l'on ne peut constater dans aucun État de l'Europe.

« En Angleterre, il y a d'autres villes que Londres, en Allemagne et en Italie, l'unité récente de l'État a plus que partout multiplié les centres intellectuels, et ce sont là des empires que leur histoire a voués pour longtemps à la *polycéphalie;* en Autriche, il n'y a pas que Vienne; il n'y a pas que Saint-Pétersbourg en Russie; tandis qu'en France, si l'on en croyait les Parisiens et les étrangers qui se sont habitués un peu trop à ajouter foi à la parole des Parisiens. il n'y aurait que Paris. »

Paris le tyran, tel est le titre d'un livre de M. Édouard Boinvilliers, qui, lui, a étudié le règne du monstre au point de vue de ses méfaits politiques.

« Je me place au point de vue littéraire, de l'art et de toutes les manifestations de la civilisation de l'esprit.

« Eh bien ! Paris méconnaît la province qui, elle, juge beaucoup mieux Paris, dont elle ne prend pas les vessies pour des lanternes.

« La moyenne des esprits cultivés et des âmes pensantes est infiniment plus considérable en province qu'à Paris.

« A Paris, on ne lit plus, on parcourt; la vie ventre à terre qu'on y mène détraque rapidement les organisations les plus solides et les mieux équilibrées; on ne médite plus. on n'étudie plus. Demandez donc de la réflexion au goujon qui frit dans la poêle ardente et qui paie ainsi du supplice de son autodafé le tort qu'il a eu de mordre à l'hameçon de Paris, ce grand pêcheur d'hommes !

« Il y a en province plus de lettrés qu'à Paris. A Paris, même ceux qui font profession de littérature n'ont plus le temps d'être autre chose que des coureurs essoufflés qui font assaut de vitesse pour arriver premiers à l'assaut de la Fortune ; et c'est à peine si quelque chose, en son allure, distingue désormais l'homme de lettres parisien du remisier haletant qui fait la place, cherchant à aligner le plus de courtages possible sur son carnet de Bourse.

« La grande supériorité du lettré provincial, fidèle à la maison de ses pères, fidèle à la bibliothèque bien choisie que lui offre l'aliment quotidien de son esprit, c'est le recueillement à l'ombre des belles choses. Lui seul peut encore nous donner ces œuvres reposées et sereines, où se reflètent la paix du cœur, la contemplation de la nature qui entoure cet homme heureux, — s'il est assez intelligent pour être au courant de son bonheur, — ou bien la méditation des grands spectacles du passé. C'est par ce dernier point que la province est restée plus française que Paris, où l'on a plus le loisir de regarder derrière soi, sous peine de se faire écraser par le tourbillon du va et vient environnant, Paris américanisé, vit — si cela s'appelle vivre — sur une locomotive chauffée nuit et jour, dans le brasier de laquelle on jette des pelletées de travail, comme le chauffeur des pelletées de charbon noir, qui bientôt rougit dans la gueule de l'hippogriffe moderne. Aussi a-t-on pu remarquer que, dans le fatras innombrable de la production parisienne, peu à peu on avait vu disparaître le roman historique et la légende, et que le réalisme, c'est-à-dire la photographie instantanée du voisin par le voisin, l'emportait sur toute la ligne.

« Cela est vrai non seulement en littérature, mais dans d'autres arts. Parcourez les livrets de nos Expositions : combien d'artistes peignent encore l'histoire ou seulement le genre historique ?...

« Il faut donc savoir un gré tout particulier à ceux qui, comme M. Alfred Mahon, évoquent avec leur plume l'âme du passé, le font sortir de la tombe à notre profit, et, doublement inspiré par l'amour de la patrie et celui du bien dire, nous feront de beaux récits, propres à nous distraire de ces tumultes de ruisseau, que trop de gens confondent avec la marée montante du progrès. »

Oui, ainsi que le dit si bien M. H. de Pène, le roman historique a disparu, non pas que les lecteurs en aient abandonné le goût, mais bien parce que les écrivains n'ont plus le temps de faire les recherches que nécessite un pareil travail. Et je le sais, moi, qui viens d'écrire l'Hermaphrodite, un roman historique dont les péripéties se placent dans cette Touraine que connaît si bien M. Alfred Mahon, dans ce donjon de Loches où il fait mourir Ludovic Sforza quelques années après le récit que j'ai écrit de l'emprisonnement de M. de Bernières sous Louis XI.

Ce que dit M. H. de Pène des lettrés de province est d'une incontestabilité que se plaisent à reconnaître tous ceux qui suivent le mouvement littéraire ailleurs que dans le journal dans lequel il est de mode aujourd'hui de puiser ses inspirations.

La province, qui, en somme, fournit la plus grande partie de nos écrivains — combien de véritables Parisiens sont célèbres dans cette branche? — a fondé une académie; elle se nomme *Académie des lettres, sciences et beaux-arts de la* PROVINCE. — Je vois d'ici quelques sourires ironiques : « de la Province! »

J'ai sous les yeux un almanach publié par cette société ou académie, comme l'on voudra; mais enfin il est bien difficile de rencontrer sous un nombre de pages aussi restreint une plus grande somme d'œuvres de l'esprit le plus élevé.

La librairie Charpentier vient de publier dans sa jolie collection in-12 les NOUVEAUX CONTES A NINON, de M. Émile Zola, œuvre adorable, idéale au possible, d'un auteur auquel on fait la réputation d'un naturaliste. — Naturaliste, oui, parce qu'il veut gagner de l'argent et qu'il sait que le naturalisme y conduit, mais idéaliste au fond de l'âme! Lisez ses poésies dans le volume de M. Paul Alexis, ÉMILE ZOLA, NOTES D'UN AMI, rappelez-vous le poème de l'auteur de *Pot-Bouille,* RELIGION, que nous avons cité à la page 203 du troisième volume de notre Revue, et lisez, sous l'ironie qui cache si agréablement le fond de la pensée de Mardoche, ÉMILE ZOLA IDÉALISTE! l'*étude humoristique* qu'il fait de l'œuvre de M. Zola dans l'almanach dont je parle.

« Avez-vous lu Émile Zola?

— Non, quelle horreur!

— Me prenez-vous pour un chiffonnier de la littérature et pensez-vous que je m'amuse à ramasser toutes les immondices de la pensée pour en remplir la boîte réglementaire des ordures ménagères? »

Telle fut, ou à peu près, la réponse de tous les gens à qui je posai cette question.

Mais alors, qui est-ce qui lit Zola? Qui fait disparaître ses éditions nouvelles? Qui se dispute, dans les cabinets de lecture, le privilège de posséder quelques jours le dernier volume du *maître?*

Vous me répondrez : « Personne! » et je prendrai que c'est tout le monde. Mais, entendons-nous, on le fait sans le dire, comme les choses qu'on aime sans l'avouer et pour lesquelles on craint le blâme du milieu auquel on appartient; disons, en passant, que ce ne sont pas toujours les plus mauvaises!

Eh bien, moi, je confesse que j'ai lu Zola : moi, poète et amant passionné de l'idéal : je l'ai lu d'abord pour me tenir au courant de ce qui fait de la rumeur en littérature ; ensuite, faut-il l'avouer ? parce que cela sentait le fruit défendu, l'éternel fruit dont l'humanité devrait être rassasiée depuis longtemps, et qu'elle aime toujours, vert ou jaune, acide ou sucré.

Un soir d'hiver, je me suis donc hasardé dans les rues désertes du quartier de l'Odéon ; je suis entré chez un libraire en échoppe et je lui ai dit très bas :

« Auriez vous, par hasard, à vendre d'occasion la collection complète des œuvres de Zola ? »

J'avais prononcé ceci d'un seul trait, et, le brouillard aidant, je fus pris d'une horrible quinte de toux, et j'allais presque m'étrangler, quand le petit colporteur juif à lunettes me dit d'un air malin : « J'ai justement votre affaire, la collection entière, moins un volume. »

Je n'y regardai pas de si près, et, sans marchander, je m'empressai de dire à mon rusé libraire :

« Faites porter cela chez moi, la première maison à droite en entrant dans la rue Garancière, au fond de la cour à gauche, et demandez M. Mardoche ; vous trouverez ma clef sous le paillasson. »

Comme j'éprouvais le besoin de me remettre par la marche de mon audacieuse tentative, à mon retour je vis ma nouvelle acquisition qui encombrait ma table de travail, se prélassant parmi mes poèmes ébauchés, tout à côté d'Alfred de Musset, mon parrain littéraire, sans avoir l'air de se douter de son inconvenance et de sa familiarité !

J'eus un remords subit : cet auteur grossier n'allait-il pas détruire, par sa présence, l'harmonie de ma bibliothèque ? Quelle tenue adopterait-il devant les Muses si elles daignaient visiter ma demeure ?

Enfin ! le mal était fait : il fallait prendre la chose du bon côté. Je me hâtai donc de dîner, et lorsque j'eus l'assurance que ma ménagère avait regagné sa mansarde, après avoir fermé toutes les portes au verrou, j'atteignis d'une main gantée un des volumes au hasard : c'était *les Contes à Ninon*.

Quoi ! ces contes empreints de candeur et d'innocence, ces naïves légendes d'amour et de religion étaient du Zola ! Je crus à une mystification ; mais, en retournant le titre et le sous-titre dans tous les sens, en m'assurant que rien n'avait été gratté, je dus me rendre à l'évidence.

Je pris alors, de mes deux mains et sans gants, un autre tome, et j'ouvris, cette fois, *la Faute de l'abbé Mouret*. Là, du moins, je ne fus pas entièrement trompé dans mon attente : il y avait bien des locutions sales et crues, des détails grossiers distillés complaisamment, une sœur idiote introduite uni-

quement pour avoir le plaisir de lui prêter des instincts bestiaux. Beaucoup de gens n'ont jugé cet ouvrage que par le côté fâcheux et se répandent contre lui en invectives de toutes sortes; mais j'ai suivi le conseil du bon La Fontaine : rejetant la vilaine coque, j'ai voulu goûter la noix, c'est-à-dire le fond même du livre : j'ai mis de côté Désirée et le frère Archangias, pour entrer avec Serge et Albine dans le jardin du Paradou, dont la description idéale peut défier toutes les idylles, car cette prose sonne comme un poème. Son seul défaut est peut-être d'avoir retracé exactement la situation de nos premiers parents dans le paradis terrestre ; l'imitation est complète et enlève du mérite à l'initiative de l'auteur ; mais ce qui reste bien à lui, c'est la délicate analyse des sentiments du prêtre retrouvant, avec la raison, la conscience de son devoir, qu'il sacrifie à ses passions avec héroïsme : ce sont ces détails écrits de main de maître sur la vie sacerdotale si simple et si grande du curé de campagne et que Balzac ne désavouerait pas ; enfin, ce que j'aime encore dans cette œuvre, c'est ce culte délicat de la femme, s'idéalisant chez ce jeune séminariste, qui pressent l'amour sans le connaître, au point de lui inspirer une dévotion presque humaine à la céleste image de la Vierge.

La mort d'Albine cherchant un oubli éternel sur une couche de feuilles de roses, ces merveilleuses fleurs du Paradou, complices du suicide de la jeune fille qu'elles ont d'abord tentée et perdue, quel plus éclatant démenti Zola peut-il donner lui-même à ses théories naturalistes ?

Voilà le Zola que je défends, le Zola *première manière,* le seul qui laisse sa trace dans mon esprit.

Je pourrais emprunter aussi quelques descriptions magistrales à *une Page d'amour,* mais cette analyse m'entraînerait trop loin et ne prouverait rien de plus en faveur de l'écrivain *idéaliste* que je découvre sous l'*autre*. Je sais que cette profession de foi est une mortelle offense aux yeux du grand *ordura-liste,* comme l'appellent ses confrères, car chacun a sa manie, et la sienne est de poser pour l'homme malpropre.

Cela me rappelle les gens qui, lors de la Commune, confiaient leurs bijoux les plus précieux et quelquefois leur fortune entière à de vieilles bonnes dé-guenillées, qui mettaient ces choses de valeur dans un cabas usé, les recou-vrant de loques et de torchons pour tromper la surveillance des bandits qui régnaient alors dans la capitale : bien des trésors purent gagner la banlieue, à l'aide de ce stratagème, et furent rendus plus tard à leurs légitimes proprié-taires... Mais, de grâce, Monsieur Zola, daignez vous souvenir que la Commune est passée depuis treize ans, et que si nous avons encore chez nous des coupeurs de bourses, cela n'empêche pas les bijoutiers de la rue de la Paix de mettre

leurs plus riches parures en montre sans craindre de voir leurs vitres brisées : on ne vous détroussera donc pas, demandez-le plutôt aux rondes de police qui veillent chaque nuit, avec une si touchante sollicitude, sur le sommeil des honnêtes bourgeois de Paris, et laissez vos torchons à votre cuisinière, qui en fera sûrement un meilleur usage que vous.

Et comme il a raison Mardoche ! Je ne connais rien de plus délicieux que du Zola idéaliste, écoutez cela :

« Ce jour-là, vers cinq heures du matin, le soleil entra avec une brusquerie joyeuse dans la petite chambre que j'occupais chez mon oncle Lazare, curé du hameau de Dourgues. Un large rayon jaune tomba sur mes paupières closes, et je m'éveillai dans la lumière.

« Ma chambre, blanchie à la chaux, avec ses murailles et ses meubles de bois blanc, avait une gaieté engageante. Je me mis à la fenêtre, et je regardai la Durance, qui coulait, toute large, au milieu des verdures noires de la vallée. Et des souffles frais me caressaient le visage, les murmures de la rivière et des arbres semblaient m'appeler.

« J'ouvris ma porte doucement. Il me fallait, pour sortir, traverser la chambre de mon oncle. J'avançai sur la pointe des pieds, craignant que le craquement de mes gros souliers ne réveillât le digne homme, qui dormait encore, la face souriante. Et je tremblais d'entendre la cloche de l'église sonner l'*Angelus*. Mon oncle Lazare, depuis quelques jours, me suivait partout d'un air triste et fâché. Il m'aurait peut-être empêché d'aller là-bas, sur le bord de la rivière et de me cacher sous les saules de la rive, afin de guetter au passage Babet, la grande fille brune, qui était née pour moi avec le printemps nouveau...

« Le ciel était tout blanc à l'horizon, avec des teintes bleues et roses d'une délicatesse exquise. Le soleil pâle semblait une grande lampe d'argent, dont les rayons pleuvaient dans la Durance en une averse de clartés. Et la rivière, large et molle, s'étendant avec paresse sur le sable rouge, allait d'un bout à l'autre de la vallée, pareille à la coulée d'un métal en fusion. Au couchant, une ligne de collines basses et dentelées faisait sur la paleur du ciel de légères taches violettes...

« Ce matin-là, lorsque j'arrivai au bord de l'eau, j'eus comme un éblouissement à la voir si douce et si blanche. Jamais elle n'avait eu un si gai visage. Je me glissai vivement sous les saules, dans une clairière où il y avait une grande nappe de soleil posée sur l'herbe noire. Là je me couchai à plat ventre, l'oreille tendue, regardant entre les branches le sentier par lequel allait descendre Babet...

« N'avez-vous jamais regardé dans l'herbe de tout près, les yeux sur les brins

de gazon ? Moi, en attendant Babet, je fouillais indiscrètement du regard une touffe de gazon, qui était vraiment tout un monde. Dans ma touffe de gazon, il y avait des rues, des carrefours, des places publiques, des villes entières. Au fond, je distinguais un grand tas d'ombre où les feuilles du dernier printemps pourrissaient de tristesse ; puis les tiges légères se levaient, s'allongeaient, se courbaient avec mille élégances, et c'étaient des colonnades frêles, des églises, des forêts vierges. Je vis deux insectes maigres qui se promenaient au milieu de cette immensité ; ils étaient certainement perdus, les pauvres enfants, car ils allaient de colonnade en colonnade, de rue en rue, d'une façon effarouchée et inquiète. »

Oui, je comprends l'effarement de Mardoche en lisant ces adorables *Contes à Ninon :* « ça, du Zola! » — Et voilà pourquoi j'ai eu tant de plaisir à lire cet article si fin et sous lequel l'humour ne parvient pas à cacher un enthousiasme.

Que de ravissantes poésies je trouve dans cet *Almanach !*

Mais, me dira-t-on, la poésie est morte. — Allons donc ! si la poésie était morte on eût dû l'envelopper dans le même linceul que la musique ; écoutez Georges Bouret dans Lecteur et Poète.

Le Lecteur

« Des vers ! toujours des vers ! Quelle sotte manie !
La muse est folle, et sa chanson
Devrait, de nos foyers, être à jamais bannie
Comme une mauvaise leçon.

« Qui n'a pas lu cent fois l'histoire monotone,
Ennuyeuse comme le temps,
De l'amoureux trahi, de la feuille d'automne,
Des jours d'hiver et du printemps ?

« Ici l'oiseau gazouille et le ruisseau murmure ;
Là, gémit le vent dans les bois ;
Pour ces contes d'enfants, notre époque est trop mûre :
Siècle nouveau, nouvelles lois.

« La femme, en poésie, apparaît comme un ange,
Aux lèvres roses, à l'œil bleu :
Dans la réalité cette vision change :
On voit un monstre au cœur de feu.

« Le poète exagère et, menteur, il nous prie
De croire à sa sincérité :
Quel que soit le sujet : Mort, Amour et Patrie,
Il ne dit pas la vérité. »

Le Poète.

« Épargne-moi, lecteur, ta critique méchante,
Et pleure ton sommeil perdu ;
Si tu dors, bien souvent, c'est parce que je chante.
Je me tairai, c'est entendu !

« Avant de prononcer ton jugement sommaire,
Il fallait mieux te souvenir :
C'est avec des chansons que te berçait ta mère,
Ingrat, tu devrais me bénir !

« Plus tard, l'amour au cœur et du vin plein la tête,
Pour noyer tes menus chagrins,
Las, tu venais encore, un lendemain de fête,
Me demander quelques refrains.

« Et maintenant que l'âge a ratissé ta nuque,
Quand tu veux commettre un extra,
Tu vas gaîment, le soir, balancer ta perruque
Dans un fauteuil à l'Opéra.

« Mais, nigaud, la Musique est la sœur de ma Muse,
Elles se tiennent par la main :
Si je n'écrivais pas la chanson qui t'amuse,
La musique mourrait demain. »

Comme on sent bien que tous ces écrivains ont l'amour de leur art, et je n'en vois aucun traîner sa plume alerte et vive dans la boue du ruisseau fangeux — Non ! non ! de belles envolées au pays de l'idéal, dans le rêve !

Lisez cette légende signée Amélie Brosniowka :

« Il était une fois, raconte un vieux trouvère,
Donzelle de haut lieu, peu sage, peu sévère,
Qui, lorsque chastement tout dormait dans sa tour,
Imprudente y veillait en devisant d'amour.

« Or, un soir, au castel mille lampes magiques
Jetaient leurs reflets d'or aux voûtes fantastiques :
Tout était fète... et sous les fleurs
Ondulaient jeunesse volage,
Preux et barons de haut lignage
Et damoiselles de seigneurs.

« Et tandis qu'au dedans on dansait avec rage,
Au dehors s'élevait un vent chargé d'orage :
Les vautours fuyaient éperdus...
Et dans l'air rempli de ténèbres
Retentissaient les cris funèbres
De la meute du prince Artus.

« Et quand le ciel criait vengeance sur leur tète,
Exhalant sa colère à travers la tempête,
Donzelles, pages et barons
S'élançaient, plus joyeux convives,
Et tournaient sous les ogives
Comme une ronde de démons.

« Tout à coup un jeune homme à l'œil noir, au teint pâle,
Vêtu de pourpre et d'or, le front ceint d'une opale,
Apparaît au royal castel,
Et dans le bal, léger, s'élance!
Chaque jeune beauté s'avance
Pour contempler le damoisel.

« Mais lui, d'ivresse épris, près d'une jeune fille
Dont l'œil étincelait sous la noire mantille.
S'arrête un instant..., puis sourit;
Et de ce séduisant sourire
Tout chargé d'amoureux délire,
Nul ne vit le pacte maudit.

« Et tandis que, tous deux, entraînés à la danse,
Poursuivent de leurs pas le rythme et la cadence,
Un bruit sourd retentit soudain :
L'éclair sillonne et fend la nue ;
La foule se signe, éperdue...
On se serre, on se cherche en vain.

. . . .

« Mais bientôt tout se tut : les étoiles pâlirent;
Des soupirs, des sanglots, des plaintes s'entendirent.
Quand dans l'ombre sonna minuit.
Alors, avec de rouges flammes,
On vit des fantômes de femmes
S'enfuir de la tour de granit.

« Après un tel malheur, n'allez pas, jeunes filles,
Oh! n'allez pas le soir danser sous la charmille :
Craignez les feux du bal et le propos galant...
De cette nuit de fête, ah! plaignez les victimes,
Car ce beau cavalier, noir esprit des abîmes,
C'était... Satan! »

Et parmi cette pléiade de « provinciaux », je trouve des noms bien connus : Marc Bonnefoy, Lucien Duc.

Voici Armand Bourgeois, poète, — j'ai là, sous les yeux un délicat sonnet adressé à Mardoche, un historien. — J'ai lu de lui une HISTOIRE DU CHATEAU DE BRUGNY, château appartenant à la famille de Clermont-Tonnerre. Critique, eh! oui; comme le dit H. de Pène, l'homme de lettres, de province, qui vit d'une autre vie que la nôtre, plus calme, plus reposé, ne dévore pas le livre qu'il a sous les yeux avec la hâte de passer à un autre, pour se mettre au courant, — non, en province on médite, et parfois je reçois d'excellentes études sur tel ou tel roman à la mode, et puisque je parle d'Armand Bourgeois, je me permets de donner ici l'étude critique qu'il a bien voulu m'envoyer sur LES JOURS D'ABSINTHE, de Chincholle.

« Il est de mode aujourd'hui, parmi les romanciers, de prendre Paris pour corps de dissection et d'analyse. C'est pourquoi le lecteur voit apparaître à chaque instant ce sous-titre : roman parisien.

« Est-ce à dire que je trouve qu'on abuse de ce sujet ?

« Oh ! non, car il est inépuisable. Mais que de qualités doit réunir l'auteur qui le traite !

« Il ne suffit pas de savoir bien écrire, il faut encore connaître Paris comme pas un, et, tout en le connaissant bien, être très fin observateur ; alors une plume habile, mise au service de cette observation, ne peut qu'être goûtée. Rendre la chose vécue, grâce à un trait fier, à une pointe de sentiment, à une image forte, à un coloris vivace, plaît toujours au lecteur.

« Ah ! que ne remue pas la sonde dans cet immense Paris ! Et pour bien de laboue, bien des hontes, bien des misères, ce n'est que de loin en loin qu'appa-

paraissent des oasis où le penseur aime se sentir baigner le front de délicieuses fraîcheurs. »

Les Jours d'absinthe, pour me servir du titre même du roman de M. Chincholle, dont je vais entreprendre l'analyse, se passent précisément dans les endroits et parmi les individus où l'on remue le plus de boue, le plus de hontes et le plus de misères.

Qui dira jamais assez tout le mal que crée l'absinthe et les officines pourvoyeuses des absintheurs ?

Je sais bien que les uns prétendent trouver l'oubli, les autres l'inspiration dans ce verre où, nouvelle Hébé, la Muse verte délaie avec art la mixture que l'on connaît. Hélas ! ce n'est que factice comme l'inspiration, ou, si c'est réussi, comme oubli, c'est que l'hébétement de l'individu est devenu complet. Alors il doit dire adieu pour toujours à cette noble partie de nous-même qui est l'âme, qui est l'intelligence.

Le cabaret où l'on s'adonne plus que jamais à l'absinthe et à l'alcool, où l'on se gonfle de bière, quelle plaie immense de notre époque, et quel sujet inépuisable aussi pour en déduire à juste titre une infinité de torts sociaux !

Mais ces diverses considérations, bien qu'elles s'en inspirent, ne vont-elles pas trop m'éloigner du livre de M. Chincholle ?

M. Chincholle, on le sait, est le reporter principal du *Figaro*, lequel s'entend en bons choix. Un roman parisien ne peut donc qu'être en bonnes mains dans celles de M. Chincholle. Par profession n'a-t-il pas toujours beaucoup vu et beaucoup observé ? Sa plume n'a donc plus qu'à faire le reste, et celui qui la tient sait fort bien la manier. Je présume, d'autre part, que les endroits n'ont pas manqué à l'auteur pour dévisager les types d'absintheurs. Quant aux autres portraits des personnages de son récit, je ne pourrais dire où il les a découverts ; mais est-il besoin de se mettre en peine avec un reporter à qui l'on doit supposer le don d'ubiquité, quand il n'est pas muni, en outre, de l'anneau de Gygès ?

Je me sers à dessein de cette dernière image, parce que, dans certains passages des *Jours d'absinthe,* M. Chincholle n'a rien à envier à Zola. Toutefois, à ceux qui seraient tentés de lui jeter la pierre, je dirai qu'il rachète largement cela par des pages exquises de sentiment et de poésie.

Maintenant est-ce bien une critique de ma part, du moment que M. Chincholle a pris soin de nous dire en commençant : « Roman parisien. » Autrement dit, il faut admettre dans l'espèce que les choses doivent être peintes comme elles sont réellement, même les choses les moins voilées, du moment qu'elles ne sont pas exprimées dans un langage pornographique.

Avec les *Jours d'absinthe,* on est en face d'une œuvre consciencieusement fouillée. Il est clair que lorsqu'il porte le scalpel sur certains milieux, l'auteur ne peut que tailler dans le scabreux; toutefois il le fait en praticien habile, avec la note imagée et pittoresque.

Il s'entend encore à faire le procès aux lois défectueuses, de même qu'à faire voir les côtés retors de la procédure, comme s'il avait trente ans d'étude d'huissier.

Sans doute, son roman n'a rien de commun avec *la civilité puérile et honnète.* Il n'a pas prétendu non plus faire un roman *ad usum puellarum;* néanmoins on ne peut nier qu'il ne concourt à un but très moral. Il démontre bien ce que valent ces sirènes parisiennes, ces Léona Dollen, et combien fous sont ceux qui, en définitive, laissent brûler leurs ailes à ces amours bètes et malsaines. Il démontre par un enchaînement d'idées fort bien conduit du commencement à la fin quels vices de pareilles liaisons peuvent apporter dans les cœurs, sinon quelles ruines dans les familles.

Chaque personnage important du roman offre un caractère bien tranché aux prises dans cette éternelle lutte du bien et du mal.

Léona Dollen est le ver rongeur de plusieurs honnêtes gens. Louis de Cerney est celui qui s'offre en pâture à la sirène et laisse l'abîme s'entrouvrir de plus en plus sous ses pas: peu s'en est fallu même qu'il ne s'y soit englouti tout à fait. André Marin est celui qui veut trouver l'oubli dans l'absinthe; mais, comme il existe en lui un esprit élevé, il finit par réagir contre de lâches abandons, quelles que soient d'ailleurs ses souffrances morales.

Les pages sombres du livre sont éclairées de temps à autre par une touchante figure de jeune fille, celle de Germaine.

La femme de Louis, une femme charmante d'ailleurs, se laisse peut-être mettre trop facilement un bandeau sur les yeux par son mari intéressé à la tromper, et Louis lui-même ne se tire-t-il pas à un bon compte rare de ses escapades extrêmement corsées ?

Auparavant, quel papillon, en effet, à savoir tout concilier! Il va avec une égale désinvolture de femme jolie à maîtresse superbe, et réciproquement, s'arrangeant fort bien des charmants mais honnêtes abandons de l'une et des caresses de l'autre, trouvant bon, en un mot, de goûter aux deux fruits, l'un permis, l'autre défendu. C'est vraiment un peu trop commode, Monsieur de Cerney! Allons! si vous êtes revenu tout à fait à votre charmante et méritante femme, convenons que le repentir ne vous a pas coûté cher!

Je m'empresse toutefois de déclarer que, pour un peu de critique, il y a beaucoup d'éloges à faire de l'œuvre. Elle est bien charpentée et bien nouée. Les

situations y sont bien définies. Il y a des descriptions charmantes, lorsque tel ou tel tableau est éclairé par un joli paysage et les scènes vraiment dramatiques n'y manquent pas. L'esprit enfin y trouve son compte, comme roman bien écrit et le cœur comme émotions douces.

Je suis heureux de voir de toutes parts se réveiller le goût des lettres. On se récrie : « On produit trop ! » dit-on, je n'en suis pas bien sûr ; si les écrivains sont nombreux, j'estime que le nombre des lecteurs n'est pas sur le point de diminuer de jour en jour lorsqu'ils auront appris à lire. S'il ne s'agissait que de voir passer des mots sous ses yeux, tout le monde aujourd'hui serait ce que j'appelle un lecteur ; mais comprendre et analyser, voilà ce qu'il faut chercher pour que les heures de lectures profitent. Un peu moins d'absinthe, moins d'heures passées au billard ou à tripoter des cartes et bien des gens se verraient à la tête d'un petit budget qui leur permettrait de ne pas regarder à l'acquisition de quelques volumes chaque mois. — En province, vous voyez des gens, des rentiers, qui passent leur vie devant un tapis vert, à faire l'éternel « piquet à trois » et qui n'ouvrent jamais un livre ; je connais certaines villes de sept ou huit mille âmes, qui n'ont même pas un cabinet de lecture. En Allemagne et en Angleterre, il n'en est pas ainsi, pas plus qu'il n'est nécessaire de se faire éditer dans une capitale.

Mais, revenons à Paris, et c'est M. le comte d'Hérisson qui nous y ramènera avec son JOURNAL D'UN OFFICIER D'ORDONNANCE. Ah ! c'est une époque pénible que retrace M. d'Hérisson ; mais comme ce temps est fertile en événements curieux. Oh ! ne craignez rien, l'auteur n'a pas écrit pour la millième fois l'histoire de la guerre franco-allemande, — on en est rebattu, — mais ce qui frappe dans le volume de M. d'Hérisson, c'est l'anecdote. On y rencontre beaucoup d'esprit d'observation et un jugement sain des choses qui lui ont passé sous les yeux et au milieu desquelles il se trouvait acteur... sans conviction.

Je dois particulièrement être un fervent ami d'un homme qui exprime, à la page 112 de son journal, la raison des volumes que j'ai publiés sous ce titre générique *les Étapes féminines*. « Les femmes, dit-il, ont ce singulier privilège de s'élever facilement et presque sans transition au-dessus de la condition sociale où elles sont nées dès qu'elles fréquentent un monde supérieur ; » mais j'ai encore une autre raison de recommander ce livre à nos lecteurs, c'est que j'ai vu, et plusieurs fois, M. d'Hérisson dans l'exercice de difficultueuses missions qui lui furent confiées et dont il se tira toujours à la grande satisfaction de tous.

Et, tenez, dans les romans, on est toujours disposé à croire à la fantaisie du romancier lors de certaines rencontres amenées par le hasard : je trouve juste-

ment, à propos d'un incident très dramatique du siège de Paris, incident qui frappa cruellement M. d'Hérisson, une preuve que la vie est souvent un roman et un roman des plus extraordinaires.

C'était à la bataille de Champigny, et M. d'Hérisson la raconte bien telle que nous l'avons tous vue, bataille terrible, enragée, folle, mais glorieuse par la bravoure de ceux qui furent vaincus autant par les éléments que par l'intrépide ténacité allemande.

« On décida qu'on sortirait par l'est.

« On prépara des équipages de ponts pour les jeter sur la Marne entre Joinville-le-Pont et Nogent. On réquisitionna les bateaux-omnibus pour le transport des blessés et d'une partie du matériel. On indiqua aux généraux que leurs troupes seraient massées dans le champ de manœuvre de Vincennes.

« Le mouvement commença le 28 novembre. Il fut annoncé à la population par trois proclamations affichées ensemble, la première signée par les membres du gouvernement, la seconde par le gouverneur seul, la troisième par le général Ducrot, qui allait commander en chef l'armée engagée.

« Cette dernière était tout à fait antique. Elle électrisa les Parisiens. Elle contenait les mots fameux :

« Je ne rentrerai que mort ou victorieux.

« A propos de cette phrase célèbre, je suis, je le crois, à même de donner un détail inconnu. Le général Ducrot dînait, dans les derniers jours de novembre, rue Miromesnil, et parmi les convives se trouvait Ferdinand de Lesseps. Au café, on apporta de l'Imprimerie nationale au général les épreuves de sa proclamation. Il la lut. De Lesseps, tirant son crayon, dit au général :

« — Il faut ajouter là cette phrase : « Pour moi, j'y suis bien résolu, je ne « rentrerai que mort ou victorieux. »

« — Diable ! dit Ducrot, vous n'y allez pas de main morte ! »

« Et après quelques secondes d'hésitation il reprit :

« — Si vous y tenez absolument, va pour : « mort ou victorieux. »

« Et c'est ainsi que la célèbre phrase tant reprochée à Ducrot est de M. de Lesseps.

« Deux diversions avaient été ordonnées pour masquer le mouvement, détourner l'attention des Allemands, et attirer leurs troupes loin du point réellement menacé. L'une était une attaque sur la presqu'île de Gennevilliers : l'autre une attaque sur Choisy-le-Roi, pendant laquelle les marins enlevèrent d'assaut la Gare-aux-Bœufs, avec une bravoure admirable.

« Pendant la nuit du 19, les troupes prirent position sur le polygone de Vincennes, amenées par des trains de chemin de fer qui se suivaient à quelques centaines de mètres d'intervalle : l'artillerie roulait sur les routes durcies par

le froid avec un bruit de tonnerre lointain. On devait passer immédiatement la Marne. Les ponts étaient prêts. Mais la rivière avait crû. Il fallait les allonger. Le gouverneur, qui était allé coucher à Vincennes, se rongeait les poings. Rien à faire ! Attendre que le génie eût réparé la faute de la Marne.

« Le 30, avant l'aube, les divisions s'ébranlaient enfin et couraient à l'ennemi, qui avait eu vingt-quatre heures pour se préparer à les recevoir. La redoute de la Faisanderie commença à tonner, et ses obus, passant par-dessus la tête de nos fantassins en marche, arrivaient jusqu'aux lignes prussiennes.

« Trois divisions prirent part à cette première journée.

« Les divisions Blanchard et Renault, poussant droit devant elles, rejetèrent l'ennemi jusqu'au pied des pentes de Champigny, pendant que la division Susbielle attaquait Mesly et Mont-Mesly sur la droite. Elle s'en empara, mais dut les abandonner devant un retour des Wurtembergeois, renforcés par des réserves fraîches. Elle se replia sur Creteil. Les mobiles, décimés, avaient donné le signal du recul et entraîné la ligne. Là était tombé le général Ladreyt de La Charrière ; ce brave soldat mourut comme un héros. De l'endroit où nous étions postés derrière le gouverneur, nous avions vu hésiter, puis fléchir, et, finalement, reculer les têtes des colonnes devant les Allemands, qui étaient réellement magnifiques au feu : arrivant en masses sombres, et, au moment de s'éparpiller en tirailleurs, levant tout à coup, comme un seul homme, leurs fusils sur leur tête en poussant des hourrahs assourdissants, ce qui avait pour résultat de grandir en quelque sorte les bataillons, comme des figures grotesques du cirque. Les mobiles, qui n'avaient jamais vu chose pareille, prirent peur. Ladreyt de La Charrière s'élança vers eux, et, voulant les entraîner, il mit son képi au bout de son sabre en criant : « En avant ! » Il n'était certainement pas à cinquante mètres des Prussiens. Tout à coup, le képi et le sabre tombèrent ensemble : une balle avait fracassé le poignet du général. Trois minutes après, il tombait lui-même, la cuisse percée d'une balle. On le rapportait.

« Cette retraite laissait à découvert la droite des troupes qui opéraient contre Champigny. Dans l'après-midi, on reforma les mobiles et on ramena la division Susbielle à l'attaque.

« Ses efforts vinrent expirer au pied des crêtes de Villiers, que les Prussiens avaient fortifiées, qu'ils garnissaient, et qui donnèrent leur nom à cette première affaire.

« Le soleil se couchait. C'était fini pour ce jour-là.

« Avant de rentrer à Vincennes, le gouverneur m'envoya porter un pli à l'aile gauche, qui s'était maintenue dans ses positions, et où se trouvait alors Ducrot.

« Je fis, en allant et en revenant, deux rencontres bien dramatiques. A l'aller, je me croisai avec le général de division Renault, qu'on rapportait, la jambe brisée par un éclat d'obus.

« Pauvre vieux Renault! Quel soldat! En Afrique on l'avait surnommé « Renault l'arrière-garde ». Il ne comprenait que la baïonnette, et n'aurait jamais permis à ses soldats, s'il l'eût osé, de tirer un coup de fusil. Avant chaque action, il faisait affûter son sabre, comme un bon ouvrier qui va se servir d'un outil familier.

« On le transporta chez lui. Il vécut quatre jours encore, sans même se douter qu'on lui avait coupé la jambe, entêté à lire les journaux pour connaître les nouvelles, presque toujours en proie à un délire terrible, dans lequel il accusait constamment le pauvre général Trochu, qui était devenu sa bête noire, et le couvrait d'injures.

« Au retour, la rencontre que je fis n'était pas seulement dramatique, elle était navrante, en quelque sorte providentielle.

« Il faut savoir que, dans les derniers jours de novembre, alors qu'une bataille était vaguement annoncée et attendue, les demandes de permis de circulation délivrés aux personnes qui désiraient aller chercher des blessés sur le champ de bataille s'étaient multipliées dans des proportions considérables.

« Or, plusieurs fois déjà, la sortie de ces garde-malades volontaires, qui s'en allaient avec des tapissières, des fiacres, des chars à bancs, des voitures de maître, sur les terrains de combat, avait gêné le mouvement de nos troupes lorsque, selon la formule consacrée, elles se repliaient en bon ordre, et amené des scènes de confusion. Le gouvernement, qui en avait été témoin, avait donné l'ordre de suspendre la distribution des permis que nous avions toujours été chargés, pendant nos heures de service, de délivrer nous-mêmes.

« L'avant-veille de la sortie, je reçus, dans le salon vert, la visite de deux dames fort bien mises, qui venaient demander, avec un permis, la faveur d'aller chercher un blessé et de le soigner chez elles.

« Je refusai d'abord, et l'une d'elles, les larmes aux yeux m'ayant dit :

« — Voyez-vous, Monsieur, j'ai mon neveu à l'armée de la Loire. Et il me « semble que ce que je ferais pour un de nos pauvres soldats l'empêcherait « d'être jamais abandonné sur un champ de bataille s'il avait le malheur « d'être blessé. » — Je répondis que les ordres étaient formels, et qu'il m'était « impossible de les satisfaire.

« Elles se retirèrent. Je ne sais pourquoi, lorsqu'elles furent parties, un remords me traversa l'esprit et me serra le cœur. J'envoyai un planton derrière elles. Il les rattrapa dans la cour et les pria de remonter.

« — Je vais, leur dis-je, Mesdames, abuser de ma situation. Le gouverneur « ratifiant toujours les décisions que prennent ses officiers, je vais vous signer « un permis, et... à la grâce de Dieu! »

« Elles se confondent en remerciements, et je n'y pensai plus.

« Or, pendant que je revenais de l'aile gauche, à la nuit tombante, laissant à mon cheval fatigué la bride sur le cou, regardant à l'horizon les lueurs du couchant, tout à l'heure rouges, maintenant violettes, sur lesquelles se découpaient en noir les accidents du terrain des hauteurs voisines, et certain que ma bête, livrée à elle-même, ne foulerait, sur cette terre déjà baignée d'ombres, aucun des blessés que j'entendais gémir à droite et à gauche sous les morsures du froid, qui rendait leurs plaies cuisantes et livides, — j'aperçus, à quelque distance devant moi, un fiacre à galerie, attelé de deux chevaux qui allaient au pas. Et comme j'arrivais derrière la voiture, je vis une femme en noir se pencher par la portière. Elle disait au cocher :

« — Plus doucement, je vous en supplie. »

« Il me sembla reconnaître l'une de mes visiteuses du Louvre, la tante du soldat de l'armée de la Loire. Elle avait donc enfin son blessé!

« Je m'approche pour la saluer. Les deux pauvres dames étaient là, assises sur la banquette de devant, et entre elles étaient étendues les jambes bottées d'un officier, couché plutôt qu'assis au fond de la voiture.

« Je me penche, j'aperçois des aiguillettes sur l'uniforme déboutonné.

« Le blessé tourne la tête. C'était mon frère, le secrétaire d'ambassade, l'officier d'ordonnance du général Berthaut : un éclat d'obus lui avait traversé l'épaule. Il délirait. Il ne me reconnaissait pas. Je sautai à bas de cheval. J'entrai dans la voiture, j'embrassai les mains des deux femmes étonnées.

« Je leur demandai leur adresse, que j'avais oubliée. Je leur confiai le pauvre garçon, les prévenant que j'irais, si mon service le permettait, passer la nuit auprès de lui.

« Et je rejoignis le gouverneur à Vincennes.

« Je ne sais comment, le général remarqua ma figure bouleversée :

« — Eh! mon pauvre d'Hérisson, me dit-il, vous avez une mine d'enterre« ment. Rassurez-vous, nous ne sommes pas battus. Je suis très content de « cette première journée. Malheureusement nous ne pourrons pas recom« mencer la partie dès demain. Ces jeunes troupes se désorganisent avec « une rapidité quand elles ont vu l'ennemi!

« Une ou deux heures de contact à bonne portée, et, malgré leur courage et « leur bonne volonté, elles se transforment en troupeaux.

« Nous arrangerons tout cela demain. Vous verrez. »

« Je lui racontai ma triste aventure.

« Il m'envoya sur-le-champ porter des dépêches au général Schmitz, et me dit de rester à la disposition du chef d'état-major. »

M. d'Hérisson n'est pas seulement un vaillant officier, il est aussi un écrivain de haut mérite, et son chapitre Paris est une peinture des mieux réussies.

Quant à cette parole qu'il trouve très sensée et par laquelle il termine son volume : « Ne te dévoue jamais, » je me permets de la trouver absolument déplacée après les marques de dévouement dont nombre d'hommes ont fait preuve pendant cette fatale guerre, et dont lui-même a donné l'exemple.

Pourquoi ne pas se dévouer ? « Ah ! dit-il, où est la récompense ? » Eh bien ! si l'on se dévouait pour être récompensé, ce genre de dévouement-là se nommerait « spéculation ».

Gaston d'Hailly.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française, vient de publier un nouveau volume, Olivier Maugant.

Olivier entrait à peine dans sa dixième année lorsqu'il perdit son père. Sa mère se remaria quinze mois après avec le directeur de la grande usine de Fornay, M. Mauresquel.

Olivier continua ses études, assez dédaigné de son beau-père, qui lui reconnut tout de suite le défaut de volonté; de plus, il était légèrement boiteux. Or, M. Mauresquel, lui, voulait bien ce qu'il voulait, était bâti comme un hercule et peu disposé à apprécier cette timidité qui formait le fond du caractère de son beau-fils.

Éloigné de ses parents, Olivier Maugant allait passer ses jours de congé chez son oncle, M. Valtreux, où il rencontre deux cousines qui, le premier instant qu'il les vit, lui firent une peur bleue. L'une, Georgine, l'aînée, était remarquablement belle, fort coquette, rêvait d'épouser l'homme qui ferait toutes ses volontés et lui donnerait le plus de distractions possible, pourvu qu'il fût très riche; elle ne s'inquiétait pas d'autre chose. L'autre, Béatrice, était assez originale, peu jolie, la peau un peu brune, mais avait le caractère très enjoué, très aimant, et dans ses rêves de jeune fille ne cherchait ni un idéal absolu ni une grande fortune; son jugement était sûr: il faisait clair dans sa tête, et, malgré ses airs évaporés, il y avait de l'ordre dans son désordre.

Georgine joue avec les sentiments de son cousin, comme un chat avec une souris; elle l'enflamme au dernier point; puis, la mère d'Olivier étant morte, elle lui pose cette question : « Quelle est ta fortune? » Le jeune homme va le demander à son beau-père. Celui-ci lui répond qu'il lui revient trois cent mille francs de sa mère. Georgine n'épousera qu'un millionnaire. Olivier travaillera pour acquérir la somme. Entre temps, M. de Valtreux éprouve des revers de fortune, et Georgine, sa fille, rabat un peu de ses prétentions. Elle se mariera avec son cousin. On va chez M. Mauresquel, qui veut que les noces se

fassent chez lui. Il est séduit par la beauté de Georgine, celle-ci entrevoit les millions rêvés; bref, elle devient la femme du beau-père d'Olivier, qui, lui, n'a plus qu'un désir : se venger de M. Mauresquel. C'est alors qu'une grève s'organise dans les usines de Fornay. Olivier, comme un imbécile, fournit des fonds pour entretenir cette grève; bref, c'est encore lui qui perd le plus, car l'individu qui a surexcité les ouvriers se retire sans avoir fait autre chose que payer de sa personne.

Toujours ballotté, ne sachant pas se conduire, trop bon, acceptant trop facilement les responsabilités, ne voyant pas exactement au fond de son cœur, il a été la proie d'une coquette et de tous ceux qui ont voulu exploiter sa bonté ou sa rancune. Il s'est trompé de chemin, il a frappé à plus d'une fausse porte. — Que n'avait-il aimé Béatrice !

Faire l'éloge des œuvres de M. Cherbuliez est chose banale; mais comme on aime à lire ces romans, forts, puissants où tout l'intérêt tient dans la conception des types sans que l'écrivain cherche à prendre son lecteur par l'émotion !

Ce Mauresquel est parfait. Comme c'est bien un type créé pour commander ! et comme il vous crève cette outre pleine de phrases et d'absurdité qui s'appelle Aristide Laventie, l'homme qui se fait un piédestal de ses convictions ?... qui sont à vendre !

*
* *

La Pretantaine, voici, certes, un titre qui dit bien ce dont il va être question dans le volume, et M. Georges Duval est un de ces écrivains dont le grand talent aime assez *à courir la pretantaine,* dans les quartiers où la chose est habituelle.

On m'a montré un travail de M. Armand Bourgeois sur les *Jours d'absinthe* de M. Ch. Chincholle, dans lequel j'ai remarqué que l'auteur de cette étude semblait reprocher à celui-ci d'avoir permis à M. de Cerney, l'amant de Léona en même temps que de sa femme, « de s'en tirer à bon compte. » Cela est parfaitement raisonné, et je suis tout à fait de l'avis de M. Bourgeois.

Il ne suffit pas qu'un écrivain nous effeuille un cœur d'artichaut, il doit nous montrer les inconvénients de l'abus que l'homme fait parfois des plaisirs sensuels.

M. Georges Duval, qui, je le crois du moins, ne prétend pas être un moraliste, a pourtant écrit une œuvre absolument morale dans le fond, quoique la forme, ou plutôt les milieux dans lesquels il conduit ses lecteurs soient d'une malpropreté repoussante. Je lui dirai même que la page où il raconte les

amours de M. d'Yffinise et d'Agathe Bataillon au sein de la campagne sont d'un naturalisme dégoûtant, je ne puis guère trouver un mot moins fort, et j'estime qu'elles pourraient bien décider certaines gens à fermer le volume.

Ce qui me plaît, c'est que l'auteur inflige à M. d'Yffinise un châtiment cruel que méritent parfaitement ses dévergondages, et en cela il est plus juste que Chincholle.

La Bataillon est une femme de mauvaise vie, mais elle eût voulu que sa fille fût tout autre qu'elle ; le duc d'Yffinise l'a détournée de la vie calme que sa mère avait rêvée pour son enfant. Elle sait à quel degré de turpitudes en arrivent les femmes de mœurs faciles. Elle va trouver le duc, lui redemande sa fille. Celui-ci la chasse. En partant elle s'écrie : « Dieu punit dans leurs enfants les hommes qui ont fait pleurer des mères ! »

Et il est cruellement châtié, le duc, car son fils périt broyé sous les pieds du cheval qui traîne la voiture qu'il a achetée à sa maîtresse.

« Agathe rend les rênes. La bête, affollée, redouble. Elle n'en est plus maîtresse. Les fers du cheval se heurtent et éclairent. Le panier balance et menace de tomber. Vingt fois les roues vont se briser contre celles d'une autre voiture; par un hasard inexplicable, elle passe sans accroc. Agathe commence à sentir le danger, et, la danseuse distancée, elle veut calmer son cheval qui a le mors aux dents. Le groom épouvanté ne songe même pas à s'emparer des guides. Il suit instinctivement, stupide, les tours vertigineux de la roue gauche. Ils arrivent à la hauteur de l'Arc de Triomphe. Sentant la pente, le cheval redouble et file ventre à terre. Un signal d'avertissement part et fait la traînée le long des Champs-Élysées. Les voitures s'écartent, les piétons courent sur le trottoir. Terrifiée, Agathe ne sent pas les rênes qui lui coupent les mains, tant elle scie la bouche de la bête. Le groom ne bouge plus, les yeux toujours fixés sur la roue gauche. Bientôt, le transissement qui pétrifie le domestique atteint Agathe. Elle n'appuie plus sur les guides et la voiture siffle, semblant emporter deux spectres avec elle. Avec la rapidité de l'éclair, ils vont atteindre la place de la Concorde. A ce moment, la bête, sur le point de donner de la tête contre un omnibus, fait un violent effort et s'abat. Un cri d'horreur s'élève. Un enfant, renversé par le choc, est pris sous les pieds de l'animal, qui le laboure à coups de sabots, tandis que la bonne perd connaissance. On se précipite. Un spectateur empoigne le cheval par la tête, le pousse de côté pour dégager l'enfant. L'animal lance une dernière ruade, qui fracasse le crâne de la victime, en fait une sorte de bouillie de chair et de sang qui lui reste au fer.

« Agathe et le groom, réveillés par le choc, ne sont pas même blessés.

« La fille de la Bataillon court à l'enfant et recule terrifiée.

« Désiré ! » s'écrie la domestique, qui rouvre les yeux.

« — Ne regardez pas ! répond un gardien de la paix en se mettant devant elle. Où servez-vous ?

« — Chez le duc d'Yffinise, balbutie la bonne qui de nouveau glisse à terre. »

Mais si LA PRETANTAINE est un récit dramatique, M. Georges Duval a bien trouvé à y faire entendre quelques notes gaies, et les joueurs enragés du domino à quatre sont introduits dans ce roman pour y effacer l'impression pénible que font ressentir les principaux personnages de l'action.

* * *

A force de lire et de relire des romans parisiens, les lecteurs semblent s'en lasser. Ce sont toujours les mêmes turpitudes, plus ou moins assaisonnées de choses qui soulèvent le cœur, et, ma foi, l'estomac le moins délicat demande quelques tasses de thé : Le roman d'aventures pourrait bien revenir charmer nos veilles. On a tellement étudié les humains, et sous toutes leurs faces, que l'on commence à les connaître suffisamment sans avoir à s'honorer beaucoup d'en faire partie.

Voilà Paul Saunière qui, lui aussi, en revient aux aventures avec LE BEAU SYLVAIN.

C'est le récit d'un épisode de la Fronde, cette époque si fertile en événements romanesques et dramatiques. On aime à retrouver cette figure si étrange de Mazarin, dont Alexandre Dumas a tiré un si grand parti dans les romans qui ont enthousiasmé notre jeunesse, et l'on ne peut que féliciter M. Paul Saunière de marcher sur ses traces.

* * *

Ah ! que les ministres passés, présents et futurs, — surtout les futurs, car ils passent vite à notre époque, — voudraient voir doubler, tripler même le nombre des préfectures et pouvoir, au lieu de satisfaire quatre-vingt-sept personnalités aspirant au titre de préfet, distribuer des préfectures, comme cela se fait pour les décorations. Tout le monde veut être préfet, et, pourvu que l'on ait servi le gouvernement en écrivant quelques articles de journaux, on se croit apte à l'administration d'un département. Heureusement pour les ministres, on a conservé ce rouage inutile et encombrant que l'on appelle la sous-préfecture : autant de places que l'on peut offrir aux quémandants.

Eh ! ce n'est pas si amusant que cela d'être préfet, et s'il n'y avait l'habit

brodé, plus la satisfaction d'être salué de ce titre : Monsieur le Préfet, combien de gens seraient peu tentés de s'asseoir dans un fauteuil préfectoral !

Je recommande aux amateurs un volume de Félix Narjoux, Monsieur le Préfet des Hauts-Monts : ils y verront que tout n'est pas rose dans le métier. — Surtout, si jamais la « tuile » d'une préfecture vous tombe sur la tête, ô amateurs ! sachez qu'il faut être sage et qu'il ne faut pas « courir la pretantaine », car, en province, il n'y a pas de « quartier Pigalle » où l'on puisse cacher une maîtresse ! N'est-ce pas, Monsieur Georges Duval ? — Beaucoup d'esprit, M. Félix Narjoux !

*
* *

Charmant roman, Fleur de Neige, par Mme la princesse Olga Cantacuzène-Altieri, étude parfaite d'une femme aussi froide que le pays de neige où elle a trouvé le jour. Mais cette froideur n'est peut-être qu'apparente, et la neige n'est qu'un manteau glacé réchauffant la pauvre petite plante qui s'abrite sous son blanc linceul.

*
* *

Voici une série de volumes attachants, écrits par des écrivains de vrai talent, ouvrages que l'on peut lire en famille et qui ne peuvent y apporter que d'excellents enseignements, la moralité, le respect de soi-même et des autres, ainsi que l'amour de la patrie : Les Walbret, par M. Du Campfranc ; un Isolé, par Étienne Marcel, histoire du fils d'un bourreau ; Gabrielle, par A. de Lamothe, l'auteur de tant d'ouvrages dont le succès va toujours grandissant. Du reste, on sait avec quelle prudence est composée la bibliothèque de MM. Blériot et Gauthier, sans que nous ayons à insister plus longuement.

*
* *

Deux romans anglais viennent de paraître : Belinda, par Rhoda Broughton, traduit par Mme C. du Parquet, et la Passagère de l'Aroostook, de W. D. Howeels, traduit par Mme Marie Dronsart, qui a un talent tout particulier pour les traductions, de telle sorte que les romans traduits sembleraient sortir de sa propre imagination.

*
* *

La Baronne de Langis, par Jeanne France, est un charmant récit, écrit avec beaucoup de sentiment et dans un style des plus élégants.

A dix-huit ans, une jeune fille, dans une très modeste position de fortune, épouse le baron de Langis, âgé de soixante-dix ans. Le baron ne s'est marié avec elle que dans le but de pouvoir s'intéresser à la famille de sa femme. il est le meilleur des pères pour la jeune baronne.

Hélas! celle-ci reconnaît bientôt quel vide il y a dans son âme. Elle ne peut avoir que de l'amour filial pour son mari, et un accident prévu arrive lorsqu'elle se trouve en présence d'un jeune homme qui fait vibrer son cœur.

Sur cette donnée. Jeanne France a écrit un admirable roman, dans lequel elle montre les remords de cette jeune femme et le caractère si bon. si paternel du baron, qui sait tout, et n'a jamais fait un reproche. Cependant, selon moi, le plus coupable me semble encore le mari, car, à son âge, on a assez d'expérience de la vie pour ne pas mettre continuellement un jeune homme dans l'intimité d'une jeune femme aussi innocente qu'il savait être la sienne.

*
* *

Une Année de collège a Paris. par M. André Laurie, ouvrage dont il a été parlé le 25 décembre 1883 (n° 76 de notre collection), alors qu'il fut publié en grand format illustré, vient d'être édité en in-18.

Nous en dirons autant pour le ravissant récit de Lucien Biart, Voyages et Aventures de deux enfants dans un parc. pour lequel nous renvoyons nos lecteurs au numéro du 10 janvier 1884 (n° 77 de notre collection).

Alexandre Le-Clère.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Paul de Saint-Victor, dans le cours de sa carrière de journaliste, a consacré un grand nombre de pages aux créations de Victor Hugo. La diversité des œuvres a fait naître aussi la diversité des jugements, et dans la réunion en un volume de toutes ces études sur le maître, écrites de la main du regretté critique, avec cet esprit de justice qui était le fond du caractère de Paul de Saint-Victor, on retrouvera tous les points saillants de l'esthétique du critique, et l'exposé de ses croyances littéraires.

* *

Une Mésalliance dans la maison de Brunswick (1665-1725). — Éléonore Desmier d'Olbreuze, duchesse de Zell, par le vicomte Horric de Beaucaire.

L'histoire d'Éléonore d'Olbreuze et de sa fille, Sophie Dorothée de Brunswick, constitue l'un des épisodes les plus émouvants de l'histoire des cours allemandes au XVIIe siècle. Une simple demoiselle française, devenue princesse souveraine dans un des principaux États de l'Allemagne, en butte à l'hostilité déclarée de la famille dans laquelle le sort l'a fait entrer ; sa fille, née des relations entretenues par elle avec le duc Georges-Guillaume de Brunswick avant qu'un mariage eût consacré leur union, ensuite légitimée, puis recherchée pour des motifs politiques par ceux-là même qui, la veille encore, la poursuivaient de leur haine et de leur mépris, la jeune princesse mariée à son cousin-germain, le sombre et débauché Georges-Louis de Hanovre, plus tard roi d'Angleterre sous le nom de Georges Ier; le comte Philippe de Kœnigsmarck, soupçonné d'intrigues secrètes avec la princessse et assassiné dans la résidence de Hanovre; Sophie-Dorothée traitée en prisonnière, séparée de son époux par une sentence de divorce et renfermée dans la forteresse d'Ahlden où elle mourra après trente-deux ans de captivité; Éléonore et sa fille, devenues, par suite des mariages contractés par leurs enfants et petits-enfants, l'une l'aïeule, l'autre la mère des souverains de la Prusse et de la Grande-Bretagne, terminant, au milieu des plus cruelles épreuves, ces deux existences

auxquelles tout semblait d'abord sourire. Tel est, en quelques mots, le sujet de ce livre.

L'auteur, que des fonctions diplomatiques retiennent depuis de longues années, en Allemagne, a consulté avec fruit les différents dépôts d'archives de ce pays, à Berlin, à Hanovre, à Wolfenbruttel, à Zell et à Lunebourg. Il a recueilli, en outre, une série de renseignements précieux dans la correspondance des envoyés de Louis XIV auprès des cours allemandes qui se trouve conservée au ministère des affaires étrangères à Paris. Il a exploré également les archives de Londres et celles de l'Université suédoise de Lund. Dans un récit simple et rapide, il retrace les principaux événements de la vie des deux princesses, et fait renaître en même temps autour d'elles, ces cours de Hanovre et de Zell, l'une si dissolue, l'autre colonie toute française au milieu de l'Allemagne du XVIIe siècle. Son livre, qui abonde en faits et en anecdotes peu connus, révèle un certain nombre de particularités curieuses sur la politique du règne de Louis XIV.

Cette étude, consacrée à Éléonore d'Olbreuze et à la princesse Sophie-Dorothée de Brunswick, restera comme une œuvre historique sérieuse. L'étrange destinée de celles qui en sont l'objet et une grande clarté d'exposition en font un livre facile à lire comme une nouvelle et attachant comme un véritable roman. Cet ouvrage forme un beau volume in-8, contenant un portrait à l'eau-forte et une gravure dans le texte.

*
* *

Une brochure intéressante, au moment où il est question du renouvellement de la Chambre, vient de paraître chez Le Goffic, à Guingamp, et est déposée chez F. Pichon, 24, rue Soufflot. L'auteur, M. Séverin de La Chapelle, y expose un nouveau système électoral.

Nous ne pouvons prendre parti pour son système, n'étant pas absolument compétents ; nous nous contentons d'en exposer succinctement l'économie.

Une lettre de M. Jules Simon vient donner une haute sanction aux idées de M. de La Chapelle.

LE SCRUTIN DE LISTE ET LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE, tel est le titre de cette brochure, dans laquelle l'auteur demande :

Le scrutin de liste pour toutes les élections politiques.

Les listes ne peuvent porter, dans les circonscriptions à deux représentants, qu'un seul nom ou la moitié des représentants à élire ; dans toutes les autres, elles porteront la moitié plus un de ces noms.

Dans cette limite, les électeurs sont libres de porter sur leurs listes soit des noms différents, soit un ou plusieurs noms plusieurs fois répétés.

Les élections se font à la majorité relative.

Au premier tour, cette majorité devra atteindre un chiffre égal ou équivalent au quart des électeurs inscrits. Au second tour, la majorité relative suffit.

En cas d'égalité de suffrages, au premier tour comme au second, l'élection est acquise au plus âgé.

*
* *

Le deuxième volume de LA CHINE MÉRIDIONALE, de M. A. Colquhoun, vient de paraître chez l'éditeur H. Oudin; il est consacré au Yunnam et donne sur cette province des détails complets d'une exactitude scrupuleuse et du plus grand intérêt. Ce deuxième volume aura certainement le même succès que le premier paru dernièrement et qui comprenait le Kwang-Tung et le Kwang-Si.

L'ouvrage de M. Colquhoun ne se recommande pas seulement au public comme une de ces actualités que l'on ne peut pas se dispenser de consulter. Par ses qualités scientifiques, par l'exactitude de ses indications topographiques, par ses vues sur l'état présent de la Chine et principalement du Yunnam, par ses considérations sur le Tong-King, par tout ce qu'il suggère pour la prospérité future de notre récente conquête, ce livre constitue une œuvre de premier ordre, dont la valeur a reçu la sanction du monde savant.

*
* *

Vient de paraître à la librairie Hinrichsen et Cie : L'INTERNATIONALE ROUGE, par le docteur Zacher.

Le présent livre, *l'Internationale Rouge,* du Dr Zacher, vient combler une lacune dans la littérature politique et sociale des temps présents.

Chacun sait que depuis la grande crise de 1871 le socialisme révolutionnaire a pris un développement rapide dans tous les pays civilisés. Des mesures répressives, telles que la loi allemande contre les socialistes, ne sont pas parvenues à l'arrêter dans sa marche victorieuse. Les dernières élections au Reichstag allemand en fournit la preuve éclatante.

On sait de plus que, depuis bientôt cinq ans, il s'est formé une fraction extrême dans le sein du parti socialiste, celui des anarchistes. Leurs entreprises criminelles contre la vie de milliers d'hommes et contre la propriété semblent annoncer la venue d'une ère nouvelle et terrible, celle de la dynamite. Aussi

l'Allemagne et jusqu'à la « libre » Angleterre ont dû se résoudre à édicter des lois d'exception d'une sévérité vraiment draconienne.

Quoique des menées coupables de cette fraction extrême menacent le développement économique de tous les pays civilisés, que les crises succèdent aux crises, que les symptômes soient de plus en plus alarmants et que les États tremblent jusque dans leurs fondements, le public n'a montré jusqu'à ce jour ni une inquiétude bien vive ni des alarmes bien chaudes.

C'est que le livre n'avait pas été écrit qui lui mît sous les yeux le mouvement socialiste dans son ensemble, qui lui dévoilât et mît à nu l'organisation complète des deux fractions, modérée et extrême, mais révolutionnaires toutes deux du grand parti socialiste et qui lui fît en quelque sorte toucher du doigt la plaie qui ronge le corps tout entier du monde civilisé et qui fît éclater aux yeux de tous l'imminence du péril qui menace de le perdre.

Cette lacune si sensible est enfin comblée. Le livre de M. Zacher est composé avec la plus grande exactitude et le soin le plus minutieux. Aucun détail de l'organisation des partis socialistes, si minime qu'il fût, ne lui a échappé, et la librairie Hinrichsen a rendu, on n'en saurait douter, un service des plus marqués en en donnant la présente traduction française.

*
* *

L'éditeur Giraud met en vente une nouvelle édition du COMMANDEUR MENDOZA, de Juan Valera, traduit par M. Albert Savine. Ce curieux roman inspira, lors de sa publication première, un article substantiel à la *Revue des Deux-Mondes,* et il est de fait que Valera empruntant de très loin son point de départ à *La Religieuse* de Diderot, a composé un roman à peu près unique, dans lequel l'Espagne a mis ses trésors de casuistique, Voltaire beaucoup de son esprit. *Le Commandeur Mendoza* met en présence trois types fortement accusés : le Commandeur, homme du XVIIIe siècle, libre penseur à sa manière ; le père Jacinto, un homme de foi sincère, mais de foi tolérante ; dona Blanca, fanatique, implacable comme l'Inquisition, mais grande passionnée, qui sait pleurer et mourir, si elle n'a pas su vivre. — A sa traduction, M. Savine a joint une nouvelle hardie et mouvementée, dont il place la scène dans le monde cosmopolite des villes d'hiver de Provence.

*
* *

LA VIE A BON MARCHÉ, tel est le titre du nouvel ouvrage de M. E. Tanneguy de Wogan, que vient de mettre en vente la librairie Plon, et qui constitue la

suite du *Moyen de vivre pour dix sous par jour* (Dentu). *La Vie à bon marché,* ouvrage des plus pratiques et des plus intéressants, est accompagné de nombreux menus et recettes culinaires pour repas bon marché dont quelques-uns sont si appétissants, en vérité, qu'il suffirait à un homme sensuel de les lire pour devenir végétarien par sensualité.

*
* *

La maison Hetzel et C[ie] a fondé une nouvelle BIBLIOTHÈQUE DES PROFESSIONS INDUSTRIELLES, COMMERCIALES ET AGRICOLES, dont l'utilité n'est pas moins grande pour les praticiens que pour les gens du monde qui désirent se tenir au courant des progrès de notre industrie nationale.

Chaque volume est imprimé avec le soin que cette maison met toujours dans les ouvrages qui sortent de ses presses, et est accompagné d'un grand nombre de dessins gravés sur bois.

Deux nouveaux ouvrages viennent de paraître : GUIDE PRATIQUE DE LA FABRICATION DU PAPIER ET DU CARTON, par M. A. Prouteau ingénieur civil, ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, ancien directeur de papeterie, et LA CHARCUTERIE PRATIQUE, par M. Marc Berthoud, ancien charcutier, ex-président de la corporation des charcutiers de Genève.

*
* *

Dans un journal peu connu en dehors de la circonscription dans laquelle il est publié par M[me] la comtesse C. D. Coote, LE CAP INCOMPARABLE D'ANTIBES, nous cueillons une ravissante poésie de M. Fortuné Pin, dont nous sommes heureux de faire admirer le beau talent à nos lecteurs.

A MON CHIEN

Je n'aime pas les gens qui n'aiment pas les chiens.
F. P.

. . . .

« Vos ébats enfantins, vos jeux, vos gentillesses
Vous valaient, j'en conviens, bien souvent des caresses ;
Mais étiez-vous revêche, importun ou gourmand ?
Vous en portiez la peine immédiatement.
Ce carcan, au besoin, en rendrait témoignage ;
A son aspect pourquoi détourner le visage ?
Ce n'est plus aujourd'hui, Milord, qu'un souvenir,

Un passé qui vous fit un heureux avenir.
Puisque, grâces à lui, grâces à cette absence
De coupables bontés, de lâche complaisance.
Vous devîntes parfait, si bien qu'un deux janvier,
Vous me fûtes volé par Jean le braconnier.
Outre vos qualités, une douce habitude
Me rendit votre perte encor beaucoup plus rude ;
Je demandais à tous : « Ne l'avez-vous pas vu ? »
Et de leurs yeux béants je restais confondu.
Je vous voyais, la nuit, dans les vapeurs d'un rêve,
Le corps froid et verdâtre étendu sur la grève,
Ou bien je me disais : « Ce sont ces bohémiens,
Coutumiers de voler les enfants et les chiens,
Qu'il poursuivit hier jusque dans leur repaire...
Ils l'auront dérobé, pour un affreux mystère... »
Et soudain j'envoyai, mais inutilement,
Dans tous les bourgs voisins votre signalement,
Et j'y fis publier, au son de la trompette,
Pour qui vous trouverait, la récompense honnête.
Les jours et puis les mois s'écoulaient sans espoir,
Quand, traînant un lien, vous revîntes un soir,
Si joyeux, qu'oubliant toute fausse contrainte,
De vos pattes sur moi vous laissâtes l'empreinte.
Avec vous au logis revinrent les beaux jours ;
De nos exploits bientôt nous reprîmes le cours ;
Il n'est pas une cime, une lande ignorée
Qui n'ait été par nous maintes fois explorée,
Pas d'échos au vallon qui n'ait fait maintes fois
En bruyants ricochets résonner votre voix.
Que j'aimais à vous voir dans l'ombre, en sentinelle,
Me signaler au gîte une ardente prunelle !
Ou bien, dans une avoine immobile et perdu,
L'oreille au guet, les yeux fixes, le cou tendu,
Comme un chien de Francis dessinant votre taille,
Fasciner du regard une timide caille !
De notre chasse, alors que le vallon tiédi
Fume sous les baisers du soleil de midi,
Mollement étendu sur un lit de fougère,
Que j'aimais devant vous à faire l'inventaire,
A promener ma main sur un lièvre soyeux
Ou sur une perdrix aux contours gracieux,
Et puis à vous jeter, non des os, non le reste,
Mais votre part, Milord, d'un déjeuner modeste !
Bien des lièvres, depuis, dans le bois ont passé :
La bave, maintenant, sur le carreau glacé

« Ouvrir des débouchés à eurs industries métropolitaines et monopoliser les produits des colonies, tel fut le but poursuivi par toutes les nations de l'Europe. Mais les guerres longues et coûteuses que les unes et les autres soutinrent pour s'assurer ces débouchés, montrent suffisamment l'erreur des notions économiques qui les firent entreprendre, l'expérience ayant prouvé qu'elles pouvaient jouir des avantages naturels de ces pays sans aucuns frais.

« Instruite par la guerre qu'elle soutint contre ses treize colonies de l'Amérique du Nord, l'Angleterre fut la première à reconnaître les erreurs de sa politique coloniale ; car, à peine livrés à eux-mêmes, sans aucun lien politique ou administratif avec la métropole, les États-Unis trafiquèrent naturellement avec les gens de leur race et parlant leur langue ; et les échanges s'accrurent dans une telle proportion que l'Angleterre regretta sans doute les millions et les hommes inutilement sacrifiés dans la guerre de l'Indépendance.

« De cette époque datent la prospérité toujours croissante des États-Unis et le grand courant d'émigration qui se forma en Angleterre.

« A quelque temps de là, un phénomène remarquable acheva de fixer les économistes anglais sur la ligne politique à suivre. Nous voulons parler des *convicts* que les Anglais jetèrent pêle-mêle au sud de l'Australie avec quelques vivres de campagne et quelques outils, le rôle des navires ou des canonnières se résumant à empêcher la désertion de ce continent. Pendant dix ans, ces éléments, où tous les degrés du délit et du crime étaient représentés, travaillèrent, se condensèrent, et, après s'être constitués eux-mêmes en une société régulière, refusèrent de laisser débarquer de nouveaux réprouvés. Quels sont donc les faits que tout esprit sincère devait nécessairement dégager de cette résurrection de milliers de condamnés à la vie active et honnête, et, quel en fut le grand facteur ? D'abord l'éloignement et l'oubli, mais surtout le milieu libre pour la pensée, pour la conscience et pour l'énergie.

« Dès lors l'Angleterre continuera son expansion coloniale. Et, mettant à profit l'expérience qu'elle vient d'acquérir, son rôle se bornera désormais à essaimer vers les différents pays du globe, et à respecter la liberté individuelle qu'elle considérera comme la condition *sine qua non* du fonctionnement régulier des lois économiques ; elle dépensera son or et emploiera ses canons à augmenter la liberté d'action de cette initiative ; les colonies grandiront sous son égide, et peu à peu elle préparera leur émancipation. Ce n'est pas tout cependant. Les sujets de la Grande-Bretagne seront poussés vers l'émigration non seulement par les succès de leurs amis ou de leurs parents, mais encore par le gouvernement lui-même, qui facilitera cette émigration de mille et mille manières.

« L'éducation pratique que les Anglo-Saxons donnent à leurs enfants ne joue pas un rôle moins important dans l'œuvre de la colonisation, et nous ne croyons pas sans intérêt d'esquisser quelques-uns des traits de cette éducation qui nous est si peu familière.

« En Angleterre, comme aux États-Unis, l'enfant ne reste *bébé* que durant trois ans. Aussitôt qu'il parle et perçoit la différence des objets, plus de soins outrés. Le père et la mère ne lui parlent que pour lui enseigner un fait. A toute question : qu'est-ce que cela ? c'est une table, un couteau, etc., mais toujours une réponse nette. A cinq ans, le père, en rentrant de son bureau, *cause* avec son fils. Est-ce à dire que ce petit homme soit atrophié par un développement trop précoce du cerveau ? non ; car la récréation et le jeu sont toujours de vrais exercices du corps.

« A quelque classe qu'il appartienne, un enfant de cinq ans connaît la valeur de l'argent. Nous ne donnerons que deux exemples :

« Nous avons vu dans une ville des Alleghanys l'enfant d'un millionnaire et appartenant à une des familles les mieux posées aller jouer sur les pentes couvertes de neige. Un savetier offre vingt-cinq centimes à qui voudrait pelleter la neige pour faciliter l'accès à sa boutique. Aussitôt le fils du millionnaire se précipite sur une pelle, fait consciencieusement son travail, en touche le prix, et le soir, au souper, dit à son père : *I have made money to day.* « J'ai fait de l'argent aujourd'hui. M. Thomson m'a donné un *job* (entreprise) et il m'a payé ! » Ni le père ni la mère ne songèrent, comme on l'eût fait en France, à lui reprocher cette humiliation pour le rang de la famille.

« De quatre à six ans, les enfants d'ouvriers vendent des journaux, courent après un omnibus, un tramway, s'élancent dedans, vendent leurs journaux, rendent la monnaie sans jamais commettre la moindre erreur ; et, quand le père a du travail et par conséquent de l'aisance, l'enfant met son argent à la banque (espèce de banque minuscule consistant en un coffre-fort de 10 pouces carrés). Il sait déjà que l'argent doit être mis en dépôt dans une banque.

« A douze ans, il ne rend compte de ses affaires à personne. Il cherche lui-même une place ; et nous en avons vu souvent qui, sur un refus d'augmentation de salaire, mettaient eux-mêmes une annonce dans un journal pour s'offrir en stipulant succinctement leurs aptitudes et ce qu'ils voulaient gagner.

« En résumé, on leur fait comprendre de bonne heure qu'ils n'ont rien à attendre de leurs parents, et que c'est seulement par le travail et l'esprit d'entreprise qu'ils pourront s'assurer le confort du « *at home* » (chez soi). Et c'est ainsi que ces jeunes générations laborieuses, intelligentes, vivant d'elles-mêmes dès la plus tendre enfance, sont préparées au *struggle for life,* « la lutte

pour l'existence », à quitter sans regrets le clocher de leur ville natale pour venir dans les pays les plus éloignés tenter la fortune et y fixer définitivement leur demeure, si la fortune leur sourit. Elles savent que partout et en toutes circonstances elles trouveront une aide et une protection efficaces.

« L'Angleterre a-t-elle lieu de regretter sa politique ? Nous trouverons la réponse dans l'examen des résultats acquis.

« Lors de la guerre de l'Indépendance, la population de la Grande-Bretagne ne dépassait pas 15,000,000. Et malgré le fort courant d'émigration qui se forma à cette époque, elle vit sa population s'élever, en 1821, à 21,282,182. Depuis, elle n'a cessé de fournir chaque année une foule considérable d'émigrants, dont le nombre s'est élevé, en 1880, à 144,000 pour les États-Unis seulement; et le dernier recensement de 1881 nous montre que la population de la Grande-Bretagne est de 35,246,562. Mais ce n'est pas là le seul avantage qu'elle ait retiré de l'émigration. Celle-ci a été et est encore une soupape de sûreté qui permet à l'Angleterre de se débarrasser du trop-plein de sa population et de vivre ainsi dans une tranquillité relative. Ne voyons-nous pas, en effet, le gouvernement anglais user aujourd'hui de cette soupape pour éloigner de leur île les agitateurs irlandais, qu'il dirige à ses frais vers les États-Unis ou vers ses colonies ? En arrachant aussi une foule de malheureux aux horreurs du paupérisme, et tout en s'assurant la tranquillité à l'intérieur, l'Angleterre fonde des colonies prospères qui parlent la langue de la métropole, ouvrent de vastes débouchés aux produits de ses industries, et augmentent son commerce dans de telles proportions qu'elle peut être considérée comme la première nation commerciale de l'Europe. Elle est en même temps la première nation coloniale, car elle commande à plus de 200 millions de sujets, et, comprenant les colonies de l'Angleterre et les États-Unis, il y a de par le monde plus de cent millions d'Anglo-Saxons qui parlent la langue anglaise.

« Voyons l'Allemagne. La population totale de l'empire allemand, en 1875, était de 42,727,372. En 1880, elle était de 45,194,172, accusant ainsi dans une période de cinq années une augmentation de 2,466,800. Et cependant, en 1875, l'émigration que l'Allemagne dirigeait vers les différents pays du nouveau-monde, s'élevait à 39,773, pour atteindre 160,105 en 1880.

« Il y a trente ou quarante ans, les Allemands n'avaient pas le goût de l'émigration. Mais, attirés par leurs parents ou leurs amis qui avaient réussi, on vit s'établir à cette époque un courant d'émigration considérable, en dépit des rigueurs de la loi militaire et des entraves opposées par le gouvernement, allemand. Et quoique l'Allemagne n'ait pas, à proprement parler, de colonies, elle n'en a pas moins établi dans les États-Unis des groupes puissants et nom-

breux, tels que ceux de Madison, de Milwauker, dans le Wisconsin, de Saint-Paul, de Minneapolis, dans le Minnesota, de Chicago, de New-York, etc., où sont précieusement conservées la langue et les mœurs de la mère-patrie. Leur importance est telle qu'elles augmentent dans des proportions immenses le commerce de l'Allemagne avec les États-Unis, et qu'elles exercent sur la politique générale de ceux-ci une influence considérable, dont nous aurons l'occasion de parler plus loin.

« La Hollande, elle aussi, essaime vers les Antilles, le Guyane, les Moluques, les Célèbes, etc., et possède des colonies prospères, qui renferment près de 20,000,000 de sujets. Sa population s'accroît rapidement.

En 1869, elle était de 3,688,000 ; le recensement de 1880 accuse 4,060,000 habitants.

« Qu'étaient la Suède et la Norvège au commencement de ce siècle ? et que sont aujourd'hui ces deux pays ? En 1860, leur commerce d'importation était de 82,469,000 francs. En 1879, il était de 226,442,000 francs. Celui de l'exportation a suivi les mêmes progrès, s'élevant dans la même période de 86,496,000 francs à 186,164,000 francs.

« En 1800, le chiffre de leur population était de 2,347,207. En 1870, nous la voyons s'élever à 4,168,525.

« Voilà encore un peuple qui émigre depuis plus de trente ans, fournissant chaque année aux États-Unis ou aux autres pays une moyenne de 18,000 âmes. En 1880, l'émigration était de 42,109.

« Tournons maintenant nos regards vers les peuples qui n'émigrent pas ou presque pas, tels que la France, l'Italie, la Grèce, l'Espagne, etc. Nous ne tarderons pas à constater que ces pays restent stationnaires ou augmentent dans des proportions à peu près insignifiantes, et à nous convaincre que l'avenir appartient aux peuples qui émigrent. Nous nous contenterons toutefois d'examiner notre situation à nous Français, au milieu du développement général de ces peuples.

Depuis plus d'un siècle, la nationalité française était déjà bien faible, mais nous l'avons vue décroître sans cesse dans ces derniers temps. En effet, en 1877, l'excédent des naissances sur les décès était de 142,620. En 1878, il n'était plus que de 98,147 ; en 1879, nous le voyons descendre à 96,647. Et tandis que les autres nations de l'Europe doublent leur population dans une moyenne de 56 ans, la France n'effectue ce doublement qu'en 198 ans !

« Quant à nos colonies réunies, elles ne renferment pas plus de 3 à 4 millions d'habitants, en y comprenant les aborigènes, les troupes françaises, nos colons, les fonctionnaires et leurs familles. De telle sorte que, si nous ajoutons à ce

nombre les 37,321,168 Français qu'accuse le recensement du 18 décembre 1881, et les Français disséminés dans les pays étrangers, et dont les différentes statistiques nous permettent d'évaluer approximativement le nombre à 400,000 environ, nous verrons combien est petite la place que nous occupons par rapport à nos voisins.

« Pourquoi les Français n'émigrent-ils donc pas, eux aussi ? Seraient-ils incapables d'obtenir les mêmes résultats que leurs voisins? Seraient-ils impropres à fonder des colonies et bons seulement à vivre toujours dans la contemplation béate de leur glorieuse nationalité? c'est là l'idée qui a généralement cours à l'étranger, et qui trouve trop souvent, hélas ! quelque crédit auprès de plus d'un de nos compatriotes. Il suffit cependant d'étudier les faits pour acquérir la conviction que notre race a toutes les qualités, mais qu'elle se perd au milieu d'elle-même. »

« Nous ne colonisons pas, dit M. Frédéric Gerbié, parce que nous allons conquérir les pays malsains ou d'un climat qui ne rappelle en rien celui de la France, tandis que, si nos campagnards, ayant quelques économies, allaient s'établir au Canada, surtout dans certaines régions de cette terre qui fut française et qui contient nombre de Canadiens français, ils seraient sûrs d'y trouver bon accueil et une fortune assurée. Les fermiers de France ne verraient plus avec chagrin l'augmentation de leurs familles, certains qu'ils seraient qu'avec un léger sacrifice ils pourraient établir là-bas leurs enfants dans les meilleures conditions. »

Je n'ai pas la prétention de suivre M. Frédéric Gerbié, dans toutes les considérations qui forment le volume si intéressant qu'il a bien voulu m'envoyer ; cependant je ne crois pas que l'État ait intérêt à favoriser la colonisation d'un pays qui est malheureusement détaché de nous et qui n'a aucun désir de rentrer dans notre giron, pour des raisons qu'explique fort bien M. Gerbié. Pour s'établir au Canada, il faut de l'argent, et c'est l'argent de France qui servirait au défrichement du Canada ; de plus, au bout de deux générations, on ne se souviendrait guère de son pays d'origine, si ce n'est que très platoniquement, et, qu'on le sache bien, une fois expatrié, le patriotisme s'éteint ; au moment du danger, lorsque la patrie est envahie, on sent moins la blessure et l'on demeure chez soi, évitant de traverser les mers pour voler à son secours.

Je parcourais hier un roman de haute valeur morale, Terre de France, par M. François de Julliot, un nom inconnu jusqu'ici dans les lettres, mais que l'on est heurex de saluer comme entrant par la bonne porte.

J'y lisais cette parole, qui est une réponse au volume de M. Gerbié :

« On n'abandonne pas sa patrie quand elle a perdu deux provinces : on lui garde soi ou ses enfants pour les reconquérir. »

Hélas ! la chose n'est point encore faite, et nous avons besoin de toutes nos forces, de toutes nos énergies, de tous nos courages.

Des hommes de cœur, de cœur vraiment Français, entretiennent ces élans qui nous font involontairement porter la main à la garde de notre épée, et Charles Colas en mourant a jeté dans son magnifique volume. COQS ET VAUTOURS, la semence d'honneur et de patriotisme qui germera dans les poitrines de nos jeunes générations :

« Je suis l'Alsace sombre !
Ma plainte de captive a son écho partout.
Et sur l'Europe émue, où fait tache mon ombre,
J'en appelle à l'histoire où le Droit est debout !...

« Salut, ô noble Sœur, Alsace bien-aimée !
Grande sacrifiée, au touchant souvenir !
Salut à toi qu'on voit, sous la serre affamée
Du rapace vautour, sourire à l'avenir ! »

Et l'avenir, n'est-il pas là ? Écoutez :

« Tout à coup l'horizon, ô radieux spectacle !
S'éclaire !... Le soleil, comme par un miracle,
A surgi dans la nuit !... Et de ses voiles d'or
S'élance, couronné d'un drapeau tricolore,
Le chantre du matin, l'oiseau sacré des Gaules.
Dont le cri retentit de l'Europe aux deux pôles !

« Un moment le Rapace et l'oiseau du Soleil
Refaits pour les combats par un calme sommeil
S'observent face à face et muets... Mais leurs ailes,
Assombrissant soudain les rayons autour d'elles.
S'ouvrent avec un bruit pareil au sifflement
Du vent dans les forêts au sombre craquement.

« Alors, poussant un cri qui fait trembler la terre
Jusqu'au fond de l'abîme où roule le tonnerre,
Jusqu'au fond du sépulcre où sont couchés nos morts,
Le Coq et le Vautour se prennent corps à corps...

. . . .
. . . .

. . . .
. . . .

« Eh bien ! mes chers amis, lorsque viendront ces choses,
Nous irons tous cueillant... les lauriers et les roses ! »

Quel grand et beau livre à mettre aux mains de nos enfants ! Et nos conseillers municipaux ne feraient-ils pas mieux d'introduire quelques mots détachés des poésies de Charles Colas dans le livre qu'ils donnent dans leurs écoles sous le titre de *Secondes lectures enfantines*, plutôt que de chercher à expurger les œuvres de Victor Hugo, œuvres dans lesquelles un mot, un nom les gêne : Dieu !

Mais non, Charles Colas ne pourrait pas prêter ses vers enflammés d'amour patriotique pour l'instruction morale de nos bataillons scolaires, lui aussi il parle de Dieu, et ce nom-là doit être banni de nos écoles.

Ah ! pauvres enfants, privés de l'expression la plus élevée de l'Idéal, que deviendrez-vous ? où donc s'envoleront vos rêves ? Et sans l'Idéal que devient la poésie ?

Mais non, la Poésie vivra toujours, c'est Charles Colas qui le dit dans un langage admirable.

LA POÉSIE EST MORTE

« La Poésie est morte !... » Oh non ! — Homme ! avant elle.
Il faudrait que mourût la nature immortelle !
Il faudrait que les prés n'eussent plus de ruisseaux,
Plus d'arbres les forêts, plus de fleurs les collines,
Les cieux plus de rayons, plus d'ombres les ravines,
Les bois plus de parfums et nos toits plus d'oiseaux !

« La Poésie est morte !... » Oh non ! — Tant que nos lèvres
Sauront le mot divin, le mot aux douces fièvres :
« Amour ! » elle vivra sœur de l'humanité.
Sa beauté rayonnante embellira nos filles,
Sa voix adoucira le deuil de nos familles,
Fera nos fils plus forts contre l'adversité !

« La Poésie est morte !... » Oh non !... — Elle est au monde,
La flamme où tout esprit s'épure et se féconde,
Se transforme et devient plus puissant et plus beau !
Elle est au front humain la céleste lumière,
Elle est pour le palais comme pour la chaumière
Le sourire de Dieu, le rayon du tombeau !

« La Poésie est morte !... » — O voix délicieuses
Qui venez enchanter nos heures soucieuses :
Vigny, Brizeux, Ponsard, Lamartine, Musset,
Béranger, Delavigne, Hégésippe, Valmore,
Et toi aussi, Hugo, dont le siècle s'honore,
Vos œuvres sont partout, le monde entier vous sait !

« La Poésie est morte !... » — Elle passe, héroïque,
En ces nobles soldats qu'un chant patriotique
Exalte ! et qui s'en vont à la gloire, à la mort !
Elle passe. ingénue, avec de pures flammes,
Dans nos mères. nos sœurs, nos enfants et nos femmes,
Faibles êtres troublé par notre siècle fort !

« La Poésie est morte !... » — Elle est dans la souffrance,
La prière. la foi. le malheur, l'espérance ;
Elle est dans le bonheur, l'amour, la charité :
Elle est dans la beauté, la grâce, l'harmonie :
Elle est au fond des cieux, de la chute infinie.
Comme au fond de la tombe où dort l'humanité !

« La Poésie est morte !... » — Oh ! pauvre créature !
Tais-toi ! ne le dis pas devant cette nature
Où tout est poésie ! où, de la terre au ciel,
Il n'est pas un rayon, un insecte. un brin d'herbe,
Ne venant dire à l'homme, au raisonneur suprême :
La Poésie et Dieu sont un souffle éternel ! »

Oh ! non, la poésie ne mourra pas ! et il est encore des hommes qui se délectent aux belles choses qui se disent en la langue d'Apollon.

Je lisais dernièrement les adorables poésies de Mme L. Ackermann, une Française, s'il vous plaît, et vraiment je me demandais s'il est possible de dédaigner des œuvres pareilles pour passer son temps à lire des romans imbéciles trop souvent.

Comme son père, Mme Ackermann est un peu voltairienne, et le pessimisme de ses œuvres est regrettable; mais quelle énergie, quelle science du vers, quelle puissance dans l'imagination, quel « rendu » merveilleux de la pensée !

Lisons, si vous le voulez, la XIe poésie, écrite à la mémoire de son neveu, le lieutenant Victor Fabrègue, tué à Gravelotte, et dites-moi si on y reconnaît une plume féminine.

*

LA GUERRE

« Du fer, du feu, du sang! C'est elle! c'est la Guerre,
Debout, le bras levé, superbe en sa colère;
Animant le combat d'un geste souverain.
Aux éclats de sa voix s'ébranlent les armées;
Autour d'elle traçant des lignes enflammées,
Les canons ont ouvert leurs entrailles d'airain.

« Partout chars, cavaliers, chevaux, masse mouvante!
En ce flux et reflux, sur cette mer vivante,
A son appel ardent l'épouvante s'abat.
Sous sa main qui frémit, en ses desseins féroces,
Pour aider et fournir aux massacres atroces
Toute matière est arme, et tout homme soldat.

« Puis, quand elle a repu ses yeux et ses oreilles
De spectacles navrants, de rumeurs sans pareilles,
Quand un peuple agonise en son tombeau couché,
Pâle sous ses lauriers, l'âme d'orgueil remplie,
Devant l'œuvre achevée et la tâche accomplie,
Triomphante elle crie à la mort : « Bien fauché! »

« Oui, bien fauché! Vraiment la récolte est superbe;
Pas un sillon qui n'ait des cadavres pour gerbe!
Les plus beaux, les plus forts sont les premiers frappés.
Sur son sein dévasté qui saigne et qui frissonne
L'Humanité, semblable au champ que l'on moissonne,
Contemple avec douleur tous ces épis coupés.

« Hélas! au gré du vent et sous sa douce haleine
Ils ondulaient au loin, des coteaux à la plaine,
Sur la tige encor verte attendant leur saison.
Le soleil leur versait ses rayons magnifiques;
Riches de leur trésor, sous les cieux pacifiques,
Ils auraient pu mûrir pour une autre moisson.

« Si vivre c'est lutter, à l'humaine énergie
Pourquoi n'ouvrir jamais qu'une arène rougie?
Pour un prix moins sanglant que les morts que voilà
L'homme ne pourrait il concourir et combattre?

Manque-t-il d'ennemis qu'il serait beau d'abattre?
Le malheureux! il cherche, et la Misère est là.

« Qu'il lui crie : « A nous deux! » et que sa main virile
S'acharne sans merci contre ce flanc stérile
Qu'il s'agit avant tout d'atteindre et de percer.
A leur tour, le front haut, l'Ignorance et le Vice,
L'un sur l'autre appuyés, l'attendent dans la lice :
Qu'il y descende donc, et pour les terrasser.

« A la lutte entraînez les nations entières.
Délivrance partout! effaçant les frontières,
Unissez vos élans et tendez-vous la main.
Dans les rangs ennemis et vers un but unique,
Pour faire avec succès sa trouée héroïque,
Certes, ce n'est pas trop de tout l'effort humain.

« L'heure semblait propice, et le penseur candide
Croyait, dans le lointain d'une aurore splendide,
Voir de la Paix déjà poindre le front tremblant.
On respirait. Soudain, la trompette à la bouche,
Guerre, tu reparais, plus âpre, plus farouche,
Écrasant le Progrès sous ton talon sanglant.

« C'est à qui, le premier, aveuglé de furie,
Se précipitera vers l'immense tuerie.
A mort! point de quartier! L'emporter ou périr!
Cet inconnu qui vient des champs ou de la forge
Est un frère, il fallait l'embrasser, — on l'égorge.
Quoi! lever pour frapper des bras faits pour s'ouvrir!

« Les hameaux, les cités s'écroulent dans les flammes.
Les pierres ont souffert, mais que dire des âmes?
Près des pères les fils gisent inanimés.
Le Deuil sombre est assis devant les foyers vides,
Car ces monceaux de morts, inertes et livides,
Étaient des cœurs aimants et des êtres aimés.

« Affaiblis et ployant sous la tâche infinie,
Recommence, Travail! rallume-toi, Génie!
Le fruit de vos labeurs est broyé, dispersé.
Mais quoi! tous ces trésors ne formaient qu'un domaine;
C'était le bien commun de la famille humaine.
Se ruiner soi-même, ah! c'est être insensé!

« Guerre, au seul souvenir des maux que tu déchaînes,
Fermente au fond des cœurs le vieux levain des haines :
Dans le limon laissé par tes flots ravageurs
Des germes sont semés de rancune et de rage,
Et le vaincu n'a plus, dévorant son outrage,
Qu'un désir, qu'un espoir : enfanter des vengeurs.

« Ainsi le genre humain, à force de revanches,
Arbre découronné, verra mourir ses branches.
Adieu, printemps futurs ! Adieu, soleils nouveaux !
En ce tronc mutilé la sève est impossible.
Plus d'ombre, plus de fleur ! et ta hache inflexible,
Pour mieux frapper les fruits, a tranché les rameaux.

« Non, ce n'est point à nous, penseur et chantre austère,
De nier les grandeurs de la mort volontaire ;
D'un élan généreux il est beau d'y courir.
Philosophes, savants, explorateurs, apôtres,
Soldats de l'idéal, ces héros sont les nôtres :
Guerre ! ils sauront sans toi trouver pour qui mourir.

« Mais à ce fer brutal qui frappe et qui mutile,
Aux exploits destructeurs, au trépas inutile,
Ferme dans mon horreur, toujours je dirai : « Non ! »
O vous que l'Art enivre ou quelque noble envie,
Qui, débordant d'amour, fleurissez pour la vie,
On ose vous jeter en pâture au canon !

« Liberté, Droit, Justice, affaire de mitraille !
Pour un lambeau d'État, pour un pan de muraille,
Sans pitié, sans remords, un peuple est massacré.
— Mais il est innocent ! — Qu'importe ? On l'extermine.
Pourtant la vie humaine est de source divine :
N'y touchez pas, arrière ! Un homme, c'est sacré !

« Sous des vapeurs de poudre et de sang, quand les astres
Pâlissent indignés parmi tant de désastres,
Moi-même à la fureur me laissant emporter,
Je ne distingue plus les bourreaux des victimes ;
Mon âme se soulève, et devant de tels crimes
Je voudrais être foudre et pouvoir éclater.

« Du moins te poursuivant jusqu'en pleine victoire,
A travers tes lauriers, dans les bras de l'Histoire
Qui, séduite, pourrait t'absoudre et te sacrer,

O Guerre, Guerre impie, assassin qu'on encense,
Je resterai navrée, et dans mon impuissance,
Bouche pour te maudire, et cœur pour t'exécrer ! »

Terrible chose que la guerre! Mais, comme malheureusement on est obligé d'en venir à cette extrémité pour régler certaines questions que ni désir de paix ni congrès ne peuvent terminer à la satisfaction de tous, il est bon de connaître les hommes qui sont appelés chez nous à diriger notre armée. De là est venue à M. Roger de Beauvoir la pensée d'écrire Nos Généraux, volume qui mettra en relief les qualités de l'état-major de notre armée.

Du reste, l'avant-propos de l'ouvrage dit assez le but que s'est proposé l'auteur.

« Le tempérament nerveux et mobile de notre nation, fait d'exaltation, de généreux enthousiasmes, d'élans chevaleresques dans le succès, a des découragements profonds dans les revers. La grande infortune dont a été frappé le pays en 1870 nous a abattus plus que de raison ; il semble que chez nous on ait perdu la confiance dans le génie de la France, dans sa force, dans ses destinées. On oublie qu'une nation comme la nôtre ne meurt pas.

« C'est cet affaissement que nous voulons combattre dans la mesure de nos forces, et nous avons pensé qu'on ne pouvait mieux faire, pour relever les caractères et raffermir les courages, que de montrer à nos jeunes générations cette pléiade de braves soldats qui ont voué leur vie à la patrie, laissé de leur sang sur tous les champs de batailles, et, pendant la paix, consacré leurs veilles à l'étude du grand art de la guerre.

« Il va sans dire qu'un pareil livre doit être une page d'histoire, un monument documentaire dont chaque partie, sévèrement contrôlée aux sources les plus autorisées, et d'une exactitude indiscutable, ne laisse aucune place à la fantaisie. Nous avons fait les plus consciencieux efforts pour y réussir : états de services, actions d'éclat, particularités diverses, détails anecdotiques qui donnent le plus souvent la note intimement vraie d'un caractère et mettent de la variété dans ces études forcément un peu uniformes, tout cela, nous nous sommes efforcé de le recueillir partout où nous savions devoir trouver la vérité.

« Nous avons rencontré des résistances.

« Le soldat est modeste et ne recherche généralement d'autre satisfaction que celle du devoir accompli ; il a une pudeur exagérée des services qu'il rend. Il ne doit pas ignorer pourtant que c'est encore rendre un service au pays que de lui montrer de grands exemples de désintéressement, d'abnégation et de justice à une époque où tant d'esprits sont égarés par la politique.

« Ah ! nous préserve le ciel de voir s'introduire la politique dans l'armée ! Qu'elle lui tienne obstinément porte close, à cette hôtesse malsaine qui se glisse partout, corrompt tout ce qu'elle touche et subordonne tous les nobles instincts à des satisfactions d'ambitions, à de vaines et stériles suprématies de partis ou de groupes.

« La mission du soldat est plus haute ; le culte de la patrie suffit pour occuper toutes ses forces, sa pensée et son intelligence.

« La politique, carrière lucrative, fait miroiter aux yeux de ses fidèles la richesse et la distinction ; le métier des armes ne promet au soldat que le sacrifice et l'honneur. Il est encore le mieux partagé !

« La politique, cauteleuse, égoïste, dissolvante, aurait bientôt fait d'étouffer ce grand sentiment, si vivace, Dieu merci, dans notre armée qui est son âme même, sa vie, sa raison d'être : le patriotisme.

« La politique, c'est la destruction de la discipline, la défiance semée dans les rangs, les luttes basses pour la faveur et le pouvoir, c'est l'armée désunie, désorientée, avec des drapeaux divers, et, aux jours de bataille, c'est la défaite certaine.

« Aussi éprouvons-nous toujours un vif sentiment de tristesse quand nous voyons un soldat vigoureux, intelligent, instruit et brave tomber dans les traquenards que lui tend la politique ; nous prévoyons pour lui les déceptions à courte échéance, parce que celle à qui il sacrifie est ondoyante, infidèle et peu scrupuleuse ; nous le plaignons, car une telle promiscuité ne peut que lui enlever de son autorité, de son prestige, et l'amoindrir sans compensation.

« Malgré des difficultés nombreuses, nous croyons avoir réuni tous les éléments d'une histoire complète de nos chefs militaires, de ces hommes de devoir, de dévouement et de science que nous voulons faire connaître et estimer, et vers lesquels vont nos espérances pour les luttes de l'avenir.

« Dans cette première série, nous avons compris les généraux qui ont commandé ou commandent les corps d'armée, ainsi que ceux qui ont été pourvus d'emplois dans la haute direction de la guerre, enfin quelques autres, étrangers, il est vrai, à ces deux catégories, mais que des circonstances spéciales ont mis en lumière.

« Si, comme nous l'espérons, le succès couronne nos efforts, si nous sommes encouragés à poursuivre cette publication utile, nous ouvrirons de nouveau ce Panthéon pour y inscrire, au fur et à mesure, tous ceux que d'importants services auront signalés.

« Nous espérons surtout que l'on comprendra le sentiment qui nous a inspiré, et nous offrons avec confiance notre travail à l'armée et au public, ayant la

conscience que c'est là un livre de bonne foi et de bonne volonté, dicté par le plus ardent patriotisme. »

Et maintenant que nous connaissons ces vaillants qui ramèneront chez nous la victoire les ayant abandonnés un instant, mais dont ils ont connu les caresses, voyons à quel ennemi nous aurons à opposer les Lecointe, les Lewal, les Saussier, les d'Orléans, duc d'Aumale et tant d'autres, dont Roger de Beauvoir dit les brillants états de service.

Jusqu'ici, l'ennemi le plus à craindre, c'est celui qui nous a vaincu, c'est L'ALLEMAGNE DE M. DE BISMARCK, dont M. Amédée Pigeon, dans un volume que tout le monde voudra lire, nous dévoile le secret.

M. Amédée Pigeon ne parle que des choses qu'il a vues et ne se lance jamais dans la haute fantaisie politique. Il n'attaque pas les Allemands, il les peint tels qu'ils sont ou plutôt tels qu'il les croit connaître. Car un étranger, restât-il des années en Allemagne, ne saura jamais le fond de la pensée d'un Allemand.

Les portraits sont touchés de main de maitre ; le tableau des villes, de Berlin particulièrement, sont enlevés avec une grâce exquise ; les questions politiques et sociales y sont traitées avec une autorité indéniable, mais, si l'on attend de M. Amédée Pigeon qu'il dise ce que pense M. de Bismarck, j'estime que ce serait demander beaucoup plus que ne le peut offrir un livre honnêtement conçu.

Les Allemands ne seront pas contents du livre de M. Amédée Pigeon, leur orgueil souffrira de certaines petites pointes, et ne pas dire que Berlin est la plus belle ville du monde, insinuer que ses habitants ne méritent pas tous le prix de vertu, et même que les chanteurs et les chanteuses de leur Opéra chantent faux comme des jetons, en voilà assez pour que les Allemands haussent les épaules en rejetant une énorme bouffée de fumée, et nient la véracité du voyageur qui a essayé de les observer sans arrière-pensée.

Au milieu de tant de chapitres curieux, je choisis celui qui a trait à l'empereur et à l'impératrice d'Allemagne, parce que je les crois absolument dans le ton de convenance qu'un homme d'esprit et de bonne compagnie doit prendre lorsqu'il parle d'augustes personnages qui ont droit au respect, et je ne suis pas fâché d'opposer ce chapitre à quelques-uns de ceux que l'on a pu lire dans l'ouvrage qui a fait tant de bruit il y a quelques mois, LA SOCIÉTÉ DE BERLIN.

« Je voudrais dire ici sur la cour d'Allemagne, sur Berlin, sur l'Allemagne, tout ce que j'ai vu, entendu, deviné. Ce ne sera pas toujours facile : non qu'il s'agisse de grands secrets surpris, je n'ai pas la prétention d'avoir vu ce que personne n'a vu, mais seulement de faire voir un peu de ce que tout le monde

peut voir. Les Français ne vont guère à Berlin que pour affaires, et de ceux qui en reviennent on tire habituellement des phrases comme celles-ci : « Ah ! « c'est moins beau que Paris ! Quelle ennuyeuse ville, sans eau ! comme la « Sprée est noire ! »

« C'est vraiment trop peu. Berlin n'est pas beau, quoique les Berlinois soient fiers de leur ville. Mais quel est l'homme assez peu curieux pour ne jamais regarder que de belles femmes ; je suis de ceux qui pensent que les femmes laides ont leur beauté.

« Obligé de traverser Berlin, non pas une fois, mais dix fois dans ma vie, je n'ai pas seulement parcouru les Linden, les Frederichstrasse et la Wilhelmstrasse. J'ai beaucoup erré, flâné, vagabondé dans cette grande ville morne : je l'ai écoutée, comme à Paris j'allais écouter l'orgue à Notre-Dame et le roulement des voitures aux Champs-Élysées.

« Et, s'il faut dire toute ma pensée, Berlin n'est ni ennuyeux, ni difficile à voir. Il n'est pas muet, il est moins sourd encore. On y peut voir les gens vivre et les écouter penser.

« On chante beaucoup en Allemagne, et fort bien. On y parle encore et je pourrais citer tel salon de Matthœikirchstrasse ou de l'Alsenstrasse où on peut causer et entendre causer.

« Cela dit, nous irons d'abord chez le roi. Il ne faut pas oublier que pendant deux siècles, l'Allemagne entière a copié Versailles : je ne suis même pas sûr qu'il y a vingt ans elle ne copiait pas Saint-Cloud et Fontainebleau.

« La cour d'Angleterre est un peu une cour ouverte ; y pénètre à peu près qui veut. La cour d'Allemagne est un peu plus fermée, pas beaucoup plus: en tous cas, elle se montre souvent au public, elle aime à se voir regardée, elle se laisse approcher. L'empereur est affable, l'impératrice aumônière, et quiconque veut parler à l'un de la partie solide du peuple, à l'autre de la partie malade, est à peu près sûr de trouver audience.

« Il y a toujours vingt ou trente Berlinois campés sur leurs jambes, vers deux heures, en face du Palais, pour voir sortir l'empereur. On ne les chasse pas ; ils peuvent regarder. Faisons comme eux.

« L'empereur passe en voiture : il est accompagné d'un de ses aides de camp, le général Albedyll, M. de Plossen ou M. de Lindequist.

« Il a quatre-vingt-quatre ans et il les porte vaillamment, quelques-uns disent allègrement. Quel que soit le poids qui pèse sur ses épaules, il ne les a pas voûtées ; d'ailleurs elles sont robustes, extraordinairement larges. Et puis, elles ont pu, malgré tout, se reposer souvent. Un empire qui a pour cariatides des hommes tels que de Roon, Bismarck, de Moltke, n'est jamais accablant

pour l'empereur. — Un homme qui sait ce que c'est qu'un État, écrivait il y a quelques années : « Les rois ne donnent pas l'impulsion, et quand ils la suivent, « c'est contraints et forcés, avec des reculades et des demi-mesures. »

« Maintenant, en Europe, la plupart des souverains suivent l'impulsion, mais sans reculades.

« L'empereur d'Allemagne n'a jamais senti la terrible solitude qui entoure les rois : il a toujours eu non seulement des amis, mais des enthousiastes, des fidèles. C'est peut-être là le secret de sa longue, de sa robuste vieillesse Il n'a jamais dû s'écrier, comme le Henri V de Shakespeare : « Il faut que nous « répondions de tout. O dure condition, sœur jumelle de la grandeur ! » Il a toujours eu de bons répondants.

« L'autre raison, c'est que l'empereur a peut-être le meilleur estomac de l'empire : dans les longues et fatigantes fêtes de la cour, il se tient deux heures debout dans une atmosphère où les camellias se fanent, où les jacinthes meurent, et où la sueur perle en gouttelettes sur les fronts et les épaules poudrés de riz. L'empereur parle à toutes les femmes, les fait rire et les regarde rire ; il s'amuse vraiment, et de cœur, comme un grand-père qui voit danser ses petits-enfants. A minuit, il soupe au champagne, souvent debout.

« Depuis quelques années pourtant, l'empereur s'est affaibli. Il ne monte plus à cheval aussi facilement qu'autrefois, mais quand il est en selle, il se tient aussi droit que le plus jeune de ses sous-lieutenants.

« On sait qu'un beau jour Louis XIV invita Mme de Sévigné à danser. Mme de Sévigné fut conquise et ne tarit plus en éloges sur le grand roi. Dans notre siècle qu'on dit démocratique, il est fort rare que les rois, même les jeunes rois, fassent encore danser les femmes. L'empereur d'Allemagne les regarde danser autour de lui dans la Salle-Blanche ; il leur dit, en passant, quelques mots à toutes ou à presque toutes. Et c'est un spectacle curieux de les voir s'avancer, à la fois audacieuses et timides, quêtant, implorant un regard de l'œil royal, un mot de la bouche royale. Toutes sont conquises, ou presque toutes Et s'il y a des plumes fines à Berlin, il sera peut-être curieux un jour de noter une impression vive écrite sur un carnet, au retour du bal. On versa là de curieux portraits de l'empereur, et qui vaudront bien les petits tableaux de Menzel.

« L'empereur, en Allemagne, personnifie l'empire. Or, l'empire allemand est enthousiaste, courageux, sérieux, robuste, tenace. Le Prussien est froid, circonspect, hautain : il n'a pas des dons extraordinaires, mais il n'a pas de grands accès. Il est né pour faire un banquier habile, un gentilhomme de province, économe, un officier irréprochable. Il est avant tout, il sera toujours *l'homme*

qui *ramasse l'épingle dans la cour de Laffitte.* Ah! que d'épingles ils ont déjà ramassées, et pour les piquer à leur pelote dans cette grande cour de Laffitte qui s'appelle maintenant l'Europe.

« C'est à nous d'agir en conséquence, et de songer à faire revivre en France les qualités des rudes Français dont a parlé Augustin Thierry, et qui songeaient à *gaigner*.

« Le Prussien, l'Allemand y songe; il y a songé pendant de longs siècles déjà; il y songera toujours.

« J'ai dit qu'en Allemagne, l'empereur personnifiait l'empire. Ces quelques mots sur l'empereur expliqueront le ton, les manières, les habitudes de la cour allemande. Au XVIIe siècle, toute la France avait les yeux sur Versailles et se commandait l'habit et la perruque de Louis XIV. Ici, le spectacle est un peu plus curieux et instructif. Le roi a vu son peuple, il l'a connu et sondé jusqu'aux moelles; et, flatterie délicate, il imite et copie à ravir, non sans plaisir, j'en suis certain, les habitudes simples, bourgeoises, presque patriarcales de ce peuple. De là, j'en suis sûr, l'extraordinaire popularité d'un empereur qui reflète exactement en lui les goûts et les mœurs de ses sujets.

« La cour d'Allemagne citait, avec une sorte d'épouvante, il y a peu d'années encore, la prodigalité, les dépenses fastueuses, l'extraordinaire gaspillage de la cour de Russie. On parlait du train du czar, un peu comme M. Grandet parlerait du baron Hulot ou de Nucingen. On ne se gênait guère alors pour dire : « Tout va « très mal là-bas. » Et, en effet, tout là-bas allait très mal, l'événement l'a prouvé depuis. C'est pourquoi lorsqu'un Allemand intelligent (il y en a beaucoup) formule un jugement quelconque sur un coin d'Europe qu'il a pu observer, je n'ai jamais envie de rire. Car, hélas! M. Grandet a toujours raison du baron Hulot.

« L'impératrice d'Allemagne est l'aide de l'empereur, la grande associée à l'empire. Elle aime beaucoup les Français qui la connaissent peu et la jugent mal.

« Elle lit notre littérature, suit nos expositions, écoute de loin le bruit de nos théâtres, s'intéresse aux discussions, aux querelles et aussi au rire et au sourire de Paris. Elle aime les Français, parce que la grande éducation qu'elle a reçue lui a montré que si toute la lumière ne venait pas de France, du moins il venait de France beaucoup de lumière, et de la belle lumière claire et dorée. Or, l'impératrice a toujours préféré le soleil même au plus fin, même au plus poétique des brouillards.

« L'impératrice vit donc, en Allemagne, les yeux fixés sur la France; elle a beaucoup lu, et lit beaucoup. Elle connaît Bossuet, et elle n'ignore pas Theuriet, ni Sully-Prudhomme.

« Elle donne, l'hiver, à Berlin, le jeudi, des concerts où l'on entend M[me] Artot de Padilla chanter du *Glück*, M[lle] Tagliana chanter *Carmen*.

« L'impératrice a toujours fait résolument et complètement son métier d'impératrice. Mais chacun sait qu'il y a deux femmes en elle : celle qui traverse la Salle-Blanche, en manteau impérial, couverte d'émeraudes et de diamants (c'est celle-là que beaucoup d'Allemands connaissent), et celle qui, entourée de ses dames du palais, de ses dames d'honneur et de son secrétaire, lit ou se fait lire une belle étude d'histoire, une curieuse correspondance et, de son fauteuil, la joue appuyée sur sa longue main de reine, regarde la grande lanterne magique du monde.

« Un Dangeau suffirait peut-être à raconter la vie extérieure de l'empereur; il faudrait, pour raconter par le menu celle de l'impératrice, un Doudan, un Mérimée, peut-être même un prince de Ligne.

« L'impératrice d'Allemagne a vu beaucoup et retenu beaucoup. Ceux qui l'ont entendue parler d'un de ces hommes qui représentent une des grandes idées du monde moderne, de lord Beaconsfield, de Carlyle, de Mariette-Bey, de M. de Lesseps, ne l'oublient plus : ils savent combien une âme, qu'on a accusée quelquefois de froideur, et qui n'est que tranquille, est au contraire capable d'enthousiame et même d'exaltation.

« Mais, absorbée par ses devoirs de reine, l'impératrice n'a pas toujours le temps de causer. Et puis, il est certain que ceux auxquels elle accorde une audience n'ont pas tous le don d'écouter. Et la conversation de cette grande et très grande dame veut être entendue par une oreille fine.

« Je ne sais quels sont les hommes, à Paris, qui la connaissent et pourraient bien parler d'elle.

« L'un d'eux n'est autre que M. de Saint-Vallier, notre ex-ambassadeur en Allemagne, qui, par son exquise politesse, avait su se faire à la cour de Berlin une situation exceptionnelle.

« Ce serait à ces Français-là qu'on pourrait demander ce qu'au XVII[e] siècle on appelait un *crayon* de la reine. Et, vraiment, ce portrait, il faudrait l'écrire avec des mots d'un autre siècle, avec la langue que le prince de Talleyrand a parlée le dernier.

« J'ai dit que les Français connaissaient mal l'impératrice d'Allemagne : les Allemands la connaissent peut-être plus mal encore, au moins les Allemands qui n'approchent pas de la cour. On la juge hautaine et froide, elle n'est que réservée et calme. Il est probable que si une des grandes dames du dernier siècle, une du Deffand, par exemple, pouvait revivre et traverser le Berlin moderne, elle y serait peu comprise. L'impératrice est une de ces grandes dames

de race perdue, elle doit évidemment étonner ceux qui n'aiment pas les portraits de la Tour et de la Rosalba. Et. comme tous les méconnus elle cherche l'ombre.

« Mais dans cette ombre il y a bien des choses curieuses à voir. On raconte que Mgr Dupanloup, passant à Coblentz, dit, après avoir visité la salle des Grands-Electeurs : « Vraiment tout ceci est parfait ; l'impératrice est une abeille royale. » Mot de prélat, un peu maniéré peut-être, mais juste en somme. L'abeille royale a soigneusement fait son miel.

« L'Allemagne moderne, quoique victorieuse, n'est ni repue, ni assouvie. Cette vieille nation qui a tant rêvé à nos dépens, rêve encore. Les Allemands qu'on croit occupés de leur passé sont toujours préoccupés du demain et en mal d'idées futures : il n'est pas de peuple qui ait la gestation plus longue et plus douloureuse.

« La face de l'empire peut changer demain. Chacun le sent. Aussi le prince royal et la grande-duchesse de Bade, le fils et la fille de l'empereur, sont-ils attentivement regardés quand ils passent. Le prince royal. qui sent que sa tâche sera rude, a déjà dans les yeux le souci de ceux qui ont régné. Quand son heure viendra, il sera prêt.

« L'impératrice d'Allemagne était. il y a quelques années, dangereusement malade. Chaque matin, l'empire tressaillait et attendait une mauvaise nouvelle. Si l'impératrice était morte, beaucoup de pauvres auraient pleuré. Le jour où cessera pour elle le pénible métier de reine, elle pourra dire le grand mot qu'aimait à dire George Sand : « J'ai lu la vie ; » et l'Allemagne, en regardant son fils et sa fille qui l'aiment tant et qu'elle a soigneusement formés à son image, dira sans doute : « Elle n'est pas morte tout entière. »

M. Amédée Pigeon vient de dire un mot qui n'est pas fait pour nous tranquilliser : « L'Allemagne victorieuse n'est ni repue ni assouvie, » c'est pourquoi nous avons besoin de la suivre de très près et de l'étudier à fond.

La guerre, personne ne la désire, mais elle est dans l'air, et si l'on en croyait un homme de beaucoup d'esprit qui vient d'écrire une histoire fantastique sous ce titre : LA GUERRE FINALE, nous aurions encore quarante années à souffrir, puis la guerre deviendrait impossible, parce qu'un ingénieur inventera une machine qui réduit en une seconde l'armée la plus forte en une purée sanglante, machine dont la puissance exterminatrice est tellement terrifiante que nul souverain n'osera désormais en appeler au sort des armes.

Ce volume signé Barillet-Lagargousse, ingénieur destructeur. membre de plusieurs sociétés philanthropiques et savantes. est une satire de l'œuvre des ingénieurs qui travaillent avec une ardeur fébrile à « perfectionner » le matériel de guerre. Rien n'est plus curieux que ce livre qui, sous une forme désopilante,

traite une des questions les plus effroyables que réservent les siècles futurs.

Mais, en dehors du sentiment humanitaire qui incite à souhaiter la suppression, en nos temps civilisés, des conflagrations qui couchent les hommes, comme la faux le fait pour les épis, une autre considération doit appeler l'attention du monde civilisé, et, à propos des affaires d'Égypte, les historiens poussent un cri de terreur.

En lisant une brochure de M. Émile Dujon, professeur d'histoire à l'association philotechnique de Paris, L'ÉGYPTE DANS L'INDE QUATRE MILLE ANS AVANT JÉSUS-CHRIST, je trouve ce passage qui mérite d'appeler l'attention du monde savant.

« Les monuments de l'antique Égypte sont en danger : le conflit anglo-arabe, ou plutôt la lutte des Arabes défendant à outrance leur sol africain, menace, sinon de destruction du moins de mutilation, les restes majestueux et imposants d'une brillante civilisation éclose sur les bords du Nil. La presse française, par l'organe de M. E. Renan, vient de pousser le cri d'alarme... N'est-ce pas à l'aide des ruines gigantesques du passé que les temps antiques sont, en effet, défrichés ?... Plusieurs de nos savants ont trouvé la mort en déblayant le sol égyptien qui monte comme une marée lente et recouvre de sable les monuments de la première des civilisations. Les plus hauts colosses en avaient jusqu'à la ceinture. Les hardis pionniers ont fouillé ces palais splendides, aujourd'hui cryptes profondes : ils en ont extrait des trésors, mais la millième partie de ce qu'il faudrait encore pour deviner complètement le sphynx enseveli. Voilà pourquoi il faut à tout prix, préserver de la plus petite égratignure toute inscription, toute trace symbolique : sur cette terre énigmatique, tout raconte et livre à la postérité ce qu'on regardait comme devant demeurer toujours secret et mystérieux. »

M. Émile Dujon est un égyptologue : nous savons qu'il a parcouru le pays des Pharaons, et ses travaux sur cette terre d'où est sortie la civilisation méritent la récompense que l'Académie ne lui refusera pas. Comme on comprend que ces hommes qui ont fouillé le sol et déchiffré l'histoire sur des obélisques en appellent à la France pour sauver le livre de l'antiquité !

GASTON D'HAILLY.



Oh ! la jolie couverture !

C'est un volume nouveau de M. Charles Leroy qui me fait pousser cette exclamation, LA BOITE A MUSIQUE.

Au premier étage, un monsieur en habit chiffonne une dame peu vêtue ; à l'entresol un ecclésiastique écoute les accords d'une boîte à musique dont la manivelle est tournée par un enfant de chœur déguisé en cardinal.

« Armand Sylvestre, à la rescousse ! »

Et le paladin de la préface s'avance en brandissant sa bonne plume de Tolède et fonce sur le bourgeois.

« Or, ce livre sera maudit, mes frères, je vous le dis en vérité. Il sera maudit de tous les chattemiteux, cacochymes, bégueulisants, pontifes, marchands de moutarde académique et autres personnes sérieuses pour qui la gaieté est un crime, et qui, s'il est vrai, comme Rabelais l'a dit, que « rire est le propre « de l'homme, » montrent clairement qu'elles n'ont rien de propre ou sont de franches bêtes. »

Il ne change guère, Armand Sylvestre, et qu'il préfacie pour son compte ou pour plaire à un ami, c'est toujours le même refrain, celui que nous avons entendu avant de lire les CONTES GRASSOUILLETS.

« Eh bien ! n'allez-vous pas prendre vos airs bégueules !... »

Suivant mon faible jugement, la préface fait quelque tort au roman pseudo-comique du père du colonel Ramollot.

« C'est un éclat de rire en beaucoup de chapitres !... »

Il faut croire que j'étais dans mes jours sombres, mais, même en me chatouillant les narines avec les barbes de ma plume, je n'ai pu provoquer qu'un fort éternuement.

Oh ! la jolie couverture !

* * *

Ici c'est un scandale odieux, avec une couverture non moins illustrée, si ce mot pouvait convenir au dessin pornographique qui orne le nouveau volume de Marc de Montifaut, MONSIEUR MYSTÈRE.

On raconte que l'homme politique qui est visé sous le nom d'Adhémar dans ce livre infâme aurait déféré son auteur aux tribunaux. J'avoue que chacun est libre de défendre son honneur comme il l'entend, mais je ne me sentirais jamais attaqué pour mon compte dans certains ouvrages qui n'ont de succès que par le scandale qu'ils provoquent.

Vous voulez un livre qui vous fasse rire? tenez, le voilà, c'est L'Erreur de Claire, par M. Paul Vignet. Sous son pessimisme, l'auteur lance les paradoxes les plus amusants et déshabille notre société avec une verve qui nous fait rire de nous-mêmes.

L'erreur de Claire, eh! c'est l'erreur de beaucoup de jeunes filles croyant trouver le bonheur en épousant un homme riche :

« Elle a manqué sa vie, et la conscience de sa vie manquée la meurtrit, comme la pierre du sépulcre meurtrit l'enterré vivant. Oui, elle s'est vendue pour de l'argent. Pour ce que l'argent paye, pour ce que le monde appelle une position, elle s'est livrée à un être qui n'est rien par lui-même. Cet être l'a payée comme une fille, payée par une maison, des toilettes, un nom. »

Au milieu de tirades parfois un peu longues, M. Paul Vignet dit leschoses avec un sérieux tellement comique,que l'on ne peut arrêter le fou rire qui vous prend.

Ah! comme il connaît son Paris!

« Et pourtant quel vide dans ses amusements dont l'étranger vient périodiquement prendre sa part, à l'heure où, réchauffée par le soleil des pays enchantés, l'hirondelle cosmopolite niche sous nos toits! Le théâtre, toujours la même opérette, toujours la même pièce où l'acteur en habit s'assied sur le même meuble, réalisme, du tapissier. Le restaurant : l'éternel turbot nageant dans l'éternelle sauce jaune ou brune. Le cercle : des messieurs se disputant quelques sous pour ne pas se coucher à neuf heures. Quelles sont ces figures hilares qui, à midi, fleurissent le perron du cabaret, la terrasse du café? Des croyants de Paris, des jouisseurs fatigués de leur vertu indigène, demandant à Capoue l'émotion, la secousse. Capoue les plume, les vanne. Dépouillés de leurs illusions et de leurs écus, ils s'en vont. Les forçats restent, forçats du travail, forçats du plaisir; ceux-ci sont les plus à plaindre : le dégoût est leur fin. Quel poète chantera les tristesses du solitaire rejoignant à minuit son logis mort? Il frotte contre la muraille l'allumette incombustible; il froisse la bande du Journal financier dormant sur la cheminée. Il se couche, ronfle, et à son réveil n'entend que le pas d'un laquais, bourreau de son vin. Il s'habille pour faire trois cent soixante-cinq fois par an ce qu'il a fait la veille. La quarantaine strie de fils blancs l'ébène de sa chevelure. L'estomac s'est détraqué, les contemporains ont veilli; un jour, on dit : assez! Alors on se recroqueville dans son trou, on s'abrutit entre une bouteille et un jeu de piquet; à moins qu'une femme de bonne volonté vous dise : « Tu es encore un homme; c'est un crime de finir en animal. »

L'Erreur de Claire est un livre point banal du tout, très amusant et contenant des portraits enlevés crânement.

M. Dubut de Laforest, un écrivain dont nous avons eu à nous occuper déjà bien souvent, vient de publier deux volumes qui se font suite : Les Dévorants de Paris et l'Espion Gismarck.

Dans ces deux romans, ce n'est pas la belle société que l'auteur nous fait voir, et le langage ordinaire des personnages n'est pas fait pour les faire recevoir à l'Académie, mais l'action est vive et attachante. Il n'est pas difficile de reconnaître une femme sinistre, mise en lumière par un procès récent.

Cette héroïne de l'espionnage a déjà inspiré un certain nombre de romanciers.

Je ne pense pas que cet ouvrage fasse beaucoup d'amis à M. Dubut de Laforest de l'autre côté du Rhin, mais il y trouvera certainement un grand nombre de lecteurs, car, qu'on ne l'ignore pas, les Allemands lisent tout ce qui les touche et apprécient ce genre de littérature d'une façon qui n'est pas à notre avantage.

J'estime que le grand talent de M. Dubut de Laforest n'est pas employé dignement dans les tableaux de l'établissement Maupertuis.

« — Prends garde, Brûlot, murmura Gueule-à-Mort, si le Flambard te pince, tu auras une sale affaire...

— Le Flambard, je m'en f... !

— C'est un zig pourtant... »

Ah ! où sont les Dames de Lamète et Tête a l'envers ?

*
* *

La Parisienne, on la met un peu à toutes les sauces, le théâtre s'en empare et nous la montre sous un jour peu favorable ; quant au roman, chaque fois qu'il tient un de ces jolis minois, une de ces femmes au pied cambré et à la figure friponne, il l'affuble de tous les vices ; c'est elle, certainement, qui a ouvert la boîte de Pandore.

Parmi les écrivains contemporains, bien peu ont cherché à faire connaître la Parisienne sous un aspect moins noir, et sous les frisettes de leurs boucles folles, on pense toujours voir sortir les deux cornes de Mme le Diable.

L'auteur de Rhéa Taupinier, M. Gabriel Beau, est un peu plus aimable que ses confrères, et s'il nous fait voir des Parisiennes, il ne les présente que sous ce titre : les Étourdies. Et il pourrait très bien se faire que ce soit lui qui eût raison. Il est impossible que sous un aspect aussi gracieux, la Parisienne cache une âme si noire que l'on veut bien nous la montrer.

C'est une peinture saisissante des Parisiennes de nos jours, légères et incon-

séquentes, qui se laissent entraîner en des aventures scabreuses et ne parviennent qu'avec peine à sauver leur réputation compromise par leur propre faute.

*
* *

Voici un volume nouveau de Léon Cladel, un homme qui brandit une plume comme Hercule devait le faire de sa lourde massue. C'est écrit pour les hommes et non pas pour les « pschuteux »; les caractères analysés par l'auteur d'*Ompdrailles* ne sont pas en cuivre repoussé mais bien en pur acier.

Les dames se voileront peut-être la face à la lecture de récits comme *Partie carrée*, mais il est impossible d'arriver à un plus grand degré de puissance dramatique.

*
* *

M. Gustave Black, lui aussi, dans LE CHATEAU DE LA BARAQUE, a taillé en pleine pierre, et son bonhomme, M. de La Rochedure est une de ces figures que l'on ne retrouve plus guère dans notre siècle efféminé.

Au château de la Baraque, la vie, c'est la chasse. Les chiens, les chevaux tels sont les amis ; la table bien garnie, les pintes aussitôt vides que remplies, voilà pour la vie intérieure.

C'est au couteau que l'on attaque le loup, et si les costumes de chasse sont rustiques, les cœurs sont fermes. Aussi insensible à la crainte qu'aux âpretés des éléments, un Rochedure meurt en selle ou, s'il se sent diminuer de vigueur, il sonne à la porte du couvent. Il en sort bien quelquefois, mais c'est alors pour rappeler à ses descendants que la famille des Rochedure ne doit pas s'éteindre.

Oh ! ce n'est pas une épinoche qu'il faut à un Rochedure, la beauté, allons donc ! du nerf, de la hanche et le reste.

Bien campé le moine, le vieux Jacques Rochedure.

« — Quelle nuit, et comme le nom d'Antoine m'irait mieux que celui de Chrysostome dont on m'a rebaptisé au couvent ! Tous les génies malfaisants semblent s'être donné le mot pour m'émoustiller et me faire commettre le péché de la colère. Cette nuit ! c'est la tentative du saint au cochon, ma parole d'honneur !

« Pour commencer, au moment où, tout somnolent, mon esprit s'en allait doucement vers le sommeil, la cour s'emplit de fracas. J'entends des chevaux hennir et des gens crier. Qu'est-ce ?... Je brise une chaise en la frappant sur le plancher, ce qui est une façon de sonner. Personne ne vient, bien entendu.

Je saute à bas du lit; je vais à la fenêtre et je vois ?... Une chasse qui s'apprête ! Une chasse par la neige et par la nuit ! Je manque d'abord de crever de rire, en apercevant mon nigaudinos de neveu qui a conservé, sous sa cape, son bonnet de nuit enfoncé jusqu'au cou, et je vais ensuite me recoucher tranquillement en me disant : « Ce n'est rien : c'est un fou qui va battre la « campagne ; dormons. » Et je dors. Et je commence à rêver que le prieur a supprimé le carême, doublé les rations et que je suis attablé devant un morceau de boudin gros comme le bras, et tellement long, qu'il n'en finit pas, quand un bruit infernal me réveille. C'est une danse, une sarabande, une dégringolade sans cesse et sans fin, d'un monde qui grouille et grignotte près de moi, entre la muraille et la tapisserie qui recouvre cette muraille. Cric... cric... patata... patata... pif ! pouf ! paf ! frout... frout... Toute une armée de souris court, grimpe, dévale, glisse, culbute, trotte, galope et cabriole de bas en haut et de haut en bas. Il y a là au moins mille trotte-menu qui font la fête. Je cogne à tour de bras sur la tapisserie qui en crève, et le silence se fait. Bon. Je respire et je redors. Ce n'est pas long. Cette fois ce ne sont plus mes oreilles qui me réveillent; c'est toute ma peau en révolte qui me secoue. Cent dards me piquent. Des vampires innombrables me traversent et me sucent. Mille millions de carpes frites ! Il faut bien jurer à la fin, tout Chrysostôme qu'on soit, et il y a, certes, de quoi damner un saint plus solide que moi !... Ta drogue est-elle cuite à la fin, et vas-tu me donner à boire ?

« Firmin, d'un souffle formidable, éteignit son brûlot, en remplit un verre d'une pinte et l'offrit au moine, qui, après avoir avalé d'un trait et sans sourciller le breuvage bouillant, dit, en faisant claquer sa langue contre son palais :

« C'est bon, et ça capitonne l'estomac. Bois aussi un long coup, cela te déridera peut-être, et te fera me pardonner d'avoir été te chercher pour partager mon insomnie. Crois-tu qu'il soit drôle de rester éveillé tout seul dans une bicoque vide comme celle-ci, lorsque la bise corne et siffle par toutes les fenêtres mal jointes ? Bois, saperlotte !... A la bonne heure ! Mais pourquoi fais-tu la grimace ? Il n'y a pourtant que juste ce qu'il faut de poivre en ton sirop, et ce n'est pas la peine vraiment de faire la demoiselle : du punch sans piment, c'est bon pour les nonnettes ; moi, j'aime le raide, et j'y retourne. Verse. »

Et à côté de portraits taillés à coups de cognée, le drame effroyable et grand dans son horreur même : Bravo ! M. Gustave Black, j'aime à vous lire et ne vous l'envoie pas dire !

Mais revenons aux choses plus calmes.

Voici un roman d'Hector Malot, UNE BONNE AFFAIRE, publié dans le format élégant et commode (petit in-32 de poche). Bien des fois on a traité ce sujet : Un inventeur qui succombe au moment où il croit avoir enrayé la roue de la fortune, mais aucun écrivain n'a mieux mis en relief les déboires de l'inventeur, et je recommande particulièrement la conversation entre Pascal, l'homme qui a trouvé un nouveau noir décolorant appelé, selon lui, à remplacer le charbon animal, et M. Féline, le propriétaire de la raffinerie de la Grande Pinte : c'est typique.

* * *

CHUTE ET ASCENSION, un volume qui me vient de Florence, volume non signé.

L'auteur peint la société parisienne avec une vérité qui laisse deviner qu'il connaît les personnages mis en scène et dont la moralité laisse à désirer. Une duchesse de Lodi descend par son inconduite au dernier rang de l'échelle des prostituées. Une fille qui aurait bien pu commencer par où finit la duchesse épouse un homme de haute naissance. Ce serait peut-être invraisemblable, mais l'épouseur est un comte russe, et les romanciers abusent de cette noblesse pour les ériger en redresseurs de torts.

* * *

LES ÉNERVÉS, par M. Paul Perret, est un volume contenant deux récits qui ne suffisent pas à me « désénerver ». En avons-nous lu déjà de ces phrases comme celles-ci !

« Et voilà comment, à Paris, on n'est jamais si près de la fortune qu'au moment où l'on se noie : un remous vient qui nous ramène à la crête du flot. Paris, ville de toutes les surprises, de toutes les indifférences au mal et au bien, ville de toutes les indélicatesses dont on ne tient compte, et de toutes les délicatesses, qui ne servent de rien, puisque c'est la foule qui gouverne la grande ville, et que Paris, plus corrompu que pervers, plus affiné que raffiné, est vraiment livré aux bêtes... »

* * *

LES INUTILES DU MARIAGE, par Louis Ulbach, un volume très spirituel, traitant une question des plus délicates.

Un homme qui ne peut être père a-t-il droit à une femme ? Cette étude touche à ce qu'il y a de plus sérieux, la constitution de la famille, et ne doit être lue

que par des hommes sérieux, quoiqu'il y ait bien des pages désopilantes à côté de constatations scientifiques.

*
* *

Je terminerai en recommandant un travail très intéressant de M. Th. Betzon sur LES NOUVEAUX ROMANCIERS AMÉRICAINS, que l'auteur a tant contribué à faire connaître chez nous. Il y a de l'autre côté de l'Atlantique un mouvement littéraire qu'il est bon de suivre, guidé par un homme de la haute compétence de M. Bentzon.

ALEXANDRE LE CLÈRE.



COMMUNICATIONS

Les Contes champenois, par F. Leroy (Bonnedame et fils, éditeurs, à Épernay).

Il faut louer ici l'éditeur, beaucoup plus que l'auteur, dont les Contes ont servi de prétexte, s'il m'est permis de parler ainsi, à un tour de force typographique et à une véritable coquetterie d'illustrations passablement risquées.

Peut-être me répondra-t-on que le mot passablement est bien modeste... Mais quels péchés le bibliophile, j'entends le vrai, ne pardonne-t-il pas? Cette jolie édition-miniature, qui n'est ni plus ni moins qu'un chef-d'œuvre typographique, il voudra donc l'acquérir. Il est évident que le bibliophile, comme l'artiste et le collectionneur, se laisse guider avant tout par cette chose : l'art.

Bref, il y aura dans les yeux de l'amateur qui verra ce petit livre ce flamboiement qui se lit d'ordinaire chez toute jeune et jolie femme qu'on admet à faire son choix d'un splendide bijou.

Qu'il me soit donné maintenant de m'étendre sur la partie typographique des Contes champenois et de dire que ce n'est pas la première fois depuis le commencement du siècle qu'il a été fait des essais d'éditions miniatures, tels que divers classiques de l'ancienne et célèbre maison Didot, une imitation de Jésus-Christ chez Mame, il y a environ vingt ans, et dans le même moment les fables de Lafontaine dues à M. Deberny, fondeur de caractères, et d'autres dont je n'ai plus mémoire; mais jusqu'à MM. Bonnedame et fils, éditeurs à Épernay, jamais il n'avait paru d'édition-miniature, entièrement en elzévirs romains et italiques. Or les *Contes champenois* sont absolument dans ce cas, ce qui n'empêche pas de rendre pleine justice au caractère pur et finement délié, quoique lilliputien, des éditions nommées plus haut.

Les éditeurs Bonnedame ont fait plus encore au point de vue typographique pour *les Contes rémois;* mais où éclate leur mérite dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, c'est qu'ils présentent des types nouveaux, ornés de gravures et de culs-de-lampe traités de façon exquise: c'est que les uns et les autres ont été imprimés mécaniquement sur des machines mues à la vapeur. Cela n'indique-t-il pas enfin un grand progrès pour l'avenir de ce genre d'édition?

Si nous abordons la partie littéraire de l'œuvre, qui, dans un certain point de vue, déteint sur la partie illustrée, je veux dire moralement parlant, doit-on se trouver émerveillé ? Sans doute, l'auteur, dont je ne voudrais pourtant pas charger la mémoire, puisqu'il n'est plus, n'est pas le premier venu ; toutefois je dois déclarer qu'il est resté bien au-dessous des contes de La Fontaine, dont il me paraît avoir abordé le genre.

D'autre part, sans apporter de pruderie, n'est-on pas forcé d'avouer que style et dessins sont égrillards à ce point qu'ils paraîtraient *shoking* au plus indulgent des enfants d'Albion.

Nous attendons donc MM. Bonnedame à une publication nouvelle qui, tout en satisfaisant le bibliophile proprement dit, pourra être dans toutes les mains.

Il est, certes, plus d'une dame et plus d'une jeune fille qui sait goûter ce qui est beau, mais si l'on ne peut ajouter : ce qui est bon, c'est vouloir priver sciemment toute une charmante catégorie. Le jour conséquemment où les éditeurs en question réaliseront ce vœu, leur éloge, qui est déjà grand, sera complet cette fois, et je crois savoir déjà que cet appel ne sera pas vain ; d'autant qu'ils ne sont pas à leur coup d'essai pour la publication de livres sérieux.

ARMAND BOURGEOIS.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Le Corps humain (anatomie et physiologie populaires), par le docteur Léon Fredericq, professeur à l'Université de Liège. Un volume in-16, illustré de nombreuses figures. (Bruxelles, A.-N. Lebègue et Cie.)

Voici un petit livre excellent, un essai d'anatomie et de physiologie populaires, dû à une plume experte et réussi de tout point.

Comme le dit excellemment l'auteur, il a entrepris l'étude d'une machine cent fois plus parfaite et plus curieuse que la plus parfaite des machines à vapeur; c'est grâce à ses rouages et à son organisation merveilleuse que nous digérons, que nous respirons, que nous sentons, en un mot, que nous vivons.

Poursuivant cette comparaison si juste, M. Fredericq montre que le corps, comme toute machine à vapeur, a besoin de charbon et que notre charbon à nous, ce sont nos aliments. Le pain, les viandes, les légumes que nous mangeons, dit-il, contiennent tous du charbon ; comme le combustible de la machine à vapeur ils sont destinés à être brûlés dans notre corps pour y entretenir la chaleur et la vie. Mais ce n'est pas tout : l'air et l'eau sont aussi nécessaires au travail de la machine vivante qu'à celui d'une locomotive. L'une pas plus que l'autre, ne pourrait s'en passer.

Et l'auteur étudie successivement le rôle que jouent l'air, l'eau et le charbon dans notre organisme. Après quoi il passe à l'examen de notre corps, en commençant par le squelette pour arriver aux mouvements (os et muscles); il décrit ensuite le système nerveux. Après avoir montré comment notre machine à vapeur produit le travail, la chaleur et l'électricité, il s'occupe du combustible qu'on lui doit fournir, c'est-à-dire de nos aliments et de la digestion; puis de la circulation du sang auquel aboutit le chyle, ce liquide qui résulte de la digestion de nos aliments. Les organes de la respiration amènent l'air atmosphérique à l'intérieur de notre corps, et fournissent ainsi l'oxygène nécessaire aux combustions dont les organes sont le siège, il était nécessaire de leur consacrer un chapitre spécial, et comme le corps humain forme en quelque sorte le résumé des choses de la nature, force était bien à l'auteur — et c'est par là qu'il termine — de montrer qu'il est en quelque sorte le prototype de cette grande loi qui s'appelle la liberté du travail, de parler de ces cellules qui ont chacune leurs fonctions : nutrition, respiration, locomotion, sensibilité.

Mais, M. Fredericq en comparant avec raison le corps humain à une machine à vapeur, ne croit pas à une assimilation complète entre ces deux choses : si la machine à vapeur est quelque chose d'inerte, qui a besoin d'être conduit et dirigé par un être pensant, la machine humaine au contraire est douée de la spontanéité et n'a pas besoin d'impulsion extérieure.

« Elle porte en elle-même, dit-il, un esprit, qui la dirige, une intelligence qui sent, qui veut, qui pense. Cette intelligence exerce une véritable royauté sur le peuple innombrable des cellules. Elle trône dans le cerveau, capitale de son vaste royaume. Le long du télégraphe constitué par les nerfs de sensibilité, des courriers agiles lui amènent à chaque instant des nouvelles de tous les points situés à la limite de ses États. D'autres dépêches circulent constamment le long des nerfs moteurs pour transmettre les ordres de la volonté centrale, et les faire exécuter par de fidèles serviteurs, nos muscles. Cette volonté centrale n'a pas à s'occuper de ce qu'on pourrait appeler la cuisine intérieure du corps : la digestion, la circulation et les autres fonctions inférieures. Tout cela s'exécute à notre insu, par d'innombrables fonctionnaires subalternes. Débarrassée des soucis de l'administration interne de ses domaines matériels, notre intelligence pourra consacrer toute son énergie à comba tre les causes extérieures de destruction, à triompher dans la lutte pour la vie, et parfois elle saura se reposer des préoccupations matérielles de l'existence pour s'élever dans le domaine supérieur de la pensée. »

On le voit, M. Fredericq est un spiritualiste convaincu ; son excellent petit livre mérite d'autant mieux tous nos suffrages.

*
* *

Signalons chez Charpentier L'ANNÉE POLITIQUE (1884, 11e année), par *André Daniel*. Ce livre remarquable sous tous les rapports, permet au lecteur de passer en revue tous les incidents politiques de l'année qui vient de s'écouler. C'est la continuation brillante des relations politiques que l'auteur publie avec tant de succès depuis onze ans. Les faits y sont présentés d'une façon intéressante et avec une impartialité qui fait le plus grand honneur à l'historien.

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

10 mars 1885.

Deux écrivains ayant acquis une notoriété politique dont je n'ai pas à m'occuper ici ont arrêté l'attention du monde littéraire sur des œuvres nouvelles : M. Félix Pyat a donné L'HOMME DE PEINE, un gros drame, au théâtre de l'*Ambigu-comique,* — pourquoi comique? — M. Henri Rochefort a produit un roman : 50 POUR 100.

La presse mondaine, les journaux d'un esprit contraire aux idées de M. Félix Pyat, ont fait des gorges chaudes de son drame ; quant au livre de M. Henri Rochefort, personne n'en a parlé, les feuilles d'aujourd'hui ayant tout autre chose à faire que de suivre le mouvement littéraire ; la toilette de la comtesse Ceci ou Cela et la couleur des bas de Mlle une telle, leur semblant bien plus intéressants pour leurs lecteurs que l'appréciation sérieuse d'un ouvrage quelconque.

Un esclaffement est bientôt fait ; en y joignant un haussement d'épaules bien senti, cela vous dispense d'aller au fond des choses, et un compte rendu où l'on « blague » ce que l'on n'a pas compris, suffit amplement au lecteur frivole qui trouve son chroniqueur ordinaire « très drôle ».

Le théâtre de l'Ambigu — mettons comique, puisque comique il y a — est une salle qui n'est pas faite pour la « gomme », et seulement une première représentation, voire même l'espoir d'assister à quelques scènes rappelant celles qui illustrèrent la première de *Garibaldi,* peuvent, conduire unc ertain monde, et surtout la presse, sur les banquettes de ce théâtre dont la clientèle s'abreuve plus du liquide propre à balayer les odeurs du saucisson à l'ail que des glaces à la framboise de chez Tortoni.

Très épris d'idéal, je goûte aussi peu les lourdes phrases qui tombent de la bouche des acteurs que les articles dynamitants qui émaillent la presse dite intransigeante, ce qui n'empêche que M. Félix Pyat est un dramaturge de grand, de très grand talent, et qu'il sait fort bien parler au peuple pour lequel il écrit. Son drame est parfaitement charpenté, l'action se développe largement

et il vous secoue son public de telle sorte que nous avons vu des chroniqueurs faire semblant d'essuyer les verres de leurs lunettes pour ne pas laisser voir qu'ils étaient aussi émus que ceux qui mangeaient des pommes, là-haut, dans les sphères élevées où dansent, très décolletées, les muses peintes au-dessus du lustre.

Ce n'est pas à la première représentation qu'il faut juger la pièce ; c'est le dimanche, alors que la salle est bondée d'ouvriers endimanchés, et inondée de larmes, de vraies larmes qui ne se cachent pas. Toute la famille, père, mère, fils et filles, fond en même temps, autant de la chaleur que d'émotion ; en rentrant, on étend les mouchoirs, et le lendemain, à l'atelier, on raconte ce que l'on a entendu. « Dieu, que nous nous sommes amusés ! »

Eh ! non, ils ne se sont pas amusés, mais l'impression qu'ils ont ressentie de leur soirée est bonne et réconfortante : ils ont vu un homme honnête, et dans ce peuple de travailleurs, qui se distrait en famille le jour du repos, si le père rentrait le soir dans le petit logement et disait à la ménagère, au moment où les enfants, rangés autour de la table, attendent que le couvercle de la soupière soit enlevé :

« Femme, j'ai volé ! »

La mère de famille jetant un regard sur sa maisonnée et l'arrêtant sur son « homme », lui répondrait comme la mère Durand :

« Tu mens ! Regarde-moi donc en face, t'oseras pas dire que t'as volé ! »

Ah ! le théâtre qui empoigne, ce n'est pas celui où l'on voit Mes Bottes ou Bibi Lagrillade, c'est celui où l'ouvrier rencontre un Durand, l'*homme de peine,* celui qui, pour toute richesse, ne possède que son honneur, et c'est la bonne !

Quant à l'esprit, à la finesse du mot, il n'en faut pas, et, lorsque le père, croyant que sa fille est à l'atelier, arrive chez l'homme qui l'a détournée du droit chemin et la trouve au milieu d'un luxe inconvenant, il lui jette cette phrase :

« Ah ! c'est ici ton atelier ? »

On n'a pas compris ce mot, il a choqué, et je crois même que l'on a sifflé.

Supprimer quelques dialogues, dans lesquels la question sociale est traitée fort mal à propos, quelques tirades faisant longueur, et surtout le mot ci-dessus, et l'Ambigu tiendra un succès légitime.

Oh ! dira-t-on, Félix Pyat a voulu montrer au peuple le peu de cas qu'il doit faire des patrons ; mettre en opposition l'honnêteté de l'ouvrier et les vices du bourgeois.

Euh ! je crois qu'il faut en prendre et en laisser. *L'Homme de peine* offre un bon exemple, c'est déjà une chose rare au théâtre, et les fils d'honnêtes

gens ayant amassé une fortune y verront aussi que l'argent du travail, dépensé en orgies, conduit bien souvent au déshonneur, même au crime.

* * *

M. Henri Rochefort, lui aussi, fait de la politique intransigeante ; je ne suis pas bien sûr que ce soit pour son plaisir ; mais comme, avant tout, il est homme d'esprit, il a soin de laisser ses théories dans son journal ; dans le roman qu'il vient de publier, il n'y en a pas trace ; voilà qui me plaît fort. Il a bien trouvé le moyen de distribuer quelques coups de patte au clergé, mais on n'est pas parfait, et, du reste, il a tablé sur la vénalité de certains députés, de certains ministres, et comme il ne dit pas dans quel camp il les a rencontrés, je crois devoir louer son impartialité.

On verra tout à l'heure qu'il a su trouver le mot juste dans la moralité de son roman, et un ouvrage de ce genre prouvant quelque chose est assez rare pour que l'on ait plaisir à en faire ressortir toute la valeur : Des fautes de l'homme marié, de son inconduite, c'est la femme, ce sont les enfants qui en supportent malheureusement le poids ; ce sont eux, les innocents, qui sont le plus cruellement frappés.

* * *

Un autre écrivain politique, un chroniqueur du journal *le Soleil,* cachant, pour ses chroniques, son véritable nom sous le pseudonyme de Jean de Nivelle, vient de faire paraître un roman sous ce titre : LA NIÈCE DE L'ORGANISTE.

Le journal *le Soleil* est une feuille conservatrice : attelée, depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre, à la même marotte, elle redit chaque jour la même chose ; inutile de lire les articles, le titre seul de chacun d'eux suffit. Ce reproche, je puis l'adresser, du reste, aux feuilles de nuance absolument contraire, et, je l'ai dit déjà, les journaux en général ne feront jamais de prosélytes en ronronnant continuellement le même refrain.

Quant aux feuilles ministérielles, celles-ci répètent chaque matin la parole du créateur après l'achèvement de son œuvre : « Et il vit que tout était bien. »

Dans mon très jeune temps, un journal célèbre par la longueur de son titre — quinze lettres sans compter le déterminatif — et le poids de ses interminables articles avait un nombre de lecteurs assez considérable : on était moins pressé qu'aujourd'hui, et surtout, comme on se couchait plus tôt, la lecture de la feuille en question vous conduisait tout doucement dans les bras

de Morphée : On lui donna le nom du casque à mèche de nos pères, et, quoiqu'il vive encore, j'estime que les gens s'y abonnent pour ne pas acheter de chloral chez l'apothicaire du coin ; ce n'est point là, je suppose, où tend un journal, mais il y arrive souvent.

Aujourd'hui il n'est pas rare de voir un monsieur parcourir trois ou quatre journaux chaque jour, et quelques articles éclatants, comme savait les écrire Veuillot, ne seraient pas de trop pour arrêter le lecteur et l'émoustiller quelque peu.

Donc, pour en revenir à Jean de Nivelle, il est heureux pour les lecteurs du *Soleil* que ses spirituelles et sensées chroniques laissent percer un rayon de l'astre qui me paraît bien embrumé dans le reste du journal, et, comme le dit Victor Hugo :

« Ce n'est qu'à travers les nuages
Qu'il prend son vol vers *le soleil.* »

Le style de Jean de Nivelle est peut-être un peu lourd, ses phrases ont parfois une longueur démesurée, — à la page 21 de *la Nièce de l'organiste*, j'en lis une de quatorze lignes sans point ni point et virgule, mais les descriptions sont charmantes et les portraits sont dessinés en maître.

Dans le numéro du 24 février dernier, *le Soleil* faisait une longue citation prise dans le chapitre XIV de *la Nièce de l'organiste :* le moment où les deux amants, séparés par la volonté de l'oncle Taubels, cherchent à se revoir de loin et à s'assurer de la persistance de leurs sentiments. Certes, ce chapitre ne manque pas de grâce, mais ce n'est point là l'endroit saillant du volume. Pour moi, la grande valeur du livre tient dans la création du type de Taubels ; on le verra bien lorsque nous passerons tout à l'heure à l'analyse des ouvrages dont nous venons de parler.

Il me semble que le roman contemporain ne peut guère mieux se comparer qu'à une course d'obstacles à l'hippodrome. Dans ce genre de divertissement, on voit des chevaux s'élancer sur la piste, tout le monde sait que les haies sont peu dangereuses et que le cavalier conduira sa monture au but plus ou moins rapidement, mais qu'en somme, le risque est bénin.

Dans le roman, vous assistez à la rencontre d'une jeune fille, toujours adorablement belle, avec un jeune homme non moins rempli de perfections physiques et morales. Ils se regardent. Paf ! ça y est ! les voilà éperdument amoureux, et tout ce qui va suivre concourra à les conduire, remplis d'ivresse, devant un monsieur ceint d'une écharpe tricolore et un vieux prêtre ami de la

famille, qui bénira leur union : ils auront beaucoup d'enfants. La splendeur du jour, le bruissement du feuillage sous la pâle clarté de l'astre des nuits, le chant de l'alouette, les trilles du rossignol, l'eau qui tombe en cascatelles et les doigts qui se rencontrent en tournant les feuillets de l'album ou de la partition au piano, tout cela n'est que la musique de l'orchestre accompagnant la course folle des chevaux franchissant les haies.

Il ne s'agit plus que d'entasser les obstacles qui retardent le moment béni, les richesses « clichées » de l'arsenal ne manquent pas : désirs des parents d'allier leur fille avec un cousin quelconque, cousin, naturellement, ne possédant pas les qualités de l'amoureux en titre, différence de fortune, ruine produite par un krach et autres fariboles qui retardent le moment psychologique, connues, archi-connues, mais très suffisantes pour émouvoir la lectrice sentimentale, sans pouvoir arrêter le lecteur sérieux qui sait parfaitement que l'obstacle est très flexible et que le but sera atteint sans accidents fâcheux.

La vie n'est point ainsi faite, et la jeune fille qui a vu son cousin comme un idéal, l'oublie bien souvent lorsque le cercle de ses relations s'élargit ; de même que ledit cousin ne rêve que très platoniquement à la petite cousine qui a reçu la première éclosion de son cœur, et auquel il a adressé les effluves de son âme en prose ou en vers détestables, mais dans lesquelles on parle de mourir si..., etc.

Eh bien, ce genre de romans, toujours les mêmes, a un grand avantage pour le malheureux chroniqueur chargé dans un grand journal de parler des innombrables volumes qui s'entassent sur sa table, et, lorsqu'il la voit prête de craquer sous le poids des in-18, il se dit : « Voyons, il faut pourtant que je dise quelque chose de tout cela: » alors, sans conviction, il dépouille ce fatras.

« Qu'est-ce qu'il raconte, celui-là ? »

Il lit la première et la dernière page, parcourt deux ou trois feuillets intermédiaires, il est fixé : « Un bon point! »

Mais si, par malheur, il tombe sur l'œuvre d'un homme qui pense que la femme étudie son cœur avant de se laisser « foudroyer », « ah! le coup de foudre! » le charmant critique à l'eau de rose est complètement perdu, et, en quatre lignes, il vous abat son homme :

« Très joli, le roman de notre confrère X, mais peut-être un peu haché: le lecteur est un peu dérouté... » Parbleu! je pense bien, tous les auteurs ne tiennent pas à ce que, dès leur premier chapitre, on sache ce qui va arriver. Par ce procédé, on force son lecteur à vous suivre, on ne le lâche que surpris, étonné parfois, et l'ayant obligé à ne pas sauter à pieds joints sur tel ou tel chapitre. — Ce n'est plus une course d'obstacles, course banale, comme on les

voit à l'hippodrome où chaque concurrent arrive à son rang selon l'ordonnance du metteur en scène, mais bien une course dans laquelle on voit de vrais jockeys faisant la culbute au saut de la rivière.

Les romans se ressemblent trop et chacun s'en convaincra en lisant l'analyse de ceux qui me sont parvenus cette quinzaine. Sur cent volumes, quatre-vingt-dix peuvent s'analyser ainsi : Deux cœurs percés, subitement de la flèche du dieu malin, obstacles franchis sans encombre, mais non sans quelques larmes, puis apothéose : le bon curé et le maire, unis cette fois dans une même pensée, oubliant les questions politico-religieuses qui les divisent, procédant, chacun selon sa mission, au mariage de ces deux âmes sœurs... jusques et y compris la lune de miel.

GASTON D'HAILLY.



RÉVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Le roman de M. Henri Rochefort se présente sous une couverture bariolée et d'assez mauvais goût. — Il paraît que c'est la mode nouvelle, et qu'un volume devient sans valeur aux yeux du public sans un abus de dorure et de couleurs faisant ressortir des personnages que ne désavouerait pas un journal de charges. — Heureusement l'intérieur vaut mieux que le couvercle, et j'estime que l'auteur de 50 POUR 100 n'est que médiocrement flatté de voir son œuvre offerte aux lecteurs sous une apparence si peu esthétique.

Eusèbe Molyneux est un digne fils de l'Auvergne, il a débuté à Paris dans l'emploi de marchand de vieux habits, puis il a eu son petit carré au Temple, fait le commerce des reconnaissances du Mont-de-Piété, et, au moment où s'ouvre le récit, il est établi changeur au Palais-Royal.

Eusèbe reçoit une lettre d'un parent, un missionnaire, qui lui annonce que dans l'île Barberignan, on a découvert une mine de nickel, et des échantillons lui parviennent. Il s'empressa de les porter à un député nommé Cotignat, dont la spécialité est de ne s'occuper guère de ses mandataires, mais de soigner les affaires qui se présentent comme devant être avantageuses pour... lui.

Cotignat parle de cette trouvaille au ministre. Celui-ci, voyant en rêve une nouvelle expédition lointaine, estime que l'on doit monter cette exploitation en société, quitte à tarabuster les insulaires de Barberignan et à les « protéger ».

Très pratique, le député Cotignat, qui a jugé Molyneux et dont il fera sa dupe. Il lance l'affaire, fabrique un conseil d'administration fantaisiste, et la danse des millions commence. Les prospectus les plus éclatants appellent les « gogos » aux guichets de souscription, les fonds versés rapporteront au bas mot 50 POUR 100.

Cotignat touche des jetons de présence et spécule sur les actions qui lui ont été remises comme part de fondateur, de façon à combler les trous qui étaient faits à son crédit, et les autres membres du conseil de surveillance, un évêque, un pair de France, trouvent dans l'affaire de la *Société africaine*, une mine inépuisable pour leur fortune personnelle.

Mais tout d'un coup on apprend que le nickel de l'île Barberignan n'est qu'un mythe.

Va-t-on pour cela abandonner une opération si fructueuse pour les directeurs ? Jamais de la vie !

Moins il y a de nickel, plus on fait monter les actions, jusqu'au jour où tout craque, le parquet s'en mèle, et Eusèbe Molyneux est le bouc émissaire qui paye pour tout le monde : il est mis en prison.

Or, voici ce qui s'était passé :

Eusèbe était marié à une brave femme, digne Auvergnate, sans instruction, encore moins d'éducation ; ils ont une fille, Adeline.

Cotignat, lui, non marié, avait pour maîtresse une demoiselle Déborah, juive fort belle, mais ayant en plus de précieuses qualités pour faire danser une ronde folle aux écus du député. Celui-ci ne serait pas fâché de se débarrasser de ladite demoiselle et la lance sur le pauvre Molyneux, qui la prend pour une grande dame. Fort innocent, Eusèbe se laisse séduire ; il est bientôt aux pieds de la belle, et celle-ci donne de furieux coups de dents, non pas dans le nickel, aussi rare que l'esprit de Molyneux, mais bien au fond de la caisse de la *Société africaine*. Pour se débarrasser à son tour de sa femme, le directeur envoie sa digne épouse ainsi que sa fille à la campagne, où il ne fait que de rares apparitions, sous le prétexte d'occupations extraordinaires.

Adeline aime et est aimée par le fils d'un voisin de campagne, un pasteur protestant, peint fort humoristiquement par l'auteur ; Malheureusement, le pasteur apprend les débordements de son voisin Molyneux, puis, la catastrophe arrivant, il fait facilement comprendre à son fils qu'une union est impossible avec une pareille famille. Le jeune homme, comme tous les amoureux, est incrédule, et il lui faut voir les choses par lui-même pour qu'il abandonne sa fiancée. Il pénètre chez la Déborah, et l'auteur fait assister ses lecteurs à des scènes d'un comique achevé.

Puis vient le côté vraiment dramatique et fort de ce roman :

La mère d'Adeline a toujours ignoré les frasques d'Eusèbe Molyneux ; elle croit en son mari, et lorsqu'il est condamné, elle le prend pour une victime. Elle tombe dans une misère noire, mais la mère et la fille se saignent pour fournir quelques adoucissements à celui qui expie sa bêtise et la fourberie de ceux qui l'ont entraîné.

Adeline espère toujours voir revenir son amant. Cependant, une maladie la mine ; il n'y a plus même le nécessaire à la maison.

Molyneux sort de prison, et, n'osant rentrer au domicile conjugal sans prévenir au moins à l'avance, il écrit à la hâte un mot sur une table de café :

« Dans un instant, je serai auprès de vous... Nous allons nous retrouver ensemble... pour ne plus jamais nous quitter ! »

Il oublie même de signer, de sorte que la jeune fille, qui ne sait pas que son père a été gracié, s'imagine que c'est son amant, Nephtali — tel est son nom — qui lui revient :

« A travers ces caractères presque informes, écrits au crayon d'une main fatiguée, avec l'armature d'une table vacillante pour point d'appui, elle n'avait distingué l'écriture de personne : mais quel autre que Nephtali pouvait leur adresser ce billet ?

« — Vite ! vite ! dit-elle à sa mère ahurie, mes jupons ! ma robe ! ma robe neuve ! que je me lève ! il est peut-être dans l'escalier ! »

Et de ses deux mains elle ramenait sur sa tête ses cheveux épars, avec la précipitation d'une femme qui craint de n'avoir pas achevé sa toilette pour la visite annoncée. Mme Molyneux essaya de la raisonner :

« Voilà huit jours que tu ne prends que du bouillon, répéta-t-elle. Tu es trop faible. Tu n'iras pas au bout de la chambre sans te trouver mal. »

Mais Adeline n'écoutait rien. Elle se coula en bas du lit, enfonça les pieds dans ses pantoufles et se mit à semer autour d'elle tous les vêtements qui lui tombaient sous la main, jusqu'à ce qu'elle eût choisi ceux qui devaient l'avantager le plus aux yeux de son Nephtali.

Quand sa mère, qui ne la quittait pas du regard, prête à la retenir au cas où elle faiblirait, eut constaté sa ferme volonté de recevoir le jeune homme, elle prit le parti de lui épargner le plus de fatigue possible en l'aidant de son mieux à s'habiller.

Tout enfiévrée, Adeline se hâtait, s'impatientant d'une agrafe qui sautait et d'une épingle à cheveux plantée de travers. Elle se regardait dans la glace, essayant de minauder pour corriger l'aspect rigide de son visage maigri. Cependant, malgré ses efforts pour tenir bon, ses jambes tremblaient et ses yeux s'emplissaient d'obscurité.

« Je sens bien que je vais m'évanouir, pensait-elle ; mais tant mieux si c'est dans ses bras ! »

En effet retentit un coup de sonnette dont la violence est comme le signal de quelque grand événement. Elle profita des dernières forces qu'elle tenait en réserve pour se jeter sur la porte, qu'elle ouvrit toute grande, comme un temple, afin de livrer passage au maître.

En se trouvant devant un inconnu à la tête blanche, à la barbe détrempée, drapé dans un paletot en guenilles et aux souliers tellement maculés qu'on ne

*

savait pas au juste s'il ne marchait pas pieds nus dans un amas de boue, elle recula jusqu'au fond de la pièce, en criant :

« Maman! maman!

— Comment! Adeline! tu ne me reconnais pas? dit Molyneux en lui tendant les bras.

— C'est lui, c'est ton père fit Mme Molyneux, que ce déguisement de la misère n'avait pas trompée. Ah! quel bonheur! Tu es libre? »

Et la bonne femme se jeta au cou de son mari, qu'elle couvrit des embrassades les plus chaudes, oubliant Nephtali, oubliant presque sa fille, qu'elle supposait d'ailleurs aussi heureuse qu'elle de cette incroyable surprise.

« Oui, c'est moi! J'ai eu ma grâce, disait Molyneux qui les avait prises toutes les deux par la taille et les embrassait alternativement... Ah ça! vous n'avez donc pas reçu mon petit mot?

— Si fait! si fait! répondit Mme Molyneux; mais figure-toi qu'Adeline s'est imaginée qu'il s'agissait de... l'autre..., tu sais? du fils du pasteur. »

Et elle riait de l'erreur de sa fille, considérant le retour de son mari comme autrement enchanteur que celui du jeune homme.

Tout à coup Molyneux s'aperçut qu'Adeline pesait davantage sur son bras droit qui la supportait. Il la regarda : elle était pâle comme la mort même, et de petites gouttes de sueur traversaient comme une rosée son front jusqu'aux tempes.

« J'en étais sûre : elle a voulu se lever malgré moi. Vite! couchons-la, dit Mme Molyneux en la portant tout habillée sur son lit. »

Et, se tournant vers Molyneux :

« Pense que voilà cinq semaines qu'elle est alitée.

— C'est l'émotion, fit-il; pauvre petite chatte! »

Ce fut seulement après toutes sortes de frictions « dans le creux des mains » qu'elle rouvrit les yeux, qu'elle aurait pu utilement laisser fermés, car ils semblaient ne plus voir. Mme Molyneux, effrayée courut chez le médecin de Chantilly, qui la soignait un peu au hasard, car ce docteur pour jockeys avait surtout l'habitude des côtes défoncées, des clavicules brisées, et ne connaissait pas grand'chose aux maladies qui tourmentent les jeunes filles.

Il prit le bras d'Adeline.

« Le pouls file son nœud d'une rude façon, » dit-il, car il ne se gênait pas avec ces pauvres.

Puis, remarquant que la malade était complètement vêtue :

« Pourquoi lui avez-vous permis de sortir de son lit? demanda-t-il. Je vous l'avais expressément défendu cependant.

— C'est elle qu'a voulu ! c'est elle qu'a voulu ! s'exclamait Mme Molyneux en sanglotant. Quand elle veut quelque chose, allez donc l'en empêcher !

Elle essaya alors de déshabiller sa fille ; mais celle-ci fit signe de la main qu'on la laissât tranquille. Ce fut son dernier signe de vie. Elle pencha la tête sur l'épaule gauche, et, après une douzaine de soupirs qui ressemblaient à une lutte contre l'étouffement, elle expira. Il y avait moins d'une heure que son père était arrivé.

Bien que le médecin eût prononcé la sentence : « C'est fini ! » Mme Molyneux soutenait que son Adeline était encore vivante ; elle le jurait ; tout à l'heure encore, leurs deux mains s'étaient serrées.

Puis, quand elle vit la bouche se tordre, les narines se pincer et les pommettes saillir étrangement, elle se planta devant le cadavre pour exhaler cette plainte, qui résumait sa destinée, la destinée de son enfant, et celle, hélas ! de beaucoup d'autres :

« Je n'ai pourtant rien fait pour être malheureuse comme ça ! »

Certes, M. Henri Rochefort a mis dans cette dernière phrase tout son pessimisme bien connu ; mais comme elle résume bien son roman ! C'est ce mot qu'a dû dire cette malheureuse ayant vu tout crouler autour d'elle sans qu'une parcelle de responsabilité puisse lui être imputée.

* * *

Si, avec M. Henri Rochefort, le lecteur a été introduit au sein d'une société dévoyée, Jean de Nivelle le ramènera dans la vie douce et calme, au sein de cette belle Normandie que l'auteur de LA NIÈCE DE L'ORGANISTE connaît, qu'il aime, et dont il se plaît à retracer les splendeurs.

C'est dans une petite ville, près de Cherbourg, à Valserres, que se place l'incident qui faillit troubler la paix de cette bourgade.

Daniel, presque un enfant, orphelin, demeure chez son oncle, l'abbé Warner, curé de Valserres ; il a les plus grandes dispositions pour la musique.

L'église du pays n'était pas pourvue de cet admirable instrument qui semble fait pour emporter vers le céleste séjour les actions de grâces de l'homme : l'orgue.

On fait des quêtes, on réunit l'argent nécessaire, et bientôt les villes voisines envieront l'église de l'abbé Warner. Un organiste viendra faire vibrer les tuyaux de toutes longueurs : c'est Hans Taubels, un Alsacien ; mais, en attendant son arrivée, de vingt lieues à la ronde on vient voir l'instrument, et l'on prépare des fêtes pour son inauguration.

Tout est prêt, Hans Taubels se présente, on l'installe dans une coquette maison et les habitants de Valserres se trouvent fort aises de jouir du talent admirable de leur organiste; peut-être ne sont-ils pas moins aises de la jalousie des communes voisines. On tire beaucoup de pétards, les soleils tournent en jetant leurs gerbes de feu, la pièce principale du feu d'artifice représente les orgues éclatantes de lumière, le bouquet s'élève majestueux, la dernière bombe éclate, et tout fût retombé dans le calme ordinaire des petites villes si...

Hélas! l'organiste avait une nièce, je dis hélas! parce qu'elle fut la cause du changement de vocation du neveu du curé; Daniel Warner, à première vue, s'éprend de la nièce de l'organiste, Gredel.

Il y a là, de la part de l'auteur, un petit oubli : il ne fixe pas l'âge de Daniel; or, d'après ce qu'il dit : « Moi, j'étais dans la tribune, et avec cette persuasion des enfants qui croient être remarqués, je me dressais sur la pointe des pieds, pour que ma tête apparût au-dessus de la balustrade..., » il semblerait résulter que le jeune homme peut bien être âgé de quelque quatorze ou quinze années au plus. Gredel, nous savons son âge, elle a de treize à quatorze ans.

On voit que le « coup de foudre » est non seulement rapide, mais précoce en plus, et, quelques semaines après l'arrivée d'Hans Taubels et de la petite Gredel, Daniel est tellement féru de la fillette, qu'il déclare à son oncle, qui espérait le voir entrer dans les ordres, que la carrière ecclésiastique ne lui semble pas en rapport avec ses aspirations. Il sera musicien et désire prendre des leçons de Hans Taubels.

On voit qu'à Valserres les enfants, dès l'âge où l'on joue encore à la toupie, ont le cœur chaud et la rouerie de Don Juan.

Le curé conduit Daniel chez Taubels; celui-ci, joignant la qualité d'un maître de chapelle à celle d'un phrénologue, déclare, en tâtant le crâne du précoce amoureux, qu'il sera un grand musicien.

Hans Taubels était un singulier mélange d'artiste et de bourgeois vulgaire. A une présomption incroyable, il joignait la plupart des vices que l'on rencontre chez les gens d'une éducation très négligée. Tyrannique et très personnel, son orgueil n'avait aucune borne.

Son existence aussi avait été dure. Très gourmand de nature, il avait longtemps jeûné ou à peu près, au temps voisin encore où le travail rapportait plus de fatigues que de bien-être.

Tous les passe-droits qu'on lui avait faits ou qu'il croyait lui avoir été faits avaient pénétré dans son cœur, qui s'était refermé sur eux, et il lui en était resté une certaine aigreur constante, insupportable à ceux qui entretenaient commerce avec lui, aigreur qui devait être douloureuse pour qui partageait

son existence. Avec une conviction exagérée de sa valeur personnelle, qui le faisait se placer au-dessus de tous, il ne s'était jamais trouvé sur le chemin de la réussite, et chacun des déboires subis pendant de longues, très longues années, faisait fermenter dans son âme comme un levain de rancune jamais assouvie. La médiocrité lui pesait. Ayant rêvé très longtemps la célébrité artistique dans une grande ville où tant d'autres l'effaçaient, ou tout au moins l'égalaient, il s'était empressé d'accepter la situation modeste d'organiste à Valserres, sans se douter qu'il mettait en application le mot de César, ayant maintenant l'intime désir de briller au second rang, puisqu'il lui avait été interdit d'atteindre le premier...

Avant tout, il était jaloux de sa nièce, et pendant trois ans que Daniel travailla sous sa direction, avec toute l'ardeur de la vocation et tout l'acharnement d'un amoureux, jamais il ne put se trouver seul avec Gredel. Cela n'empêcha pas que les deux jeunes gens surent se comprendre, s'aimer et se le dire. Mais Taubels devina le jeu, et, ne trouvant pas le neveu du curé assez riche pour qu'en lui donnant Gredel il se fît à lui-même une existence agréable, il s'empresse de lui lancer dans les jambes un M. Staaf, riche négociant, chez lequel Hans Taubels espère bien vivre luxueusement et manger tout à son saoul. Colère du jeune homme, duel, etc., ce qui n'empêche que Gredel devient Mme Warner et que tous les petits Warner font le siège des genoux du bon abbé, qui ne semble pas regretter que son neveu ait renoncé à la prêtrise.

Mais tout cela, c'est le roman ordinaire. Ce qui me plaît en dehors du paysage très joliment rendu des mœurs locales présentées avec art et vérité, c'est ce Taubels.

Il a fait de Daniel un organiste accompli, et l'oncle Warner ne serait pas fâché de faire toucher l'orgue par son neveu, voulant faire montre du beau talent de Daniel vis-à-vis de ses paroissiens. Peut être croirait-on que Hans Taubels se réjouira d'entendre dire : « Voilà son élève ! »

Non, Taubels est jaloux de tout, et une ovation même faite à celui dont il a dirigé le génie est pour lui la suprême injure. Il devient absolument fou et met le feu aux orgues. J'aurais aimé à le voir mourir se cramponnant à son clavier. Cette fin aurait peut-être été plus dramatique que sa mort en plein tribunal, surtout si le dernier soupir qu'il eût arraché à son instrument avait été la révélation du morceau qu'il cherchait depuis si longtemps et que son imagination malade lui refusait : mais, tel qu'il est, ce roman est une œuvre recommandable et ne pouvant offusquer aucun sentiment élevé.

*
* *

Avec Sylvaine de Vitray, nous retombons dans le roman dont j'ai essayé de faire l'analyse en deux lignes, à la fin de ma chronique. M. Alfred de Sauvenière a écrit là une idylle très jolie, suffisante pour émouvoir doucement ses lectrices, mais dont les péripéties laissent deviner le dénouement, prévu dès l'instant où Sylvaine de Vitray, en conversation avec Roger Kerlin, écoute cette phrase : « Que je voudrais avoir un motif plausible ou un parrainage sérieux qui me permît d'aller présenter mes hommages au marquis et à la marquise de Vitray ! »

La ruine des Vitray, la vente du château de Vitray, les agissements de M. Péruchet et de son salarié Reinhardt ne laissent rien à l'imprévu. Seulement on ne peut que féliciter l'écrivain de la forme de son style.

*
* *

Ce que je viens de dire du volume de M. de Sauvenière, je puis le répéter absolument pour celui de M. Gustave Sourmais, le Vicomte Georges.

Georges de Prelly rencontre Blanche de Tavernay.

Georges n'avait jamais ressenti ces grandes émotions qui font le bonheur, plus souvent le malheur de l'homme. La vue de Blanche vint le tirer brusquement de cette douce paix. Dès ce moment, tout se montra à lui sous un nouveau jour. Il entrevit dans la jeune fille la réalisation vivante d'une de ces douces visions, qui, aux jours bénis de la jeunesse, traversent notre imagination enchantée...

Une chasse dans la forêt, comme de coutume dans le roman, permet aux deux jeunes gens d'exprimer leurs sentiments réciproques. Tout marcherait à souhait et il n'y aurait plus qu'à suivre le violoneux si... l'obstacle ne se présentait sous la forme gracieuse de Jeanne de Noirâtre, qui aime aussi M. de Prelly et fait croire à Blanche que celui qu'elle aime l'oublie.

Tout s'arrange, et Mlle de Noirâtre se retire au couvent pour se punir du retard apporté à la cérémonie prévue.

*
* *

M. Étienne Rocheverre est un nouveau venu dans la carrière ; il y entre avec un roman d'une fraîcheur exquise, Mademoiselle d'Hannonville, et j'estime que ce volume est le meilleur de tous ceux qui viennent de nous passer sous les yeux. L'intrigue est des plus simples : Un véritable et chaste amour entravé par des questions de fortune ; mais les détails sont si

finement touchés, l'auteur est tellement épris d'idéal que je n'hésite pas à dire que ce roman signé d'un nom plus connu aurait un succès fou.

Je suis heureux de pouvoir appeler l'attention des lecteurs délicats sur l'œuvre d'un jeune, et celui-ci mérite toutes nos félicitations.

Je désire cependant faire une restriction à cet éloge : M. Étienne Rocheverre, en quatre pages, semble vouloir anéantir la gloire militaire de nos aïeux en faveur de la génération actuelle : il laisse même planer un doute sur le véritable courage de nos pères s'en allant bardés de fer pourfendre l'ennemi. Ce petit chapitre est très humoristique, mais il ne prouve pas autre chose qu'une étude très superficielle de cette qualité possédée au plus haut degré par les fils des Gaulois, le courage.

La conversation a lieu entre un officier de dragons, une jeune personne qui se croit noble parce qu'elle se nomme Bérengère et que son père, M. Denys, se faisait appeler du nom de sa terre de *la Saulaie*, et Louis Riasan, le héros du roman.

« La carrière des armes, dit l'officier, devient un métier comme tous les autres. Elle est ouverte à tout le monde. L'épée n'anoblit plus ; elle est même inutile avec tous les engins modernes. Le courage est à peine nécessaire, la discipline et le nombre suffisent. Sous le même uniforme, à quoi cela peut-il vous servir d'être gentilhomme ? Vous recevez souvent des ordres du fils de votre concierge, qui a un galon de plus que vous, et une balle vous tue raide, à mille mètres, comme votre ordonnance. »

Lancée dans cette voie, la châtelaine de *la Saulaie* se prit à gémir sur le prosaïsme de notre époque, absolument comme si elle était descendante de Guy de Lusignan, et le dragon se répandit en sarcasmes du plus haut goût sur la *Marianne* et la *voyoucratie* (par là, il entendait le règne des *pékins*, quels qu'ils fussent). Où était le temps des prouesses et des grands coups d'épée ? — Les cours luxueuses de *nos rois*, les chevaliers *bardés de fer*, les joutes, les tournois ; puis les boudoirs galants, les perruques poudrées, les épées en verrous et les menuets ! Il y avait deux sociétés bien tranchées alors, ou plutôt il n'y en avait qu'une : celle des nobles et des abbés. On n'était pas exposé à l'odieuse promiscuité moderne. C'était un plaisir de se battre ; mais on savait à qui l'on avait affaire ; la mort n'était pas aveugle et bestiale ; elle était courtoise, comme ceux qui la donnaient...

— C'est vrai ! dit Louis, autrefois la guerre était bien plus agréable... pour les nobles, sinon plus glorieuse. Nos ancêtres, *bardés de fer* de la tête aux pieds, avaient plus beau jeu à pourfendre ces pauvres diables de vilains, piquiers, coutiliers, miliciens, mal armés et à peine vêtus. Ils se cognaient

bien un peu entre eux, mais ils faisaient alors plus de bruit que de mal, avec toute leur ferraille; puis — pas bêtes — ils préféraient se prendre vivants que de s'occire, sauf à faire payer la rançon par le vilain corvéable à merci. Aujourd'hui, par ce temps d'égalité « *voyoucratique* », pas moyen ! Chacun pour soi et Dieu pour tous ! La mort ne choisit pas ; elle abat du même coup un vicomte et son métayer... Elle manque absolument de courtoisie...

— Et vous trouvez cela bien ? demanda Bérangère interloquée...

— Mais, parfaitement !... pour que le courage soit égal, il faut que le danger le soit... Sans doute nos ancètres, *bardés de fer,* étaient courageux, bien qu'ils aient souvent perdu la tête, témoin la fameuse journée des *Éperons;* mais, à mon avis, nous avons besoin de l'ètre plus qu'eux et nous le sommes. Il y a en France plus d'un million d'hommes, toujours prêts à affronter ou à donner la mort, pour une idée : « Patrie ! liberté ! » Et ce mot. pour la plupart, des rustres, des paysans, des ouvriers, des bourgeois. Croyez-vous qu'ils ne soient pas aussi des gentilhommes, dans la grande acception du mot, ces obscurs soldats, dont on ignore les noms, et qui se font tuer gaiement, à la gauloise, sans espoir d'autre récompense que la conscience du devoir accompli ? Et pour affronter les sabres, les baïonnettes, les canons, les mitrailleuses, les feux de peloton, ils ne sont pas *bardés de fer,* eux : ils n'ont que du drap sur la poitrine !...»

Bérangère et le dragon étaient désarçonnés par cette charge à fond de train, imprévue.

« C'est ma faute, intervint M. Denys, le père de Bérangère, chez qui l'instinct plébéien perçait toujours sous le masque de la Saulaie, et j'avoue que si j'avais à charger sur un carré de fantassins, j'aimerais mieux le faire avec une cotte de mailles à l'épreuve de la balle, qu'avec du molleton.

— Du molleton !...» Sa fille lui lança un regard qui lui coupa la parole ; mais Riazan continua :

« Il faut donc plus de courage qu'autrefois, car l'ardeur ne me suffit plus, il faut de l'intelligence et du sang-froid, surtout chez les chefs.

— Ah ! c'est trop fort ! murmura Mlle de La Saulaie, de plus en plus nerveuse.

— J'ai toujours admiré, poursuivit Riazan sans s'émouvoir, comment ces mots *chevaliers bardés de fer* agissaient sur l'imagination, à rebours de la vérité. Il fallait autrement de vigueur à nos arrière-ancêtres, qui se battaient tout nus. Pour moi, je n'ai jamais pu voir dans un musée un mannequin affublé de cette batterie de cuisine qu'on nomme une armure sans une forte envie de rire. Ils me font l'effet de scaphandres. Tous ces *trousequins,* ces

morions, ces *armets*, ces *cubitières* ne me donnent pas le moins du monde une haute idée de ceux qui se coffraient là-dedans pour aller se battre, et j'avoue que j'ai plus d'admiration pour le courage des rudes Flamands d'*Arteveld* et des Suisses de *Marignan* ou de *Granzon*, qui ne craignaient pas de les aborder à pied, la pique au poing. Voyons!... Croyez-vous qu'il ne faudra pas plus de courage à M. de Soulmagne (l'officier de dragons) pour charger un bataillon prussien, en simple tunique, qu'avec l'armure de ses pères ou des miens ? Car il chargera... Nous chargerons, un jour ou l'autre... Le voyez-vous passer devant son escadron, armé de toutes pièces, avec *soleret à pieds d'ours, jambières, cuissards, tasrettes, braconnières, gantelets, canons, plastron, dossière, épaulières, gorgerin, passe-gardes* et *bassinet* en tête !... Mais tous ses dragons poufferaient de rire et croiraient qu'il a peur ! »

A cette longue énumération du harnais moyen âge, tout le monde pouffa de rire, en effet, comme auraient fait les dragons, et le lieutenant, malgré la sourde colère qui le gagnait, ne put s'empêcher d'en faire autant.

« Vous seriez, comme moi, parfaitement ridicule aujourd'hui, dit-il, avec un pareil accoutrement, parce qu'il ne vous servirait à rien.

— Oui, reprit Louis, mais il servait au moyen âge et l'on pouvait y être brave à meilleur compte que dans la tunique.

— Vous conviendrez, au moins, que la guerre avait alors plus de noblesse et de grandeur. Aujourd'hui les batailles ne sont que d'immenses boucheries, de vastes abattoirs.

— Mais, pas du tout! riposta Riazan, en veine de contradiction : autrefois les guerres n'avaient, le plus souvent, pour causes que les rivalités des princes, tandis que, de notre temps, on se bat surtout pour des idées, pour la Patrie. Le but en est donc plus noble et plus élevé. La mise en scène aussi est plus grandiose : on ne *taille* plus une armée *en pièces*, on ne la passe plus *au fil de l'épée*, suivant l'expression classique. On la foudroie avec la mitraille des canons, avec la grêle des feux de peloton !... Mais on dirait la guerre des dieux et des Titans !... »

Et la conversation dégénère en discussion politique.

Si j'étais à la place de M. Ernest Rocheverre, dans une prochaine édition, et j'espère bien que son volume en aura plusieurs, je supprimerais ces quelques pages qui ne touchent en rien au roman. Lorsque l'on débute surtout, il faut prendre garde de froisser certains sentiments. La guerre a changé de forme, mais, qu'il le sache bien, l'histoire est là pour le dire, sous l'armure, les cœurs français battaient au même diapason que sous la tunique des volontaires de Patay, et cette Patrie que tous veulent défendre aujourd'hui, ce sont nos

pères qui l'ont faite : Jeanne d'Arc portait l'armure, les cuirassiers de Reichoffen aussi. Qui donc osera dire qu'ils étaient moins courageux que le simple fantassin ! et les marins de l'amiral Courbet sont donc des lâches parce qu'ils s'abritent derrière les plaques de fer de nos cuirassés ?

Non, les marins de Fou-Chéou sont les dignes émules de ceux qui surent mourir sur *le Vengeur*. Le procédé n'est plus le même, les cœurs français ont toujours eu et auront toujours la même vaillance !

*
* *

Dans la Comtesse Schylock. M. G. d'Orcet étudie une partie de la société juive. Il cherche dans une catastrophe financière récente les causes de la guerre des banquiers juifs contre les hommes qui voulaient réunir l'argent des catholiques et faire fructifier ces capitaux dans certaines opérations industrielles en dehors de la haute banque d'Israël.

Cette conversation entre l'ingénieur Reilhaguet et le comte Schylock explique parfaitement les raisons de la déconfiture visée dans ce roman.

« Je vais préciser, continua Schylock, car vous savez que je me crois assez bon joueur pour abattre toujours mes cartes sur table. Vous allez m'enlever ma clientèle catholique, à l'aide de laquelle j'ai fait ma fortune. Cela me serait égal, si, par votre intermédiaire, je la conservais sous main. Avez-vous compris ?

— Parfaitement, répondit Reilhaguet; mais, connaissant le but de cette entreprise, je considérerais ce que vous me demandez comme une trahison.

— Avouez donc que votre entreprise est bien plus politique que financière, et que vous tenez moins à gagner de l'argent qu'à nous empêcher d'en gagner. Vous savez que nous avons contribué au succès de l'Allemagne, et que partout nous tenons le catholicisme en bride par l'influence que nous assure la franc-maçonnerie, dont tous les fils sont dans nos mains. C'est l'un de nous qui est en ce moment le grand maître du rite écossais, le moins révolutionnaire des deux. Nous montrons celui-là parce que nous savons qu'il ne leur fait pas peur, mais c'est nous qui, dans le Grand Orient, avons fait supprimer la formule du grand Architecte, qui nous gênait, pour en faire un bélier contre le christianisme tout entier.

— Qui écrasera du même coup le mosaïsme.

— Peut-être, mais il aura assez vécu pour nous porter là où nous voulions arriver, et ce n'est pas une entreprise comme la vôtre qui nous battra.

— Qui sait ?

— Jamais de la vie. Voyez-vous, mon cher Reilhaguet, il y a deux espèces

de capitalistes : ceux qui ont de l'argent et ceux qui passent pour en avoir. Dans votre opinion, de quel côté est la puissance de l'argent ?

— Du côté de ceux qui en ont.

— Et votre parti se croit, en effet, quelque chose parce qu'il a de l'argent. Eh bien ! mon cher, c'est là le vice capital de votre entreprise ; vous avez de l'argent et vous serez battu par ceux qui passent pour en avoir, c'est-à-dire par nous. Car on prétend que les Rothschild ont treize milliards, et que moi j'ai cent millions. Qui le sait ? Ni eux ni moi à coup sûr. Pour le savoir, il faudrait au préalable liquider, et si, pour moi, une liquidation est déjà très difficile, pour les Rothschild elle est impossible. Notre puissance ne s'estime donc pas par le capital que nous possédons réellement, car ce capital est l'inconnu, mais par celui que nous sommes censés avoir. J'ai du crédit jusqu'à concurrence de cent millions, les Rothschild jusqu'à concurrence de treize milliards. Ni eux ni moi ne posséderaient un centime vaillant, que tant que cette croyance subsistera, ce sera comme si nous avions dans nos caisses, en or bien sonnant, le capital qu'on nous attribue. Réellement un banquier ne possède que ce qui est en dehors des fonds engagés dans ses affaires, tel que l'hôtel où nous nous trouvons en ce moment, ou les titres de rente que j'ai dans mon secrétaire ; le reste est du crédit, c'est-à-dire une série de créances portant des signatures qui, réellement, ne reposent sur aucune garantie et que la moindre commotion politique ou sociale ferait baisser de vingt-cinq à trente pour cent, je parle des meilleures. Moi qui vous parle, je n'ai pas pour le moment dix millions de réalisés, en immeubles, rentes ou numéraire, et je ne sais point ce qu'en possèdent les Rothschild ; mais c'est tout à fait insignifiant, relativement au chiffre de leur fortune nominale. Eh bien ! savez-vous ce que vous voulez faire, grands enfants que vous êtes? Vous êtes d'un parti qui possède les plus fortes économies ; jusqu'ici il les plaçait en rentes sur l'État, mais le plus souvent en terres dont il maintenait le prix. Les plus téméraires venaient nous confier leurs fonds, pour les employer en reports ou les placer sur hypothèque à l'étranger, sous notre responsabilité. C'était pour nous un commerce très avantageux, car nous leur donnions six du cent et retenions un bénéfice de quatre.

« C'est surtout pour ne pas perdre cette clientèle que je voudrais me mettre de moitié dans votre jeu et garder le droit de vous faire accepter mes conseils. Mais les reports et les hypothèques à l'étranger n'iront pas assez vite pour vous. Je vous connais, vous allez drainer l'argent de vos clients pour vous lancer dans le système des émissions, et ceci à un moment où il est tellement déconsidéré, que celui qui souscrit libère et serre en portefeuille : une action

nouvellement émise est devenue aussi rare qu'un merle blanc. Et savez-vous le plus grand malheur qui puisse vous arriver ? C'est que, dans un moment où les meilleures values ne trouvent pas de preneurs et où le dernier emprunt d'un milliard n'est pas encore classé, votre entreprise provoque un engouement que peut-être nous autres, ses ennemis naturels, si nous en sommes exclus, nous serons les premiers à faire naître. Tout ce que je viens de vous exposer a-t-il modifié vos résolutions.

— Nullement, pour ce qui me concerne, répondit Reilhaguet, car ce n'est pas ainsi que j'entends l'affaire. J'ai étudié pour votre compte une foule de questions de chemins de fer en Pologne et en Russie, que je ne vous disputerai pas, car ce serait manquer à toutes les règles, mais il en reste d'autres en Turquie et dans la presqu'île des Balkans qui fourniraient un débouché très avantageux aux capitaux que notre parti peut mobiliser en plus grande quantité qu'aucun autre, et je ne vois pas pourquoi il ne s'en réserverait pas les bénéfices.

— En ce cas, je vous le répète, c'était moi ou quelqu'un de ma trempe qu'il eût fallu charger de la gérance financière de votre entreprise, et cela pour toute espèce de motifs, dont le moindre n'était point de n'avoir pas l'air de déclarer la guerre à l'hégémonie financière du moment. Je vous ai dit, mon cher Reilhaguet, ce que je croyais devoir vous dire. Maintenant, si je vous trouve sur mon chemin, tant pis pour vous : dans les guerres d'argent, c'est comme dans les guerres civiles: quiconque se trouve pris les armes à la main est fusillé impitoyablement. »

Et maintenant, supposez que le fils de Reilhaguet aime la fille du comte Schylock, vous voyez qu'il se dressera bien des obstacles avant le jour de leur union.

L'étude de M. G. d'Orcet est excellente, les portraits sont véritablement curieux et le drame épouvantable qui termine le récit est une page malheureusement vraie : les contrées de l'est étant remuées profondément par la question sémitique et les massacres de juifs n'y étant pas rares.

* * *

Parmi la demi-douzaine de récits composant le nouveau livre de M. Camille Etiévant, le premier, Madame Louise, donne son titre au volume.

Certes, l'histoire dramatique du peintre Lucien et de Mme Louise, la femme du banquier, M. Hubner, est racontée avec talent, et le lecteur est forcé de s'intéresser aux péripéties qui s'y déroulent, rapides et émouvantes ; mais, si les tribunaux sont composés de gens assez idiots pour condamner à mort

et qui plus est, faire exécuter un homme sur une instruction aussi naïve que celle après laquelle le peintre Lucien a porté, dans ce récit, sa tête sur l'échafaud, il faut avouer que l'on devrait bénir la clémence de notre président actuel de la république française.

*
* *

Entre onze heures et minuit, tel est le titre d'un volume signé Armand Lafrique, et contenant une trentaine de courtes historiettes, généralement gaillardes, mais ne manquant pas d'un certain esprit d'observation.

Naturellement, un livre de ce genre doit être présenté par M. Armand Silvestre, le pontife des contes légers et rapides, le grand bénisseur des fervents naturalistes à courte haleine. Oh! M. Armand Lafrique ne dit pas les choses avec crudité, il veut que ses lecteurs fassent un petit travail d'imagination, et c'est bien plus ce qu'il laisse entrevoir, ce qu'il convie à chercher entre les lignes que les termes mêmes du récit qui constitue le pimenté de l'ouvrage.

*
* *

M. Arsène Houssaye publie un nouveau recueil de nouvelles sous ce titre agréable : Contes pour les femmes. L'élégance de la forme de ces petits volumes répond à celle du style de ce conteur, qui a su se faire une clientèle parmi ce sexe qui... La touche est légère, l'auteur joue avec les situations scabreuses sans trop faire rougir son public délicat et « morphinomané ». Il faudrait dire : Contes pour des femmes, à moins que nos mères, nos épouses et nos filles ne portent plus ce nom de « femme », et je ne suppose pas que ces historiettes forment jamais des femmes bien vertueuses.

*
* *

Les Détraqués, par M. Georges Sauton, est un ouvrage comme on en a tant fait déjà en traitant des aberrations sensuelles. Livre très dangereux à mon sens ; ce n'est pas un voyage à Cythère, mais bien à Lesbos. Je n'ai pas besoin d'insister, la couverture du livre en dit assez, et même trop.

*
* *

Mais quittons les sentiers boueux pour revenir au solide, c'est-à-dire à la moralité, et l'énigme qui se cache sous le Sphinx aux perles, de Mme Gustave Haller (Gustave Fould), nous y conduira. Beaucoup d'esprit, beaucoup d'originalité et d'excellentes choses qui peuvent se résumer ainsi : ceux qui se

croient trop d'esprit pour avoir du cœur retranchent l'amour du mariage, se moquent des braves gens qui s'aiment et souffrent ensemble en élevant leurs enfants; ces esprits forts, pourris par l'ennui et les secrets appétits que rien d'honnête n'a pu éveiller, deviennent, un jour, le jouet du premier monstre qui passe. Ils courent après une chimère de marbre, habillée de perles, tandis qu'ils trouveraient chez eux le bonheur, auprès de la femme qui a un cœur et non pas un coffre-fort.

*
* *

Combien de poètes ont chanté l'amour ! et n'est-il pas bien osé celui qui publie, de notre temps, un volume de vers intitulé : Chanson d'amour ?

J'ai lu les poésies de M. Félix Frank, et je suis obligé d'avouer qu'elles n'ont pas su faire vibrer en moi l'ombre d'une corde. Je n'y ai trouvé ni le souffle, ni l'élévation, ni même la passion. J'y ai vu plus de positivisme que d'idéalisme, et il m'est impossible de m'enthousiasmer à des strophes comme celles-ci :

« Chacun de tes yeux est comme une bouche
D'où part le baiser humide et vibrant !
Tout l'être en frémit sitôt qu'il le touche !
Chacun de tes yeux est comme une bouche :
Le regard s'y plonge et le cœur s'y prend !

« Tes paupières sont des lèvres pâmées,
Pressant du soleil entre leurs velours,
Clartés d'or vivant aux flammes aimées !
Tes paupières sont des lèvres pâmées
Qui, jointes parfois, se rouvrent toujours ! »

La poésie, selon moi, est la forme la plus élevée du langage ou du style, et ne souffre pas la moindre défaillance.

*
* *

L'œuvre de M. Charles Lancelin, la Femme d'un autre, est l'une des plus vigoureuses, des plus saisissantes que l'on puisse lire.

« Que deviennent l'amant et la maîtresse lorsque le mari, la loi, la société les jettent, perdus après leur condamnation dans les bras l'un de l'autre, et les confinent dans cet adultère où ils se sont complu, sans prendre garde aux suites qu'il peut comporter. »

Le mari les a surpris légalement, c'est-à-dire, accompagné du commissaire

de police. Les deux complices vont en prison; lui il était inscrit au tableau des avocats, il en est rayé.

Ils sortent.

L'époux outragé refuse le pardon et s'expatrie plutôt que d'être obligé de la recevoir au domicile conjugal; lui, l'affaire a fait tant de bruit qu'il ne peut trouver une situation ni rentrer dans le monde. Il est pauvre, elle a quelque fortune. Forcément ils seront obligés de se rapprocher, tombant peu à peu dans l'abîme de la déchéance qui les sollicite, délaissés par leur amour factice, et consumés enfin par une haine féroce qui les anime réciproquement, car leur vie commune est un reproche perpétuel : c'est lui qui l'a perdue, c'est pour elle que sa vie a été manquée.

C'est un ouvrage de grand mérite, de très haute moralité, une œuvre puissante, dans laquelle l'auteur ne craint pas de dire la vérité, quelque cruelle qu'elle soit.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Tous les siècles ont eu leur part dans le développement de la société humaine et ont été grands par quelque service rendu, dit M. Ch.-L. Livet dans son livre des PORTRAITS DU GRAND SIÈCLE.

En France, le XVIe siècle doit sa grandeur à la renaissance des lettres et à la réforme ; le XVIIIe, au réveil de la philosophie et à son indépendante intervention dans les questions politiques et religieuses ; le nôtre, au génie des grandes découvertes, à l'emploi des agents physiques les plus puissants de la nature, à ses essais de transformation de la vie politique du monde moderne.

Aucun de ces siècles, cependant, ne serait reconnu si on l'appelait « le grand siècle » ; il n'est personne, au contraire, qui refuse au XVIIe siècle ce glorieux titre.

Pourquoi cette faveur accordée d'un commun accord à une époque ainsi limitée ? Pourquoi cette sorte de prééminence reconnue à une période, et à l'amoindrissement qui en résulte pour les autres ?

Quelle que soit l'opinion que l'on ait à cet égard, c'est un fait indiscuté et indiscutable que notre grand siècle est le XVIIe : doit-on le regretter ? peut-on le justifier ?

Oui, on peut considérer le XVIIe siècle comme le grand siècle de notre histoire, parce qu'on peut saluer en lui tous les genres de grandeur et non un seul. Il fut grand par son clergé, grand par ses magistrats, grand par ses administrateurs, grand par ses généraux et ses marins, grands par ses philosophes, par ses poètes, par ses orateurs, par ses architectes, par ses sculpteurs, ses peintres, par tous ceux enfin à qui une nation doit sa prospérité, sa gloire et son influence sur le monde.

M. Ch.-L. Livet, n'a pas voulu seulement, dans ces *Portraits du grand siècle*, faire acte de biographe, il a cherché à faire connaître la vie publique du XVIIe siècle, à l'aide de la vie privée, soigneusement reconstituée, et placée dans le milieu dont elle a subi l'influence.

Et quelles figures plus intéressantes un écrivain peut-il aimer à rendre que celles-ci: Louis XIV, Mme de Fiesque, Marie Mancini, Mlle de Valois, Mme de Chantal, Antoine Corneille, Charles de Simiane, Saint-Amant,

Philippe Cospeau, Fléchier, Racan et tant d'autres qui jetèrent tant d'éclat sur le XVIIe siècle. *Les Portraits du grand siècle* forment avec l'ouvrage publié il y a déjà de longues années sous ce titre : *Précieux et Précieuses*, une véritable résurrection de la France de cette époque.

* * *

Du reste, aucune époque n'a peut-être été aussi étudiée. De toutes parts, la curiosité des érudits de notre temps s'est mise à fouiller les archives du XVIIe siècle et à en faire sortir l'histoire, jour par jour, absolument comme on pourrait le faire aujourd'hui en feuilletant les pages d'un journal quotidien. Parmi ces hommes qui ont voué leurs veilles à l'étude des manuscrits du grand siècle, nous devons rappeler MM. Édouard Pontal et le comte Gabriel-Jules de Cosnac, qui publient aujourd'hui le tome IV des MÉMOIRES DU MARQUIS DE SOURCHES SUR LE RÈGNE DE LOUIS XIV. Ce volume commence au 1er janvier 1692 et nous apprend que, ce jour-là, « le Roi fit une cérémonie de chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit, où le marquis de Grignan, le marquis de Bissy et le comte de Montbron furent reçus ; on sut que le même jour le marquis de La Luzerne, lieutenant du roi en Normandie et capitaine au régiment d'infanterie du roi, devait épouser Mlle de La Chaise, fille du comte de La Chaise, capitaine des gardes du roi. »

C'est absolument ce que l'on trouverait aujourd'hui dans les *Échos* d'un *Figaro* quelconque. Pas un fait intéressant le règne n'est passé sous silence. — Le quatrième volume s'arrête à juin 1695.

Ces récits au jour le jour sont des plus curieux, et les détails circonstanciés sur chaque petit événement militaire sont semblables à ces lettres du théâtre de la guerre qui ont tant de succès aujourd'hui dans le journal *le Temps*.

Voici, par exemple, un petit combat qui eut lieu les 13 juillet 1693 et jours suivants :

« Comme le maréchal de Luxembourg cherchait à être informé des mouvements que pouvaient faire les ennemis, il envoya, le 13 au soir, un parti commandé par le chevalier de Nesle entre la forêt de Solgnies et Louvain pour savoir ce qui se passait sur leur droite ; il en envoya une autre de cent cinquante maîtres, commandé par le comte de Tracy, sur le ruisseau de Flepe, lequel était à portée de voir leur camp, et il fit partir, le même jour, Sanguinet, exempt des gardes du corps, avec cent cinquante maîtres, dont un tiers était de la maison du roi, pour aller du côté d'Haxel voir si les ennemis ne marchaient pas sur leur gauche, et si la cavalerie liégeoise allait joindre leur armée. (Il paraît qu'en ce temps-là, les généraux ne craignaient pas de s'éclai-

rer et ne se laissaient pas continuellement surprendre ainsi que cela se passait il y a quelque quatorze années.) Le premier dont on eut des nouvelles fut Tracy, lequel, ayant rencontré un parti des ennemis, égal en nombre à celui qu'il commandait, le battit et le poussa jusqu'à leur camp.

« Le 14, l'aile gauche de l'armée du maréchal de Luxembourg alla au fourrage, entre Horp-le-Grand et Avernas, et comme ce général était allé se promener où se faisait ce fourrage, il eut avis que la cavalerie de Liège, commandée par le comte de Tilly, était venue camper le 13 sous Tongres, ayant sa droite à cette ville, et sa gauche en remontant la petite rivière de Jaër jusqu'à Mal, faisant tête à la rivière, et que ce corps était composé de troupes de diverses nations, c'est-à-dire de deux régiments de cavalerie et de trois régiments de dragons liégeois, qui étaient chacun de deux escadrons du régiment des gardes de dragons de Brandebourg, des trois escadrons du régiment de dragons de Villers, des troupes de Zell, et des trois escadrons du régiment de Top hollandais.

« Le maréchal de Luxembourg jugea à propos de profiter de cet avis, et, pour en être plus sûr, il fit prendre deux cents chevaux de l'escorte du fourrage qu'il donna au chevalier du Rozel pour aller reconnaître leur camp. »

Et, dans les *Mémoires du Marquis de Sourches,* on trouve heure par heure, péripéties par péripéties, les détails de cette affaire racontée comme toutes celles qui se passèrent dans la période étudiée dans ce quatrième volume, avec une sincérité et une simplicité remarquables.

Qui n'aimerait ce duc de Montfort qui, « étant survenu et ayant représenté au maréchal que, puisqu'il était commandé à l'escorte comme mestre de camp, il y avait de la justice qu'il marchât, et qu'il serait bien aise de marcher. »

N'est-ce donc point de tous les temps ce courage français animant l'armée, du plus petit au plus grand, ce courage qui réclame l'honneur de marcher au feu !

Les moindres détails intéressant la cour ne manquent pas d'être signalés dans ces mémoires :

« Le 1er août, on apprit que la comtesse de Castelmajor, fille aînée du prince de Soubise, avait la petite vérole à Blois ; étrange aventure pour une belle et jeune personne qui allait trouver son nouvel époux en Portugal.

Le 2, on n'avait point encore de nouvelles de cette redoutable flotte de Russel ; elle n'était point encore entrée dans la Méditerranée, et même on ne savait pas précisément où elle pouvait être.

Le 3, on apprit que le comte de Toulouse avait eu cinq accès de fièvre tierce, mais que son mal n'avait pas eu de suites.

On eut nouvelle, le même jour, que la flotte des ennemis avait passé devant la Hougue, et qu'elle était mouillée devant Cherbourg, qu'on ne doutait pas qu'elle bombardât.

Voilà un ouvrage bon à consulter pour bien connaître l'histoire du règne de Louis XIV.

* * *

La Bretagne a tenu de tout temps dans notre histoire nationale une place importante. Pendant six siècles, elle sut, à travers mille périls, maintenir son indépendance ; et quand le mariage de sa dernière duchesse avec le roi de France l'eut réunie à la couronne, elle ne se donna — car elle ne fut ni achetée ni conquise — qu'à certaines conditions stipulées dans un contrat librement consenti et solennellement juré.

Bien des fois pourtant, depuis ce moment, elle eut à combattre pour faire respecter sa liberté politique et les clauses du « contrat d'union » ; elle est la seule province de France qui ait fait une opposition constante aux envahissements du pouvoir absolu, et le récit de cette lutte de deux siècles, qui ne fut ni sans périls ni sans gloire, forme à coup sûr une de ces grandes pages historiques dont un peuple a le droit d'être fier.

A la veille même de la Révolution, la Bretagne se souleva tout entière avec une énergie sans pareille contre le déplorable coup d'État de Loménie de Brienne : la résistance du Parlement aux édits du 1er mai 1788 forme l'objet de la première partie de l'ouvrage, qui traite des ORIGINES DE LA RÉVOLUTION EN BRETAGNE, par M. Barthélemy Pocquet.

La seconde partie de l'ouvrage traite des incidents qui marquèrent les années 1788 et 1789 en Bretagne. Ils sont de nature à jeter la lumière sur l'origine et les premiers progrès de la Révolution.

Habitués par les réunions périodiques de leurs États aux luttes parlementaires, défiants par principe à l'égard du pouvoir central, les Bretons furent les plus ardents à réclamer, en 1789, des réformes constitutionnelles et des garanties contre l'absolutisme.

A ce moment, « la grande bataille de France fut réellement soutenue par deux provinces, a dit Michelet, la Bretagne et le Dauphiné.... et la Bretagne eut même quelque avantage sur le Dauphiné. »

La lutte éclata dès le mois de janvier 1789 aux États de la province, et remplit leur dernière session de scènes dramatiques, que M. Barthélemy Pocquet a essayé de retracer dans la seconde partie de ce travail.

Chose étrange ! la Révolution a repris en Bretagne l'œuvre de centralisation du pouvoir monarchique, et l'a couronnée : elle a enlevé à cette province

jusqu'à son nom et l'a découpée en petits morceaux d'égale grandeur dont elle a fait des départements.

L'auteur est un Breton et regrette peut-être la division de son pays natal en « petits morceaux », mais où donc aurait-on placé les aspirants préfets de la république sans ce découpage.

*
* *

Dans la première partie de son ouvrage : ÉTUDES DE DROIT CONSTITUTIONNEL, M. E. Boutmy, membre de l'Institut, directeur de l'École libre des sciences politiques, fait un tableau critique et une classification complète, autant que cela est possible, des sources de la constitution anglaise. Il n'y examine point les institutions en elles-mêmes, il distingue les différentes parties du pacte politique, il en marque le caractère spécial d'après leur origine, et définit l'esprit général de la constitution où elles se confondent.

La seconde partie ouvre, à l'occasion d'une question de méthode, une suite d'échappées et pour ainsi dire de vues latérales sur la constitution des États-Unis. Il s'y est particulièrement appliqué à déterminer suivant quelles règles il faut conduire ses investigations à travers des régions du droit public dont la carte n'est pas faite ou mal faite. Il insiste longuement sur les précautions à prendre contre les pièges que tendent à tout homme les longues habitudes de son propre esprit et les influences de son milieu national. Il a montré surtout que les mécanismes constitutionnels n'ont pas de valeur et d'efficacité propres, indépendamment des forces morales et sociales qui les soutiennent ou les mettent en mouvement ; ce qui ne veut pas dire que l'excellence des mécanismes ne rend pas l'action de ces forces plus intense, plus durable et plus régulière.

La troisième étude de ce volume forme la conclusion des deux parties qui la précèdent. L'auteur y reprend et fait ressortir, par une comparaison serrée et suivie avec la France, les différences non seulement de forme et de structure, mais d'essence et de genre qui existent entre la constitution anglaise, la constitution des États-Unis et les nôtres. Ces différences sont liées à la notion capitale de SOUVERAINETÉ, laquelle n'est pas la même dans les trois pays.

*
* *

M. Louis Fiaux a entrepris la tâche, ingrate parfois, car il ne peut guère se faire que des ennemis, d'esquisser les PORTRAITS POLITIQUES de nos contem-

porains que leur valeur personnelle ou les hasards du suffrage universel ont mis en lumière et placés au premier rang.

M. Louis Fiaux veut être sincère et impartial, et c'est bien là le rôle de l'historien comme celui du critique. mais si les « portraiturés » feront parfois triste mine en se voyant de valeur si mince, le lecteur apprendra à connaître la vérité ennemie des idoles. — Clémenceau, Louis Blanc, Charles Blanc, Jules Grévy, Henri Brisson, tels sont les noms des personnages dont les portraits sont déjà en vente.

⁂

Dans PARIS, SES ORGANES, SES FONCTIONS ET SA VIE DANS LA SECONDE MOITIÉ DU XIX[e] SIÈCLE. M. Maxime du Camp, de l'Académie française, a parlé de l'assistance publique à Paris; il en a décrit l'organisation, démontré le mécanisme, raconté les bonnes œuvres.

L'assistance publique est une institution sociale; elle fait peut-être œuvre de charité, quoique nous ne le pensions pas, mais certainement elle fait œuvre de salut public en recueillant les malades, en internant les fous, en accordant l'hospitalité aux infirmes, en adoptant les enfants abandonnés, en distribuant des subsides aux indigents que la misère ou la paresse poussent à la mendicité dans les rues.

M. Maxime du Camp, voulant montrer la vie à Paris sous toutes ses faces, ne pouvait manquer de citer cette institution qui se nomme assistance publique.

Il s'agit de savoir si la charité a quelque chose à voir avec cette institution; nous ne le croyons pas, et lorsque le malheureux s'adresse à ses bureaux qui entretiennent un nombreux personnel, on peut s'assurer que les réponses administratives aux supplications ne ressemblent en rien à un acte charitable.

M. Maxime du Camp a voulu compléter par un nouvel ouvrage cette physionomie de Paris, si curieuse à observer. Il a voulu voir le cœur de Paris, et son beau volume, LA CHARITÉ PRIVÉE, nous le montre admirable.

Oui, admirable ! car donner à celui qui tend la main est bien, mais où nous reconnaissons le cœur vraiment charitable, c'est dans la délicatesse de cette charité, qui n'attend pas que l'on vienne la supplier, mais qui va au-devant, qui découvre des misères à soulager et qui ne jette pas son aumône comme un os que l'on fait ronger à son chien.

Je ne connais pas de livre plus moral que celui publié ces jours-ci par M. Maxime du Camp : il montre ce que font les sœurs de charité, ces filles de

Vincent de Paul, cet admirable clergé que l'on dit se repaître des dépouilles arrachées à la superstition ; il montre tous ces hommes épris de l'amour du prochain qui, sans déclamations, secourent toutes les plaies sociales. Voilà le socialisme ! et non pas celui prêché par ces énergumènes qui manifestent pour se faire un tremplin !

∴

M. Alfred Asseline publie, sous ce titre : VICTOR HUGO INTIME, des mémoires, correspondances et documents inédits, touchant à la vie de notre grand poète.

Cousin germain de Mme Victor Hugo, M. Asseline a voulu que les belles et touchantes lettres datées de l'exil qu'elle adressait à ses parents restés en France ne se perdissent pas. Il les a recueillies dans les papiers de sa mère, en même temps que deux cahiers de souvenirs, écrits par M. Pierre Foucher, le père de Mme Victor Hugo.

Ces correspondances, encadrées dans quelques scènes de la vie de famille, écho et souvenir d'une suite d'années de travail et de paix, bientôt interrompues par les deuils irréparables, ne pouvaient être réunies en un meilleur moment et avec une intention de plus pieux respect que dans ce mois de février où la France célèbre le quatre-vingt-troisième anniversaire de son poète aimé.

∴

La librairie Hetzel et Cie vient de mettre en vente un certain nombre de volumes sur lesquels nous appelons l'attention de nos lecteurs, chacun selon ses préférences, son âge et son esprit.

Voici l'ART ET LES GRANDS IDÉALISTES, études du beau, de l'idéal, dans l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique, la parole, etc.

C'est en étudiant chaque époque, depuis les Grecs et les Romains jusqu'à la Révolution que MM. Erckmann-Chatrian arrivent à cette conclusion que « les grands idéalistes, au sein même de la misère et des humiliations dont les abreuvent souvent l'envie, la malveillance et la stupidité de leurs contemporains, ne sont pas à plaindre, ils ont conscience de leur valeur ».

Eux seuls décrètent les idées que d'autres exécutent sans le savoir.

Les plus grands artistes sont ceux qui rendent le mieux l'idéal proclamé par les génies de premier ordre, et c'est ainsi que le progrès marche indéfiniment.

*
* *

Voici maintenant un de ces récits semi-scientifiques comme sait si bien les écrire et les penser M. Jules Verne : L'Étoile du Sud.

C'est la description du pays des diamants, de la vie des chercheurs de ce précieux morceau de pur carbone, arrangés au milieu d'une fabulation captivante.

L'Ile au trésor, histoire dramatique d'une expédition tentée à la recherche d'un trésor laissé dans une île lointaine. C'est un de ces récits qui se recommandent par eux-mêmes et n'ont pas besoin d'être présentés dans les formes. Le succès énorme que l'œuvre de R. L. Stevenson a eu en Angleterre, au point que M. Gladstone lui-même oublia de se coucher tant il était attentionné à cette lecture, ne sera pas moins grand chez nous qui avons le goût des aventures aussi développé que chez les Anglais.

*
* *

Ce n'est point au hasard ni arbitrairement que les noms de Turgot, de Necker, de Bailly se trouvent réunis dans l'ouvrage publié par M. Nourisson, membre de l'Institut, sous ce titre : Trois Révolutionnaires. Le lecteur reconnaîtra que ces noms semblent, au contraire, s'appeler naturellement l'un l'autre.

Turgot, Necker, Bailly appartiennent en effet tous les trois à la Révolution française, dont ils représentent tour à tour la préparation tumultueuse, les inextricables difficultés, la crise suprême.

Ce n'est pas assez dire : tous les trois, en offrant chacun un type particulier du révolutionnaire, se sont montrés des révolutionnaires, Turgot par généreuse candeur, Necker par âpre ambition, Bailly par infatuation naïve.

Révolutionnaires honnêtes à une époque qui devait compter tant de révolutionnaires scélérats, tous les trois eurent, à des degrés divers, avec la passion de la liberté, le sentiment de réformes nécessaires; mais tous trois aussi compromirent l'État, en voulant le redresser brusquement ou l'asseoir sur des bases toutes nouvelles, et tous les trois encore payèrent chèrement une popularité éphémère, l'un de la disgrâce, l'autre de l'exil, le dernier de l'échafaud.

Tous les trois enfin, à des dates très rappochées ou même simultanément, ont joué un rôle d'importance assurément fort inégale, mais, en somme, d'assez d'importance pour que leurs vies à tous les trois soient d'instructives illustrations de notre histoire.

Ces trois figures sont tellement intéressantes et curieuses à observer et surtout à comparer que l'auteur a cru devoir réunir en un seul volume l'étude qu'il a faite de chacun de ces personnages.

Turgot, Necker, Bailly, trois noms que l'on voit écrits dans l'histoire, et même sur les plaques de nos rues, combien de gens savent ce qu'ils ont fait, et quelle place ils tiennent dans la Révolution? Et qui sait que le dernier, Bailly, fut membre de l'Académie française, et qu'il fut, en 1783, le successeur, dans la docte assemblée, du comte de Tressan, dont le bagage est aussi oublié aujourd'hui que les œuvres de son successeur.

Henri Litou.



Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

25 mars 1885.

Jamais peut-être plus grande facilité ne m'a été donnée pour composer une chronique de quinzaine : les volumes parus dans ce court espace de temps sont des plus nombreux, et leur variété même, permet de passer de l'un à l'autre avec l'aisance d'un gymnaste sautant les trapèzes.

Tout en cueillant par-ci par-là quelques gerbes, tout en causant des produits si goûtés de l'esprit français, il est intéressant, je crois, d'examiner un peu de quelle manière l'influence de notre nation pèse ou devrait peser sur le monde entier.

En général, les peuples nos voisins estiment que nous sommes un peu légers, et certains de nos vins, qu'ils boivent en plus grande quantité que nous, les producteurs, leur donnent assez bien l'idée de notre esprit. Ils ne peuvent guère mieux, selon leur sentiment, comparer le cerveau de nos concitoyens qu'à ces agréables bouteilles coiffées d'or, dont le bouchon, une fois parti, laisse échapper une mousse pétillante, couler un vin gai par lui-même et sachant communiquer sa gaîté aux convives assemblés pour le déguster. Cette coiffure posée un peu de travers, ce bouchon qui saute avec éclat, allant retomber un peu à l'aventure, la légère émotion des dames, cette mousse incompressible une fois lâchée, cette jolie couleur d'un blond rosé, eh bien, oui, voilà l'image de la littérature française, reflet de l'esprit gaulois.

« Oui, quand je vois perler ta mousse vagabonde,
Il me semble à tous vents de l'Europe et du monde
Voir couler sous vingt traits divers
Le bon sens fait poète et l'esprit fait romance,
Les chefs-d'œuvre de l'art, ces enfants de la France,
Les romans, sa prose et ses vers. » (Varenne.)

Oui, le vin de Champagne est bien le reflet de notre esprit, et tellement, que le jour où M. A. Bourgeois émit l'idée d'un concours poétique dont le pro-

gramme serait : L'Éloge du vin de Champagne, 1,103 pièces de vers lui furent adressées, — 66,403 vers... de champagne ; — c'est dire combien toutes ces poésies sont pétillantes.

MM. Bonnedame et fils, les imprimeurs champenois, ont fait composer luxueusement les pièces de ce concours formant deux volumes que chacun devrait avoir sur l'une des tablettes de l'étagère, et, avant de faire sauter les bouchons, en guise du monologue, qui est un peu passé de mode chez nous, on pourrait faire dire par un invité l'une de ces pièces chantant la gloire du vin qui accompagne chaque réunion de famille et qui délie les langues dans les fêtes officielles. Presque un sacrement ! Le baptême d'un enfant : on décoiffe une de ces bouteilles qui mettent la joie au cœur, rien qu'à les voir. La première communion : la famille se réunit pour fêter l'union du jeune homme ou de la jeune fille avec son Dieu ; pourquoi ne pas se réjouir ? Et la mousse déborde.

Le mariage, ah ! c'est bien la fête du champagne, les coupes s'emplissent, la gaieté s'éveille, on voit tout en rose.

L'extrême-onction ; — qu'allais-je dire ? Je croyais avoir entendu sauter le bouchon chez l'héritier qui a des « espérances ».

Le prix de 1,000 francs, donné par M. Gaston Chandon de Briailles, a été remporté victorieusement par Clovis Hugues ; mais, à côté du grand vainqueur, Gaston Jollivet, Adolphe Chavanne, Valery Vernier, Anaïs Ségalas, Judith Gautier, Maxime Rude, Sophie Courpon, Léopold Stapleaux, Spire Blondel, et tant d'autres, ont tenu haut et ferme le drapeau de la Champagne.

Hé, oui, le champagne a porté l'influence de la France, d'Epernay au Kamtschatka, et chaque fois que ce bruit bien connu du bouchon qui « part » se fait entendre chez nous, on peut dire qu'il y a de la joie dans la maison ; chaque fois qu'il s'entend à l'étranger, les convives, anglo-saxons, teutons ou de race latine, sont obligés de s'incliner devant la France.

« Je sais que pour frauder une onéreuse taxe,
Des Allemands rusés obtiennent à vil prix
Un vin de contrebande au bord de l'Elbe, en Saxe,
Qui trompe par son coloris ;

« Mais ils ne soutiendront jamais la concurrence
Là-bas, dans le pays des breuvages épais ;
On n'imite pas plus le champagne de France
Qu'on n'imite l'esprit français ! » (Sophie Courpon.)

On peut gagner aussi l'estime de l'étranger en s'occupant un peu plus de suivre le mouvement littéraire qui se produit chez lui, en reconnaissant qu'il y a des hommes de quelque valeur ailleurs que chez nous.

Je disais tout à l'heure que le monologue avait fait son temps, cela devait arriver : on en a abusé : et puis, le dirai-je, il s'est un peu trop décolleté ; il nous est venu même de Bruxelles certains « monocoquelogues » qui pouvaient difficilement se laisser entendre dans les salons autres que ceux des cabarets à la mode.

A l'étranger, on aime aussi, ou encore, le monologue; seulement, d'après ce que j'ai pu en juger par EL AMOR O LA MUERTE, de l'écrivain espagnol Ramon de Campoamor, ils ne sont pas d'une gaieté folle.

M. Georges Bouret a essayé de rendre en vers français le monologue en vers du poète espagnol, et il y a réussi d'une façon remarquable, en serrant de très près le texte, c'est une des plus grandes difficultés que puisse vaincre un poète.

Se matàran. Todo hombre enamorado
Es un loco de atar, que no esto'atado
Y seràn, al batirse sin padrinos,
Mas bien que caballeros, asesinos.
. . . .

« Ils vont se tuer. Tout homme amoureux
Est un fou qu'il faut tenir à la chaîne.
Bien des assassins sont moins dangereux
Que ces combattants, sans témoins, par haine. »
. . . .

Campoamor est né à Navia de Luarca le 24 septembre 1817. Après avoir fait ses humanités à la Vega, il vint à Madrid dans le but d'y étudier la médecine.

La littérature, la philosophie et la politique lui firent bientôt oublier Hippocrate, et, à vingt-trois ans, il avait conquis, parmi les poètes de la capitale espagnole, un rang distingué.

Tout le monde le connaît à Madrid ; ses œuvres sont devenues populaires et toutes les classes de la société le lisent.

Ses succès sont nombreux en n'importe quel genre, et divers de ses drames lui ont valu d'être applaudi jusqu'à l'enthousiasme.

Poète il a créé la *Dolora*, poésie inconnue chez nous, la traduction en étant presque impossible en français.

Les principaux ouvrages poétiques sont : *las Dolorosas, Fables morales et politiques*, *Tendresses et Fleurs* et *Petits Poèmes*.

Il a été gouverneur de plusieurs provinces, membre du conseil d'État, direc-

teur général de l'assistance publique, etc., etc. — Aujourd'hui il est encore député et le membre le plus influent peut-être de l'Académie espagnole.

Combien nous devons remercier les hommes qui nous font connaître la littérature étrangère, ceux surtout qui poussent l'amour de la vérité, jusqu'à vouloir, au prix de veilles et d'efforts pénibles, rendre poétiquement des poésies que la prose déformerait forcément. En sorte que L'AMOUR OU LA MORT de Bouret est une œuvre originale, tout en étant une traduction, et quoique ces deux mots paraissent se contredire.

Oui, si nous sommes fiers de notre littérature, nous n'avons pas à dédaigner celle de nos voisins; mais surtout, si nous voulons étendre notre influence, il faut travailler par tous les moyens à leur faire aimer notre belle langue.

Puisque M. Georges Bouret nous a conduit en Espagne, je veux demeurer un instant avec les souvenirs charmants qui me sont restés de mes voyages en cette péninsule et dans les colonnies où l'on parle cette langue aussi douce que la langue italienne, mais avec un je ne sais quoi de plus mâle, grâce à la lettre *iota*, qui se prononce de la gorge, et dont les Français particulièrement saisissent si difficilement l'intonation.

Aussitôt que j'arrivais dans une petite ville, les Espagnols ayant reçu quelque instruction n'avaient d'autre joie que de venir causer avec moi, non pas pour le charme de ma conversation, mais pour parler le français. Ah! partout, quoi que l'on en puisse dire, l'étranger aime notre langue; il veut l'apprendre, aime à perfectionner sa prononciation, et bien des charmantes réceptions que j'aurais pu croire devoir à mes très faibles mérites et surtout aux nombreuses lettres de recommandation dont j'étais porteur étaient surtout dues au plaisir que mes hôtes avaient de pouvoir converser en français. Le seul ennui que j'éprouvais des agapes auxquelles j'étais convié était la cuisine à l'huile. Que voulez-vous, je suis Parisien ; on n'est pas parfait! et surtout, sitôt que l'on passait à *la sala*, on me priait de me mettre au piano et de chanter — je vous le donne en mille — *la Marseillaise*. Dieu! l'ai-je assez dite cette *Marseillaise*, et le malheur c'est que je n'en ai jamais su que le premier couplet!

En Italie, et ailleurs, toujours on cherchait « le Français » pour se frotter, par mon intermédiaire, à notre langue. Ah! il faut avoir voyagé pour comprendre quelle influence nous pourrions acquérir si notre langue pouvait pénétrer dans les classes modestes des pays étrangers; aussi j'admire le magnifique programme de L'ALLIANCE FRANÇAISE, *association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger*. Cette association, approuvée par arrêté du ministre de l'intérieur en date du 24 janvier 1884, est

en pleine voie de prospérité, et son secrétaire général, M. P. Poncin, a déjà pu, en deux ans, inscrire plus de six mille adhérents.

Certes, ce chiffre parle de lui-même, mais nous voudrions le voir augmenter, car cette société n'a d'autre but que de faire connaître et aimer notre langue dans les pays soumis à notre protectorat et dans nos colonies ; de favoriser dans les contrées encore barbares la fondation et l'entretien d'écoles où s'enseigne la langue française : partout enfin, d'entrer en relations avec les groupes de Français établis à l'étranger, afin de maintenir parmi eux le culte de la langue nationale.

Elle accorde des subventions aux écoles déjà existantes, introduit des cours de français dans celles qui en sont dépourvues, encourage les publications pédagogiques pouvant seconder son œuvre, distribue des récompenses, enfin, étend notre influence par la langue et ouvre au commerce des relations plus faciles.

Les plus grands noms de France ont tenu à honneur d'adhérer aux statuts de l'*Alliance française* et d'apporter leur offrande à cette œuvre si éminemment recommandable.

En Roumanie, en Roumélie, en Bulgarie, comme au Maroc, au Sénégal, à Madagascar comme au Transvaal, la langue française va être enseignée grâce au concours de professeurs distingués, et l'Asie, l'Amérique, l'Afrique comme l'Europe vont apprendre ou tout au moins ne pas oublier les chefs-d'œuvre de notre belle littérature.

Cependant, il faut s'entendre, et puisque nous portons partout le goût de notre langue, il est nécessaire que ceux qui vont l'apprendre, ceux qui vont nous lire, ne croient pas que ce sont les ouvrages les plus retentissants, ceux qui se vendent à des centaines d'éditions, que nous leur conseillons de lire une fois qu'ils connaîtront le français ; il faut les mettre en garde, au contraire contre certains engouements qui font porter à tous le poids des dégoûts qu'ils inspirent contre la littérature française. L'étranger ne comprend pas toujours les finesses de notre langage, mais il se rend parfaitement compte des mots crus et des tableaux malsains qu'une école nouvelle se plaît à présenter sous le titre de « documents humains », et ces documents, lorsqu'ils sont lus par des gens qui ne se rendent pas un compte exact de l'idée de l'auteur, sont écrits pour faire repousser des familles étrangères tous nos romans sans distinction, et j'estime qu'une revue comme la nôtre est arrivée bien à propos pour dire à chacun ce que contient tel ou tel ouvrage, laissant chacun libre ensuite de faire son choix dans les genres signalés.

Au premier abord, un ouvrage comme celui que vient de publier M. Emile

Zola, *Germinal*, semble absolument immonde, et seuls les hommes qui réfléchissent, qui approfondissent et peuvent lire deux ou trois fois ce volume, ce qui est un lourd travail, doivent en couper les feuillets sans crainte d'être asphyxiés par les délétères émanations qui s'en échappent.

Mon sentiment, on le connaît, au sujet du parti pris de M. Zola d'étaler le mot *cru* mais c'est peut-être encore moins le mot qui me choque, que la chose qu'il étale à plaisir.

Je me rappelle avoir entendu souvent dans mon enfance des camarades me dire :

« Tiens, sens donc, comme ça pue, hein ! »

Ils me fourraient sous le nez n'importe quoi, c'était une farce ; aujourd'hui l'on dit « une fumisterie ».

Eh bien ! il m'est resté une certaine répulsion pour les gens qui vous offrent de respirer une mauvaise odeur. Il me suffit d'entendre dire : ça sent mauvais ! je n'ai nulle envie d'approfondir la chose.

Quoique M. Zola ait écrit dans *Germinal* des passages absolument inutiles, qu'il ait entassé répétitions sur répétitions, et que même son style soit des plus lâchés, je déclare son livre admirable et d'une puissance à laquelle aucun écrivain n'est encore arrivé, seulement M. Zola a l'imagination complètement dépravée, à côté d'un lyrisme adorable.

Il semble qu'avec cette famille Maheu on descende dans l'enfer du Dante, et lorsque l'on a lu cela, il vous en reste une impression pénible accompagnée de la grande pitié qui vous monte au cœur à la pensée des souffrances épouvantables endurées par ces pauvres gens : en faveur de quoi ?... pour qui ?

« A qui est-ce donc tout ça ?

« — Hein ? à qui tout ça ?... On n'en sait rien. A des gens. »

« Et de la main, il désignait dans l'ombre un point vague, un lieu ignoré et reculé, peuplé de ces gens pour qui les Maheu tapaient à la veine depuis plus d'un siècle. Sa voix avait pris une sorte de peur religieuse, c'était comme s'il eût parlé d'un tabernacle inaccessible, où se cachait le dieu repu et accroupi auquel ils donnaient tous leur chair, et qu'ils n'avaient jamais vu.

« — Au moins si l'on mangeait du pain à sa suffisance !

« — Dame, oui ! si l'on mangeait toujours du pain, ce serait trop beau ! »

Il est évident que M. Zola s'est efforcé de jeter dans l'esprit de ses lecteurs cette pensée de l'injustice du capital vis-à-vis du travailleur ; il montre celui-ci condamné aux ténèbres et succombant à la peine ; mais, en plus, son livre indique quelle immoralité fait naître cet état de misère où grouillent toutes ces familles vivant réunies dans une promiscuité qui ne respecte aucune conve-

nance. Cependant, j'ai assez vécu dans le pays même visé par ce livre pour savoir que les mineurs ne sont pas absolument privés des joies de ce monde, et quant à dire que jamais ils ne voient le soleil ce serait aussi exagéré que les tableaux de la fameuse débauche de la maison de la rue de Choiseul dans *Pot-Bouille*.

J'ai vu dans le Nord, sur le bord des fosses, des amants joyeux, des mères heureuses, et les cabarets retentissaient de gais refrains.

M. Zola a pris seulement le côté misérable en l'exagérant pour sa thèse, mais il fait vivre ses personnages d'une façon remarquable, et chacun d'eux est une création d'une puissance tellement grande qu'elle paraît être la vérité absolue.

Son livre, comme tous les ouvrages de ce genre, est du roman et n'est pas plus la vérité absolue qu'un autre, seulement il a le talent de le laisser croire, et pas un des lecteurs de *Germinal* qui ne pense que l'auteur s'est enfermé huit jours avec Étienne et Catherine dans la mine inondée, huit jours sans pouvoir presque bouger, sans aucune nourriture, et que, là, dans cet antre où le désespoir les tient, d'où ils ne savent si les gens qui viennent à leur secours pourront jamais les tirer, il a assisté à « leur nuit de noces, au fond de cette tombe, sur ce lit de boue, le besoin de ne pas mourir avant d'avoir eu leur bonheur, l'obstiné besoin de vivre, de faire de la vie une dernière fois. Ils s'aimèrent dans le désespoir de tout, dans la mort ».

Chose curieuse, M. Zola « idéalise » l'animal et « naturalise » l'homme.

Est-il quelque chose de plus poétique que cette peinture de l'existence de Bataille ?

« C'était Bataille, le doyen de la mine, un cheval blanc qui avait dix ans de fond. Depuis dix ans, il vivait dans ce trou, occupant le même coin de l'écurie, faisant la même tâche le long des galeries noires, sans avoir, jamais revu le jour. Très gras, le poil luisant, l'air bonhomme, il semblait y couler une existence de sage, à l'abri des malheurs de là-haut. Du reste, dans les ténèbres, il était devenu d'une grande malignité. La voie où il travaillait avait fini par lui être si familière, qu'il poussait de la tête les portes d'aérage, et qu'il se baissait, afin de ne pas se cogner, aux endroits trop bas. Sans doute aussi, il comptait ses tours, car lorsqu'il avait fait le nombre réglementaire de voyages, il refusait d'en faire un autre ; on devait le reconduire à sa mangeoire. Maintenant, l'âge venait, ses yeux de chat se voilaient parfois d'une mélancolie. Peut-être revoyait-il vaguement au fond de ses rêvasseries obscures le moulin où il était né, près de Marchiennes, un moulin planté sur le bord de la Scarpe, entouré de larges verdures, toujours éventé par le vent. Quelque chose brûlait

en l'air, une lampe énorme, dont le souvenir exact échappait à sa mémoire de bête. Et il restait la tête basse, tremblant sur ses deux pieds, faisant d'inutiles efforts pour se rappeler le soleil.

« Cependant les manœuvres continuaient dans le puits ; le marteau des signaux avait tapé quatre coups; on descendait un nouveau cheval, et c'était toujours une émotion. car il arrivait parfois que la bête. saisie d'une telle épouvante, débarquait morte. En haut, lié dans un filet, il se débattait éperdument; puis, dès qu'il sentait le sol manquer sous lui, il restait comme pétrifié; il disparaissait sans un frémissement de la peau, l'œil agrandi et fixe Celui-ci étant trop gros pour passer entre les guides. on avait dû. en l'accrochant au-dessous de la cage. lui rabattre et lui attacher la tête sur le flanc. La descente dura près de trois minutes, on ralentissait la machine par précaution. Aussi, en bas, l'émotion grandissait-elle. Quoi donc ? est-ce qu'on allait le laisser en route, pendu dans le noir ? Enfin, il parut avec son immobilité de pierre. son œil fixe, dilaté de terreur. C'était un cheval bai. de trois ans à peine, nommé Trompette.

« — Attention ! criait le père Mouque. chargé de le recevoir. Amenez-le, ne le détachez pas encore. »

« Bientôt, Trompette fut couché sur les dalles de fonte comme une masse. Il ne bougeait toujours pas, il semblait dans le cauchemar de ce trou obscur. infini, de cette salle profonde, retentissante de vacarme. On commençait à le délier, lorsque Bataille, dételé depuis un instant, s'approcha, allongea le cou pour flairer ce compagnon qui tombait ainsi de la terre. Les ouvriers élargirent le cercle en plaisantant. Eh bien ! quelle bonne odeur lui trouvait-il ? Mais Bataille s'animait, sourd aux moqueries. Il lui trouvait sans doute la bonne odeur du grand air. l'odeur du soleil oublié dans les herbes. Et il éclata tout à coup d'un hennissement sonore, d'une musique d'allégresse, où il semblait y avoir l'attendrissement d'un sanglot. C'était la bienvenue, la joie des choses anciennes dont une bouffée lui arrivait. la mélancolie de ce prisonnier de plus qui ne remonterait que mort.

« — Ah ! cet animal de Bataille ! criaient les ouvriers, égayés par ces farces de leur favori. Le voilà qui cause avec le camarade. »

Cette page n'est-elle pas adorable, et ne vaut-elle pas mille fois l'horrible peinture, l'ordurier tableau de la mort de Maigrat et de la vengeance de ces femmes dont il avait exploité la misère en faveur de ses vices, ces chapitres entiers dans lesquels on ne parle que des choses qui se voilent d'habitude et que M. Zola répète à plaisir pour exciter les imaginations.

Oui, je prétends que la page où il nous fait assister à la baignade de Maheu est placée là comme une amorce à la plus indigne dépravation.

Quel plaisir un écrivain arrivé comme M. Zola peut-il éprouver à jeter des taches de boue sur une œuvre aussi resplendissante que *Germinal?* Malheureusement surtout, c'est qu'il en rejaillit quelque chose sur le fond de notre littérature et que les romans français à l'étranger sont mis en grande suspicion.

Certainement, Alphonse Daudet n'a ni la puissance de M. Zola ni le nervosisme de Goncourt; mais ses ouvrages n'offrent aucun danger, tout en faisant la gloire de notre littérature, et la magnifique collection in-octavo de ses œuvres, dans laquelle je viens de relire LES ROIS EN EXIL, ne me laisse pas cette impression d'un homme qui vient de toucher à quelque chose de sale et qui a besoin de se laver les mains.

L'esprit français possède cette qualité charmante de pouvoir dire les choses les plus risquées sans employer le mot grossier, et, certes, Catulle Mendès n'est pas toujours d'une moralité absolue, mais avec quelle grâce il sait envelopper le serpent! Son nouveau volume, LE ROSE ET LE NOIR, n'a rien qui puisse effaroucher personne, et si, à côté d'historiettes d'un charme infini, on en rencontre d'autres qui vous mettent les larmes aux yeux, il faut reconnaître que dans ce genre, qui n'a rien de ses audaces habituelles, comme dans ses audaces même, il a toujours le respect de notre belle langue; s'il la torture parfois, il respecte ses lecteurs et les intéresse toujours.

J.-A. Pothey, l'auteur du CAPITAINE RÉGNIER, est un philosophe et un observateur qui n'a pas besoin de faire du naturalisme pour être naturel et vous rendre un type en quatre coups de crayons. Adorablement vrai son *Capitaine Régnier*, et lisez la petite historiette suivante, comme il vous peint un employé d'administration, sans consacrer quatre pages à décrire ses manches de lustrine!

Henry Monnier a décrit, par le crayon comme par la plume, ce type extraordinaire du vieux fonctionnaire public, tout gourmé d'une importance acquise par trente années de services indéfinis, grand et solennel, « diseur de riens », ankylosé dans une gravité grotesque, et fort épouvanté devant une expression nouvelle, non conforme aux usages reçus.

Le type devient rare, mais il n'est pas tout à fait mort.

« L'autre jour, M. Cyprien, chef de bureau d'une grande administration publique, dépouillait lentement le travail de ses subordonnés, quand, tout à coup, il tressauta vivement sur la basane verte de son fauteuil. Sa main gauche agitait une simple feuille de papier, tandis que sa main droite, toute

tremblante, essayait d'assujettir son pince-nez d'écaille. Tour à tour il éloigna et rapprocha de son visage l'écrit qui lui causait tant d'émoi.

« Le doute n'était plus permis. Cette feuille portait bien ces mots tracés en belle anglaise : « Bon pour deux pistolets. *Signé :* HECTOR, *sous-chef.* »

« M. Cyprien s'épongea le front à plusieurs reprises ; puis, fermant les yeux, il demeura plongé dans une profonde méditation.

« — Quelle honte ! Quel scandale ou quel égarement ! Quoi ! c'est à moi, le plus ancien chef de bureau de l'administration, qu'on ose demander des engins de meurtre ! Des armes de guerre dans cette paisible enceinte ? Quel attentat médite-t-on ? Hector, j'aime à le croire, est incapable de commettre lâchement un crime. Mais alors, il rêve donc quelque sinistre projet sur sa propre personne, et c'est moi qu'il choisit pour confident, que dis-je ! pour complice de son exécrable forfait ! Il désire, le malheureux, que l'État lui fournisse, des deniers publics, l'instrument de son supplice. Et d'ailleurs, pourquoi deux pistolets ? Un seul pourrait suffire. Oui, certainement, il y a là une perversion complète de l'intelligence, un acte de véritable démence qu'il est de mon devoir d'éclaircir sans retard. »

« Puis, M. Cyprien appelant son huissier :

« — François, dites à Baptiste de venir me parler. »

« Baptiste, le garçon de bureau d'Hector, s'empressa d'accourir.

« — Mon ami, dites-moi, je vous prie, si depuis quelque temps vous n'avez rien remarqué d'extraordinaire dans la conduite de M. Hector ?

« — Non, Monsieur le directeur, répondit humblement Baptiste, je n'ai rien remarqué du tout. M. Hector arrive le premier au bureau ; il s'en va le dernier ; il travaille beaucoup et il parle peu.

« — C'est bien, mon garçon. Assidu, travailleur et taciturne ; je ne pensais pas d'abord que la chose fût aussi grave. Je vais en conférer avec M. le secrétaire général. »

« M. le secrétaire général est un être tout à fait mystérieux. Le commun des mortels ignore son nom véritable, et cela se conçoit. Comme presque tous les fonctionnaires importants, il signe d'une manière illisible. Le grand chef lui dit : Mon cher. Les subordonnés immédiats l'appellent de son titre : M. le secrétaire général. Les petits employés, gent irrévérente, le désignent en disant : le Serpent-Vert. Ce surnom grotesque et malhonnête, absurde et ridicule, vient de ce que M. le secrétaire général est long, maigre, pâle, et qu'il porte des lunettes. Donc, facéties sans sel.

« D'un pas dramatique, M. Cyprien s'avança vers son supérieur. Son attitude respectueuse exprimait parfaitement toute l'horreur de la situation, et

sans mot dire, il présenta la pièce fatale. Serpent-Vert la prit, la tourna, la retourna, la lut, la comprit enfin, et il s'écria d'une voix aiguë :

« Que signifie cela, Monsieur? Des armes! On arme dans vos bureaux! »

« M. Cyprien fit un geste de désespoir.

« — Expliquez-vous, Monsieur, je vous prie. »

« Le bon M. Cyprien mit un doigt sur son front et secoua la tête.

« — Ah! oui. Je saisis. C'est un acte de folie, n'est-ce pas? La cervelle de votre sous-chef a déménagé. Que faire?

« Un employé laborieux, exact, instruit, qui signe de pareils bons! Il veut commettre un attentat sur lui-même : vous seul, Monsieur le secrétaire général, vous pouvez le détourner de cet affreux projet.

« — J'agirai, Monsieur, j'agirai; je veux voir ce possédé! Mais à propos, est-il dangereux ?

« — Puisque vous voulez bien l'honorer d'une audience, vos huissiers se tiendront aux aguets pour prêter main forte au premier signal. »

« Baptiste et François furent apostés dans un coin. Les deux fonctionnaires constituèrent un petit tribunal.

« Hector parut bientôt. Son maintien ne recélait aucun embarras, mais il semblait assez surpris. Il supporta sans faiblir le regard des lunette bleues du Serpent-Vert.

« — Je suis enchanté de vous voir, Monsieur. Comment vous portez-vous?

« — Mais très bien, Monsieur le secrétaire général, très bien; je vous remercie.

« — Avez-vous pris quelques vacances cette année?

« — Non, Monsieur. J'attendrai que mon travail soit achevé pour solliciter cette faveur.

« — Et ce travail assidu ne vous a-t-il pas un peu fatigué?

« — Non, Monsieur.

« — N'auriez-vous point, par hasard, un petit chagrin d'amour?

« — Votre sollicitude me confond : je n'ai ni peine ni chagrin ».

« Le Serpent-Vert voulut tenter le grand coup. Il prit le fameux bon sur son bureau.

« — Reconnaissez-vous cette pièce?

« — Parfaitement, Monsieur le secrétaire général.

« — Certainement.

« — Puis-je vous demander à qui vous destinez ces deux pistolets?

« — Aux deux dessinateurs qui travaillent dans mon bureau.

« — Malheureux! Vous avouez donc! Que vous ont fait ces pauvres gens?

« — Mais, Monsieur le secrétaire général, vous confondez, sans doute. Les pistolets sont des petites planchettes de bois, contournées de différentes manières, qui servent à tracer des courbes sur les dessins et sur les plans. »

« Au travers de ses lunettes bleues le Serpent-Vert lança un formidable regard à ce cher M. Cyprien, qui faillit se trouver mal. »

Il faudrait avoir le crayon d'Henri Monnier pour rendre l'effarement des visages de nos deux honorables fonctionnaires.

Et Armand Sylvestre, quel aimable écrivain! comme il sait manier la gauloiserie! Mais si, parfois, sa verve rabelaisienne effarouche, il sait aussi se repentir, et son nouveau volume, LE DESSUS DU PANIER, lui fera pardonner bien de ses fantaisies trop graveleuses et surtout... ses trop nombreuses préfaces. Écoutez ce petit conte pris tout à fait sur le dessus du panier.

« Je m'étais toujours promis de te consacrer une page des mémoires secrets de mon esprit, lesquels je disperse ici et sous ce titre, en feuilles légères, hôte modeste de cette terre de Nohant, où tout m'est précieux souvenir, humble ami de la grande trépassée, pour qui l'immortalité s'est levée, ô Fadet, chien favori de Georges Sand, mon compagnon d'autrefois dans les grandes allées ombreuses du parc, débonnaire et susceptible Fadet, dont le caractère noble et chatouilleux à la fois était bien celui d'un gentilhomme campagnard! Avec ta grosse tête et ton poil ras, tu n'étais pas un type d'élégance aristocratique, mais dans tes grands yeux noirs doux, inquiets et profonds, se lisait ta race, et tu comptais certainement des aïeux dans la chevalerie des toutous dévoués à leur dame jusqu'à la mort et dont l'image est cachée sous les pieds de marbre des châtelaines ensevelies dans les églises gothiques. Tes pareils ne songeront guère à t'élever une statue, et cependant, Fadet, ô mon frère à quatre pattes, tu fus, bien plus que moi-même et plus longtemps, le familier du plus fécond génie de ce siècle, et son affection pour toi était déjà de la gloire. Je ne me flatte pas de t'en donner dans quelques lignes jetées au vent, mais si nous nous rencontrons dans quelque vie meilleure, je souhaite que tu me saches gré de les avoir écrites et m'admettes de nouveau dans ta compagnie. Nous ferons un domino à quatre avec saint Roch et son chien et nous aurons bien soin d'en exclure saint Antoine et son grossier compagnon, la seule bête de la création que ta maîtresse eût en horreur. Elle-même sera sans doute dans quelque planète bien supérieure à la nôtre, habitante de quelque astre lumineux dont son esprit sera la flamme intérieure, roulée, comme sur un char triomphant d'or pur, au plus haut des azurs profonds où se perdent les flèches des constellations. Mais, bonne comme nous le savons tous deux, elle en abaissera sur nous, comme autrefois.

l'indulgence tendre de son regard et la mansuétude infinie de son cœur. Notre étoile en sera si fort éclairée et réchauffée, que ses sœurs jalouses et les astronomes ignorants ne le reconnaîtront plus et que nous devrons recroqueviller nos pieds sous nos chaises pour qu'ils ne se brûlent pas à son toucher.

« Donc Fadet occupait une place importante dans la vie des habitants de Nohant. Tel maître, tel chien. Je l'ai remarqué souvent. Ce n'est pas que les chiens, comme les singes, se préoccupent de nous imiter dans nos faits et gestes. Leur façon de s'inspirer de nous est autrement profonde et intime que cette mimique extérieure. Ils s'associent à nos sentiments. Ne vous fiez jamais au chien d'un méchant homme : il est, pour le moins, aussi méchant que lui. Tout au contraire, celui qui n'aura eu sous les yeux que des exemples de douceur sera certainement doux. Dans le maison la plus hospitalière du monde, Fadet était devenu comme un génie familier de l'hospitalité. A peine un nouveau venu était-il arrivé, qu'il s'en emparait pour lui faire les honneurs de la propriété. Après lui avoir montré le chemin de sa chambre et y avoir assisté au débouclage de ses malles, il l'emmenait dans le parc et le promenait, suivant une route inexorablement définie, dans toutes les allées, sans omettre la moindre, s'arrêtant aux carrefours de verdure pour lui laisser le temps de juger les points de vue. Cicérone irréprochable, il ne l'obsédait pas d'assiduité ou de caresses. Il allait avec le sérieux d'une personne qui accomplit un devoir grave, ne se retournant que quand il le fallait, soufflant de temps à autre ou tirant sa langue d'où montait une fine buée, pour témoigner du mal qu'il se donnait et de son zèle à satisfaire son client. Sa tâche accomplie, celui-ci n'était plus pour lui que l'objet d'un intérêt très vague, et c'est à peine s'il y faisait attention. Il redevenait tout entier à ses maîtres, attendant une occasion nouvelle de leur prêter son utile concours. Il rentrait, fort de sa conscience, dans le courant des occupations quotidiennes, assistant, en témoin bénévole, à tous les actes d'une existence bien remplie. George Sand faisait-elle après déjeûner sa partie de boules, — jeu auquel elle excellait, — Fadet, assis derrière une bordure de buis ou dans le sable, suivait des yeux les coups sans jamais rien déranger aux places acquises par les joueurs. Il aurait bien donné par-ci par-là un conseil s'il l'avait voulu, mais il ne daignait pas. Au fond, je n'ai jamais su s'il approuvait ou blâmait ces amusements, puérils en apparence, d'un grand esprit. Contraire, en cela, à beaucoup de chiens, le recueillement lui plaisait plus que le vacarme. Riait-on fort autour de la grande table du salon? Fadet demandait immédiatement à sortir, craignant vaguement que ce ne fût de lui qu'on se moquait. Car je n'ai jamais vu être vivant supporter aussi mal la plaisanterie.

« Comment nous nous brouillâmes et demeurâmes fâchés, comme s'il y eût eu un Wagram pour nous, j'hésite à le conter, étant obligé de convenir que les premiers torts venaient de moi. C'était par un magnifique matin de septembre, et, bien que je fusse là depuis quelques jours déjà, Fadet, par faveur spéciale et pour me donner une marque extraordinaire de sympathie, m'avait suivi dans le grand jardin où j'avais devancé tout le monde, ayant toujours chéri l'heure aurorale qu'emplit le réveil des oiseaux et le scintillement des rosées, silencieuse et bruyante à la fois, faite de chuchotements obscurs et de clartés luttant contre l'ombre. Les premières feuilles étaient tombées, brûlées par le soleil, d'un jaune roux, et tordues comme des chauves-souris suppliciées, criant sous le pied qui mêlait au sable leurs cassures légères ! Comment avais-je l'esprit, encore embrumé de sommeil, perdu dans un rêve cynégétique? Ayant horreur du meurtre qu'aucun mauvais procédé de la victime n'a justifié, je n'aime pas la chasse, et cependant j'en adore le décor. Celui où je me trouvais enfermé convenait à merveille à cette vision. Dans le lointain, un rustre aussitôt levé que moi jetait des appels de cor. Pourquoi Fadet fouillait-il du museau la broussaille emperlée que les fils d'argent des araignées automnales enveloppaient d'un réseau flexible? Pour se peigner et se débarbouiller à la fois probablement. Mais il me semblait à moi, Nemrod improvisé, qu'il traquait quelque gibier que j'allais voir débouler des haies et traverser, d'un bond furieux de peur, les allées. Je vivais positivement dans une romance accompagnée de fanfares en sourdine. J'avais un fusil sous le bras, comme dans les images, et je rencontrais sur un petit pont de bois une jolie laitière à qui je prenais le menton, en lui offrant un perdreau pour son petit frère malade. Elle me promettait de revenir là le lendemain, à la même heure mystérieuse et me jetait, en atteignant l'autre rive du ruisseau, une fleur d'ancholie que je cachais dans ma veste. — Cherche, Fadet! Je reprenais ma sanguinaire poursuite, animé, contre les lièvres innocents et les lapins sans rancune, de sentiments cruels que je n'avais jamais connus. Brrrr... un effarement subit sous les taillis. Je mets en joue ma canne. Pan! pan! J'avais imité comme je l'avais pu la double détonation de mon imaginaire Lefaucheux... — Cherche, Fadet! Mais Fadet indigné avait fui. C'est Fadet seul qu'avaient atteint, en plein nez, le vent et la fumée de ma fausse poudre. Il ne me pardonna jamais ce manque de respect et cette facétie de mauvais goût. Quand, par hasard, son œil tombait sur moi, il était chargé de dégoût et de reproches, et il affectait, en me voyant, de porter vivement sa patte à son museau. Cette attitude finit par me gêner moi-même horriblement, et quand il ouvrait la gueule pour bâiller, j'avais toujours peur que la parole, laquelle seule lui manquait, lui vînt subitement et qu'il ne me fît

mourir de confusion révelant mon crime à mes hôtes. Fort heureusement, Dieu ne permit pas ce miracle. Il se contenta d'avoir fait parler l'ânesse de Balaam et M. Paul Bert.

« O souvenir mélancolique après ces souvenirs de gaieté !

« Je fus plusieurs annnées sans retourner à Nohant. et je n'y revins que pour les tristes funérailles. La maison était pleine de mouvement et me semblait cependant vide. On s'agitait tout en parlant à voix basse. Dans la grande allée, devant le perron. Flaubert, les yeux rouges de larmes, marchait, fiévreux. auprès d'Alexandre Dumas, calme, mais étrangement sombre. Porterait-on à l'église le corps de George Sand ?... J'ai dit autrefois ce qui fut fait et comment les prières ne manquèrent pas à cette grande âme éprise d'immortalité. Moi, je m'étais enfoncé dans les plus lointaines avenues du parc. ne trouvant aucun silence assez grand pour mon chagrin. J'y avais emporté mon souvenir saignant que berçait la douloureuse pitié des cloches sonnant le glas, et je me croyais bien seul quand un bruit sur le sable, à côté de moi, me fit baisser mes yeux perdus dans un vide humide et quand je me sentis frôler d'une caresse.

« C'était Fadet qui, lui aussi, avait manqué du courage de tout voir, et qui s'isolait pour mieux penser à l'absente ! Nous nous étions rencontrés dans la même impression et dans le même désir de solitude. Il était déjà loin d'ailleurs, marchant tête basse, sans rien regarder, comme une bête qui souffre et ne sait que devenir.

« Pauvre Fadet ! »

On aime toujours ce qui touche à nos gloires littéraires, et Nohant évoquera longtemps encore cette figure si aimée chez nous, ce nom connu et admiré partout, dans le monde entier, George Sand.

Je lisais justement hier le magnifique volume que M. A. Carel a consacre aux maîtres des lettres et de la musique, HISTOIRE ANECDOTIQUE DES CONTEMPORAINS : comme on se plaît à apprendre les moindres faits qui se rapportent à des hommes comme Émile Augier, Charles Gounod, Eugène Labiche, Jules Massenet, Charles Monselet, Got, Théodore de Banville, Champfleury et tant d'autres ! Hé oui. ils ont été jeunes, et ce sont justement les souvenirs de leur vie un peu aventureuse, à la recherche de l'idéal, de l'inspiration, qu'il nous plaît de remonter. Comment sont-ils, ces hommes qui ont acharné les veilles des lecteurs du monde entier, dont la musique a ravi les oreilles de toutes les âmes musiciennes ? Comment ont-ils commencé ? Comment s'est révélé leur génie ? On aime à les voir réunis dans un même volume, se donnant la main comme dans la vie, s'estimant, se poussant les uns les autres : la fraternité du génie !

Aussi, chaque fois qu'il me tombe sous la main un de ces ouvrages comme les Contes de Figaro, par exemple, œuvre collective dans laquelle je rencontre les noms aimés comme le sont ceux de Claretie, du Boisgobey, Coppée, Étincelle, Mary, Monselet, — il est partout où il y a de l'esprit, et il y a de l'esprit chaque fois qu'il est là, — Mortier, Richard, Williers de l'Isle Adam, il me semble que je suis dans un salon littéraire au milieu duquel ce monde de causeurs tient le dé de la conversation. Et puis, j'estime que la nouvelle se prête admirablement à ce genre de volumes collectifs dont M. Lucien Duc, l'aimable secrétaire général de l'Académie des lettres de la province, auquel nous devons les Mémoires d'un écolier, pourrait revendiquer l'initiative. La Huitième gerbe, qui vient d'être éditée, est le modèle du genre, contenant les pièces couronnées. Émery et Cassiette est presque un petit roman, c'est une légende provençale remplie d'un charme infini, et, du reste, la signature de Mme Antonie Jauffret n'est-elle pas là comme représentant ce qu'il y a de plus élevé dans le sentiment.

L'étude de Mme Louise Décourt intitulée les Trois Poètes aveugles me plaît infiniment, et ce rapprochement entre Homère, Ossian et Milton prouve que certaines femmes savent tenir virilement une plume.

Le maître de la nouvelle, Xavier Marmier, regarde les horizons lointains; ce n'est plus en France qu'il va chercher ses inspirations, c'est hors de la patrie, et son nouveau livre, A la ville et a la campagne, contient des nouvelles traduites de l'anglais, du danois, du suédois et de l'allemand.

Ah! qu'ils sont heureux, ces écrivains étrangers, des amis, qui se nomment: Al. Leigthon, Howitt, Budde, Daniel Fallstrom, etc., de trouver un traducteur possédant un pareil style!

Lisez cette nouvelle suédoise, le Destin d'une hirondelle, et dites-moi lequel on doit le plus admirer de l'auteur ou du traducteur :

« — Voilà les hirondelles parties, » me dit ma petite cousine en une matinée d'automne, et la douce enfant regarde avec tristesse le nid abandonné au bord du toit.

« Oui, les hirondelles sont parties pour ne revenir qu'au printemps, et j'avoue que j'éprouve un certain regret de leur disparition. D'abord cela nous annonce la fin de l'été, puis je n'entendrai plus dans ma mansarde le joyeux babil qui me faisait rêver. Car il faut vous dire qu'un couple d'hirondelles a bâti son nid à la fenêtre de ma chambrette et y a élevé ses petits, et a chantonné pendant toute la belle saison. J'ai fait connaissance avec ces gracieux oiseaux, et nous sommes devenus bons amis. Ils venaient avec confiance se poser au bord de ma fenêtre. Ils nous racontaient leurs soucis de ménage et

leurs aventures dans les chaudes contrées. Ils me disaient combien ils avaient de petits dans leurs logis. Enfin, je savais toute leur existence, telle qu'elle se passe entre ciel et terre.

« Deci, delà, j'ai appris diverses histoires d'hirondelles, et comme ma petite cousine s'afflige du départ de ses chères voisines, je lui raconte une chronique par où l'on voit que les oiseaux ont aussi leurs peines de cœur.

« Sur le toit du château d'une ancienne seigneurie, près d'une gouttière terminée par une tête de dragon, s'élevait un nid habilement et solidement construit. Là demeurait une famille d'hirondelles : le père, la mère et deux filles, si dissemblables qu'on ne pouvait croire qu'elles fussent les deux sœurs.

« L'aînée, fière et hautaine, regardait avec un profond dédain les moineaux, qui sont les vagabonds et les gamins du monde des oiseaux ; la seconde, au contraire, accorte et gracieuse, plaisait à toute la gent ailée. Elle avait une bonne parole pour les oiseaux les plus taciturnes et les plus sombres. Elle captivait même le chat du meunier. Lorsqu'elle passait trop près de lui, il fermait les yeux pour ne pas céder à une cruelle tentation.

« Ses parents cependant la blâmaient de sa courtoisie. Ils se vantaient de descendre d'une race antique qui, de génération en génération depuis des siècles, habitaient sous la voûte d'un palais égyptien, et ils ne comprenaient pas que leur fille pût avoir des rapports avec des petites gens comme les pinsons, les serins et les moineaux.

« — Il ne convient pas, disait le père, qu'une personne comme toi s'approche ainsi de la plèbe. Tu dois savoir garder ton rang.

« — Mais, répondait la bonne petite, tous les oiseaux se ressemblent. Ils ont tous un bec et des ailes.

« — Oui, répliquait gravement le père. Mais il ne leur est pas donné à tous de se nourrir de rôtis de moucherons, et d'habiter les grands et les hauts édifices. Vois, par exemple, l'alouette. »

« A ce mot, l'hirondelle baissa la tête, et, sous son plumage noir, on aurait pu la voir rougir comme une jeune fille à qui on reproche une inclination. La gentille hirondelle aimait un joli *alouet* et en était tendrement aimée. »

Arrêtons-nous un instant sur ce mot *alouet*, que je viens de souligner : M. Xavier Marmier, quoique de l'Académie française, s'est permis un néologisme, puisque alouette n'a pas de masculin. Eh bien ! il a un tel respect de la belle langue dont l'illustre société dont il fait partie a la garde, qu'il s'excuse humblement de n'avoir pas trouvé un mot dans le dictionnaire pour exprimer sa pensée. Hélas ! notre langue est parfois pauvre, c'est pour cela qu'il est si difficile de bien écrire, mais l'Académie française, tout en se hâtant, très len-

tement, dit-on, se verra bientôt dans l'obligation d'accepter nombre de néologismes dont son dictionnaire a absolument besoin de s'augmenter, car vraiment le langage étant l'expression de l'imagination il ne faut pas que celle-ci ne puisse trouver un mot pour s'exprimer.

Il faut marcher avec son temps; à l'Académie, comme à Rome, on devra compter avec le progrès, et, puisque je viens de parler de Rome, j'engagerai mes lecteurs à lire une brochure de M. l'abbé Roca, chanoine honoraire, ancien élève de l'École des hautes études des Carmes, LA CRISE FATALE ET LE SALUT DE L'EUROPE, une étude critique sur les missions de M. de Saint-Yves; ils y verront que le point qui divise les savants des théologiens est si facile à franchir de part et d'autre, qu'il est si aisé de s'entendre au lieu de se faire la guerre, que le rapprochement est désirable et qu'il se fera si l'on veut éviter une crise fatale.

Mais revenons à notre gentille hirondelle.

« Les hirondelles sont d'une nature rêveuse. Les alouettes ont une vie poétique. Quoi de plus naturel que l'accord des deux jeunes oisillons? Cela devait nécessairement arriver.

« L'alouet logeait à la belle étoile et tout le jour chantait. Vives et gaies étaient ses mélodies, pures comme le jour du printemps, riantes comme le soleil après la pluie. Pour sa musique aérienne, il ne demandait ni argent, ni décoration. Il chantait pour le laboureur cultivant son champ à la sueur de son front, pour la pauvre ménagère lavant ses vêtements dans le ruisseau, pour le poète errant le long des bois rêveurs. Et tous comprenaient ses chants. et sa chère hirondelle aussi les comprenait quand elle s'élançait avec lui vers les nuages empourprés.

« Le jour vint où il résolut de s'en aller présenter ses respects aux parents de sa bien-aimée, et lui exprimer ses désirs de mariage.

« A cette démarche décisive, il ne songeait pas sans crainte. Mais l'amour lui donnait du courage. Il fit sa toilette et se mit à chanter au milieu des trèfles odorants, car il n'osait encore prendre son vol. Il n'osait monter au haut des érables séculaires, vers la noble famille qui occupait une si haute position dans le monde, qui habitait sous le même toit que le seigneur du canton.

« Enfin, après toutes ces hésitations, il s'enhardit par un nouveau chant, un chant si vif et si sonore que toute la plaine en retentit, et soudain, d'un trait, il s'élança près de la demeure de la douce hirondelle. Il se posa au bord du toit, et, de nouveau, on entendit sa voix pénétrante.

« Le vieil hirondeau, avançant le bout de son bec hors de son nid, lui dit brusquement :

« — Que voulez-vous ? »

« L'alouet voulait lui répondre par une de ses heureuses mélodies. Mais son cœur était saisi d'une tristesse insurmontable et sa voix n'exhalait plus que des accents plaintifs. Il chantait comme il n'avait jamais chanté. Jamais il n'avait connu le souffrance du premier amour.

« Dans la basse-cour, un coq, debout sur une patte, l'écoutait pensif, tandis que, sur un arbre voisin, une vieille pie sèche et méchante répondait par un éclat de rire sardonique à ses tristes soupirs.

« Cependant l'alouet finit par formuler sa demande, et n'obtient qu'un non bien sec.

« Quiconque, disait le fier hirondeau, a une fille comme il faut à marier ne se soucie guère de la donner à un poète; et ce présomptueux alouet n'était qu'un poète, ne sachant rien faire, n'ayant pas même su se procurer une sinécure comme les gens qui veulent vivre dans la fainéantise. Il campait dans les champs, au milieu des herbes. Il n'avait pas même ce qu'on peut appeler une habitation. Quant à sa nourriture, c'était une pitié, et il osait aspirer à l'honneur d'épouser une noble hirondelle. Non, non. Adieu.

« Ainsi peu importait que ces harmonieux accords retentissent sous le ciel bleu et sur les mers resplendissantes. Il n'avait ni maison, ni table. Bonjour.

« Le pauvre amoureux s'enfuit bien loin, bien loin, jusqu'au fond d'un étroit vallon, voilé par une forêt de sapins. Là il se jeta dans une touffe d'herbe, songeant à ses heures d'amour si riantes et si courtes. Il se rappelait le jour où, pour la première fois, près d'une aubépine en fleur, il avait rencontré sa chère hirondelle.

« Il se rappelait tous ses gracieux mouvements et ses petits cris, et sa jolie tête si fine. Qu'il était heureux alors ! Et maintenant !!!

« Peu à peu il s'éleva dans les airs, il monta au-dessus de la cime des sapins et se remit à chanter, d'abord doucement, puis plus haut, et enfin d'une voix éclatante ; il chantait l'amour vrai, l'amour toujours jeune, l'amour immuable, qui résiste à tous les obstacles, qui survit à la mort.

« En ce moment, dans le vallon passait le fils du fermier avec une belle jeune fille, sa fiancée. Sous un rameau d'arbres, il lui prit la main et sur sa joue virginale imprima un baiser. Puis tous deux continuèrent leur route, silencieux et rêveurs, et il leur semblait qu'ils pensaient ce que l'oiseau chantait.

« Pendant ce temps la demeure de l'hirondelle était fort agitée. Le père adressait à sa fille un vigoureux sermon, corroboré par des coups d'ongle et de bec.

« La mère pleurait et les jeunes personnes tremblaient.

« — Je ne veux pas, disait le père impitoyable, je ne veux pas que cette folie se prolonge, que vous fassiez honte à votre famille. Vous aurez donc la bonté de renoncer à vos rêves. J'ai trouvé pour vous un très honorable parti, un homme de notre connaissance, qui demeure dans la tour de l'église. Pas de résistance ni de pleurnicherie. Demain vous serez mariée. »

« Ainsi fut fait.

« L'automne est venu. Les feuilles flétries, tourbillonnant au souffle de la brise, sont pour nous un emblème de la fragilité des choses. Les bouleaux dénudés apparaissent comme des squelettes. L'herbe des champs est jaunie, et les moulins à vent semblent dire, dans le gémissement de leurs grandes ailes : Nous avons à moudre tant de blé, tant d'orge, tant d'avoine. A la fin, cela devient monotone.

« Monotone aussi était l'existence de l'hirondelle mariée par la volonté de son père avec l'habitant du clocher. Elle ne pouvait oublier son cher alouet. Du haut de sa tour, elle regardait tristement les plaines désertes où elle avait tournoyé, chantonné avec lui.

« Maintenant plus d'amour, plus d'alouets, plus d'hirondelles. Au temps de la migration annuelle, tout est parti.

« L'innocente oisillonne n'a pu partir. Un stupide chasseur paravadant avec son fusil lui a cassé une aile. Son mari a bien voulu attendre quelques jours pour voir si elle se guérirait. Elle se guérit, en effet, mais elle était si faible, qu'elle pouvait à peine voler. Il ne lui était absolument pas possible d'entreprendre le long voyage par de là les montagnes, par de là les mers. Le mari dit adieu et s'en alla.

« La pauvre hirondelle resta seule dans sa haute demeure, abandonnée du monde entier.

« Triste et débile, elle essayait encore de sortir. Sous le ciel nébuleux d'automne, elle tournoyait près de l'église, elle descendait dans le cimetière, et le fossoyeur, en la regardant, disait : « La douce petite ne vivra pas longtemps. » C'était vrai. Au mois de novembre par un temps clair, toutes les plantes étant couvertes de givre, la pauvrette étant de plus en plus affaiblie par le froid, par la faim, sentit approcher le terme de sa vie. Elle recueillit ses dernières forces pour s'en aller jusqu'au buisson d'aubépine dont elle gardait le souvenir. Là, sous les rameaux de sapins blanchis par l'hiver, elle oublia les souffrances qu'elle avait endurées, et l'égoïsme de son mari, elle oublia tout pour ne songer qu'aux beaux jours de printemps où l'alouet lui chantait son amour.

« Dans cette douce pensée, elle mit sa tête sous son aile, et dans son dernier soupir exhala son dernier souffle.

« Quelques jours après, celui qu'elle avait tant aimé revenait vers elle. La croyant partie avec sa famille, il avait voulu la rejoindre, et, après avoir essayé de la trouver dans la lointaine région, sur les rives du Nil, sur les colonnades des antiques palais, il revenait la chercher sous le ciel du Nord, dans son pays natal.

« Quand l'hiver fut fini, quand au soleil du printemps la neige fut fondue, sur le sol reverdi, au lieu de l'aubépine en fleur, le fils du fermier vit les deux tendres oiseaux, glacés par terre l'un à côté de l'autre, il les prit dans sa main et les regarda avec une émotion de cœur.

« Il se rappelait le jour où, pour la première fois, il embrassait sa fiancée, tandis qu'un de ces oiseaux chantait son chant d'amour. »

Je suis obligé de faire remarquer aux auteurs qui croient se faire une longue réputation en écrivant des ouvrages que l'on ne peut guère lire sans se cacher, que les hommes qui écrivent comme M. Xavier Marmier seront lus bien longtemps après qu'ils seront tombés dans l'oubli ; ce ne sont pas eux qui font la gloire de notre littérature en France comme à l'étranger, et je doute que leur prose naturaliste aide beaucoup à cette belle institution que nous voudrions voir se propager partout, L'ASSOCIATION NATIONALE POUR LA PROPAGATION DE LA LANGUE FRANÇAISE.

GASTON D'HAILLY.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Il y a quelques mois, devant un auditoire d'élite, Mgr Perraud entrait à l'Académie française. Le nonce, trois évêques, plus de cinquante prêtres s'unissaient à l'Institut de France et à l'élite de Paris pour acclamer le nouvel académicien. C'est au lendemain de ce triomphe que parut le premier volume des œuvres de Mgr Perraud comme évêque. Il nous a déjà été donné d'assister à plusieurs réceptions à l'Académie et des plus belles, nulle ne nous a laissé l'impression inoubliable de celle de Mgr Perraud. C'est qu'avec lui l'épiscopat et l'Église rentraient sous cette coupole. En lui, c'était bien l'orateur et l'écrivain, mais surtout le prêtre et l'évêque que l'Académie saluait par la bouche éloquente de son directeur, M. Camille Rousset.

Mgr Perraud est bien l'évêque, gardien du dogme et de la morale, chef du bercail, guide des prêtres, père des âmes.

Il faut lire cette *Lettre pastorale* où Mgr Perraud annonce qu'il va entrer dans son diocèse : « Jamais, dit-il, la mission des évêques n'a été plus grande, jamais elle n'a été plus difficile. » Mgr Perraud n'a point tort, quand, historien rompu aux exigences du métier, il déclare que la mission de l'épiscopat, plus que jamais, est périlleuse et commande de difficiles devoirs, parce que les évêques commandent à un troupeau moins soumis, à des prêtres même qui veulent aller trop loin.

Ce qui partout domine dans ce cœur d'évêque, c'est un patriotisme ardent, très intense, très vibrant. C'est aussi le désir d'adresser à tous la parole qu'ils puissent comprendre. Écrit-il à ses prêtres? L'évêque d'Autun est aimant il se montre père. Dans un langage ferme et tendre à la fois, il rappelle les obligations du sacerdoce, qui doit tenir bien haut le double drapeau de la science et de la vertu. Parle-t-il à tous les fidèles de son diocèse ? Il leur redit qu'en notre temps de mollesse et de défaillance, il faut être courageux ; qu'en nos jours où la force prime le droit, il ne faut point déserter la cause de la justice ni abandonner le parti de la sagesse.

Sa parole va à tous, aux plus humbles, aux plus obscurs travailleurs. Le jour de la fête de saint Éloi, il prononce une allocution devant les forgerons

du Creuzot. « Dieu n'a pas besoin de nous, leur dit-il, nous avons besoin de lui. »

Oui, ce dernier mot est un acte d'humilité, et l'on reconnaît bien là l'homme qui s'abaisse devant son Créateur ; cependant il peut être discuté.

Si Dieu n'avait pas eu besoin de la créature, il ne l'eût point créée, car Dieu ne fait rien d'inutile ; sans cela, il ne serait pas Dieu. Dans le discours, on se lance parfois en des phrases qui vont plus loin que la pensée, mais il savait à qui il parlait et ne l'eût point dite devant des esprits plus élevés.

On sent en lui le combattant politique lorsqu'il dit en prononçant l'éloge funèbre de Changarnier : « Travaillons, comme lui, à sauver la France. » Phrase à double entente.

— Le troisième volume des œuvres de Mgr Perraud était attendu avec impatience, comme d'un côté bien différent le onzième volume des DISCOURS ET PLAIDOYERS POLITIQUES DE LÉON GAMBETTA l'était pour ses partisans. Cet ouvrage, qui résume la vie politique du grand patriote, est un véritable monument historique.

Et n'est-il pas intéressant de lire en même temps l'ouvrage de celui qui ne demande qu'à pardonner, et au fond ne pardonne pas, tandis que l'autre s'écrie, pour la foule : « Voilà l'ennemi ! » et au fond n'en croit pas un mot.

— Voici un volume qui ne divisera pas les opinions, LA MAISON DE CHASSE.

Un livre nouveau de M. de Cherville est toujours une bonne aubaine. Ce conteur aimable, ce romancier original est par surcroît l'un de nos meilleurs écrivains cynégétiques ; et ce chasseur excelle à pourtraire sur le vif le gibier de poil et de plume.

Ces qualités se trouvent heureusement réunies dans sa *Maison de chasse*, que publie l'éditeur Didot. Des types d'une vie intense, une chasse au loup que Jacques Du Fouilloux n'eût pas mieux dite, une terrible histoire que n'eût point désavouée Edgar Poë, voilà de quoi intéresser, passionner, émouvoir, jusqu'à lui donner un frisson, le lecteur le plus difficile. Comme toutes les œuvres de M. de Cherville, *la Maison de chasse* est écrite dans un style net, aisé, alerte, pittoresque, relevé par-ci par-là d'une délicieuse pointe de sentiment.

L'HÉRITAGE DE DIOMÈDE fait suite à *la Maison de chasse*. C'est une touchante histoire d'amour, qui se développe avec simplicité et émotion sous les auspices du bon abbé Verbier ; mais c'est aussi une forte et sincère étude de la vie sportive, qui initie le profane aux mystères de l'écurie, aux artifices du dressage, aux *dessous* des courses hippiques.

Le nouveau volume de M. de Cherville a donc sa place tout naturellement marquée dans la bibliothèque de ceux qui veulent s'instruire, comme de ceux qui veulent s'amuser : les uns et les autres y trouveront plaisir et profit.

La *NouvelleRevue* vient de faire paraître LA SOCIÉTÉ DE VIENNE, par le comte Paul Vasili. 1 vol. grand in-8°.

Cet écrivain avait commencé l'étude des grandes capitales de l'Europe, par LA SOCIÉTÉ DE BERLIN. Il la continue aujourd'hui avec LA SOCIÉTÉ DE VIENNE. Londres, Rome, Madrid, etc., viendront ensuite, formant dans leur ensemble la plus complète collection de critiques qui auront été écrites sur le XIXe siècle. Famille régnante, gouvernement, parlement, politique du pays, mœurs et coutumes, travers et qualités des différentes classes de la société, tout est noté et analysé avec bonne humeur par un esprit fin, qui semble avoir étudié à fond les capitales de l'Europe.

La troisième série des RÉCITS MILITAIRES du général Ambert, *la Loire et l'Est*, est le dernier volume qui termine les études de l'éminent officier sur la guerre de 1870-1871.

Tout en ne voulant pas mettre en doute les renseignements du général Ambert, on doit se mettre en garde contre la préface de ce troisième volume, où il se plaît à rejeter sur la nation les causes de la défaite en disculpant absolument les officiers.

« Un peuple, dit-il, qui méconnaît la religion des ancêtres, oublie ses devoirs pour ne songer qu'à ses droits, et n'a de respect ni pour l'autorité, ni pour la famille, ni pour les services rendus, ni même pour la loi, ne saurait être prêt pour les grands sacrifices à l'heure où la patrie est en danger. »

Le peuple a fait tout ce qu'il devait, et l'on doit entendre par ce mot les citoyens placés à tous les échelons de la société. La vaillance n'a pas manqué, mais la direction a fait entièrement défaut, et les énormes budgets avec lesquels on eût pu remplir au moins de « boutons de guêtres » les arsenaux dépourvus de tout.

La deuxième et dernière partie des MEMOIRES SUR LE SECOND EMPIRE, par M. de Maupas, est surtout consacrée à signaler les erreurs de ceux qui servirent sous Napoléon III dans la seconde partie de son règne. On sent que l'auteur veut excuser le souverain en faisant retomber sur ses ministres tout le poids des fautes commises.

Signalons aussi un travail très succinct, une étude intéressante sur le CONSULAT ET L'EMPIRE, contenue en 1 volume de moins de 300 pages, par M. Charles Barthelemy. L'auteur a voulu surtout démontrer que le Consulat et l'Empire n'ont rien produit d'utile et de durable. — Affaire d'appréciation.

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCE, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 10 avril 1885.

Avec le printemps donnant à la nature cette nuance vert tendre qui met une joie dans l'âme vient toujours la grande « poussée » littéraire, comme dirait Zola, et à lire le catalogue des « nouveautés de la dernière quinzaine », on pourra s'assurer que la quantité n'est pas mince, sauf à faire quelques réserves sur la qualité.

Donner son opinion sur une pareille production est une rude entreprise, et j'aimerais bien mieux écouter celle des autres que de donner la mienne.

Mais qu'est-ce que l'opinion ?

« Sous ce nom indécis et flottant, la coutume s'est établie de désigner les jugements émis par la majorité des hommes qui nous entourent. Il est remarquable que l'on ait précisément choisi un mot qui, dans nos jugements particuliers, exprime l'incertitude et ne s'applique qu'à un avis reçu à la hâte ou à la légère, sur les apparences, sans pénétrer au dedans.

« La coutume a eu raison, telle est la façon ordinaire de juger à la plupart des hommes. Le très petit nombre seulement est habituellement capable de réflexion. L'opinion, qui est l'avis de la majorité, n'est pas réfléchie ; c'est là son caractère le plus essentiel. Variable et changeante comme elle est, il s'en faut qu'elle mérite d'être appelée la conscience de tout le monde. »

Je trouve cette excellente définition dans un volume de M. Henri Savatier, docteur en droit, volume intitulé : DE L'HONNEUR, et dont les pensées élevées frapperont les esprits justes et droits qui regrettent avec l'auteur et nous l'abandon que semble faire la société actuelle des vieilles traditions de l'honneur.

Le livre de M. Savatier est un de ceux qui se recommandent d'eux-mêmes et qui méritent une place marquée dans une bibliothèque.

Pour en revenir à l'opinion, il est tellement vrai qu'elle n'exprime pas toujours la vérité, que l'on a dû chercher un adjectif qui la fixe mieux : « une opinion *arrêtée*. »

Eh bien, mon opinion arrêtée, est que ce que j'ai dit dans le n° 101 (10 janvier 1885) à propos du procès intenté aux auteurs et à l'éditeur du volume intitulé : AUTOUR D'UN CLOCHER, n'est pas discutable, et qu'il ne faut pas que certains écrivains puissent se poser en persécutés.

J'estime que peu des ouvrages dont nous aurons à causer dans le courant de cette chronique auront le nombre d'éditions auxquelles est arrivé le livre de MM. Fèvre-Desprez, et cependant j'en connais parmi eux qui ont une bien autre valeur.

Aujourd'hui l'éditeur que je peignais jadis se frottant les mains à la pensée de la réclame immense que lui faisait la justice française publie une nouvelle et splendide édition de l'ouvrage condamné et la dédie gracieusement à M. Martin-Feuillée, ministre — mettons : ex — de la justice et des cultes.

Bien plus, la couverture crie sur les toits de son clocher : *ouvrage condamné par le jury de la Seine,* tandis que l'on a eu le soin de guillemeter les passages visés par le parquet, de telle sorte que l'attention des lecteurs est portée sur les pages contenant les détails d'une immoralité notoire, détails sur lesquels le lecteur aurait peut-être passé.

Je me suis donné la peine — je dis la peine — de lire, sans en passer une ligne, le livre de MM. Fèvre-Desprez, et j'avoue que, malgré leur prétention à faire ricaner les gens, ils m'ont parfaitement ennuyé.

« Si nous avions été incolores et insipides, sans analyse et sans style, si nous n'avions jamais trouvé le mot qui plante dans la chair une sensation, on ne nous aurait pas tracassés. Mais, non. La société est en péril. Pourquoi? Parce que nous faisons vibrer les phrases comme un fil électrique.

« Et pourtant, ce sont les petits romanciers de la *Revue des Deux-Mondes,* les Paul Perret et les Georges Duruy, prétentieusement banals, ternes et vides, sans secousse, — oh oui! — à qui on devrait jeter des pommes cuites. C'est eux que l'on devrait traduire devant les tribunaux, car on est vraiment coupable d'écrire un livre niais qui déprime l'intelligence de ses semblables, On n'est jamais coupable d'écrire un livre vibrant, qui vit et qui grouille, fût-ce avec des pinces, comme un plat d'écrevisses! »

Nous ne sommes pas ici pour défendre M. Paul Perret; nous avons dit ce que nous en pensions, et nous n'aimons guère les robinets d'eau tiède, mais nous croyons que les auteurs d'*Autour d'un clocher* se font de grandes illusions sur leur mérite littéraire, et la fatigue qu'on éprouve à lire leur prose « tortionnée » nous a été un véritable supplice.

Et malgré la page consacrée ironiquement à tomber les détracteurs de *Pot-Bouille,* malgré le coup d'encensoir balancé discrètement sous le nez du

maître, M. Émile Zola est absolument de mon avis et ne le leur envoie pas dire.

Dans la lettre qui se trouve publiée à la fin du volume, sous la phrase polie, aimable, on sent la volée de bois vert, après les compliments d'usage.

« Je vous ai promis, mon cher confrère, une entière franchise, et cette franchise me sera d'autant plus facile que votre livre me plaît infiniment.

« D'abord, ce qui me ravit, ce qui sauve tout, c'est le ton même du roman, cette gaieté débordante, outrée, roulant comme un ruisseau après une pluie d'orage. J'avais redouté, en voyant des prêtres, un pamphlet anti-clérical; et pas du tout, vous les avez mis dans le même sac, les robes noires et les blouses sales; c'est un défilé de caboches extraordinaires, qui se cassent le nez et se fèlent le front, les uns contre les autres. En un mot, l'originalité est dans ce côté caricatural, dans le déhanchement des personnages, auxquels on ne demande plus dès lors un équilibre dont ils font fi eux-mêmes.

« Ensuite il y a là, en les prenant à part, des scènes très réussies, d'un grand relief : l'héritage chez Pincemaille, la nuit de noces des Gasteboy, les exploits de l'instituteur Quilgars, les accouplements du curé et d'Irma et le monumental coup de poing que reçoit Foloreil. J'en citerais ainsi beaucoup d'autres. Le mérite de ces scènes est dans la vérité du document, qui se trouve sous les moindre détails. On les a joués devant vous, n'est-ce pas ? Vous en connaissez tous les personnages, c'est à peine si vous avez inventé les transitions nécessaires. Rien ne remplace cela, la chose vue, surtout lorsqu'on la rend avec votre sincérité, votre crânerie qui ne recule devant rien. Ah ! vous n'y allez pas de main morte, dans les faits et dans les mots! Jamais encore on n'avait si carrément vidé ses tripes et fait la bête à deux dos, comme dit Rabelais. »

Tout cela, c'est l'eau bénite de cour, et dans les passages visés par M. Zola, j'en connais qui ne sont pas plus vrais que ceux que l'on rencontre dans les ouvrages en sens inverse, mais dans la seconde partie de la lettre, on sent que le maître n'admire guère.

« Maintenant, j'arrive à mes réserves, non que je veuille le moins du monde vous tirer à ce que je crois être le vrai, mais parce que j'ai promis d'être franc et que je vous dois compte de mes impressions.

« La composition d'abord. Elle existe peut-être, elle vous a donné peut-être du mal; mais elle est si défectueuse, selon moi, qu'elle laisse toutes les scènes sur le même plan. Il n'y a pas de progression d'effet, c'est un tohu-bohu qui déroute, qui empêche tout intérêt de se nouer. Je vois la ronde cocasse autour de votre clocher, je sens bien ce que vous avez voulu faire, avec ce clocher pour pivot et ce carnaval gambadant en rond, jusqu'à ce que la farce soit finie

seulement, mon impression est là, une débandade où rien n'accroche, un plaisir véritable à chaque scène, mais comme un vague ennui dans le passage d'une scène à une autre, et, au demeurant, quand on ferme le livre, beaucoup de confusion. Je suis décidément pour les machines plus composées, où les personnages ne s'écrasent pas sur les fonds, faute de perspective. En donnant la même valeur à chaque épisode, on n'a plus qu'un défilé de pages, on n'a pas un tout. — Hein? suis-je assez Boileau et La Harpe!

« Je passe au style, et je me fais pion davantage. Là, je suis absolument sévère. Ce n'est pas l'outrance qui me fâche, vous avez des pages outrées qui me plaisent beaucoup. Ce que je n'accepte pas, c'est le mot incorrect inutile, l'épithète de couleur qui va contre l'image, la torture de chic imposée à la phrase et qui la rend obscure. Et les répétitions indiquant le trop-plein fumeux de la cervelle, et les incorrections détruisant la logique de la pensée, et tout le fatras factice gâtant la solidité de l'œuvre. Voilà le mot lâché : c'est factice, vous n'écrivez pas naturellement comme ça, c'est une pose que vous vous donnez. Vous m'avez parlé de Saint-Simon. Eh! Saint-Simon dégorgeait sa bile sans mettre des malices dans son écriture : il écrivait ainsi parce qu'il écrivait ainsi. Tandis que vous, avec vos disloquements, vous vous fichez du public, vous faites des effets. — Je suis pour toutes les audaces, pour toutes les intensités; mais je les veux en bronze, solides et impeccables, autant que franches et colorées.

« Ceci, bien entendu, sans leçon pour personne.

« N'importe, vous avez écrit là un fameux bouquin de début. Dites à votre collaborateur que je vous trouve deux gaillards d'avenir, et sur lesquels nous allons tous compter, nous autres les aînés. Travaillez et n'écoutez les conseils de personnes : le travail seul doit achever de vous faire.

« Bien affectueusement à vous deux. »

Et maintenant, dans leur défense, les auteurs d'*Autour d'un clocher* ont prétendu avoir voulu faire de l'art, et se prévalent de cette parole de l'avocat général : « L'art sans règles n'est plus de l'art; c'est comme une femme qui aurait quitté tout vêtement. » — Cette phrase, en effet, ne veut pas dire grand'-chose, mais l'art véritable consiste à créer la *Vénus de Milo* et non pas la *Femme au perroquet*.

Quant aux audaces du volume, elles ne me gênent pas, non plus qu'elles ne gêneront les hommes d'un âge mûr ; seulement gare à nos enfants !

Je sens une pensée dans l'œuvre de M. Zola, je vois une étude dans cette Madame Gervaisais, des frères de Goncourt, dont une nouvelle édition de poche vient de paraître chez Charpentier; dans tous ces cancans de *clocher*, je

cherche en vain le fond, je ne vois que la forme, et je trouve qu'elle ne valait pas la peine de déranger douze jurés !

Lorsque l'on veut chercher du style et de l'observation, il n'y a qu'à parcourir les nouvelles si surprenantes de vérité de Guy de Maupassant, et son dernier volume, Contes du jour et de la nuit, est certainement un des meilleurs qu'il ait publiés.

Oh ! ce n'est pas que ce recueil soit une lecture pour les jeunes filles, on sait qu'il vise à une autre clientèle, mais il contient des études empoignantes et autrement touchées que celles dont nous parlions tout à l'heure.

Lisez celle-ci :

« Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de la ferme, par-dessus les grands hêtres des fossés. Sous le gazon tondu par les vaches, la terre, imprégnée de pluie récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un bruit d'eau ; et les pommiers chargés de pommes semaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de l'herbage.

« Quatre jeunes génisses paissaient, attachées en ligne, et meuglaient par moments vers la maison ; les volailles mettaient un mouvement coloré sur le fumier, devant l'étable, elles grattaient, remuaient, caquetaient, tandis que deux coqs chantaient sans cesse, cherchaient des vers pour les poules, qu'ils appelaient d'un gloussement vif.

« La barrière de bois s'ouvrit ; un homme entra, âgé de quarante ans peut-être, mais qui semblait vieux de soixante, ridé, tortu, marchant à grands pas lents, alourdis par le poids de lourds sabots pleins de paille. Ses bras trop longs pendaient des deux côtés du corps. Quand il s'approcha de la ferme, un roquet jaune, attaché au pied d'un énorme poirier, à côté d'un baril qui lui servait de niche, remua la queue, puis se mit à japper en signe de joie. L'homme cria :

« — A bas, Finot ! »

« Le chien se tut.

« Une paysanne sortit de la maison. Son corps osseux, large et plat, se dessinait sous un caraco de laine qui serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombait jusqu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleus, et elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet blanc, devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée, montrait cette physionomie sauvage et brute qu'ont souvent les faces des paysans.

« L'homme demanda :

« — Comment qu'y va ? »

« La femme répondit :

« — M'sieu l'curé dit que c'est la fin, qu'il n'passera point la nuit. »

« Ils entrèrent tous deux dans la maison.

« Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la chambre, basse, noire, à peine éclairée par un carreau, devant lequel tombait une loque d'indienne normande. Les grosses poutres du plafond, brunies par le temps, noires et enfumées, traversaient de part en part, portant le mince plancher du grenier, où couraient jour et nuit des troupeaux de rats.

« Le sol de terre, bossué, humide, semblait gras, et, dans le fond de l'appartement, le lit faisait une tache vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration dure, râlante, sifflante, avec un gargouillement d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père de la paysanne.

« L'homme et la femme s'approchaient et regardèrent le moribond, de leur œil placide et résigné.

« Le gendre dit :

« — C'te fois, c'est fini, i n'ira pas seulement à la nuit. »

« La fermière reprit :

« — C'est d'puis midi qui gargote comme ça. »

« Puis ils se turent. Le père avait les yeux fermés, le visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa bouche entr'ouverte laissait passer son souffle clapotant et dur ; et le drap de toile grise se soulevait sur la poitrine à chaque aspiration.

« Le gendre, après un long silence, prononça :

« — Y a qu'a le quitter finir. J'y pouvons rien. Tout d' même c'est dérangeant pour les cossards, vu l'temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main. »

« Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit quelques instants, puis déclara :

« — Puisqu'i va passer, on l'enterra pas avant samedi ; t'auras ben d'main pour les cossards. »

« Le paysan méditait, il dit :

« — Oui, mais d'main qui faudra qu'invite pour l'imunation, que j'n'ai ben pour cinq à six heures à aller de Tourville à Manetot chez tout le monde. »

« La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, prononça :

« — I n'est seulement point trois heures, qu'tu pourrais commencer ta tournée anuit et faire tout l'côté de Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a pas quasiment pour la relevée. »

« L'homme demeura quelques instants perplexe, pesant les conséquences et les avantages de l'idée. Enfin il déclara :

« — Tout d'même, j'y vas. »

« Il allait sortir ; il revint, et, après une hésitation :

« — Pisque t'as point d'ouvrage, loche tes pommes à cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douillons pour ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'il faudra se réconforter. T'allumeras le four avec la bourrée qu'est sous l'hangar au pressoir. Elle est sèque. »

« Et il sortit de la chambre, rentra dans la cuisine, ouvrit le buffet, prit un pain de six livres, en coupa soigneusement une tranche, recueillit dans le creux de sa main les miettes tombées sur la tablette, et se les jeta dans la bouche pour ne rien perdre. Puis il enleva avec la pointe de son couteau un peu de beurre salé au fond d'un pot de terre brune, l'étendit sur son pain, qu'il se mit à manger lentement, comme il faisait tout.

« Et il retraversa la cour, apaisa le chien, qui se remettait à japper, sortit sur le chemin qui longeait son fossé, et s'éloigna dans la direction de Tourville.

« Restée seule, la femme se mit à la besogne. Elle découvrit la huche à la farine, et prépara la pâte aux douillons. Elle la pétrissait longuement, la tournant et la retournant, la maniant, l'écrasant, la broyant. Puis elle en fit une grosse boule d'un blanc jaune, qu'elle laissa sur le coin de la table.

« Alors elle alla chercher les pommes, et, pour ne point blesser l'arbre avec la gaule, elle grimpa dedans au moyen d'un escabeau. Elle choisissait les fruits avec soin, pour ne prendre que les plus mûrs, et les entassait dans son tablier.

« Une voix l'appela du chemin :

« — Ohé, madame Chicot ! »

« Elle se retourna. C'était son voisin, maître Osime Fadet, le maire, qui s'en allait fumer ses terres, assis, les jambes pendantes, sur le tombereau d'engrais. Elle se retourna et répondit :

« — Qué qu'y a pour vot'service, mait'Osime?

« — Et le pé, où qui n'en est ! »

« Elle cria :

« — Il est quasiment passé. C'est samedi l'imunation, à sept heures, vu les cossards qui pressent. »

« Le voisin répliqua :

« — Entendu. Bonne chance ! Portez-vous bien. »

Elle répondit à sa politesse :

« — Merci, et vous d'même. »

« Puis elle se remit à cueillir ses pommes.

« Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle alla voir son père, s'attendant à le trouver mort. Mais dès la porte, elle distingua son râle bruyant et monotone, et, jugeant inutile d'approcher du lit pour ne point perdre du temps, elle commença à préparer les douillons.

« Elle enveloppait les fruits, un à un, dans une mince feuille de pâte, puis les alignait au bord de la table. Quand elle eut fait quarante-huit boules, rangées par douzaines l'une devant l'autre, elle pensa à préparer le souper, et elle accrocha sur le feu sa marmite pour faire cuire les pommes de terre, car elle avait réfléchi qu'il était inutile d'allumer le four, ce jour-là même, ayant encore le lendemain tout entier pour terminer les préparatifs.

« Son homme rentra vers cinq heures. Dès qu'il eut franchi le seuil, il demanda :

« — C'est-i fini ? »

« Elle répondit :

« — Point encore ; ça gargouille toujours. »

« Ils allèrent voir. Le vieux était absolument dans le même état. Son souffle rauque, régulier comme un mouvement d'horloge, ne s'était ni accéléré ni ralenti. Il revenait de seconde en seconde, variant un peu de ton, suivant que l'air entrait ou sortait de la poitrine.

« Son gendre le regarda, puis il dit :

« — I finira sans qu'on y pense, comme une chandelle. »

« Ils entrèrent dans la cuisine, et, sans parler, se mirent à souper. Quand ils eurent avalé la soupe, ils mangèrent encore une tartine de beurre, puis, aussitôt les assiettes lavées, rentrèrent dans la chambre de l'agonisant.

« La femme, tenant une petite lampe à mèche fumeuse, la promena devant le visage de son père. S'il n'avait pas respiré, on l'aurait cru mort assurément.

« Le lit des deux paysans était caché à l'autre bout de la chambre, dans une espèce d'enfoncement. Ils se couchèrent sans dire un mot, éteignirent la lumière, fermèrent les yeux ; et bientôt deux ronflements inégaux, l'un plus profond, l'autre plus aigu, accompagnèrent le râle interrompu du mourant.

« Les rats couraient dans le grenier.

« Le mari s'éveilla dès les premières pâleurs du jour. Son beau-père vivait encore. Il secoua sa femme, inquiet de cette résistance du vieux.

« — Dis donc, Phémie, i n'veut point finir. Qué qu'tu f'rais té ? »

« Il la savait de bon conseil.

« Elle répondit :

« — I n'passera point l'jour, pour sûr. N'ya point n'à craindre. Pour lors que l'maire n'opposera pas qu'on l'enterre tout de même demain, vu qu'on l'a fait pour maître Bénard le pé, qu'a trépassé juste aux semences. »

« Il fut convaincu par l'évidence du raisonnement, et il partit aux champs.

« Sa femme fit cuir les douillons, puis accomplit toutes les besognes de la ferme.

« A midi, le vieux n'était point mort. Les gens de journée loués pour le repiquage des cossards vinrent en groupe considérer l'ancien qui tardait à s'en aller. Chacun dit son mot, puis ils repartirent dans les terres.

« A six heures, quand on rentra, le père respirait encore. Son gendre à la fin s'effraya.

« — Que qu'tu f'rais, à c'te heure, té, Phémie? »

« Elle ne savait non plus que résoudre. On alla trouver le maire. Il promit qu'il fermerait les yeux et autoriserait l'enterrement le lendemain. L'officier de santé, qu'on alla voir, s'engagea aussi, pour obliger maître Chicot, à antidater le certificat de décès. L'homme et la femme restèrent tranquilles.

« Ils se couchèrent et s'endormirent comme la veille, mêlant leurs souffles sonores au souffle plus faible du vieux.

« Quand ils s'éveillèrent, il n'était point mort.

« Alors ils furent atterrés. Ils restaient debout, au chevet du père, le considérant avec méfiance, comme s'il avait voulu leur jouer un vilain tour, les tromper, les contrarier par plaisir, et ils lui en voulaient surtout du temps qu'il leur faisait perdre.

« Le gendre demanda :

« — Qué que j'allons faire ? »

« Elle n'en savait rien ; elle répondit :

« — C'est-i contrariant, tout de même ! »

« On ne pouvait maintenant prévenir tous les invités qui allaient arriver sur l'heure. On résolut de les attendre pour leur expliquer la chose.

« Vers sept heures moins dix, les premiers apparurent. Les femmes en noir, la tête couverte d'un grand voile, s'en venaient d'un air triste. Les hommes, gênés dans leurs vestes de drap, s'avançaient plus délibérément, deux par deux, en devisant des affaires.

« Maître Chicot et sa femme, effarés, les reçurent en se désolant ; et tous deux, tout à coup, au même moment, en abordant le premier groupe, se mirent à pleurer. Ils expliquaient l'aventure, contaient leur embarras, offraient des chaises, se remuaient, s'excusaient, voulaient prouver que tout

le monde aurait fait comme eux, parlaient sans fin, devenus brusquement bavards à ne laisser personne leur répondre.

« Ils allaient de l'un à l'autre :

« — Je l'aurions point cru; c'est point croyable qu'il aurait duré comme ça ! »

« Les invités interdits, un peu déçus, comme des gens qui manquent une cérémonie attendue, ne savaient que faire, demeuraient assis ou debout. Quelques-uns voulurent s'en aller. Maître Chicot les retint :

« — J'allons casser une croûte tout d'même. J'avions fait des douillons ; faut bien n'en profiter. »

« Les visages s'éclairèrent à cette pensée. On se mit à causer à voix basse. La cour peu à peu s'emplissait ; les premiers venus disaient la nouvelle aux nouveaux arrivants. On chuchotait, l'idée des douillons égayait tout le monde.

« Les femmes entraient pour regarder le mourant. Elles se signaient auprès du lit, balbutiaient une prière, ressortaient. Les hommes, moins avides de ce spectacle, jetaient un seul coup d'œil de la fenêtre qu'on avait ouverte.

« Mme Chicot expliquait l'agonie.

« — V'la deux jours qu'il est comme ça, ni plus ni moins, ni plus haut ni plus bas. Dirait-on point une pompe qu'a pu d'eau ? »

« Quand tout le monde eut vu l'agonisant, on pensa à la collation ; mais, comme on était trop nombreux pour tenir dans la cuisine, on sortit la table devant la porte. Les quatre douzaines de douillons, dorés, appétissants, tiraient les yeux, disposés dans deux grands plats. Chacun avançait le bras pour prendre le sien, craignant qu'il n'y en eût pas assez. Mais il en resta quatre.

« — Maître Chicot, la bouche pleine, prononça :

« — Si nous veyait, l'pé, ça li f'rait deuil.

« C'est li qui les aimait d'son vivant ! »

« Un gros paysan jovial déclara :

« — I n'en mangera pu, à c't'heure. Chacun son tour. »

« Cette réflexion, loin d'attrister les invités, sembla les réjouir. C'était leur tour à eux de manger des boules.

« Mme Chicot, désolée de la dépense, allait sans cesse au cellier chercher du cidre. Les brocs se suivaient se vidaient coup sur coup. On riait maintenant, on parlait fort, on commençait à crier comme on crie dans les repas.

« Tout à coup une vieille paysanne qui était restée près du moribond, retenue par une peur avide de cette chose qui lui arriverait bientôt à elle-même, apparut à la fenêtre, et cria d'une voix aiguë :

« — Il a passé ! il a passé ! »

Chacun se tut, les femmes se levèrent vivement pour aller voir.

« Il était mort, en effet. Il avait cessé de râler. Les hommes se regardaient, baissaient les yeux, mal à leur aise. On n'avait pas fini de mâcher les boules. Il avait mal choisi son moment, ce gredin-là.

« Les Chicot, maintenant, ne pleuraient plus. C'était fini, ils étaient tranquilles. Ils répétaient :

« — J'savions bien qu'ça ne pouvait point durer. Si seulement il avait pu s'décider c'te nuit, ça n'aurait point fait tout ce dérangement. »

« N'importe, c'était fini. On l'enterrerait lundi, voilà tout, et l'on remangerait des douillons pour l'occasion.

« Les invités s'en allaient en causant de la chose, contents tout de même d'avoir vu ça et aussi d'avoir cassé une croûte.

« Et quand l'homme et la femme furent demeurés tout seuls, face à face, elle dit, la figure contractée par l'angoisse :

« — Faudra tout d'même r'cuire quatre douzaines de boules ! Si seulement il avait pu s'décider c'te nuit ! »

« Et le mari, plus résigné, répondit :

« — Ça ne serait pas à r'faire tous les jours. »

On peut s'en convaincre par le succès de librairie qu'ils obtiennent, les volumes de récits courts plaisent à un certain public ne voulant pas s'attarder aux longueurs du roman.

Mais c'est encore une chose bien difficile que de choisir ces livres contenant des historiettes, chacune d'un genre différent.

Petits récits militaires, QUAND J'ÉTAIS BRIGADIER, écrits par un homme connaissant à fond la vie du régiment sous le pseudonyme Folarçon, avec une préface, pseudonymée aussi, Richard O'Monroy, qui pourrait bien avoir écrit pseudonymement la préface de son propre volume. En voulez-vous un autre, plus piquant peut-être ? LE LIEUTENANT CUPIDON, par H. de Lyne.

Tous ces volumes se ressemblent, ou à peu près, et sont rehaussés de dessins non moins folichons que les récits qu'ils corsent fort agréablement.

Laissons les amateurs de ces joyeusetés militaires se délecter de ces choses déjà lues tant de fois et que je ne prise que très médiocrement.

MONSIEUR LE GRAND TURC, un volume non moins illustré et beaucoup moins graveleux que son titre pourrait le laisser croire. Trois jeunes filles élevées dans une même institution, voudraient ne jamais se séparer. Or, elles savent que le mariage les attend, et que, forcément, leurs destinées ne pourront être semblables, ni les laisser vivre côte à côte. Elles se sont bourré l'esprit de la

lecture des *Mille et une Nuits;* pourquoi ne vivraient-elles pas dans un sérail? Elles écrivent au Grand Turc! C'est assez léger, mais il faut être indulgent pour notre temps, et M. Armand Dubarry glisse sans jamais appuyer.

Il faut nous élancer des chauds rayons de la Corne d'or aux pays glacés où nous mène M. Eugène Melchior de Vogüé. Ses HISTOIRES D'HIVER sont écrites dans un style élégant, très dramatique. On voit que l'auteur connaît bien les pays où il a entendu raconter ces récits qui font frissonner comme la bise glacée qui passe entre les hauts sapins poudrés à frimas.

Voici SŒUR THÈCLE, par Stello: ici c'est le froid du cloître qui séduit l'auteur, le romantisme mystique. On sent toujours chez les héroïnes de cet écrivain, amant de l'idéal, le trouble des âmes qui les jette à Dieu parce qu'elles n'ont pas trouvé la perfection ailleurs que dans ses bras.

Léon Vedel, un écrivain délicat et poétique, a donné à son charmant volume le titre de son premier récit: MADAME DE PONTY, cependant on doit lui faire le reproche de voguer un peu trop dans le bleu et de ne pas serrer d'assez près la vie.

Madame de Ponty, c'est l'éternelle histoire de l'adultère, et il lui sera bien difficile de faire croire au dénouement dramatique de son roman. Non, le mari se venge, il tue dans un moment de juste colère, il se bat parfois avec celui qui l'a outragé, mais il ne lui dit pas: « Mon bon, vous allez boire ce poison et disparaître de ce monde. Vous me gênez et vous troublez la tranquillité de votre famille! » Ah! on ne voit que cela, des livres traitant ce sujet, et celui d'Adolphe Belot, ADULTER, me paraît serrer la question de bien plus près et laisser un champ d'observation bien plus large au penseur que le livre précédent, malgré toutes ses qualités éminentes de style.

André de Laure, riche, bien apparenté, baron, fervent du baccarat et grand coureur, a rencontré dans une soirée de contrat, chez un banquier, un jeune fille dont il devient subitement épris, elle s'appelle Jeanne. Ils se marient.

Pendant tout un automne et un grand hiver, il est le modèle des époux, mais le printemps se montre avec tout son cortège de sensations étranges, qui émoustillent les plus calmes; bref, André oublie les six mois de bonheur sans nuages passés auprès de la nouvelle baronne et commence à cacher certaines heures de sa vie à son adorable moitié.

Quand il ne rentrait que pour dîner, très en retard, il disait à sa femme: excuse-moi, je t'en prie, ma chère amie. Tu sais, je ne m'en cache pas, j'aime à cartonner de temps en temps... J'ai été retenu au club par une partie superbe... Je taillais, et comme je gagnais, j'ai profité de la veine. Un autre jour, il avait été retenu parce qu'il perdait et qu'il voulait se rattraper. Mme de

Laure se disait bien qu'André aurait pu se rattraper plus facilement auprès d'elle ; mais elle ne croyait pas devoir se montrer trop sévère pour le seul petit vice de son mari, un vice peu coûteux, presque lucratif. En effet, ne l'associait-il pas à sa veine, et ne lui apportait-il pas un bijou toutes les fois qu'il avait gagné ? En comptant ses bagues, ses bracelets, ses porte-bonheur, dont le nombre augmentait chaque jour, elle se trouvait renseignée sur les victoires remportées par son mari.

Décidément la baronne était peu clairvoyante, et le baron, encouragé par l'impunité, donnait la plus large envergure à ses absences. Une nuit même, ou plutôt un matin, Jeanne de Laure se réveilla toute disposée à donner un gentil sourire à son cher André : hélas ! elle était seule ; André n'était pas rentré : on juge de son désappointement. Elle pense qu'il se sera laissé entraîner à quelques-unes de ces parties qui ne finissent jamais ; elle court au cercle pour s'informer, rencontre un ami, de Brémont, qui, sans penser à mal, lui dit que le jeu s'était arrêté vers deux heures du matin et que son mari n'était plus là. Trop tard, il s'aperçoit qu'il vient de commettre un impair, il veut se rattraper, s'enfonce de plus en plus dans le pétrin où il s'est fourré et n'arrive pas à réparer sa sottise.

La conviction de la baronne est faite, et lorsque son mari revient à l'hôtel de l'avenue de Villiers qu'ils habitent, elle ne lui fait pas un reproche, elle dévore son chagrin et ne veut pas que l'infidèle connaisse pour l'instant la blessure qu'elle porte au cœur.

Elle écrit à un ami de sa famille, M. de Toré et le met au courant de la situation.

« — Eh bien, dit-il, que comptez-vous faire ?

« — Me séparer, répondit-elle résolument. Et je vous ai appelé pour que vous m'indiquiez la marche à suivre.

« — Vous séparer ! Quelle idée ! Permettez-moi même de dire : quelle folie ! parce que M. de Laure...

« — Me trompe, acheva-t-elle. Je crois que c'est suffisant.

« — Vous n'avez aucune preuve de cette infidélité.

« — Celle que je viens d'acquérir me suffit, et vous m'aiderez à en avoir de nouvelles.

« — Jamais ! ne comptez pas sur moi pour un tel service.

« — Soit ! J'en trouverai d'autres que vous. »

« Il la regarda. Elle avait le teint animé et la parole brève. Alors il s'approcha d'elle, et, lui prenant amicalement les deux mains :

« — Eh bien ! continua-t-il, d'autres que moi, comme vous dites, ont

commis la faute de vous renseigner, et vous savez, à n'en pouvoir douter, que M. de Laure a manqué à la foi jurée... Est-ce une raison pour prendre un parti aussi extrême?

« — Oui, fit-elle résolue. Je n'ai rien apporté en dot à mon mari, ni fortune, ni grandes relations, ni influence. Il m'a épousée parce qu'il m'aimait ou que je lui plaisais. Aujourd'hui, je ne lui plais plus, c'est évident, puisqu'il me trompe. Ma dignité, mon amour-propre, appelez cela comme vous voudrez, m'ordonnent de ne plus rien accepter d'un homme qui me subit seulement parce que je suis sa femme... Tant qu'il m'a aimée, je n'ai pas réfléchi. Sa fortune, qu'il m'a fait partager, ses cadeaux, ses largesses, j'acceptais tout sans compter, sans y prendre garde. Aujourd'hui, c'est autre chose... Ah! continua-t-elle tristement, et une larme coulait de ses yeux, on n'a pas le droit de se mal conduire avec celles qui n'ont rien, qui sont pauvres. Elles peuvent accepter tout de l'amour, elles doivent tout refuser à l'indifférence et au dédain. Je ne veux pas de charité, moi... Oh! si j'avais des enfants, je parlerais autrement. Vous auriez raison, il faudrait éviter à n'importe quel prix le bruit et le scandale. Mais, en me séparant aujourd'hui, je ne ferai de tort qu'à moi... Cela me regarde... Il me trompe! continua-t-elle en s'animant de plus en plus, il me trompe dans la première année de notre mariage... Voyez-vous la belle vie qui m'est réservée! Être bientôt délaissée, l'attendre jour et nuit, ne pas le voir venir, ne pas le voir rentrer, apprendre le nom de ses maîtresses, le rencontrer avec elles, voilà mon avenir, voilà mon sort... J'ai beaucoup réfléchi depuis hier... Je ne veux pas de cette existence... Elle serait trop triste. Elle est indigne de moi... J'aime les positions nettes, franches... Il a repris sa liberté de garçon, il l'a reprise sournoisement, en invoquant des prétextes, des alibis... Je ne veux plus qu'il mente... Je lui cède la place, franchement, loyalement, dignement... J'ai eu le courage de dissimuler devant lui, croyez-vous donc que je le pourrais demain, lorsqu'il rentrera peut-être à la même heure? Alors qu'arrivera-t-il? Il saura que je connais ses fautes et que je les tolère... Quelle idée aura-t-il de moi, et quel mépris aurais-je de moi-même! »

M. de Toré conseille à la baronne de réfléchir, de se calmer et d'avoir confiance en l'avenir, celle-ci paraît vouloir céder à ses sages avis; mais le baron, à qui sa première escapade paraissait avoir réussi, persuadé de n'être pas soupçonné, renouvelle ses soi-disant interminables parties de baccarat, et Mme de Laure consulte M. de Brémont, le même qui s'était si fort embrouillé lorsqu'elle lui avait demandé des renseignements sur la présence de son mari au cercle.

M. de Brémont, un avocat sans cause, mais très épris de la baronne, espère pêcher en eau trouble, et conseille à celle-ci de divorcer. Mais la loi sur le divorce est très précise, et la femme ne peut l'obtenir contre son mari que si l'adultère est prouvé par des lettres ou des témoins; il faut surtout que la femme porte plainte et fasse constater le flagrant délit par un commissaire de police au domicile conjugal.

Mme de Laure, qui n'a pas voulu écouter les sages avis de M. de Toré, un ami sûr, suit, au contraire, ceux que lui donne M. de Brémont; elle dépose une plainte, et, grâce à ces agences véreuses, véritables bureaux de police, mais d'une police qui sert les intérêts et les passions de quiconque la paye, sans s'occuper de savoir de quel côté se trouve le bon droit, qui se met aux ordres de chacun au lieu de veiller à la sécurité de tous, il peut arriver à surprendre M. de Laure sortant d'un cabinet de restaurant et conduisant une conquête dans la chambre même de sa femme, à l'hôtel de la rue de Villiers, pendant que la baronne est à la campagne.

Il y avait eu une grave explication entre André de Laure et Jeanne, elle lui avait reproché son inconduite, et celui-ci qui, au fond, aimait sa femme, avait rompu avec Clotilde, sa maîtresse. Il l'avait fait même en termes assez cavaliers en accompagnant cependant l'acte de rupture d'un certain nombre de billets azurés, qui sont généralement la compresse rafraîchissante venant mettre le calme là où la fureur, la colère la plus noire, les désirs de vengeance surexciteraient l'esprit de la belle que l'on remercie. Clotilde était vexée, mais elle crut bien faire en empochant le montant de l'envoi. Elle songea longuement à l'ingratitude des hommes et s'apprêta à voir le plus promptement possible si elle n'en rencontrerait pas un plus fidèle, et, qui sait, plus large encore que le baron de Laure.

Peut-être avait-elle déjà rencontré l'oiseau, moins rare que l'on ne pourrait se l'imaginer, mais ceci n'est pas expliqué bien clairement dans le roman de M. Belot; en tout cas, elle pensait souvent à l'ancien amant et était indignée de ce qu'une femme légitime eût remporté une victoire complète et tînt son mari attaché près d'elle par des liens qui paraissaient aussi difficiles à rompre que le nœud d'Alexandre.

Un autre personnage voyait avec douleur M. de Laure roucouler sans cesse près de la petite baronne, la présence du mari étant généralement un obstacle des plus sérieux contre les entreprises des galants. Or, M. de Brémont, qui avait tout fait pour brouiller les cartes, voyait avec dépit que les atouts s'étaient tous donné rendez-vous dans le jeu du baron. — Cela ne pouvait pas durer, c'était un scandale, et il pensait même que la baronne n'avait pas le

sens commun d'aimer encore un mari qui l'avait si impudemment trompée avec une Clotilde.

Il pensa qu'un traité d'alliance entre la mauvaise humeur de ladite Clotilde et son ressentiment personnel formerait une catapulte assez puissante pour renverser le rempart de « bruits d'ailes » dont nos tourtereaux avaient fortifié leur nouvelle lune de miel. M. de Brémont fait une visite à Clotilde, celle-ci le reçoit avec la grâce particulière que lui procure la foule des adorateurs qui aspirent à ses faveurs. Le traité d'alliance offensive et défensive est signé séance tenante, et les hostilités commencent. Oh! bien doucement, c'est ainsi que s'allument les guerres les plus terribles, quelques lignes d'écriture, une simple note : Clotilde avait un petit service à demander à M. de Laure.

Il est de ces choses qui ne se refusent pas entre amis, et, lorsqu'on a été au mieux avec une dame, lorsqu'on a eu le tort de la quitter un peu brutalement, lui jetant des billets de mille francs au nez en guise de regrets, il est correct de ne point lui refuser l'entretien qu'elle demande. M. de Laure se fit toutes ces réflexions; cependant, il hésita. Connaissant la Clotilde, il savait que s'il la revoyait il serait capable de tomber encore à ses pieds. Ces hésitations étaient déjà une preuve de faiblesse, et le bonheur de la baronne me semble aussi compromis que les bonnes résolutions de son époux. Hélas! je l'avais bien dit, et je vois le baron montant les trois étages qui conduisent au nid capitonné qu'il connaît si bien. Il entre là-dedans comme un étranger, et cependant il n'y a pas un tableau, pas une tenture qu'il ne connaisse et qui n'aient été témoins de ses aimables tête-à-tête. Pauvre petite baronne!

On serait furieuse à moins; aussi va-t-elle se venger cruellement, et M. de Brémont met en branle le parquet, les agences et le commissaire de police.

On a vu M. de Laure rentrer nuitamment par la petite porte dans son hôtel; Clotilde est victorieuse évidemment, et, pour rompre tout à fait la chaîne qui retenait si légèrement son amant à sa femme, elle a voulu entrer en maîtresse légitime dans le domicile légal de M. de Laure.

« Lorsque le commissaire fut entré sans bruit, il marcha sans hésiter vers la chambre à coucher, saisit le bouton en cristal de la porte et le tourna.

« La porte ne s'ouvrit pas. Elle devait être fermée par un verrou intérieur. Alors, de la main droite, avec l'index recourbé, il frappa trois coups secs sur la boiserie de la porte et attendit.

« Un mouvement dans la chambre, comme un bruissement de voix lointaines, étouffées, puis un bruit de pas assourdi par le tapis épais :

« — Qui va là? Que me veut-on? demandait en même temps une voix d'homme sortie de la chambre. »

« Sur un ordre donné par le commissaire de police, le concierge s'était rapproché de la porte.

« — C'est moi, Joseph Landry, murmurait-il, que Monsieur le baron m'excuse de le déranger, mais j'y suis forcé. On veut lui parler pour une affaire importante, pressée.

« — C'est bien, je m'habille... Qu'on m'attende. »

« Il sort, se trouve en présence du commissaire et de son secrétaire, celui-ci tranquillement assis devant une table, comme s'il était chez lui.

« — Qui êtes-vous, Messieurs? De quel droit?

« — Du droit, Monsieur, que me donne la loi, dit le magistrat en s'avançant... Une plainte en adultère, dans la maison conjugale, a été portée contre vous, et j'ai mission de constater le flagrant délit.

« — Une plainte en adultère contre moi! Le flagrant délit! » répétait André de Laure.

« Mais, voyant le commissaire se diriger vers la chambre à coucher, il lui barra le passage s'écriant :

« — Que faites-vous? Où allez-vous donc, Monsieur?

« — Où j'ai le droit d'aller... dans cette chambre.

« — Ah! par exemple, je m'y oppose... Vous n'entrerez pas!

« — Prenez garde, Monsieur... Je n'ai pas voulu faire de bruit, de scandale... Vous allez m'obliger à employer la force.

« — Employez la force si vous voulez. Mais je défendrai, comme c'est mon droit aussi, l'entrée d'une chambre à coucher où se trouve ma femme.

« — Votre femme! Allons donc! Dites Mlle Clotilde, artiste du Palais-Royal.

« — Clotilde! Vous me supposez capable de lui avoir permis d'entrer ici... Ah! Monsieur, » fit-il indigné.

« Le commissaire se doute bien que M. de Laure veut laisser le temps à sa maîtresse de fuir par quelque issue secrète.

« La porte s'ouvre et une voix s'écrie :

« — Me voici, mon ami. Qu'arrive-t-il donc? »

« Et en même temps, apparaissait sur le seuil de la porte une toute jeune femme, grande, élancée, très brune, admirablement jolie, les cheveux un peu désordonnés, mais enveloppée dans un grand peignoir de laine blanche hermétiquement fermé, discret, honnête.

C'était la baronne de Laure. Elle avait pardonné à son mari, et, pour sceller leur renouveau d'amour, ils avaient été, comme deux amants en partie fine, souper en cabinet particulier. Jeanne ne pensait plus à la plainte qu'elle avait

déposée, mais la justice, dirigée par les rapports de M. de Brémont, avait suivi son cours.

« M. de Brémont est chassé du cercle, ayant refusé de se battre avec le baron.

« Clotilde est guérie, elle ne regrette pas M. de Laure : elle a trouvé mieux.

« M. de Laure et sa femme s'aimeront sans coups de canif, et le plus puni de tous est encore le malheureux commissaire, qui a passé malencontreusement une nuit sans sommeil. »

Comme M. Chincholle, dans *les Jours d'absinthe*, M. Adolphe Belot est indulgent pour le principal coupable, et la moralité de l'un comme de l'autre roman est dans l'indulgence de la femme.

Oui, le divorce est une chose dangereuse; il vaut mieux pardonner au repentir et oublier les égarements passagers de l'homme (*adulter*) au masculin en latin.

Je voulais parler des volumes de récits détachés, et voilà que M. Léon Vedel m'a fait placer ici l'analyse du roman d'Adolphe Belot, ah! c'est que tous les livres se touchent et qu'il me semble plus intéressant pour nos lecteurs de réunir au hasard de l'idée les nombreux ouvrages qui nous passent sous les yeux, que de les étudier séparément, ce qui pourrait être fastidieux pour eux, étant donnée la quantité.

Je reviens aux nouvelles, et c'est Camille Bruno qui m'y ramène avec son livre En désordre, pétillant d'esprit et surtout d'esprit d'observation.

Pas un de ces récits, une vingtaine, qui ne laisse à la pensée un problème à résoudre, qui ne donne à l'âme une satisfaction morale, et c'est avec une entière conviction de la supériorité de ce volume que je puis le recommander sans crainte à tous et à toutes.

Il faut d'abord expliquer ce titre: En désordre, et M. Camille Bruno le fait avec infiniment d'esprit, je dirai même de l'esprit d'actualité, vu la date de notre numéro.

« On est en mars; il fait un temps absurde, sans rime ni raison. De petits nuages tout désolés passent sur le ciel. Un grand coup de vent les balaie, et voilà une averse de larmes. Tout à coup un éclat de rire et un coup de soleil. Puis encore une bouderie, encore des pleurs, et puis le soleil, et puis la pluie; ça n'a pas le sens commun.

« Giboulées !

« La trotteuse au pied intrépide a mis le nez à la porte pour flairer l'atmosphère. Elle hasarde un pied hors du logis, et, par malheur, sa bottine trouve une flaque d'eau qui vient éclabousser son jupon. Le bourgeois prudent demeure en son gîte à tambouriner sur la vitre en donnant au diable les éclaircies qui

viennent le mettre dans son tort. Tout le bon peuple parisien est véritablement dérouté par ces boutades du ciel, comme s'il n'y retrouvait pas une image de ses propres caprices.

« Giboulées !

« Moi, pelotonné dans mes paperasses, je fredonne, je marronne, je griffonne. De tout ce qui passe dans mon cerveau, je prends note et je fais un livre, j'y mets des échappées du ciel et des aperçus de la terre. J'y marie des vérités et des mensonges. J'y glisse des épitaphes et j'y fourre des caricatures : ça ne tient pas; c'est venu on ne sait d'où, ça s'en va on ne sait pourquoi...

« Giboulées !

« Et toi, lecteur, ennemi des humeurs fantastiques, maugrée contre le fâcheux qui t'amène à travers champs. Défais ton manteau ; la chaleur arrive. Ouvre un parapluie, le nuage va fondre. Affermis ton chapeau, le vent va souffler. Débrouille-toi! tu étais au théâtre et te voici dans la rue. Défends-toi ! tu vas pleurer et tu viens de rire... Livre et saison, tout est EN DÉSORDRE.

« Giboulées ! »

Et maintenant, ouvrons ce livre, et lisez par-dessus mon épaule : cela est intitulé : *Parisienne.*

« Mlle Gagneau va se marier dans trois semaines. La nouvelle a fait sensation parmi les épouseurs parisiens, qui convoitaient depuis longtemps cette riche proie, tout en déclarant qu'ils ne sauraient se contenter de moins d'un million ; car, en matière de dot, comme en toute autre opération commerciale, il est bon de surfaire le prix demandé.

« Néanmoins huit cent mille francs comptant ne se trouvent pas tous les jours, et, Léontine Gagneau, possédant encore père et mère, joignait à la somme susdite des rêves mortuaires tout à fait séduisants.

« Ce fut à vingt-trois ans sonnés qu'elle se décida à faire un choix : les filles se marient tard chez nous autres. Chaque année qui s'écoule rend plus imminent l'héritage d'un parent décrépit et augmente les chances d'apport sérieux dans le contrat dont tout va dépendre. En outre, il ne faut pas agir à la légère dans une affaire aussi compliquée. On veut savoir au juste la moyenne des revenus, la nature des valeurs, la richesse des terres. Tout cela prend du temps, et beaucoup. Il arrive même, si l'on pousse très loin les choses, qu'on veuille être renseigné sur la moralité du monsieur. C'était le cas du mariage en question. M. Gagneau avait pris à son cercle des informations très précises, dont il était résulté de bonnes notes pour le prétendu favorisé. Il n'avait qu'une maîtresse, coûteuse à la vérité, mais par cela même flatteuse ; la célèbre Violette Diamant. Bien entendu, il comptait en finir, sitôt le mariage en train,

et liquider la situation avec un cadeau symbolique, tout indiqué par le nom et les coutumes de la dame.

« Mlle Gagneau, flairant l'aventure, intima à ses parents l'ordre de lui tout dire. On avait l'habitude de ne jamais rien lui refuser. On obéit. A la clause finale, elle sourit, plus sceptique que de raison ; car elle ne doutait pas que le mari ne reprît tôt ou tard les chaînes que le fiancé déliait de bonne foi pour toujours.

« C'était une nature que cette fille-là. Selon la bizarre loi de transmission par laquelle l'enfant tient tout de ses aïeuls, et rien de ses père et mère, elle était le vivant portrait du grand-père Gagneau, ce vieux paysan qui avait poussé son fils vers le veau d'or. Énergique, réfléchie, dure aux larmes, défiante et résolue, elle avait tout d'abord établi son empire sur sa mère, une bonne pâte de femme, qui n'assemblait pas deux idées, et sur son père, un gros important bourré de chiffres au collège, lancé dans les affaires par le conseil toujours sûr du vieux, puis dans le monde par son aplomb et sa fortune : La fille de ces deux bourgeois eut le malheur d'être intelligente, elle travailla ferme, passa ses examens supérieurs, acquit un solide talent de piano, et fit son entrée dans le monde. D'un coup d'œil, elle comprit qu'il était inutile de lutter avec les duchesses, et, au lieu d'aborder la tenue candide et froide, particulière aux beautés du faubourg Saint-Germain, elle se jeta brusquement dans le genre crâne et hardi, que devait excuser son esprit réel joint à sa pureté instinctive. Vite au courant de bien des choses que la cruauté de nos mœurs n'épargne pas longtemps aux jeunes filles, elle put compter les chances de bonheur que l'avenir réserve aux honnêtes femmes. Piétineuse d'asphalte et manieuse de factures, elle ne s'attarda pas aux mensonges du rêve, mais formula carrément son ultimatum. Puis elle attendit avec calme, sûre de trouver un jour l'associé que lui indiquaient les lois mondaines et choisit finalement Henri de Gesvres, comte romain, ancien zouave pontifical.

« Maintenant voilà qui est fait. Amis et ennemis sont au courant. La bague d'émeraude scintille au doigt voulu, chaque matin un bouquet remplace l'autre sur la table du salon ; chaque soir, on dépouille un volumineux courrier gonflé de félicitations et de souhaits. Léontine s'est décidée après deux entrevues : l'une de jour, à une vente de charité ; l'autre de nuit, dans un bal. Le comte est jeune et beau. Elle y tenait, pour être plus sûre de lui rester fidèle, et puis pour le monde, pour les envieuses, qui auraient triomphé sans cela ! Donc, c'est dit, elle sera comtesse de Gesvres. Le comte n'est pas sans fortune ; il est de bon goût qu'un homme ne dépende pas entièrement de sa femme ; son chiffre-à lui est la moitié du chiffre de Léontine. Le nom vaut juste l'autre

moitié. On vivra largement un pied dans tous les mondes, sauf le mauvais. Quant à l'amour, on lui a si souvent répété qu'il n'existait honnêtement que dans les romans anglais, qu'elle craindrait, en y songeant, de faire acte d'indécence ou d'enfantillage.

« Les séances se succèdent, courtes et froides ; mais le dieu des cœurs est si fin, si habile, qu'il parvient en quelques semaines, à leur donner un petit je ne sais quoi, inconnu des relations banales. Henri de Gesvres cause bien, beaucoup de femmes l'ont aimé. La petite fleur d'idéal n'est pas tout à fait morte sous les orties du positivisme, et ses parfums, mêlés à d'autres plus capiteux, fermentent dans le cerveau de Léontine. Elle ressent des émotions qui l'étonnent, elle avance et retarde à la fois de ses vœux le jour de son mariage, et en allant choisir son lit nuptial avec cette impudeur admise que nos vierges apportent dans leurs préparatifs de noces, elle a comme un brouillard rose dans ses grands yeux résolus.

« A mesure que le temps marche, elle songe avec une singulière persistance à la rivale qu'elle avait d'abord tolérée, et peu à peu une jalousie brûlante s'empare d'elle. Il y entre plus de dépit et de ressentiment que d'amour. De peur de se faire mettre au camp des bourgeoises, elle a souvent discuté avec désinvolture sur les charmes de telle ou telle courtisane ; mais, au fond de son âme, une sourde rancune a toujours couvé contre ces femmes qui ont chassé du siècle l'amour permis, la pure ivresse et les saintes convoitises.

« Le jour du grand prix arrive. Mlle Gagneau doit à sa position de femme riche et lancée d'y coudoyer les beautés faciles qui, pour d'autres raisons, ne manqueront pas de s'y trouver. Violette Diamant y est toujours aux premières loges ; mais, par un hasard étrange, Léontine Gagneau ne l'a jamais aperçue. Un seul désir possède la jeune fiancée : se mesurer avec cette créature. Tout l'esprit de corps inné, chez les honnêtes femmes, est en jeu dans la rencontre projetée. Aussi quels préparatifs de guerre ! C'est inouï qu'on puisse arriver à une si menteuse apparence ! cheveux teints, violette friponne, chapeau déformé, taille provocante, rien n'y manque, et cette belle personne a là-dessous un éclat étonnant, un chic endiablé, elle fait peur !

« Elle saute en voiture et part au grand trot. A mesure qu'on approche des tribunes, elle devient plus fébrile. La teinte de ses joues lutte en vigueur avec le rouge de sa cravate. Elle fabrique de l'esprit avec tout ce que lui tombe dans la tête, et hasarde des propos qui font ouvrir de grandes oreilles à tous ceux qui l'entendent. Elle appelle par leur petit nom une foule de jeunes gandins qui ont dansé chez son père, s'en entoure, s'exalte, se grise d'extravagance et s'enivre de faux succès. Les poignées de main vont leur train, on

n'entend qu'elle, et les mères de ses amies se disent : « — Cette pauvre enfant ! peut-on avoir plus mauvais ton ! »

« Derrière elle est une jolie, une ravissante femme, fine et délicate, distinguée, charmante. Placée un peu à l'écart, dans une ombre discrète d'où se détache en clair sa figure marmoréenne, elle regarde avec une molle sérénité la foule qui s'agite à ses pieds. Quelques hommes d'élite, dont l'élégance ajoute à la sienne, entourent la tranquille déité. On reconnaît en eux le prince Dariof, le duc d'Angers, lord Folton, qui rivalisent de prévenances et d'esprit. Elle répond d'une façon distraite à leurs galanteries de haut goût, et reste drapée dans les plis savants de sa dentelle noire, éclairée seulement d'un bouton de rose. On devine en elle la femme arrivée, reposée, qui règne sans conteste et gouverne sans effort.

« Tout à coup Léontine se retourne, brusque et fière, pour toiser cette femme dont elle vient d'apprendre le nom : c'est Violette Diamant. Mais le regard méprisant tombe aussitôt, remplacé par une stupéfaction profonde. Elle ! elle si différente de la coquine dont Mlle Gagneau voulait défier et dépasser l'image ! Une violette..., une vraie ! cachée pour qu'on la cherche, obscure pour qu'on la regarde. — Léontine se sent battue ; elle jette un coup d'œil sur sa toilette criarde, le son perçant de sa voix lui tinte encore à l'oreille, et le fard de la honte couvre son front, et les larmes de rage s'accumulent sous sa paupière en s'avouant le triomphe de cette fille.

« — Les voilà, ces voleuses ! bachelières ès sciences féminines ; elles nous ont pris jusqu'à notre décence quand nous avons voulu leur dérober leur impudeur. Nous sommes vaincues, oui, vaincues par elles, dans la guerre que nous leur livrons. Ah ! les comédiennes de beauté, d'intelligence, d'amour ! C'est pour parer leur corps qu'elles dépouillent notre cœur ! notre isolement fait leur puissance, et nous péririons, quel que fût notre nombre, sous la force astucieuse d'une seule d'entre elles ! »

« Les larmes dépassent les cils, et sous l'abri du voile, coulent brûlantes jusqu'au sein palpitant. Cela seul l'empêche de voir Henri..., car il est là, sans doute, invitant au banquet funèbre de sa vie de garçon celle qui en fit tous les délices... Mais, non..., elle l'aperçoit soudain dans la foule, entre un marchand d'éventails et une petite ouvrière qui se démène entre ses trois enfants. Il a sa figure des bons jours et cherche à se frayer un chemin jusqu'aux tribunes. Mais voilà que la jeune mère veut hisser sur son dos sa fille, qui pleure de ne rien voir. Comment faire avec un marmot pendu au sein ? Pour comble d'embarras, le garçon s'est emparé d'un éventail, et il faut le lui ôter, tout en adressant force excuses au marchand.

« Henri est témoin de ces mésaventures, que complique encore une de ces poussées subites du populaire où les marmots courent tant de risques. En un tour de main, il attrape la petite, la plante sur un banc, et l'y garantit de sa haute taille en lui jetant un de ces regards indicibles qui restent en réserve chez les hommes les plus pervers, pour rencontrer celui d'un enfant.

« Un flot de pensées jaillit à cette vue dans l'esprit de Léontine : de l'abîme conjugal où elle se débattait tout à l'heure se dégage une vision paternelle qui leur garantit l'avenir. Une subite révélation de ses droits sacrés, une conscience orgueilleuse de ses solennelles prérogatives viennent la relever à ses propres yeux, et, par l'enchaînement des choses, elle comprend que, même sur les ruines de la femme, subsistera le palais de la mère. Elle entend une petite voix qui la réclame, elle sent un frais baiser qui la cherche, et, dès lors, radieuse, défiant la créature solitaire, quoique publique, dont elle s'effrayait tout à l'heure, elle s'enveloppe, reine et déesse, dans la pourpre splendide de sa future maturité. »

Toutes intéressantes, lire les petites études de M. Camille Bruno, comme dans celle-là, que nous avons choisie au hasard, on y trouve un but à bonnes et utiles méditations.

Voici un autre livre de nouvelles, livre collectif, genre qui doit certainement plaire, Comme chez Nicolet.

Arsène Houssaye l'a dit : « Il en est des livres qui réunissent beaucoup d'auteurs comme des dîners dont le menu est très varié. Chaque plat a sa saveur, mais tout convive à ses préférences. » Ici, le menu est, en effet, très varié : Jean Alesson, — Eugène d'Auriac, — André de Bellecombe, — Fortuné du Boisgobey, — A. Borel d'Hauterive, — Henri de Bornier, — Augustin Challamel, — Victor Cherbuliez, — Oscar Comettant, — Théophile Denis, — Charles Diguet, — Ferdinand Fabre, — Élie Frébault, — H. Gourdon de Genouillac, — Édouard Grimblot, — Marcel Guay, — Arsène Houssaye, — Félix Jahyer, — Charles Joliet, — Eugène Moret, — Georges Ohnet, — Armand Renaud, — Félix Ribeyre, — Émile Richebourg, — Louis Simonin, — André Theuriet, — Denis de Thézan, — Charles Valois.

Certes, voilà un festin composé par un Vatel, et je m'étonne si les convives en avaient jamais une indigestion ; je ferai remarquer cependant que parmi cette gerbe, quelques dames ne seraient pas de trop, à moins que ces messieurs ne se soient réunis seulement pour la passer au scalpel. — Pas tendres pour elles ! Voyez ce qu'en dit le doux Georges Ohnet, de là jugez ce que doit en penser Arsène Houssaye !

« Dans le jardin, où les rayons d'un brûlant soleil d'août font vibrer l'at-

mosphère embrasée, le long des corbeilles, dont les fleurs pâmées languissent sans parfum, une petite fille, en robe de foulard rose, jambes et bras nus, ses cheveux blonds et dénoués sous un chapeau de paille blanche, avec la fougue insouciante de ses douze ans, fait la chasse aux papillons.

« Assis à l'ombre d'un rond-point de verdure, son grand-père, beau vieillard de quatre-vingts ans, ancien page de Louis XVIII, le menton appuyé sur la pomme d'argent de sa canne, la bouche souriante et les yeux demi-clos, surveille l'enfant dans sa course capricieuse.

« Avec la grâce prudente et légère d'un jeune chat, la petite fille, suivant sur la pointe du pied une étroite allée qui serpente entre deux bordures de rosiers, s'apprête, avec son filet en gaze verte, à capturer un beau sphynx, aux ailes rouges semées d'yeux de velours noir. Un pas de plus... L'insecte posé sur une rose, butine inconscient du danger qui le menace... Un pas encore... Déjà le filet s'abaisse. Mais un frémissement de l'air, une ombre soudaine, ont averti le papillon. Il se lève, et, d'un vol incertain, s'enfuit.

« L'enfant s'élance alors avec des cris, et la poursuite commence, furieuse, sans souci des obstacles, à travers les pelouses, au milieu des corbeilles. Le papillon, étincelant dans l'air comme un joyau vivant, descend, monte, s'efforçant d'échapper à son ennemie. Un grand espace libre s'offre à lui, au-dessus du bassin orné de rocailles d'où jaillit un jet d'eau qui chante. Il se croit sauvé et cherche à se poser sur la fleur d'un nymphéa. Mais l'eau, qui retombe en poussière irisée, alourdit ses ailes, et, mouillé, piteux, il s'abat parmi les feuilles glauques et gluantes. Palpitant d'une angoisse affreuse, il tâche de se soutenir et se traîne à demi submergé.

« La petite fille a assisté à ce rapide désastre. Elle a poussé un cri désespéré.

« — Grand-père, vite! Viens m'aider! Le papillon se noie! »

« Et sans attendre le secours du bonhomme, qui se hâte de ses vieilles jambes, elle s'élance sur les rocailles à fleur d'eau, se penche, et tend au papillon en détresse le manche en roseau du filet. L'insecte y aborde, secoue ses ailes, et, en un instant, séché par le soleil, retrouve son éclat resplendissant.

« Alors, profitant de son engourdissement, celle qui vient de le sauver, le saisit par la tête, et, avec un cri de triomphe, saute sur le gazon.

« — Imprudente! lui cria l'aïeul, arrivant tout essouflé... T'aventurer au milieu de ce bassin, te pencher, au risque d'une chute..., quand tu as si chaud!

« — Oh! grand-père, pour rien au monde je n'aurais voulu laisser mourir ce pauvre petit dans cette vilaine eau... »

« Alors regardant son captif avec des yeux mouillés de tendresse, elle prend

une longue épingle, lui en traverse le corps d'un coup sec, et fixant à son chapeau le beau sphynx, tout pantelant de l'horrible torture :

« — Comme ça, dit-elle, à la bonne heure ! »

« Et elle repart en courant.

« Le vieux page sourit avec mélancolie, et, hochant sa tête blanche, il murmure en regardant la petite fille :

« — Généreuse et implacable, tendre et féroce à la fois... Allons ! déjà femme ! »

Quand je vous disais que M. Georges Ohnet va se brouiller avec celles qui lui ont fait son succès !

La femme est-elle véritablement aussi méchante que cela ? Ah ! peut-être bien que la manière dont elles sont élevées y est pour beaucoup, et le grand-père ci-dessus, au lieu de garder ses réflexions pour lui, aurait aussi bien fait de rabrouer un peu l'enfant.

Fénelon, qui pourrait bien avoir prévu notre siècle assez névrosé pour en arriver à la morphinomanie, dans son livre *de l'Éducation des filles,* a dit :

« L'ignorance d'une fille est cause qu'elle s'ennuie et qu'elle ne sait à quoi s'occuper innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un certain âge sans s'appliquer aux choses solides, elle n'en peut avoir ni le goût ni l'estime ; tout ce qui est sérieux lui paraît triste, tout ce qui demande une attention suivie la fatigue ; la pente au plaisir, qui est forte pendant la jeunesse, l'exemple des personnes du même âge qui sont plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire craindre une vie réglée et laborieuse. »

Aussi, j'estime avec Fénelon, un parrain dont la pensée n'est pas à dédaigner, que nous aurions besoin d'apprendre à nos filles autre chose que ce qui se lit dans *la Vie parisienne,* et que les mères ne feraient pas mal de parcourir, et de s'aider dans le système à suivre pour l'éducation de ses enfants, du volume de Mme Jules Samson, UNE ÉDUCATION DANS LA FAMILLE ; elles y verraient comment on forme une femme de foyer, occupée du bonheur de ceux qui l'entourent, sachant, selon la nécessité, s'accommoder aux exigences du monde ou faire céder ces convenances à des devoirs d'un ordre supérieur.

Lisez la lettre que m'envoie mon ami, M. Armand Bourgeois, dont j'ai déjà eu l'occasion de publier ici quelques études littéraires, et voyez, à propos d'un roman, MARCELLE, par Daniel Lesueur, ce que nous faisons de nos filles, par notre négligence et nos mauvais exemples :

« *La famille Benoiton,* de Sardou, constatons-le, a fait des petits, et un non moins grand nombre de petites. Quelle singulière époque ! Est-ce que cette dernière moitié du siècle n'est pas en train de se débattre entre le benoito-

nisme et la névrose, l'un ayant donné naissance à l'autre. Le premier symbolise la vie inutile, le second je ne sais quel découragement encore plus psychique que physique. Mais c'est fatal. une société, qui ne semble plus croire qu'à l'argent et qu'à son ventre, perd par là même l'élan qui conduit à la noble lutte et aux aspirations élevées. Et, certes. je suis de ceux qui croient à la résurrection de la patrie et que ce malaise social n'est que la crise par laquelle passe le malade avant son rétablissement. En cherchant bien encore, ne faudrait-il pas voir, dans cet état de choses de notre société, le germe de l'école naturaliste actuelle, laquelle a ses subdivisions.

La première va jusqu'au mot cru, sale, vermineux, fangeux, sentant la vase et grouillant comme elle. La seconde serre bien également l'humanité, mais en se respectant. Je la dirai même meilleure analyste encore, parce qu'elle a une clarté, une tenue correcte, qui s'imposent. Et puis elle se fait mieux goûter aussi. Pourquoi? parce que le spiritualisme n'est pas absent de l'analyse. Ah! l'on aura beau dire et beau faire ce spiritualisme est au moins aussi nécessaire à l'existence de l'homme que la vie physique.

Telles sont donc les réflexions que suggère MARCELLE, roman signé : Daniel Lesueur.

Je tiens à dire immédiatement que ce dernier s'annonce comme un écrivain de race et que ses débuts sont des coups de maître. Il doit, selon moi. arriver à une grande renommée, le jour où dame Fortune aura dit à la foule : « Ne passez pas la porte de cette maison, c'est là que réside l'auteur de talent que vous attendiez. » Je ne crains donc pas de trop m'avancer en assurant que quiconque lira attentivement *Marcelle* ratifiera mon jugement.

La phrase de *Marcelle* que je vais citer peint tout le fond du roman, en outre d'être le portait exact de l'héroïne : « Le singulier mélange d'innocence et de perversion qui était en elle la rendait adorable, inquiétante et séduisante à l'excès. »

Voilà bien le cadre où le roman ne cesse de se mouvoir. Il s'intitule sans doute : *Étude parisienne;* mais s'il est naturaliste et analytique, il ne s'est pas interdit pour cela les pages exquises de sentiment, les descriptions les plus poétiques. Il n'est pas davantage demeuré froid, par là même qu'il est analytique; bien au contraire, le drame vrai y fait haleter d'émotion.

Mais que l'auteur a dû être à même d'observer et de traverser ce monde Benoiton, tout comme Lucy Carter, l'institutrice. Entre professeur et institutrice, il n'y a que le nom qui diffère.

Malgré l'étude vraie, malgré la moralité qui s'en dégage et qui porte à dire : « Faisons bien, car tout est là, » voilà un livre qui brûlerait passablement les

doigts d'un homme de vingt ans. Et pourtant, chez une nature élevée et réfléchie, ce serait peut-être plutôt fait pour l'éclairer contre certains dangers. Ah! c'est qu'il faut bien prendre garde avec la nature humaine, le désir de tels ou tels inconnus peut l'emporter fougueusement comme la pauvre Marcelle.

Je sais bien que Daniel Lesueur me répondra : étude, naturalisme, analyse, et, dois-je le dire aussi, j'ai été empoigné par cette œuvre de gourmet littéraire.

Un petit reproche. L'auteur n'est-il pas porté à voir un peu plus de benoitonisme chez les hommes que chez les femmes, tout le benoitonisme prêtant le flanc. Il appartiendrait au sexe féminin, qu'il ne pourrait pas mieux le défendre dans les bornes du possible. Et, puisque j'en suis au semblant de critique, n'y a-t-il pas par moments un peu de vague dans l'enchaînement des faits ?

Le contraste de Raymonde avec Marcelle, son amie, m'a beaucoup frappé ; c'est saisissant d'analyse du cœur humain. L'une considérant avec une répugnance invincible cette passion qui *lui apparaissait comme une tache ignoble souillant toute la création, comme un sceau de péché et de honte flétrissant l'œuvre de Dieu ;* l'autre se débattant mal avec elle, malgré des aspirations immenses vers l'idéal, vers la pureté de l'âme.

Quel beau caractère, quel honnête homme que Jacques, et quelle touchante fin que celle de Marcelle ne se croyant pas assez digne de l'amour de son cousin !

Oui, je tiens Daniel Lesueur pour un profond observateur du cœur humain, et moi qui ai toujours eu du mal à me faire au naturalisme ou du moins à celui de Zola, je ne puis m'empêcher d'apprécier hautement le livre de *Marcelle.*

Je voudrais disposer d'assez de place pour pouvoir citer tout au long de fort belles pages descriptives concernant Paris et ses environs, tels ou tels tableaux qui sentent l'artiste littéraire et dont quelques-uns ont un beau mouvement dramatique, témoin la mort d'une pauvre femme du peuple, Mme Lebeau.

L'ouvrage est encore plein de gracieuses et vivantes réflexions : « l'amour, ce faiseur de bulles de savon et de fils de la Vierge. »

A propos d'un ivrogne : « les œillades vertes, les œillades sournoises, les œillades fulgurantes et fascinatrices de l'absinthe. »

« Mais je m'arrête, voulant avant tout laisser le lecteur se délecter pleinement d'une œuvre fort remarquablement traitée. »

C'est triste à dire, mais plus nous allons, plus nos livres nous révèlent l'état morbide dans lequel nous nous annihilons, et plus les mères oublient leur mission pour se jeter dans l'énervement. On est surpris, lorsque l'on pénètre dans une famille où il y a des filles, du dévergondage de leur pensée, du langage dont elles font l'emploi, des livres et des journaux que l'on trouve entre leurs mains.

Eh ! mon Dieu, comment s'étonner ! les fillettes voient tant de choses !... Elles en entendent bien d'autres, et l'écrivain féminin qui écrit sous le pseudonyme Gyp, en quelques pages, montre bien comment ces pauvres petites se détraquent comme leurs mamans, attendant l'heureux jour où elles pourront à leur tour user des injections de morphine. Ah ! oui, SANS VOILES ! c'est bien là le titre que l'on doit donner à l'éducation des filles ! »

Et voilà comment des livres comme ceux de Daniel Lesueur et Gyp, et tant d'autres, ont leur moralité indéniable, et l'on en peut dire autant de ce roman signé Louis d'Or, un bien joli pseudonyme, MADEMOISELLE RATEAU. Une détraquée aussi, Nelly, mais à qui la faute ? Quelles leçons lui ont été faites : cherchez la mère !

Quant au jeune homme, est-ce à Catulle Mendès qu'il devra demander conseil lorsque son cœur s'ouvrira à l'amour ?

Eh ! pourquoi pas ? mais le livre qu'il lui destine et qu'il a intitulé : LE FIN DU FIN, demande à être lu par un esprit assez mûr pour le comprendre. Ce n'est ni un livre frivole ni un ouvrage paradoxal, mais bien un de ces volumes cachant sous une apparence légère l'étude des plus graves questions psychologiques et physiologiques ; c'est une sorte de plastron dont l'auteur revêt le cœur du jeune homme contre la puissance féminine, n'ayant d'autre arme que sa séduction même.

« Mais la méthode sûre, la méthode directe, qui produit, au lieu de résultats momentanés après lesquels tout est à recommencer, un effet général et durable, consiste à insinuer ton âme lentement, tout entière, dans l'âme de celle que tu adores, de telle façon que bientôt ta maîtresse, ou ta femme, ne pourra plus distinguer sa pensée de la tienne, qu'elle s'étonnera, avec reconnaissance peut-être, de ta promptitude à deviner ses désirs, — tes désirs, — et qu'elle te remerciera de tes fantaisies satisfaites. N'objecte pas que tu ne te sens point capable d'une telle prise de possession ! Est-ce qu'il te paraîtrait impossible de modifier, de développer à l'image du tien le souple esprit d'un enfant ? et n'as-tu pas cessé d'ignorer qu'en dépit des romanciers et des poètes, en dépit de la fausse subtilité dont elle s'enorgueillit, la femme, toujours naïve, reste prompte à recevoir les impressions, docile aux conseils qui feignent d'en de-

mander, malléable aux commandements dissimulés dans des condescendances, pareille enfin à une petite écolière qui saurait tout de suite sa leçon si on l'avait écrite sur les papiers à devise d'une boîte de bonbons? Rien que par ta voix, longtemps entendue, et dont elle imitera peu à peu jusqu'à l'identité parfaite, les inflexions coutumières, l'amie apprendra, sans s'en apercevoir, la langue de ta volonté. Fais donc qu'Elle soit toi-même! tu le peux; et désormais, — sans déroger au principe absolu de l'obédience qui te fut imposée, — tu domineras pleinement celle à qui tu es soumis; tu connaîtras, dans l'humilité de l'esclavage, les joies triomphales de la tyrannie. »

Ah! ce malheureux Eusèbe Lombard, dont M. André Theuriet nous fait un si joli portrait, peut-être eût-il compris ce que c'est que la femme s'il eût eu en mains le petit livre ci-dessus. Oui, il faut vivre dans l'idéal, être poète avant tout, mais il arrive un temps où le chou duquel vous êtes sorti, suivant ce que l'on vous a raconté dans votre jeune âge, doit être relégué à l'état de fiction.

Cependant, il me plaît cet Eusèbe Lombard, et au moins, s'il a fait pleurer Simonne, en ne comprenant pas ce qu'elle lui voulait, du moins ne l'a-t-il pas trompée... Mais, au fait, est-ce que M. André Theuriet pourrait nous montrer un échantillon de son Eusèbe Lombard dans le siècle où nous vivons? — Fantaisie!

Dans la Famille Blache, de Gaston Bergeret, on sent la vie réelle décrite par un homme d'infiniment d'esprit, qui ne conclut jamais, laissant au lecteur le soin de terminer chacun des quatre romans qui se tiennent en un seul, suivant son goût et sa fantaisie. C'est du roman qui n'est pas comme les autres, et avoir son originalité est quelque chose.

La première partie surtout, *une Escapade*, est une des histoires les plus originales que l'on puisse lire, la seconde Fanny, Blache et Cie, est une étude de femme très curieuse; je crains que les deux dernières ne touchent un peu trop à la question sociale pour ne pas ennuyer quelques réfractaires à ce genre de lecture.

Quant au volume de M. Giraud-Godde, les Innovations du docteur Sélectin, on peut dire qu'il est une satire des idées sélectionnelles, un éclat de rire de la première à la dernière page.

A propos d'innovations, je viens de lire, ou plutôt d'essayer de lire et surtout de comprendre un volume de poésies, Légendes d'ames et de sang, et je me suis demandé si l'auteur, M. René Ghil, était bien un innovateur ou bien si son livre était une satire contre les « artistes » voulant remplacer le *mot qui narre* par le *mot qui impressionne*.

Après avoir lu la préface du volume, j'ai acquis la certitude que l'auteur était de bonne foi, avait fait un livre sérieux et apportait dans la poésie un système profondément étudié, une théorie nouvelle.

M. René Ghil ne se dissimule pas que son programme sera difficilement accepté, et que lui, *poète de la vie,* ainsi qu'il se dénomme lui-même, aura à lutter contre ce qu'il appelle les poètes de l'idéal, et je le conçois !

Voici un échantillon de la poésie nouvelle : LES HERSEURS SOUS LA LUNE.

« Ainsi qu'une prière et qu'un ennui, soleilles-
Tu, lune pleine ! *Haut et haut* des peupliers !
Tout a l'air d'eaux : et l'homme inému des merveilles
Mène par la lumière, *ayant* l'amour des veilles,
« Les pas las des taureaux, trois et loin réguliers.

Traîneurs doux de l'aiguë et de la large herse,
Homme et taureaux, la lune, aux pâles prés, les a
Mornes et seuls grandis : et la paix large, à verse
Molle, neige : — et mouillé de l'impalpée, à verse,
L'équipage impavide et religieux va.

« Doux de lune, *vont* las les taureaux pleins de songe,
Un seul, et deux : et, sur l'épaule l'aiguillon,
Très *haut* l'homme en *avant* en la paix grande plonge,
Tandis que leur dos maigre et noir marqué s'allonge
Hors mesure près d'eux, et rampe noir et long... »

M. René Ghil, que je crois de bonne foi, ainsi que je l'ai déjà dit, a pris pour épigraphe cette sentence de Zola : « ...Nous sommes *amants* de la vie... » — Mais dans les écrits de M. Zola, on sent la vie, on y pénètre quelquefois même un peu trop, tandis que, dans la *Poésie de l'avenir* de M. Ghil, je vois des mots et n'éprouve aucune compréhension de la vie.

Je crois utile à l'auteur de *Légende d'âmes et de sang,* de lui donner le conseil de ne pas faire de grands frais pour lancer un programme que notre époque aura peine à comprendre. Son temps n'est pas encore venu. Viendra-t-il ?

Mais il ne faut jamais décourager ceux qui veulent aller de l'avant, et j'engagerais M. René Ghil à consulter un homme très versé dans la littérature poétique et qui vient de publier une étude parfaite sur LES POÈTES MODERNES

DE L'ANGLETERRE, M. Gabriel Sarrazin, de la *Revue contemporaine*, et je crois bien qu'il le rappellera à la clarté.

« Notre littérature, dit-il dans la préface de son livre, devenue l'élève des littératures germaniques, s'ingénie, depuis près d'un siècle, à reproduire, à coups de volonté, les puissants effets de musique et de couleur plus particulièrement obtenus par l'inconscience de l'instinct anglo-saxon. Une manière nouvelle triomphe, chatoyante et sonore. Et même, grâce à l'appoint de nos vieilles qualités toujours vivantes de clarté et de précision, qui, de bonne heure, ont joint le métaphorisme et l'ont affiné, nous avons dépassé nos maîtres. »

Étudier l'œuvre de Walter Savage Landor, Percy Bysshe Shelley, John Keats, Elisabeth Barret Browning, Dante Gabriel Rossetti, Algernon Charles Swinburne, c'est dire à nos poètes français de redoubler d'efforts pour tenir haut et ferme le drapeau de l'idéal.

Oh ! oui, les poètes anglais sont des maîtres en l'art de peindre l'amour pudique, l'amour *adorateur*, comme le dit M. Gabriel Sarrazin ; est-il plus douce chose que cette dernière pensée de Catherine d'Atayde mourante, alors qu'elle tourne les yeux vers l'image lointaine de Camoëns, en exil dans l'Inde :

« A cette porte je ne vous vois pas apparaître,
J'ai regardé trop longtemps : adieu !
L'espérance me retire son peut-être ;
La mort est près de moi, — et non vous.
Venez, ô mon amant,
Venez fermer
Ces pauvres yeux que vous appeliez
« Les plus doux que vous ayez vus. »

La poésie d'Elisabeth Barret Browning perd à la traduction, mais au moins la pensée reste entière.

Je ne veux pas quitter l'Angleterre sans parler d'un roman de Hugh Conway, lequel, paraît-il, se serait vendu au nombre de 282,000 exemplaires. Ce roman, qui a obtenu un succès auquel nos écrivains français ne sont guère habitués, est bien la plus sotte chose que l'on puisse lire ; cela ne signifie rien du tout, et est tellement invraisemblable que le sourire seul peut l'accueillir.

Un homme devient aveugle, on veut le retenir chez lui, mais il a besoin de respirer l'air de la ville et s'enfuit de sa demeure. C'est le soir, et après s'être promené tout seul dans la ville, ne trouvant plus son chemin, il se fait

ramener par un homme à moitié ivre qui lui dit en le quittant l'avoir reconduit dans sa rue. L'aveugle tire une clef de sa poche, elle va exactement à la serrure qu'il trouve sous ses doigts, il entre dans la maison, monte au premier étage et là, seulement, s'aperçoit qu'il n'est pas chez lui, il assiste à un épouvantable drame, etc., etc., plus tard il recouvre la vue, épouse la sœur de la victime et découvre le nom des assassins, grâce à une sorte de somnambulisme qui lui fait voir, lorsqu'il touche la main de sa femme, la scène du meurtre telle qu'elle s'est passée.

Certes, nous n'avons pas toujours à féliciter l'imagination de nos littérateurs, mais jamais roman aussi inepte n'arrêterait chez nous l'attention d'un nombre aussi considérable de lecteurs. — Ce qui ferait croire que les Anglais lisent pour lire, pour s'élancer dans les nuages, et non pas pour apprendre.

C'est égal, cet aveugle faisant les choses racontées par Hugh Conway me fait rêver! Cela s'appelle : Hors des ténèbres.

Combien je préfère le joli volume de l'auteur allemand L. Heimburg, la Petite Lise ; au moins on y sent la vie, et l'orgueil, l'esprit exclusif de la noblesse allemande, son amour du luxe et du plaisir, y sont peints avec une vérité que nos voisins auraient taxée d'exagération si le volume avait été écrit par un Français.

C'est un roman très sentimental, un peu dans les nuages, mais au moins c'est lisible, et non pas baroque, ainsi que le précédent.

Nous n'en finirions pas si nous étions obligés de parler longuement de tous les volumes parus cette quinzaine, aussi vais-je abréger :

M. Philippe Daryl s'est appliqué à peindre la vie dans tous les pays, et son dernier volume, En yacht, est bien fait, avec ses jolies contes de l'autre côté du détroit, pour nous faire connaître cette existence anglaise si différente de la nôtre.

Le Pays du merle blanc, une fantaisie satirique contre les gens qui s'imaginent que le pays où tout le monde serait riche offrirait le spectacle d'un peuple absolument heureux, c'est un volume très gai et plus philosophe que l'on ne pourrait le penser.

Puis, voici les romans historiques :

Eurêka, un roman qui nous transporte au temps où Archimède défendait Syracuse par la science, ouvrage très curieux, par M. J.-B. Laglaize. Il évoque un des plus grandioses souvenirs historiques : le siège de Syracuse par le consul Marcellus, la longue et admirable résistance d'Archimède, la destruction des légions romaines par ses engins de guerre, l'embrasement des flottes

consulaires par ses miroirs ardents, la prise, le pillage, l'incendie de l'opulente capitale sicilienne; tels sont les faits qui s'y déroulent dans une action dramatique, mouvementée, passionnante, humanitaire. La note humoristique sonne allègrement sa joyeuse fanfare dans cette intrigue que traversent des personnages typiques, tantôt grandiosement drapés à la façon des héros de Sophocle, tantôt dialectiquement affublés ainsi que d'aristophanesques figures. Tout ce qui touche au *theâtron* des Grecs : poésie, déclamation, musique, chorégraphie, mise en scène, est ravivé avec un luxe de détail et un atticisme d'où s'exhale comme un écho de la vie mondaine et artistique d'une époque dont plus de vingt siècles nous séparent.

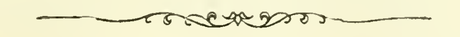
Le Grand Vaincu, par Henry Cauvain, est l'épisode de la dernière campagne du marquis de Montcalm, au Canada, pays sur lequel nous ne pouvons pas jeter indifféremment les yeux, et qu'une révolution imminente pourrait bien amener à un bouleversement complet dans son système politique.

Le Roman d'un héros est aussi un épisode, mais celui-ci se place en Vendée. M. Auguste Lepage fait revivre des personnages dont le courage et la foi politique ont émerveillé leurs ennemis mêmes.

Et, pour terminer, nous engagerons les dames à consulter le volume de Mme Henriette Ger, Secrets de beauté et Philosophie des femmes. — Toutes, elles sont jolies, mais font-elles toujours ce qui est nécessaire pour conserver ces charmes dont nous nous laissons si facilement éprendre, que bien souvent nous sommes... pris ? C'est ce que leur dira Mme Henriette Ger, en quelques causeries dont je ne voudrais pas surprendre l'intimité.

Au milieu de tant de volumes, j'ai voltigé sans rime ni raison, sautant de branche en branche, m'égayant par-ci, donnant un coup de bec par-là, pas trop méchant, juste, je l'espère.

Gaston d'Hailly.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Sous ce titre, DE SADOWA A SEDAN, M. Victor Tissot publie les mémoires d'Oscar Méding, qui eut, avant d'être un ambassadeur secret auprès de la cour des Tuileries, une carrière assez mouvementée et singulière.

Né en Prusse, il chercha d'abord pitance dans les bureaux de l'administration de son pays, puis il entra au service du roi de Hanovre, Georges V; il avait senti qu'au milieu de la cour orgueilleuse et luxueuse de ce prince, il trouverait plus à gagner que dans l'ennuyeuse et sordide administration prussienne.

On sait que le roi Georges était aveugle. Hélas! les médecins ne tuent pas seulement leurs clients, ils les aveuglent parfois, c'est ce que fit l'illustre oculiste Greefe, qui, pour sauver un des yeux de son futur souverain, — il n'était alors que prince royal, — coupa le nerf optique ; il faut toujours se méfier des gens qui charcutent leurs semblables. Généralement, un docteur qui tue proprement son homme a quelque chance d'obtenir une clientèle de choix, et on aime tout particulièrement à lui confier le soin d'un oncle à héritage. Si Greefe eût tué le prince royal, il eût acquis une juste célébrité; il ne fit que l'aveugler, le malheureux praticien en mourut de chagrin.

Ce prince aveugle devint roi, et lui qui n'y voyait pour se conduire soi-même, prétendit *mordicus* qu'il saurait diriger les destinées d'un peuple. Ce souverain avait un moyen très simple de faire adopter son opinion personnelle : sachant combien, même les ministres, sont gens aimant la contradiction, quand il voulait émettre un avis, il chargeait Oscar Méding de présenter ledit avis, auquel le roi s'empressait de se rallier, sans avoir l'air de peser sur les délibérations du conseil.

A l'époque où Oscar Méding entra au service du roi, les premières divergences venaient d'éclater entre la Prusse et le Hanovre. Le roi n'était pas, au fond, un ennemi de la Prusse ; mais il remarquait avec inquiétude que le ministère libéral de Berlin tendait à la destruction des petites souverainetés au profit de l'unité allemande.

M. Méding fut d'abord chargé d'une mission assez délicate auprès de la *Gazette d'Augsbourg* (aujourd'hui à Munich). En 1860, ce journal avait une grande importance politique : il venait de publier un grand article à sensation

contre les deux ministres du Hanovre, MM. Borries et Platen. Le roi envoya donc M. Méding à Augsbourg, et celui-ci, parfaitement renseigné, réussit dans sa mission, qui était surtout de connaître l'auteur de l'article dont le nom est facile à deviner aujourd'hui.

Bientôt le trône de Hanovre s'écroula, et M. Méding fut chargé de se rendre à Paris, en qualité d'ambassadeur occulte, pour surveiller les intérêts de son roi auprès de la cour des Tuileries, et aussi pour créer dans la presse et dans l'opinion un courant favorable à la restauration de la dynastie guelfe.

On sait que l'ambassadeur du roi sans couronne fut accueilli à bras ouverts à Paris par la haute société, que, pendant quatre ans, il se trouva mêlé à toutes les intrigues auxquelles donnait lieu l'ambition de la Prusse, et, en lisant ses mémoires, on apprend à connaître les incertitudes, les hésitations de Napoléon III et de ses ministres. On assiste à ces fausses et stupides manœuvres politiques, qui furent, en diplomatie, ce que fut, en stratégie, la marche sur Sedan : l'acheminement certain, inévitable, vers la catastrophe fatale.

Il ressort de la lecture de ces mémoires que le roi de Hanovre, Georges V, fut un pauvre diplomate, et que son cousin, Napoléon III, n'était pas plus fort que lui.

M. Méding, qui est un des écrivains les plus aimés de l'Allemagne, où il s'est fait une réputation énorme et une fortune considérable en publiant des romans politiques sous le pseudonyme Samarost, a donné à ses mémoires un cachet littéraire tout particulier, de sorte que ce volume n'a rien de l'aridité de ces sortes d'ouvrages.

*
* *

L'histoire de ces temps est pourtant bien connue, nous devrions dire douloureusement connue, et cependant on trouve toujours à apprendre. De quelque côté que l'on se tourne, on s'aperçoit de l'impéritie du gouvernement impérial.

Dans l'ouvrage de M. G. Rothan, L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE, l'ancien ministre plénipotentiaire fait toucher du doigt les fautes étonnantes que commit l'empereur Napoléon III, et l'on est stupéfié véritablement qu'un homme qui s'est trouvé dans cette condition de devenir l'arbitre de l'Europe, se soit engagé dans une guerre aussi folle que celle du Mexique.

Quant à notre armée, dont il paraissait si fier et que chacun redoutait, elle se trouvait dans le plus piteux état, et lorsque la Prusse arrêta Napoléon à

Villafranca, celui-ci n'aurait pas été capable d'opposer un seul corps d'armée à un envahissement.

Mais il semble que jamais l'empereur des Français ne se soit préoccupé de cette situation et l'énorme puissance militaire de l'Allemagne ne l'effrayait pas.

Et comment en eût-il été autrement dans une cour où l'on ne songeait qu'au plaisir et dans laquelle on ne laissait même pas pénétrer les cris d'angoisse de nos attachés militaires.

M. G. Rothan est un ami de l'Italie, il pense que les deux peuples qui se touchent par les Alpes peuvent trouver un *modus vivendi* qui leur permette de soutenir en commun des intérêts qui ne sont pas opposés.

Nous croyons que si nous lisions un peu plus les ouvrages comme ceux de M. G. Rothan, nous risquerions moins de parler à tort et à travers dans les questions de politique extérieure.

*
* *

Voici un livre qui arrive à son heure, au moment où le prince de Galles s'en va tranquillement visiter l'Irlande sans crainte du fenianisme.

M. Édouard Hervé, le directeur du journal *le Soleil*, publie une étude des plus importantes sur LA CRISE IRLANDAISE, depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours.

Les pages de son ouvrage sont consacrées à étudier l'origine et le développement des trois grandes questions qui ont, pendant les cent dernières années, agité tour à tour ou simultanément l'Irlande, la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

On sait avec quelle netteté, un peu froide même, M. Édouard Hervé élucide les questions politiques ou d'affaires, et le journal qu'il a créé est l'un des plus lus. Il ne faut peut-être pas attribuer ce succès à la modicité de son prix de vente, mais bien à sa ligne de conduite. Un peu plus de brio, et le journal de M. Hervé satisfera entièrement ses lecteurs.

Dans son livre, comme dans son journal, l'auteur de *la Crise irlandaise* ne se laisse pas aller au sentimentaliste; il ne se sert que de la froide raison pour démontrer que ni les insurrections comme celles de 1798 et celle de 1848, ni les assassinats comme celui de Phœnix-Park, ni même les explosions comme celles de la tour de Londres ou du palais de Westminster ne donneront à l'Irlande son autonomie législative.

On ne conçoit que deux hypothèses, selon lui, où les Irlandais auraient quelques chances de voir se réaliser leurs rêves d'indépendance nationale. L'Angleterre peut avoir besoin, en présence de certaines complications euro-

péennes, de certains dangers extérieurs, d'apaiser à tout prix l'Irlande, comme l'Autriche, dans une situation analogue, a voulu à tout prix apaiser la Hongrie.

Une autre hypothèse peut se présenter à l'esprit. L'empire britannique tend à devenir de plus en plus une vaste confédération d'États quasi-indépendants. Les colonies de l'Amérique du Nord, celles de l'Australie, d'autres encore ont des parlements locaux et des ministres responsables. Un jour ne viendra-t-il pas où, pour maintenir une certaine unité dans ce vaste empire, il faudra superposer à tous les parlements séparés un parlement commun où chacun d'eux serait représenté dans une proportion déterminée ? Dans une organisation de ce genre, l'Irlande pourrait être traitée comme le Canada ou la Nouvelle-Galles du sud ; l'Irlande pourrait avoir son parlement séparé tout en étant représentée dans le parlement commun. Il ne faut donc pas désespérer de voir finir un jour par une transaction ce long conflit entre deux pays que la nature a faits pour vivre unis et que les différences de race, de religion et de mœurs, ont mis depuis des siècles en état d'hostilité.

*
* *

Sous ce titre : Madame de Sévigné historien, M. F. Combes, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Bordeaux, peint la cour et le siècle de Louis XIV d'après Mme de Sévigné et uniquement d'après elle, en faisant passer dans le domaine de l'histoire tous ses chefs-d'œuvre épistolaires et en s'inspirant de son esprit. Ce n'est pas la vie de Mme de Sévigné qu'il trace ni un travail d'érudition qu'il fait, c'est une œuvre d'art et de coordination qu'il tente. Son dessein est de chercher et d'unir ce qui est détaché et isolé, de donner une suite et un lien à ce qui nécessairement n'en pouvait avoir et qui, de plus, d'un intervalle à l'autre, se remarque peu ou s'oublie dans des lettres trop pleines. Il rassemble les anecdotes et les récits, les réflexions de toutes sortes, les malices aussi, plus fréquentes que les compliments, et les fixe sur les personnages mis en scène, de manière que le portrait soit complet et que les monographies qu'on ne soupçonnait point apparaissent entières dans leur saisissante réalité.

Cet ouvrage est un des plus curieux qui aient été écrits sur le siècle et la cour de Louis XIV, et par le soin jaloux qu'a mis M. F. Combes de laisser à Mme de Sévigné l'originalité de ses portraits il a fait un tableau absolument nouveau sur cette époque étudiée déjà par tant d'historiens.

Dans l'Histoire posthume de Christophe Colomb, M. le C[te] Roselly de Lorgues a cherché à ressusciter la grande figure de Christophe Colomb au point de vue religieux. Son livre est presque un plaidoyer en faveur de la béatification de cet homme abreuvé de tous les chagrins, chargé de chaînes et succombant sous le poids de la plus noire ingratitude, après avoir ouvert le chemin qui permettait à la bonne nouvelle du Christ de pénétrer parmi tant de peuples qui ne la connaissaient pas.

*
* *

M. R. Saillens, dans son livre : nos Droits sur Madagascar et nos Griefs contre les Hovas, traite cette question très controversée au point de vue du droit et des avantages que nous pouvons recueillir de l'occupation de tout ou partie de la grande île africaine. M. R. Saillens et M. Frédéric Passy, qui a écrit la préface de ce livre, semblent redouter les complications que peut amener cette campagne et surtout les bénéfices que nous en retirerions.

M. Th. Ribot, le savant directeur de la *Revue philosophique,* vient de publier dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* un nouvel ouvrage consacré aux Maladies de la personnalité. L'ancienne psychologie supposait dans chaque individu un moi parfaitement un, simple et identique ; les observations et les expériences faites sur les fous, les déments, les hypnotisés, les hystériques ont permis de se rendre compte de la formation et de la désorganisation de la personnalité ; l'auteur a conclu de ces observations que l'unité du moi est la coordination d'un certain nombre d'états ayant pour point d'appui le sentiment de notre corps. Ce livre fait partie d'une série d'études consacrées à ce qu'on est convenu d'appeler les maladies de l'esprit, et prend place à côté des travaux antérieurs de M. Th. Ribot sur les Maladies de la mémoire et sur les Maladies de la volonté.

La Morale anglaise contemporaine (morale de l'utilité et de l'évolution), par M. Guyau, 2[e] édition revue et augmentée. Cet ouvrage, couronné à l'Académie des sciences morales et politiques, a comblé une sorte de lacune dans l'histoire de la philosophie. Herbert Spencer et Darwin ont reconnu l'entière exactitude de l'exposition que Guyau avait faite de leur doctrine, et la revue le *Mind* a constaté la même exactitude dans l'exposition des autres doctrines anglaises : « Il n'existe nulle part, dit-elle, même en Angleterre, une histoire aussi complète et aussi digne de foi de l'utilitarisme anglais. » Ajoutons que l'auteur, complétant son travail, a résumé dans cette édition les œuvres les plus marquantes publiées en Angleterre dans ces dernières années (1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*).

Alex. Le-Clère.

LE LIVRE DES COLLECTIONNEURS

Par M. Maze-Sencier

Il est peut-être un peu rebattu de dire, à propos d'une œuvre laborieusement construite, qu'elle est un travail de bénédictin, et cependant le Livre des Collectionneurs mérite bien d'être assimilé aux patientes recherches et aux persévérantes études des moines d'autrefois. C'est donc six ans qu'il a fallu à M. Maze-Sencier pour mener à bien sa colossale entreprise. Je ne dis rien de trop par ce mot quand on considère le flot d'archives, de manuscrits et de volumes qu'il a dû remuer et consulter, ses démarches multiples auprès des collectionneurs et dans les divers musées. Aussi est-il permis d'affirmer que rien d'aussi complet, d'aussi varié, d'aussi condensé n'a été fait jusqu'ici, quand rien plus d'une fois il n'en est pas sorti de l'inédit, à preuve les renseignements fournis par les soixante et quelques in-folio manuscrits des *Pierreries et Présents du Roi*, au ministère des affaires étrangères, où M. Maze, chose qui n'avait été faite encore par aucun, trouva à glaner abondamment.

On peut se dire quelles extases, quelles fièvres s'emparèrent de ce savant collectionneur, quand il vit défiler devant lui des titres comme ceux-ci : la *Porcelaine de Sèvres, les Tapisseries, les Armes les Couteaux, l'Orfèvrerie, les Tabatières, les Boîtes à portrait, les Montres, les Miniatures, les Cannes, les Boucles de souliers, les Boutons d'habit, les Bagues, les Navettes, les Tablettes ou Souvenirs*, etc.

C'est que dans ces divers objets répétés sous mille formes revit notamment tout entier cet admirable XVIII[e] siècle artistique, dont l'époque de la Restauration et la période de 1830 osèrent faire fi, le traitant, hélas ! comme bon à la ferraille. Demandez-le plutôt aux frères de Goncourt, qui durent aux badigeonneurs de cathédrales de ce temps leurs meilleures aubaines artistiques. Ah ! certes, ceux qui badigeonnaient alors ces merveilleuses colonnes et ces gracieuses archivoltes étaient bien capables de faire une table de cuisine d'une délicieuse table de Boulle et de reléguer sous les combles de leur demeure de belles pièces en vieux Rouen et le reste.

Cher XVIII[e] siècle, quelle revanche te vaut aujourd'hui la dernière moitié du nôtre s'appliquant, par le plus vif amour, à te faire oublier les outrages des profanateurs d'autrefois. Oui, ton culte va grandissant, et malgré les élégances d'aujourd'hui, elles ne prévalent pas contre ton fini et ton conscien-

cieux. De nos jours, on ne s'attache qu'aux grandes lignes, se disant qu'elles noieront les détails et les feront inaperçus pour la critique.

Il n'en est pas de même au siècle précédent. Rien n'est sacrifié, les derniers plans sont aussi soigné que les premiers et servent même à rehausser ceux-ci, qui n'en ont que plus d'éclat. Les accessoires sont tellement gracieux, que l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer des principaux motifs ou des accessoires.

Voilà pourquoi je ne puis m'empêcher de donner ma préférence au XVIII[e] siècle, et que tant d'autres pensent comme moi ; voilà pourquoi enfin je suis heureux de me ranger parmi ses idolâtres.

Et il faut bien que tant de merveilles artistiques s'imposent au delà de toute expression pour avoir suscité tant de brillants et intéressants écrivains sur cette époque, qu'on nomme de Goncourt, Arsène Houssaye, baron Davillier, Paul Eudel, Havard, Spire Blondel, Maze-Sencier, etc.

Le Livre des Collectionneurs donc, indépendamment d'être un ouvrage sobrement, mais fort élégamment écrit, est appelé à rendre les plus grands services aux érudits, aux chercheurs, à tous ceux enfin qui s'occupent de collections, quelles qu'en soient les branches. Il n'est pas téméraire même à son égard de dire qu'il atteindra quelque jour un prix d'amateur fort élevé.

Rien de plus instructif. Chaque art est pris à son origine, suivi pas à pas; chacun de ses illustrateurs est bien mis en relief, et jamais l'auteur ne manque l'occasion d'accompagner le tout de charmantes et fines anecdotes. Les nombreux objets d'art cités dans chaque genre ont la plus grande définition, quant à la provenance, à la destination, à la valeur et au dernier détenteur. C'est, en un mot, une splendide mosaïque, où chaque partie s'harmonise d'une façon autant dire parfaite.

Que le lecteur enfin veuille bien parcourir avec moi ce beau volume de 900 pages, et il en percevra une idée si engageante, qu'il s'empressera de l'acquérir et d'en savourer la lecture. Mais, me dira-t-on, il n'y a pas dans tous ces aperçus une seule ligne pour la critique. J'avoue que je ne trouverais pas à l'introduire, bien que M. Maze ne la fuie pas, à preuve qu'il ouvre ses portes toutes grandes aux rectifications qu'on pourrait lui soumettre : c'est qu'avec un pareil érudit, si erreurs il y a, elles doivent être certainement en très petit nombre.

II

Assistons maintenant à l'énumération forcément très sommaire des branches de la curiosité où pendent tant de fruits tentateurs. Dans le premier

chapitre, la partie intitulée : *les Collectionneurs d'autrefois*, est une petite étude traitée de main de maître. Viennent ensuite *les Collectionneurs d'aujourd'hui,* où je remarque beaucoup cette phrase : « Les collectionneurs ont rendu de grands services aux lettres, aux sciences et aux arts, » et M. Maze le prouve facilement.

Il va sans dire qu'il donne les noms de tous nos plus grands collectionneurs, et ils sont nombreux, puis, ce qui a son intérêt également, il fait suivre chaque chapitre qui traite d'un genre des noms des curieux de ce genre. De loin en loin aussi, des gravures reproduisent des objets d'art.

Dans les *Arts industriels,* voici les huchiers, les faiseurs de cabinets, les ébénistes qui vous font parcourir les époques Henri II, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, avec des styles différents, mais offrant chacun leur cachet inestimable; l'orfèvrerie avec ses ciseleurs émérites; les boîtes à portraits et les tabatières diplomatiques ou présents du roi, avec de délicieuses miniatures. Combien à dire sur la vaisselle d'étain, la dinanderie, la ferronerie, la verrerie, les émaux, les livres, les reliures, les ex-libris, la céramique aux richesses artistiques si grandes, si variées!

Pour les beaux-arts, je citerai notamment les peintures en miniature et en émail, en terres cuites, la sculpture en ivoire les modeleurs en cire, les intailles, et de ces chefs que de choses ravissantes nous sont révélées !

Pour le costume, rien de plus attirant et ne peignant mieux une époque : armes et armures, chaussures, boucles de souliers, jarretières, peignes, buscs de corsage, bagues, gants, miroirs, boîtes à rouge et à mouches, éventails, etc. Bref, que de choses riantes sentant bon le parfum distingué du XVIII[e] siècle !

J'en arrive au dernier chapitre où nous trouvons d'excellentes choses sur les autographes, les timbres-poste, les couteaux, les gaines, les navettes, les tablettes, etc.

Et des prix, pour nombre de ces belles choses, à épouvanter des millionnaires.

Maintenant mon mot de la fin sera celui-ci : LE LIVRE DES COLLECTIONNEURS me paraît devoir être l'un de ceux que l'on tient le plus à posséder dans une bibliothèque, qu'on prend et qu'on reprend toujours avec le même plaisir.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 avril 1885.

Dans la réunion de la Société des gens de lettres qui eut lieu le 12 du présent mois, une discussion assez orageuse s'est élevée au sujet des « ajournements » — lisez exclusions — prononcés contre quelques écrivains.

Un mot a été dit au moment où l'on reprochait au bureau sortant de s'être occupé des tendances littéraires d'une certaine école :

« La Société n'a pas à juger la valeur des ouvrages !

— Quelle valeur ?

— Commerciale ! »

Hélas! aujourd'hui il est à craindre que nombre d'éditeurs aussi ne se préoccupent bien plus de la qualité commerciale des ouvrages qui leur sont présentés que de la valeur littéraire d'œuvres qui feraient honneur à leur bibliothèque, mais qui rapporteraient seulement cela.

Quelque talent que puisse avoir un écrivain, s'il est nouveau dans la carrière des lettres, il est à peu près certain qu'il ne trouvera pas d'éditeur, et le public l'ignorera aussi longtemps qu'à ses frais il n'aura pas publié un ou deux volumes.

Il se trouve donc que, de notre temps, celui qui ne peut disposer d'une certaine somme, à moins de circonstances favorables, restera dans l'ombre, laissant aux arrivés le champ libre.

« La carrière des lettres est encombrée, dit-on, et c'est rendre mauvais service à ceux qui croient y trouver un avenir glorieux que de les pousser à y entrer. »

Je voudrais bien savoir quelle carrière est libre de nos jours ; et, quoique le nombre des ouvrages nous parvenant chaque quinzaine soit considérable, j'estime qu'il suffit à peine au besoin littéraire qui va et ira de plus en plus

en augmentant. Seulement il est bon de ne pas laisser les jeunes s'engager imprudemment, et que les hommes ayant quelque expérience et aucun intérêt « commercial » leur disent la vérité sur l'avenir réservé à leurs ouvrages.

Mais, bien plus, lorsque l'on reconnaît dans le travail d'un nouveau venu des qualités exceptionnelles, il est bon de l'aider à se faire connaître en publiant ses premiers essais, en l'encourageant par des récompenses honorifiques : c'est là le but des sociétés littéraires.

Au Congrès des Sociétés savantes, section des sciences économiques et sociales, le 10 de ce mois, M. Lucien Duc a lu, à la Sorbonne, un mémoire dont mon salon avait eu la primeur, lorsque j'y ai réuni, le 14 mars dernier, sous la présidence de M. Lucien Duc, les membres parisiens de la Société des lettres, sciences et arts de la Province.

Je me permets de donner ici ce mémoire, sur lequel j'appelle l'attention de tous nos lecteurs ; c'est un consciencieux et excellent travail.

« Au dernier Congrès des Sociétés savantes, j'ai eu l'honneur d'élever la voix, au nom de l'Académie des lettres, sciences et beaux-arts de la Province, en faveur des sociétés littéraires.

« Au nom de la même académie, je viens aujourd'hui étudier le rôle de ces assiociations, pour montrer qu'elles sont dignes de recevoir les encouragements de l'État, ainsi que ceux des philanthropes.

« Et d'abord, Messieurs, pourquoi cette nuance un peu trop marquée, dans l'esprit public, entre les institutions littéraires et les sociétés savantes ? Pourquoi semble-t-on exclure la science de la littérature ?

« La littérature explique toutes les sciences et les vulgarise plus sûrement que la *formule,* en ce qu'elle les présente au public sous des aspects attrayants.

« La connaissance du cœur humain n'est-elle pas aussi une science de grande valeur ?

« En quoi le penseur, qui scrute attentivement les replis de l'âme, diffère-t-il si extraordinairement du médecin dont le scalpel soulève les fibres d'un corps inerte sur les dalles de l'amphithéâtre ?

« N'ont-ils pas tous les deux un noble but : celui-ci d'étudier les germes et la marche d'une maladie pour chercher à la combattre ; celui-là de découvrir les mobiles secrets des actions humaines pour diriger nos pas dans le sentier du devoir ?

« Ils ont droit l'un et l'autre à notre estime, et tout en m'inclinant devant la mission du médecin, je ne puis m'empêcher de penser que la tâche du moraliste est peut-être plus belle encore, en même temps que plus efficace.

« L'hygiène morale est incontestablement aussi utile que l'hygiène physique dans la vie des peuples, et toutes deux doivent marcher de pair, suivant l'adage antique : *Mens sana in corpore sano.*

« Le chirurgien aura beau disséquer sans trêve, pourra-t-il jamais surprendre tous les secrets de l'organisme humain?... Ne sera-t-il pas le plus souvent dérouté par quelque mystérieuse complication?

« Hélas! toutes les découvertes de la science n'ont pu mettre l'humanité à l'abri de ces fléaux modernes — de ces *névroses* terribles — qui semblent être le produit d'un excès de civilisation!

« Le moraliste, lui, — vrai médecin de l'âme, — peut généralement indiquer le remède au mal qu'il découvre en mettant le doigt sur l'origine de la plaie.

« *O cerebro tota humanitas pendet*, a dit Van Swieten, cité par M. Littré.

« Le cœur, en tant que nous prenons ce mot dans le sens psychique, est un abîme de mystères, et celui qui sait le sonder avec délicatesse, pour dégager les bons instincts des mauvais, pour réveiller, en un mot, la conscience, ce guide sûr et toujours éclairé; celui-là, Messieurs, n'a-t-il pas droit aux éloges que l'on décerne à si juste titre aux savants de tout ordre?

« On ne manquera pas de m'objecter que tous les écrivains ne s'imposent pas la noble tâche que je viens d'indiquer.

« Hélas! nous ne le savons que trop, nombre de littérateurs de notre époque ne poursuivent qu'un but : celui de gagner de l'argent, ou qu'une ambition : celle de faire parler d'eux!

« Et, pour arriver à leurs fins, il ne craignent pas d'en appeler aux plus mauvais instincts, de mettre à nu les plaies sociales, afin d'exciter une curiosité malsaine, de saper les fondements de la Foi, de la Famille et de l'État, et de s'attaquer enfin à tout ce que les générations précédentes ont respecté, en vue de l'ordre et de la paix, qui constituent des éléments de bonheur.

« Ceux-là, Messieurs, nous les répudions énergiquement ; ces adorateurs du veau d'or ne sont pas et ne seront jamais des nôtres! Bien au contraire, c'est pour combattre leurs doctrines, que nous nous sommes ligués et que la plupart des sociétés littéraires se sont fondées.

« On se groupe autour d'une bannière portant une sainte devise, à l'effet de puiser, dans l'union, la force nécessaire à la lutte ; on se groupe aussi pour s'affermir dans de courageuses résolutions, pour se rendre moins vulnérable aux atteintes des souffles pernicieux, car nul n'est à l'abri des tentations et des faiblesses.

« L'association répond d'ailleurs à un besoin de notre nature. L'homme, à quelque degré qu'il soit de l'échelle sociale, recherche la société de ses sem-

blables. Il en est ainsi même chez les peuples qui vivent à l'état de nature et et que nous appelons des sauvages !

« Les sauvages sont à la fois plus innocents et plus criminels que les peuples « civilisés, dit sir John Lubbock. Ils ne sont certainement pas dans l'état moral « le plus parfait... »

« Et, d'autre part, il insiste « sur le fait, que nous trouvons des traces d'ancienne barbarie chez les peuples les plus civilisés ».

« Plus que des traces, certes !

« Faisons un retour sur nous-mêmes, et demandons-nous si la guerre des peuples civilisés n'est pas un acte abominable de sauvagerie ?

« En réalité, l'homme se retrouve partout avec des instincts communs, plus ou moins contenus par le sentiment de sa propre dignité ; et ce qu'il est juste de reconnaître, c'est que les sentiments d'honneur et de solidarité se développent dans nos cœurs par une sage fréquentation de nos semblables. L'isolement est mauvais à tous. Ceux qui ont vu de près les maux de leurs frères, ceux qui ont eu besoin d'appui—et qui pourrait se flatter de se passer de son prochain ! — se montrent seuls vraiment accessibles aux sentiments les plus élevés.

« Ce qui est vrai pour l'humanité tout entière, l'est à un degré bien supérieur pour les penseurs, car c'est à eux qu'échoit la mission honorable de divulguer les grands principes qui doivent guider toutes nos actions.

« Aussi ne comprendrait-on pas une société sans organe ou sans lieu de réunion.

« Les avantages des réunions périodiques n'ont pas besoin d'être démontrés, puisqu'il est indispensable de se connaître et de resserrer les liens de confraternité qui unissent déjà moralement les membres d'une même Institution.

« Il y a donc tout profit à se réunir, mais à la condition de ne pas agiter des questions irritantes, surtout de celles qui ont trait à la politique et aux croyances religieuses.

« En dehors de ceci, que peut faire la divergence d'opinion ? On expose de bonne foi ses idées, n'ayant pour objectif que la recherche de la vérité, sans songer à faire prévaloir quand même son sentiment personnel.

« L'orateur pense-t-il comme nous ? nous sommes affermis dans notre manière de voir et nous en éprouvons une satisfaction véritable. Si, par contre, ses théories sont opposées aux nôtres, nous sommes engagés à réfléchir pour mieux élucider les questions en litige. Mais le profit n'est pas seulement pour les auditeurs ; l'orateur lui-même trouve un indice précieux de la valeur de ses études dans les applaudissements de l'assemblée ou dans la réserve avec laquelle on accueille ses paroles.

« Si je me suis laissé aller à résumer des idées que tous ont admises depuis longtemps, c'est pour établir qu'une société littéraire qui veut porter des fruits doit tenir des réunions périodiques, et qu'une revue lui est, en outre, indispensable, afin d'agrandir son cercle d'action et de l'étendre dans le plus large rayon possible.

« Du reste, à quoi servirait de produire des œuvres saines et utiles, si elles ne devaient pas être recueillies et présentées au public sous une forme ou sous une autre ?

« Faire éclore des œuvres morales et les divulguer par tous les moyens en son pouvoir pour former le goût populaire, tel doit être le programme essentiel d'une institution littéraire, tel doit être son but!

« Réunions confraternelles, discussions, concours, publication d'une revue et de recueils : voilà pour les moyens d'action.

« Si, dans ces conditions, une société peut développer encore l'essor des sciences et le goût de arts, il me semble qu'elle est digne en tous points des sympathies publiques.

« J'en ai fini avec les considération générales, et je pourrais m'arrêter ici si je ne savais que l'on goûte surtout dans cette enceinte les monographies.

« Je prends donc la liberté de jeter un rapide coup d'œil sur les travaux mis en lumière par l'Académie de la province en 1884.

« L'œuvre remarquée au premier concours semestriel, sans parler d'une spirituelle étude de mœurs qui fera les délices de plus d'un : *les Couleurs de Quinquembroche,* une nouvelle, a été une poésie d'un grand souffle, que plus d'un maître ne désavouerait pas, sur ce fait imposé : Paris!

« Un membre de notre Société, M[lle] Jeanne Loiseau, vient aussi de remporter le prix de l'Académie française pour le sujet proposé en 1884 *Sursum corda !*

« Le concours du deuxième semestre, dont la grande presse parisienne bien voulu s'occuper, offrait aux penseurs de graves sujets d'études, si graves, que M. Francisque Sarcey, dans *le XIX[e] Siècle*, semblait croire que pas un écrivain ne voudrait entrer en lice, vu la modicité des récompenses attachées à chaque sujet.

« *Développer au point de vue moral, philosophique et humanitaire la devise de l'Académie :* DIEU ! FAMILLE ! PATRIE ! HUMANITÉ !

« Tel était le sujet de prose imposé.

« Ce n'est pas peu de chose, s'écriait le spirituel critique que de développer « ces belles choses à un triple point de vue : mais aussi le prix vaut qu'on y « songe ! cinquante francs ! »

« Certes, nous sommes d'accord avec M. Sarcey sur ce point : les prix que nous pouvons décerner sont loin d'être en rapport avec la somme de travail que nous demandons aux amis de la saine littérature. Et c'est pourquoi nous voudrions intéresser à notre œuvre les philanthropes et l'État lui-même, puisque c'est au bien public que nous visons.

« N'en déplaise toutefois au critique du *XIXe Siècle*,—disons-le hautement à l'honneur des écrivains de province — les difficultés du sujet et l'ironie de M. Sarcey sur la modicité des prix n'ont pas arrêté la bonne volonté de nos amis, et nous aurons à présenter au public des œuvres fort bien conçues.

« C'est là encore un des bienfaits des associations littéraires que de stimuler le zèle des écrivains de bon aloi, pour l'honneur des lettres françaises, et pour le triomphe des saines idées !

« Et ces idées morales, le comité ne cesse de les préconiser dans la Revue, tantôt sous la forme d'une critique littéraire, tantôt sous celle d'une étude philosophique ou scientifique.

« Je pourrais citer un grand nombre de ces dernières, depuis la fondation de notre œuvre, telles que *l'Éden, le Serpent, la Numération préhistorique*, etc., etc.; mais je me borne à appeler l'attention du monde savant sur la plus récente et qui a pour titre : *Pas de fluide !* L'auteur y développe avec conviction une théorie toute contraire à celle de la donnée classique sur l'électricité et le magnétisme.

« C'est ainsi, Messieurs, que notre Académie s'attache à mettre en lumière des œuvres originales et utiles dans chacune de ses trois sections : lettres, sciences, arts.

« Et c'est enfin pour rendre témoignage à tous nos vaillants lutteurs, en même temps que pour affirmer notre foi dans l'avenir, que je viens ici plaider la cause des sociétés littéraires.

« Heureux si je pouvais leur attirer la faveur du public, car, j'en suis convaincu, elles peuvent contribuer grandement au relèvement de la patrie ! »

Donc, le douzième concours littéraire, scientifique et artistique de l'Académie de la Province est ouvert, et parmi nos lecteurs, je sais nombre d'écrivains dont nous serions heureux de couronner les œuvres.

Voulant laisser toute latitude aux concurrents, l'Académie n'impose aucun sujet.

Le programme de chaque section comprendra donc un sujet libre pour la prose et un autre pour la poésie.

Seulement, pour ne pas faire double emploi, chaque section n'admettra que les genres ci-après désignés.

SECTION PARISIENNE

Prose.— Nouvelle de trois cents lignes environ, soit quinze à vingt-cinq pages d'impression.

Poésie. — Conte ou poème pouvant être considéré comme une nouvelle en vers (cent à trois cents vers).

Musique. — 1. *Scherzo* ou menuet pour piano ou violon.

— 2. *Romance* (sujet imposé).

SECTION LYONNAISE

Prose. — Sujet libre comprenant l'*étude humoristique*, — le *portrait* et la *critique littéraire*.

Poésie. — Sujet libre comprenant les *Stances philosophiques*, le *Sonnet* et les pièces de genre (*sextine*, *pantoum*, *rondeau*).

SECTION DE PROVENCE

Prose. — 1. Sujet libre en langue française, comprenant l'*étude scientifique* ou *historique* et la *relation de voyage*.

2. *Calejado* en langue provençale.

Poésie. — 1. En langue française, sujet libre comprenant la *romance* ou la *chanson*, les poésies champêtres (idylle, pastorale, etc.) et les pièces *patriotiques*.

2. En langue provençale, sujet libre.

La lice est ouverte, et, pour nos lecteurs qui voudraient obtenir de plus amples renseignements, nous les prions de s'adresser (avec timbre pour la réponse) à notre sécrétaire-trésorier, M. Lucien Duc, 106, boulevard Montparnasse.

Quoi que l'on en puisse dire, il y a une réaction contre le gros naturalisme, et nous nous estimons satisfaits d'avoir pu y contribuer pour notre faible part depuis les six années que nous combattons les œuvres malsaines dans notre *Revue des livres nouveaux* avec les vaillants amis dont le talent a su montrer à la génération actuelle que le beau et le bon savent toujours trouver des appréciateurs.

Parmi les meilleurs ouvrages dernièrement parus, il en est deux sur lesquels je veux plus particulièrement appeler l'attention de nos lecteur

Cruelle Énigme, par M. Paul Bourget, est une analyse de sentiments présentée avec un talent absolument remarquable.

Pourquoi le jeune homme élevé par les soins maternels, garanti par une prudence affectueuse contre les emportements de la passion, abandonne-t-il le foyer et brise-t-il le cœur d'une mère plutôt que de ne pas suivre la femme vicieuse qui le subjugue et finit par le conduire au suicide moral ?

Il y a cependant un reproche à faire à cet ouvrage :

Le héros, Hubert, semble s'étonner de ce que la femme qu'il a prise à un autre le trompe à son tour, quoique, au fond, elle l'aime toujours.

A mon sens, cela doit être. Il n'est pas possible qu'une femme passant sa vie dans le mensonge de l'adultère ait la vertu nécessaire pour résister aux caprices, même passagers, de ses passions, et il serait fâcheux que les hommes qui volent le cœur et les tendresses d'une femme à son mari fussent indemnes des crises hystériques qu'eux-mêmes ont allumées.

Un autre volume d'un haut mérite littéraire et moral a pour titre : les Deux Idoles. Hélas ! l'esprit de Paul Célières, son auteur, vogue aujourd'hui dans les sphères de l'idéal dont ses œuvres sont si gracieusement empreintes ; mais l'éditeur des ouvrages de défunt Paul Célières n'a pas voulu que l'auteur de *Contez-nous cela,* des *Grandes Vertus,* du *Roman d'une mère,* et d'autres récits pleins de charmes, fût privé après sa mort des justes applaudissements que mérite le livre qui n'avait pas encore vu le jour au moment fatal.

Les deux idoles du héros de ce livre, c'est son père, d'une part, et, de l'autre sa femme.

Cruelle énigme ! Pourquoi un dissentiment secret sépare-t-il celui auquel il doit la vie et celle dont il a pu apprécier la tendresse ? — Un simple malentendu très dramatiquement raconté, mais qui aurait pu compromettre l'union d'un ménage.

Je ne puis cependant terminer cette chronique sans jeter encore un adieu à Alfred Busquet. Lui aussi n'est plus de ce monde, mais son œuvre reste, et de pieuses mains recueillent ses belles poésies.

Dernièrement je parlais de ses deux volumes de *Souvenirs,* aujourd'hui c'est un magnifique et grand drame en vers, le Triomphe de l'amour, épisode des guerres civiles qui déchirèrent l'Italie au xve siècle.

Dans ce drame on rencontre des tableaux d'un effet puissant et que l'on aimerait entendre dire par nos grands acteurs tragiques.

« Oh ! ce siècle maudit a des retours étranges !
Elle était là, debout, sur le seuil délabré.

Roulant un fauve éclair en son œil égaré,
Le sein meurtri, la joue en sang, grande et farouche :
Un sanglot convulsif tordait sa jeune bouche,
Les cheveux dénoués et qu'agitait sa main,
Souillés, déshonorés, volaient comme un essaim
D'abeilles en fureur assiégeant une ruche;
Soudain elle me voit, se recule et trébuche.
Plus livide, plus morne et plus farouche encor
De sentir sous son pieds un reptile qui dort.
Oh ! quelle était ainsi terrible et singulière !
Elle semblait de loin une statue en pierre
Qui garde un monument funèbre, et je crus voir
Sous le ciel flamboyant l'ange du désespoir...
C'était toi, toujours toi, belle et douce Patrie !
C'était ton grand front pâle et ta bouche flétrie,
Si bien que je restai pétrifié, sans voix,
Et que je crus la voir pour la dernière fois. »

Et pour finir par le mot prononcé à la réunion annuelle de la Société des gens de lettres, je dirai que j'ignore quelle valeur « commerciale » peut avoir l'œuvre d'Alfred Busquet ; mais, très épris des belles choses, même si elles ne se vendent guère, j'admire sa valeur littéraire, que je mets bien au-dessus de la première.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Eh mais ! comment ! c'est Mlle Marie Colombier qui a écrit ce beau roman, Mères et Filles !... Mais, Mademoiselle, savez-vous que vous allez détruire chez moi cette conviction profonde faisant que je me suis élevé tant de fois contre les poursuites intentées à certains livres jugés dangereux par le parquet !

Comment ! vous qui avez dormi sur « la paille humide des cachots », vous êtes venue à résipiscence !... Que va-t-on faire de cette théorie prétendant démontrer que les murs d'une prison sont l'école du vice ?

Eh bien ! non, Mademoiselle, vous n'êtes point repentante, et la contrition parfaite n'a pas encore touché votre âme ! Seulement vous avez compris qu'un écrivain de votre mérite, soucieux de son incontestable talent, se devait à soi-même de montrer qu'il pouvait obtenir des succès bien plus légitimes en produisant des œuvres saines qu'en publiant des Carnets d'une Parisienne, des Pistolets de la petite baronne et autres Sarah Barnum quelconques.

Mes idées sont toujours les mêmes ; votre condamnation a doublé la vente de votre dernier ouvrage, — ce qui vous a permis de changer la « paille humide » offerte par le ministère de l'intérieur a ses pensionnaires pour une chambre gaie et capitonnée ; vos fenêtres donnaient sur de frais ombrages cachant de doux nids et laissant échapper des chants printaniers.

Les grilles d'une prison auraient aigri votre aimable caractère ; le gai soleil, les oiseaux, la verdure et les fleurs ont mis du calme dans votre âme, ont apaisé les rancunes qui avaient dirigé un peu... aigrement et... pornographiquement votre plume. — Votre esprit est plus calme après vous être retirée un peu involontairement du monde et de ses turpitudes ; vous avez réfléchi dans la solitude de votre retraite, et vous nous offrez dans Mères et Filles un bouquet délicieux de bonnes pensées qui « fleurent bon », ce qui vaut mille fois mieux que les émanations des « boites Poubelle » !

J'ai dit, tout à l'heure, que votre contrition n'était pas parfaite ; Dieu n'en demande pas tant d'un seul coup : il a le temps d'attendre ; cela sera long, sans doute, car je vous entends encore maudire vos juges, et pourtant, les femmes ne sont-elles plus amies des colifichets ? Ces robes rouges, ces pèlerines doublées d'hermine n'étaient-elles pas faites pour vous plaire ?

« Je pris d'abord pour une politesse l'insistance qu'on y mit. — Des messieurs en robe, pensai-je, c'est presque des dames. Celles-ci ont l'air de bonnes personnes. Histoire de jaboter un peu entre femmes pendant que nos tyrans sont au cercle... Mais ce ne fut pas ça du tout. Aucune intimité dans la conversation. Nous ne rîmes pas comme de petites folles. On me dit un tas de choses désagréables. Moi qui ai cependant, dit-on, bec et ongles, je dus m'abstenir avec le plus grand soin de piquer et de griffer. Quand mon avocat eut demandé pour moi l'indulgence de la cour, je me contentai de réclamer son impartialité. Le mot fit très mauvais effet et me valut un mois de prison de plus. Je ne l'aurais jamais cru si méchant. »

Mon Dieu, Mademoiselle, pourquoi rappeler les petites divergences d'appréciations qui vous ont séparée un instant de ces messieurs si joliment accoutrés ? Voyez, nous vivons sous un régime qui se dénomme celui de l'égalité ; eh bien ! le principe a été violé en faveur de la grâce avec laquelle vous portez un costume... sans hermine, et c'eût été trop cruel — même pour le principe — de vous savoir gémissante dans un cabanon, comme le commun des mortels.

On vous a offert chez le Dr Beni-Barbe une retraite salutaire à tous les points de vue et vous en sortez avec un livre charmant : Mères et filles. — Tout est bien qui finit bien !

Votre livre crie la vie, votre mort même est « vivant ». — Ne riez pas, je n'ai point voulu faire un jeu de mots ; j'ai voulu dire que la poussière de ce mort a pu être rendue à la terre sans que son âme ait cessé d'être en communion avec celle de la femme aimée, la mère de son enfant. J'aime cette mère qui se résoud à tous les sacrifices, — je ne l'excuse pas cependant, — même celui de son premier amour, par reconnaissance pour l'homme qui lui a permis de sauver les souvenirs bien chers du premier aimé. J'eusse préféré qu'elle épousât Borieux que de se donner à lui comme maîtresse : le résultat était le même et pas une tache n'eût terni la pureté de votre héroïne. Vous ne l'avez pas voulu. Vous avez craint qu'on ne vous accusât d'idéalisme.

Votre Solange est pétillante de vérité, de grâce et d'incohérence : c'est la mode du jour. Louise, c'est bien l'enfant mystique, le pauvre ange auquel la mère n'a souri qu'en essayant de cacher une larme.

Mais j'aurais l'air d'un « bénisseur » si je continuais à juger votre œuvre

sans y jeter un léger blâme ; Solange aime l'amant de sa mère et l'épouse : c'est vieux jeu, et si je fouillais les huit volumes d'études littéraires publiés par notre Revue, j'y trouverais dix fois cette rengaine.

Le premier chapitre de votre livre est certainement un des meilleurs, — c'est du naturalisme, mais de celui que j'aime, — et pour donner à mes lecteurs le désir de lire les suivants, je le cite ici en entier :

« ...Le malade semblait s'assoupir. Deux ou trois fois encore, ses bras eurent une faible contraction, et ses doigts égratignèrent la soie de la courtepointe, avec ce geste navrant des agonisants qui veulent se couvrir, — comme s'ils sentaient par avance le froid du cercueil, — puis il demeura immobile, très pâle, l'œil à demi fermé.

« A peine sa tête apparaissait-elle sur la blancheur des oreillers, mais les cheveux collés par la sueur accusaient le dessin de la face en mêlant leurs mèches noires des tempes au menton. Ils avaient débordé dans les spasmes de fièvre du dernier accès, et leurs touffes étalaient leur vigoureuse poussée de trois mois.

« Madeleine les admira, car ils survivaient seuls, dans l'affaissement des traits, de tout ce qui lui avait rendu adorable ce visage aujourd'hui livide. Elle se pencha et effleura des lèvres les boucles humides. Sa peur d'éveiller le malade l'empêcha seule de le baiser sur le front.

« Ensuite, se rappelant son dernier geste et craignant qu'il eût froid, elle tira doucement la couverture sous son menton. Elle eut bien un frisson douloureux en découvrant une seconde la poitrine plate, dont la peau jaunie était, par endroits, pelée par la teinture d'iode, et, plus haut, le cou horriblement maigre, où les muscles saillaient comme des cordes, mais, bien vite, une joie la saisit.

« Cette poitrine et ce cou si maigres étaient roses du reflet de la chemise, une chemise de foulard cerise. Madeleine vit dans cette teinte une transparence de sang, et s'abandonna à son espoir joyeux. Dans son illusion de femme aimante, elle ne remarquait plus les yeux caves, l'ombre immobile des cils sur l'ivoire des joues, les pommettes exagérées, les lèvres blanches ouvertes sur les gencives décolorées. Elle eut le bonheur d'une résurrection : son Georges était sauvé ! D'abord, il dormait, et, depuis plusieurs jours, elle épiait impatiemment ce sommeil réparateur...

« Souriante, presque en extase, elle le couva d'un regard tendre, où passèrent toute sa reconnaissance, tout son amour. Enfin elle recula et sortit de l'ombre des rideaux.

« Alors, sous la lampe, elle apparut en pleine clarté, la vaillante infirmière.

Une glace reflétait son joli profil de blonde. Qui l'aurait vue l'aurait aimée, pour la pleine éclosion de ses vingt-cinq ans, pour sa fraîcheur, pour sa beauté saine et chaste. Malgré le cercle bleuâtre qui entourait ses yeux, malgré le sillon que les larmes et les veilles avaient marqué sur le velouté de ses joues, elle était absolument désirable. Et le miroir, avec son indifférence des choses, aidait à la raillerie cruelle de ce contraste : là, l'homme moribond, ici, la femme superbe de beauté et de vie.

« Car c'était surtout une impression de vie qui s'exhalait de Madeleine. On l'aurait rêvée, non dans cette chambre capitonnée et chaude, sous ces tentures qui retenaient l'odeur du chloral, mais en pleins champs ou au bord de la mer, sous le soleil.

« ...Sur un dernier regard jeté au lit, elle se leva, et, sur la pointe des pieds, se glissa jusqu'à la porte. Mais, au moment de soulever la portière, reprise d'une crainte, elle s'arrêta pour contempler encore la face du dormeur. Ce coup d'œil renforça son espérance. Décidément Georges allait mieux. Il sembla à la jeune femme que ce repos détendait les traits de son mari et apaisait toute sa physionomie défigurée par le délire, amaigrie par la souffrance. Toute contente, elle sortit.

« Derrière elle, le silence retomba. Il fut court. Un sifflement, puis des souffles rauques s'élevèrent du lit. Les oreilles frémirent et la courte-pointe, dont la soie craquait, remua. Après, on n'entendit plus que le tic-tac de la pendule.

« Tout à coup, un bruit de baisers traversa la cloison. Madeleine, dans sa joie d'espérer encore, avait senti le besoin de dire son bonheur à quelqu'un, et, dans la pièce voisine, elle avait réveillé sa fillette pour lui parler de « papa ».

« Donc, la mère et la fille jasaient comme des oiseaux, entre deux caresses.

« — Tu l'aimes bien ton papa, dis, ma petite Louison? faisait la voix de la jeune femme.

« — Oh ! oui, maman... »

« Puis, c'était une gamme de baisers sans fin qui, d'abord, calmes sur le front de l'enfant, descendirent en cascade bruyante sur son cou, sur ses épaules, sur toute sa jeune chair. Leur écho grandit, se noya peu à peu dans une fusée de rires frais, comme en ont les bébés qu'on amuse.

« — Tu me chatouilles, petite maman !

« — Chut ! ma chérie, papa dort ! »

« Mais les rires de la gamine continuèrent. Leur murmure, filtrant à travers la portière, sembla réveiller le malade.

« Il eut une contraction des lèvres et des sourcils, comme s'il avait voulu appeler, et dans le silence de la chambre, monta encore le bruit des oreillers et des couvertures remués. C'était comme un battement d'ailes, comme le révolte d'un oiseau qui se débat. Soudain, soit que la lampe à court d'huile eût crié, soit que l'arrêt brusque de la pendule non remontée depuis plusieurs jours ût rendu les moindres sons plus forts, on entendit un flot de soupirs, puis unn plainte oppressée. Les couvertures dansèrent une seconde, et plus rien enfin ne bougea, tout fut silence.

« La lampe était éteinte. La pendule ne faisait plus tic-tac.

« Sous les rideaux, dans la faible lueur que les tisons du foyer projetaient, une blancheur immobile gisait...

« Dans la chambre contiguë, les rires s'étaient tus, mais la voix de la petite Louise, que le sommeil reprenait, arrivait encore, quoique affaiblie. La fillette, les yeux déjà fermés, se cramponnait au cou de sa mère, et psalmodiait avec des mots enfantins d'un bégaiement très doux la prière que la mère lui disait tout bas dans l'oreille : « — Bon Jésus, je vous prie... je vous prie... de guérir... de guérir... mon papa... »

« Deux bons baisers récompensèrent l'enfant. Madeleine la recoucha, la borda et s'en revint au chevet de son mari.

« Vite, elle remonta la lampe, dont la mèche fumait en se carbonisant. Et dans la pénombre, tandis que l'huile revenait, elle murmura en regardant le lit :

« — Quel bonheur ! il dort toujours ! »

« La mèche se ralluma. Sa lueur de nouveau fit flamber le globe, réveilla toute la pièce.

« — Mon pauvre Georges ! murmura encore Madeleine, pourvu que cette fumée ne lui ait pas fait mal ! »

« Elle courut entre-bâiller la croisée, après avoir protégé le lit avec un paravent ; une fraîcheur alors caressa ses tempes ; elle la savoura une minute, lasse de l'odeur des potions. La jeune femme se pencha sur le jardin. Il était triste dans le petit jour pluvieux, malgré l'odeur des feuilles qui montaient jusqu'à elle. Elle referma bien vite, craignant de glacer la pièce en l'aérant, et recourut au lit.

« Comme elle se penchait, une lamelle du parquet craqua longuement, et ce craquement fut étrange dans le silence. Madeleine eut un frisson ; d'instinct elle se recula, n'entendant plus que le battement de son cœur.

« Cette hésitation machinale ne dura pas. La jeune femme se pencha de nouveau, tout en se raidissant contre cette peur irréfléchie, qui pour les faibles est un pressentiment. Ses lèvres cherchaient le front du malade, et ses cheveux

blonds frôlèrent la face pâle de son mari. Elle guettait le bruit de sa respiration.

« — Comme il dort! répéta-t-elle. »

« Elle avait parlé presque tout haut. Elle voulait se rassurer avec le bruit de ses paroles.

« Tout à coup, elle devint livide et elle colla tout à fait sa joue sur celle du jeune homme. Puis elle poussa un cri qu'une stupeur empêcha de s'achever, et ses mains glissèrent sur la poitrine de Georges. Aucun souffle n'avait répondu à la caresse de ses lèvres; l'homme désormais insensible n'avait pas eu de réveil...

« Madeleine écorcha la couverture avec ses ongles, découvrant le torse maigre du cadavre, elle tourna sur elle-même, les bras égarés, puis s'abattit au pied du lit...

« Elle n'était pas morte. Étendue, le visage sur le tapis, elle resta là, des heures, pareille à un marbre rigide, subitement anéantie. Elle ne pensait plus.

« Dans un réveil long, sa raison revint à la longue. Elle crut à un cauchemar, essaya de lutter, voulut se lever. Ses efforts restèrent inutiles. Et d'un seul coup, enfin, la mémoire reparut et la réalité l'enveloppa.

« La pauvre femme se retrouvait à genoux, au chevet du mort. Elle pleurait, elle criait, elle embrassait furieusement la tête froide qui ne répondait plus.

« C'était donc vrai! Il était mort son Georges, mort!... C'était donc possible une chose pareille? Il était mort, et sans qu'elle fût là, sans qu'elle pût recueillir son dernier soupir dans un dernier baiser!

« Elle regarda encore, fixement, et s'accrocha à l'espoir insensé que, par un miracle, il allait revenir. Mais non, sous les paupières soulevées à moitié, le globe de l'œil ne roulait plus. Cet œil immobile cruellement la fixait avec un regard terne et dénaturé... Mais ce qui l'effrayait plus encore, ce qui lui faisait peur, c'était cette chose survivante à la mort, cette larme rose, cette mousse sanglante qui coulait aux commissures des lèvres, comme d'une blessure mal fermée.

« — Georges! mon Georges! » cria-t-elle.

« Elle regarda autour de la chambre cherchant un secours, une aide quelconque. La lampe s'éteignit, et le jour du dehors entra, un jour gris, d'hiver pluvieux. La chambre était pleine d'une odeur fade et humide. Puis Madeleine considéra la pendule, la vit arrêtée, et brusquement, son cœur cessa de battre, et elle s'évanouit. »

Ah! Mademoiselle, vous dirai-je en quittant ce chapitre d'une vérité touchante, vous vous êtes envolée vers les sphères idéales, et cette opposition de

l'homme que la mort touche et de cette fillette qui rit aux caresses de sa mère est d'une suavité incomparable; mais, croyez-moi, dans les éditions prochaines, supprimez cette phrase qui sonne mal dans l'atmosphère de vérité où vous avez placé votre première· scène : « ...elle était absolument désirable. » D'abord parce que vous répétez cela, et mieux à propos, deux fois encore dans le cours de votre récit, ensuite parce qu'elle n'a aucune raison d'être ici.

*
* *

Mlle A. Deshayes-Dubuisson est encore un écrivain très épris d'idéal, et dans son roman : LE MANOIR DE NOISEVILLE, on sent une prose revêtant la forme poétique.

C'est en Normandie que l'auteur a placé les péripéties touchantes de son récit, dont la pensée n'est pas seulement de distraire le lecteur, mais aussi, et bien plus, de le porter à la réflexion. Ce ne sont pas les émotions dramatiques qu'il faut chercher dans le roman de Mlle Deshayes-Dubuisson; elle n'a pas mis son imagination à la torture pour inventer des péripéties attachantes, de celles qui donnent la fièvre dans l'attente du dénouement; non, elle prend une jeune fille à l'heure où son âme s'éveille à l'amour, elle la montre donnant entièrement son cœur, dressant un piédestal à son fiancé, cherchant à s'imprégner de ses idées, lisant ses auteurs favoris.

Mais, peu à peu, la jeune fiancée s'aperçoit que celui dont elle avait fait un demi-dieu est un cœur froid, bien plus sensible aux qualités extérieures qu'aux sentiments intimes, et, à la longue, elle se détache de cet amour dont elle avait fait sa vie. Elle a encore une certaine affection pour Gérard de Charnazé, mais il lui a semblé que ce n'était pas sur son bras qu'elle devait s'appuyer. Les deux cœurs ne battaient pas à l'unisson, ces deux âmes ne se rencontraient pas dans les mêmes parages, et, lorsqu'elle reçoit la nouvelle que celui qui fut son fiancé se marie, elle dit simplement :

« — C'est bien ainsi... Oh ! combien je désire qu'il soit heureux ! »

« Marguerite disait vrai. Il existe en nous pour les affections brisées ou éteintes, quel qu'en soit le motif, un reste de respect et de préférence. A l'exemple de la nature qui couvre les ruines de lierres verdoyants, nous aimons à jeter un voile de miséricorde sur les ruines de nos croyances et de nos illusions. Avoir aimé, c'est, après tout, avoir été heureux, et nous éprouvons un sentiment ressemblant à la reconnaissance pour ceux qui nous ont inspiré de l'affection, lors même que, plus tard, ils deviendraient oublieux ou indignes. »

En ce temps de passions farouches, de revolver et de vitriol, on est heureux de lire des ouvrages comme *le Manoir de Noiseville* ; on ne peut qu'en féliciter sincèrement l'auteur.

. .

Raoul de Navery est un romancier fécond, joignant un grand fond d'imagination à un style vif et gracieux. Le Val perdu raconte l'histoire d'une famille qu'un vol a réduite à la misère. Le voleur est le frère d'un homme des plus honorables, qui se cache pour réparer le mal causé et qui finit même par être pris pour le véritable coupable.

On connaît la moralité des récits de Raoul de Navery, et son *Val perdu* est une nouvelle occasion pour nous de recommander ses ouvrages, comme lecture de famille.

Calixte, la fille du grand industriel, M. Vauvilliers, est un caractère très gracieusement présenté. Quant à Coudrette, la vieille bonne de Mme Chazelle, je ne puis qu'en souhaiter une pareille à mes lectrices.

.
. .

La Corbeille de mariage, de Mme Clémence Badère, me plaît moins : du reste, je préfère cet écrivain dans le genre sérieux que dans le roman, et la Vérité sur le Christ, quoique certains aperçus en puissent être discutables, ne m'a pas fait regretter le temps que j'ai mis à l'étudier.

L'historiette de la corbeille de mariage est presque enfantine, quoiqu'elle ait peut être la prétention d'être amusante.

Le héros du roman, M. Valmin est un sot ; Violette me paraît bien forte pour son âge ; sa correspondance n'est pas d'une fillette de dix-sept ans ; et un monsieur qui, se présentant chez moi, même pour me demander ma fille en mariage, me raconterait l'histoire d'Abazouho-Mazouha, serait bien sûr d'être jeté vivement à la porte.

.
. .

A la bonne heure, l'Étude Chandoux, voilà un roman ! et je comprends que l'on s'attache à des personnages qui vivent et parlent, et non point à des marionnettes qui ne savent ce qu'elles veulent.

M. Jules de Glouvet nous présente, avec le talent que l'on connaît, des paysans enrichis. De père en fils, ils ont cultivé la même terre ; ils en sont devenus les propriétaires.

Il y a dans ce livre un caractère de paysanne, Mme Chandoux, d'une vérité étonnante : Ah ! comme c'est bien cela, ces gens s'imaginant, par orgueil, faire le bonheur de leurs enfants, parce qu'ils leur mettront une redingote sur le dos plutôt que la blouse du paysan ! Et, n'est-ce pas là l'origine de tous ces déclassés venant peupler nos villes; hélas ! aussi nos maisons de correction.

*
* *

Et dans une sphère plus élevée, chacun n'a-t-il pas cette nostalgie des grands centres ? Ce Paris, quel magnétisme il exerce sur les imaginations ! Il nous attire, il nous enserre, et une fois qu'il nous tient, il ne nous lâche plus que LES REINS CASSÉS, titre du volume de mœurs contemporaines, dans lequel M. Ernest Daudet montre ce que M. Rocroix, un préfet de l'Ariège, n'aspirant qu'à s'installer lui et sa famille à Paris, a gagné à ce changement.

Là-bas, il aurait vécu modestement, — révoqué quelquefois, c'est le sort des préfets ; les ministères durent si peu, — il a voulu se lancer dans les affaires, sa famille a été ruinée ; il a dû promptement mettre la frontière belge entre sa personne et la justice française. Il s'est fait « rouler » par un coquin ; il a filé sans un sou.

*
* *

Et pendant que je parle des préfets, je veux dire quelques mots d'un volume dans lequel on a réuni sous le titre de SOUVENIRS D'UN PRÉFET DE POLICE, les articles parus dans le journal de M. Andrieux, *la Ligue*.

Il est compréhensible qu'un préfet de police écrivant ses *Souvenirs* apprend au public, en général, tout, excepté ce qu'il aurait intérêt à savoir, c'est-à-dire ce qui se passe exactement là-bas. — Donc, rien d'extraordinaire à connaître, rien de bien neuf dans le sens exact du mot ; mais il est certain que le côté anecdotique, étant donnée une plume habile, et c'est le cas avec M. Andrieux, doit émoustiller singulièrement l'esprit d'un public fort enchanté chaque fois qu'un scandale ou une histoire archi-piquante lui est révélée.

L'affaire de *la Lanterne*, l'affaire Rouvier, celle de Mlle de Bernage, l'exécution des décrets, l'affaire du journaliste Fervacques, sont bien faites pour appeler sur les *Souvenirs d'un préfet de police* l'atten ion des curieux.

Cependant, en même temps que paraissaient ces souvenirs signés L. Andrieux, un autre volume me parvenait sous ce titre : MÉMOIRES D'UN PRÉFET DE POLICE. Diable ! me suis-je dit, ils s'y mettront tous ! et les amateurs de petites choses salées vont se frotter les mains...

Voyons, quel est donc cet excellent préfet qui écrit des Mémoires tandis qu'un autre ne donne que des Souvenirs? Touchatout?

Et j'avais beau chercher dans ma « mémoire », il m'était impossible de mettre la main sur un préfet de police portant ce nom répondant parfaitement à un emploi de cette sorte.

Touchatout?

J'ai bien connu un aimable et divertissant Touchatout, un chroniqueur, mon confrère, dont l'esprit n'est pas mince, mais jamais je n'avais su qu'il eût été préfet de police!

Ah! ah! j'ai compris. Vous avez été peut-être un peu long, me dira-t-on. Que voulez-vous? tout le monde n'a pas la « comprenoir » ouverte, et mon esprit trop lent avait cherché à côté.

Donc, Touchatout n'a pas voulu laisser M. Andrieux monter tout seul au Capitole, et, prenant un faux nez, et revêtant une toge qui n'est pas la sienne, il se présente pour recueillir une part des lauriers rêvés par le directeur du journal *la Ligue*.

Mettons en regard la prose des deux triomphateurs, le public jugera :

M. L. ANDRIEUX

AVANT-PROPOS

Je livre à l'éditeur ces pages « écrites à la diable », comme disait ces jours derniers un de mes sévères critiques.

Tombées de ma plume au jour le jour, entre deux séances de la Chambre, le feuilleton de mon journal *la Ligue* les a prises sans méthode et sans ordre.

Mais leur désordre même, en contribuant à leur originalité, a peut-être contribué à leur succès auprès d'un bienveillant public.

Je craindrais un accueil plus froid si, pour la seconde lecture, je les présentais mieux dressées.

POURQUOI J'ECRIS LES « SOUVENIRS D'UN PREFET DE POLICE » ?

En fouillant les rayons fermés de ma bibliothèque, je viens de retrouver

TOUCHATOUT

AVIS UTILE AU LECTEUR

Dans le livre que l'on va lire, tous les passages guillemetés et imprimés en caractères italiques ne sont pas de moi. Je les ai copiés textuellement dans un autre ouvrage qui offre avec celui-ci quelque similitude. — Cet aveu que la probité m'arrache coûte beaucoup à mon amour-propre; mais je le devais au public.

Je ne voudrais pas devoir plus tard mon entrée à l'Académie à des chefs-d'œuvre chipés à un confrère.

POURQUOI J'ECRIS LES « MÉMOIRES D'UN PREFET DE POLICE » ?

Pourquoi?... ô mon Dieu! c'est bien simple. D'abord, parce que j'espère que ce titre, qui fait bien à l'œil des curieux, les fera vendre, et que je compte sur l'imbécillité de ce

de vieux cartons verts qui me rappellent le temps passé à la préfecture de police depuis le 5 mars 1879 jusqu'au 14 juillet 1881.

C'est là que dorment, dans la poussière et déjà presque dans l'oubli, toutes les injures que, pendant près de deux ans et demi, une presse intarissable a déversées sur ma personne et sur mon administration.

Un laborieux employé consacrait son intelligence à découper chaque jour dans les feuilles publiques les articles diffamatoires pour son chef, et même, si par hasard il s'en trouvait, les articles élogieux. Puis, pour élever à la mémoire du préfet un monument durable, il fixait pêle-mêle, sur un papier plus résistant, les éloges et les outrages.

C'est l'œuvre de ce bénédictin de la police que je viens de retrouver. A côté sont les copies des rapports quotidiens que j'adressais au président de la république et au ministre de l'intérieur, et enfin quelques dossiers que j'ai considérés comme personnels et que mon successeur m'excusera de n'avoir pas laissés entre ses mains.

Il m'a paru qu'il y avait à tirer de ces documents, peut-être plus encore de mes souvenirs, un récit intéressant et instructif.

Le lecteur me fera l'honneur de ne pas chercher dans les pages qui vont suivre d'autres révélations que celles que me permet le sentiment des convenances et du devoir.

En respectant les chasses gardées du secret professionnel, nous aurons encore un champ très vaste à parcourir même public, qui achète toujours de confiance des cartes transparentes, croyant y voir des choses... drôles qui n'y sont pas, et des livres à titres scabreux, espérant y trouver des révélations qui n'y sont pas davantage.

Un autre motif me pousse à publier ce feuilleton, destiné à faire monter mon tirage et le rouge au front de mes lectrices : pendant deux années que j'ai dirigé la préfecture de police, j'ai été horriblement calomnié, vilipendé et injurié par une presse immonde qui attise les plus mauvaises passions en excitant les gens qui n'ont jamais eu qu'une opinion contre ceux qui — comme moi — en changent aussi souvent que cela leur paraît profitable.

C'est à ces calomnies que je veux répondre.

On a bâti sur mon dos une foule de légendes perfides, entre autres la mystérieuse affaire de la rue Duphot.

On m'a reproché de n'avoir pas su mettre la main, sur aucun criminel (Walder, par exemple), et d'avoir fait déborder Saint-Lazare de toutes les femmes honnêtes qui ne pouvaient justifier d'une carte de fille publique (affaires Bernage, Eyben, etc).

J'expliquerai tous ces faits et je ferai également la lumière sur des sujets plus graves de la politique.

Il est bien entendu, entre nous, que les éclaircissements que je donnerai n'éclairciront rien, et que personne ne croira un traître mot des allégations à l'aide desquelles je me justifierai, attendu qu'il faudrait être bête à couper au couteau pour prendre au sérieux

ensemble, et de tous les buissons partira le gibier des anecdotes, sans que nous ayons besoin d'emmener des rabatteurs.

Toutefois, le compagnon lecteur m'aurait jugé trop amicalement s'il croyait que mon principal souci fût de me faire le pourvoyeur de ses amusements.

Mon but est plus égoïste. J'ai beau me dire que la presse n'a jamais tué que ceux qui n'étaient pas nés viables, — je suis obligé de reconnaître qu'il reste quelque chose de la calomnie.

Ce *quelque chose* a pris racine dans les esprits crédules, et j'essayerai de l'en extirper. Je veux écrire le récit de mon voyage à travers la préfecture de police, depuis le jour où M. Albert Gigot, me cédant le cabinet tendu de velours rouge, me fit les honneurs de la caisse aux fonds secrets, jusqu'au jour où, dans ce même cabinet, j'écrivais à M. Jules Ferry, déjà président du conseil, qu'après deux ans et quelques mois de réflexion, j'avais reconnu l'incompatibilité des fonctions de préfet de police avec le mandat de député.

Je vais donc me donner la satisfaction de m'expliquer sur la prétendue arrestation de M[lle] Bernage, sur la mystérieuse affaire de la rue Duphot, et sur beaucoup d'autres légendes. Et quand il n'y aura plus de *mystères*, je dirai son fait au naïf bourgeois qui a cru à toutes ces sottises.

J'aurai d'ailleurs à faire un peu de lumière sur des sujets plus graves, qui appartiennent à la politique ou qui même appartiendront à l'histoire. les racontars d'un chasseur qui veut tout mettre sur le dos du lapin.

Mais la question n'est pas là. Tout mon truc est dans mon titre. Quand un homme qui a eu pendant deux ans à sa disposition les dossiers secrets de tout le monde monte sur une borne en criant : *Je vais vous en raconter de raides!*... il faudrait n'avoir pas deux sous dans sa poche pour se refuser un tel plaisir.

L'idée d'écrire ces mémoires m'est venue l'autre jour « *en fouillant les rayons de ma bibliothèque* », où j'ai retrouvé — soigneusement cataloguées — toutes les injures prodiguées par la presse « *à ma personne et à mon administration* ».

Mais, me dira-t-on, si vous pensez écrire des mémoires secrets à l'aide de documents que tout le monde connaît déjà pour les avoir lus dans tous les journaux, vous ne serez guère intéressant.

Et moi, je réponds :

« Attendez donc !... Les documents que tout le monde connaît, je les corse de quelques autres inédits, notamment de « *quelques dossiers que j'ai considérés comme personnels* » et que j'ai pris sous mon bras en quittant la préfecture.

— Fichtre !... mais !... et le secret professionnel ?... me dites-vous.

— Et votre sœur ?... » vous réponds-je.

Je terminerai ce préambule en déclarant ce que déclarent tous les hommes modestes qui ont occupé une place et qui ne l'occupent plus.

C'est que « *de mon temps la pré-*

J'espère que le lecteur s'intéressera aux récits des circonstances qui m'ont amené, malgré mes répugnances, à exécuter les décrets de dispersion des congrégations religieuses, dans un intérêt politique sur lequel je m'expliquerai avec franchise.

Ma préoccupation, d'ailleurs, n'est pas seulement celle de ma défense personnelle. Mes anciens collaborateurs ont été souvent les victimes des haines que leur chef s'était attirées. D'autre part, l'institution même de la préfecture de police a été menacée.

De mon temps, elle n'était que menacée ; j'ai bien peur que depuis elle n'ait été compromise.

Le meilleur moyen de sauver cette institution, que je crois indispensable à la securité de Paris, c'est de reconnaître franchement les erreurs et les abus et d'entrer dans la voie des réformes nécessaires. Peut-être, dans cet ordre d'idées, ne lira-t-on pas sans quelque profit les sincères aveux d'un ancien fonctionnaire qui n'a pas la vanité de ne s'être jamais trompé.

fecture n'était que menacée », mais que, maintenant que je n'y suis plus, « *j'ai bien peur qu'elle ne soit compromise.* »

Que le ténor vidé qui, après avoir quitté l'Opéra, trouve que ceux qui y restent ont de la voix, me jette la première pierre.

QUELQUES MOTS D'AUTOBIOGRAPHIE AVANT D'ENTRER DANS LE VIF

Je suis né en 1840. Ma nourrice dut prendre, m'a-t-on raconté, des précautions inouïes pour m'enlever, tant j'étais déjà cassant.

Aucun biographe n'a indiqué exactement le lieu de ma naissance. Seul je la connais.

Je suis né, non pas, comme l'on dit, à Marcoux, près Digne (Basses-Alpes), mais bien à *Rogant*, près *Omptueux* (Haut-Ain).

Cette origine, d'ailleurs, eut une grande influence sur mon caractère, et depuis j'ai toujours apporté, dans toutes les circonstances de ma vie, cette aménité et cette courtoisie qui se perdent beaucoup de nos jours et que l'on ne retrouve plus guère que chez les cochers de fiacre qui n'ont pas fait leur *moyenne* et les concierges en train de déjeuner.

Nos lecteurs verront, d'après les deux versions (lire les pages suivantes dans chacun des livres) des « deux » préfets de police que, mises en regard, elles se suivent pas à pas : seulement, après avoir compulsé les Souvenirs, on n'apprend que fort peu de choses, tandis qu'en lisant les Mémoires, on devine ce que l'on n'a pas appris dans les Souvenirs.

Mais revenons aux études contemporaines.

Je disais, il y a quelques mois, avant la loi sur le divorce, que, sitôt cette loi votée, une réaction se ferait et que le théâtre et le roman tomberaient à bras raccourcis sur l'œuvre du chimiste M. Naquet.

Au théâtre, c'est le *Divorce de Sarah Moore,* pièce d'une incohérence tellement forte, que le public crie : holà ! — Une pièce où l'on adjuge l'enfant à celle qui n'est pas la mère, et le mari à..... l'autre. — Étonnant !

Eh bien ! René de Pont-Jest a mis le doigt sur la plaie dans son volume intitulé : DIVORCÉE.

« C'était morte que la « Divorcée » rentrait sous le toit de celui dont elle avait porté le nom.

« A la même heure à peu près, sur un des quais de New-York, Mme Daubrel inondait de larmes de joie le front de son fils, pendant que son mari lui souriait.

« C'était avec tout un avenir nouveau devant elle que la « séparée de corps », repentante et pardonnée, reprenait sa place au foyer conjugal. »

*
* *

Comment les choses seraient-elles à leur place en ce temps où tout est prétexte à incohérence, où les dames du grand monde se font actrices, et, lorsqu'elles ne montent pas sur les planches, coudoient les « diseuses de couplets » sous prétexte de charité...

Elles se font dames patronnesses... On voit d'ici les occasions..., les prétextes de bavardage, de rendez-vous, etc...

Et le mari ?

Le mari ! il n'y a rien à dire ; on parle de sa femme dans les journaux.

Lisez LA COMTESSE SUZANNE, par Jacques Vincent. — Est-ce exagéré ? Je ne le pense pas.

*
* *

Et tous ces petits volumes de courts récits, prenant notre existence comme un photographe saisit instantanément le mouvement d'une rue, ils en disent long sur la vie parisienne : LES COMÉDIES DE L'ALCÔVE, par Pierre Véron, une gerbée d'esprit ; BRUTALITÉS, par Françis Enne, observations curieuses, gaies parfois, plus souvent tristes : ENTRE GARÇONS, par Georges Moynet, récits amusants au possible, et, en somme, pas trop décolletés : LE RÊVE D'AIMER, par Émile Pierre, un volume de nouvelles captivantes, mais d'un scepticisme sentimental très marqué.

Heureusement, tout va changer! Voici M. G. Barsalou-Fromenty, qui veut rétablir l'équilibre dans les ménages : LES MARIS SAUVÉS, tel est le titre de son roman magnético-sentimental, dans lequel il montre à cette classe déshéritée le moyen d'éviter les accidents que l'on sait.

Dans un sommeil magnétique habilement amené, demandez à la femme quels sont ses désirs, confessez-la, et, si vous êtes jaloux, peut-être apprendrez-vous que vos craintes sont vaines; si votre jalousie ne s'est pas égarée en vain, au moins vous saurez exactement à quoi vous en tenir ; enfin, en apprenant à connaître à fond votre femme, vous trouverez le moyen, c'est elle même qui vous le dira, de vous faire aimer d'elle.

C'est égal, je ne vois pas bien les maris procédant à l'opération au moment où sonne l'heure des crimes, et je crains bien que bon nombre des magnétisées fassent seulement semblant de dormir ! — Il est vrai que je suis un peu sceptique à l'égard du magnétisme.

*
* *

M. Édouard Ducret, un nouveau venu dans la carrière, je crois, entre dans le roman par un ouvrage méritant l'attention ; son titre : AMOUREUSE, ne dit pas grand'chose, mais celui de la série qu'il commence, LA VIE QUI TUE, est plus explicite.

Les mères n'ont de joie que le jour où leurs filles ont trouvé, se sont saisies plutôt, pour dire le vrai mot, d'un mari riche. Elles pensent faire leur bonheur et assurer aussi égoïstement le leur propre. Elles se trompent presque toujours, et si les maris connaissaient le secret révélé par l'auteur des *Maris sauvés*, ils auraient peut-être quelque raison de n'être que peu satisfaits de l'interrogatoire qu'ils feraient subir à leur moitié.

M. Édouard Ducret écrit bien, il a de l'imagination; le mouvement dramatique de son livre est bien conduit : nous verrons par la suite s'il se maintient.

*
* *

Voici venir maintenant nos féconds romanciers, ceux qui tiennent toujours en haleine un public avide de les suivre dans leurs attachants et dramatiques récits :

Alexis Bouvier arrive avec deux volumes, le quatrième et le cinquième de sa célèbre série de *la Grande Iza*, c'est IZA LA RUINE, et enfin LA MORT D'IZA.

Renaîtra-t-elle de ses cendres? — Nouveau *Rocambole*, Iza continuera-t-elle ses exploits, pour le grand plaisir de ceux qui l'ont connue et la fortune de M. Bouvier et de ses éditeurs ?

C'est peu probable : le canon du pistolet dont s'est servi le comte de Laroche-Noncelles — il avait épousé Iza — contenait le plomb meurtrier qui devait débarrasser le monde de l'abjecte créature. Elle est morte, bien morte. l'injure et le blasphème à la bouche.

.·.

PLANTAGENET, par Alfred Assolant, est un roman dans lequel la plume alerte et féconde de l'habile écrivain dont l'éloge n'est plus à dire fait passer sous les yeux du lecteur les péripéties nombreuses d'une intrigue qui se noue autour de la fortune d'une jeune et charmante héritière. Les principales phases de la Révolution française, l'étude des mœurs du temps, la peinture des hommes et la critique des abus servent de cadre à une idylle gracieuse et qui finit par un mariage.

.·.

C'est le dernier ouvrage, ouvrage posthume, dû à la plume du conteur Charles Deslys qui vient de paraître sous ce titre : LES ENFANTS TROUVÉS DE PARIS. C'est l'histoire dramatique et touchante de trois de ces pauvres petits êtres. abandonnés dès le premier jour de leur naissance, innocentes victimes que le vice, la misère ou une faute ont rendus orphelins. Charles Deslys a mis dans ce récit tout son esprit et son cœur ; on y trouvera le bon style et les saines émotions qui sont toujours le fond des œuvres de cet écrivain. Il laissera un vide parmi nos célébrités littéraires

.·.

LE CHEF DE GARE, de MM. Vast-Ricouard, est un roman dans lequel la mère la plus circonspecte ne trouverait rien à redire. C'est l'histoire d'une honnête femme, d'un employé courageux, qui a malheureusement un frère aîné, un vaurien de la pire espèce et dont les méfaits sont la cause de chagrins bien cruels pour ce cœur honnête.

Quelques types, entre autres celui d'un avocat... sans cause, mais non sans faconde, sont dessinés avec talent, en même temps que les auteurs font connaître aux lecteurs les détails de cette administration dont on ne voit généra lement que la surface.

Le portrait de Reversay, le propriétaire, est désopilant, et la manière dont il

se fait payer de son locataire Lagrenette est bien faite pour lui donner le dégoût de la propriété.

*
* *

M. Paul Vibert, dans l'avant-propos de son nouveau volume, LE PÉCHÉ DE LA BARONNE. prend à parti M. Zola, et cherche à lui démontrer que son naturalisme est archi-faux et que le seul, l'unique naturaliste passé, présent et futur est lui-même, M. Paul Vibert.

M. Vibert prétend montrer la cause de l'énigme qui fait que les hommes et les femmes s'aiment, se haïssent, se séparent ou s'unissent; peut-être est-il convaincu d'avoir deviné ce secret que tant d'autres n'ont pu encore découvrir, mais les quelques récits composant son volume ne me paraissent pas en faire la démonstration absolue.

Le Péché de la baronne est une histoire d'adultère comme tant d'autres; mais les causes que l'auteur va chercher dans l'enfance trop intime des deux coupables, dans laquelle ils vécurent peu surveillés, me paraît bien spécieuse.

Cependant il y a une moralité sérieuse à tirer de ce roman : c'est que les parents doivent exercer une surveillance de tous les instants sur les jeux de leurs enfants et ne les confier jamais aux soins des domestiques.

*
* *

Mais si vous aimez les histoires sombres, si les revenants ne vous font pas vous pâmer d'effroi, si les os des squelettes résonnant comme des castagnettes ne vous enlèvent pas tout sentiment et ne vous causent pas de sueurs froides, enfin, si vous ne craignez pas d'ouvrir les cercueils et si, à l'heure de minuit, votre promenade se dirige volontiers vers le coin le plus sombre du cimetière du village où dansent, terrifiants pour d'autres, quelques feux follets courant parmi les tombes, lisez les HISTOIRES INCROYABLES, de Jules Lermina.

*
* *

Oh! ne craignez pas d'y rencontrer les sinistres farceurs qui jouèrent un rôle en ce temps où l'on fusillait les gens sous prétexte qu'ils étaient honorables, où l'on mettait le feu à nos monuments publics afin de supprimer l'histoire. Et pourtant, me dira-t-on, ils sont tous morts, et leurs mânes crient

l'hécatombe horrible que l'on en fit, au point que l'on ne savait plus dans quel charnier jeter leurs corps.

Morts ?... Allons donc !

C'est bon pour la glèbe de se faire tuer, de mourir rageusement sur une barricade, ivre de vin et l'estomac sans pain ; mais les célébrités, ceux-là qui menèrent les autres ? bien vivants !

Et si vous voulez savoir où ils sont, ce qu'ils font, lisez LES SURVIVANTS DE LA COMMUNE, par Charles Chincholle.

Si vous voulez savoir ce qu'ils pensent, c'est une autre affaire, et... ils ne s'y feront plus prendre, seulement, gare aux louvards !

* * *

Et maintenant, je terminerai cette revue, un peu à l'aventure, par le nouvel ouvrage de M. Elémir Bourges. Non pas que son livre mérite le dernier rang, mais, au contraire, parce qu'il me paraît doux de m'endormir pour quinze jours sur un régal de premier choix.

Lorsque j'eus lu LE CRÉPUSCULE DES DIEUX, je me suis écrié : « Voilà un écrivain ! » — Aujourd'hui, sous l'impression de son œuvre admirable, je me plais à dire que je ne m'étais pas trompé.

La figure de la Grande-Jacquine est belle et d'une puissance qui vous remue jusqu'aux moelles; ses tableaux bretons sont des toiles de maître; ses personnages vivent, combattent et meurent, portant au front l'auréole du devoir accompli.

Barbey d'Aurevilly, un maître celui-là, n'a jamais mieux fait, et s'il reste encore en France des lecteurs pour les œuvres puissamment écrites, je les engage à ne pas hésiter à prendre le livre de M. Elémir Bourges.

* * *

Encore un mot : LÉON CLADEL ET SA KYRIELLE DE CHIENS, tel est l'étrange titre que porte le nouveau livre de Léon Cladel.

Écrite dans un style à l'emporte-pièce et très savant à la fois, qui caractérise l'auteur, cette œuvre n'est, à proprement parler, qu'un chapitre de ses mémoires, et montre Léon Cladel tel qu'il est aujourd'hui. Je l'ai dit bien des fois, j'admire cet admirable ouvrier des lettres sans me préoccuper de ses idées sociales.

GASTON D'HAILLY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Un nouveau volume sur Madame de Maintenon, institutrice, par Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Charlemagne, docteur ès lettres, vient de paraître.

Il contient une introduction où M. Faguet à étudié dans Mme de Mainteton la femme, l'institutrice, l'écrivain. Il a résumé à la suite les appréciations de la critique moderne (Sainte-Beuve, Gréard, Mézières) sur la véritable fondatrice de l'enseignement des jeunes filles en France.

Vient ensuite le texte, soigneusement collationné sur les meilleures éditions, des extraits, des lettres, avis, entretiens, conversations et proverbes de Mme de Maintenon sur l'éducation.

Enfin M. Faguet a donné des notes explicatives et de nombreux éclaircissements, où il a fait entrer la substance du *Traité de l'éducation des filles* de Fénélon dont Mme de Maintenon s'est inspirée.

Cettte nouvelle édition est précédée d'un portrait, d'après Mignard (Musée de Versailles), représentant Mme de Maintenon avec son élève Mlle de Blois.

* * *

Henri IV en Gascogne (1553-1589), essai historique, par Ch. de Batz-Trenquelléon.

Henri de Bourbon. « roi de France, » se révèle à tous, dans plusieurs écrits de notre temps, composés d'apres ceux du xvie et du xviie siècle rectifiés et complétés par des correspondances heureusement exhumées, surtout par le recueil des lettres royales. De 1589 à 1610, « Henri IV » revit tout entier dans ces ouvrages. Mais nous sommes comdamnés à poursuivre le « roi de Navarre » parmi d'épais in-folios non lisibles pour tous, d'énormes compilations où se perdent parfois ses traces, des mémoires qui souvent racontent et jugent en sens divers, des lettres caractéristiques et précieuses, mais dont le commentaire est un travail et la seule lecture une étude.

Dans la bibliothèque consacrée à la gloire de Henri IV, il y avait donc une lacune à combler. En envisageant à un point de vue tout à fait nouveau cette figure magistrale, et en nous montrant la vie du « roi de Navarre » avant de succéder à Henri III, M. de Batz-Trenquelléon nous donne des documents historiques de la plus haute importance et nous révèle un fait considérable que pas un des historiens ni des biographes de Henri IV n'a mis en lumière.

Le lecteur aura ainsi, pour la première fois, sous les yeux, l'histoire complète et suivie du « roi de Navarre ».

En tête de ce volume, il fallait un portrait de Henri IV jeune : on a choisi le moins connu de tous, celui dont l'apparition dans les *châteaux historiques* fit, il y a quelques années, une si vive et si agréable impression. L'ouvrage contient aussi le fac-similé d'une des lettres les plus célèbres de Henri de Bourbon, celle dans laquelle est l'immortelle déclaration mille fois citée : « Ceux qui suivent tout droit leur conscience sont de ma religion, et moi je suis de ceux-là qui sont braves et bons. »

Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 10 mai 1885.

Ce n'est point parce que le printemps a fait son apparition que je veux parler de la campagne et de ses descriptions en littérature, mais pour cette raison qu'il est bien rare qu'un écrivain ne soit pas amené, même pour ce que l'on a appelé le « roman parisien », à conduire les acteurs de son récit dans quelque cabaret *extra muros* ou dans une villa, voire même en un château entouré de bois, et dont la vue s'étend sur une vallée profonde, au centre de laquelle serpente la rivière aux eaux argentées.

On commence à trouver que la description d'un paysage quelconque est un moyen fort ingénieux inventé par les littérateurs, afin de remplir les pages nombreuses exigées pour former un volume respectable, mais que les détails descriptifs n'ajoutent rien à l'intérêt du récit, et qu'en tout cas ils retardent inutilement l'action.

Et d'abord, peut-on supprimer dans le roman la peinture du cadre qui entoure les faits et dans lequel se meuvent les personnages ?

Le mot naturalisme ne me semble pourtant pas exclure totalement les beautés de la nature, et si l'écrivain a le droit de consacrer vingt pages à présenter en détail, chacun des vases du cabinet de toilette de « Nana », ou de faire passer sous le nez complaisant du lecteur les émanations des cours sur lesquelles donnent les cuisines, je ne vois pas trop pourquoi l'on reprocherait à un autre de retenir ledit lecteur pour lui faire admirer un coucher de soleil, lui montrer un vallon, lui mettre sous les yeux le sombre rideau d'une forêt, l'appeler à écouter le chant du rossignol et lui donner à respirer l'odeur des foins nouvellement coupés.

On comprend difficilement la vie humaine sans la campagne, et si elle a été décrite tant de fois, il faut avouer que ses paysages sont variés et qu'ils offrent à la palette du peintre d'autres horizons que les cours puantes sur lesquelles

donnent les fenêtres des trois quarts de nos logements parisiens. Aussi cette population n'aspire-t-elle qu'à respirer un air qui ne soit pas méphitique et à jeter les yeux sur quelque chose de plus agréable à voir que les murs intérieurs blanchis à la chaux.

Nous pensons que peu d'existences se sont passées sans qu'une partie de campagne y soit marquée comme un événement ayant quelque intérêt, et que peu de romans auraient pris naissance sans qu'il ne s'y soit glissé un coin de forêt, un clair de lune, un bouquet de fleurs des champs.

Mais, dit-on, c'est toujours la même chose.

Eh! pardieu, mais toutes vos héroïnes aussi sont pareilles, et cependant vous ne renoncez pas à en faire le portrait.

Flaubert, qui aimait les descriptions, brossait avec art les paysages de la Normandie. Il est vrai qu'il ne négligeait aucun détail, et certaine promenade en fiacre racontée dans *Madame Bovary* n'oublie pas les effets du pavage des rues sur un tête-à-tête.

A propos de *Madame Bovary,* je lisais dans un volume de M. Louis Ulbach, Misères et Grandeurs littéraires, volume contenant un certain nombre d'articles divers écrits à différentes époques, une étude bien curieuse sur l'œuvre qui a fait connaître Flaubert, et certaines poursuites judiciaires contre l'auteur de *Madame Bovary* ont fait écrire à M. Louis Ulbach des phrases qu'il ne serait pas embarrassé de faire reservir aujourd'hui. Disons en passant qu'il est fâcheux que M. Ulbach n'ait pas donné la date de chacune des études diverses qui composent son nouveau volume.

Donc, pour en revenir à mes descriptions champêtres, M. Escoffier, dans la *Causerie préliminaire* de la feuille populaire qu'il vient de créer sous ce titre : le Bon Journal, prétend servir à ses lecteurs des récits dénués de fleurs de rhétorique et conséquemment d'un style simple, sans prétention, compréhensible pour tout le monde.

Pour bien faire comprendre son idée, il cite le fait suivant :

Un écrivain apporte une chronique commençant ainsi :

« La nature était calme et jouissait avec délice du repos de la nuit, sans frémissement d'inquiétude ni de terreur; l'astre qui répand une douce clarté, mais qui n'a pas de chauds rayonnements, éclairait discrètement cette scène charmante...

« Oh! oh! s'écria le rédacteur en chef, qu'est-ce que cela !

— Il faisait clair de lune, dit pour s'excuser le chroniqueur.

— Très bien. Dites, alors, tout simplement :

« Il faisait clair de lune. »

A mon sens le rédacteur en chef avait peut-être raison vis-à-vis de la phrase visée, parce qu'une nature « sans frémissement d'inquiétude » est assez difficile à imaginer; mais ce ne serait pas une raison pour vouloir empêcher les écrivains de s'étendre sur la beauté d'un paysage éclairé par les rayons de l'astre en question.

M. Escoffier ajoute, pour bien préciser :

« Rien ne vaut la simplicité ; la poésie seule peut se permettre les divagations plus ou moins harmonieuses qui charment, flattent et caressent l'imagination, si elles ne sont pas toujours compréhensibles. »

Donc, M. Escoffier, dans son *Bon Journal*, prétend chasser les peintures poétiques pour ne présenter que des faits seulement. Fort heureusement, ajouterai-je, les romans qu'il y publie sont loin de la sécheresse qu'il semble vouloir préconiser, et je lis, page 5, dans la MICHELINE de M. Hector Malot tout autre chose que : « il fait clair de lune » ou : « le terrain était humide. »

« Bien que la forêt de Toucques, autrefois une des plus belles de l'ouest, ait été dévastée par de larges défrichements, elle a encore des parties de bois d'une intensité de verdure et d'une poussée qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. Les arbres sont là plus droits et plus robustes que dans les autres forêts, les couverts sont plus frais, les clairières plus enchevêtrées de hautes herbes foisonnantes, les futaies plus veloutées de mousses. C'est que les racines de ces arbres s'enfoncent dans la terre la plus riche de la France, tandis que leurs cimes baignent dans les pluies et les nuages traînants que le vent de la mer pousse dans la baie de Leine.

« Le prince galopait sous une de ces futaies, et bien qu'il n'ait pas plu depuis longtemps déjà, la voûte feuillue des hêtres et des charmes avait conservé si bien l'humidité qu'il fallait un cheval adroit pour ne pas glisser à chaque instant dans les fondrières bourbeuses qui coupaient le chemin. Au loin, entre les colonnes des hauts arbres, montaient de légères vapeurs aspirées par le soleil qui commençait à chauffer les cimes, et de temps en temps des rayons de soleil filtrant çà et là à travers le feuillage en longues nappes dorées vivifiaient le sous-bois. Quand le chemin s'élevait sur un plateau, la futaie se faisait plus maigre, et alors passaient à travers les branches des brises d'air salin; parfois des échappées de vue s'ouvraient sur la mer toute blanche au delà des prairies vertes de la Toucques. »

Eh bien, Monsieur Escoffier, et votre programme?

Non, les écrivains ne se décideront pas plus à supprimer leurs descriptions champêtres que les artistes n'exposeront leurs toiles au Salon sans les entourer d'un cadre qui les font ressortir, et, un peu de poésie dans le roman brutal

repose des choses trop prosaïques que la Mouquette, dans Germinal, montre *coram populo*, devant les soldats chargés de protéger les fossés de Marchiennes.

GASTON D'HAILLY.



REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

On peut apercevoir dans les montres des libraires un volume portant ce titre bien tranquille : PIERRE ET PAUL, et en sous-titre : *Récit contemporain.*

Comme la violette, l'auteur se cache et n'a pas signé son œuvre : je ne saurais trop l'en féliciter.

Les amours de ce comte polonais, Pierre Braski, pour variées qu'elles sont, ne semblent pas faites pour lui attirer la sympathie des lecteurs, et, si je suis bien les commencements de son fils Paul, j'augure qu'il ne vaudra pas mieux que son père, dont il épouse la maîtresse.

Ce livre est peut-être l'œuvre d'un jeune débutant, et pour cela il faut lui être indulgent..., à condition qu'il ne recommencera pas.

∴

TOINON, par M. Gustave Toudouze, est un ouvrage d'une grande portée morale, dans lequel il montre, avec le talent que nous lui connaissons tous, à quelles aberrations l'esprit d'une jeune fille peut se laisser emporter lorsque sa mère est assez imprévoyante pour la conduire trop jeune dans le monde, lui laisse lire les romans en vogue, l'habitue à une existence luxueuse, et lui répète sans cesse qu'elle ne doit épouser qu'un homme richissime.

Toinon, diminutif de son vrai nom Antoinette, est la petite-fille adorée de son grand-père, le baron de Bréhec. Elle eût pu se marier avec un homme qu'elle eût aimé, elle a préféré épouser le fils d'un restaurateur bien connu à Paris. Son mari millionnaire est sans aucune valeur morale ou même phy-

sique, car, s'il est riche, sa santé est presque ruinée par l'inconduite. La jeune femme, qui a appris de sa mère que les hommes ne sont qu'un moyen d'arriver à la fortune, laisse faire à son mari à peu près tout ce qu'il veut ; quant à elle, ses folies n'ont plus de bornes. Le million est bientôt mangé et ceux du beau-père aussi. Toinon mène une conduite déplorable, et le vieux baron de Bréhec, se faisant justicier, tue la petite-fille qu'il adorait et qui a jeté la honte dans sa famille.

Les péripéties de ce roman dramatique sont captivantes. L'auteur a peint l'orgueil de ce restaurateur enrichi avec une vérité qui fera reconnaître certaines personnalités bien connues à Paris. Mais le chapitre le plus remarquable est certainement celui dans lequel Toinon va chez son beau-père pour lui demander une forte somme. Jamais un écrivain n'avait encore présenté une scène pareille; c'est absolument une nouveauté, et la séduction de cet homme qui lâche ses billets de banque, parce que sa belle-fille a su le prendre par son orgueil de cuisinier, est absolument adorable.

J'aime moins le drame maritime dans lequel le vieux baron noie sa Toinon ; je trouve ce grand-père bien cruel, surtout parce que si elle a mal tourné, la faute en est surtout aux gâteries de ce grand-père et à la mauvaise éducation que lui a donnée sa mère. C'est une femme inconsciente, incohérente, suivant le mot à la mode du jour.

* * *

On sait la signification de ce mot : *la Gomme*, et faire partie de cette classe de la société parisienne, est un titre auquel nombre de fils aspirent dès qu'un poil follet vient faire l'orgueil de leur lèvre supérieure. Être un « gommeux », c'est avoir pris ses lettres de naturalisation parmi ces inutiles vivants aux crochets d'un père ayant de forts sacs d'écus, jouant aux cercles, et portant dans les boudoirs des filles les modes nouvelles et étriquées que le tailleur du *high life* leur vend à crédit beaucoup plus cher que s'il fût entré de nombreux mètres d'étoffes dans le vêtement.

Sitôt qu'une fille un peu plus belle que les autres, plus rouée et mieux rentée par conséquent, paraît au Bois, une révolution se fait au pays de la gomme, c'est à qui obtiendra ses faveurs et s'inscrira sur le registre des soupirants à l'honneur de se ruiner pour elle et de déshonorer les siens. Cette fille est proclamé LA REINE DE LA GOMME, c'est elle que M. Léopold Stapleaux nous présente dans son dernier roman.

Mais d'où sort-elle, c e femme qui n'aspire qu'à vider le cœur et la bourse

des gens? D'où vient qu'elle se plaît à torturer ceux qui aiment ou le lui disent? S'est-elle jetée dans le vice par l'amour de la chose, ou la désillusion est elle arrivée tellement brutale, qu'elle ne voit plus l'homme que sous l'aspect d'un être vil dont les désirs sont tout au plus bons à exploiter?

M. Stapleaux présente à ses lecteurs la « reine de la gomme » une femme aux formes sculpturales, qu'un homme jeune et fortement renté, grâce à la dot de sa femme, conduit souper à la suite d'un bal de l'Opéra. La dame est fort aimable pour le galant, le conduit dans l'hôtel splendide qui lui appartient, revêt devant lui les costumes les plus seyants, elle le comble de caresses provocantes, se livre presque à lui puis, lorsqu'il croit posséder l'amour de cette femme charmeresse, elle le met purement et simplement à la porte. Supplications, offres de sommes folles, rien n'y fait : « Je serai à tous, à vous seul je me refuserai. »

Ah! il l'avait aimée alors qu'elle était pure; elle devait être sa femme, mais il en a rencontré une autre qui avait plus d'argent. La malheureuse délaissée, affolée, s'est jetée dans le vice. L'amant l'a dédaignée, jetée à la boue des chemins, et maintenant qu'elle a eu des centaines d'amants, il rampe à ses pieds, prêt à commettre n'importe quelle infamie pour posséder une femme dont le cœur est mort.

*
* *

M. Pierre Sales, dans Louise Mornans, un roman étudié, s'est attaché à montrer avec quelle imprudence les artistes de grand nom jouent avec l'avenir de leur famille. Ils gagent des sommes folles, vivent sans songer au lendemain, dépensant inutilement, sans compter, prêtant à celui-ci, donnant pour les pauvres, enfin ne se disant jamais : « Mais si demain je disparaissais? »

M. Pierre Sales aurait parfaitement pu écrire un volume de haute moralité, son talent d'écrivain était suffisant pour s'imposer; il a préféré verser dans l'adultère qui n'avait rien à voir avec la question intéressante qu'il semblait vouloir traiter. Que Louise Mornans, aux prises avec les difficultés de l'existence, soit en butte aux obsessions du père de l'enfant dont l'éducation lui est confiée, hélas! les institutrices sont exposées à cela. Elle n'échappe au déshonneur qu'en se donnant la mort. Mais je ne vois pas trop quelle nécessité il y avait de faire commettre une faute à la mère de l'enfant, à moins que ce ne soit pour satisfaire à la mode nouvelle introduite par les romanciers modernes; la femme coupable de son côté, le mari non moins coupable de l'autre.

M. Saint-Maxent, dans LES RÉSIGNÉES, me paraît mieux comprendre l'existence telle qu'elle est. Certainement les détraquées ne manquent pas dans un certain monde, mais il pense avec tous les moralistes et ceux qui voient la généralité des unions. que celles-ci ne sont pas absolument aussi incohérentes que les écrivains veulent bien le dire. et qu'en tout cas la femme n'a pas besoin de s'avilir parce que le mari se conduit mal. Et malgré les révoltes de son cœur. quoique, auprès d'elle. un homme soit là. jeune. beau et ayant toutes les qualités pour se faire aimer, elle se résigne.

Le livre de M. Saint-Maxent est un hommage aux saintes femmes, gardiennes solitaires et vigilantes du foyer, qui, l'esprit droit, l'âme ferme et le cœur pur, passent sans tache au milieu de nos vices et de nos entraînements.

*
* *

M. Édouard Cadol n'a pas les mêmes sentiments. et, en écrivain habile, il fait accepter l'adultère comme la juste punition de l'époux indigne. Au milieu de péripéties nombreuses et machinées comme au théâtre. il nous présente une femme, HORTENSE MAILLOT, qui se jette presque à la tète d'un journaliste, et M. Édouard Cadol, qui est un peu de la partie, comble le plumitif des qualités les plus élevées.

Qu'Hortense Maillot quitte son mari ; que. repoussée par une famille idiote, elle tombe fatalement à l'adultère. cela arrive parfois ; mais M. Édouard Cadol me paraît bien aimable pour le caractère des danseuses de l'Opéra, qui s'effacent bien tranquillement sans arracher les yeux et arroser de vitriol la femme mariée qui vient purement et simplement leur enlever un amant. Elle me plaît cette Carlotta : très bonne fille et sachant que les hommes sont volages. elle se rattrape sur les gros financiers et partage de temps à autre le déjeuner d'Hortense Maillot et de son journaliste. le modèle de toutes les perfections.

*
* *

Je n'ai rien à ajouter ni à retirer sur les éloges que j'ai adressés à M. Georges Maldague en juillet dernier. alors que parut : LA PARIGOTE.

M. Maldague est évidemment un écrivain dramatique qui se fera une réputation populaire par l'émotion qu'il sait provoquer chez ses lecteurs.

LA MAGNETISEE est un roman dont les péripéties se passent dans un village et qui présente ceci de particulier. qu'une femme ayant commis de nombreux crimes parce que, n'étant point belle, son cousin ne l'aime pas ; qu'elle frappe

tous ceux qui lui paraissent être un obstacle à sa passion cachée, avoue sa culpabilité, sous l'influence du magnétisme.

Le caractère de Mlle Pierson est assez curieux, et le roman de M. Georges Maldague est attachant. La mort de la magnétisée est des plus dramatiques.

⁂

Avec M. Jules Case. nous entrons dans l'étude de la femme, étude très forte, une des meilleures de celles qui m'ont passé sous les yeux cette quinzaine.

« Maximilienne regarda Claude Urbain, l'associé de Donnadieu, le suivant à mesure qu'il approchait, notant ses gestes, cherchant sa figure, jugeant l'ensemble. Il était trapu, le torse large; il marchait avec un léger dandinement, la tête basse, les bords de son chapeau haute forme un peu dépassés par une couronne de cheveux presque crépus; une de ses mains, plongée dans la poche de son pantalon clair, relevait un pan de sa redingote et lui donnait un air négligé. Sa voix parvenait à la jeune fille avec des éclats brefs. précis. Arrivé au perron de la maison, il serra la main de Donnadieu et se dirigea vers la grille de sortie. Maximilienne le regardait toujours; elle le vit s'éloigner se dandinant davantage, allongeant le pas. le dos un peu courbé, comme entraîné par la tète qu'il tenait baissée. Dans la rue, il toucha son chapeau d'un doigt pour répondre à un salut et il disparut derrière le mur.

« — Allons, à table! » fit une voix chaude du Midi, sonore. un peu dure. qui résonna dans toute la maison.

« Donnadieu entrait, ouvrant la porte d'un coup, en maître. Pas très grand. mais robuste, bedonnant, il faisait songer, avec son front fuyant et audacieux, son teint jaune, son nez en bec d'oiseau, ses cheveux gris, ses yeux ardents et jeunes, à quelque aventurier des siècles passés qui serait revenu s'engraisser dans le confortable de la vie moderne. Il avait d'ailleurs l'air bon enfant du bandit qui, après le coup de feu dans l'embuscade. s'aperçoit qu'il a un cœur généreux et compatissant. Sa femme entrait également par une autre porte, accompagnée de ses deux filles, Arlette et Odette, nouvellement mariées et venues en surprise, déjeuner avec eux. Mme Donnadieu s'assit à la table, et il sembla qu'elle en prenait possession, la parcourant d'un rapide coup d'œil de maitresse de maison méticuleuse et sévère. Elle la dominait de sa taille puissante, de sa figure blème, fatiguée, aux yeux pâles, encadrée de cheveux passés, avec les années, du roux à une couleur indécise; sa physionomie s'immobilisait dans une froideur dédaigneuse.

« — Qu'est-ce qu'elle fait donc ta grand'mère, Maximilienne? demanda-t-elle sèchement de ses lèvres minces, qui remuèrent à peine. Elle n'a donc pas entendu la cloche ? »

« A ce moment, Mme Renou, une petite vieille, très alerte encore, coiffée d'un bonnet rond, se faufila timidement, humblement, par la porte entrebâillée. Elle glissa sans rien dire, sans qu'on l'entendît marcher, jusqu'à sa place où elle s'installa, toute courbée, toute recroquevillée, sur la chaise.

« Et le déjeuner commença silencieux. Donnadieu examina les toilettes très élégantes de ses filles, il remarqua la robe à grands ramages qui moulait les formes abondantes de sa femme.

« — Comme tu es belle, ma femme !... Vous sortez, cet après-midi ! »

« On se tut de nouveau et l'on n'entendit plus que les fourchettes, dont le cliquetis sur les assiettes s'atténuait dans les bouffées d'air libre pénétrant par la fenêtre ouverte. Mais, dans ce silence général, dans les attitudes de chacun, on devinait une pensée commune qui flânait et rendait muet. Maximilienne l'air absent, penchée sur son assiette, ne remarquait pas les yeux de sa grand'-mère qui se levaient à chaque instant sur elle, interrogateurs, inquiets, pas plus que certains hochements de tête par lesquels la vieille femme semblait mentalement renoncer à quelque chose, bien désiré cependant. L'aînée des filles, Arlette, restait impassible; hautaine comme sa mère, rousse, elle avait le visage allongé, anguleux, d'un teint assez pur; sa sœur, blonde, plus grasse, mangeait en gourmande avec ce petit bruit sifflant des enfants qui sucent tous les os. Elles causaient ensemble.

« Enfin, au dessert, Mme Donnadieu demanda :

« — Eh bien, Maximilienne, as-tu réfléchi ?

« On eût dit que la jeune fille attendait, redoutant cette question; elle leva la tête et regarda sa tante sans répondre.

« — Veux-tu épouser Claude ? continua sa tante. Réponds... Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de te montrer tout ce que ce parti a d'avantageux, d'inespéré pour toi. Ton oncle se retire avec une belle fortune. Claude lui succède, il est encore jeune, il n'a pas quarante ans...

« — Je ne l'aime pas, ma tante, interrompit doucement, simplement Maximilienne.

« Mme Donnadieu haussa violemment les épaules, et accélérant le débit :

« — Ma fille, ce n'est pas le moment de faire du sentiment, du romanesque... Tu as vingt-trois ans..., tu es sans fortune..., on ne t'a jamais demandée en mariage : on cherche les dots. Une occasion magnifique se présente... Alors, quoi ?

« — Voyons, petite, commença Mme Renou. Nous ne pouvons pas rester jusqu'à la fin de nos jours à la charge de ton oncle, et de ta tante, ils ont été assez bons, ils en ont fait assez pour nous; sans eux... »

« Maximilienne, devenue toute rouge, baissa les yeux, sous le regard des deux cousines qui l'observaient maintenant. Donnadieu renversé sur sa chaise, une main dans son gilet, l'autre, sur la table, occupée à rouler une boulette de pain, n'avait rien dit encore.

« — Dame, fit-il, c'est un brave et honnête garçon, pas un fils de prince, mais moi non plus... Écoute, accepte ; ta tante a raison. »

« La jeune fille le regarda profondément. N'était-ce pas un ordre plutôt qu'un conseil ? Puis elle fit un geste vague, prête à répéter : « je ne l'aime pas. » Et subitement vaincue :

« — Eh bien, soit. Vous avez raison : j'accepte. »

« Elle se leva rapidement pour refouler des larmes qui l'étouffèrent une seconde.

« — Allons, s'écria Donnadieu, que de mal pour la faire heureuse, cette petite entêtée ! »

« Il vint à elle, l'embrassa plusieurs fois sur les joues, lui tenant des deux mains la tète qu'il fit aller de droite et de gauche. Tout le monde l'embrassa. Elle était dans un coin, dans l'ombre, comprimant son émotion, sentant à chaque nouvelle caresse son cœur se resserrer, se fermer, petit à petit, ainsi qu'une fleur à la tombée lente de la nuit.

« La grand'maman Renou pleurait de joie et embrassait les mains courtes et charnues de Donnadieu. »

Tel est l'intérieur bourgeois dans lequel M. Jules Case introduit ses lecteurs au début de son roman.

Maximilienne était mariée quelques semaines plus tard et devenait une bourgeoise riche, mais le cœur était vide. Son mari, un très honnête homme, avait autre chose à faire que de rêver aux étoiles. L'idéal pour lui, était que les affaires marchassent bien. Il aimait à se coucher de bonne heure, il se levait dès l'aube.

Maximilienne eut un enfant, ce petit être suffit un instant à remplir son existence, mais il mourut et la jeune femme se retrouva seule avec son mari de plus en plus bedonnant, affairé et ne s'apercevant pas qu'en prenant quelques années de plus, sa femme était devenue admirablement belle. Tout le monde, dans les salons qu'elle fréquentait, salons très bourgeois, était en admiration devant cette beauté. Les femmes étaient quelque peu jalouses, les hommes allaient jusqu'à lui dire combien elle était désirable et ne lui cachaient pas leurs sentiments.

Et voilà qu'après quinze ans de mariage, après avoir lutté contre bien des tentations de faillir, elle rencontre un tout jeune homme. Elle s'en éprend, et alors que déjà quelques fils argentés se glissent dans sa brune chevelure, elle connaît enfin l'amour, celui qui enflamme le cœur, les sens et l'esprit. Elle pense que cela va durer toujours, mais l'amant se fatigue, disparaît n'osant rompre, et, lorsqu'elle se rend un jour au rendez-vous, au moment où elle va monter chez André, la concierge paraît subitement au seuil de la loge :

« — Vous allez chez M. André ?

« Elle restait droite, toute en noir, tenant le bouton de la porte, l'air méprisant sous un masque respectueux.

« Maximilienne, interdite, écrasée sous un pressentiment, ne put qu'incliner la tête.

« — M. André est parti, il est retourné à Reims. On a vendu ses meubles ce matin, » ajouta-t-elle.

« Elle continuait à dévisager la *dame*, la figure immobile, rouge, bien portante, féroce.

« Maximilienne ne comprit pas d'abord. Elle tourna sur les talons, s'enfuit de cette maison qui croulait sur sa tête.

« Parti, parti ? ses meubles vendus ? Elle ne comprenait toujours pas. Quelque événement extraordinaire était survenu. Mais quoi ? Pourquoi n'avait-il pas écrit ? Pourquoi la concierge avait-elle insisté sur la vente des meubles ? Et brusquement elle comprit.

« On courait après elle : cette femme lui remit une lettre qu'il avait laissée.

« Elle lut :

« — Pardon, pardon. Nous ne pouvions pas nous aimer toujours..... »

« Il lui sembla que son crâne éclatait, que son corps se fendait, une âpreté lui serrait la gorge, l'étranglait dans une angoisse insoutenable.

« Tout s'abîmait autour d'elle. Elle s'appuya contre un mur. Des passants s'arrêtèrent et elle repartit, droit devant elle, suivant la rue. Elle allait dans un vertige, dans un tourbillon de choses, croyant tomber à chaque pas. Une honte montait à son front, le cerclait d'une couronne de sueur froide. Et elle voulait ne pas croire encore ; elle cherchait une espérance qui la rattrapât sur la pente du gouffre où elle tombait.

« Elle se voyait ignominieusement chassée comme une femme dont on ne veut plus. Il s'était sauvé parce qu'il redoutait ses poursuites peut-être, ses larmes, ses supplications, tout le désespoir d'une passion qui ne voulait pas renoncer. Car elle sentait qu'elle se serait traînée à ses pieds, prête à tout, acceptant toutes les humiliations plutôt que de le perdre.

« Et son adultère se traça soudain dans son esprit, avec toutes les hontes qu'elle avait lues dans le tête-à-tête de sa conscience, avec tous les remords qu'elle avait si soigneusement dissimulés pour qu'il ne s'en aperçût pas. Elle s'assimila à ces femmes dont parlent les romans, à ces inconscientes sans morale, sans honneur, qui vont à l'amant, comme le chien à l'abjection. Elle était cela. Elle s'était donnée à André comme elle se serait donnée au premier venu.

« Involontairement, elle murmura, pensant à l'enfant qu'elle avait perdu :

« — Jean, mon petit Jean, pourquoi m'as-tu quittée ? »

L'étude de M. Jules Case ne symbolise pas la bourgeoisie, il a pris un cas particulier ; mais cependant, le fond de sa pensée, — et les étapes qu'il fait parcourir à Maximilienne le prouvent bien, — est que la bourgeoisie n'a ni le détraquement, ni le névrosisme de certaine classe : elle n'est pas malade, elle est saine ; elle n'a pas l'inconscience ordinaire du peuple chez qui l'instinct et l'appétit régissent seuls ; elle n'a pas non plus la perversité de la grande dame qui a tout usé et qui en veut encore ; c'est une bourgeoise qui sort du peuple et qui s'élève vers la classe de la grande dame. Elle est encore entre l'appétit et la perversité. Certaines éducations, certaines finesses natives même jettent la bourgeoise dans la voie de perdition où se complaisent les femmes d'un monde dissolu ; mais la bourgeoise qui a ces aspirations porte encore en elle une conscience qui l'arrête.

Il faut lire toutes les pages de cette étude pour bien se rendre compte des déboires de cette jeune femme aspirant à quelque chose de plus haut que sa position à un amour idéal alors qu'elle vit près d'un mari excellent, ayant toutes les qualités d'un bon père de famille, mais non point le sentiment de l'amour.

Maximilienne est coupable, mais non pas sans combattre, et elle fût demeurée la femme forte si des ouvrages comme *Madame Bovary* n'étaient pas tombés entre ses mains.

Ce n'est pas l'ouvrage sadique qui est le plus dangereux, c'est celui qui jette dans les esprits calmes des idées, des désirs, des passions en dehors de la sphère où ils doivent vivre.

Oui, Maximilienne est à plaindre, et pour lui donner courage, son enfant n'était plus là : la mère eût été la sauvegarde de la femme.

« — Jean, mon petit Jean, pourquoi m'as-tu quittée ? »

*
* *

Je ne connais pas un courriériste qui sache mieux peindre, en quatre pages

qui valent tout en volume, l'esprit incohérent de nos mondaines que celui qui signe Parisis dans le *Figaro*.

Parmi les chroniques nombreuses qu'Émile Blavet (Parisis) a réunies en un volume sous ce titre : LA VIE PARISIENNE, celle que voici me paraît absolument un tableau exact de ces femmes qui ne savent plus ni comment ni pourquoi elles vivent et qui font tout, le bien comme le mal, sans avoir l'idée exact de la place que doit occuper chaque chose.

Écoutez-les parler au sortir de la messe d'une heure, suivez leurs conversations au *five o'clock*, au dîner ou au salon, c'est à n'y pas croire : les choses les plus saintes sont mêlées aux racontars les plus risqués, et vous restez bouche béante en entendant des femmes du meilleur monde employer des mots empruntés au répertoire des cascadeuses les plus à la mode.

Écoutez Parisis parlant du carême.

« La « semaine pschutt » fait relâche. Quand vient le dimanche de la Passion, toutes les distractions mondaines se nuancent d'un parti pris d'austérité. Parler du carême mondain, ce n'est donc par sortir de notre cadre.

« Depuis que la République est entrée dans la phase des persécutions religieuses, le beau monde — côté féminin — s'est ingénié, pour les quarante jours, de mille pratiques dévotes et pénitentielles, auxquelles l'Église n'avait pas songé, comme, par exemple, le deuil des vêtements, la transformation du boudoir en oratoire, la retraite dans un couvent aristocratique, etc., etc., etc. Non seulement il n'y a plus d'indifférentes en matière de religion, mais il est de bon ton d'être pieuse, d'obéir strictement aux prescriptions de l'Église, d'enchérir même sur ses commandements et de suivre les offices avec une fervente assiduité.

« Le carême est devenu, dans les salons, une très sérieuse affaire, et les belles mondaines ont surchargé les défenses épiscopales d'une infinité de détails auxquels elles attachent la plus haute importance.

« Elles ont d'abord divisé la sainte quarantaine en plusieurs périodes. Celle qui s'étend du mercredi des Cendres à la mi-carême n'est pas d'une rigueur absolue : on n'interrompt pas les visites ni la promenade au Bois ; on dîne encore en ville les jours où la chair est permise ; on va toujours au théâtre, mais exclusivement à la Comédie-Française, aux Italiens, ou bien à l'Opéra. Les autres scènes sont interdites. Mais on ne lunche plus, et quand on reçoit le soir, on sert à ses hôtes du thé sans crème, des glaces, des sirops, de l'eau d'orange, etc., etc., — ni gâteaux, ni boissons nourissantes ou spiritueuses, afin de ne satisfaire que la soif sans rompre le jeûne.

Mêmes atténuations dans la toilette : les robes prune, sainte Thérèse (ma-

*

ron), grises, noires, pour le jour, avec des garnitures de duvet de lophophore ou de chinchilla, sont seules de bon goût. Le soir, on admet le blanc ou le mauve, les améthystes — couleur du martyr — et les perles, les violettes et les pervenches.

« Plus de romans sur la table Henri II ; des historiens, des voyageurs, *l'Imitation, le Recueil de prières* de la comtesse Flavigny. Au piano, on ne chante et on ne joue que la musique des vieux maîtres.

« Le jour de la mi-carême, détente générale, dont on profite pour faire mille folies de luxe, d'élégance et de gastronomie.

« Mais, dès le lendemain, on ne visite plus que les pauvres déshérités. L'heure du Bois se passe à l'église. Les améthystes et les perles rentrent dans les écrins. Plus de théâtre, à peine le concert ; plus de fleurs, soit au chapeau, soit au corsage ; des voiles épais, et sur les cheveux un nuage de cendres — non, de poudre grise, parfumée à la myrrhe et au benjoin. En revanche, des livres d'heures qui valent une fortune, des chapelets sertis des pierres les plus précieuses, qu'on se plaît à faire ruisseler entre ses mains blanches, ne pouvant pas en parer son cou ni ses poignets.

« On dispose le salon intime en oratoire. Les terres cuites, les bronzes, les tableaux de genre sont remplacés par une Madone aux pieds de laquelle on fait une jonchée de fleurs qu'on ne porte plus et qu'on a proscrites de sa table. En ce lieu sanctifié, on lit les Évangélistes et les Psaumes de la pénitence, et l'on se pique cruellement les doigts en cousant pour les pauvres petits tout nus. On y reçoit ses amies intimes et les hommes de bonne volonté qu'on voudrait ramener à Dieu... par cet aimable chemin de Damas. Quelquefois, l'abbé de..., qui balance la vogue de M. Caro, vient y faire une conférence devant un groupe de jolies mondaines. Grand honneur, grand privilège, suprême distinction, très jalousée de celles chez qui ce Chrysostome éminemment chic, dédaigne d'aller porter la bonne nouvelle! C'est lui qui compose les menus, quand on est forcé d'offrir à dîner, lui qui surveille l'observance du maigre, mais qui, très accommodant dans son ascétisme, le panache de monstres marins, de primeurs de serre chaude, de fruit des tropiques, d'œufs de faisans et de tortues, etc., etc.

« Quand arrive la semaine sainte, plongeon complet. On se retire dans quelque congrégation. V'lan, on y revêt, pendant les Sept-Jours, l'habit blanc des novices, et, sous ce costume, parfois plus seyant qu'une amazone de chez Redfern, on reçoit ses amis à la grille. On médite, on jeûne, on couche sur la dure, on se promène longuement dans les allées vertes du jardin claustral... et l'on sort de cette retraite volontaire, reposée, rafraîchie, rajeunie, charmante et entraînée pour les fatigues du renouveau. »

Que d'esprit et d'observation dans ces deux pages! et François Coppée a eu mille fois raison d'écrire :

« Et quand ces feuillets vifs et francs
Deviennent volumes à trois francs
Sous couverture,
J'y goûte le plaisir exquis
Que donne un album de croquis
D'après nature.

« La personne et l'événement
Y sont définis lestement
D'un mot qui cingle :
Choses et gens des mois passés
Sont tous là, papillons fixés
Par une épingle. »

* * *

M. Auguste Erhard est un écrivain de beaucoup d'esprit, et le volume qu'il vient de publier sous le titre de Contes panachés sont de petites études de mœurs pleines de verve très gauloise. Mais si le plus grand nombre de ces historiettes sans qu'elles soient scandaleuses, offrent aux amateurs une nourriture légèrement pimentée, à côté on en rencontre d'autres des plus dramatiques, et certainement *la Mort du scarabée* est de celles-ci, quoique reflétant une pensée poétique. *Le Legs* est une histoire poignante et malheureusement vraie : il s'agit d'un homme qui fait un héritage, dont les frais, pour être mis en possession, le ruinent complètement.

Cette variété dans le genre des récits explique le titre du volume.

* * *

Mlle Pauline Thys, en écrivant les Bonnes Bêtes, a fait un livre bien vrai.

Que de gens sont toujours prêts à vous donner des conseils, à vous pousser dans telle ou telle entreprise, et qui, lorsque vous avez suivi la voie qu'ils vous ont indiquée, lorsque votre fortune a été engloutie, vous jettent la pierre et vous taxent d'inintelligence! Oh! tout ce qu'ils font, c'est pour votre bien! Ce sont des amis de la famille, et comme ils sont d'un certain âge et qu'ils ont pu arriver à une certaine belle, on les écoute : Ce sont de *bonnes bêtes* qui vous conduisent aux plus fatales erreurs, sous prétexte de vous guider par leur expérience.

Les Bonnes Bêtes, voilà un roman dont le théâtre pourrait s'emparer, car le livre contient une thèse intéressante et de très dramatiques péripéties.

* * *

« M. Edgar Monteil, dans son roman : le Grand Village, nous donne, au milieu d'une intrigue vivement menée, l'aspect de ce que furent les campagnes au moment du 16 mai. Hélas ! il nous laisse penser aussi à ce que deviendront les relations lorsque, dans les villages, le maire, d'un côté, le curé, de l'autre, l'école laïque ici, l'école libre là, le château et le cabaret, auront leurs partisans qui seront divisés en coteries et en sous-coteries.

Les questions d'intérêts étaient déjà des occasions de se haïr ; que sera-ce donc lorsque la politique et la religion s'en mêleront?

* * *

M. Florian-Pharaon, en écrivant Madame Maurel, *docteur-médecin,* a soutenu une thèse de laquelle il ne sort pas absolument vainqueur.

Si je comprends bien son livre, il pense que la femme a tout autre chose à faire que de soigner ses semblables, et que sa mission est dans la maternité et non pas dans la dissection. Ce sont des questions tellement élevées, que, dans un roman, elles sont difficiles à traiter à fond, et si M. Florian-Pharaon a pu nous intéresser, j'avoue qu'il n'a pas pu nous convaincre. Oh ! il a peint avec beaucoup d'esprit un portrait de jeune fille suivant les cours de médecine et pénétrant dans les hôpitaux ; il a montré le danger des libertés que cette vie en commun d'étudiants des deux sexes peut amener : cela peut prouver tout au plus que le système mixte est mauvais. Une femme médecin peut être une tout aussi excellente mère de famille que peut l'etre une sage-femme ; or cette profession, qui, il y a peu de temps encore, ne donnait que peu de considération, tend à se relever dans l'opinion publique, parce que l'on sait que nombre de femmes qui exercent ont une instruction médicale et chirurgicale très profonde.

En somme, le roman de M. Florian-Pharaon mérite l'attention ; il sera discuté.

* * *

Au moment où les États de l'Amérique du Sud semblent vouloir entrer dans une phase de guerres civiles, on lira avec un vif intérêt le livre de M. Louis Collas, le Secret de Juana, dont les péripéties se déroulent à l'époque de

l'insurrection de la Nouvelle-Grenade contre la domination espagnole. Un tel sujet ne peut être que très dramatique, et les paysages au milieu desquels se déroule l'action offrent à l'esprit curieux du lecteur des aspects non souvent entrevus.

∴

L'action du nouveau roman de M. Georges Ohnet, LA GRANDE MARNIÈRE, se passe en Normandie. L'auteur, avec le talent que tout le monde lui connaît, met en présence deux familles ennemies. Celle du marquis de Clairefont est totalement ruinée, ce gentilhomme ayant voulu se lancer dans l'exploitation industrielle de la Grande-Marnière, qui lui rapporte plus de déboires que de chaux hydraulique; au contraire, les Carvajan sont riches, et le père, qui a une vengeance à exercer contre le marquis de Clairefont, est possesseur de toutes les hypothèques grevant les biens de celui-ci. C'est une haine à mort; le marquis ayant châtié d'une coup de fouet l'insolence du parvenu, celui-ci a juré de le ruiner, et il y est arrivé au moment où commence le récit.

Maintenant, donnez une fille adorablement belle au marquis, un fils beau, instruit et distingué à Carvajan : faites-les se rencontrer dans un chemin creux, et il est probable que du « coup de foudre » qui frappera le fils du parvenu naîtra un amour qui éteindra toutes les haines.

C'est un roman qui n'ira pas à la scène, parce que l'on connaît déjà tous les personnages qui passent au milieu des péripéties variées du récit. Même l'idiot qui tue la jeune fille qu'il aime a été présenté nombre de fois. Quant aux gens qui ont un instant la croyance que le fils du marquis a assassiné Rose, ils sont doués d'une simplicité étonnante, mais on sait que les romanciers ont coutume de présenter aux lecteurs des magistrats aussi aveugles qu'incapables.

Je continue à penser que LE MAÎTRE DE FORGES est et sera le meilleur ouvrage de M. Ohnet.

ALEXANDRE LE-CLÈRE.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Impératrice Théodora, par A. Debidour, professeur à la faculté des lettres de Nancy, lauréat de l'Académie française.

La librairie Dentu vient de publier un livre qui sera lu avec beaucoup d'intérêt par les lettrés, les érudits et les gens du monde dont l'attention a été appelée sur Théodora par le grand succès du drame de M. Sardou.

Le livre de M. Debidour est une revision complète du procès de Théodora. Voici d'abord le défilé des témoins à charge et à décharge, les premiers plus nombreux, mais d'une véracité souvent suspecte, Procope, par exemple. — Puis Théodora elle-même comparaît : femme, impératrice, chrétienne, tels sont les trois aspects sous lesquels, dans une enquête rigoureuse, M. Debidour nous la présente, et sa conclusion est qu'elle a été calomniée ou méconnue.

Cette nouvelle étude n'est ni un plaidoyer ni une thèse paradoxale. C'est un livre d'histoire composé avec netteté et méthode, écrit avec entrain et mouvement, dans un style vigoureux et coloré, et les lecteurs y trouveront la vraie Théodora qui ne ressemble guère à l'héroïne de M. Sardou, mise en relief par le talent original et puissant de Mme Sarah Bernhardt.

*
* *

Romancier ou historien ? quel titre donner à Gregor Samarow ?

Romancier et historien tour à tour et à la fois, Gregor Samarow (M. Oscar Meding), l'auteur de l'Ecroulement d'un empire, a su allier ces deux genres si dissemblables avec une rare habileté. Une connaissance intime des dessous de la politique européenne unie à une hardiesse jusqu'ici inconnue de mise en scène, ont produit le succès retentissant qui a accueilli ce merveilleux roman contemporain.

On s'est étonné surtout que les plus grands personnages de notre époque donnassent à un publiciste le droit de les mettre ainsi en scène, non pas sur les nuages de l'apothéose, mais en déshabillé, débarrassés même du masque

transparent qui permettait de nommer à demi-voix les originaux du *Grand Cyrus*. Personne n'a réclamé cependant.

Ce nouveau diable boiteux, pour qui les palais impériaux et royaux n'ont pas de secrets, nous conduit partout, aux Tuileries et au Palais-Royal, à Berlin, au Hofburg de Vienne et à Tzarkoé Selo, à Saint-Pétersbourg, à Sadowa et au Vatican, à Queretaro et à Saint-Cloud. Et partout ses héros, avec leurs passions bonnes et mauvaises, se trouvent en contact avec les maîtres de l'Europe.

C'est un livre sans précédent que L'ÉCROULEMENT D'UN EMPIRE, dont *Sceptres et Couronnes* (Sadowa) est en quelque sorte le prologue. Nous sommes heureux avant tout de constater que M. Oscar Meding est resté le fidèle ami de la France après ses malheurs ; le patriotisme le plus ombrageux ne trouvera pas un mot à reprendre dans tout le cours de l'ouvrage. Quant aux personnages romanesques, ils sont sans conteste à la hauteur des plus célèbres créations de nos premiers romanciers.

La remarquable étude de M. Victor Cherbuliez, qui ouvre le premier volume, donne du reste et hautement la mesure de la valeur que le public doit attacher à l'auteur et à l'œuvre. L'illustre académicien n'a jamais été mieux inspiré.

On doit remercier MM. Giraud et Cie d'avoir fait connaître en France un livre que l'Europe entière a lu avant nous : sous peu, nous le prédisons, L'ÉCROULEMENT D'UN EMPIRE et GREGOR SAMAROW seront populaires parmi nous.

*
* *

Sous ce titre : LA FONTAINE ET LA COMÉDIE HUMAINE, Louis Nicolardot, dont on connaît les curieuses recherches sur divers autres sujets, vient de publier chez Dentu un nouveau volume dont l'intérêt ne le cède à aucun de ses aînés. — C'est un large, ingénieux et lumineux commentaire des *Fables* de La Fontaine, de ces *Fables* qui sont encore, après deux siècles, ce qu'il y a de plus populaire dans toutes les classes de la société ! Pour expliquer cette attraction constante et perpétuelle de tous les esprits vers ce livre, Louis Nicolardot établit de la façon la plus heureuse que les deux cent quarante et un sujets qui en forment les éléments sont la véritable expression de LA COMEDIE HUMAINE. Ce n'est qu'après avoir lu cette œuvre nouvelle de l'auteur de *Ménage et Finances de Voltaire*, qu'on peut se flatter de connaître tout ce qu'il y a d'originalité, de philosophie, de morale, de science, d'esprit et de splendeur littéraire sous la « simplicité » des *Fables* de La Fontaine.

Il vient de paraître chez Hinrichsen, 40, rue des Saints-Pères, un volume sur Richard Wagner écrit par M. Paul Lindau, à qui le charmant roman *Monsieur et Madame Bewer* a valu un succès populaire. Le nouveau volume contient une série d'articles sur les représentations de *Tannhauser*, de *l'Anneau de Nibelung*, de *Parsifal* et une notice nécrologique. Les articles sur *la tétralogie et Parsifal* ont eu un grand succès en Allemagne et ont obtenu jusqu'à neuf éditions. Ce sont des comptes rendus. sinon scientifiques, du moins écrits par un homme d'esprit, admirant franchement ce qui lui paraît beau, critiquant ce qui lui paraît répréhensible. en faisant une foule d'observations dont on ne saurait contester la justesse. La lecture en est aussi instructive que facile et agréable pour tout le monde. La traduction française est de M. Johannès Weber (du *Temps*) : un beau portrait de Richard Wagner est joint à ce volume.

*
* *

Delacroix par lui-même. Librairie de l'Art (J. Rouam, éditeur).

M. Dargenty vient de publier à la *Librairie de l'Art* un volume sur le grand peintre auquel le public rend actuellement un hommage si éclatant, en se précipitant chaque jour à l'exposition qui vient de s'ouvrir aux Beaux-Arts dans le but de lui ériger un monument digne de lui.

Delacroix par lui-même est un résumé de la vie du grand peintre. Il y est contenu tout entier. On l'y voit avec toutes ses qualités d'homme et d'artiste, ses emportements, ses désespoirs, ses troubles. La méthode et les tendances du maître y sont relatées *par lui-même*. Enfin, c'est un portrait vivant qui ne peut manquer d'intéresser le lecteur au plus haut point.

*
* *

Sous ce titre : La Société de Londres, par « un Diplomate étranger », la librairie Dentu vient de publier la traduction d'un volume qui obtient le plus vif succès de l'autre côté de la Manche, et qui ne piquera pas moins la curiosité en France. — C'est une série deportraits que tout le monde, chez nos voisins, a trouvés des plus réussis. L'ouvrage, dont la presse britannique a fait les plus grands éloges, se divise en douze chapitres, consacrés aux personnages de Londres le plus en évidence. C'est le tableau le plus complet et le plus exact de la société de Londres, en 1885. « La lecture de ce livre, dit le *Times*, équivaut à dix ans de séjour au milieu du grand monde de Londres. »

On se rappelle le grand succès obtenu par Les Va-nu-Pieds de Londres, d'*Hector France*.

L'auteur qui habite Londres depuis de longues années et y occupe une position qui le met à même d'étudier entièrement les mœurs de nos voisins d'outre-mer, continue cette brillante satire par un nouveau volume intitulé : LES NUITS DE LONDRES, en vente aujourd'hui à la bibliothèque Charpentier. Dans la partie de l'ouvrage intitulée La Pudique Albion, l'auteur lève impitoyablement le voile des fausses pudeurs et du rigorisme exagéré qui cachent la dépravation de toute une classe de la société britannique.

*
* *

L'Angleterre est la plus grande puissance coloniale du monde ; toutes les possessions réunies des autres nations européennes, à ne considérer que la population, formeraient tout au plus le cinquième de l'empire britannique. Celui-ci occupe la sixième partie de la terre habitable. La reine Victoria, rien que dans l'Inde, a 202 millions de sujets directs et 52 millions de protégés : elle a près de 13 millions de sujets dans les autres parties du monde.

Comme colonies d'agriculture, c'est-à dire en terres situées dans les zones tempérées, où la race britannique peut vivre et se multiplier, l'Angleterre possède les plus salubres et les plus fertiles : dans l'Amérique du Nord, un territoire quinze ou seize fois grand comme la France ; en Océanie, presque la même proportion ; dans l'Afrique australe, une étendue supérieure de plus de 150,000 kilomètres carrés à celle de la France.

Comme colonies de plantation, c'est-à-dire en terres où la race britannique peut encore vivre, mais à la condition de ne pas se livrer personnellement au travail agricole, elle a quelques-unes des meilleures iles du golfe du Mexique et elle nous a enlevé dans l'Océan Indien notre meilleure possession, l'île Maurice. Surtout elle possède l'Inde.

Comme ports militaires, elle a occupé dans toutes les mers, des positions qui commandent le passage de tous les détroits, l'entrée de tous les golfes, la direction de toutes les routes maritimes.

La puissance anglaise est un phénomène inouï dans l'histoire : l'empire anglais est quatre fois et demi plus considérable que l'empire romain, aussi bien comme étendue que comme population, et celui-ci n'a jamais eu la vingtième partie des richesses de celui-là.

On pourrait donc croire que les Anglais sont unanimes à se féliciter de la grandeur et de la puissance de leur empire, et à se glorifier d'une fortune unique dans les annales de l'humanité.

Il n'en est rien. Tandis que les Romains du siècle d'Auguste croyaient tous avec Horace à l'éternité de leur empire, les Anglais du XIXe siècle sont très divisés dans leurs appréciations. Les uns soutiennent que l'empire anglais est une bonne et belle chose, qu'il est glorieux et profitable pour la race dominante, nécessaire et avantageux aux races dominées, qu'il durera et qu'il continuera à s'étendre, qu'il ne faut pas s'inquiéter d'accroissements nouveaux. Les autres affirment que l'empire anglais est un fardeau pour l'Angleterre, qu'il l'entraîne à sa ruine, qu'il est aussi funeste aux colonies qu'à la métropole, qu'il ne peut manquer de se dissoudre, et que le plus tôt sera le mieux.

La première opinion, c'est la plus ancienne Elle est un legs des générations précédentes, une tradition de l'époque où Pitt et Fox, si profondément divisés sur tant de questions, s'accordaient à déclarer que la grandeur de l'Angleterre est inséparable de la grandeur de son empire. Aussi est-elle surtout professée par le parti conservateur, qui s'est formé, après la réforme parlementaire de 1832, de la fusion des anciens *tories* avec une partie des anciens *whigs* et avec quelques autres groupes politiques.

L'autre opinion est nouvelle; elle a commencé à prendre autorité avec beaucoup d'autres choses nouvelles, comme l'extension du droit de suffrage, le libre-échange, les idées philanthropiques et cosmopolites. Aussi est-elle professée par les partis qui se sont constitués dans le Parlement après la réforme électorale : le parti radical est une fraction du parti libéral.

Entre ceux qui proclament, comme le faisait tel député vers 1862, que « pas un rocher sur lequel a flotté le pavillon britannique ne doit être abandonné » et ceux qui voudraient hâter l'émancipation des colonies et prêchent l'évacuation de l'Indoustan, il y a d'ailleurs une infinité d'opinions intermédiaires.

Ce sont toutes ces questions que traite le volume de J. R. Seeley, professeur à l'université de Cambridge, ouvrage traduit par MM. J.-B. Baille, ancien colonel d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, et Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Le livre est précédé d'une préface et de notes très substantielles par M. Alfred Rambaud.

*
* *

A côté de l'immense empire dont nous venons de parler, en est-il d'autres qui puissent vivre et qui ne soient pas une charge pour la métropole ?

Chose bizarre, à vingt ans, nous nous passionnons tous à la lecture de voyages extraordinaires, fertiles en incidents divers. D'où vient que, dix ans après, nous ne sommes plus les mêmes ? C'est que l'on ne cesse d'étouffer en

nous cette noble aspiration. N'envoie-t-on pas les forçats aux colonies? Ne verse-t-on pas dans la marine, comme une défaveur, les plus faibles numéros de la conscription? Ne relègue-t-on pas par delà les mers, les corps indisciplinés de l'armée? C'est donc que les mers et les colonie sont des lieux de détresse et les colons des parias. Notre fatal scepticisme aidant, nous finissons par nous persuader que, tout compte fait, mieux vaut être dévoré par Saturne que par le Sphinx. Alors, pour nous excuser à nos propres yeux, nous calomnions à plaisir le climat de nos colonies, comme si la cause des affections telluriques ou paludéennes ne résidait pas le plus souvent, dans la trop grande richesse du sol! comme si ce n'était pas un travail momentanément dangereux de fouiller une terre trop riche! comme si enfin on ne triomphait pas de cet inconvénient par une rigoureuse hygiène. Ah! nous désirerions que nos poètes, nos romanciers, nos dramaturges, nos journalistes, nos conférenciers, exaltassent le goût des voyages, la saine curiosité qui attire au loin, l'admirable force de résolution britannique et allemande, grâce à laquelle parents, enfants, amis, se séparent toujours, confiants dans l'avenir, dans la destinée, dans la bonne étoile, comme ils disent. Où vont ces enthousiastes? Par toute la terre, quelquefois au bout du monde, toujours l'inconnu; qu'importe, pourvu qu'ils réussissent?...

MM. Savigny et Bischoff arrivent à point, avec leur ouvrage. Les Richesses du Tong-Kin, pour donner justement ce goût des voyages à nos populations qui se tuent à arracher, sur certaines parties de notre territoire, à peine le nécessaire.

Partout des journaux intéressés crient à la folie à propos du Tong-Kin. Les questions politiques touchent souvent bien plus à des questions privées qu'à l'intérêt général; aussi ce que dit un journal n'a généralement qu'une valeur très relative. C'est par le livre qu'il faut s'instruire et non pas par les racontars publiés aujourd'hui dans l'intérêt privé ou de coterie, démentis le lendemain.

Dans *les Richesses du Tong-Kin*, il ne s'agit pas d'un livre d'imagination: c'est avant tout un livre scientifique, économique, pratique et essentiellement nouveau dans ses parties les plus importantes.

Le chapitre premier traite de la colonisation française. Les auteurs y ont décrit, avec une ampleur de vue remarquable, le rôle de notre pays au point de vue colonial.

Le chapitre II est la démonstration scientifique de l'impraticabilité d'une route anglaise devant desservir les riches provinces méridionales de la Chine par la haute Birmanie. Le fleuve Rouge en est la seule artère commerciale possible au plus grand profit de la France.

L'histoire de notre intervention en extrême Orient, où le rôle des Dupuis, des Garnier et des Philastre est tracé de main de maître, fait l'objet du chapitre III.

Dans le quatrième, MM. Savigny et Bischoff se sont livrés à une très intéressante étude du Tong-Kin, au point de vue géographique, ethnographique et historique.

L'un des chapitres essentiels de ce remarquable travail est le cinquième. Les produits du Tong-Kin et des pays environnants y sont exposés dans un ordre parfait, avec l'indication des lieux où ils se rencontrent le plus communément.

Dans le chapitre VI, les auteurs nous apprennent où en est l'organisation administrative et économique de notre jeune colonie ; c'est l'application même du traité de Hué. Ils nous indiquent, en outre, l'état actuel des voies et moyens de communication du pays, et les grands travaux d'intérêt général qui s'imposent d'urgence.

Des questions commerciales d'une importance capitale font l'objet du chapitre VII : articles d'importation et d'exportation, centres et marchés, conditions de l'exploitation française, rôle de nos futurs agents au Tong-Kin, coût du voyage et du fret, renseignements postaux, etc., etc.

Le chapitre VIII est l'exposé, par ordre alphabétique, des entreprises à tenter avec succès. Cette partie est l'âme du livre. Les auteurs y ont apporté un soin jaloux, se révélant tour à tour commerçants, industriels, financiers, ingénieurs, agronomes économistes, administrateurs, comptables, etc.

On lira avec un grand intérêt des articles : BATELLERIE, BANQUE, CHEMINS DE FER, COMMERCE, CONSTRUCTIONS, COTON, EXPLOITATION DES FORÊTS, MINES OPIUM, RIZ, ROULAGE, SOIE, SUCRE, TERRAINS, THÉ, etc., etc.

Ce livre renferme encore un Index bibliographique des ouvrages publiés sur le Tong-Kin et un vocabulaire des expressions locales les plus généralement employées par les auteurs.

Bref, MM. SAVIGNY ET BISCHOFF ont voulu faire de leur œuvre le *vade mecum* des intéressés français — sociétés ou particuliers — dans notre colonie ; il y ont parfaitement réussi.

Ce livre est accompagné d'une grande et belle carte du Tong-Kin et des pays environnants, carte tout récemment dressée par l'illustre explorateur Jean DUPUIS et indiquant les principaux centres miniers et les points les plus renommés pour tel ou tel produit important. Cette publication est, sans contredit, la plus éminemment utile qui, jusqu'à présent, ait vu le jour sur ce riche pays.

Enfin, dans leur préface, aussi bien que dans leur conclusion, les auteurs

ont paraphrasé le mot si franchement patriotique de Francis Garnier : « En avant pour cette vieille France ! » D'un bout à l'autre de leur ouvrage, ils se sont inspirés de la pensée de Stuart-Mill, qu'ils ont d'ailleurs prise pour épigraphe : « *On peut affirmer, dans l'état actuel du monde, que la fondation des colonies est la meilleure affaire dans laquelle on puisse engager les capitaux d'un pays riche et vieux.* »

.·.

M. le capitaine Piétri, dans son ouvrage les Français au Niger, a entrepris de raconter les principaux épisodes de notre pénétration au Soudan occidental, depuis la période de préparation, qui commence pendant le gouvernement du général Faidherbe, en 1855, jusqu'à notre prise de possession du Niger supérieur, sous la direction du colonel Borgnis-Desbordes en 1883. Il a dû esquisser dans quelques récits l'état social et politique du pays, afin de mieux faire saisir la portée et le caractère de notre intervention dans les luttes incessantes au milieu desquelles se débattent ces peuplades décimées et appauvries.

Le premier bienfait que nous leur avons apporté, c'est la paix. La conséquence immédiate en a été une augmentation frappante de la production agricole, et la naissance d'une voie commerciale dans un pays où l'on ne connaissait, avant nous, aucune espèce de monnaie.

On ne parle bien entendu que de la ligne qui joint le Sénégal au Niger. Dans les vastes plaines que ce fleuve arrose, la population, malgré le régime barbare de la conquête, y est assez dense pour avoir créé et entretenu des relations entre les plus lointains villages : relations précaires, il est vrai, interrompues parfois par le caprice d'un chef, mais que la force des choses rétablit promptement.

Le Soudan est peu connu : quelques-unes de ses régions ne le sont même pas du tout. Pourtant, d'après les renseignements que l'on a, il n'est pas douteux que le Niger ne traverse des pays beaucoup plus riches et mieux peuplés que ceux du haut Sénégal. Un peu de ténacité livrera facilement à notre activité commerciale cette vaste contrée et le grand fleuve dont nos rivaux d'Europe connaissent bien l'importance. Les Anglais possèdent des comptoirs dans son delta, et les Allemands essayent de le remonter soit sur son cours direct, soit sur son grand affluent de gauche, le Bénoué, dont le bassin est limitrophe de celui du Congo.

Il est encore temps pour nous de garder l'avance que nous avons au Soudan

sur les autres nations. Trop souvent dans nos colonies, ce sont les étrangers qui profitent de nos travaux, et qui, à l'abri de notre drapeau, nous font la concurrence la plus redoutable. Il n'en sera pas de même sur le Niger, si nous voulons nous hâter.

Il est vrai que nous ne possédons pas l'embouchure de ce dernier fleuve, où, comme je viens de le dire, les Anglais ont pris pied. Mais toute cette région est neutre, et la navigation du bas Niger ne peut dépasser les chutes de Boussa, c'est-à-dire n'est pas le cinquième en étendue de celle qui peut être développée à notre avantage exclusif le long du Niger supérieur.

Un autre point important demande à être médité : on sait que le bassin du Niger est séparé des pays de la côte de Guinée par un exhaussement du sol parallèle à la mer et dont l'altitude varie de 1,200 à 1,500 mètres. Cette ligne de faîte est à une centaine de kilomètres de l'océan Atlantique où nous possédons les deux postes de Grand-Bassam et d'Assinie. Ces deux comptoirs sont destinés sans doute à devenir plus tard deux débouchés précieux pour notre commerce du Niger. En attendant, il faudrait les relier à ce fleuve en passant par-dessus la ligne de faîte qu'on appelle monts de Kong. Cette région n'a guère été parcourue par les explorateurs qu'en des points très éloignés les uns des autres. On sait que le pays est sain, puisqu'on y fait l'élève des chevaux et que ces animaux resistent moins bien au climat que les Européens. On sait de plus que cet exhaussement du sol qui forme comme une ceinture demi-circulaire autour du bassin du Niger passant par le Ouassoulou jusqu'à l'Achanti, contient des mines d'or exploitées par les indigènes, qui exportent sur la côte une certaine quantité de ce métal dont le nom est resté à une partie de la côte, la *Côte d'Or*.

On voit donc que ce pays ne manque pas des éléments nécessaires pour provoquer et entretenir le mouvement colonisateur du pays.

M. le capitaine Piétri montre dans son livre si curieux, si intéressant, le pays et ses habitants tels qu'il les a vus; tout son souci, affirme-t-il, a été d'être vrai.

Nous sommes heurex de trouver en M. Piétri un défenseur de la politique colonisatrice de la France, la seule, la vraie politique de l'avenir, celle dont on ne doit pas regretter les dépenses, celle qui ne devrait pas nous diviser.

*
* *

Lorsque l'on parcourt l'immense étendue qui sépare l'Atlantique du Pacifique, de New-York à San-Francisco, on apprend vraiment ce qu'un peuple

peut faire en un siècle des pays les plus sauvages et qui, au premier abord, semblent inaccessibles à la culture et à la civilisation.

Ceux qui nient les grands résultats que l'Europe obtiendra en pénétrant à travers les régions inconnues de l'Afrique et en y portant, même violemment, le respect de la vie humaine et les bienfaits d'une sage liberté, n'ont qu'à lire l'ouvrage de M. Alexandre Lambert de Sainte-Croix, DE PARIS A SAN-FRANCISCO. Ce sont de simples notes de voyages; mais le spirituel écrivain, qui les a tirées de son carnet pour en faire un livre, donne une leçon à notre administration paperassière, qui ne sait jamais dire un oui ou un non sans entourer ces deux affirmations de délais qui dégoûtent l'initiative. Il faut voir ce qu'avec un régime plus libéral peuvent faire des gens à la recherche de la fortune : Créons d'abord, nous organiserons ensuite.

*
* *

Sous ce titre, LES ALLEMANDS CHEZ NOUS, M. Paul Mahalin, un de nos romanciers les plus féconds, raconte un voyage à travers l'Alsace-Lorraine conquise, et se livre à des réflexions curieuses sur l'invasion allemande dans tout le territoire français. C'est un livre plein de patriotisme, mais dans lequel on ne rencontre rien de particulièrement nouveau.

*
* *

Signalons un ouvrage militaire qui intéressera les hommes compétents et non moins ceux qui, sans s'occuper d'art militaire, tiennent à être mis au courant de tout ce qui se passe, se dit et surtout se pense de l'autre côté du Rhin.

LETTRES SUR LA CAVALERIE, par le prince Kraft de Hohenlohe-Ingelfingen, général d'infanterie à la suite de l'armée, aide-de-camp général de l'empereur d'Allemagne. Traduites avec l'autorisation de l'auteur, par Ernest Jaeglé, professeur à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. (Paris, Hinrichsen et Cie.)

La présente publication est appelée à attirer sur elle l'attention non seulement des officiers de cavalerie spéciale militaire, mais encore celle de tous les officiers de l'armée et de toutes les personnes qui s'intéressent aux questions militaires. L'auteur, dont la haute compétence est universellement reconnue, y traite, pourrait-on dire, la question de l'avenir de la cavalerie, sans parti pris de dénigrement. D'autre part, il combat avec un égal esprit de justice les théories hasardées de ceux qui voudraient faire de la cavalerie une arme absolument indépendante,

et c'est avec la plus grande sagacité qu'il montre combien l'application de ces théories serait désastreuse pour la cavalerie et en même temps pour l'ensemble de l'armée.

La question des *raids* est particulièrement développée, et c'est dans l'étude de ce procédé de guerre qui a le plus séduit les esprits aventureux, que M. de Hohenlohe déploie le calme et la justesse de raisonnement qui le rangent parmi les plus éminents théoriciens de l'époque actuelle, si riche pourtant en savants et doctes militaires.

Dans sa préface, l'auteur rend pleine et entière justice au bel ouvrage de M. de Goltz, *la Nation armée,* dont la traduction eut en France, il y a un an, un si grand et si légitime succès. M. de Hohenlohe a ceci de commun avec M. de Goltz qu'il sait rendre justice aux mérites et à la valeur des ennemis de son pays ; dans les nombreuses pages de son livre où il parle de la dernière guerre, on ne trouvera nulle animosité contre l'armée française ; loin de là, l'auteur, toutes les fois que l'occasion s'en présente, se plaît à reconnaître le brillant courage déployé par la cavalerie française dans la dernière guerre.

C'est au traducteur de *la Nation armée* que les éditeurs ont confié le soin de traduire les *Lettres sur la cavalerie.* Le nom de M. E. Jaeglé sera pour le public le garant le plus sûr que les grandes difficultés que présentait cet ouvrage ont été vaincues, et que toute la pensée de l'auteur, dans ses moindres nuances, a été scrupuleusement rendue.

***

M. Corthey vient de faire paraître chez les éditeurs E. Giraud et Cie, 18, rue Drouot une charmante brochure illustrée, sous le titre : *le Fleuret et l'Épée,* étude sur l'escrime contemporaine. — M. Corthey est bien connu comme écrivain et comme amateur d'escrime ; mais on ne dira pas de lui ce qu'on disait d'un maître d'armes-poète du XVIIIe siècle : « Il passe pour avoir de l'esprit dans les académies d'armes et pour être une forte lame chez les gens d'esprit. » — M. Corthey a une plume fine et aiguisée comme une épée et dans l'étude très originale et très piquante qui vient de paraître, on reconnaîtra certainement la verve et l'entrain de l'auteur des *Vieillards de Paris.*

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 mai 1885.

Avec les fleurs, le mois de mai voit éclore tant de critiques d'art, que je ne voudrais pas ajouter mon nom à la collection qui me paraît suffisamment complète. Pas un journal, et Dieu sait si le nombre en est grand. qui ne consacre de longs feuilletons à donner une idée du Salon, et qui ne découvre parmi ses rédacteurs un homme se disant capable de juger la valeur des innombrables toiles concourant à donner le torticolis aux Parisiens, mes frères, qui se croiraient déshonorés s'ils n'avaient passé par les tourniquets du Palais de l'Industrie.

La peinture et la littérature sont deux arts qui se touchent de plus près que l'on ne pense, seulement le peintre a l'avantage de trouver sur sa palette la couleur que le littérateur ne puise, hélas! que dans les profondeurs de son encrier.

En général, l'œuvre du salonnier, perdue au milieu des articles politiques, est coupée en une douzaine de feuilletons, et les derniers qui paraissent arrivent lorsque tout le monde est aux champs ou à la mer; de telle sorte qu'ils produisent l'effet de la moutarde après dîner. Bien peu de journalistes rendent l'âme sans avoir commis au moins un « Salon »; mais, sauf ceux de Théophile Gautier, je crois qu'il serait difficile d'en retrouver la trace aujourd'hui.

Le Salon passe chaque année sous les yeux d'une centaine de mille et plus de visiteurs, le prochain arrive sans que l'on ait quelque part un point de repaire qui l'unisse avec le précédent.

Les librairies d'art ont voulu combler cette lacune; de là sont nés ces catalogues illustrés qui permettent au public d'avoir au moins un souvenir des salons parcourus, et de comparer l'œuvre du passé avec celle de l'année. Parmi ces catalogues illustrés, je dois mettre au premier rang LE SALON ARTISTE, que l'éditeur A. QUANTIN inaugure avec le Salon de 1885. Cet album ne se compose pas de dessins plus ou moins exacts des tableaux exposés au Sa-

lon, crayonnés par un artiste de plus ou moins grande valeur, c'est un album de dessins originaux, encadrements et croquis exécutés par les artistes exposants eux-mêmes. Le peintre s'est fait dessinateur.

Voilà un album qui demande à être continué, une chose qui restera; car, à côté de la copie du tableau, on trouve des compositions charmantes : croquis militaires par Armand-Dumaresq, l'auteur de : *En reconnaissance,* par Couturier, dont *le Dépôt de remonte* est si apprécié; croquis de femmes par Gabriel Ferrier, qui a donné l'*Ange-Gardien*; de Jules-Arsène Garnier, l'auteur du *Flagrant délit,* tableau dont la composition risquée a donné lieu à tant de discussions. — Le naturalisme dans la peinture est plus âgé que le naturalisme littéraire. — Ceci soit dit entre parenthèses.

Les chercheurs « de petite bête » ont vu une immoralité, en plus de l'adultère constaté par le commissaire de police, dans cette femme nue qui s'est cachée dans une armoire; il n'y ont pas aperçu l'idée du peintre, une étude de nu.

Ah! c'est là que la peinture et la littérature se touchent absolument. Tel tableau exposé devant des artistes ne s'occupant que du côté artistique n'a rien d'immoral. Mettez-le sous les yeux du public généralement ignorant, et il fera scandale.

Je l'ai dit mille fois : sauf les œuvres sadiques, je ne connais pas pour moi d'ouvrages immoraux, et toute personne, homme ou femme, qui s'occupe de littérature au point de vue de l'art, peut tout parcourir sans être incommodée des tableaux les plus dangereux pour ceux qui ne savent pas lire, comme la jeunesse, ou pour ceux-là qui recherchent un volume à cause de son immoralité même, et, hélas! ils sont de tous âges.

En parcourant le Salon, un tableau, celui de José Frappa, UN MARIAGE D'INTÉRÊT, m'a retenu. Il est le résumé de la littérature contemporaine.

Le grand lit de milieu est occupé dans le fond par un personnage, la tête couverte du madras traditionnel; il dort la bouche ouverte en « soufflant des petits pois ».

La lampe, abritée sous son vaste abat-jour de dentelle, tamise une lumière rosée éclairant une adorable personne, les yeux noyés dans le vague, une larme glissant comme un diamant entre les cils; elle tient à la main un vo-volume : MONSIEUR, MADAME ET BÉBÉ.

La toile de José Frappa est tout un roman, et je pourrais en écrire l'action en un nombre de chapitres aussi nombreux que variés si je ne m'étais juré de ne jamais laisser entrer l'adultère dans mes productions littéraires, assez d'autres se chargeant de cette besogne.

La gravure de ce tableau illustrerait suffisamment le volume dont je parlais dernièrement : UNE BOURGEOISE, par M. Jules Case; elle pourrait rendre le même service à l'ouvrage de M. Alfred Courmes : JOURS D'AMOUR.

M. Alfred Courmes est jeune, son style est correct. Il n'écrit pas pour le plaisir de raconter une histoire à ses lecteurs, mais bien pour leur faire part de ses réflexions : de ceci je le loue.

Le titre du volume est mauvais et fera du tort à la vente ; ce n'est pas *Jours d'amour* qu'il fallait intituler cette étude, mais bien *Recherche d'amour*.

Toutes les jeunes filles se font un idéal, la Marthe de M. Courmes comme la Maximilienne de M. Case. L'une et l'autre se trouveront mariées à l'homme représenté par José Frappa, et, au lieu de dormir heureuses dans le lit conjugal, à la lueur de la lampe, elles pleureront leur idéal rêvé. — Du moment qu'elles réfléchiront, elles sont perdues.

La Maximilienne de M. Case est une bourgeoise, elle ne commettra jamais qu'une faute, et lorsqu'elle comprendra ce que vaut l'amour qu'elle a cru enfin trouver, lorsqu'elle se sera rendu compte des déboires, des peines cruelles que cet idéal rencontré peut causer à une femme, elle ne péchera plus, mais elle en mourra.

La Marthe de M. Alfred Courmes est plus mondaine, et, après un essai qui ne lui a pas révélé l'amour tel que son esprit se l'était représenté dans ses rêvasseries de désillusionnée, elle cherche encore et elle croit avoir trouvé. Oui, elle possède enfin l'idéal à aimer, mais non point l'idéal qui aime. Elle sacrifierait tout pour lui : considération, fortune, avenir. Lui, dès le lendemain, il se repent d'avoir trahi un ami. Fuir avec elle, aller cacher son bonheur au fond de quelque campagne ignorée, non. Il réfléchit, il pèse son amour : il n'aime pas.

Marthe ne peut aimer son mari, il est trop âgé et ses travaux ne lui laissent pas de temps à consacrer à l'apaisement des tendresses de la jeune femme. Elle prend un amant, celui-là l'aime, mais elle, elle ne le comprend pas. Elle trouve enfin celui qui fait battre son cœur, celui qui l'enivre, celui auquel elle s'est donnée tout entière, celui-là, il la fuit. Et le jour où Marthe retrouvera le premier amant à la place où ils s'étaient rencontrés la première fois, celui-ci, Paul Luçay, lui dira :

« — C'est curieux, pourtant !...

— Quoi donc ?

— Oh ! rien, une idée qui me vient... Mais je puis vous le dire, n'est-ce pas ? Maintenant !... je pensais que vous ne m'avez plus aimé, moi, qui étais fou de vous, et que votre amour s'est reporté sur un autre, — ne dites pas non, nous

n'avons pas grand'chose à nous cacher, — et que cet autre ne vous a pas aimée... c'est bizarre !

— Vous parlez un peu d'après vos propres conjectures.., dit-elle sans se fâcher, en badinant.

— Non! non !... Et d'ailleurs il n'y a rien d'étonnant à cela... Depuis qu'il y a des amoureux, c'est ainsi... Il y a toujours une dupe... Qu'y faire ? C'est l'amour. Il haussait les épaules d'un air de résignation, sans amertume. »

« Et Marthe doucement.

« — Oui..., c'est l'amour !...

— Et dire que cela ne nous a corrigé ni l'un ni l'autre !

— Peut-être bien ! fit-elle avec un sourire. »

Marthe n'est pas corrigée, elle ne le sera jamais. Elle est de celles qui disent qu'elles en mourront, mais l'un console de l'autre, ou peut-être un nouveau chagrin tue-t-il le premier.

Ah! Mesdames, vous la Maximilienne bourgeoise, ou bien vous, Marthe la mondaine, tournez le bouton de la lampe, déposez votre livre sur la table de nuit, fermez-les ces beaux yeux attristés ; dormez ! Un bébé viendra, les tendresses que vous n'aurez pas rencontrées chez le mari, les petits bras roses qui vous prendront au cou vous les rendront et vous feront oublier bien des rêves inutiles aujourd'hui que vous êtes mariée. Ne les continuez pas, ils vous procureraient peut-être plus de désillusion que celle rendue avec tant de talent par le peintre José Frappa et par ces deux artistes Robert Case et Alfred Courmes. — Et puis, il y a ce diable de tableau de Garnier : LE FLAGRANT DÉLIT... Brrouh !!

Voilà mon Salon terminé !

Je disais dernièrement que je ne pensais pas que le dernier roman de M. Georges Ohnet soit destiné à passer à la scène, et cependant, je crois que cela pourrait être intéressant pour nous quand ce ne serait que pour comparer l'idiot de M. Ohnet à celui de M. Alexis Bouvier.

En ce moment, le théâtre traverse une crise due particulièrement à la critique théâtrale absolument à genoux devant les acteurs. Les pièces ne sont plus faites avec la pensée de l'auteur, mais bien avec le tempérament de l'artiste ou des artistes qui les interpréteront : de sorte que ceux-ci, au lieu de se plier aux exigences de leurs rôles, ce sont au contraire les rôles qu'il faut fabriquer — je ne trouve pas d'autre expression — pour lesdits tempéraments.

Ayant épuisé toute son indulgence sur les interprètes, la critique se rabat sur le malheureux auteur dramatique et fait retomber sur son dos la mauvaise humeur dont les acteurs sont bien souvent la cause.

On a beaucoup critiqué *la Sang-Brûlé*, de MM. Alexis Bouvier et Guillaume Livet, et cependant, malgré les sarcasmes des hauts critiques, la pièce se maintient et jouit d'un succès aussi relatif que peut l'obtenir un drame en cinq actes représenté sur un théâtre situé aux antipodes de Paris.

On me dira peut-être que les nymphomanes sont peu de mise au théâtre ; ce serait certainement à désirer, mais cela n'est pas ; Adolphe Hutin, l'idiot nymphomane, est tout le succès de la pièce. Eh ! il est compréhensible qu'un public de premières, des gens portant des gants soient offusqués des conversations qu'ils entendent dans un milieu de blanchisseuses, dont la langue ne connaît pas de nuances, mais je suis certain que, devant un public de blanchisseurs, la Sang-Brûlé doit faire *florès*.

Il serait donc curieux de voir ce que M. Ohnet en fera de son idiot nymphomane qu'il a pris à M. Bouvier.

Le type d'Adolphe Hutin est identiquement le même que nous venons de revoir dans *la Grande-Marnière* sous le nom de le Roussot.

Dans *la Sang-Brûlé*, Adolphe Hutin est jaloux d'une belle fille, il la tue, et, la justice s'égarant, un autre est accusé du crime. Dans *la Grande-Marnière,* le Roussot est jaloux de Robert de Clairefont. Il tue Rose, et, la justice s'égarant, c'est Robert qui va en prison.

Eh bien ! on verra que la critique théâtrale qui critique généralement trop ce qui est écrit pour des gens qui ne portent guère de cols droits, trouvera parfait au Gymnase ce qu'elle a trouvé mauvais au Château-d'Eau, et voyez que je sens qu'elle a raison ; seulement, qu'elle le dise franchement : « Je trouve que la pièce est mauvaise, parce que le milieu dans lequel vous m'introduisez n'a pas les raffinements du cercle où nous vivons, et nous ne sommes pas aptes à juger les impressions qu'elle fera sur le populaire, qui seul fréquente le Château-d'Eau. » Voilà ce qu'il faut dire. Un livre est écrit pour tout le monde, il n'en est pas toujours ainsi pour une pièce.

Et puisque l'occasion de cet idiot m'a conduit à parler des rapprochements, dans LES CHAMPFORT, une pièce de MM. Émile Catelain et Eugène Courmeaux, les auteurs racontent que le marquis de Champfort, dans une visite faite à une malheureuse villageoise, rencontre un orphelin confié à cette femme par un inconnu. Il l'adopte. L'orphelin n'est autre que le fils adultérin de la marquise sa femme et d'un certain Brière, homme d'affaires du château.

« Comme dans MICHELINE ! ai-je dit à mon voisin.

— Micheline ?

— Eh ! oui, la Micheline d'Hector Malot !... Seulement là, c'est le mari qui apporte à sa femme l'enfant qu'il a eu avec sa maitresse.

— De sorte que, dorénavant, lorsqu'un ménage n'ayant pas ou n'ayant plus d'enfant voudrait adopter un orphelin, les deux époux se regarderont en chiens de faïence : « Toi, tu veux me la faire ! »

Dans *les Champfort*, la situation est mauvaise, parce que l'on ne comprend pas trop pourquoi la marquise a éprouvé le besoin de tromper son mari avec un inférieur, tandis que dans Micheline, le mari était bien jeune pour sa femme, et peut-être l'excusera-t-on, mais ce que l'on sent parfaitement dans *les Champfort,* c'est le besoin qu'éprouvent certains auteurs de causer politique avec leurs auditeurs; on en est absolument fatigué : de là l'insuccès relatif des *Champfort*.

Je le dis donc encore une fois aux critiques de théâtre : ne réservez pas toute votre sévérité pour les auteurs dramatiques, ils ne sont plus libres, mais surtout épargnez, de grâce, ces deux petits théâtres, celui du Château-d'Eau et celui des Nations. Ils cherchent leur voie ; laissons-leur le temps de la trouver, et, pour nombre de pièces sans valeur qu'ils ont montées, il en est cependant sorti quelques-unes ayant du mérite, quand ce ne serait que LE ROMAN D'ÉLISE, de MM. Georges Richard et Arnous-Rivière, pièce créée au Château-d'Eau et qui vient de passer aux Nations. Dans ces deux théâtres, on peut encore trouver des acteurs avec lesquels on puisse causer sans courber son front dans la poussière et leur faire jouer une scène selon le sentiment de l'auteur.

GASTON D'HAILLY.

POÉSIES

« Quand une lecture vous élève l'esprit, a dit La Bruyère, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier. »

Tout ce que nous pourrions dire des PLEURS ET SOURIRES, de M. Bergues-Lagarde ne vaudrait pas l'application que nous faisons à cet ouvrage de la phrase pleine de sens de La Bruyère.

Peindre la vie, n'est-ce point en rendre les joies et les déboires, et le titre de ces poésies ne dit-il pas que M. Bergues-Lagarde a voulu écrire le poème de la vie ?

Sans doute, l'existence compte plus de pleurs que de sourires, mais si les larmes sont pour le présent, celui qui croit en l'avenir sourit à l'idéal, au but final, et c'est en Dieu que M. Bergues-Lagarde place son espérance.

« Voici, j'ai combattu le combat de la vie ;
J'ai lutté soixante ans sans m'arrêter jamais :
J'ai vu partout régner la colère et l'envie,
Et trop d'infortunés succomber sous le faix.
Les grands m'ont fait pitié, d'autres m'ont fait sourire :
Les bavards de la loi, les guerriers orgueilleux,
Les savants à demi, les cerveaux en délire ;
Tous se font importants, avec leurs rêves creux.

« Ceux-ci pour un hochet, commettent des bassesses,
Et ceux-là, pour jouir, inventent l'agiot.
On voit cyniquement de stupides largesses
Dorer, dans le bourbier, une infâme Margot.
J'en ai honte pour eux ; mais c'est bien pis encore :
Ces sublimes penseurs disent que Tout est Rien :
Le coucher du soleil, le lever de l'aurore,
Les astres dans les cieux et le mal et le bien,
Et tout ce que l'on sent, tout ce qui touche l'âme
N'a pas de cause au vrai. Plus de suprême adieu :
Le corps d'un être humain est la bûche sans flamme,
Après comme au début. Arrière le bon Dieu !

« — On meurt donc tout entier ? quelle douce espérance !
Le charnier, c'est la fin ! Et le sublime effort
Pour être pur et bon jusque dans la souffrance.
Ne comptera pour rien en entrant dans la mort ?

« — La justice n'est pas : c'est bien, et je puis suivre
Mon penchant pour le mal, étant de bonne foi.
Tromper, c'est naturel, et changer l'or en cuivre.
Ou tuer, c'est permis, en éludant la loi.

« Puisque Dieu n'est qu'un mot, qu'est-ce que la morale ?

« — Oui, courageux esprits, prenez un air vainqueur :
Vous êtes grands !... Il faut que l'être se ravale
Au niveau de la brute et qu'il vive sans cœur !

« Pour moi, Seigneur mon Dieu, finissant ma carrière,
Je m'incline humblement devant ta majesté.
Écoute-moi, Seigneur, exauce ma prière,
Fais grâce à mon indignité ! »

Les poésies de M. Bergues-Lagarde ont un charme plein de sérénité et je ne connais rien de plus gracieux que le poème qui commence le volume : *Regard sur le passé.*

.·.

M. Alfred Dubout a les mêmes aspirations que le poète dont nous venons de faire l'éloge et *les Contre-Blasphèmes,* dont nous avons eu déjà à nous occuper ici, l'ont bien prouvé.

Sous ce titre : NOS GLOIRES ET NOS DEUILS, M. Dubout entreprend la grande épopée dans laquelle, malgré bien des revers et quelques défaillances, la France se montra toujours noble, encore debout.

Ce premier fascicule, contenant *le Crépuscule des Gaules, — Bayard à Garigliano, — le Camp de Boulogne,* dit assez ce que nous promet la suite de ces récits, et le patriotisme ne manquera pas chez nous tant que la poésie donnera à la France des bardes aux chants vibrants, comme ceux que nous trouvons dans l'œuvre de M. Alfred Dubout.

Comme les grandes pensées nous reposent des petites choses que trop souvent notre mission nous ordonne de lire !

Écoutez : le Camp de Boulogne.

« Libre et fière! et pareille en ses promptes furies
Au mustang indompté des immenses prairies,
La France, alors, sans freins, sans maîtres et sans lois,
D'un coup de reins venait de jeter bas ses rois.

« Elle allait! tour à tour criminelle ou sublime,
De l'abîme aux sommets, des sommets à l'abîme!
Sombre comme le soir, blanche comme le jour!
Piaffant de colère ou hennissant d'amour!
Folle de libertés! et, secouant, farouche,
Le bout de mors brisé qui pendait de sa bouche.

« Elle allait! — croupe en l'air, les naseaux écumeux,
La queue au vent tordue, et, de ses pieds fougueux
Faisant gronder le sol sous son galop sonore!
Ici semant la nuit, là répandant l'aurore!
Terrible à ses rivaux, plus redoutable aux siens!
Sous son sabot broyant Brunswick et ses Prussiens,
Et jetant près des morts, que sa ruade étale,
La tête aux cheveux d'or de la douce Lamballe!
Triomphante à Fleurus, — vile et lâche à Verdun.
Ayant les appétits d'une tigresse à jeun
Qui déchire et qui mord sans regarder sa proie!
Hier, écrasant Custine avec un cri de joie.
Aujourd'hui, le pleurant. — Frappant du même éclair
La Gironde, à Paris, — sur le Tessin, Munster!
Héroïque et superbe aux champs de Sambre et Meuse.
Géante sur le Rhin! — sur la Loire, odieuse!
Culbutant au hasard dans le même charnier
Le bourreau Robespierre et le barde Chénier!
De honte et de grandeur, effroyable mélange,
Toute couverte, enfin, de lauriers et de fange!
Et, l'écume au poitrail, sauvage, bondissant,
La tête dans la gloire et les pieds dans le sang! »

C'est alors que vient Bonaparte. Vainqueur, puis culbuté, sur son rocher, il songe :

...Hélas! Dieu l'a voulu.
« Ah! qu'implorais-tu donc de lui, toi, son élu?
Un prodige? une grâce insensée et fatale?
L'empire des vivants?... la tiare papale?

La moitié de son ciel ?... Non ! tu lui demandais,
Au nom de ses autels sauvés par tes hauts faits,
Sous ta tente rayée ou l'or de tes demeures...
Quoi donc ? — Moins qu'une année et moins qu'un jour : six heures!

« Six heures! rien de plus ! Six heures, pour franchir
Cette mer, ce détroit où le vent fait blanchir
Le flot qui, dans un jour, ondule et se balance
Des dunes d'Angleterre aux falaises de France!
Six heures ! pour voler débarquer tes soldats
Sur ces rives d'argent qui s'élèvent là-bas !
Pour lancer sur la mer, ainsi qu'autant d'étoiles,
Péniches et radeaux, plus de trois mille voiles!
Et, des rochers d'Alprech aux rochers du Gris-Nez,
A ces Anglais haïs et par toi condamnés,
Des hauteurs de Boulogne où ton œil étincelle,
Vomir, sur un éclair jailli de ta prunelle,
— Tourbillons déchaînés d'innombrables démons, —
Soixante régiments et quatre cents canons!
Six heures ! — pour passer! pour tromper la croisière
De Nelson ! pour sonner ta diane guerrière
Dans ces champs de Folkstone, où nul depuis César,
Hormis le Conquérant, n'a mis son étendard!
Six heures ! pour traquer au fond de ses repaires,
A l'abri des couteaux soldés de ses sicaires,
La Mégère orgueilleuse, au cœur jaloux et noir,
Sans scrupule, sans foi, sans pitié, sans devoir,
Qui, la robe tendue aux ponts de ses navires
Cupide, avec de sourds gloussements de vampires,
Recueille insatiable et les genoux pliés
Les trésors arrachés aux Mondes dépouillés.

. . . .

« Qu'il eût fait beau de voir aux rivages maudits
Seul, devant l'Angleterre en champ clos enfermée,
Tomber Napoléon avec la Grande Armée !
O bonheur infini de pouvoir dire un jour
A nos morts de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt!
A vous, les guerroyeurs des antiques batailles,
Du Guesclin, Jeanne d'Arc, et Lahire, et Xaintrailles,
Et Guise, et de Saxe, et Jean Bart, le sans-peur !
Que la mer est franchie et que, la joie au cœur,
Avec l'Anglais, sur qui déjà gronde la foudre,
Montjoie et Saint Denis ! — vos fils vont en découdre ! »

Il faut lire la suite du rêve de Napoléon, le combat contre Wellesley, écrit dans le langage d'Homère. — Hélas ! ce n'est qu'un rêve !

« Ah ! ce rêve vengeur qui charma ton esprit !
Ce rêve de Titan, doux au cœur du proscrit,
Et qui fit si souvent flamber dans ta prunelle
Comme un rayon d'épée, ô sire, une étincelle !
Ce rêve qui disait à l'univers vaincu,
Simplement, ces trois mots : l'Angleterre a vécu !
O sire ! réponds-nous ! réponds, toi qui sus lire
Presqu'à l'égal de Dieu les destins d'un empire !
Toi dont l'ardent génie, aigle, roi des hauteurs !
Plongeait d'un seul coup d'aile aux sombres profondeurs.
Toi, plus fort que les forts ! plus sage que les sages...
Ce rêve colossal, l'un de tes héritages !
Ce rêve que jamais un Français n'oublîra !
Ce rêve tant aimé, — qui donc l'accomplira ? »

*
* *

Avec LES TRIOMPHATEURS, de M. E. de Villedieu, nous entrons dans la satire, et l'auteur, dont les convictions sont profondes et la foi ardente, appelle la foudre divine à son aide, afin d'abattre la faconde des gens qui élèvent leur fortune sur le malheur public.

M. de Villedieu a intitulé ses poésies : *Chants de rénovation*. Souhaitons que sa voix se fasse entendre là où elle pourrait être si utile, mais ceux-là justement ne le liront pas. Tyrtée conduisit les Spartiates à la victoire : je crains bien que les Tyrtée de nos jours ne nous mènent qu'à la déception !

*
* *

Le magnifique ouvrage publié par M. Jules Le Fevre sous ce titre : LES MARTYRS D'AREZZO, ne peut être classé que dans les œuvres poétiques. L'auteur a voulu montrer que le génie est fatal à l'homme et que le vrai bonheur existe dans la médiocrité. « Le bonheur, dit-il, ce n'est pas le génie, la gloire, ou la renommée qu'on prend souvent pour elle ; ce n'est pas même l'amour. Le bonheur ! c'est le sommeil de l'âme : c'est la vertu. »

Les pages magistrales de cette œuvre sont pleines de pensées élevées, chaque chapitre peut se lire séparément et ouvre un vaste champ de réflexions au penseur.

Au milieu de tant d'autres pages sublimes, lisez celle-ci : *La Mer*.

« Les paysages de la terre sont merveilleux à voir ; mais quelles que soient leur grandeur, leur opulente variété, il y a toujours une barrière qui heurte

à moitié course, le vol du regard et du génie. Plus ils sont beaux, plus il y a de chances de rencontrer ces barrières, ces accidents de terrain qui en sont la richesse. Leur beauté, au moins pour un moment, limite et circonscrit la pensée. Il n'en est point ainsi du spectacle de la mer ; c'est l'immensité toute nue qui en fait le sublime ; l'œil porte aussi loin qu'il peut aller ; l'esprit s'ébat, à pleines ailes et sans encombre, dans le cercle élastique de son large horizon. Le poète y voit une page d'azur, où l'aquilon écrit, avec des vagues, le poème symbolique de nos révolutions et de celles du globe ; le peintre, une toile démesurée, où son imagination fait courir à grands traits les tableaux qu'elle rêve. Aussi effrayante dans le calme que dans la tourmente, son silence a des oracles aussi formidables que ses clameurs ; l'esprit les conçoit, et l'âme les interprète.

« C'est en présence de la mer qu'on apprend le mieux à juger de ce monde et des liens qui nous y attachent. La vue de l'Océan, où le ciel semble, en se réfléchissant, vouloir descendre à portée de l'homme, agrandit ses idées de l'espoir d'une autre vie ; son éducation se complète à cette école mobile de l'immuable éternité. Heureux, son bonheur se dilate et ne sent plus de bornes qui le serrent ; malheureux, son malheur prend peut-être les dimensions du désert qu'il contemple, mais il s'affaiblit en s'élargissant, comme les cercles tracés sur l'onde par l'aile d'un oiseau qui l'effleure...

« C'est une erreur de croire que le spectacle de la mer est toujours le même ; rien de plus varié que sa riche monotonie. Le jeu de la lumière et du vent dans les plissures de l'onde ; les grandes herbes qui montent de ses abîmes comme pour voir nos vaisseaux ; les nuages bigarrés du ciel, qui courent sur ces plaines comme des bancs de neige, des îles de naphte et de corail ; le soleil qu'on voit brûler dans ses entrailles comme un volcan grégeois ; le croissant qui s'y berce comme une nacelle submergée ; les étoiles qui s'y jouent comme des bulles d'or échappées dans ses profondeurs au chalumeau de ses génies ; tout change à chaque instant la scène sous nos yeux. S'agite-t-elle ? nulle vague ne se ressemble, aucune ne se brise de la même manière ; ces cônes fluides, ces bataillons d'obélisques, qui tombent et qui se relèvent, ne laissent pas un moment de trêve au regard. Leurs volutes écumeuses, leurs liquides ellipses étonnent tous les compas, défient tous les crayons ; une pensée monte, à chaque pyramide qui se dresse sur ce sol fuyard, et s'abat avec elle, pour renaître sous une autre forme, se détruire et recommencer ; c'est un drame aussi intarissable que le génie qu'il inspire.

« On a tant de fois comparé l'Océan avec la vie humaine, qu'il est presque inutile de fatiguer sa plume à retracer un si redondant parallèle ; sa mobilité,

ses écueils, ses orages aussi inconstants que ses beaux jours, multiplient des rapports qui saisissent les yeux. La mer a tous les caprices de nos passions, la rapidité changeante de nos désirs, le trouble et le calme de nos espérances; ses promesses sont aussi fallacieuses que celles du sort; elle se rit de nous comme la gloire, nous ballotte comme la fortune, nous flagelle comme le malheur. Quelques jours de navigation suffisent pour initier la rêverie à ces flagrantes similitudes. On croit souvent, en mettant le pied sur un vaisseau, échapper aux vicissitudes de la terre; on ne tarde guère à se désabuser. Les analogies s'éveillent à mesure qu'on avance: le mirage du monde nous poursuit sur le désert qui le baigne; nos souvenirs se pressent pour nous assiéger sur cette forêt de vagues que l'on traverse. Ce symbole mouvant de l'éternité n'est plus, à quelques lieues du rivage, qu'un emblème tumultueux des agitations de cette vie, qui nous fait désespérer du calme de la seconde! et, parti consolé, on aborde misérable. »

L'ouvrage de M. Jules Le Fevre nous montre que la grande race des Chateaubriand et des Lamartine n'est pas encore perdue!

∴

C'est dans la poésie mystique qu'il faut placer la MÉDITATION SYMBOLIQUE de M. Henri Michel. Vingt pages de pensées qui s'élèvent, grandes et belles, vers le Créateur.

∴

M. Ch. Perotte-Deslandes nous ramènera sur la terre, et ses PETITS RIENS sont bien l'image des petites choses qui nous occupent malheureusement bien plus que les grandes.

Il y a de tout, dans « ces rimes de toutes les couleurs », beaucoup d'esprit particulièrement, avec un parfum de gauloiseries qu'Arsène Houssaye, dans la préface qu'il a écrite pour le volume, compare à la violette... Hum! même *le Petit Pot de Blanchinette?*

Disons le mot : c'est très léger!

Mais un poète doit-il toujours être morose? — Ch. Perotte-Deslandes en fait voir « de toutes les couleurs » à ses lecteurs, qui lui pardonneront même ses sentiments politiques, en faveur de sa bonne humeur.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

M. Charles Richard, l'auteur de LA DAME ROUSSE, est un écrivain distingué, et. de plus, ce qui ne nuit pas, mais ce qui se sent à chaque page de son roman, il est artiste dans toute la force du terme. Tout ce qu'il regarde, il le voit au point de vue esthétique. Le héros de son roman est un peintre, et tous les personnages concourant à l'action se présentent sous un aspect des plus agréables. La Dame rousse même trouverait chez un continuateur de Rubens une palette enthousiaste.

Disons tout de suite que le roman de M. Charles Richard est bien mené, qu'il est très dramatique même, seulement nous nous demandons ce qu'il a bien voulu prouver : Est-ce une querelle d'écoles, M. Charles Richard tenant pour les Chaplin..: en amour, tandis qu'il répudie les Rubens ? — Bref, la Dame rousse est une plantureuse personne qui renverse les idées reçues jusqu'à ce jour. On connaissait déjà le seigneur du pays mettant à mal une jeune fille et s'empressant de lui remettre une jolie dot, afin de la colloquer à un imbécile ou à un intéressé quelconque ; ici rien de pareil.

La Dame rousse, friande de faire apprécier ses charmes, prend un amant puis, lorsqu'il a « cessé de plaire », elle lui tient à peu près ce petit discours :

« — Cher ami, il faut vous marier, je m'en charge. J'ai là, un monsignor qui passe son existence à jouer à la paume avec des jeunes personnes de nationalité anglaise, et il va vous procurer, grâce à ses relations nombreuses, une mignonne petite femme dont la dot saura vous consoler du chagrin de me perdre.

— Ah ! fait l'amant, sans trop se faire prier, vous croyez que...

— Oui, mon bon, c'est ainsi. Mais vous devez comprendre que si je vous case, vous me devez bien un petit dédommagement pour vous avoir supporté si longtemps. Voyons, voulez-vous être bien aimable ?

— Comment donc !...

— Eh bien, vous n'auriez pas, par hasard, parmi vos amis et connaissances un jeune homme bien gentil, qui pourrait vous remplacer avantageusement et que je déniaiserais, tandis que vous fileriez le parfait amour avec la charmante femme que nous vous aurions dénichée. »

Les choses s'arrangent ainsi, mais voilà que l'ami ne peut souffrir l'école Rubens, et, malgré ce que la dame peut lui laisser entrevoir de ses rondeurs, il n'aime que les Chaplin. — De là, fureur de la Dame rousse et drame épouvantable, dans lequel les Chaplin ont le dessus. — On n'est pas plus romantique !

*
* *

Ici, c'est une autre affaire, et Mme Carette raconte l'histoire d'une jeune personne qui se laisse... outrager en des circonstances aussi curieuses que bien invraisemblables. Le monsieur qui commet L'OUTRAGE, titre du roman, n'a rien de particulièrement sympathique, et il faut avouer que la demoiselle connaît bien peu la valeur de son... capital pour s'imaginer qu'on le gaspille ainsi et qu'un homme dépourvu de scrupules sera disposé à réparer les erreurs de sens d'une jeune fille à l'imagination des plus vives.

Mme Carette a inventé une fabulation des plus mouvementées, promenant son lecteur du Casino de Dieppe aux Indes Orientales, pour le ramener au couvent de Notre-Dame-de-la-Solitude, où l'héroïne, après avoir tué d'un coup de revolver l'amant volage, expie un moment d'oubli et un assassinat commis avec préméditation.

Certes, ce roman est bien écrit ; le personnage de l'outragée est sympathique, et la scène entre l'héroïne et la mère du séducteur est pleine de sentiment, mais la morale veut que les filles de bonne maison se gardent de certains entraînements ; lorsqu'elles succombent, il serait au moins à désirer que le combat eût été plus long que celui soutenu par Christiane. — Quant à Lucien Darsy, il est mort ; n'en parlons plus; les jurés ne l'eussent point vengé !

*
* *

Non, tout n'est pas rose, tant s'en faut, dans l'existence d'une étoile de la danse ! et le nouveau roman de Camille Debans est bien fait pour apprendre aux écolières du Conservatoire que si l'éclat de la rampe les attire comme le phalène, celui-ci y laisse ses ailes.

LES PUDEURS DE MARTHA est un récit dramatique dans lequel on rencontre un grand fond de sentimentalisme ; et cette jeune fille que ses succès

effarouchent est une héroïne qui plaira certainement à tous ceux qui la connaîtront.

Camille Debans est un romancier honnête, et le succès de ses ouvrages prouve suffisamment que l'on peut réussir en se maintenant dans un milieu convenable.

*
* *

L'œuvre d'Hector Malot en est encore une preuve, et son nouveau roman, LE SANG BLEU pénétrera partout où l'on a conservé le goût des livres écrits sans la recherche du mot qui déprave l'imagination.

Le Sang bleu, c'est la lutte des mœurs antiques de cette vieille noblesse, presque ruinée aujourd'hui, contre la bourgeoisie qui lui tend sa bourse pour redorer son blason.

Cette vieille marquise de Colbosc est un portrait sorti des anciens cadres de la galerie des ancêtres; fière, orgueilleuse des exploits de ses aïeux, elle défend pied à pied l'intrusion du sang bourgeois dans sa famille. Même les bienfaits qu'elle reçoit de son gendre roturier, elle les accepte comme les seigneurs devaient le faire jadis des redevances qu'on leur apportait. Elle ne désarme pas et, elle qui eût été jadis si fière d'avoir un petit-fils de sang noble, chaque fois qu'elle regarde sa fille, elle remercie le ciel de ce que celle-ci est restée stérile : Elle ne mêlera pas son sang bleu au sang rouge.

*
* *

Avec M. Émile Bonnetain, nous retombons dans le naturalisme, et cependant, on doit dire que MON PETIT HOMME est une étude faite avec un soin jaloux de ne point forcer la note dans le tableau de la vie honteuse des Alphonses inconscients. Si des jeunes gens de bonne famille savaient par quelle pente on arrive à la bassesse des sentiments, en fréquentant certaines femmes, ils y regarderaient à deux fois avant de solliciter des faveurs qu'un autre paye : c'est là ce qu'a dû se dire M. Émile Bonnetain, lorsqu'il a écrit ce volume de mœurs parisiennes.

Le but excuse l'insanité des tableaux. — Puante chose que l'homme vu au microscope!

*
* *

Pour terminer, je signalerai un charmant roman de M. Paul Saunière, MAIGRICHONNE, dont les péripéties dramatiques et poignantes offrent un intérêt

qui va croissant du commencement à l'épilogue. C'est l'histoire d'une jeune fille abandonnée qui se dévoue envers ceux qui l'ont recueillie et qui ne craint pas de subir tous les affronts pour sauver l'honneur de cette famille.

Comme toujours, tout le monde peut lire le nouveau roman de M. Paul Saunière.

ALEXANDRE LE-CLÈRE.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

« Tel père, tel fils, » dit le vieux proverbe. Combien ne serait-il pas plus juste de dire : « Telle mère, tel fils. » C'est surtout quand il s'agit des hommes supérieurs que cet adage rencontre de nombreuses applications. On l'a dit bien souvent et avec raison : « Les grands hommes tiennent de leurs mères. » C'est cette vérité, maintes fois proclamée déjà, que M. Maurice Bloch, directeur de l'institution Bischoffsheim, a voulu confirmer par de nombreux exemples, dans l'ouvrage important qu'il consacre aux mères des grands hommes.

Pour trouver ses modèles, l'auteur a pris dans les temps anciens comme dans les temps modernes ; il a choisi parmi les esprits les plus divers, orateurs, poètes, savants, généraux, hommes d'étude et hommes d'action, gens de lettres et gens d'épée.

Les biographies que l'on trouve dans LES MÈRES DES GRANDS HOMMES montreront une fois de plus que l'éducation dirigée par la mère produit les effets les plus heureux et les plus féconds. Elles montreront aussi que ces mères, qui ont su former des grands hommes, étaient les unes remarquables par la culture de l'esprit, la puissance de l'intelligence, la facilité au travail, la prompte conception ; les autres, par la force de la volonté, la grandeur du caractère, l'élévation de l'âme. On peut affirmer d'une façon générale (et M. Maurice Bloch le démontre par le seul exposé des faits) que chez toutes les femmes

dont les fils ont porté un nom illustre, il y a toujours eu quelque chose de supérieur, soit dans l'esprit, soit dans le caractère. Elle n'est donc pas une exception cette Cornélie, mère des Gracques, qu'on a tant vantée et tant citée en exemple. Ce ne sont pas des âmes vulgaires ni des esprits communs que les mères des Marc-Aurèle, des Bayard, des Cuvier, des Schiller, des Mendelssohn, des Chateaubriand, des Littré, des Michelet, et de tous ceux qu'on trouvera mentionnés dans l'ouvrage de M. Maurice Bloch.

Une remarque importante, selon l'observation de l'auteur, est que là où la mère a manqué et où l'enfant est néanmoins devenu un grand homme, il y a toujours eu l'action bienfaisante et l'influence salutaire de la femme. C'est alors une grand'mère, c'est une tante, c'est une marraine à qui il a été donné de jouer le rôle de seconde mère. L'auteur en rapporte des exemples intéressants avec Racine, Bernardin de Saint-Pierre, Béranger, l'historien anglais Gibbon.

La conclusion de l'étude de M. Maurice Bloch est que, pour instruire l'enfant, il faut instruire la mère, et que l'État, comme les institutions d'enseignement créées en dehors de lui, ne doit rien négliger pour donner aux femmes de toutes classes une instruction solide, de façon qu'elles puissent plus tard former des hommes en les commençant dès la plus tendre enfance.

* * *

Certes, en littérature comme en toute autre matière, dit M. André Joubert dans la préface de son ouvrage sur Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise, — un Mignon de la cour de Henri III, la fiction a son charme propre, son genre d'attrait spécial. Elle séduit les esprits amoureux des récits extraordinaires et des aventures merveilleuses. Mais, d'autre part, la vérité a aussi son charme. Souvent même l'histoire l'emporte en intérêt sur le roman. L'exposé des faits d'après les documents authentiques, les pièces officielles, les relations des auteurs contemporains corroborées par les témoignages et les dépositions des étrangers, suffit pour captiver l'attention, sans que l'écrivain ait besoin de grossir les événements déjà connus, de travestir et de dénaturer la réalité, d'inventer des intrigues compliquées et de multiplier les épisodes dramatiques. A plus forte raison, quand le personnage dont on veut retracer la vie a joui d'une renommée éclatante et a terminé brusquement sa carrière par une fin tragique, la narration de cette existence si

remplie et si mouvementée doit-elle trouver un accueil favorable auprès de tous les lecteurs simples curieux, lettrés, savants ou érudits.

Le volume de M. André Joubert, membre de la Société de l'Histoire de France, de la Société des anciens textes français, des Sociétés savantes de l'Anjou, des Sociétés historiques et archéologiques du Maine et de la Mayenne. est consacré à l'histoire de Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise. favori du duc François de Valois et gouverneur d'Anjou. Il mentionne successivement ses amours, ses relations avec la reine Marguerite de Navarre, dont le galant capitaine a célébré en des stances passionnées les grâces enchanteresses, ses démêlés et ses duels avec les mignons de l'entourage de Henri III. ses exploits militaires. ses divers séjours à Angers, ses brigandages, ses exactions et ses dilapidations, son expédition dans les Pays-Bas en compagnie de son maître, son interventiun en faveur des catholiques d'Anjou contre les huguenots de la province, enfin son assassinat à la Coutancière par le comte de Montsoreau, époux de la belle Françoise de Maridort.

L'ouvrage renferme des détails nouveaux sur Bussy-d'Amboise et sur sa famille, sur son rôle politique, sur ses nombreuses querelles, sur les Angevins au XVI[e] siècle, sur Claude Calasseau, le lieutenant criminel de Saumur, le confident et l'agent secret de Louis de Clermont, sur la dame de Montsoreau. Des notes historiques et généalogiques accompagnent le texte.

Trois eaux-fortes de M. Pierre Vidal, tirées des portefeuilles de Gaignières, ornent le volume. Elles représentent les châteaux de Montsoreau, de le Coutancière et d'Avoir.

*
* *

Dans le volume de M. Hector de La Ferrière, TROIS AMOUREUSES AU XVI[e] SIÈCLE, on retrouvera le héros du volume précédent.

L'auteur a réuni en un même volume des études publiées séparément sur trois femmes qui, à cette cour des Valois où la galanterie régnait en souveraine, eurent leur physionomie propre et jouèrent un rôle à part.

La première, Françoise de Rohan, est de ces femmes qui ne se donnent qu'une fois. Après une lutte énergique de vingt années, soutenue contre son séducteur, le duc de Nemours, l'opiniâtre Bretonne arrache à l'indolent Henri III des lettres patentes qui proclament sa parfaite loyauté et la réhabilitent. C'est une des causes les plus célèbres du XVI[e] siècle.

L'auteur a détaché de nombreuses pièces de cet interminable procès, la déposition de Fleury Barge, le tailleur en robes de Françoise de Rohan,

appelé par elle comme témoin à décharge, et les dépositions à charge de Catherine de Médicis, de Diane de Poitiers et du grand chirurgien Ambroise Paré : il a élagué ce que le huis-clos permettait seul de dire et d'entendre ; toutefois, il en reste encore assez pour faire apprécier la hardiesse du langage de l'époque.

Isabelle de Limeuil, c'est la courtisane de haut parage. Pratiquant l'amour en partie double, elle eut dans Condé son protecteur sérieux, et dans M. de Fresnes son amant de cœur. Utile auxiliaire de la politique de Catherine de Médicis, pour avoir trop bien voulu servir sa maîtresse, elle se laisse prendre au piège tendu à l'inflammable Condé. Déchue de son haut rang, elle finit par épouser un banquier lucquois, à la bourse duquel Catherine de Médicis avait eu recours. Les financiers nous venaient alors de l'Italie, comme ils nous viennent aujourd'hui de l'Allemagne. Le richissime Scipion Sardini, sans trop regarder au passé, consentit à redorer l'honneur d'Isabelle.

Mais, des trois héroïnes, la plus connue et la moins connue tout à la fois, c'est Marguerite de Valois. Dupleix, l'historien de Henri IV et de Louis XIII, qui fut longtemps à ses gages et vécut dans son intimité, a dit d'elle : « Je pourrais faire de sa vie un roman plus admirable, plus excellent que nul qui ait été composé aux siècles précédents, mais j'ai des occupations plus sérieuses. »

Marguerite de Valois a porté bonheur à tous ceux qui se sont occupés d'elle : à Hérold dans son *Pré aux Clercs,* à Meyerbeer dans *les Huguenots,* ce drame dont la musique nous a si bien rendu les passions frénétiques de l'époque.

Marguerite a inspiré à Dumas un de ses romans les plus populaires, un de ses drames les plus émouvants.

Après lui, venir parler de la reine Margot, c'est presque téméraire, car, grâce à son incroyable intuition de la couleur historique, il a donné un merveilleux semblant de vrai à ses fictions les plus hardies.

M. de La Ferrière n'a pas craint de faire revivre Marguerite de Valois parmi les amoureuses du XVIe siècle, non pas pour raconter sa vie d'après les documents précieux qu'il avait en mains, mais bien pour se servir de ces documents pour encadrer historiquement ses aventures galantes.

⁂

Un nouveau volume de la collection des Femmes des Tuileries, publiée par M. Imbert de Saint-Amand, vient de paraître sous ce titre : les Beaux Jours

DE L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE. Cette étude historique, qui a tout le charme d'un roman, est rempli de détails inédits ; elle commence à la naissance de Marie-Louise et finit au début de la campagne de Russie. C'est un tableau complet de la cour d'Autriche et de la cour de France à cette époque brillante, mais décevante, qui faisait dire à Napoléon, sur le rocher de Sainte-Hélène : « Le règne de Marie-Louise a été fort court, mais elle a dû bien en jouir, elle avait la terre à ses pieds. »

*
* *

L'ouvrage de M. Ed. Bonnal, CHUTE D'UNE RÉPUBLIQUE, — VENISE, ne conclut pas en faveur des hautes conceptions politiques de Bonaparte.

La gloire de Napoléon a fait oublier ses fautes, spécialement ses fautes diplomatiques. La carrière éblouissante de celui qui s'appela d'abord le général Bonaparte en a bénéficié pour la campagne d'Italie des années 1796 et 1797. Or, c'est durant cette campagne que se produisirent deux faits graves, relatifs à la nationalité de l'Italie : l'expulsion de la maison d'Autriche du Milanais et de la Lombardie, puis la chute de la république de Venise.

Exposer les faits militaires et diplomatiques de cette époque, c'est montrer que Napoléon a sacrifié Venise au sentiment de jalousie qu'il éprouvait contre Hoche et Moreau.

Entre le vainqueur et le vaincu, M. Ed. Bonnal a voulu prouver que la cause du vaincu lui paraît ici la plus grande, la plus noble.

L'auteur a puisé ses renseignements à Venise, à Milan, à Bologne, et il est convaincu que la chute de la république vénitienne est un acte d'iniquité.

Il est certain, que d'après les documents donnés par M. Ed. Bonnal, la république de Venise semble être une victime, car elle n'avait, suivant lesdits documents, que les meilleures intentions à notre égard : cependant Bonaparte connaissait assez la duplicité italienne pour ne pas vouloir faire la faute que Napoléon III son successeur ne craignit pas de commettre, faute dont M. Ed. Bonnal semble le louer. La reconnaissance des peuples est une chimère.

*
* *

Justement une brochure anonyme vient de paraître, LE RÉTABLISSEMENT DU POUVOIR TEMPOREL DU PAPE PAR LE PRINCE DE BISMARCK, qui tend à prouver que l'Allemagne a le plus grand intérêt à rétablir le pape sur son trône et à s'appuyer sur le chef de la catholicité comme le fit Charlemagne sous Léon III.

L'empereur d'Allemagne aurait certainement plus de force si Léon XIII posait la couronne impériale sur sa tête, comme il le fit en l'an 800 pour Charlemagne en prononçant les paroles suivantes :

« *Carolo Augusto, a Deo coronato, magno et pacifico imperatori Romanorum, vita et victoria...* »

Tous les catholiques allemands, autrichiens et autres peuples qui pourraient un jour former un empire ayant à sa tête un empereur résidant à Berlin se rangeraient autour du trône s'ils savaient que leur chef religieux est protégé par un bras puissant, tandis que l'empire allemand a justement contre lui les catholiques, dont l'opposition le gêne.

Cette brochure, qui est à lire, est écrite par un catholique, mais non pas par un Français, les tournures de phrases l'indiquent, et ce que pensent les étrangers, particulièrement nos voisins, ne doit pas passer inaperçu pour nous.

L'Italie ne peut rester longtemps, si elle l'est encore, l'amie de l'Allemagne : la première veut Trieste, la seconde désire ce port sur la Méditerranée ; elle repousse l'Autriche vers l'est pour trouver un passage, et si l'Italie a fait son unité contre l'Autriche, avec le secours de l'Allemagne, celle-ci pourrait bien être le marteau qui brisera l'œuvre. Affaire de temps.

*
* *

Il vient de paraître chez les éditeurs Marpon et Flammarion un volume non signé, Pourquoi la France n'est pas prête. La question de notre puissance militaire, question vitale s'il en fut, n'est pas chose dont l'on désire se désintéresser, et les considérations dans lesquelles entre l'auteur anonyme de ce volume nous paraissent assez sérieuses pour que chacun puisse chercher à juger en connaissance de cause.

Voici les conclusions de ce livre :

« Les inquiétudes que manifeste l'opinion publique au sujet de la valeur effective de la nouvelle puissance militaire française reposent sur de sérieux fondements. La réorganisation de nos forces militaires n'a produit que des résultats peu satisfaisants. Elle n'inspire pas une pleine confiance. Elle ne répond que très imparfaitement aux immenses efforts qu'elle a coûtés et aux espérances que ces efforts permettaient de concevoir.

« Il y a dans la nouvelle armée française des parties excellentes. Les soldats sont lestes et intelligents, d'humeur vive, mais docile. On pourrait, en leur donnant consciencieusement une éducation militaire uniforme, en faire des troupes incomparables. A la tête de l'armée marche une élite d'officiers

laborieux, instruits et doués d'un admirable esprit militaire. Mais les troupes sont négligées par leurs chefs, mal commandées, inégalement instruites : les réserves ne sont presque jamais l'objet des soins exceptionnels que réclament leur situation particulière et l'importance de leur rôle dans l'organisation actuelle. D'autre part, l'élite des chefs de l'armée, composée, en grande partie, d'officiers des armes spéciales, est en avance de quinze ans sur la masse des officiers. Ces derniers, véritables agents d'exécution des réformes, de qui dépendent la valeur, la solidité et l'esprit des troupes, s'acquittent sans zèle et sans émulation de leurs difficiles fonctions. Beaucoup sont hors d'état de remplir convenablement les attributions qui résultent pour un officier des nouvelles institutions militaires. Les autres s'y dérobent pour divers motifs qui dénotent tous un déplorable relâchement de l'esprit militaire. L'armée française est un corps presque entièrement paralysé, qui ne reçoit pas les impulsions de son cerveau.

« La réorganisation des forces militaires de la France est donc une œuvre manquée sur certains points, inachevée sur d'autres. La législation sur laquelle repose cette organisation n'est parvenue à donner à notre armée ni le nombre nécessaire, ni la quantité des soldats. On lui doit une armée formée d'éléments hétérogènes, un mélange de matériaux mal assortis, de principes et de tendances qui s'excluent, en un mot, un ensemble irrégulier, incohérent et inconsistant. Un tel régime ne pouvait aboutir qu'à des mécomptes au point de vue de la quantité et de la qualité des troupes.

« La préoccupation sous l'empire de laquelle on avait renoncé à l'ancien système militaire était d'obtenir une armée nombreuse. Dans l'état actuel de la science militaire, de la civilisation des peuples et de leur armement, le nombre doit jouer un rôle prépondérant sur les champs de bataille européens. Que l'avantage du nombre soit destiné à perdre tôt ou tard son importance, personne n'en doute ; mais là n'est pas la question pour le moment. La préparation de la prochaine guerre, voilà l'objet qu'il faut considérer exclusivement, et pour lequel il importe que notre armée se ménage tous les avantages actuellement essentiels.

« Le service universel est seul en mesure de procurer à une armée la quantité de soldats dont elle a besoin pour lutter sans désavantage avec une armée fondée elle-même sur le principe du service universel. Une armée permanente très considérable de soldats de profession serait à peu près impossible à recruter dans la société actuelle ; elle entraînerait de colossales dépenses, elle constituerait un élément discordant au milieu de nos mœurs ; enfin elle n'atteindrait jamais une valeur capable de compenser, à égalité d'armement, la supériorité numérique d'ennemis décidés, braves et disciplinés.

« Le service universel a, en outre, le mérite d'être en harmonie avec nos institutions sociales et politiques.

« Cependant on lui reproche d'entraver le recrutement des carrières libérales et d'entraîner à d'énormes dépenses.

« Nous répondrons, sur le premier point, qu'en soumettant les vocations à une épreuve, on mettra un frein à l'envahissement des carrières libérales par d'innombrables médiocrités; qu'on rendra ainsi un grand service aux gens de mérite, qui sont mal à leur aise dans un tel encombrement, et en même temps à la carrière politique, dans laquelle les professions libérales déversent le trop-plein de leurs fruits secs. Sur le second point, l'objection n'a qu'une portée relative. La France doit faire face aux nécessités de sa situation, et depuis douze ans, elle ne marchande pas les sacrifices. Le système actuel coûte fort cher. L'entretien d'une grosse armée de service à long terme serait au moins aussi odieux. Reste à savoir si la dépense occasionnée par l'application du service universel tel que nous l'entendons s'éloignerait sensiblement du chiffre actuel.

Le service universel entraîne comme corollaire le service réduit. Or, il doit être possible de réduire sans danger le temps du service de manière à atténuer les inconvénients résultant du service universel pour les candidats aux carrières libérales et pour les finances du pays. Cette réduction, nous croyons l'avoir déterminée en proposant le service de trente mois obligatoire pour tous les Français valides, indistinctement. Après avoir trempé leurs âmes et leur vigueur physique dans les sévères devoirs de l'esprit militaire, tous les jeunes Français ayant reçu ce baptême civil se dirig[eront] vers les carrières de leur choix. Quant aux frais, nous avons établi dans le cours de cette étude qu'ils ne subiraient qu'une augmentation insignifiante en échange d'avantages énormes. Cette augmentation sur la dépense qu'entraîne l'application de la loi de 1872 s'élèverait à 47,832,714 74. Or, on pourrait réaliser des économies dans les divers budgets, même dans celui de la guerre, en supprimant des dépenses qui ne rapportent certainement pas à la France les avantages qui résulteraient pour elle de la possession d'une armée solide.

« Ces objections écartées, il s'en présente une autre. On peut penser que le service universel de trente mois qui permet d'obtenir le nombre et répond à l'état social actuel, sans être financièrement impraticable, ne fournira que de médiocres soldats. On n'obtiendra la quantité des troupes qu'au détriment de leur qualité.

« Nous croyons avoir réussi à démontrer le contraire. Les soldats fournis par le service universel n'ont pas besoin des qualités des soldats de profession.

Peu d'années suffisent pour leur donner une éducation et une instruction en rapport avec la nature et la destination des armées actuelles. L'important, c'est que les troupes de ces armées innombrables aient reçu une instruction uniforme et d'égale durée. Elles formeront ainsi une masse homogène plus redoutable qu'une petite armée permanente, même en cas d'offensive. Au surplus, la réduction de la durée du service ne saurait nuire à l'instruction des soldats que si elle portait sur le nombre des heures de travail, au lieu de porter seulement sur le nombre d'années de présence au régiment. Mais nous avons établi qu'en trente mois un tableau d'instruction bien ordonné pouvait astreindre le soldat à un nombre d'heures de travail égal à celui qu'on lui impose en cinq ans. L'instruction ainsi donnée serait mieux comprise, plus rapide et plus productive. La durée du service serait réduite au temps strictement nécessaire, sans préjudice par la qualité des soldats, et le service universel pourrait être appliqué alors dans toute sa plénitude.

« La loi de 1872 n'a pas résolu le problème : la meilleure organisation de l'armée française en vue d'une prochaine guerre européenne est encore à trouver. Il fallait militariser suffisamment le plus grand nombre possible d'hommes pendant le temps le plus court, avec le moins de frais possible. Or, la législation actuelle ne réalise aucune de ces conditions. Elle admet de telles exceptions, de tels tempéraments, que sur les 220,000 hommes environ, annuellement propres au service, elle n'en appelle que 150,000; sur ces derniers, 85,000 seulement font régulièrement le service dit de cinq ans. (On obtient ce chiffre en prenant le cinquième de l'ensemble total des forces actives permanentes prévu par le budget, soit 425,000 hommes, au lieu d'ailleurs de 704,000 prévus par la loi.) Quant à la qualité des soldats, elle est loin de la faire obtenir, puisque, sur les 220,000 qui pourraient accomplir un temps de service uniforme, 85,000 seulement sont incorporés pour quatre ans environ, tandis que les autres ne sont instruits que pendant un an, et le plus grand nombre pendant deux périodes de vingt-huit jours seulement.

« Il en résulte une armée incomplète et composée d'éléments disparates. On ne peut se défendre de fâcheux pressentiments en songeant à la résistance que ces forces opposeraient si elles étaient soumises à une sérieuse épreuve. Cette législation qui impose tantôt des services trop longs, et alors en partie inutiles, tantôt des services trop brefs, et alors insuffisants, a le défaut de consacrer l'irrégularité de certaines catégories de privilèges, et d'être ainsi en désaccord avec les mœurs actuelles de notre société. Elle a, en outre, l'inconvénient d'entraîner des charges financières écrasantes. Son application si désavantageuse occasionne à peu près les mêmes dépenses que le service universel, dont l'établissement serait si profitable à l'armée et au pays.

« Le système que nous proposons semble à l'abri de tous ces reproches et de toutes les objections que l'on pourrait opposer à l'adoption radicale du service universel. Il procurerait à la France une armée homogène, composée de tous les jeunes hommes valides également et suffisamment instruits. La population proteste depuis longtemps contre les abus qui résultent fatalement de l'organisation actuelle. Celle que nous proposons donnerait satisfaction au vœu général et, en même temps, aux nécessités militaires et financières du moment. Ce que le peuple réclame avec raison, et ce qui serait désirable à tous les points de vue, c'est une organisation simple, pratique et égalitaire. Dans une société démocratique, il importe que chacun contribue à sauvegarder l'intérêt de tous. Cette contribution n'est insupportable et injuste que lorsque le nombre des mauvais citoyens, parvenant à s'y soustraire, devient aussi considérable qu'aujourd'hui. Il est à présumer que, lors des prochaines élections, le peuple français manifestera clairement son sentiment sur cette question. Il ne manquera certes pas de gens qui se croiront tenus d'avoir systématiquement l'opinion contraire. Cependant si, comme nous l'espérons, les électeurs réclament l'application sincère du service réduit, uniforme et obligatoire pour tous, leur vœu sera, dans les circonstances actuelles, aussi conforme au bien militaire qu'au bien public.

« Si l'organisation que l'on substituera au régime de la loi de 1872 repose légalement sur le principe du service universel, elle n'aura de chance de succès qu'autant qu'elle sera accompagnée d'une réforme du corps des officiers. Le recrutement, l'instruction et l'esprit des officiers des anciennes armées permanentes ne conviennent pas à une armée organisée d'après les principes modernes. Une des nombreuses inconséquences de la législation actuelle est de n'avoir pas réglé cette question essentielle. A cet égard, elle est incomplète, comme elle est défectueuse dans la plupart de ses dispositions. Le législateur semble vouloir espérer que le corps des officiers se transformerait de lui-même. Mais en admettant que les officiers se fussent montrés disposés, ce qui est arrivé pour quelques-uns, à justifier une si flatteuse espérance, à faire subir à leur instruction et à leur esprit une métamorphose analogue à celle de l'armée elle-même, ils ne seraient jamais parvenus à un résultat entièrement satisfaisant. Ils n'auraient jamais constitué, malgré leurs efforts personnels, un corps homogène, animé de tendances et d'un esprit uniformes. Les lois et les règlements auxquels sont soumis leur recrutement et leur avancement les auraient toujours maintenus ou ramenés malgré eux à un niveau inférieur. Les modifications que nous proposons d'apporter au recrutement et à l'avancement des officiers permettraient, croyons-nous, à ces derniers d'atteindre une valeur professionnelle en harmonie avec l'organisation actuelle.

« Nous avons admis tout à l'heure, par hypothèse, que le personnel des officiers se soit réformé spontanément, comprenant que la valeur des chefs doit augmenter en raison directe du nombre des soldats, et en raison inverse de la durée du service. Malheureusement, on l'a vu dans la deuxième partie de notre travail, c'est à des sentiments tout opposés qu'ils ont obéi. Loin d'essayer de se refaire à l'usage de l'armée nouvelle, ils se sont obstinés à rester figés dans leur manière d'être et de penser, s'efforçant ainsi de rendre le fonctionnement du service universel sinon impossible, du moins absolument stérile.

« Il nous a été pénible d'avoir à constater un déficit dans la valeur de notre armée; surtout d'avoir à l'attribuer pour une grande part à l'attitude des officiers. Mais nous aurions eu tort de publier ces observations, que bien des gens ont faites depuis longtemps, que si le mal dont il s'agit était incurable : or, c'est ce que nous nous refusons à reconnaître. La réforme intellectuelle du corps des officier sn'a pas été entreprise, malgré son évidente nécessité. Nous estimons que les mesures proposées dans ce travail, ou des mesures analogues, produiraient rapidement d'excellents résultats. Si, de son côté, l'autorité supérieure en secondait l'efficacité par une action énergique, si elle prescrivait, en même temps que les remèdes, l'observation rigoureuse d'une bonne hygiène intellectuelle et morale, l'armée aurait bientôt les officiers qui conviennent à son tempérament et à sa constitution.

Le pays a bien le droit de s'inquiéter de ce déficit, et de demander pourquoi on ne l'a pas doté de cette puissance complètement réorganisée pour laquelle il n'a refusé aucun sacrifice. Comment s'expliquer l'insouciance des pouvoirs publics, surtout de l'autorité militaire supérieure, en présence d'une situation défectueuse et irrégulière, dont les hommes sensés et pénétrés de l'amour du bien public réclament si instamment la réforme? Aujourd'hui prévaut en Europe cette maxime de Montecuculli : « Il est naturel et juste que le fort commande au faible, et celui qui est armé à celui qui ne l'est pas. » Toutes les nations travaillent incessamment à se rendre de plus en plus redoutables. Dans un livre où il encourageait la nation allemande à persévérer dans ses efforts, un officier allemand écrivait : « Chacun sait que la prochaine guerre sera d'une violence destructive inconnue jusqu'à ce jour. Ce sera l'exode de deux peuples, et non pas la lutte de deux armées. On déploiera de part et d'autre toute la force morale pour une lutte à outrance, toute la somme d'intelligence pour s'anéantir. » — L'Italie grandit. Elle pourrait déjà faire sérieusement figure dans un conflit européen. Le directeur général du service de recrutement au ministère de la guerre annonçait, dans son dernier rapport,

que l'effectif total de l'armée italienne peut s'élever en cas de guerre à 2,273,618 hommes Pour nous, environnés de puissances menaçantes et toujours en progrès, nous nous contentons d'un instrument incomplet, inachevé, sans cohérence, d'une armée qui a si bien le sentiment des vices de sa constitution qu'elle est mécontente d'elle-même, et qu'elle manque de confiance dans ses forces. Plus cet état de choses est maintenu, plus ces forces dépérissent.

« Tout le monde a dans la mémoire les considérations de Montesquieu sur les causes de la grandeur des Romains, qui « ayant à combattre successivement contre tous les peuples, ont toujours renoncé à leurs usages, sitôt qu'il en ont trouvé de meilleurs ». Au contraire, Carthage, Athènes, les républiques d'Italie, incapables de se corriger, ont péri promptement pour s'être obstinées dans des erreurs si douces qu'elles ne voulurent pas s'en guérir, et ne purent « se vanter que de la perpétuité de leur abus ». Notre armée ressemble à ces républiques : elle a dû expier ses fautes, et cependant elle les recommence! L'avenir de la France est gros d'éventualités redoutables. De toutes parts, de sinistres oracles nous parlent de la décadence et de la fin prochaine de notre race. Nous-mêmes, nous sentant décroître en nombre et en vigueur physique et morale, nous perdons de notre assurance et nous glissons ainsi plus rapidement dans la catégorie des peuples affaiblis. Un effort surhumain pourrait seul détourner le péril et dégager l'avenir compromis. C'est aux chefs de notre armée qu'il appartient naturellement de diriger cet effort, d'organiser le nombre, de raviver le feu sacré du patriotisme, de sauver, en un mot, la patrie plus en danger que jamais. Aussi est-on profondément déçu et attristé, quand on voit nos officiers, s'en tenir à la stricte observation des devoirs indispensables. Il fallait entreprendre une tâche grandiose; ils se sont occupés de maintenir de futiles distinctions entre les *électeurs* et les militaires. Il fallait se jeter à corps perdu dans les plus sublimes devoirs de l'esprit militaire : ils se sont cantonnés dans une attitude hostile aux préférences politiques de la nation, cherchant des excuses à la tiédeur de leur zèle dans le spectacle attristant et, paraît-il, démoralisant d'une démocratie qui cherche sa voie.

« Cependant l'armure qu'il fallait prendre n'était pas, selon nous, au-dessus de leur taille. Leur erreur est d'avoir mal distingué où était le devoir, et de l'avoir placé où il n'est plus exclusivement, c'est-à dire dans un fétichisme aveugle pour toutes les traditions indistinctement. Pendant qu'autour d'eux le siècle militaire a marché, ils sont restés immobiles, fidèles à l'ancien état de choses, et se couvrant du prétexte que l'organisation nouvelle leur semble incompatible avec l'esprit militaire et avec la discipline telle qu'ils l'enten-

dent. Comme si leurs vainqueurs avaient manqué d'esprit militaire: comme si les armées modernes n'avaient eu une discipline supérieure à celle des anciennes, une discipline qui s'étend même à l'activité intellectuelle! Nos officiers n'en sont plus à regretter d'être restés si longtemps dans des erreurs que la France a cruellement expiées : ils désirent pouvoir retourner librement à ces erreurs mêmes. Ils les associent obstinément aux bonnes traditions du passé, à celles qu'on ne leur demande certes pas d'abandonner. Ainsi, dans un milieu social où l'on sait bien conserver les bonnes traditions, ils se sont signalés par un penchant spécial pour les mauvaises : c'est de là que vient la déconsidération et même le ridicule dont la foule paie leur hostilité à tout progrès.

« Malheureusement, depuis la guerre, on a encouragé leurs préjugés, leurs doléances et même leurs regrets. Ce sont leurs défauts les plus dangereux qu'on a le plus flattés. Aussi vont-ils s'étonner de ces critiques, que nous avons à dessein rendues sévères. L'intérêt supérieur du pays et de l'armée doit faire oublier quelquefois les ménagements dus à un esprit de corps qui dégénère et se complaît dans ses travers, sur la foi d'éloges et d'encouragements suspects. Bien peu, nous le craignons, seront capables de cet acte de virilité intellectuelle qui porte un homme à s'incliner devant une critique juste. Mais la faute en revient aux personnages qui se sont faits dans notre armée les apôtres de toutes les tendances rétrogrades. Anciens généraux, anciens officiers, dans leurs conversations, dans les journaux, dans les brochures, ils prêchent la haine des institutions militaires établies et troublent l'esprit des jeunes, sur qui leur influence est très grande. Leurs conseils égoïstes sont par eux-mêmes subversifs de tout esprit militaire. Ils excitent leurs successeurs à la haine du progrès. Le navire qui portait leur passé légendaire ayant sombré dans un désastre, ils se font un point d'honneur de rester inutilement cramponnés aux épaves. Mais de quel droit prétendent-ils retenir les jeunes avec eux et les empêcher de continuer la lutte pour la Patrie sur le vaisseau neuf qu'elle leur confie ? Il est déloyal de faire appel à leurs sentiments d'honneur pour les encourager dans une résistance contraire à l'esprit militaire et funeste à la Patrie.

« On fait croire à nos officiers que le régime actuel est provisoire, et qu'il en est de même des grandes armées de défense nationale. C'est ainsi que leur laisser-aller, leur indifférence dans l'application des réformes se justifient à leurs propres yeux. Ils ne prennent point leur parti des principes sur lesquels repose tout le mécanisme de notre puissance militaire, et instinctivement ils éprouvent pour toutes les conséquences de ces principes une répulsion insur-

montable. Prenons un exemple. La nécessité d'avoir une armée nombreuse entraîne la réduction du service ; le service réduit est lui-même singulièrement facilité par la préparation des jeunes gens, dès l'école, aux exercices corporels et à l'habitude de marcher coude à coude et d'obéir sans réplique. De là l'organisation des bataillons scolaires, qui, nous le reconnaissons, a de graves défauts, mais qui a aussi un grand mérite : elle est logique, ayant pour objet de remédier à certains inconvénients du service universel. Or, c'est précisément ce mérite qui l'a rendue odieuse à bien des gens. Elle semble en effet devoir ajourner, si elle remplit son objet. les espérances de ceux qui désirent voir l'armée rentrer dans l'antique ornière.

« Ceci montre combien il est urgent de substituer au régime de la loi de 1872 un ordre de choses définitif, et d'enlever ainsi à nos officiers toute espérance de retour en arrière et tout prétexte de laisser-aller. Il importe que l'on mette enfin, par cette réorganisation définitive, leur esprit en garde contre les suggestions de leurs conseillers habituels. Ni l'esprit militaire, ni l'honneur ne leur ordonnent de s'en tenir obstinément aux traditions que leur recommandent ces conseillers. Une franche adhésion au nouvel ordre de choses serait bien plus conforme aux traditions du véritable esprit militaire qui exige, avant tout, l'abnégation du soldat.

« Quant aux traditions, il faut les suivre, mais avec discernement. Elles ne doivent pas s'opposer à tout progrès ; elles fournissent seulement un fonds de matériaux que le progrès doit modifier, diversifier, accroître selon les intérêts du moment. Une armée sans traditions n'aurait qu'une puissance factice, artificielle, et qui n'inspirerait aucune confiance. Une armée sans progrès serait une armée sans intelligence. Elle n'aurait même pas cette supériorité qui permet généralement aux troupes européennes de réduire aisément des tribus sauvages n'ayant jamais changé leur manière de combattre.

« Après la Révolution française, la Prusse modifia son organisation et adopta une nouvelle manière de faire la guerre. Elle n'abandonna point pour cela ses traditions. C'est nous qui, depuis, avons renoncé aux nôtres. D'autres les ont alors recueillies et les ont tournées contre nous.

« Le culte exclusif de quelques-uns de nos officiers pour l'idée de tradition n'est guère logique. Ils veulent bien qu'on s'attache à des traditions, mais à celles qu'ils préfèrent et qui s'accordent le mieux à leur éducation. Ils oublient que de Vercingétorix à Jeanne Darc et aux héros de Valmy s'était formé un puissant courant traditionnel. Cette grande tradition populaire, qui nous fit vaincre à Valmy, nous l'avions abandonnée pour une armée chargée de répondre de l'ordre à l'intérieur, mais incapable de résister à une invasion.

« Le meilleur hommage à rendre à l'idée même de tradition est de s'en tenir à celle qui convient le mieux à l'intérêt actuel du pays, à son organisation sociale et politique, à celle qui a, de plus, le mérite de ne rappeler aucun désastre et d'être en harmonie avec les progrès de la science militaire. C'est d'elle seule que doivent procéder désormais le tempérament et les mœurs d'une armée française ; c'est au principe qu'elle représente que doivent se rattacher toutes les réformes ; car une armée n'a pas seulement à suivre machinalement les sentiers battus : tout en marchant dans sa direction générale, il lui appartient de créer pour l'avenir des traditions secondaires.

« C'est une armée fondée sur la tradition vraiment nationale que demande le pays, et dont nous avons proposé l'organisation. Ce que nous demandons également, avec le pays, c'est un corps d'officiers à l'usage de cette armée, s'inspirant de cette tradition nationale et travaillant à lui faire porter ses fruits. — Quant à vous, partisans inconsolables des traditions impériales, des petites armées politiques et de ces mœurs militaires que la France a payées de son sang, de ses milliards et de ses provinces, si vous ne préférez à vos chimères l'intérêt même de la Patrie, laissez passer ceux dont l'esprit est aussi vaillant que le cœur : leur tâche n'est pas d'épouser vos regrets et vos rancunes, mais de préparer les victoires futures. »

*
* *

En écrivant son ouvrage sur LA PSYCHOLOGIE ALLEMANDE, le but de M. Th. Ribot, le savant directeur de la *Revue philosophique*, n'a pas été de faire une histoire de la psychologie contemporaine. En Allemagne comme partout il y a une psychologie « spiritualiste », qui, sous les noms divers d'anthropologie, de science de l'homme, répond aux traités classiques qui ont cours chez nous sur ces questions. Dans ces ouvrages, il y a deux parts à faire : celle des vérités positives, — il est juste de les restituer aux savants qui les ont trouvées; celle des interprétations, — elles ne sont pas neuves et ne varient que sur des détails insignifiants. Par conséquent, il eût été inutile d'y revenir.

De même, l'auteur a éliminé les théories purement métaphysiques, idéalistes ou réalistes. Si large qu'elles fassent la part à la psychologie, elles n'ont rien à nous apprendre. Ici, comme dans toute autre partie de la science humaine, elles ne s'attachent qu'aux principes et aux caractères généraux.

Il en est de même pour les « théories de la connaissance », nombreuses en Allemagne, intéressantes, dues le plus souvent à des esprits vigoureux ou subtiles qui tous portent la marque de Kant. Elles constituent un domaine à

part, celui de la critique générale, et demandent à être étudiées séparément.

Ce que M. Ribot recherche, c'est l'étude des questions accessibles à la fois à l'observation de la conscience et à l'investigation scientifique, telle qu'on la pratique dans les laboratoires; c'est la psychologie considérée comme science naturelle, débarrassée de toute métaphysique et s'appuyant sur la science de la vie. Il reste confiné dans les régions inférieures de la vie psychique, mais sa position n'est pas si humble qu'il peut sembler, car ces phénomènes servent de base et de point d'appui à tout le reste. La psychologie physiologique pénètre par des trouées imprévues jusqu'aux questions les plus hautes de la connaissance humaine, et M. Th. Ribot y conduit ses lecteurs avec la profonde connaissance qu'il a de ces choses.

∴

M. Ch. Bénard, ancien professeur de l'Université, vient de publier sous le titre : LA PHILOSOPHIE ANCIENNE, HISTOIRE GÉNÉRALE DE SES SYSTÈMES, la première partie d'un ouvrage qui marquera parmi les plus appréciés sur l'histoire de la philosophie. Cette première partie comprend : la philosophie et la sagesse orientales, la philosophie grecque avant Socrate, Socrate et les socratiques, et l'étude sur les sophistes grecs.

∴

Un des députés de Paris les plus en vue, M. de Lanessan, qui est en même temps un savant très distingué, publie dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, dirigée par M. Aglave, un ouvrage appelé à un grand succès sous le titre de : INTRODUCTION A LA BOTANIQUE. Cet ouvrage donne, sous une forme succincte, un exposé des théories scientifiques nouvelles groupées autour d'un végétal le *sapin*, qu'il a pris comme type de la vie des plantes. Ce plan original conduit l'auteur aux rapprochements les plus instructifs et lui permet de faire aisément comprendre aux gens du monde les idées et les découvertes des plus illustres savants contemporains.

Ce livre est l'écho des remarquables leçons données à la Faculté de médecine de Paris par M. de Lanessan.

Un nombre considérable de gravures ornent ce volume.

Le transformisme darwinien, qui a renouvelé la zoologie depuis vingt ans, domine également aujourd'hui la botanique. Ce résultat est dû en grande partie aux travaux de M. G. de Saporta, qui publie aujourd'hui le résumé de ses recherches, avec le concours du savant professeur de la Faculté de Marseille, M. Marion.

Ce grand et beau travail, intitulé L'ÉVOLUTION DU RÈGNE VÉGÉTAL, constitue un tableau général de la vie des plantes, classées au point de vue de leurs transformations depuis les âges géologiques les plus reculés jusqu'à nos jours. C'est la généalogie du monde végétal actuel retracé par un des savants qui ont le plus contribué à la retrouver. Cent figures dans le texte accompagnent ce volume.

∴

Une seconde édition de L'ÊTRE SOCIAL, de M. Armand Hayem, vient de paraître.

Cet ouvrage se recommande aux philosophes et aux hommes d'État. C'est à la fois un traité de sociologie et de politique plein de vues scientifiques, d'idées originales, qui mérite de fixer l'attention surtout dans un temps où les principes qui semblaient les plus solides sont de tous côtés remis en question.

∴

Signalons aussi la troisième édition de l'ouvrage de M. Adolphe Coste, DES CONDITIONS SOCIALES DU BONHEUR ET DE LA FORCE.

Sans vouloir faire de la morale proprement dite, l'auteur couronné de l'HYGIÈNE SOCIALE CONTRE LE PAUPÉRISME montre que les conditions sociales du bonheur en sont les conditions principales, parce qu'elles renferment toutes les autres ; mais, par contre, il fait la critique d'une société où la plupart des individus ne peuvent agir que par nécessité ou par vertu, sans y trouver le stimulant direct de l'intérêt ou du plaisir. La donnée principale du livre est que le bonheur des individus dans la famille, dans la pratique du métier, dans la participation aux fonctions publiques ou syndicales, et dans l'exercice d'une doctrine sociale faisant office de religion, sera toujours un des plus puissants éléments de la force des nations. En poursuivant cette démonstration, l'auteur passe en revue d'une manière très rapide et très attachante la plupart des grands problèmes contemporains.

L'ouvrage de M. Ad. Franck, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, ouvrage intitulé : Essais de critique philosophique, contient un certain nombre d'études sur des œuvres importantes traitant de matières philosophiques : *Histoire des animaux* d'Aristote, traduite en français et accompagnée de *Notes*, par Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut, sénateur, 3 vol. in-8, librairie Hachette, 1882. *De la philosophie d'Origène,* par M. J. Denis, professeur à la Faculté des lettres de Caen, mémoire couronné par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques, 1 vol. in-8. Ernest Thorin, éditeur), — *Histoire de la philosophie scolastique,* par B. Hauréau, membre de l'Institut. — Première partie (de Charlemagne à la fin du XIIe siècle), 1 vol. in-8, chez Durand et Pedone-Lauriel. 1872. — Deuxième partie, 2 vol. in-8, chez Pedone-Lauriel.

Marsile de Paris, *réformateur politique et religieux au XIVe siècle,* étude de Balthasar Labanca, professeur de philosophie morale à l'Université de Padoue. 1 vol. in-8, Salmin frères, éditeurs. — *Les Sciences et les Arts occultes au XVIe siècle. — Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres,* par Auguste Prost, 2 vol. in-8, Champion, éditeur, 1881. — *Étude sur Antoinette Bourignon,* la prophétesse des derniers temps. 1 vol. in-18, 1876, chez Sandoz à Fischbacher. — *Histoire de la philosophie en France au XIXe siècle. — Traditionnalisme et ultramontanisme,* par Ferraz, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon, 1 vol. in-8, Didier et Cie, 1880.—*Mélanges de feu François Thurot,* professeur au Collège de France, membre de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), gr. in-8, chez Firmin-Didot et Cie. — *La Morale anglaise contemporaine, morale de l'utilité et de l'évolution,* par MM. Guyau, ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, 1 vol. in-8, Germer-Baillère et Cie, 1879. — *Les Origines.* Le problème de la connaissance, le problème cosmologique, le problème anthropologique, l'origine de la morale et de la religion, par E. de Pressensé, 1 vol. in-8, Fischbacher, éditeur. — *Critique des systèmes de morale contemporains,* par Alfred Fouillée, 1 vol. in-8, librairie Germer-Baillère, Paris, 1883.

Évidemment, ces différentes études critiques ne forment pas un tout et ne donnent pas un aperçu de la pensée humaine pendant la suite des siècles auxquels ils se rapportent, mais elles se rattachent les unes aux autres parce que, ainsi que le dit M. Ad. Franck, « rien n'est isolé dans l'histoire. »

*
* *

Le deuxième volume de *la Littérature française au XIXe siècle,* par feu Paul Albert, vient de paraître chez les éditeurs Hachette et Cie. — L'auteur passe en

revue les œuvres des grands écrivains de la deuxième partie de ce siècle : Augustin Thierry, Guizot, Thiers, Michelet, de Rémusat, Th. Jouffroy, Cousin, Villemain, Lamennais, Béranger, Paul-Louis Courier, Casimir Delavigne, Lebrun, Alexandre Dumas père, Ponsard, Stendhal, Balzac, George Sand, Mérimée et Sainte-Beuve.

L'étude sur Balzac est particulièrement remarquable, c'est un volume à lire et à conserver.

*
* *

Le vingt-huitième volume de L'ANNÉE SCIENTIFIQUE, par M. Louis Figuier, emprunte aux détails si curieux que donne l'auteur sur l'invention toute moderne des ballons dirigeables, sur le cataclysme du Krakatoa et la fabrication du papier de bois, un intérêt peut-être encore plus vif que celui des années précédentes.

Cette encyclopédie des progrès de la science, écrite au jour le jour, touchant à toutes les questions qui ont appelé l'attention publique sur quelques faits nouveaux dont s'enorgueillit justement notre siècle, qui sera plus tard dénommé le siècle des découvertes, est certainement l'ouvrage le plus utile qui ait été créé par la maison Hachette et Cie.

Astronomie, météorologie, physique, mécanique, chimie, art des constructions, histoire naturelle, voyages scientifiques, hygiène publique, médecine et physiologie, agriculture, arts industriels, toutes ces questions qui semblent si ardues, défilent sous les yeux du lecteur d'une façon tellement simple dans les explications de l'auteur, qu'elles se font intelligibles pour tous.

*
* *

Depuis 1881 et 1882, des remaniements considérables et des réformes profondes ont été apportés dans les certificats, brevets et diplômes de l'enseignement primaire.

La législation sur les titres de capacité, les examens et les concours dépendant de cet enseignement a varié suivant les constitutions et avec les divers régimes politiques qui se sont succédé dans notre pays.

De la dernière législation antérieure à 1881, il ne reste plus que quelques vestiges de lois et décrets épars çà et là et quelques circulaires et instructions qui sont encore en vigueur.

Au moment où, à la suite d'une circulaire du ministre de l'instruction pu-

blique en date du 8 mai 1884, une enquête a été ouverte de tous les côtés pour examiner quelles seraient les modifications nécessaires à apporter dans les examens des brevets de capacité de l'instruction primaire, il a paru utile à M. Charles Lhomme de réunir en un volume toutes les matières qui concernent les titres de capacité de l'enseignement primaire.

C'est dans cette pensée qu'il a composé un Code manuel des certificats, brevets, examens et concours de l'enseignement primaire à l'usage des aspirants et aspirantes, des instituteurs et institutrices, des membres des diverses commissions d'examens et concours, et des fonctionnaires publics et privés. Cet ouvrage se compose de cinq parties.

La première partie contient un exposé de la législation des écoles, des certificats, brevets examens et concours de l'enseignement primaire.

Dans cet exposé, qui traite exclusivement de l'instruction primaire, se trouvent indiquées les conditions : 1° d'obtention de titres de capacité et diplômes ; 2° d'admission aux école spéciales, aux examens, aux concours et aux bourses ; 3° d'exercice des fonctions de l'enseignement public et privé.

La deuxième partie renferme le recueil des textes des lois, décrets, arrêtés, instructions, circulaires, programmes, modèles et avis.

La troisième partie donne les modèles des diplômes des différents certificats et brevets. Deux de ces modèles ont été représentés comme *types* par le procédé de la photogravure.

La quatrième partie comprend : 1° un tableau des matières des examens et concours de l'enseignement primaire ; 2° un tableau des dates des examens et concours de l'enseignement primaire pour l'année 1885.

La cinquième partie offre des tables indicative, chronologique et analytique des textes, alphabétique et récapitulative des matières.

Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 10 juin 1885.

Notre dernier numéro était sous presse lorsque nous avons connu la mort du poète national que la France, je devrais dire le monde entier, a conduit triomphalement au Panthéon. Derrière le char funèbre se pressaient les représentants de toutes les villes françaises et ceux des nations européennes, particulièrement des races latines : c'est que Victor Hugo est le génie moderne du monde latin.

Parler de son œuvre serait offrir des redites à nos lecteurs, tout le monde a lu Victor Hugo et s'est fait une opinion, mais parler de l'influence qu'il a exercée sur le siècle dans lequel nous vivons est chose utile, et voilà pourquoi j'engagerai ceux qui veulent bien suivre nos conseils, à lire un ouvrage présentant un grand intérêt d'actualité : SOUVENIRS D'UN HUGOLATRE, par M. Aujustin Challamel.

Depuis une vingtaine d'années déjà, dit M. Challamel, sur la tombe de tel ou tel mort illustre, très fréquemment un orateur prononce cette phrase :

« Il appartenait à la forte génération de 1830... »

Cette phrase est comme stéréotypée dans la plupart des oraisons funèbres. Aussi certains moqueurs la traitent-ils de « cliché », d'observation banale, ou d'exagération de parti. Par le temps actuel, lorsqu'on se rit volontiers dse convictions et des principes, ils s'égayent en la reproduisant. Nombre de gens font chorus, sans savoir pourquoi, mais en suivant les idées du jour.

Il n'y a rien à redire à cela. Toute génération possède incontestablement, le droit de juger, d'imiter ou de renier les actes de la génération qui la précède. A une condition pourtant, selon la loi du progrès : c'est de faire mieux que sa devancière, c'est de la dépasser.

D'autres écrivains, après moi, examineront si l'époque présente l'emporte sur celle qui achève de disparaître ; si elle produit des fruits meilleurs, et si elle a raison de plaisanter toujours en pareille matière.

Pour l'auteur de ces souvenirs comtemporains, qui coordonne ces pages

afin d'en former un chapitre d'histoire il importe de retracer les faits, généraux ou particuliers, qui se sont accomplis sous ses yeux depuis son enfance.

Beaucoup de lecteurs y peuvent prendre intérêt, aussi bien parmi les vieillards que parmi les jeunes gens.

Ceux-ci apprendront peut-être des choses nouvelles et utiles ; ceux-là se rappelleront sans doute leurs propres émotions dans le temps où ils coudoyaient les acteurs qui occupaient la scène, en France, avant, pendant et après une révolution dans la politique, la littérature, les sciences et les arts.

Les *Souvenirs d'un hugolâtre* touchent un peu à tout, même à la vie intime. Si petit qu'on soit, durant une époque, on se trouve forcément mêlé à l'action générale.

Personne ne le niera : en politique, en littérature, en sciences et en arts, la génération de 1830, comprenant tous les Français vivants dans ce temps, ou à peu près, a fait majestueusement son œuvre, depuis le commencement de ce siècle jusque dans sa dernière moitié.

Elle est représentée par une pléiade d'hommes supérieurs, qui n'ont pas tous été remplacés, ou dont les travaux ont frayé la route à leurs dignes successeurs.

Ce qui caractérise cette génération puissante, c'est d'abord l'enthousiame, c'est ensuite l'ardeur des sentiments, c'est enfin la passion persévérante.

Ces moteurs sont indispensables pour aviver le progrès, tandis que l'indifférence, le scepticisme et la froideur ne peuvent rien créer que d'éphémère, en admettant qu'ils ne perdent pas le terrain précédemment gagné.

La génération de 1830 a montré presque toutes les audaces ; elle a tenté tous les essais religieux ou sociaux, scientifiques, artistiques ou littéraires.

Née au lendemain de l'effondrement du premier Empire, ayant pu entendre les récits des témoins oculaires de la Révolution de 1789, assistant à la lutte de la Restauration contre la démocratie naguère étouffée par Napoléon Ier, elle a rompu bien des chaînes pour s'élancer vers l'avenir.

Ses idées, tantôt lumineuses et fécondes, tantôt incohérentes et folles, ont renouvelé toute forme, sinon tout fondement des choses de l'intelligence.

En un mot, la génération de 1830, on doit le croire, a laissé une trace ineffaçable, en produisant des nouveautés de toutes les sortes, en donnant au XIXe siècle sa formule principale.

Victor Hugo illumine la génération de 1830, et aussi le siècle qui va finir. Le rayonnement de sa gloire a fécondé les esprits, influé sur les écrivains, sur les artistes, sur les savants, même, parfois, sur les hommes politiques, qui l'ont suivi consciemment ou inconsciemment.

Chacune de ses œuvres a lancé des flammes, tout au moins jeté de vives et nombreuses étincelles.

Victor Hugo a toujours gardé le culte de l'idéal dans ses multiples créations, soit qu'il chantât l'enfance, la femme, le patriotisme, la gloire; soit qu'il chantât l'humanité, le bonheur ou la misère.

Ah ! je sais bien où le bât blesse l'enthousiasme de certaines gens et, si j'ouvrais la première page du roman historique de Mme Mary Summer, LA JEUNESSE DE 1830, je verrais poindre l'oreille :

« C'était à la fin de 1821, année mémorable où l'on vit le César qui avait agité le monde mourir à Sainte-Hélène et le duc de Bordeaux naître aux Tuileries, un cercueil sur un rocher, un berceau sur un trône ! Période la plus brillante de la Restauration, où fut salué de tant de joies et d'espérances celui qu'on appelait l'*enfant de l'Europe*. La sagacité de Louis XVIII avait triomphé de toutes les difficultés diplomatiques et plané de loin sur les décisions du congrès de Laybach; dans la Chambre nouvelle se révélaient les grandes voix parlementaires, et des luttes passionnées jaillissait la lumière sur la France attentive. Les arts et les lettres florissaient; Chateaubriant représentait la politique française à l'étranger; Lamartine chantait Elvire et *Victor Hugo célébrait le rejeton posthume du duc de Berry,* jeune plante poussée sur une tombe. »

Oui, Victor Hugo a chanté la naissance de celui qui eût pu être Henri V; ses opinions se sont modifiées, mais pas dans le sens indiqué par la dernière phrase du roman de Mme Mary Summer.

« Louis-Philippe, qui avait pacifié l'Europe et donné à la France une prospérité féconde, est mort en exil sans chercher à défendre son trône : mais des rameaux vigoureux ont poussé de la souche des Bourbons. Puisse l'avenir réserver de meilleurs jours à la France! »

Aussi une certaine restriction s'est faite dans l'enthousiasme général, et quelques couronnes ont manqué dans le cortège triomphal.

Mais nous avons vu le peuple pressé pour voir passer les restes du poète. On a dit que la foule a été moins respectueuse que joyeuse. Ah ! c'est que le peuple savait que la dépouille charnelle du grand homme seulement gisait glacée sous le suaire, et elle se réjouissait du triomphe de son chantre aimé, son œuvre restait vivante, et son esprit planait sur les lauriers répandus par le chemin conduisant à sa dernière demeure.

Dans le volume de poésies d'Armand Silvestre, volume où l'émule des vieux conteurs gaulois remonte au grand ciel dont il s'est échappé parfois, je trouve une page adressée à Victor Hugo, page dont on ne pourra nier la gran-

deur et la beauté. Comme s'il eût prévu la mort du grand poète, il a intitulé son livre : LE CHEMIN DES ÉTOILES :

« Victor Hugo ! nom qu'on acclame,
Qui passe, pareil à la flamme,
Et monte, rayonnant dans l'air !
Couchant dont l'aube est éclipsée
Et dont la nue est traversée
Comme par le feu d'un éclair !

« Victor Hugo ! cri que répète
L'écho, comme un bruit de tempête
Qu'amortit l'espace qu'il fend !
Cri des batailles surannées
Et que la longueur des années
Transforme en hymne triomphant.

« O siècle incarné dans un homme !
De quelque grand nom qu'il se nomme,
Nul autant que lui ne fut grand.
Car c'est l'âme entière du monde
Qu'il porte en son âme profonde,
Qu'il symbolise et qu'il comprend !

« Amour, tendresses infinies,
Colères et saintes ironies,
Pitié, même pour les méchants,
Douceurs dont le printemps enivre,
Vingt siècles entiers pourront vivre
De ce qu'il a mis dans ses chants!

« La guerre sonnait la défaite,
Quand il parut, comme un prophète,
Sur le seuil d'un siècle de fer.
Ce lis grandit près d'une tombe,
Et le vol de cette colombe
Partit des gouffres d'un enfer!

« C'est un laurier d'or qu'elle apporte !
— La France est meurtrie et non morte!
Beaucoup d'honneur y peut tenir.
Sur les tronçons brisés du glaive,
La lyre immortelle s'élève,
Prête à consoler l'avenir!

« Par deux fois tu la vis frappée
Et de son noble sang trempée,
La terre au nom vaillant et doux !
Mais, sur elle, devant l'histoire,
Tu sus répandre tant de gloire,
Que le vainqueur en fut jaloux.

« Il nous a pris notre Lorraine!
L'Alsace, comme un boulet, traîne,
Sur ses pas, son bruit menaçant.
Mais la France est entière encore,
Car ton nom sacré la décore
De son éclat toujours croissant !

« Que font à ton front les années !
Que fait aux cimes couronnées
La neige des lointains hivers !
Ton âme généreuse, en elle,
Garde la jeunesse éternelle
Faite de printemps toujours verts.

« Comme le dernier Dieu d'un temple,
Devant l'avenir qui contemple,
Tu restes, Poète vainqueur !
Trésor d'immortelle espérance !
Car encor le sang de la France
Vient se réchauffer à ton cœur ! »

Nous avouerons que cette poésie aurait bien dû remplacer nombre des discours faits sur le cercueil de Victor Hugo, discours dits bien plus pour attirer à soi quelques bribes de la gloire du défunt que pour l'exalter.

Quant au peuple, auquel on a voulu reprocher sa tenue, moi, je l'ai trouvé parfait. Il a applaudi notre armée, au point que, sous mon balcon du boulevard Saint-Germain, j'ai vu, et quarante personnes qui s'y trouvaient, peuvent l'affirmer, j'ai vu le commandant des troupes de Paris profondément ému et obligé de saluer la foule.

Au passage de nos bataillons scolaires, les applaudissements ont repris, ainsi que devant les couronnes portées par le char de l'Algérie. Mais où l'enthousiasme n'a plus connu de bornes, c'est lorsque le peuple a vu les étrangers s'associer au triomphe de Victor Hugo par leurs hommages.

On aurait pu croire que le populaire allait acclamer le passage des sociétés plus ou moins rutilantes, allons donc! Le peuple français a trop d'esprit pour cela, et il a associé dans un même enthousiasme le génie, l'armée actuelle, celle d'avenir et la courtoisie des peuples amis.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

Je ne connais pas d'enseignement meilleur que celui professé par M. Marc Bonnefoy dans l'ouvrage qu'il a intitulé AUTOUR DU DRAPEAU. Écoutez le récit militaire suivant :

« Connaissez-vous Léonidas?

« — Oui, nous avons lu souvent le récit de sa mort glorieuse. Ce roi de Sparte gardait avec trois cents guerriers le défilé des Thermopiles contre l'invasion des Perses, qui s'avançaient en bandes innombrables. Sommé de livrer ses armes, il répondit fièrement à Xercès : « — Viens les prendre! » Plutôt que de se rendre, lui et ses trois cents hommes se firent tuer jusqu'au dernier, après avoir immolé une foule d'ennemis.

« — Que savez-vous de Régulus?

« — C'est le modèle sublime du dévouement à la patrie. Fait prisonnier par les Carthaginois, ce général romain fut envoyé au sénat, porteur de propositions de paix, avec promesse d'avoir la vie sauve s'il réussissait dans sa mission. Mais Régulus, ne songeant qu'aux intérêts de son pays, engagea Rome à la résistance; puis, fidèle à sa parole, il retourna se livrer à ses vainqueurs qui le torturèrent odieusement pour le faire mourir.

« — Maintenant, parlez-moi de Sidi-Brahim...

« — Eh quoi! vous restez muets!... Vous ignorez s'il s'agit d'une ville arabe ou d'un prophète de Mahomet... Injustice de l'Histoire! Léonidas et Régulus, morts il y a plus de deux mille ans, sont familiers à votre souvenir; pas un d'entre vous qui n'ait d'une voix enfantine balbutié ces noms héroïques; pas un qui, au sortir du lycée, du collège, de la moindre école de village, ne connaisse la conduite admirable du prince grec et du général romain, passés depuis vingt-trois siècles. Et lorsqu'il s'agit des héros de Sidi-Brahim, nul écho ne s'éveille!

« Pourtant ils ont des noms français, ceux-là, et leurs os sont à peine en poussière, puisque le combat qui les a immortalisés date de quarante ans à peine. Or, sachez-le bien, ce seul mot de Sidi-Brahim représente plus de vaillance et plus de patriotique dévouement que ceux de Régulus et de Léonidas réunis!

« Mais qu'avons-nous besoin, nous Français, d'aller chercher de grands exemples chez les autres peuples : est-ce que nos annales ne sont pas remplies d'exploits superbes, de hauts faits rayonnants? Elle est mémorable et glorieuse entre toutes cette journée du 23 septembre 1845.

« A neuf heures du matin, le lieutenant-colonel laisse à la garde du camp le chef du 8e bataillon de chasseurs à pied, M. Froment-Coste, qui a sous ses ordres la 2e compagnie, capitaine Burgard, une partie des carabiniers, les muletiers et le détachement chargé des bagages.

« M. de Montagnac se met en marche avec les 3e, 6e et 7e compagnies, les hussards et une vingtaine de carabiniers, conduits par le sergent Bernard. L'infanterie est sans sac ; la cavalerie s'avance en tête, au pas, dirigée par le colonel lui-même. La petite colonne marche dans cet ordre pendant une demi heure; l'ennemi semble reculer devant elle; mais c'est une ruse pour l'attirer plus loin du camp, et lorsque les Français ont parcouru environ quatre cents mètres, les Arabes se disposent à l'attaquer.

« Il n'y a plus à se dissimuler l'étendue du péril : les forces ennemies qui cernent les Français sont relativement formidables; mais la petite troupe reste calme et superbe devant la Mort qui l'environne; pas un visage ne pâlit. Chacun se prépare à l'effort suprême, et, s'il le faut, au dernier sacrifice. Si les Français peuvent être sauvés, c'est par des miracles de courage et d'abnégation ; encore est-il probable que le sacrifice sera inutile. »

« N'importe! tout ce que des soldats intrépides peuvent faire va être fait.

« — Lieutenant, dit le colonel à M. de Saint-Alphonse, chargez-moi cette nuée de cavaliers arabes!

« — Mon colonel, vous savez où vous m'envoyez, répond l'officier en jetant les yeux sur les innombrables ennemis qu'il doit heurter avec ses quelques hussards.

« — Parfaitement, mon ami, ajoute M. de Montagnac dans son héroïque simplicité. Je vous aurai rejoint avant dix minutes.

« Les hussards partent sabre au vent, se précipitent dans des tourbillons d'Arabes, et font des prodiges de valeur; mais le nombre les accable et successivement ils tombent sur des monceaux d'ennemis abattus. Les débris de cette vaillante troupe se réunissent à l'infanterie, qui vient au pas de course au secours des hussards, et les trois compagnies, c'est-à-dire trois cents hommes à peine, prennent l'offensive et marchent résolument contre trois mille.

« Car ils sont nombreux les soldats de l'émir, dix fois plus nombreux que de faux rapports ne le faisaient supposer au colonel. Jusqu'alors ils n'avaient

montré que la moindre partie de leurs forces: mais les voilà maintenant qui s'élancent de chaque bouquet d'arbres, qui surgissent de chaque pli de terrain, prêts à se précipiter sur une poignée d'hommes comme sur leur proie. Dans sa marche en avant, la petite colonne française est obligée de franchir un ravin : à peine y est-elle engagée que des avalanches d'Arabes et de Kabyles roulent sur elle. Cependant les chasseurs parviennent à prendre position, se forment en carré dans le plus grand ordre et présentent une face terrible à l'ennemi qui les enveloppe de toutes parts.

« Mais bientôt le carré a usé ses dernières cartouches et une horrible scène de destruction commence alors. Les Français frémissants, tenant leurs fusils muets entre leurs mains crispées, attendent le choc des Arabes. Qu'ils avancent, qu'ils s'approchent les guerriers d'Abd-el-Kader, et soudain trois cents bayonnettes se détendront comme un ressort pour trouer leurs poitrines! Mais ils ne s'approchent pas; ils fusillent le carré de loin ; ils tirent sur cette cible vivante tant qu'ils voient debout un des soldats qui la composent.

« Le colonel de Montagnac tombe un des premiers; successivement les rangs s'éclaircissent; les chasseurs sont abattus les uns après les autres. et dans ce vaste égorgement, pas un cri de malédiction ne sort de la bouche des victimes. Pas un de ces braves ne baisse son regard devant la mort qui les frappe lâchement, pas un ne songe à reculer d'une semelle. Ils meurent à leurs places ; ils tombent sans rompre leur alignement. Plus tard, lorsque des frères d'armes viendront recueillir les précieux restes de ces trois compagnies, les ossements blanchis joncheront encore le sol en forme de carré; c'est donc avec exactitude qu'un des rares survivants de ce massacre a pu dire : « — Sans cartouches, ne pouvant plus riposter, ils ont attendu la mort et sont tombés comme un vieux mur que l'on bat en brèche. »

« Eh bien, je le demande à l'Histoire : les trois cents Français du colonel de Montagnac sont-ils moins beaux que les trois cents Spartiates de Léonidas ?...

« A dix heures du matin, le premier acte du drame sublime s'achève, tandis que le second se prépare.

« La dernière pensée du colonel de Montagnac, blessé à mort, avait été pour les braves gens qui l'entouraient, et quoique la situation fût désespérée, il fit partir deux hussards pour porter au commandant Froment-Coste l'ordre de l'appuyer avec la compagnie Burgard et les quelques carabiniers restés au camp.

« A l'ordre de son chef mourant, M. Froment-Coste part à toute vitesse ; car il était prêt : cet ordre. il l'attendait avec impatience. Chaque coup de la

fusillade arrivait à son oreille et retentissait dans son cœur. « Allons ! » dit-il, et la compagnie de chasseurs s'élance droit devant elle, frémissante, impatiente de secourir ceux qui luttent ou de mourir avec eux ! Elle n'est déjà plus qu'à un quart de lieue du champ de carnage, quand soudain le bruit cesse, et des milliers d'Arabes apparaissent joyeux, exaltés, triomphants. Tout est fini avec M. de Montagnac. Froment-Coste le comprend : il ne faut plus penser à secourir des camarades, il faut se montrer grand comme eux. Le commandant gagne à la hâte sur sa gauche un point plus convenable pour la défense, et il y forme en carré sa centaine d'hommes, qui ne doivent compter que sur eux-mêmes.

« Bientôt, en effet, ils sont enfermés dans un triple cercle d'ennemis qu'enivrent le succès et la haine. A cette vue, un des plus jeunes chasseurs, plein encore des souvenirs riants de son pays natal, ne peut contenir son émotion et s'écrie : « Nous sommes perdus, nous sommes morts ! »

« Doux et calme, le commandant se tourne vers lui, et, d'une voix affectueuse :

« — Quel âge as-tu, mon ami ?

« — Vingt-deux ans.

« — Eh bien, j'ai souffert dix-huit ans de plus que toi ; c'est ici que nous devons mourir : je vais te montrer à tomber le cœur ferme et la tête haute ! »

« Il sait bien, le vaillant chef du 8e, qu'il doit être frappé l'un des premiers, car sa poitrine sert de cible, car c'est toujours sur les officiers que les ennemis s'acharnent d'abord, espérant avoir ensuite plus facilement raison de soldats. Mais ils se trompent : soldats et officiers vont être réunis dans la même mort et dans la même gloire.

« Froment-Coste est atteint à la tête. L'adjudant-major Dutertre prend le commandement et tombe blessé aussitôt. Une grêle de balles s'abat sur ce groupe admirable ; déjà le capitaine Burgard et la moitié de ses soldats ont succombé. Ceux qui restent n'ont plus de munitions ; Arabes et Kabyles se précipitent sur eux, les fusillent, les massacrent, emportent les blessés comme de vivants trophées. L'adjudant Thomas est enlevé en exhortant les chasseurs à mourir vaillamment sur les cadavres de leurs officiers. Bientôt de cette fière et belle compagnie Burgard, il ne reste plus qu'une douzaine d'hommes criblés de blessures ; l'ennemi les fait prisonniers... »

Voilà comment finit le second acte de cette résistance inouïe dans nos fastes militaires, et il dure à peine une demi-heure. La colonne Froment-Coste est digne de la colonne Montagnac : l'une et l'autre ont conquis une indestrutible renommée.

*

Cependant tout n'est pas dit encore, et le sublime va être dépassé. Le troisième épisode de cette inoubliable journée commence, et la gloire du capitaine de Géreaux ferait pâlir, si c'était possible, l'éclat dont rayonnent les noms de ses frères d'armes. L'adjudant-major Dutertre, blessé tout à l'heure et fait prisonnier, remplira à l'égard d'Abd-el-Kader le rôle que Régulus remplit autrefois vis-à-vis des Carthaginois. Envoyé par l'émir pour sommer une poignée de Français de se rendre à des forces vingt fois supérieures, Dutertre excitera ses camarades à une résistance désespérée ; il usera d'un pieux stratagème pour affermir leur courage ; puis il retournera se livrer à l'ennemi en lui disant : « J'ai fait mon devoir ; si tu veux, prends ma tête, » et l'émir la prendra.

Voici, du reste, le récit de ce trait superbe : Abd-el-Kader se fit amener les prisonniers, et, choisissant parmi eux le capitaine Dutertre, le chargea d'aller engager ses compatriotes à se rendre.

« — Va, lui dit-il, et tâche de les décider à une prompte soumission, car s'ils s'obstinent à combattre, je te ferai décapiter. »

« Dutertre ne fit aucune objection ; mais, arrivé près des Français, il leur dit :

« — Courage, mes amis, et soutenez la gloire de notre drapeau. J'ai entendu les premiers coups de fusil d'une colonne qui vient à votre secours ; mais, quoi qu'il arrive, défendez-vous jusqu'à la nuit. »

« Une acclamation fut la réponse de ces braves.

« — Eh bien ! demanda Abd-el-Kader au capitaine, as-tu réussi dans ta mission ?

« — Oui, répondit Dutertre, je leur ai dit de se faire tuer plutôt que de se rendre, et tu peux compter qu'ils ne se rendront pas. L'émir, n'écoutant que sa colère, ordonna que le brave officier eût la tête tranchée et celui-ci mourut en criant :

« — Vive la France ! »

« Régulus fit-il mieux ? Pourquoi donc toujours exalter ce Romain et laisser dans l'oubli la grande figure de notre compatriote. »

Pourquoi, Monsieur Marc Bonnefoy ? Parce qu'un proverbe bien connu dit que nul n'est prophète en son pays, et que les grands exemples de dévouement sont tellement habituels dans notre armée, qu'ils semblent tout naturels. Mais vous avez bien fait de les rappeler à notre souvenir dans votre excellent livre, car, plus que jamais, nous devons apprendre à nos fils à se serrer autour du drapeau et à le défendre jusqu'à la sublimité : l'avenir de notre nationalité est à ce prix.

Un autre ouvrage, HISTOIRES ET RÉCITS MILITAIRES, par Paul de Molènes, dont Barbey d'Aurevilly fait un portrait si largement ciselé dans la préface du livre, méritait les honneurs de la réimpression ; il eût été fâcheux que la génération actuelle ignorât cet écrivain, qui a dit, a propos de Werther, dont l'idée et l'image lui revenaient dans ses rêves comme une obsessions de fantôme : « On ne se brûle pas la cervelle quand il faut la brûler à l'ennemi. »

« Paul de Molènes, dit Barbey d'Aurevilly, malgré la plus rare distinction, plut tout de suite au public comme s'il avait été vulgaire. Il échappa à cette loi cruelle qui fait que pour les écrivains véritablement supérieurs, le jour de leur mort est le plus beau jour de leur vie... Avant de mourir, lui, il avait vécu ! Il avait respiré cette rose du succès qui se mêle si bien à toutes les autres roses de la jeunesse, et qui, la jeunesse passée, ne *remonte* plus pour refleurir et pour donner la même ivresse. Quand Paul de Molènes mourut si jeune encore, ses contemporains le regrettèrent comme on regrette un talent interrompu dans le plus beau moment de son éclat. Ses livres s'étaient enlevés. Son nom avait retenti. L'écrivain avait été exalté par ceux-là qui pouvaient l'apprécier avec le plus de compétence ; mais pour que tout soit également amer dans cette funeste destinée des lettres, même dans une de celles qui nous paraît le plus heureuse, le silence se fit bientôt sur les œuvres et le nom de Paul de Molènes. Balayer cette tombée de silence et d'oubli étendue sur des livres toujours charmants et souvent sublimes, les replacer sous les yeux qui ne les voient plus et les forcer à regarder, telle est la pensée qui a inspiré cette nouvelle édition.

« Paul de Molènes est né avec cette double puissance de la Pensée et de l'Action qui fait de ceux qui la possèdent des êtres presque aussi chimériques et aussi fabuleux que les Centaures. Il avait ces facultés qui le plus souvent sont séparées, quand elles sont très grandes... Les circonstances des premières années de sa vie mirent brusquement en lumière l'écrivain, qui ne s'attendit pas une minute, quand l'homme d'action était obligé de s'attendre. Les poètes orientaux parlent beaucoup dans leurs vers de lions couchés et endormis sur le bord des fontaines. Le lion, chez Molènes, était couché derrière son encrier d'écrivain, mais il n'y dormait pas. Il a raconté lui-même qu'il avait eu deux arrière-grands-oncles capitaines, à la bataille de Malplaquet. Tenait-il d'eux cette inquiétude du fer qui roule dans le sang et qui fait les soldats. Il était alors dans la littérature comme Achille parmi les filles de Scyros... Aussi, lorsque les circonstances lui offrirent la garde de cette épée qu'il rêvait, il la saisit avec une ardeur d'autant plus frémissante qu'il avait fallu la contenir. »

Ce que l'on trouve dans l'œuvre de Molènes, c'est le style d'abord, mais

surtout l'amour ardent, insatiable de la guerre, dont il fait sa maîtresse.— Les *Histoires et Récits militaires* de ce guerrier se lançant au combat, l'encrier à la boutonnière, sont des chapitres de poésie ardente mêlée de mysticisme ; en somme, livre de délicats.

* * *

Chez nous, les hommes d'esprit ne sont pas rares, mais celui dont je veux vous dire un conte est un esprit des plus fins et qui joue avec les situations les plus difficiles à dire devant les dames, avec une prestesse tellement grande, qu'elles n'ont même pas besoin de se cacher derrière leur éventail, histoire de faire croire qu'elles rougissent.

Le volume a pour titre : Casse-noisette. Cela ne veut rien dire, mais qu'importe le titre, c'est le fond que l'on cherche, et M. Jules de Marthold, sous prétexte de raconter des choses légères, dit la vie telle qu'elle est, sans lourdes phrases, sans que les mots choquent la pudeur des prudes. — Un bouquet d'esprit entouré d'un ruban de raison.

Voici *le Jeunhommat*.

« Aussitôt après qu'on a fait ses dents, on fait ses études.

« Aussitôt après qu'on a fait ses études, on fait son jeunhommat.

« Faire son jeunhommat consiste toujours à faire des dettes.

« Ce n'est point une mince besogne.

« Dès avant la rhétorique, les ailes vous ont poussé ; mais, comme on était en cage, on a dû se contenter de se cogner aux barreaux.

« Enfin ! enfin sonne l'heure des diplômes et de la liberté !

« Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse !

« Le loup, oui, c'est le chat !

« Qui dira les châteaux en Cocagne enfantés alors par l'imagination ?

« Les beaux projets qu'a La Châtre !

« Au seuil des espoirs fous se dresse l'ange de l'ordre ou, comme dit l'argot commercial, de la bonne règle :

« — Et maintenant, mon fils, il s'agit d'embrasser une carrière.

« C'est bien une carrière, ce champ ardu où fleurissent les pierres, le mot le dit clairement, c'est bien une carrière que l'on songe à embrasser.

« Une carrière ! Laquelle ? N'importe, il faut se décider tout de suite, jeter irrévocablement son dévolu sur telle ou telle profession, sans se tromper, quoique sans savoir, sans essayer.

« Essayer ! Faire tous les métiers alors ! comme un aventurier !

« Eh ! pourquoi non ? Sainte-Beuve conseillait aux jeunes gens d'apprendre et pratiquer plusieurs branches. Cela fait connaître les choses et la vie, cela forge l'homme.

« Mais quel crédit, quelle confiance accorder à un littérateur ? un être qui a fait des romans, et, pis que cela, des vers !

« Joignez qu'il y a plusieurs genres de papas, presque autant de genres qu'il y a d'hommes, mais que, sous le ciel, il n'est peut-être pas un seul mortel doué de fils, capable de consentir à laisser son rejeton choisir selon son gré la profession vers laquelle il se sent attiré irrésistiblement par ses aptitudes et ses goûts, sur quelque branche qu'il entende jeter son dévolu.

« — La marine ? Pour aller sur la mer ! Le commerce ? Pour courir à la ruine ! La bureaucratie ? Pour s'atrophier ! Les sciences ? Pour faire des inventions ! Le barreau ? Pour défendre des criminels ! La politique ? Pour récolter l'ingratitude ! L'agriculture ? Pour ne rien récolter du tout !

« Rien de tout cela n'est possible.

« Quant aux lettres et aux arts, « sortez de chez moi, misérable ! » est le *quos ego* accueillant immanquablement les plus lointaines aspirations vers ces monstruosités.

« Sans compter que, par suite d'une contradiction bizarre, mais évidemment naturelle, puisqu'elle est constante, tout en étant démesurément fier de l'enfant mâle dû à son labeur, un père, au fond du cœur, ne le croit jamais bon à rien.

« Bon à rien ! Un gaillard qui ne demande qu'à recommencer !

« On ne peut faire que des sottises tant qu'on n'a pas l'expérience, c'est entendu.

« Le malheur veut que, pour l'acquérir, cette expérience, il faut les commettre ces sottises. On ne saurait apprécier par les « on dit » de la théorie, mais par les douleurs de la pratique.

« C'est l'expérience elle-même, déesse sur le retour ayant les yeux derrière la tête, qui a promulgué l'aphorisme : « il faut que jeunesse se passe, » — et se paye, a ajouté Gozlan.

« Voilà pourquoi les assassins sont généralement jeunes. Seule, la vie peut faire découvrir que le danger de mettre un pied dans le crime est qu'on finit par y laisser sa tête.

« Donc, à quelque tâche qu'on se voue, quel que soit le labeur, l'occupation sérieuse est le plaisir. — S'amuser ! Comme ça deviendra ennuyeux plus tard ! N'importe, au début, c'est le fond de tout.

« — Mon petit garçon, que faites-vous à l'école ?

« — Moi, M'sieur, j'attends qu'on sorte. »

« Le vrai seul est sublime.

« Toute la journée, travaillant inconsciemment, le jeune homme ne songe « qu'à ce qu'il fera le soir ».

« Oh ! le soir ! Eden, terre promise, Eldorado ! Imprévu, *mystère,* enchantements !

« En leur clinquant, les choses les plus ordinaires sont charmantes, quand elles sont neuves, l'article de Paris, surtout.

« Et, dites, franchement, pour un naïf, pour un être encore un peu sauvage, épris de verroteries et de paillons, est-il article de Paris plus article de Paris que ces insectes articulés classés sous le nom de *demoiselles,* que ces fleurs artificielles étiquetées *belles-de-nuit ?*

« Cela est banal, cela est vide, cela est creux, cela est sans consistance, cela ne tient qu'à un souffle, cela est cousu de fil blanc, cela n'a ni rime ni raison, cela est le néant, cela est tout ce que vous voudrez, mais cela brille, miroite, étincelle, cela est ténu, délié, pimpant, coquet, léger, cela fait froufrou, cela est paré, drapé, bariolé, cela parle, rit et chante, cela se dandine, se trémousse et danse, et quand, par les rues, cela passe, ficelé, cambré, verni, musqué, reflet et parfum, cela est tout plein gentil, cela ressemble à quelque chose, cela vous a on ne sait quel galbe quelle ligne, quel chic, cela, vraiment, tape à l'œil, et, par le diable, est irrésistible.

« D'autant que, comme ne dit pas l'Évangile, la chair est forte.

« Peut-être, l'article en main, la marchandise perd-elle beaucoup de sa valeur, mais on ne s'en aperçoit qu'après l'achat d'usage.

« Il ne faut pas toucher aux mirages.

« Les jeunes pneumatiques, quand elles ne sont pas de vieilles aspirantes, c'est bien, mais le jeunhommat a d'autres exigences.

« Entre temps, pour se pouvoir vanter d'appartenir au club des Racornis, un cercle vicieux s'il en fut, il convient de se livrer à des pratiques bizarres dont, seul, le répertoire des connaissances inutiles a le secret.

« Tout d'abord, on se doit d'être « profondément sceptique », — pas même athée, l'athéisme est encore une foi ! — et de porter le costume de l'avenir, une mascarade indéfinie tenant du costume moyen âge d'opérette et d'on ne sait quel rococo. Ensuite, il est impérieux de s'adonner au cheval, d'où l'on

tombe, à l'escrime, où l'on s'enferre, comme au jeu, courses et baccarat, où l'on évapore la légitime qu'on a ou qu'on n'a pas. Perdre son argent vaut son prix, je vous assure.

« Ne parlons pas de fumer : régie ni contrebande n'ont cigarettes ni cigares assez extraordinaires ni chers pour ces messieurs.

« Pour les spectacles, il y a longtemps qu'ils s'en seraient désintéressés, n'était la question du « Tout-Paris », des premières et des actrices, où l'on ne peut pas ne pas avoir son fauteuil.

« Silence sur les lectures. Agiter cette question devant des dames serait du dernier scabreux. A cet âge-là, comme à travers tout, on ne voit qu'une chose, qu'un point, un seul et unique, toujours le même, les plus purs ouvrages deviennent mauvaises lectures. On lit entre les lignes tout autre chose que ce qu'y a mis ou n'y a pas mis l'auteur.

« A « je t'aime », l'écho répond « thème ». — Et dame, ce qu'on peut broder sur un thème... quand il a cessé d'être grec ou latin !...

« Quant au langage, celui de ce petit monde se résume en ceci : qu'on y dit cinq louis, jamais cent francs.

« Enfin, jeter sa gourme au fond, c'est se purifier. On crache sa tache originelle.

« Cependant, un beau jour, il vous sonne vingt ans.

« Un roulement de tambour vous avertit que ça ne peut pas se passer comme ça.

« On met la main dans un sac plein de numéros qui ne se suivent pas, mais qui se ressemblent, on ramène l'un d'eux, et l'on en profite pour aller se promener plus ou moins longtemps sous les plis du drapeau.

« On en profite » n'est pas là par hasard. — Au régiment, tout prend un aspect nouveau, très inattendu ; la vie apparaît sous son vrai jour. Au régiment où, tous soumis à la même règle, qui a nom discipline, toute hiérarchie étant herměriquement délimitée, on est tout étonné de trouver liberté, égalité fraternité.

« On se façonne à la sociabilité, on découvre ce que c'est que se toucher les coudes, on apprend qu'au-dessus de toutes les petitesses de l'humanité, il ya ces trois grandes choses : solidarité, honneur, patrie.

« Son temps fini, on y voit clair.

« Au retour, on dégage son cœur et sa montre, ne s'amusant plus que pour se délasser, ayant appris à goûter ce que l'on consomme.

« En perdant l'innocence on apprend à l'aimer. On se dégoûte des brasseries de fleurs et, sous d'autres espèces que Lhomond, apparaît *Virgo.*

« Tout à coup, on s'aperçoit que ça existe, les petites filles. On n'avait pas daigné les regarder. On ne voit plus qu'elles. Ainsi, de la figure dissimulée dans le dessin d'une « question », qu'on était demeuré longtemps sans pouvoir découvrir, et qui, une fois saisie, vous obsède, vous hante, vous crève les yeux.

« On n'y comprenait rien, parce qu'ayant joué à l'esprit fort, on ne pouvait soupçonner les grâces tendres écloses au giron maternel.

« Par suite d'une éducation fort heureusement tout opposée, tandis qu'on donne à ceux-là la clef des champs, on met celles-ci sous clé, ne leur laissant rien lire à cause du fond et de la forme, — et l'on a bien raison, — n'osant même plus les mener au Gymnase, à cause de Damala et de Romain, — et l'on a bien tort !

« De là, entre jeunes hommes et femmes de demain, malentendu, et, bientôt, duel. Duel charmant, où la réconciliation précède le combat, où l'on se donne le baiser de paix avant d'en venir à la réparation par les armes.

« On vous fuyait, jolies toutes belles, parce que, quand on vous adressait la parole, petites farouches, vous deveniez toutes rouges et n'osiez balbutier. C'est justement pourquoi l'on vous revient.

« Eh ! oui, bêta de garçon, eh ! oui, grand dadais, toutes les jeunes filles sont ainsi, mais c'est parce qu'elles sont ainsi qu'elles sont jeunes filles, et c'est parce qu'elles sont jeunes filles qu'elles sont adorables et qu'on les adore..., et que tu vas toi-même en adorer une tout à l'heure, et que bientôt, l'accompagnant devant un certain monsieur porteur d'une ceinture polychrome, tu diras *oui*, ton émotion, ce matin-là, ne te permettant pas d'en dire davantage.

« Le soir, tu seras devenu l'époux. Le lendemain, ton jeunhommat sera fini.

« A la droite d'une compagne tu deviendras un chiffre. Jusque-là, tu n'avais été qu'un « zéro ».

Voilà, certainement, qui est dit d'une façon exquise, et ceci n'est qu'un échantillon des excellents récits composant le *Casse-noisette* de M. de Marthold.

*
* *

C'est un fait remarquable que tous ces volumes formés de récits détachés éclosent tous au même moment, au jour où l'on boucle sa valise pour chercher l'ombre des bois, le frémissement des hètres et les brises marines.

Lorsque l'on n'a rien à faire, c'est alors que l'on est le plus occupé, et absorber un gros roman est pour l'amateur de villégiature une fatigue qu'il ne consent à accepter qu'à la ville. Et puis, la campagne qui jadis était aux

portes de Paris s'est éloignée jusqu'aux extrémités des longs rubans de chemin de fer : lisez donc un roman au milieu des petites péripéties d'un voyage de Paris à la mer : le paysage qui se déroule, les yeux de votre voisine, le contrôleur des billets, le monsieur pressé qui, montant à une station vient vous tomber sur les genoux, la consultation du guide Chaix et jusqu'aux vaches qui paissent quiètement enfoncées jusqu'au ventre dans l'herbe fraîche tandis que l'on sue à pleins seaux sous la toiture surchauffée de la boîte où l'on est enfermé, tout cela offre trop de distractions pour que l'on puisse suivre les péripéties, variées et nombreuses, du dernier roman de Fortuné du Boisgobey, LA BELLE GEÔLIÈRE. Pour s'intéresser à la recherche de l'assassin du commissaire général, pour comprendre la noirceur des vengeances de Coralie, pour goûter le charme de l'excellent cœur de Mme Marteau et assister sans effroi à un duel où l'un des adversaires fend la tête à l'autre, tandis que celui-ci troue la poitrine au premier : enfin, pour s'y reconnaître au milieu de toutes ces amours contrariées qui se terminent à la satisfaction générale, il faut être assis tranquillement devant son feu, ou avoir une installation complète à la campagne. Foin du roman en voyage !

Les courts récits, à la rescousse !

Voici LES BLESSÉS DE LA VIE, par Carolus Brio, un écrivain spirituel et dont la verve excelle aux gaies histoires d'amour. Mais, ainsi que le titre du livre l'indique, il y a changement de front, et les récits contenus dans le nouveau volume sont des études âpres, pleines d'émotion et d'ironie mordante, un livre où la vie palpite, rit et pleure tour à tour, pleure surtout, histoire de jeter un peu d'ombre sur la gaîté des horizons.

*
* *

Aurélien Scholl aussi offre ses historiettes aux lecteurs, sous ce titre alléchant : FRUITS DÉFENDUS. Je me vois dans la nécessité de ne pas admirer ce volume et de trouver horrible, absolument inconvenant et invraisemblable même le récit intitulé : *une Nuit d'amour*. J'ignore si ce livre aura du succès ; en tout cas, je ne l'envie pas, et j'estime que c'est prendre le lecteur pour idiot que de lui raconter des absurdités comme *une Soirée dans le monde*.

*
* *

Consolons-nous des excentricités érotiques de certains écrivains avec la bonne humeur de Quatrelle dans MON PETIT DERNIER.

Écoutez *une Expulsion* :

Je vous ai conté l'histoire d'une famille qui avait eu l'imprudence de déménager le 14 juillet; le retour du terme me rappelle une aventure du même genre.

Il s'agit d'un peintre, cette fois.

Cantu n'était pas un de ces êtres fortunés qui donnent à un mètre carré de toile la valeur de trois cents mètres de terrain dans le quartier de Beaujon, non; Cantu n'avait pas réussi. Il est vrai que Cantu s'obstinait à allier à la peinture la philosophie positive : un triste manège!

Vous avez sans doute remarqué à l'Exposition dernière une toile de six mètres sur douze, audacieusement tartinée de couleurs criardes, et représentant au dire du livret :

La libre pensée et la résurrection intellectuelle terrassant l'hydre des passions néfastes.

Ce chef-d'œuvre était de Cantu; peintre rationaliste, ainsi que le portaient ses cartes de visite.

Vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il était pauvre. Et, en effet, on ne se fait pas « peintre rationaliste », on ne représente pas la « libre pensée » et sa camarade aux prises avec une hydre quelconque, dans un cadre de six mètres sur douze, sans avoir fait vœu de pauvreté, à moins d'être bête. Il était idiot.

Du moment qu'il avait, lui, Cantu, homme de génie, peintre incomparable, esprit prodigieux, renoncé aux jouissances de ce monde, il lui paraissait logique que le fretin de l'espèce humaine en fît autant. Son propriétaire était un esprit vulgaire, à quoi pouvait-il prétendre? Aussi notre rationaliste éprouva-t-il une douloureuse surprise lorsque, le 13, à midi, il vit entrer M. Baudrille.

« — Je vous salue, Monsieur Cantu. Voilà votre quittance.

« — Se peut-il, Monsieur Baudrille, que vous persistiez à me réclamer de l'argent?

« — Certes, je persiste! Voilà trois ans que je n'ai rien reçu de vous.

« — Trois ans!... Vous avez raison. Comme le temps passe!

« — Il passe et vous ne me remettez rien.

« — Quelles tristes années, Monsieur Baudrille, ces trois annés-là.

« — Bon, bon... Je la connais. Vous avez dans le temps invoqué la guerre, et puis le siège, et puis la Commune, et puis le 16 Mai, et puis les inondations de Hongrie... Que sais-je?

« — Je suis confus, en vérité, de vous entendre parler de ces désastres avec autant de légèreté.

« — Ta ra ta ta!... Il faut que cela finisse.

« — Vous avez bien raison; il est grand temps que cela finisse. La France périclite; son commerce est dans le marasme, les arts!...

« — Tant cela m'est égal. C'est quinze cents francs que vous me devez.

« — Quinze cents francs! Pas possible!

« — Hélas! ma faiblesse a rendu cela possible.

« — De grâce. Monsieur Baudrille, n'appelez pas faiblesse le plus noble désintéressement.

« — J'ai besoin de mon argent. Quinze cents francs ne se trouvent pas sous les quatre fers d'un chien.

« — Et cette somme s'y trouvât-elle, je vous connais; vous ne voudriez pas que j'allasse l'y chercher.

« — Si vous croyez que c'est drôle de ne jamais recevoir de l'argent.

« — A qui le dites-vous, Monsieur Baudrille; à qui le dites-vous! Mais le sage ne s'émeut pas pour si peu. La joie est l'exception dans la vie.

« — Indépendamment de ces quinze cent francs...

« — A quoi doit-il s'appliquer, le vrai sage?

« — A payer exactement son terme.

« — Quel cœur!... En vous plaçant à un pareil point de vue, que de déceptions vous attendent! Le sage doit s'habituer aux privations, dédaigner les joies éphémères de ce monde.

« — Ces quinze cents francs que je réclame...

« — Ne sont rien auprès des joies intellectuelles que vous paraissez dédaigner. La vraie félicité est tout entière dans le renoncement aux biens de ce monde. Suivez mon exemple, Monsieur Baudrille, renoncez...

« — A mes quinze cents francs peut-être?

« — A vos quinze cents francs d'abord.

« — Soit! j'y consens.

« — Vous parlez sérieusement?

« — Très sérieusement. Seulement...

« — Il y a un « seulement »?

« — Il y en a un. Vous partirez sur l'heure.

« — Partir?... moi? Pourquoi cela? Je suis très bien ici. Jamais je ne vous ai adressé de plainte.

« — Il n'eût plus manqué que cela.

« — L'escalier est fort mal éclairé. Il n'y a pas d'eau dans la cuisine. La maison est mal habitée.

« — Depuis que vous y êtes.

« — Ce n'est pas aimable, ce que vous me dites-là.

« — Vous me faites sortir de mon caractère.

« — Vous voulez bien me faire sortir de votre immeuble. Et quel moment choisissez-vous pour cela ? Celui où je mets la dernière main à une toile destinée à l'Exposition de Vienne, une œuvre capitale qui vous aura comme un avant-goût de revanche : *La duplicité indiscrète éconduite par la régénération apocalyptique.* Qu'est-ce que vous me dites de cela ?

« — Que je vous donne deux heures pour déguerpir. Vous pouvez emporter vos meubles. N'allez pas me laisser votre *Duplicité indiscrète* et votre *Libre pensée apocalytique* surtout ! Dans deux heures, ma quittance, ou dans vingt-quatre heures les huissiers.

« — Songez donc, Monsieur Baudrille...

« — Quinze cent francs pour me débarrasser de vous, ce n'est pas payé.

« — Cette réflexion désobligeante est remplie de bon sens, elle m'encourage à vous emprunter cinquante francs.

« — Vous êtes fou ?

« — Pas le moins du monde. Il me faut au moins cinquante francs pour déménager. Songez donc : voiture, pourboire, denier adieu... Et, sur l'honneur, je n'ai pas le sou.

« — Est-ce bien exact ?

« — Cela vous étonne ? Je le conçois. Vous regardez mes œuvres et vous vous demandez par suite de quelle série d'injustices la fortune...

« — Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec vous. Ces cinquante francs, vous les aurez. Rien ne me coûte pour me débarrasser de vous.

« — Merci, homme généreux. Vous figurerez dans mon prochain tableau : *Les vilenies terrestres foudroyées par la munificence des âges préhistoriques.* »

« Deux heures après, Cantu avait déménagé.

« Le lendemain, en faisant sa tournée quotidienne, M. Baudrille, le plus riche propriétaire du quartier Vintimille, remarqua qu'un de ses écriteaux avait disparu. Il entra chez son gérant :

« — Est-ce que le cinquième est loué, François ?

« — Oui, Monsieur, et je crois pouvoir m'en vanter.

« — En effet.

« — Je ne me suis pas montré trop difficile, comme Monsieur me l'avait recommandé.

« — On n'a exigé aucune réparation ?

« Aucune, Monsieur. Cela m'a surpris.

« — Le nouveau locataire a des goûts simples. Qu'est-ce que c'est que cet homme naïf?

« — Un peintre.

« — Aïe!... Je n'aime pas ces gens-là.

« — Il a fait de grands tableaux qu'on prendrait pour des enseignes.

« — Et comment se nomme-t-il ce barbouilleur?

« — Cantu, *peintre rationaliste*.

« — Encore! » s'écria M. Baudrille.

« Je rougirais pendant un mois, nuit et jour, si je transcrivais ici le juron qu'il proféra.

« Il monta, Cantu le reçut le sourire aux lèvres.

« — Quelle joie de vous revoir, Monsieur Baudrille! J'avais, en vous quittant, la mort dans l'âme. Aussi me suis-je fait une fête de vous ménager cette petite surprise. »

« Le malheureux propriétaire n'en fut pas quitte à moins de quatre cent cinquante francs cette fois.

« Ne marchandez pas, croyez-moi. Quatre cent cinquante francs, c'est pour rien. Avec les quinze cent cinquante francs d'hier, cela fera un compte rond. Vous ne regretterez pas votre argent. »

« Cantu fut intraitable. M. Baudrille dut en passer par là.

« Tout n'est pas rose dans la vie des propriétaires. »

⁂

La Haute Noce, par M. Albert Wolff, n'est que la réédition sous un titre alléchant des nombreux articles publiés dans un grand journal du matin sur les gens plus en vue par leurs excentricités luxueuses que par leurs qualités morales.

Tout le monde a lu cela déjà — une fois, c'est assez.

M. Albert Wolff semble prendre à parti surtout les financiers : Philippart, Lepeletier, et autres Bontoux... Hélas! ce qu'il blâme... après la chute, à la première page du journal où il écrit, a été chaudement prôné dans certaines chroniques financières de la quatrième.

C'était avant qu'il fallait nous mettre en garde, et les mensualités largement payées n'ajoutaient pas en post-scriptum : « Vous savez, le directeur de cette affaire y a déjà été de ces deux ans de prison. »

M. Guillaume Livet, le collaborateur d'Alexis Bouvier dans le drame tiré de *la Sang-Brûlé*, publie LES RÉCITS DE JEAN FÉRU, récits dans tous les genres, mais particulièrement dans celui dit léger, sans excès cependant.

Mais ce qui fera plus particulièrement le succès de ce livre plein de bonne humeur, ce sont les illustrations signées Detaille, Gervex, Gray, Dumoulin, Émile Thivier, etc., qui lui donnent une véritable valeur artistique.

*
* *

Voici L'HOMME A PASSION, de M. Ernest d'Orllanges.

En parcourant les pages de ce volume étrange, il vous monte au cœur un profond dégoût de l'humanité.

Peut-être, M. d'Orllanges, lui aussi, c'est la mode, se croit-il un moraliste? Hélas ! les esprits pervers se complairont seuls dans la lecture de son livre, et non pas pour s'amender.

Quant à la lettre, préface à M. Sarcey, elle est pleine d'esprit et vaut mieux que le livre tout entier.

*
* *

CE QUE COUTENT LES FEMMES, par M. Jules Rouquette : un dessin très croustillant sur la couverture d'un volume contenant un gros drame ayant quelques prétentions à la moralité.

*
* *

M. Paul Alexis est le disciple le plus fervent des disciples de l'école naturaliste, un écrivain convaincu, lequel, s'il n'a pas conquis la faveur du public, mérite celle de ceux qui admirent la loyauté dans l'œuvre.

Lorsque l'on parcourt les pages de son dernier volume, LE BESOIN D'AIMER, on sent l'homme qui peint ses sensations sans chercher à attirer le lecteur ni par le brillant du style ni par les détails en dehors. — Il est un consciencieux, et, à ce titre, on doit le louer. Maintenant, que ses études se portent sur des choses peu ragoûtantes, cela est affaire à lui, et s'il n'a pas « l'attirance » du Maître, j'estime qu'il est plus vrai.

GASTON D'HAILLY.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Dans son livre, LES PRÉJUGÉS, M. H. Bosselet passe successivement en revue ce qu'il appelle les préjugés : le préjugé religieux, les préjugés historiques, les préjugés philosophiques, etc., etc.

Quoique ce volume puisse être vigoureusement discuté, il contient nombre de faits qui intéresseront vivement, et, surtout, le côté anecdotique est très humoristiquement présenté.

*
* *

M. Léon de Montluc, ancien préfet, conseiller à la cour d'Angers, publie aujourd'hui, chez Charpentier, l'intéressante correspondance de Juarez et de Montluc, l'ancien consul général du Mexique.

Cette publication est accompagnée de nombreuses lettres de personnages politiques, relatives à l'expédition du Mexique.

*
* *

Le tome VI du magnifique ouvrage de M. Maximilien Marie, L'HISTOIRE DES SCIENCES MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUES, est en vente chez l'éditeur Gauthier Villars.

Le savant répétiteur de mécanique, examinateur d'admission à l'École polytechnique passe en revue dans ce sixième volume les travaux des mathématiciens et des physiciens qui vécurent entre Newton (1643) et Euler (1707), et le nombre en est grand.

L'ouvrage sera continué.

*
* *

Une brochure très curieuse, signée de M. le vicomte de Colleville, donne d'après Beauvais, de l'Académie de Cortone, la MANIÈRE DE DISCERNER LES MÉDAILLES antiques de celles qui sont contrefaites.

Voilà un ouvrage dont les numismates aimeront à profiter.

En terminant. nous signalerons l'ouvrage de M. Pille, Paris actuel, un excellent guide comprenant : 1° l'indicateur des rues, avec les bureaux de poste ou les rayons qui les desservent ; 2° les rues appartenant à plusieurs quartiers ; 3° la concordance des noms anciens et des noms nouveaux ; 4° les divisions administrative, militaire et politique (circonscriptions électorales) ; 5° des adresses et des renseignements.

* * *

L'émotion causée par la publication dans *la Ligue*, des Souvenirs d'un préfet de police, par M. Andrieux, n'est pas encore calmée, et, hier encore, les piquantes révélations de l'auteur motivaient à la Chambre des députés un retentissant débat.

Repris et mis en volume, ces feuilletons *écrits à la diable* ont obtenu avec le premier volume un succès que de nombreuses éditions n'ont pas encore épuisé.

Tous ceux que le talent incisif et mordant de l'auteur a charmés retrouveront dans le deuxième et dernier volume qui vient de paraître la suite et la fin des récits intéressants que M. Andrieux détaille d'une plume légère et acérée mais toujours spirituelle.

* * *

La librairie Félix Alcan (ancienne maison Germer-Baillère et Cie) publie deux volumes de Critique sociale, par le célèbre révolutionnaire Auguste Blanqui.

Le tome premier, précédé d'une reproduction en taille-douce de la statue de Blanqui, par le sculpteur Dalou, porte le titre de : *Capital et Travail ;* le second est intitulé : *Fragments et Notes.*

Le public accueillera certainement avec faveur et en tout cas avec curiosité cette œuvre d'un homme qu'il ne connaît guère que comme conspirateur par ses procès et son long martyr. Blanqui, pourtant, s'est révélé comme écrivain de premier ordre dans la *Patrie en danger,* comme penseur et comme savant dans l'*Éternité par les astres.*

L'œuvre nouvelle nous le montre sous un autre aspect, d'autant plus intéressant que ses adversaires l'ont souvent accusé de négliger et même d'ignorer les questions d'économie sociale.

Henri Litou.

Le directeur-gérant : H. Le Soudier.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

CHRONIQUE

Paris, 25 juin 1885.

L'un des instants les plus distrayants de mes journées fort occupées est celui que je consacre à la lecture des feuilles publiques ayant la mission, qu'elles s'octroient de leur propre autorité, du reste, de renseigner chacun sur ce qui se passe dans les cinq parties du monde.

Chaque journal, suivant la nuance dont il s'inspire, taille, rogne et façonne à sa manière et au goût de sa clientèle les questions qui tiennent en haleine l'opinion publique, et nombre d'entre eux se font adresser de... leur salle de rédaction des lettres de toutes les capitales de l'Europe, dans lesquelles ceux qui disent avec conviction : « C'était dans mon journal ! » trouvent avec une joie non dissimulée une suite de renseignements prodigieux sur ce qui se passe à l'étranger. Ce que pense M. de Bismarck, les idées de l'empereur de Russie, la politique de lord Salisbury, tout cela est connu, archi-connu de ces « correspondants », au point même que les personnages politiques en sont venus à se demander si leurs valets de chambre ne glissaient pas un phonographe sous leur traversin, histoire de recueillir au passage les incohérences de langage qu'ils laissent échapper dans leurs rêves agités.

Cette littérature est des plus divertissantes.

J'ai eu l'occasion de lire aussi de nombreux articles sur la débaptisation des noms de rues, et je me vois sous le coup de demeurer boulevard Germain, tandis que je m'étais habitué à me faire adresser ma correspondance boulevard Saint-Germain... On va laïciser mon boulevard dans la crainte que je ne fasse, moi et tous mes voisins, une sorte de chemin de croix, une station dévotieuse devant chacune des plaques bleues indicatrices, invoquant le bon saint Germain en faveur de l'intelligence des débaptisateurs acharnés. Ils pensent que les noms Saint-Honoré, Saint-Germain, Saint-Denis, Saint-Eustache ont été donnés aux rues de Paris pour rappeler la mémoire de ces hommes qui, paraît-il, ont le grand tort d'invoquer notre Père céleste en faveur des hommes. — C'est un crime assurément. — Mais qu'ils se consolent,

les changeurs de plaques, il n'y a eu d'autre pensée pour les édiles qui dénommèrent nos rues de noms de saints que d'indiquer que telle rue conduisait à l'église Saint-Germain, telle autre à la paroisse Saint-Eustache, etc., etc. ; or, dans ce temps-là, les églises étaient le point central autour duquel se faisaient les marchés ; au pied de chaque église s'étendait le cimetière ; enfin on n'était pas fâché, au milieu de l'inextricable réseau des vieilles rues parisiennes, de savoir que telle rue conduisait à tel point, comme la rue du Bac amenait les gens directement au bac reliant la rive gauche au Louvre.

Donc, les prédécesseurs de nos édiles avaient quelque intelligence dans la dénomination des noms de rues et se préoccupaient bien plus de renseigner les gens sur leur chemin que d'honorer la mémoire de tel ou tel personnage, et malgré le sentiment qui semble prévaloir aujourd'hui de donner à nos grandes artères des noms de gens qui eurent une certaine notoriété politique ou scientifique, j'estime que je serais bien plus satisfait de savoir où me conduit telle voie que d'être obligé de porter sous mon bras les treize volumes du Larousse, afin de le pouvoir consulter à chaque détour de rue, sur les titres à ma reconnaissance, de l'homme dont le nom m'est rappelé... administrativement.

Oui, nos feuilles publiques sont étonnantes, et je les vois se pâmer d'aise devant des absurdités.

M. Élisée Reclus a fait une conférence, histoire de couler à fond « la grande pensée de l'opportunisme ».

« Il n'est point de nation colonisatrice, a-t-il dit, à laquelle ses colonies n'aient été fatales. »

Et il cite à l'appui de son dire l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande.

M. Élisée Reclus est hanté par ce qu'il appelle « le sinistre cauchemar », il voit l'équilibre « mondical » moins facile certainement à équilibrer que le fameux «équilibre européen», qui ne s'est jamais équilibré que sur de bien fragiles béquilles.

Mais, me dira-t-on, où donc M. Élisée Reclus a-t-il prononcé ces fameuses paroles et a-t-il, démontré que leurs colonies avaient été fatales à l'Espagne, à l'Angleterre, à la Hollande ?... Au siège de la Société de géographie ? Jamais de la vie. M. Élisée Reclus eût trouvé là des gens pour lui répondre... Je le donne en mille : c'est à Alger !

Et un grand journal du matin part de là pour tabler sur « la grande pensée de l'opportunisme ».

Je croix rêver, quand je lis ces choses, et je me vois, moi, simple plumitif, obligé de répondre à M. Reclus et au journal en question, qu'un peuple qui s'endort sur la joie de posséder une colonie est un peuple ruiné, tandis

qu'une nation industrieuse trouve dans ses colonies un débouché tout ouvert pour ses produits.

N'entendons-nous pas tous les jours regretter nos colonies perdues, l'Inde, le Canada, etc., mais, hélas ! la politique s'empare de toutes choses, et un homme de mérite prétend, en Algérie, qu'il est désastreux de posséder des colonies.

Et voyez comment cette littérature des journaux est désespérante pour une nation qui, malgré tout, a l'espoir de reprendre le rang légitime qu'elle veut occuper dans le monde.

Nous avons perdu un vaillant défenseur de la patrie : l'amiral Courbet est mort ; un ministre monte à la tribune, fait le panégyrique du défunt et propose de lever la séance en signe de deuil.

Un écrivain rend compte du fait et ajoute ces lignes qui vont passer sous les yeux d'un grand nombre de nos nationaux et d'un non moins grand nombre d'étrangers.

« Trois cents députés se lèvent en même temps, et les dernières paroles du ministre sont accueillies par des applaudissements unanimes. C'est bien le moins qu'on fasse pour cette grande et illustre victime du Tonkin ce qu'on a fait autrefois pour Garibaldi... Les plus insensibles quittent la salle, le front incliné, en proie à une sorte de découragement, comme s'ils commençaient à douter de la fortune de la France. »

Ah ça, voyons, journaliste, mon confrère, vous prenez vos lecteurs pour des imbéciles, et ces députés pour des idiots ! L'amiral Courbet, dont nous déplorons tous la perte, dont on disait « le brave » Courbet, comme si d'autres ne l'étaient pas, n'emporte cependant pas « la fortune » de la France, et je ne suppose pas que l'amiral Lespès, qui le remplace là-bas, laisserait couler son escadre par la flotte chinoise et ne saurait pas sortir d'une rivière Min quelconque si les hostilités recommençaient ? A mon sens, ce n'est point ainsi que doivent ou devraient écrire les hommes qui ont l'honneur de tenir une plume.

Courbet n'a pas emporté la fortune de la France, je le répète ; mais il a laissé un grand exemple ; or, l'exemple est une leçon qui profite. Il est donné par un seul, et beaucoup le suivent. Un homme de génie en enfante cent, et nos marins particulièrement sont gens à suivre les bons exemples.

Il semble que notre littérature, qu'on la prenne dans n'importe quel genre, ne soit plus que l'écho d'une désespérance universelle.

Victor Hugo est mort, tout est fini, la France poétique est morte avec lui !

Non, le génie de Victor Hugo, comme la vigueur et le courage de Courbet planent sur la France.

Et, tenez, le dimanche 7 juin, sur le théâtre de Sens, un jeune artiste, Paul Grignon, disait sur la mort de Victor Hugo une poésie de sa composition, exprimant dans la dernière strophe, exactement la pensée qui me vient lorsque j'apprends la disparition de l'un de nos grands hommes.

« France, incline ton front et laisse couler tes larmes.
Devant ce lit funèbre et devant ce cercueil,
Couvre d'un voile noir tes monuments, tes armes,
France, recueille-toi, prends ton crêpe de deuil !

« Fière de son talent, de sa plume féconde,
Subis avec respect les cruautés du sort ;
Son génie est vivant et plane sur le monde ;
France, recueille-toi, car ton poète est mort.

« Tel qu'un arbre battu par le vent et l'orage,
Qui sous l'effort du temps craque de toute part,
Il est tombé, brisé par la fatigue et l'âge,
Dans ses yeux, s'est éteint l'éclair de son regard.
La plume s'échappant de cette main glacée,
Pour toujours s'est brisée en tombant sur le sol ;
Et nous pleurons unis dans la même pensée,
Le chantre de *Ruy-Blas*, *Lucrèce* et *Dona Sol*.
Triboulet eut enfin son heure de victoire
Après ses jours de peine. Au bout de cinquante ans,
Son succès ajoutait un rayon à ta gloire
Et ranimait ton cœur, ô chantre des Enfants :
Mais un jour arriva le temps de la souffrance.
(Hélas ! nous avons tous de ces tristes moments !)
L'ordre d'exil alors te fit quitter la France,
Et chercher à Jersey la fin de tes tourments.
Tu t'inclinas soumis et partis sans mot dire,
Mais tu pris dans tes mains, rajeuni de vingt ans,
Des mains de Juvénal le fouet de la satire,
Et tu fis résonner la voix des *Châtiments*.
Ta devise toujours fut : « Liberté, clémence. »
La voix de l'Exilé charma les Nations ;
La France avec transport fêta *la Conscience*,
L'univers applaudit *les Contemplations*.
Que tes œuvres pour nous eurent toujours de charmes !
Avec *les Pauvres Gens*, avec *le Revenant*,
De nos cœurs attendris tu fis couler des larmes,
Tu sus nous émouvoir avec *le Dernier Chant*.

« La France, en ton cercueil, voulant te rendre hommage,
Te couronne aujourd'hui son poète, et ton nom
Avec ton souvenir, descendant d'âge en age,
Resplendira toujours aux murs du Panthéon.

« Sois fière à tout jamais de sa plume féconde,
Subis avec respect la cruauté du sort,
France, recueille-toi ! car planant sur le monde,
Son génie est vivant, si ton poète, est mort. »

Pleurons nos morts illustres ; mais, de grâce, ne nous croyons pas absolument perdus à chaque nouveau deuil qui nous vient attrister.

GASTON D'HAILLY.

REVUE DE LA QUINZAINE

ANALYSES ET EXTRAITS

M. Alexandre Chevalier, un poète, publie un volume dans lequel il exprime en des vers respirant un patriotisme ardent, mais sans mesure, sa haine contre la Prusse, — LES PRUSSIENNES.

Nous avons déjà lu nombre de volumes de ce genre, et il nous semble que la légende « des pendules » est assez connue sans que le besoin se fasse sentir de la répéter sans cesse.

Chacun, du reste, entend le patriotisme à sa manière, nous prônons le recueillement, la bravade nous paraît aujourd'hui inopportune.

> « Car, demi-mort déjà, vaincu, cloué sur place,
> Je saurais faire encor de mes boyaux vidés
> Des cordes pour te pendre ou te cingler la face! »

Ceci s'adresse à M. de Bismarck : Prenez garde, Monsieur A. Chevalier, de faire rire de nous!

* * *

Que vous dirai-je des CONTES A LA COMTESSE, d'Armand Silvestre, si ce n'est que cette comtesse ne me paraît guère prude, et que ces nouveaux contes écrits avec la verve de nos vieux écrivains gaulois, sont les frères cadets des *Contes grassouillets*, de désopilante mémoire?

Ajoutons que Kauffmann a mis tout l'esprit de son crayon... léger, oh! très léger, au service de ces inénarrables récits.

* * *

PARIS QUI JOUE ET PARIS QUI TRICHE, voilà un livre dont le titre dit tout de suite le contenu.

M. Carle des Perrières raconte, pour ceux-là qui ignorent la vie de

cercle, cette existence curieuse de gens qui commencent à s'éveiller lorsque tout le monde se couche et qui rejoignent leurs demeures au moment où chacun songe à ses affaires?

Qu'ont-ils fait pendant la nuit entière?

Ils ont joué honnêtement, autant que l'honnêteté peut consister à dépouiller, par la grâce du hasard, un adversaire qui vient au cercle compromettre la fortune des siens; d'autres, bien moins scrupuleux, s'arrangent de façon que toutes les chances de gain soient pour eux, et l'on voit de grands noms venir sombrer devant un tapis vert.

M. Carle des Perrières montre avec quelle habileté les escrocs, même de haute naissance, savent « corriger la veine », il explique les coups de chaque jeu et raconte nombre d'épisodes se rapportant à ces questions.

Les hommes sont joueurs, dit-on, la roulette, les petits chevaux, le trente et quarante, le baccarat ou le bonneteau attirent chacun un public de personnages de distinction ou de bas étage; rarement les hommes occupés aiment ce genre de divertissement. Si le volume de M. des Perrières pouvait guérir cette fièvre du hasard, s'il pouvait faire comprendre aux sectateurs de la dame de pique combien le jeu, où qu'il se pratique et quel qu'il soit, est immoral; si ceux-là qui réduisent leur famille à la misère y apprennent que sans cesse ils sont entourés d'exploiteurs sans vergogne qui les volent mieux qu'au coin d'un bois, enfin si l'auteur de *Paris qui joue et Paris qui triche* dégoûte ses lecteurs de la fatale passion qui devient une véritable maladie dans les grandes villes où la plus riche maison est généralement le temple du jeu, le cercle, son livre méritera l'éloge de tous les gens qui comprennent que la vie offre de plus hauts horizons qu'un tapis vert.

***

Il est certains ouvrages qui offrent un attrait charmant par la grâce du style et l'habileté avec laquelle l'auteur sait présenter son sujet ;mais, lorsque l'on va au fond, lorsque l'on se demande quel résultat a produit ces deux heures de lecture dépensées à en parcourir les pages, on s'aperçoit que l'on a perdu cent vingt minutes d'une existence que certains trouvent trop courte, et ce sont précisément ceux-là qui cherchent quelque chose dans un livre et pensent que les heures ne peuvent se gaspiller à plaisir.

***

Bel-Ami, le nouveau volume de M. Guy de Maupassant, est un document : bien, je l'admets : et puis après ? Nous y voyons un Monsieur qui n'a pas

honte de vivre aux crochets des femmes; ce Monsieur est connu, trop connu, ausssi bien sur le boulevard Clichy que dans les salons les plus huppés. M. A. Dumas l'a appelé Alphonse, M. Maupassant le nomme Bel-Ami, c'est bonnet blanc, blanc bonnet.

M. de Maupassant n'a pu trouver un personnage sympathique au milieu des sociétés variées dans lesquelles opère son M. Georges Duroy; il faut croire qu'il ne considère la vie qu'à travers un prisme de pessimisme.

M. de Maupassant nous a déjà conduit un peu partout, et les étapes qu'il nous a fait parcourir nous ont fait connaître même *la Maison Tellier*. Si l'auteur de *Bel-Ami* se rappelle la scène de l'église, qu'il sache bien qu'elle est un chef-d'œuvre, parce que, ne fût-ce qu'un tout petit coin de ciel, le prisonnier est heureux de l'apercevoir; or, pris dans le réseau des hontes de Bel-Ami, nous cherchions toujours le ciel, c'est-à-dire ce petit coin d'émotion que nous avions trouvé là-bas dans les larmes de la petite Rosa.

*
* *

Comme antithèse à ce roman pessimiste, nous devons placer ici un roman spiritualiste, PLUS HAUT ! Signé seulement E. de B., ce volume est écrit par un homme pensant qu'il est bon de ne point toujours regarder à ses pieds et qu'il faut lever les yeux vers le ciel. Ce récit a le défaut de promener ses lecteurs des camps carlistes aux champs de bataille sous Metz, enfin de ne guère respecter l'unité de lieu classique, mais les pensées en sont fortes et morales.

Plus haut plaira aux esprits qui croient, comme le rappelait Mgr Perraut dans son discours de réception de M. Duruy, que notre époque se trouve dans un de ces moments psychologiques où *l'on avait mal à l'âme.*

*
* *

LES CONTES ANGÉLIQUES, traduits de l'anglais, sont l'œuvre du R. P. William Faber. Ce petit volume dans lequel on sent planer le mysticisme, est surtout destiné à cette consolante pensée que Dieu ne nous a pas jetés complètement abandonnés sur cette terre, mais que là, près de nous, un ange invisible, mais dont l'influence se fait toujours sentir, nous soutient et nous conduit.

Nous n'avons pas à intervenir entre ceux qui croient et ceux qui doutent : ceux-là se complaisent dans une poétique légende, ceux-ci n'aiment pas les légendes, mais j'aime à croire qu'ils ont une conscience, et la voix de celle-ci se fait forcément entendre : n'est-elle pas la voix de l'ange gardien quand on l'écoute ?

Un autre volume traduit de l'anglais nous donne l'occasion de connaître Charles Gounod, critique littéraire.

UNE IDÉE FANTASQUE, de Rosa Mulholland, traduit par Paul Moulhins est un roman, comme les Anglaises savent les écrire : beaucoup de sentiment, une forte dose de moralité, peu d'action, mais une débauche de détails intimes.

M. Gounod, sous prétexte d'écrire une préface à ce volume, fait une charge à fond de train contre la littérature contemporaine, il quitte la musique et fait une *fugue* dans nos plates-bandes. Hélas! que ne pouvons-nous lui rendre la pareille et composer aussi magistralement un opéra qu'il manie avec vigueur le fouet de la critique.

On connaît assez Gounod musicien, faisons-le connaître littérateur.

« Voici un roman, UNE IDÉE FANTASQUE, roman honnête et captivant, dont l'auteur a le respect de lui-même et du lecteur. On n'y respire pas les miasmes infects dans lesquels la littérature à sensation va chercher de soi-disant remèdes contre les passions ou les vices qu'elle veut nous faire prendre en horreur.

« S'il est vrai que le plus sûr moyen d'étouffer, sinon d'extirper nos mauvais penchants, soit dans la culture assidue et surtout dans l'exercice persévérant de nos bons instincts, on se persuadera difficilement que la fréquentation des tripots et des sentines puisse être un bon milieu pour l'éducation morale. A cette thérapeutique toute négative qui consiste dans l'exhibition du mal, on sacrifie sensiblement celle qui agit par le charme de l'attrait du bien, et l'on arrive à faire du spectacle écœurant des hontes et des misères humaines la pâture exclusive et journalière des affamés d'émotions.

« Tel n'est pas le petit drame que voici :

« Tout l'intérêt y repose sur l'enchaînement de circonstances fatales qui créent entre des personnages attachants par eux-mêmes un ensemble de situations imprévues, délicates ou douloureuses, dont toute la responsabilité retombe sur le passé coupable et déshonorant d'un père de famille qui n'est plus, et de qui la mémoire est la seule ombre à ce tableau de braves cœurs cruellement éprouvés.

« La noble et sainte résignation d'une pauvre veuve, mère de famille : la vaillante énergie d'un fils cherchant à relever, à force de travail et de sentiments élevés, le nom compromis par son père ; la généreuse rivalité de dévouement de deux jeunes filles qui souffrent l'une par l'autre et l'une pour l'autre ; le terrible secret qui pèse sur la destinée de tant d'êtres innocents et malheureux, tels sont les élément dans lesquel l'auteur a puisé l'émotion saine et sincère qui s'attache à son récit.

« Une des infirmités de notre temps, c'est ce besoin de secousses violentes qui,

en littérature comme en art, oblitèrent le goût des émotions d'un ordre plus élevé. Le langage, pourtant, les mots, généralement si bien faits et si justes, suffiraient pour nous éclairer, si nous savions en interroger le sens et en pénétrer l'esprit.

« *Élever*, par exemple, ne signifie assurément pas conduire *en bas*, mais *en haut*, singulière fantaisie que de jeter les sens dans la fange pour les nettoyer.

« Certes, je reconnais qu'il peut y avoir et qu'il y a, en effet, des œuvres pleines d'impressions, de coloris, de saveur, voire même d'odeur, dans la littérature à sensation ; reste à savoir si c'est là un régime bien salutaire et bien fortifiant. En fait de santé, pour l'esprit aussi bien que pour le corps, le choix des aliments est d'une importance capitale, et je ne sache pas, quant à moi, que l'intoxication ait jamais été considérée comme une règle d'hygiène.

« Nous sommes malades du besoin de l'extrême; nous courons après l'étrange, l'excessif, le vertigineux; toute simplicité nous semble une fadaise, toute mesure une timidité, toute méthode une chaîne, toute discipline une prison. La sobriété nous endort l'exagération nous fascine, la pure et simple lumière du vrai pâlit devant l'éclat mensonger du faux clinquant. Ce que l'on veut, par-dessus tout, c'est, non pas émouvoir, persuader, convaincre, éclairer, non ; c'est frapper, surprendre, éblouir, coûte que coûte ; à ce jeu, on brille parfois, on s'éteint toujours.

« Pour rester une lumière aux yeux des hommes, ce n'est pas simplement la *réalité* qu'il faut leur faire voir, mais la *vérité*. La réalité, chacun de nous la voit de ses yeux ; et quiconque ne la voit pas dans la vie, ne la verra pas davantage reproduite par une œuvre d'art ou de littérature, œuvre complètement inutile, dès lors, si elle s'arrête là. La vérité, c'est l'homme, non plus tel qu'il est, mais tel qu'il pourrait et devrait être, tel qu'il faut l'aider à devenir en dirigeant, d'une part, sa volonté vers le bien par l'émotion. La valeur d'une œuvre se mesure à l'élan qu'elle suscite, à la direction qu'elle imprime, au développement qu'elle provoque ; en un mot, à la somme de vérité qu'elle fait connaître et de bien qu'elle fait vouloir.

« La question peut donc se ramener à ces termes entre le mal, qui n'est que trop souvent le réel et toujours le faux, et le bien qui est toujours le vrai : « Y a-t-il plus de chance de conduire au bien en montrant le mal que de détourner du mal en montrant le bien ? »

Ainsi posée, la question semble plus facile à résoudre.

Et d'abord, il faut remarquer que la notion du mal est une notion négative ; le mal est une privation du bien, une perte ; il représente l'état de ruine, non

la chose perdue : il exprime un vide, non une réalité. La relation entre l'idée du mal et celle du bien est la même qu'entre l'idée du faux et celle du vrai. Le spectacle d'une maladie ne saurait être un élément de l'état de santé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer et de comparer les impressions que fait naître en nous la vue de ce qui est mal et de ce qui est bien.

Le mal ne cause que des impressions pénibles : il froisse, il chagrine, il blesse, il contracte et ferme tout notre être ; au lieu d'unir, il divise ; et s'il rapproche un moment ceux qu'il attire, c'est pour éloigner plus ou moins promptement, mais fatalement, l'un de l'autre, par cette répulsion instinctive d'une méfiance et d'un dégoût réciproques.

Le bien, tout au contraire, alors même que notre volonté est trop faible ou trop dépravée pour répondre à son appel, impose du moins le respect ; ce n'est pas le courage de le suivre ; il nous fait honte, non de ce qu'il nous demande, mais de ce que nous lui refusons et que nous refusons, du même coup, à notre propre intérêt et à notre bonheur. De sa nature, il ouvre, il console, il dilate, il épanouit tout notre être : il est, par là, le principe du rapprochement salutaire et de l'union durable.

Je ne puis ici qu'indiquer cette thèse, qui fournirait amplement la matière d'un livre, et je laisse à décider lequel des deux contacts, celui du mal ou celui du bien, est le plus efficace pour l'amélioration de la nature humaine.

Il y a quelque chose de mieux que d'ouvrir les yeux sur l'erreur et sur le mal pour s'en éloigner, c'est de les ouvrir sur le vrai et sur le bien pour s'y réfugier, s'y abriter et y fixer sa raison et sa vie.

⁂

Du reste, il ne faudrait pas accuser notre époque de valoir beaucoup moins que les précédentes, — nous voudrions qu'elle valût beaucoup mieux, — mais la licence était non moins grande qu'aujourd'hui, il y a un siècle, et l'édition que Kistemaeckers vient de rééditer, LES SÉRAILS DE PARIS, sur celle qui parut en 1802 chez le libraire Hocquart, prouve suffisamment que les mœurs de nos pères étaient peut-être encore plus relâchées que les nôtres.

Les ouvrages comme *les Sérails de Paris* avaient bien leur fond de moralité, car s'ils exposaient l'état du vice à l'époque où ils furent écrits, ils indiquaient aussi le remède. Pour nous, le volume réédité est un document historique, bon à consulter par les gens jaloux de comparer l'état moral d'un peuple, dans les villes, à cent ans de distance.

La Toquée, de M. Paul Lheureux, est une femme qui s'éprend d'un homme dont les succès poétiques lui tournent la tête. Ils se marient, passent de longs mois dans un bonheur complet, puis l'idole disparaît pour se lancer dans une vie de désordres crapuleux... La « toquée » devient folle.

Sur cette donnée traitée très hardiment et avec quelques intempérances de plume, l'auteur de *P'tit Chéri* a bâti un roman très, je dirais presque trop vigoureux. Quelques exagérations dans le caractère de cette Françoise de Mornac sont regrettables, parce que le personnage est traité avec originalité.

M. Paul Lheureux a tellement senti que le lecteur n'admettrait jamais cette théorie de la femme qui se venge par l'inconduite, des abandons de son mari, qu'il s'est vu dans l'obligation d'ajouter le chapitre de la folie. Non, Françoise de Mornac a l'esprit peu équilibré, mais elle a été une femme honnête, quoique les premiers mois de son mariage se fussent passés dans un affolement d'amour, puis elle a souffert par celui auquel elle a voué un véritable culte, bien plus, elle est devenue mère. Dans ces conditions, Françoise de Mornac ne pouvait, même dans une sorte de folie, donner le rendez-vous qui termine le volume : Ceci peut être très dramatique, mais c'est faux.

*
* *

Je crois le roman de M. Albert Cim, les Prouesses d'une fille, beaucoup plus vrai.

Dans une petite ville, Bar-le-Duc, une fille a mal tourné. Elle va cacher sa honte à Paris, ce grand refuge des fillettes qui ont cru devoir jeter promptement leur bonnet par-dessus les moulins. Elle se nomme Régine Garnerot. Il faut croire que la vie de Paris lui réussit, car elle met de l'argent de côté et achète quelques maisons à Bar-le-Duc.

Désirant « épater » ses concitoyens qui l'ont connue simple petite mendiante ou à peu près, elle vient à Bar-le-Duc étaler ses robes, ses bijoux, ses diamants et surtout sa belle personne, car elle est devenue jolie. Elle met toutes les têtes à l'envers, jeunes et vieux, garçons et hommes mariés aussi, font toutes sortes de folies que M. Albert Cim raconte sans y jeter un voile très épais.

L'auteur connaît particulièrement Bar-le-Duc, aussi il en peint les habitants et les mœurs avec un soin méticuleux; il a même poussé la couleur local

jusqu'à faire imprimer son roman dans le pays même: ces descriptions sont un peu fatigantes pour un étranger à la ville en question, mais je ne doute pas qu'elles ne fassent la joie des naturels du lieu.

Quant aux portraits, ils sont enlevés, et l'oncle Garnerot particulièrement est vivant.

⁂

M. Louis de Soudak, dont le nom m'était inconnu comme écrivain, mérite l'éloge de ceux qui pensent que l'art d'écrire est difficile. Malheureusement, M. de Soudak a peu lu, sans cela il aurait traité un autre sujet que celui faisant l'objet de LA VOCATION DE VALENTIN. Le nombre des volumes racontant l'histoire du jeune homme, du paysan, que ses parents destinent à la prêtrise est tellement considérable que la cause est entendue.

⁂

C'est un fait particulièrement curieux qu'à un moment donné certaines idées sont dans l'air, et que les romanciers se rencontrent dans la scène capitale de tel ou tel récit.

Tout le monde a lu il y a quelques jours la TOINON de M. Gustave Toudouze et a frémi d'horreur à cette terrible fin de cette jolie femme que son grand-père condamne à mourir sur un rocher gagné par la marée montante. Eh bien, voici un autre roman dont les péripéties dramatiques se passent à peu près dans les mêmes parages, et dont la situation finale est identiquement semblable.

Dans *Toinon*, c'est une femme d'une certaine distinction qui fait le déshonneur de sa famille et qui est condamnée à l'expiation suprême par un grand-père qui se fait juge et bourreau à la fois.

Dans LES HAUTEMANIÈRE, de M. Charles Canivet, c'est une de ces femmes de pêcheurs bas-normands, dont le dévergondage de mœurs et les crimes soulèvent l'indignation générale dans le pays.

Un vieillard se fait justicier, il attache l'infâme créature à un fût de colonne, sur le bord de la mer, lui tourne la tête vers la pleine mer et la laisse là, afin qu'elle voie venir le flot et meure de mille morts, avant d'avoir de l'eau par-dessus les lèvres.

Le roman de M. Charles Canivet n'est pas moins saisissant que celui de M. Toudouze. Cette mer, qui est le grand réceptacle de l'eau qui a lavé les

immondices de la terre, est une image puissante. Il semble que le flot grandissant du vice ne puisse être lavé que par l'immensité infinie des vagues mouvantes qui l'entraînent loin, bien loin dans leurs tourbillons sans fond.

Des penseurs comme MM. Toudouze et Canivet ne peuvent laisser impunis des criminelles ayant jeté le deuil dans les familles, et c'est là ce qui les distingue de ceux qui conduisent leurs lecteurs dans les sentines du vice, montrant celui-ci triomphant et se riant du mal qu'il a causé.

* * *

C'est encore la même idée qui a dirigé Jacques Rozier dans LA JUSTICIÈRE.

Un homme n'a pas craint dans un but de lucre, d'aider un malade atteint de la monomanie du suicide, à accomplir son sinistre projet. Le malheureux a absorbé le poison qui lui a été présenté ; mais il était aimé, et la femme qui eût voulu le sauver au prix de sa propre vie, enferme dans une ruine située dans une île déserte le criminel qui meurt de faim, entre le ciel et l'eau. sans espoir d'être secouru. Cette scène se passe sur les côtes de Bretagne. C'est encore, n'est-il pas vrai ? la pensée qui a conduit la plume de M. Toudouze, comme celle de M. Canivet.

LA JUSTICIÈRE est un roman des plus dramatiques, commencé sous le bleu soleil des Indes pour finir sous les brumes de l'Océan qui bat les côtes bretonnes.

* * *

L'ÉTERNELLE ANTITHÈSE, de M. Armand Ocampo, est une excursion au pays de la recherche des causalités. Comment se fait-il que deux êtres s'aimant, et parfois même se l'étant prouvé, comment se fait-il que les circonstances se réunissent pour les séparer ?

M. Armand Ocampo a écrit sur cette donnée un fin et délicat roman, sans donner une réponse à la question posée ; il eût dû conclure, il ne l'a pas fait, à quoi bon ? Tout le monde ne sait-il pas que dans la plupart des mariages, les sentiments du cœur sont bien moins consultés que les convenances de position et de fortune.

* * *

Ce que raconte Mélandri dans LA FAUTE D'YVONNE n'est peut-être pas abso-

lument neuf : Une jeune fille se laissant séduire par un jeune homme qui ne peut l'épouser, et le médecin de la famille donnant son nom à l'enfant qui va naître en épousant la mère. Mais tout cela est raconté avec un tel charme, une telle mesure, que l'on passe sur le fond pour se complaire dans la forme.

La Faute d'Yvonne, c'est le roman de tout le monde, *le Baiser de ténèbres* du même auteur est l'œuvre de quelqu'un.

.˙.

La figure d'Urraca créée par MM. Sidney et Ch. Aubert est aussi étrange que sympathique. Urraca n'est pas une fille de nos régions : le sang espagnol bout dans ses veines. Elle a aimé un homme indigne d'elle, puisqu'en pensant l'épouser il ne visait que la fortune qu'il lui croyait. L'aime-t-elle encore ? oui, puisqu'elle veut se venger, et le désir de la vengeance est une preuve d'un reste d'amour.

Les deux écrivains qui se sont associés pour débrouiller le fond de ce caractère y ont, croyons-nous, perdu un peu leur latin, et le lecteur se demande ce qu'ils ont bien voulu prouver. Il y a dans ce volume un mélange d'idéal et de terre à terre qui déroute le chercheur ; on croit trouver une fille un peu « toquée », comme dit Paul Lheureux, on rencontre une femme de cœur.

La scène de la transfusion du sang est certainement la meilleure du roman.

.˙.

Aujourd'hui vouloir écrire des maximes semblerait afficher une grande prétention : cependant rien n'est plus agréable que ces petits recueils de pensées réunies par séries, formant une suite d'observations piquantes, d'aphorismes originaux et d'ingénieux paradoxes.

Le grand talent consiste peut-être plus dans le classement des observations que dans leur nouveauté.

Daniel Darc nous avait déjà donné sous le titre de *Petit Bréviaire du Parisien,* un petit volume très curieux, édité dans la collection elzévirienne de l'éditeur Paul Ollendorf; aujourd'hui c'est La Sagesse de poche, et la preuve que le mot sagesse est bien appliqué au volume, c'est que, recueillant au

hasard la première pensée qui me tombe sous les yeux en ouvrant ce volume je cueille cet aphorisme :

« Il existe des fanatiques d'incrédulité aussi tyranniques et aussi déraisonnables que les plus exaltés dévots. »

Voilà un livre à consulter souvent.

⁂

La quantité de volumes parus durant la dernière quinzaine est considérable, et je vais essayer d'en donner un aperçu général dans les quelques pages dont je puis encore disposer.

Tout d'abord, voici M. Adolphe Belot, qui se présente avec un titre des plus attirants : UNE AFFOLÉE D'AMOUR. Je me suis promené dans 328 pages de ce roman sur 330, et c'est seulement à la 329e que j'ai eu le plaisir de rencontrer cette dame qui, loin d'être affolée, m'a semblé d'une froideur extrême.

Ce roman n'est ni plus ni moins qu'une histoire d'assassinat dans laquelle les juges d'instruction, comme les commissaires, sont à peu près idiots. En tout cas, M. Belot laisse ses lecteurs absolument « en plan », sans leur dire si M. Grévy se montrera aussi gracieux qu'il a l'habitude de l'être, vis-à-vis de MM. les assassins.

— Le nom de M. Grévy me rappelle que je n'ai pas été aimable pour M. Gaston d'Hailly, et que depuis un mois que son volume, MONSIEUR GENDRE, est paru, je n'en ai encore pas dit un mot.

On ne peut pas faire à M. Gaston d'Hailly le reproche d'être toujours le même, car s'ils n'étaient signés, les quatre volumes qu'il nous a donnés depuis un an pourraient être attribués à quatre écrivains différents. Rien ne ressemble moins à FLEUR DE POMMIER que CLAUDIA VERNON, L'HERMAPHRODITE est écrit dans un genre tout différent que les deux premiers, et MONSIEUR GENDRE n'a rien de commun avec les trois autres.

La mode est aux ouvrages à clé. Il s'en fait une vraie consommation. Toutes les notoriétés défilent à tour de rôle, en librairie, sous un voile plus ou moins bien drapé qu'il ne faut qu'un très léger effort pour soulever. Le public aime ces indiscrétions. La plupart du temps, elles ne lui révèlent pas de grands secrets ; mais elles ont ce mérite de le ramener à des sensations oubliées ou de souligner des mœurs auxquelles il n'avait pas suffisamment pris garde. MONSIEUR GENDRE, le nouveau roman de M. Gaston d'Hailly, rentre dans cette dernière catégorie. A ce titre, ce n'est plus seulement un

roman, c'est un véritable livre, c'est de l'histoire. D'autant que M. Gaston d'Hailly ne se fait pas trop mystérieux.

On le comprend à demi-mot. Il n'a besoin de nommer personne ; on nomme en lisant, car ses silhouettes sont d'une ressemblance absolue. Tous ces hommes, aujourd'hui arrivés, responsables de notre état social, on les a coudoyés vingt fois. On a sur les lèvres le nom du président de la Chambre des députés recevant une dépêche de la dame... aimable, tandis qu'on interpelle le gouvernement sur la police de Paris. « Attendrai, mon Loulou, avec patience, mais bisque complètement ratée. » La Chambre hurle, la droite et la gauche en sont presque aux mains, « on se bouscule. on va se colleter. le président se couvre : il a trouvé le moyen de sauver la bisque. si ce n'est la France; il lève la séance. » Le reste à l'avenant. Encore une fois, c'est de l'histoire, mais écrite de verve et à l'emporte-pièce.

— Ce titre, LA PETITE DUFRESNOY, pourrait laisser croire à quelque aventure parisienne, il n'en est rien : c'est purement et simplement un de ces drames dans lesquels l'adultère joue le premier rôle ; mais il faut avouer que ce drame est habilement charpenté. Le caractère de Dufresnoy est curieux : ce père, qui, par ambition jette sa fille dans les bras d'un amant, est un monstre, et cependant, M. Henri Demesse sait le rendre acceptable. Je crois cependant que l'on pourrait discuter la dernière scène du roman, il me semble bien difficile d'admettre qu'une maîtresse devenue femme légitime, cherche à se venger de ce que son amant a hésité à lui donner son nom.

— Du reste, cette situation de gens mariés a été tournée et retournée en tant de sens divers, qu'on s'étonne de rencontrer encore quelques situations qui n'aient pas déjà servi.

Le roman permet de dire bien des absurdités. mais lorsque l'on veut observer le mariage au point de vue social, on s'aperçoit qu'il est bien difficile de réunir deux caractères assez pondérés au moral, deux forces physiques se faisant assez également contrepoids pour que le fléau de la balance des intérêts physiques et moraux ne penche pas d'un côté ou d'un autre : jeunes gens mariés trop jeunes, d'autres trop vieux ; tempéraments absolument différents ; besoin d'épanchements ou esprit retiré en soi-même.

Lorsqu'un livre comme celui de M. Auguste Strindberg, LES MARIÉS, vous tombe entre les mains, c'est le fond qu'il faut chercher, car l'auteur n'est pas un écrivain brillant; c'est la philosophie du mariage qui se dégage de ces quelques courts récits puisés dans la vie simple, et il est bon de ne pas s'effaroucher plus que de raison de certains détails intimes nécessaires à l'étude entreprise.

*

— Ah! la question des intérêts, que de drames elle enfante dans ces intérieurs bourgeois où deux fortunes se sont associées sous les apparences d'un monsieur en habit noir et cravaté de blanc, et d'une jolie poupée vêtue de satin blanc rehaussé de fleurs d'oranger! Lisez SACRIFIÉE ! le roman si émouvant, si vivant, si parisien de Marc Sonal, et mettez les noms sous les pseudonymes, c'est le drame d'hier, celui de demain.

— On peut en dire autant du roman de M. Édouard Cadol, LES PARENTS RICHES. On sait avec quelle habileté cet écrivain sait construire une intrigue. Il n'y a plus à faire l'éloge de son talent et de son esprit. En effet, c'est surtout la finesse qu'il faut admirer dans Cadol, de telle sorte que ses romans peuvent aller tout droit à la scène, où ils sont sûrs d'enlever un public très difficile aujourd'hui. Qu'on ne s'y trompe pas, on lit tout, mais tout ne se laisse pas écouter.

— TROP RICHE, par M. A. Gennevraye, est l'histoire bien des fois racontée déjà d'une jeune fille extraordinairement riche, continuellement en butte aux obsessions d'un nombre considérable d'amoureux... de sa fortune. Heureusement pour elle, si son père en mourant lui a dit de se méfier, elle suit ce conseil et s'en trouve bien.

M. Gennevraye est un écrivain de haut mérite et qui ne sacrifie pas au naturalisme moderne.

— Une jeune fille qui a mal tourné, et qui, après une existence *horizontalement* variée, consacre une fortune acquise un peu à l'aventure au soulagement des malheureux, tel est le fond du roman aux péripéties nombreuses auquel M. Jules de Gastyne a donné pour titre RAYON D'OR, pseudonyme de la belle pécheresse.

— M. Armand Durantin, l'auteur d'HÉLOÏSE PARANQUET ; le héros d'une collaboration malheureuse, consacre les loisirs de son âge mûr à confectionner des romans qui ne sont pas faits pour l'édification de la jeunesse.

LE CARNAVAL DE NICE donne un aperçu de la vie, très mondaine, que la colonie très cosmopolite qui se plaît dans cette ville de plaisir mène brillamment, tandis que les malades essayent de rétablir leur santé dans cette station hivernale. L'auteur du *Carnet d'un libertin* a des audaces de jeune écrivain dans ce carnaval de Nice, et l'initiation de la jeune mariée, Madeleine, aux devoirs du mariage, par Mlle Euphémie de Montémainfroy, une vieille fille supposée vierge, pour être très spirituelle, n'en est-elle pas moins des plus risquées.

Chose curieuse, l'auteur de tant d'ouvrages anti-religieux, *l'Excommunié*, *un Élève des jésuites* et *un Jésuite de robe courte,* conduit, en terminant son

nouveau volume, un homme presque criminel, ou en tout cas désabusé des joies de ce monde, au couvent de l'ordre de Citeaux. M. Armand Durantin, serait-il revenu de ses antiques préventions contre les religieux ?... Aurait-il déjà la contrition ?... Son *Carnaval de Nice* ne prouve cependant pas qu'elle soit encore absolument parfaite.

Étude charmante de la vie de province que MONSIEUR LE PRÉFET, par Georges Laurens. Volume distingué et bien écrit, c'est dire que ce livre mérite l'attention.

« Demande au chimiste ce que tu manges ici, dans ce restaurant pschutt et v'lan. Demande au boulanger : combien de plâtre ? Au boucher : combien de faux bœuf ? Au maraîcher avec quoi il arrose sa salade ? et puis vas à Bercy et demande ce que tu bois ! Et je ne te parle pas des pauvres diables, mais de toi-même, qui te crois riche.

« Tu mangeras ou tu seras mangé, sois-en sûr. Or, tu veux plutôt manger et manger quand même. Alors ce sera la misère de Paris : cuisine d'amour, cuisine politique, cuisine littéraire, cuisine partout.

« Tu es jeune, tu viens d'arriver à Paris-Babylone. A ceux qui se présentent pour goûter à l'une de ces sauces diverses, Paris invariablement offre sur sa nappe bitumée un potage de vache enragée, crois-le bien. Lorsque le nanan est servi plus tard, au dessert, on n'a souvent plus de dents pour casser le nougat.

« Si tu ne veux pas faire ton temps de vache enragée comme les camarades, retourne à ta province, ô provincial !

« Là-bas, dans la petite ville, dans la bonne campagne, à l'ombre du clocher, on mesure son appétit à sa pitance journalière, uniforme.

« Ici, point ! On élargit son estomac, rien qu'à regarder les autres ; et quand l'appétit devient trop large, on se bourre de vache. »

Ce passage tiré d'un volume d'Émile Goudeau, LA VACHE ENRAGÉE, fera comprendre le fond de cet ouvrage, dans lequel l'auteur a fait une dépense vertigineuse d'esprit et de bonne humeur.

Tous nous sommes arrivés ici bourrés d'illusions ; nous croyions qu'il suffisait d'aimer l'art pour l'art, d'écrire pour les gens capables de comprendre le beau. Nous avons cru au vrai, au juste, au grand : vache enragée !

Gloire et beefsteacks aux pommes pour les faiseurs !

— C'était bien un épris de son art, ce Jacques Damery, le peintre dont M. Roger-Ballu nous raconte les déboires ; c'est le cri d'alarme, UNE VIE D'ARTISTE : prenez garde !... Ne vous livrez pas aux juifs, ou vous êtes perdus.

L'artiste qui perd de vue l'amour de son art pour se livrer à la fabrication s'enrichira peut-être, mais avec la facilité du gain vient l'amour de la

dépense... On va, on va, jusqu'à ce que l'on soit déprécié. La fantaisie du public change, et tout à coup le peintre le plus couru se voit délaissé, avec une somme considérable de dettes sur le dos. Heureux si des camarades lui sauvent l'honneur en organisant une vente à son profit. Voilà un bon livre.

— Le roman de G. de Peyrebrune, MADEMOISELLE DE TRÉMOR, offre une situation assez étrange et qui a déjà exercé l'imagination des romanciers.

Un vieux domestique au service du comte de Trémor lui a fait adopter une enfant, une fille, qu'il dit avoir trouvée.

Devenue grande, Irène déclare qu'elle n'épousera jamais que le comte de Trémor, qu'elle aime non pas comme un père adoptif, mais bien comme une jeune fille aime un amant.

Or, tout le monde dans le pays et dans la famille du comte a toujours pensé qu'Irène est la propre enfant de M. de Trémor, enfant qu'il aurait eue dans quelque aventure galante que l'on ignore.

M. de Trémor comprend qu'il ne peut épouser une jeune fille dans ces conditions: il fera toutes les démarches possibles pour connaître la vérité sur les parents d'Irène.

Le secret de la naissance se découvre, et si le vieux domestique ne disparaissait pas de ce monde, M. de Trémor ne pourrait guère épouser la fille de son valet de chambre. Celui-ci se pend.

Aucun de ceux qui ont employé cette situation de l'enfant d'un domestique introduit dans une famille noble ne s'en est mieux servi que l'auteur de MADEMOISELLE DE TRÉMOR, et son portrait de Mme Bérat est d'un comique achevé.

— Commencé au milieu des pampas de l'Amérique du Sud, le roman dramatique de M. Alfred Multedo, VENGEANCE, se termine à Venise après s'être déroulé dans le monde de la « haute vie parisienne ».

Une femme russe aux passions ardentes, la princesse Uralski, aime un jeune Français, René, qu'elle a rencontré en Amérique. La mère de René s'aperçoit de la voie dangereuse dans laquelle cette femme du Nord entraîne son fils. Elle cherche à séparer les deux amants, mais avant d'avoir arraché René aux séductions de la princesse Uralski, égoïste et astucieuse, elle meurt.

La princesse a su combien la mère de René avait fait d'efforts pour dénouer les anneaux dans lesquels ses charmes retenaient celui-ci, et elle se venge cruellement en salissant la mémoire de son ennemie vis-à-vis de son fils.

René veut poursuivre la vengeance de son père outragé et jure de punir celui qui fut, suivant les lettres calomnieuses qu'il reçoit, l'amant de sa

mère. Jeté sur une fausse piste, il provoque un homme qui avait été le meilleur ami de sa famille. Tout s'arrange, et la princesse vient mourir dans les eaux du Grand-Canal, à Venise, sous les yeux de celui qui fut son amant et qui vient d'épouser la fille de l'homme qu'il avait offensé.

C'est une étude de l'amour barbare et féroce d'une femme du Nord aux passions non moins vives que celles des filles du Midi. Nous pensons que la princesse Uralski n'est qu'une exception et que les femmes russes ne sauront aucun gré à M. Alfred Multedo de es avoir présentées sous un jour si peu favorable.

— Le Russe est un type spécial, singulier mélange de races hétéroclites. L'énergie encore fruste du Scythe, la souplesse intelligente du Slave, les instincts mollement raffinés de l'Oriental s'y confondent, ou plutôt s'y superposent, donnant aux membres de la même action, parfois au même individu, les aspects les plus divers. La femme, là-bas, peut sentir, exprimer tous les sentiments en bien et en mal, et si M. Multedo nous a montré une Russe adorable de beauté et capable des plus grands méfaits pour assurer sa vengeance, Tony Féroë, dans le récit de la vie d'Ilia Starkoff, présente une femme toute différente, celle qui sait souffrir toutes les tortures pour ne pas trahir les siens.

Ilia Starkoff est un ouvrage supérieurement écrit.

— Du reste, tout ce qui touche à la Russie offre un intérêt puissant. Qui sait quel avenir est réservé à cette puissance formidable qui servira de tampon entre l'Europe et les millions d'Asiatiques que nous formons à la civilisation, auxquels nous fournissons des armes pour nous combattre ?

Je crois que rien ne peut nous donner une idée plus vraie de la valeur de cette race aux instincts variés que la lecture de l'œuvre de Tourgueneff, dont deux volumes viennent de paraître chez Hetzel : Œuvres dernières de Tourgueneff, avec une étude sur sa vie et son œuvre, par le vicomte E. M. de Voguë et les Souvenirs d'enfance.

M. Renan l'a dit, dans le discours qu'il prononça sur la tombe de Tourgueneff, en 1883 :

« Quand l'avenir aura donné la mesure des surprises que nous réserve cet étonnant génie slave, avec sa foi fougueuse, sa profonde intuition des choses, sa notion particulière de la vie et de la mort, son besoin de martyre, sa soif d'idéal, les peintures de Tourgueneff seront des documents sans prix, quelque chose comme serait (si on pouvait l'avoir) le portrait de tel homme de génie dans son enfance. Il est l'interprète d'une des grandes familles de l'humanité. »

— Pour ceux qui voudront bien lire le volume du prince J. Lubomirski,

UNE RELIGION NOUVELLE, ils verront que ce peuple, rude au premier abord, a des dispositions à un sentimentalisme plutôt exagéré, mais l'idée de progrès constant de l'humanité est inné dans son âme. Le prince J. Lubomirski est un précurseur, il voit plus loin que notre époque.

— M. Jules Leclercq, un voyageur intrépide qui ne connaît ni la fatigue ni le danger, publie chez Hachette le récit de son VOYAGE AU MEXIQUE.

Généralement, les gens font de longs préparatifs quand il s'agit de partir en voyage, M. J. Leclercq doit au contraire faire des « préparatifs de repos » lorsqu'il est obligé de rester plus de huit jours dans un même lieu. Depuis quelques années que je le suis dans ses pérégrinations, un jour j'apprends qu'il est en Islande, une autre fois le voilà aux îles Fortunées ; il parcourt l'Afrique, escalade le Caucase, aujourd'hui le voici au sommet du Popocatepetl, à la pointe du Jorulla ou au fond de son cratère.

M. Leclercq est un voyageur disposé à la bonne humeur, rien de plus intéressant que ces récits exempts de l'éternel première personne du pluriel du passé défini, qui fait tant redouter la lecture des livres de voyages.

— Le nouveau volume d'ŒUVRES CHOISIES D'EDGAR POE, paru à la librairie Hennuyer est une traduction de M. William-L. Hughes. Ce volume renferme un choix des meilleurs récits du conteur le plus original des États-Unis. Outre *le Scarabée d'or, les Assassinats de la rue Morgue,* une *Descente dans le Maelstrom,* etc., il contient des nouvelles inédites d'un grand intérêt.

Le traducteur, ainsi qu'il le dit dans sa notice-préface, a suivi le conseil de Poë lui-même. Tout en conservant à l'auteur son style propre, il a évité de lui prêter le faux cachet d'étrangeté que donne une version trop littérale, si exacte qu'elle soit.

Nous ajouterons que M. William-L. Hughes, dans la préface de cette édition, nous montre Poë sous un jour tout nouveau, et raconte son existence des plus tourmentées d'après les biographies les plus récentes.

— La collection que la Librairie de l'Art entreprend sous ce titre : *les Artistes célèbres,* vient répondre à un vœu unanime. Il n'existait point en France de publication destinée à répandre des connaissances esthétiques précises par la voie de l'histoire. Grâce à cette publication, qui présentera le spectacle des grandes conquêtes de l'Art sous forme de biographies d'artistes, richement illustrées, voilà une lacune désormais comblée. M. Eugène Müntz, l'éminent conservateur de l'École des Beaux-Arts, à qui nous devons déjà la *Bibliothèque internationale de l'Art,* était naturellement désigné pour la direction de cette collection ; son nom et ceux des collaborateurs qu'il a su grouper autour de lui nous sont garants du succès.

On chercherait vainement une étude d'ensemble sur ce merveilleux sculpteur. Parmi les esprits sérieux qui honorent la critique d'art moderne, M. Müntz était marqué pour cette œuvre de réhabilitation glorieuse. Appuyé sur des documents nouveaux et servi par une méthode sûre, l'historien semble avoir ranimé l'homme : le critique a fait revivre l'artiste en caractérisant son génie. A l'intérêt de ces pages éloquentes, se joint l'attrait d'une illustration brillante, où l'on compte, outre un portrait et un autographe de Donatello, près de cinquante dessins encadrés dans une typographie élégante. C'est par de telles publications que la *Librairie de l'Art* garde le premier rang dans sa spécialité.

Le premier volume, consacré à *Donatello*, vient de paraître.

Alex. Le-Clère.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

M. Paul Janet, de l'Institut, offre au public, sous ce titre : Victor Cousin et son Œuvre, un livre dont une grande partie a paru déjà dans une série d'articles de la *Revue des Deux-Mondes,* mais qu'il a accru et développé pour en faire un ouvrage. Le travail de M. Paul Janet n'est autre chose qu'une monographie complète et détaillée, fondée sur les dates et sur les textes, et présentant dans toutes ses variétés et dans toutes ses vicissitudes l'ensemble de l'œuvre de Victor Cousin. Laissant en dehors la solution des problèmes eux-mêmes, et sans aucune intention polémique contre aucune école contemporaine, l'auteur a appliqué à son sujet la méthode critique et historique qui rattache les idées à leurs antécédents et à leur milieu, n'ayant d'autre but qu'une restitution historique qui remette à sa place une gloire nationale et un grand nom.

Voici la conclusion de cet ouvrage :

« La philosophie de Cousin, en la prenant à sa grande époque de 1808 à 1838, a, malgré tous ses mérites, deux graves défauts : elle manque de cohérence et elle manque de précision. Ce sont ces défauts qui ont pu faire refuser à son auteur, par des juges sévères, bien à tort toutefois, le titre de philosophe.

« L'ensemble de ses idées ne forme pas un système lié. C'est tantôt tel principe qui prédomine, tantôt tel autre. La coordination manque presque entièrement. Une seule fois dans son cours de 1818, ou encore en 1826, dans la préface des *Fragments,* il a essayé une exposition systématique, mais dans des termes d'une telle généralité, que ce sont plutôt des perspectives ouvertes que des doctrines solidement fondées. La principale cause de cette incohérence, c'est la manière fragmentaire dont cette philosophie s'est faite : dans des cours interrompus et repris à des époques éloignées ; enfin dans des cours qui étaient principalement consacrés à l'histoire de la philosophie. De temps en temps (comme en 1818 et 1828), Cousin échappait par des cours dogmatiques à la chaîne de son programme ; mais c'était toujours d'une manière un peu subreptice : c'était une usurpation, une sorte d'école buissonnière. Il ne pouvait s'asservir à l'histoire, mais en philosophie, ses idées étaient toujours plus ou

moins improvisées et trouvées sur le moment même et avec l'entraînement de la parole. De plus, la largeur même de son esprit, sa curiosité infatigable et en tous sens lui fournissaient trop d'éléments à la fois; et il n'avait pas le temps de les fondre et de les digérer. C'était Condillac, c'était Reid, c'était Kant, c'était Platon, c'était Hegel, et enfin Descartes. Tout cela s'arrangeait tant bien que mal. La faculté qu'il avait de repousser avec enthousiasme tout ce qui avait été pensé par d'autres lui ôtait la force de créer et de lier.

« En second lieu, si sa philosophie manquait de cohérence dans l'ensemble, elle manquait dans le détail de précision. Il a dit quelque part que les instruments de la philosophie, c'est l'analyse et la dialectique. Son analyse psychologique est vague, il ne signale jamais que les faits les plus généraux. Non seulement on ne trouvera pas chez lui l'analyse réaliste de Taine, qui lui-même d'ailleurs confond souvent l'analyse scientifique avec la description pittoresque, mais on n'y trouvera pas davantage l'analyse ingénieuse des Écossais, ni l'analyse profonde de Maine de Biran. Si son analyse psychologique est vague, sa dialectique est lâche. Pressé par la savante argumentation d'Hamilton, on peut dire qu'il a esquivé le combat, et qu'il s'est faiblement défendu, quoiqu'il eût raison dans le fond. On a beaucoup admiré son *Examen* de Locke, et M. Mill lui-même reconnaît que c'est un ouvrage très ingénieux ; c'est bien, en effet, ce qu'il a fait de plus fort en fait de controverse philosophique. Mais si nous comparons cet ouvrage aux grandes controverses métaphysiques du XVIIe siècle, à celle d'Arnoud contre Malebranche, ou de Leibniz contre Bayle, on verra combien l'argumentation en est peu serrée, combien elle manque de rigueur et de variété.

« Si la philosophie de Cousin manque de cohérence et de précision, elle se relève en revanche par deux caractères brillants et remarquables : la largeur des vues et l'abondance des idées. En repassant pour ce travail ces nombreux volumes que nous n'avions guère lus depuis trente ans, nous avons été frappé du nombre d'idées exprimées en belles formules qui se sont depuis mêlées à la raison commune ou à la science, ou qui, perdues ou oubliées, mais reprises par les procédés plus sévères de notre temps, pourraient revivre pour l'enrichissement de la philosophie. La distinction du spontané et du réfléchi, la théorie de la perception pure, la doctrine de l'amour, celle de la liberté absolue, le principe de l'inspiration morale, l'idée d'une conscience de l'infini immédiatement impliquée dans la conscience du fini, la réduction de toutes les catégories à la substance et à la cause, le principe du mouvement dialectique de la pensée en soi, la théorie de la création puisée dans l'analyse de l'acte volontaire, la doctrine que l'histoire n'est que l'évolution de la pensée, la doc-

trine des grands hommes et des grands peuples, l'essai d'un optimisme historique, l'apologie de la gloire, et même (*exceptis excipiendis*) cette doctrine dure, mais en définitive virile et fortifiante, que les peuples n'ont que la destinée qu'ils méritent ; en métaphysique pure, sa doctrine, plus ou moins flottante entre le théisme et le panthéisme, mais au fond profonde et vraie, de l'unité essentielle et de l'identité finale des choses, et enfin, pour finir, ces deux points culminants de sa philosophie : 1° le principe de la métaphysique fondée sur la psychologie ; 2° l'histoire de la philosophie donnée comme instrument de la philosophie elle-même ; en d'autres termes, la méthode éclectique, — voilà, il nous semble, de quoi suffire à l'honneur d'un philosophe.

« Que ces idées aient été plus ou moins empruntées ou renouvelées, nous ne le nions pas ; mais où est le philosophe qui n'ait rien emprunté, et qui ait tiré tout de son propre fonds ? D'ailleurs s'approprier de telles pensées, leur donner son accent et sa couleur ; de germaniques et d'antiques les rendre françaises et contemporaines ; les introduire et les disséminer partout autour de lui, à ce point que souvent ses adversaires n'ont fait que le contredire avec ses propres idées, n'est-ce pas là aussi de l'invention ? Sans être un créateur en philosophie, il a été un promoteur, un instigateur, un remueur d'idées. Il a eu cette puissance de propagande et d'impulsion qui est propre à l'esprit français et qui ressemble plus à l'action qu'à la spéculation : « De celui-là, disait Jouffroy en « parlant de son maître, on ne se demandera pas s'il est une cause. » Il a créé l'éloquence universitaire, il a créé en France l'histoire de la philosophie ; il a fondé l'enseignement philosophique, il a renouvelé le platonisme dans un siècle de fer et d'or, réveillé la métaphysique de son sommeil, et introduit en France les conceptions allemandes. Surtout, sa principale œuvre a été de donner à la philosophie une tradition et la conscience de son unité. Toutes ces actions si nombreuses et si diverses qui se sont souvent nui les unes aux autres par leur multiplicité même, vaudront peut-être, auprès de juges impartiaux, la création d'un système de plus. L'histoire de la philosophie est remplie de grands noms qui rappellent non des créateurs de systèmes, mais des promoteurs et des acteurs puissants. Pomponace, Massile, Ficin, Ramus, Gassendi sont de ce genre, Victor Cousin est un de ces hommes. Il représente toute une époque, tout un mouvement d'idées, toute une direction spéculative et pratiquée. Il est lui-même et ne se confond avec aucun autre. N'est-ce pas là un titre suffisant pour vivre dans la mémoires des hommes ? »

Sous ce titre : RECHERCHES SUR QUELQUES PROBLÈMES D'HISTOIRE, M. Fustel de Coulanges, le savant professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Paris, membre de l'Institut, publie ses recherches sur quatre questions ayant pu diviser les historiens.

1° LE COLONAT ROMAIN.

Le colonat est l'une des institutions les plus obscures de l'empire romain. Ce n'est pas un problème facile que de savoir comment il s'est formé et quelles règles l'ont régi. L'esclavage s'explique plus aisément : c'était un fait primordial, contemporain de l'origine des sociétés, et il avait eu ses racines dans un âge du genre humain où toutes les inégalités avaient leur raison d'être. Mais le colonat n'est pas l'esclavage, il ne se confond même pas avec le vrai servage de la glèbe. Le colon est, en comparaison de l'esclave et du serf, un homme libre, on ne voit pas dans un seul texte qu'il soit esclave ou qu'il l'ait été, il est toujours né libre, et il continue à être reconnu libre par les lois.

Le colonat n'est pas non plus un fait originel ; c'est au milieu d'une société déjà vieille et presque à son déclin qu'on le voit se produire au grand jour. Il est donc intéressant de chercher comment il a pu se faire que des millions d'êtres humains, nés libres, dans une époque relativement calme et au sein d'une société régulière, aient été condamnés à la culture perpétuelle et attachés au sol.

2° Les Germains connaissaient-il la propriété foncière ?

L'auteur prend les Germains au moment où nous possédons des documents historiques sur leurs institutions. Il se place entre l'époque de César et celle de Tacite, et il cherche si, dans cette période de leur existence, ils pratiquaient la communauté agraire ou la propriété privée.

A première vue, le sujet paraît simple et facile. Nous avons, en effet, deux phrases de César et une Tacité qui semblent trancher la question. César dit, parlant des Suèves : « Il n'y a pas chez eux de terres en propre, de champs limités, et il n'est pas permis de rester plus d'un an sur le même sol. » (César, *de Bello Gallico*, IV, I.) Il dit ailleurs, en parlant de tous les Germains : « Personne ne possède une étendue de terre déterminée, personne n'a de limites qui lui soient propres. » (César, *ibid.*, VI, XXII.) Enfin, on lit dans Tacite une phrase qu'un traducteur très autorisé, Burnouf, interprète ainsi : « Chaque tribu en masse occupe tour à tour le terrain qu'elle peut cultiver, et elle le partage entre tous ses membres ; on change de terre tous les ans. » (Tacite. *Germanie*, XXVI, traduction Burnouf.) Rien de plus probant, au premier abord,

que ces trois textes. On en conclut tout de suite que chez ces peuples, le sol n'était pas un objet de propriété privée.

« Cependant, dit M. Fustel de Coulanges, la science historique n'est pas si facile. Ces textes, qui d'abord paraissent si clairs, laissent des doutes chez un esprit attentif. C'est qu'il y a d'autres textes et un assez bon nombre de faits qui les contredisent. Aussi, dans cette question et comme dans la première, l'auteur qui adresse son ouvrage à ceux surtout qui ont une prédilection pour les questions difficiles de l'histoire et qui, de cette science, aiment surtout les parties ardues, leur met-il les documents sous les yeux ; il les fait passer par ses investigations, ses hésitations, ses doutes. Il les conduit par la même route qu'il a suivie lui-même. Il leur signale les opinions adverses et leur dit pour quels motifs il ne s'y range pas, et, leur montrant son travail, tel qu'il s'est fait, presque jour par jour, il leur fournit en même temps les moyens de discuter son sentiment. »

C'est le même système qui préside à l'étude des deux autres questions qu terminent le volume :

3° De la Marche germanique.

4° De l'organisation judiciaire dans le royaume de France.

* * *

L'éditeur Félix Alcan fait paraître aujourd'hui le quatrième volume, consacré au *Directoire*, de l'Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par M. H. de Sybel, directeur des archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin. Cet ouvrage est traduit en français par Mlle Marie Dosquet, inspectrice générale des écoles maternelles.

L'auteur n'est point un partisan de notre révolution, il en amoindrit les résultats et s'étend avec complaisance sur ses excès. Mais, en faisant la par- de la passion et même du but politique qui ont dirigé la plume du célèbre écri- vain allemand, nous devons dire que le traducteur, Mlle Dosquet, et l'éditeur français ont rendu un grand service aux études sur la Révolution en publiant cette histoire si vivante et si complète. Cet immense travail fut commencé sous l'Empire avec les documents originaux mis libéralement par le gouvernement impérial à la disposition des étrangers, mais refusés alors à nos nationaux ; et l'on peut assurer que la plupart des travaux publiés depuis sur la grande époque ont emprunté nombre de leurs documents à M. Sybel.

L'étude historique publiée par M. J. Munier-Jolain chez Berger-Levrault et Cie, L'Ancien Régime dans une bourgeoisie de Lorraine, a été écrite dans le but de signaler les progrès de la classe moyenne depuis les communes du moyen âge jusqu'en 1789.

« Notre régime politique a eu beau changer, dit l'auteur, on n'a point voulu élargir la scène historique. L'histoire est toujours restée un salon où les mêmes personnages admis se promènent et posent pour la postérité : des rois, des reines, des généraux, des diplomates. De temps en temps seulement. on entend monter, au travers des fenêtres fermées, les cris des foules, des gens qui n'entrent pas. Ce sont les révoltes de la bourgeoisie, les agitations des communes, la vie bruyante du tiers-état ; ce sont les plaintes des bonnes villes et les remontrances des états généraux. Or, ces clameurs des foules ont eu plus de conséquences dans notre histoire de France que la haute prestance et les belles prouesses de ces rois et de ces reines. Par rapport à nous, hommes du XIXe siècle, ces gens-là, les expulsés de l'histoire, sont nos ancêtres. D'où vient donc notre état social actuel? D'où dérivent nos droits avec lesquels il faut bien que l'on compte? Le grand mouvement des communes entre pour autant dans la formation de notre société française que la bataille de Bouvines. Certes, je ne prêche pas l'oubli sur ces brillants côtés de l'histoire, sur ces récits de guerres, de conquêtes, de victoires que l'on nous a si complaisamment présentés. Je voudrais que, par une conciliation équitable, on s'occupât aussi de l'histoire intime du peuple. Jusqu'ici, on exhibait à nos yeux les dehors et le couvercle magnifique d'une boîte très précieuse, sur lequel apparaissaient de pompeuses figures ciselées avec soin. Ce sera ceux que vous voudrez, la foule des illustres : les Condé, les Turenne, les Villars, — et que l'on fait donc bien de nous les montrer ! — Mais c'est le couvercle de la boîte, et le dedans ? Ce qu'il y a dedans est précisément l'histoire du peuple, celle d'un certain' personnage appelé Jacques Bonhomme, pour lui donner un nom. Et ce Jacques Bonhomme est peut-être celui qui. de ses rudes mains, a travaillé le plus les événements de l'histoire de France, les a pétris comme le boulanger qui fait son pain, et s'y est pris de si tôt et d'une telle allure que. quand la Révolution française est venue, il y avait longtemps qu'elle fermentait en levain, grâce à ses soins.

« Si je voulais faire l'histoire du peuple, pour la faire claire, précise, je me garderais bien de prendre un État. Qui dit État dit plusieurs provinces. une foule de coutumes, des faits qui se traversent et se mêlent. Je ferais l'histoire d'une ville. On peut apprendre les élements qui composent l'eau de la mer par l'analyse d'une seule goutte d'eau. De même, une ville est l'abrégé du

monde. Elle a vécu comme les autres villes vécurent, et le peuple de toutes les villes ne fut lui-même que la portion active et pensante de la nation. »

Mettant en pratique sa théorie, M. J. Munier-Jolain raconte, dans un volume très substantiel, l'histoire d'une petite ville près de Nancy, Saint-Nicolas, et l'on est tout étonné, croyant être tombé sur un ouvrage des plus ardus, de s'attacher à un récit palpitant d'intérêt, dans lequel on apprend tous les usages de nos pères, et comment est née la bourgeoisie.

*
* *

L'Avènement des temps nouveaux, LA RÉVOLUTION, par M. Marc Bonnefoy, pourrait faire suite à l'ouvrage précédent, car, aujourd'hui les villes ne vivent plus par elles-mêmes, la centralisation et la facilité des communications font que la vie communale ne porte plus que sur des intérêts absolument locaux, et tout mouvement d'opinion touche seulement le cœur, Paris. Écrire l'histoire d'une ville, depuis Napoléon Ier, n'offrirait qu'un intérêt des plus restreints.

L'ouvrage de M. Marc Bonnefoy, ouvrage destiné à la jeunesse, nous semble surtout avoir pour but d'attaquer la monarchie, la noblesse et le haut clergé d'avant la Révolution, et de montrer que si la Révolution eut ses excès, l'ancien régime n'en fut pas exempt; les révolutionnaires ne furent que de bien faibles représailles, selon l'auteur, en comparaison des fureurs monarchiques.

*
* *

Nous recommandons à nos lecteurs une étude des plus curieuses sur les relations amoureuses du roi Henri IV avec LA CHARBONNIÈRE CAPCHICOT, par M. Jules Andrieu, officier d'académie, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen.

M. Andrieu, qui s'est attaché à l'étude des mœurs agenoises d'autrefois, a aussi publié, sous ce titre : UN CHATIMENT SINGULIER, un travail sur la *baignade,* châtiment réservé aux gens de mauvaise vie, qui, paraît-il, foisonnaient jadis dans l'Agenais.

*
* *

HISTOIRE D'UN PARTI. — LES CINQ SOUS L'EMPIRE, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Alfred Darimon, que publie la librairie Dentu. L'histoire des Cinq, faite par un des Cinq, c'est là un livre plein de promesses. M. Alfred Darimon les a largement tenues. Il entre dans les détails les plus minutieux sur tous les incidents auxquels les Cinq se sont trouvés mêlés. Le public est

ainsi initié à la vie intime de ce groupe fameux qui, par son action persistante, a exercé une si grande influence sur les événements du second Empire. — C'est de l'histoire contemporaine, et tous les hommes âgés d'une cinquantaine d'années ont assisté, en connaissance de cause, à la lutte épique de cinq hommes contre une Chambre de muets ou de bénisseurs. Aussi, pour ceux qui les ont vus à l'œuvre, qui les ont nommés, le livre de M. Darimon n'apprend-il pas grand'chose; mais la génération nouvelle verra qu'il ne faut jamais rire d'une minorité et qu'en politique comme à la guerre, toute ville assiégée est ville prise s'il ne vient un secours du dehors. L'Empire l'a senti, et la guerre, pour lui, était le secours extérieur attendu.

Ce qui donne le plus d'intérêt à ce volume, c'est le côté anecdotique; seulement M. Alfred Darimon, étant historien et acteur en même temps, met peut-être un peu trop souvent les rieurs de son côté : il n'y a pas d'ombre à ce tableau.

*
* *

Notre pays n'est pas aussi mal partagé qu'on le suppose sous le rapport des richesses minérales. C'est ce que l'on reconnaîtra en lisant un petit volume que vient d'éditer la librairie Félix Alcan : LES MINES DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES, par M. P. Maigne. Les substances minérales, notamment le fer et la houille, jouent un rôle considérable dans la vie sociale; l'étude des variétés des gisements, de l'exploitation de ces substances, devait avoir sa place dans la *Bibliothèque utile*, et nous pouvons assurer qu'elle répond pleinement au but que se sont proposés les fondateurs de cette intéressante collection.

*
* *

LA LIBRE PENSÉE CONTEMPORAINE : *sa nature et ses principales formes*, par l'abbé Canet, aumônier de la Visitation de Mâcon, ancien professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Lyon, vient à propos combler une lacune de notre enseignement religieux. Ce volume est le fruit de vingt années d'enseignement philosophique dans les grands séminaires d'abord, puis dans l'Université de l'État.

Comme l'indique le titre, il se divise en deux partie. La première est consacrée à l'étude de la *nature de la libre pensée contemporaine*. L'auteur arrive, par une suite de déductions à conclure que « la libre pensée moderne est la négation logique de toute pensée et de toute liberté ».

Il examine, dans la dernière partie, *les principales formes de la libre pensée*. « Elles ne sont, remarque-t-il tout d'abord, que des formes diverses de la négation. » Puis il traite avec détail (citant constamment les écrivains libres penseurs les plus accrédités) toutes ces grandes et graves questions de l'école critique, de la science libre, du positivisme, de l'athéisme idéaliste et scientifique, du déterminisme, de la morale indépendante, de l'éducation laïque, du droit ancien et du droit nouveau, de la liberté de conscience, de la séparation de l'Église et de l'État, etc., etc., toutes questions qui ont passionné notre génération et passionneront longtemps encore ceux qui viendront après nous.

L'auteur résume enfin lui-même son œuvre dans cette formule qu'il donne comme la conclusion générale de sa longue étude : « La liberté de pensée n'existe nulle part plus complète qu'au sein de l'Église catholique, et n'existe même logiquement que là. »

L'éminent évêque d'Autun, Mgr Perraud, si compétent sur tout ce qui touche aux questions contemporaines, écrivait récemment à l'auteur une remarquable lettre dont nous extrayons le fragment suivant : « Justement ému des attaques de la libre pensée moderne, vous avez entrepris d'y répondre par un livre auquel je suis heureux de souhaiter la bienvenue. Il atteste le travail le plus consciencieux, et il me paraît appelé à rendre les plus signalés services aux hommes de notre temps qui voudront se donner la peine de le lire avec attention et bonne foi... Quand vous parlez de la libre pensée contemporaine, quand vous dressez contre elle un réquisitoire complet, minutieux, décisif, il est impossible de récuser ni votre compétence ni votre loyauté. Vous avez étudié à fond, avant de les exposer toutes les questions dont vous traitez, et vous les avez étudiées chez les représentants les plus autorisés de la libre pensée, afin de ne les juger et de ne les condamner que sur leur propre témoignage. L'emploi d'une telle méthode donne aux plus prévenus une garantie d'impartialité qui se tourne en force pour vous et pour la grande cause dont vous vous êtes constitué le champion... Votre livre est donc une œuvre éminemment sacerdotale et apostolique. »

Nous terminons par ce jugement d'un critique distingué, professeur de Faculté, dans la *Revue hebdomadaire du diocèse de Lyon*. « Ce livre est du nombre de ceux qui s'imposent, dès leur apparition, à l'attention publique. »

Signalons en passant l'apparition du premier volume de la continuation de l'Année liturgique, par le R. P. Dom Prosper Guéranger, abbé de Solesmes.

Ce petit volume qui intéresse les âmes pieuses traite : Du temps après la Pentecôte, et donne l'historique de la vie de chacun des saints dont l'Église célèbre chaque jour la commémoration.

. . .

L'exploitation des animaux est une des conditions d'existence. Ils servent à nos besoins les plus variés, à nous nourrir, à nous vêtir, à nous transporter et à nous aider dans nos travaux. Cette indispensable exploitation du monde animal, aujourd'hui si aisée, a été l'œuvre d'une laborieuse conquête ; il a fallu d'héroïques efforts pour défaire l'armée formidable des fauves et les convertir en tributaires et en serviteurs.

Dans le livre que M. Louis Bourdeaux publie chez l'éditeur Félix Alcan, il entreprend de retracer cette dramatique histoire, et il en a puisé les éléments dans les données de la linguistique, de l'archéologie, les livres sacrés de l'Orient, dans la littérature ancienne les récits des voyageurs et les ouvrages des naturalistes. Des considérations sur les résultats, les influences et l'avenir de la domesticité terminent ce livre, qui apporte une pierre nouvelle à la reconstruction de l'histoire de l'évolution.

« Au sein de la nature sauvage, la guerre était générale et permanente. Sans cesse occupés à s'attaquer ou à se défendre , les espèces ennemies faisaient du globe un champ de bataille. L'homme s'interpose, et, sous son gouvernement réparateur, la paix ne tarde pas à régner sur une création adoucie. Il élimine les bêtes féroces, instrument de meurtre et de carnage, et multiplie les espèces inoffensives. Les armes jadis indispensables dont celles-ci étaient munies pour résister aux agressions, leur devenant inutiles, tendent à s'atténuer et à disparaître. Les cornes du bœuf, d'abord courtes et dirigées en avant, cessent d'être dangereuses et finissent même par tomber. Le sanglier, devenu porc, perd ses défenses et ne garde que ses crochets. Le cheval et l'âne désapprennent à ruer, le chien à mordre, le chat à égratigner. Le mouton n'a plus même l'instinct d'engager la lutte. Les oiseaux oublient la force de leurs ailes et la liberté de leur vol. Tous renoncent à leur humeur ombrageuse, à leur timidité craintive, inspirés par l'universelle méfiance. Ils se rapprochent, se familiarisent, s'attachent, et diverses espèces, naturellement hostiles, habituées à vivre ensemble, se plient à des relations sympathiques pour former comme une famille agrandie.

Alors que l'activité des animaux s'épuisait à produire des mouvements désordonnés et une sorte d'agitation chaotique, l'homme s'empare de ces forces dissipées ou perdues, les discipline, les règle et les astreint à une activité féconde. La plupart des espèces, étroitement localisées, ne pouvaient guère s'étendre loin à la surface du globe, et, pour abaisser les moindres obstacles opposés à leur expansion, il ne fallait pas moins que des révolutions géographiques. Le civilisé supprime toutes ces barrières, transporte d'un continent à l'autre ses espèces préférées, les rend cosmopolites comme lui et change à sa convenance la répartition des êtres. Enfin, arrachant les sepèces à leur fixité séculaire, il les diversifie en races sans nombre et les fait évoluer à travers des progrès sans fin.

Ainsi l'avènement de l'homme comme roi de la nature vivante n'a pas suscité un tyran, mais appelé à l'empire un chef prédestiné. Notre domination était dans l'ordre. Nous sommes investis d'une fonction cosmique, non avec le droit de bouleverser la création au gré de nos caprices, mais avec le devoir de l'améliorer suivant la raison, de réaliser en elle un idéal supérieur et d'y mettre plus de bonté, de justice, d'excellence et de beauté. Notre tâche est d'accroître la quantité de vie dans le monde.

* * *

« Les corps célestes se développent et grandissent, par évolutions successives, de l'état embryonnaire à l'éclat solaire, de l'éclat solaire à l'infini, et leur volume est en raison directe de leur degré d'ancienneté. »

Tel est l'étrange système que M. Marius George voudrait faire admettre.

La brochure qu'il vient de publier chez Auguste Ghio est pleine d'idées hautes et consolantes ; mais, sans vouloir discuter une théorie de la formation et de l'évolution des mondes qui ne repose que sur des méditations, pour profondes qu'elles soient, nous ne serions pas fâchés de les voir plus scientifiquement démontrées. M. Marius George a eu le très grand tort, à notre avis, de vouloir faire confirmer sa théorie des MONDES GRANDISSANTS par un Esprit familier, appelé à la rescousse par la médianité de Mme Marius George. Puisqu'il s'occupe des relations humaines avec le monde des esprits, il doit savoir que ceux-ci sont de différents ordres et que certains sont peu propres à connaître les secrets de la nature, parfois même, les désincarnés ne sont pas tous parfaits ou arrivés à l'état de complète perfection, et nous savons que quelques-uns n'ont pas craint de berner les humains.

Pour avoir une opinion sur les choses qui préoccupaient M. Marius Georges,

il eût peut-être mieux valu appeler en consultation l'esprit d'un Laplace, d'Herschell ou d'un Leverrier quelconque, que d'écouter les divagations d'un esprit parlant de ce qu'il ne connaît pas.

Rien ne prouve que la théorie des *Mondes grandissants* soit meilleure ou pire qu'une autre ; je dirai plus, elle est très séduisante : j'ai éprouvé le plus grand plaisir à lire le petit volume de M. Marius George, mais il a assez d'esprit par lui-même sans faire intervenir ceux qui ne parlent qu'à l'aide de moyens bien peu pratiques quand il s'agit de causer d'une chose aussi abstraite que l'est la science astronomique.

*
* *

A cette époque où tout le monde s'occupe de bibelots et collectionne les objets de toutes sortes, le livre que M. Eudes publie aujourd'hui à la bibliothèque Charpentier, sous ce titre : COLLECTIONS ET COLLECTIONNEURS, a un attrait à la fois d'intérêt et d'actualité. Dans cet ouvrage, l'auteur de *l'Hôtel Drouot et la Curiosité* fait preuve d'une remarquable érudition et présente son sujet sous une forme des plus variées avec une originalité toute personnelle.

HENRI LITOU.

Le directeur-gérant : H. LE SOUDIER.

IMPR. PAUL BOUSREZ, 5, R. DE LUCÉ, TOURS.

TABLE DES OUVRAGES

DONT IL A ÉTÉ TRAITÉ DANS LE ~~DIXIÈME~~ VOLUME — Nos 97 A 112

Pages.		Prix
64	*Lady Tattersall.* — Ouida. — E. Plon, Nourrit et Cie, traduction de E. D. Forgues, 1 vol. in-18.	3 50
49	*La Légende du Parnasse contemporain.* — Catulle Mendès. — A. Brancart, (Bruxelles). 1 vol. in-18.	5 »
38	*Le Lendemain du bonheur.* — Albert Leroy. — L. Frinzine, Klein et Cie, 1 vol. in-18	2 50
388	*Cladel et sa kyrielle de chiens.* — L. Cladel. — L. Frinzine et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
43	*Lettres à José.* — Octave Pirmez. — Emile Perrin, 2 vol. in-18.	7 »
44	*Lettres familières.* — Charles de Brosses. — Émile Perrin, 1 vol. in-18 . .	1 25
416	*Lettre sur la cavalerie.* — Le prince Kraft de Hohenlohe Ingelfingen. — Hinrichsen et Cie, 1 vol. in-18.	4 »
504	*La Libre Pensée contemporaine.* — L'abbé Canet. — H. Oudin, 1 vol. in-8.	5 »
329	*Le Lieutenant Cupidon.* — H. de Lyne. — Ed. Monnier et Cie, 1 vol. in-18.	5 »
450	*La Littérature française au XIXe siècle.* — Paul Albert. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18	3 50
171	*Les Lois naturelles des proportions.* — Charles Rochet. — Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18	1 50
	Louchon. — Paul Delair. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
434	*Louis de Clermont, sieur de Bussy d'Amboise.* — André Joubert. — E. Lechevalier, 1 vol. in-8	6 »
82	*Louise Mengal.* — Camille Le Senne. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. . . .	3 50
394	*Louise Mornans.* — Pierre Sales. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
168	*Louisette.* — Mme A. Noirot. — E. Dentu, 1 vol. in 18	3 »
20	*Madame.* — Gustave Toudouze. — Victor Havard, 1 vol. in-18.	3 50
95	*Madame Bovary.* — Gustave Flaubert. — A. Quantin, 1 vol. in-8	25 »
388	*Madame de Maintenon institutrice.* — Emile Faguet. — H. Lecène et H. Oudin, 1 vol. in-18.	2 50
81	*Madame Mère.* — Edouard Sylvin. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 .	3 50
330	*Madame de Ponty.* — Léon Vedel. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
355	*Madame de Sévigné historien.* — F. Combes. — Emile Perrin, 1 vol. in-18. .	6 »
322	*Madame Gervaisais.* — Ed. et Jules de Goncourt. — G. Charpentier et Ce, 1 vol. in-18.	4 »
282	*Madame Louise.* — Camille Etiévant. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
404	*Madame Maurel.* — Florian Pharaon. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
276	*Mademoiselle d'Hannonville.* — Etienne de Rocheverre. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
346	*Mademoiselle Rateau.* — Louis d'Or. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
	Mademoiselle de Tremor. — G. de Peyrebrune. — G. Charpentier et Ce, 1 vol. in-18	3 50
395	*La Magnétisée.* — Georges Maldague. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
68	*Le Magnétisme animal.* — Dr Ferdinand Bottey. — E. Plon, Nourrit et Ce, 1 vol. in-18	3 50
432	*Maigrichonne.* — Paul Saunière. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18. .	3 50
43	*La Maison et l'Eglise.* — Auguste Nisard. — Bray-Retaux, 1 vol. in-18 . .	3 »
356	*Maladies de la personnalité.* — Th. Ribot. — Félix Alcan, 1 vol. in-18. . .	2 50
475	*Manière de discerner les médailles antiques de celles qui sont contrefaites.* — Vte de Colleville. — Chez l'auteur, 1 br.	1 »
376	*Le Manuel de Noiserville.* — A. Deshayes Dubuisson. — Victor Palmé. 1 vol. in-18	3 50
113	*Marguerite.* — Alexandre Berlié. — Librairie des auteurs modernes, 1 vol. in-18	3 50
62	*Le Mari de la diva.* — F. du Boisgobey. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
	Les Mariés. — Auguste Strindberg. — B. Benda (Lausanne), 1 vol in-18..	3 50
384	*Les Maris sauvés.* — G. Barsalou-Fromenty. — Auguste Ghio, 1 vol. in-18.	3 »
135	*Marius Maurel.* — Joseph Autier. — B. Benda, 1 vol. in-18	3 »
427	*Les Martyrs d'Arezzo.* — Jules Le Fèvre. — Firmin-Didot et Cie, 2 vol. in-8.	10 »
160	*Le Massacre.* — Félicien Champsaur. — Dentu, vol. in-18	3 50
194	*Maurianne.* — Georges Régnal. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
429	*Méditation symbolique.* — Henri Michel. — E. Dentu, 1 vol. in-8	3 »

Pages.		Prix.
187	*La Meilleure Part.* — Léon Tinseau. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
105	*Les Mémoires d'un perroquet.* — Mme Louise Hameau. — Bernardin-Béchet, 1 vol. in-18.	3 50
378	*Mémoires d'un préfet de police.* — Touchatout. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
287	*Mémoires du marquis de Sourches sous le règne de Louis XIV* (IVe vol). — Le comte de Cosnac et Édouard Pontal. — Hachette et Cie, 1 vol. in-8. . .	7 50
319	*Mémoires sur le second empire.* — M. de Maupas. — E. Dentu, 1 vol. in-8.	6 »
105	*La Mère aux chats.* — Ch. Deslys. — Hachette et Cie, 1 vol. in-8	5 »
433	*Les Mères des grands hommes.* — Maurice Bloch. — Ch. Delagrave, 1 vol. in-8	1 80
370	*Mères et Filles.* — Marie Colombier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
39	*Les Merveilleux Récits de l'amiral Lekelpudubec.* — Armand Silvestre. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
160	*Les Mille et une Nuits au théâtre.* — Aug. Vitu. — Paul Ollendorff, in-18 .	3 50
120	*Du molochisme juif.* — Gustave Tridon. — E. Mahlu, 1 vol. in 8	5 »
38	*Mes Moulins.* — Émile Bergerat. — L. Boulanger, 1 vol. in-18	3 50
24	*Micheline.* — Hector Malot. — G. Charpentier et Cie, 1 vol. in-18.	3 50
504	*Les Mines de la France et de ses colonies.* — P. Maigne. — Félix Alcan, 1 vol. in-32	» 60
110	*Moissons littéraires.* — Divers auteurs. — Lucien Duc, 1 vol. in-8.	3 50
506	*Les mondes grandissants.* — Marius George. — A. Ghio, 1 vol. in-18. . . .	1 »
469	*Mon Petit Dernier.* — Quatrelles. — H. Hetzel et Ce.	3 »
492	*Monsieur Gendre.* — Gaston d'Hailly. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
252	*Monsieur Mystère.* — Marc de Montifaud. — Félix Bemelmans, 1 vol. in-18.	3 50
329	*Monsieur le Grand Turc.* — Armand Dubarry. — Ed Monnier et Ce, 1 vol. in-8	5 »
224	*Monsieur le préfet des Hauts-Monts.* — Félix Narjoux. — E. Plon, Nourrit et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
495	*Monsieur le Préfet.* — Georges Maurens. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
191	*Monsieur Rabosson.* — Abel Hermant. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
38	*Monstres roses.* — Edmond Deschaumes. — Frinzine, Klein et Ce	3 50
356	*La morale anglaise contemporaine.* — M. Guyau. — Félix Alcan, 1 vol. in-8.	7 50
385	*La mort d'Iza.* — Alexis Bouvier. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
198	*Le moulin de malheur.* — Julien Lemer. — A. Blavel. 1 vol. in-18	» 50
27	*Milord et Milady.* — Ernest d'Hervilly. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 . .	3 50
273	*La Nièce de l'organiste.* — Jean de Nivelle. — E. Plon, Nourrit et Cie, 1 vol. in-18	3 50
141	*Un Notaire assasin.* — Paul d'Orcières. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
204	*Nouveaux contes à Ninon.* — Emile Zola. — Georges Charpentier et Ce, 1 vol. in-32	4 »
38	*Le Nouveau Décaméron.* — Dix auteurs différents. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	6 »
258	*Les Nouveaux Romanciers américains.* — Th. Bentzon. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
124	*Le Nouveau Spiritualisme.* — E. Vacherot. — Hachette et Cie, 1 vol. in-8 .	7 »
409	*Les Nuits de Londres.* — Hector France. — G. Charpentier et Ce, 1 vol. in-18	3 50
63	*Olive Varcoe.* — Francis Derrick, traduction de Léon Bochet. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
220	*Olivier Maugant.* — Victor Cherbuliez. — Hachette et Ce, 1 vol. in-18. . .	3 50
289	*Les Origines de la Révolution en Bretagne.* — Barthélemy Pocquet. — Emile Perrin, 2 vol. in-12.	6 »
84	*Les Ormes.* — Henry Gréville. — E. Plon, Nourrit et Ce, 1 vol. in-18. . .	3 50
431	*L'Outrage* — Mme Casette. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
29	*Œuvres choisies de Beaumarchais.* — Lesage. — E. Dentu, 1 vol. in-18. . .	1 »
498	*Œuvres choisies d'Edgar Poë.* — Traduction de William. L. Hughes. — A. Hennuyer, 1 vol. in-18.	3 50
239	*Œuvres de Mme L. Ackermann.* — A. Lemerre, 1 vol. in 18.	4 »

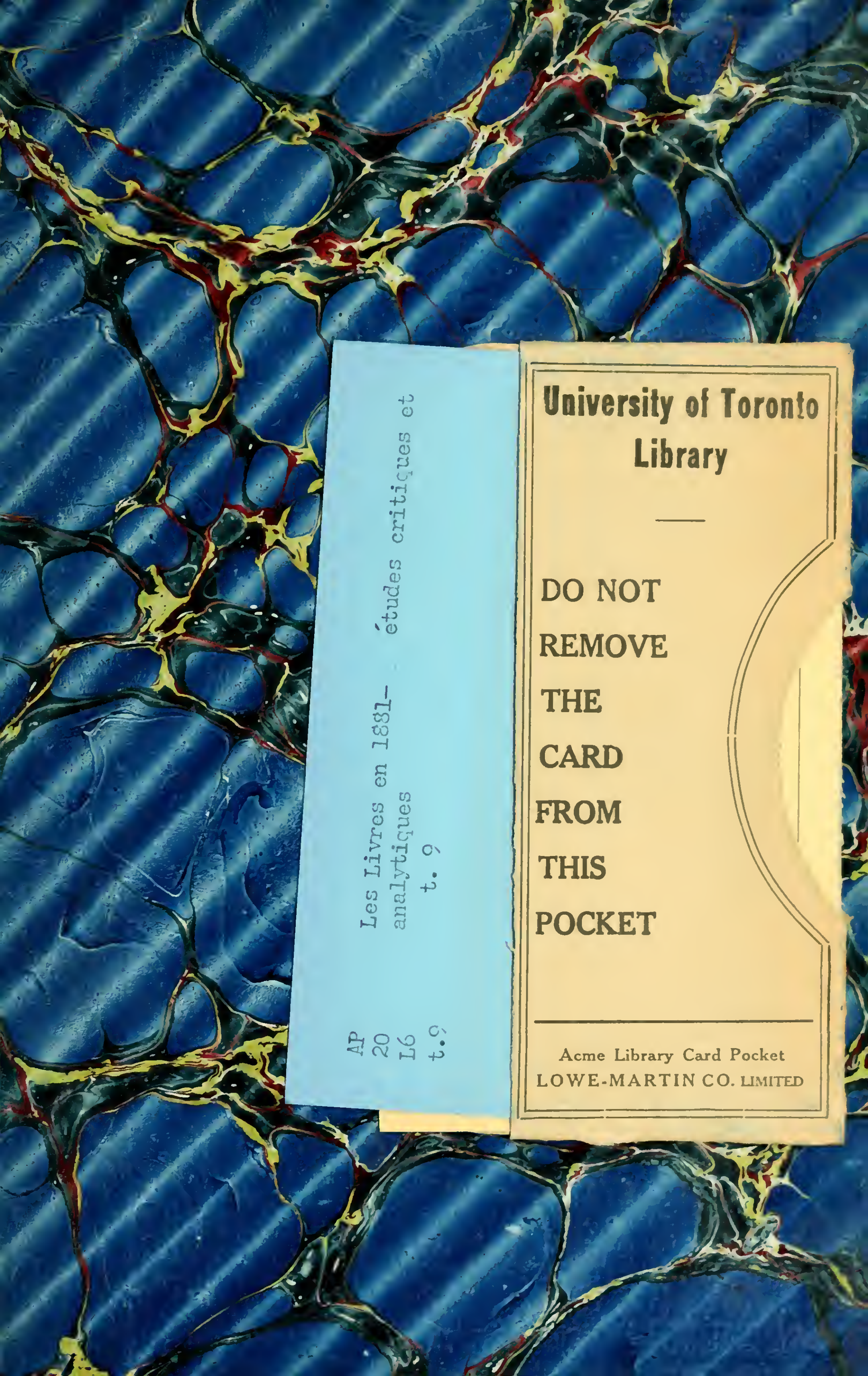
Pages.		Prix.
296	*Œuvre du concours poétique sur le vin de Champagne.* — Lucien Duc, 2 vol. in-8.	6 »
316	*Œuvres pastorales de Mgr Perraud.* — H. Oudin, 3 vol. in-8.	22 50
230	*Le Papier carton.* — A. Prouteaux. — J. Hetzel et Cᵉ, 1 vol. in-18.	4 »
494	*Les Parents riches.* — Edouard Cadol. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
475	*Paris actuel.* — M. Pille. — Chez l'auteur, 1 vol. in-18	2 »
106	*Les Parisiens célèbres.* — René Gysaur. — Charavay frères, 1 vol. in-8.	5 »
21	*Paris-Patraque.* — Alexandre Hepp. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
482	*Paris qui joue et Paris qui triche.* — Carle des Perrières. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18	3 50
224	*La Passagère de l'Aroostook.* W. D. Howels. — Hachette et Cᵉ, 1 vol. in-18.	1 25
43	*Pauvre Lady!* — G. de Beugny d'Haregue. — Blériot et Gaultier, 1 vol. in-18	3 »
31	*Les Pays-Bas sous Philippe II.* — Calmann-Lévy, 1 vol. in-8.	3 50
350	*Le Pays du merle blanc.* — Georges Vautier. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
386	*Le Péché de la baronne.* — Paul Vibert. — Auguste Ghio, 1 vol. in-18.	3 »
38	*Péchés mortels.* — Guy de Saint-Mor. — Ed. Monnier, 1 vol. in-8	5 »
134	*Mon Père.* — Paul Margueritte. — Paul Schmidt, 1 vol. in-18.	2 »
493	*La Petite Dufresnoy.* — Henri Demesse. — L. Frinzine et Cᵉ, 1 vol. in-18.	3 50
166	*Une Petite fille du marquis de la Seiglière.* — Jules Nollée, de Noduwez. — E. Plon, Nourrit et Cᵉ, 1 vol. in-18.	3 50
22	*La Petite Lazare.* — Robert Halt. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
350	*La Petite Lise.* — L. Heimburg. — Hinrichsen et Cᵉ, 1 vol. in-18.	3 50
103	*La Petite Sœur.* — Hector Malot. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-8.	10 »
432	*Mon Petit Homme.* — Emile Bonnetain. — H. Kistemaeckers et Cᵉ, 1 vol. in-18.	3 50
429	*Petits Riens.* — Charles Perotte-Deslandes. — A. Clavel, 1 vol. in-18.	3 50
392	*Pierre et Paul.* — Anonyme. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
448	*La Philosophie ancienne.* — Ch. Bénard. — Félix Alcan, 1 vol. in-18.	9 »
72	*La Physionomie et le Sentiment.* — P. Mantgazza. F. Alcan, 1 vol. in-18.	6 »
385	*Plantagenet.* — Alfred Assolant. — E. Dentu, 2 vol. in-18.	6 »
423	*Pleurs et Sourires.* — Bergues-Lagarde. — Victor Palmé, 1 vol. in-18.	3 »
38	*Plume et Poil.* — Gyp. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
	Plus haut!. — E. des B. — Jules Gervais, 1 vol. in-18.	3 50
93	*Poésies.* — Alfred Busquet. — Hachette et Cᵉ. 1 vol. in-18.	7 »
IIᵉ vol.	*Poésies d'un inconnu.* — Gaston Bastit. — E. Giraud et Cᵉ 1 vol. in-18, .	3 »
48	*Un Poète* (Victor de Laprade). — E. de Villedieu. — Jouaust et Cᵉ. 1 vol. in-18.	3 50
348	*Poètes modernes de l'Angleterre.* — Gabriel Sarrazin. — P. Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
286	*Portrait du grand siècle.* — Ch.-L. Livet. — Emile Perrin, 1 vol. in-18.	3 »
290	*Portraits politiques.* — Louis Fiaux. — Marpon et Flammarion, 1 série de volumes in-18 à	0 50
438	*Pourquoi la France n'est pas prête.* — X. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18	3 50
198	*Le Premier Amour de lord Byron.* — Elie Fourès. — A Clavel, 1 vol. in-18.	0 50
221	*La Pretantaine.* — Georges Duval. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	3 50
199	*Le Point noir.* — A. Matthey. — G. Charpentier et Cie. 1 vol. in-18.	3 50
487	*Les Prouesses d'une fille.* — Albert Cim. — Paul Orlendorff, 1 vol. in-18. .	3 50
482	*Les Prussiennes.* — Alexandre Chevalier. — Auguste Ghio, 1 vol. in-18.	3 50
447	*La Psychologie allemande.* — Th. Ribot. — Félix Alcan, 1 vol. in-8	7 50
23	*P'tit chéri.* — Paul l'Heureux. — Frinzine, Klein et Cᵉ, 1 vol in-18 ..	3 50
431	*Les Pudeurs de Martha.* — Camille Debans. — E. Dentu, 1 vol. in-18. .	3 »
143	*Les Pyrénées françaises.* — Paul Perret. — H. Oudin, 1 vol. in-8	12 »
329	*Quand j'étais brigadier* Folarçon. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
18	*La Rage et les Expériences de M. Pasteur.* — Gaston Percheron. — Firmin-Didot et Cᵉ. 1 vol. in-18.	1 50
494	*Rayon d'or.* — Jules de Gastyne. — E. Dentu. — 1 vol. in-18	3 50
500	*Recherches sur quelques problèmes d'histoire.* — Fustel de Coulanges. — Hachette et Cⁱᵉ, 1 vol. in-8.	10 »
473	*Les Récits de Jean Feru.* — Guillaume Livet. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	5 »

Pages.		Prix.
319	*Récits militaires.* — Général Ambert. — Bloud et Barral, 3 vol. in-8. . . .	15 »
393	*La Reine de la Gomme.* — Léopold Stapleaux. — E. Dentu, 1 vol. in-18 .	3 »
41	*Reine Soleil.* — Harry Alis. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
378	*Les Reins cassés.* — Ernest Daudet. — E. Plon, Nourrit et Cie	3 50
123	*Ma Religion.* — Le comte Léon Tolstoï. — Fisbacher, 1 vol.	5 »
81	*Le Remords d'une mère.* — A. Royer et R. Asse. — A. Ghio, 1 vol. in-18.	3 »
132	*Réponses aux Blasphèmes de Richepin.* Mardoche. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18.	1 »
395	*Les Résignées.* — Saint-Maxent. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
437	*Le Rétablissement temporel du Pape par le prince de Bismarck.* — H Le Soudier, 1 br. in-8.	2 50
383	*Le Rêve d'aimer.* — Émile Pierre. — Marpon et Flammarion, 1 vol. in-18 .	2 50
49	*Rêve de Bébé.* — Paul Roux. — A. Ghio. 1 vol. in-18	1 »
503	*La Révolution.* — Marc Bonnefoy. — H. Martin, 1 vol. in-8.	1 75
408	*Richard Wagner.* — Paul Lindeau. — Hinrichsen et Cie, 1 vol. in-18. . . .	3 50
410	*Les Richesses du Tong-Kin.* — Savigny et Bischoff. — H. Oudin, 1 vol. in-18.	3 50
	La Roche aux fées. — Théodore de Grave. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 .	3 50
	La Roche qui pleure. — Charles Valois. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 »
303	*Les Rois en exil.* — Alphonse Daudet. — G. Charpentier, 1 vol. in-8 . . .	10
41	*Le Roman d'un coulissier.* — Alfred Savenière. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18.	3 50
351	*Le Roman d'un héros.* — A. Lepage. — Victor Palmé, 1 vol. in-18.	3 »
303	*Le Rose et le Noir.* — Catulle Mendès. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
352	*De Sadowa à Sedan.* — Oscar Meding et Victor Tissot. — E. Dentu, 1 vol. in-18.	3 50
491	*Sagesse de poche.* — Daniel Darc. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	4 »
494	*Sacrifiée.* — Marc Sonal. — Jules Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
96	*Saint François d'Assises.* — T. R. P. Arsène de Chatel. — E. Plon, Nourrit et Ce, 1 vol in-4	60 »
417	*Le Salon-Artiste 1885.* — A. Quantin, 1 br. in-8.	2 50
432	*Le Sang bleu.* — Hector Malot. — G. Charpentier et Ce, 1 vol. in-18 . . .	3 50
346	*Sans Voiles!* — Gyp. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
	Sapajou. — Paul Dhormois. — Paul Ollendorff, 1 vol. in-18	3 50
172	*Scènes de la vie ecclésiastique.* — Georges Elliot. — G. Fisbacher, 1 vol. in-18	3 50
227	*Le Scrutin de liste et la représentation proportionnelle.* — Séverin de La Chapelle. — F. Pichon, 1 vol. in-18	1 »
68	*Le Secrétaire de l'amour à l'usage des gens du monde.* — X***. — Jules Taride, 1 vol. in-32	1 »
352	*Secrets de Beauté.* — Henriette Ger. — Marpon et Flammarion. 1 vol. in-18.	3 50
404	*Le Secret de Juana.* — Louis Collas. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 »
85	*Une Séparation.* — Georges de Peyrebrunne. — G. Charpentier, 1 vol. in-18.	3 50
487	*Les Sérails de Paris.* — Kistemaeckers, 1 vol. in-18	10 »
141	*Le Service de la sûreté.* — G. Macé. — G. Charpentier et Ce, 1 vol. in-18 . . .	3 50
408	*La Société de Londres..* — Par un diplomate étranger. — E. Dentu, 1 vol. in-18	3 50
330	*Sœur Thécle.* — Stello. — L. Frinzine, Klein et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
388	*Sous la Hache.* — Elemir Bourges. — E. Giraud et Ce, 1 vol. in-18	3 50
141	*Souvenirs de la Roquette.* — L'abbé Moreau. — J. Rouff et Ce, 2 vol. in-18.	6 »
28	*Souvenirs de Richard Wagner.* — Traduits par Camille Benoit. — G. Charpentier et Ce, 1 vol in-18	3 50
453	*Souvenirs d'un hugolâtre.* — Augustin Challamel. — Jules Lévy, 1 vol. in-18.	3 50
202	*Souvenirs d'un jeune premier.* — Ad. Laferrière. — E. Dentu, 1 vol in-18.	3 »
378	*Souvenirs d'un préfet de police.* — L. Andrieux. — Jules Rouff et Ce, 1 vol. in-18	3 50
114	*Souvenirs sur Lamartine.* — Charles Alexandre. — G. Charpentier. 1 vol. in-18	3 50
283	*Le Sphinx aux perles.* — Gustave Haller. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18. .	3 50
122	*Sur quoi reposent les prétentions politiques de l'Eglise.* — V. Courdaveaux. — Ch. Bayle et Ce, 1 vol. in-18.	1 »

Pages.		Prix.
498	*Voyage au Mexique.* — Jules Leclercq. — Hachette et Cie, 1 vol. in-18 . . .	4 »
147	*Voyage de fantaisie politique.* — H.-G. Monferrier. — G. Charpentier et Ce, 1 vol. in-18.	3 50
66	*Voyage en Palestine.* — Gabriel Charmes. — Calmann-Lévy, 1 vol. in-18 . .	3 50
225	*Voyage et Aventures de deux enfants dans un parc.* — Lucien Biart. — J. Hetzel et Ce, 1 vol. in-18	3 »
224	*Les Walbret.* — M. du Campfranc. — Blériot et Gaultier, 1 vol. in-18. . . .	3 »
350	*En Yacht.* — Philippe Daryl. — J. Hetzel et Cie, 1 vol. in-18	3 50
37	*Yvette.* — Guy de Maupassant. — Victor Havard, 1 vol. in-18	3 50
200	*Zoologie générale.* H. Beauregard. — Félix Alcan, 1 vol. in-18.	» 60

IMP. PAUL BOUSREZ, 5, RUE DE LUCÉ, TOURS.




AP
20
L6
t.9
Les Livres en 1881- études critiques et
analytiques
t. 9
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

